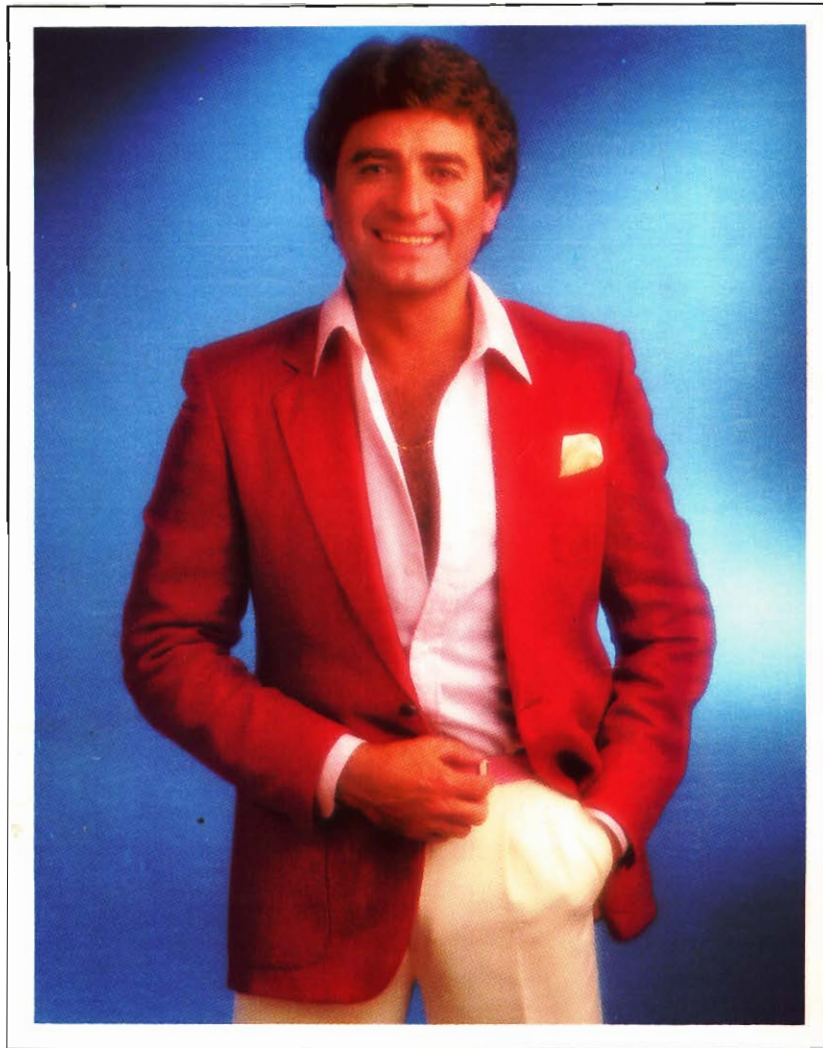


Michel Louvain

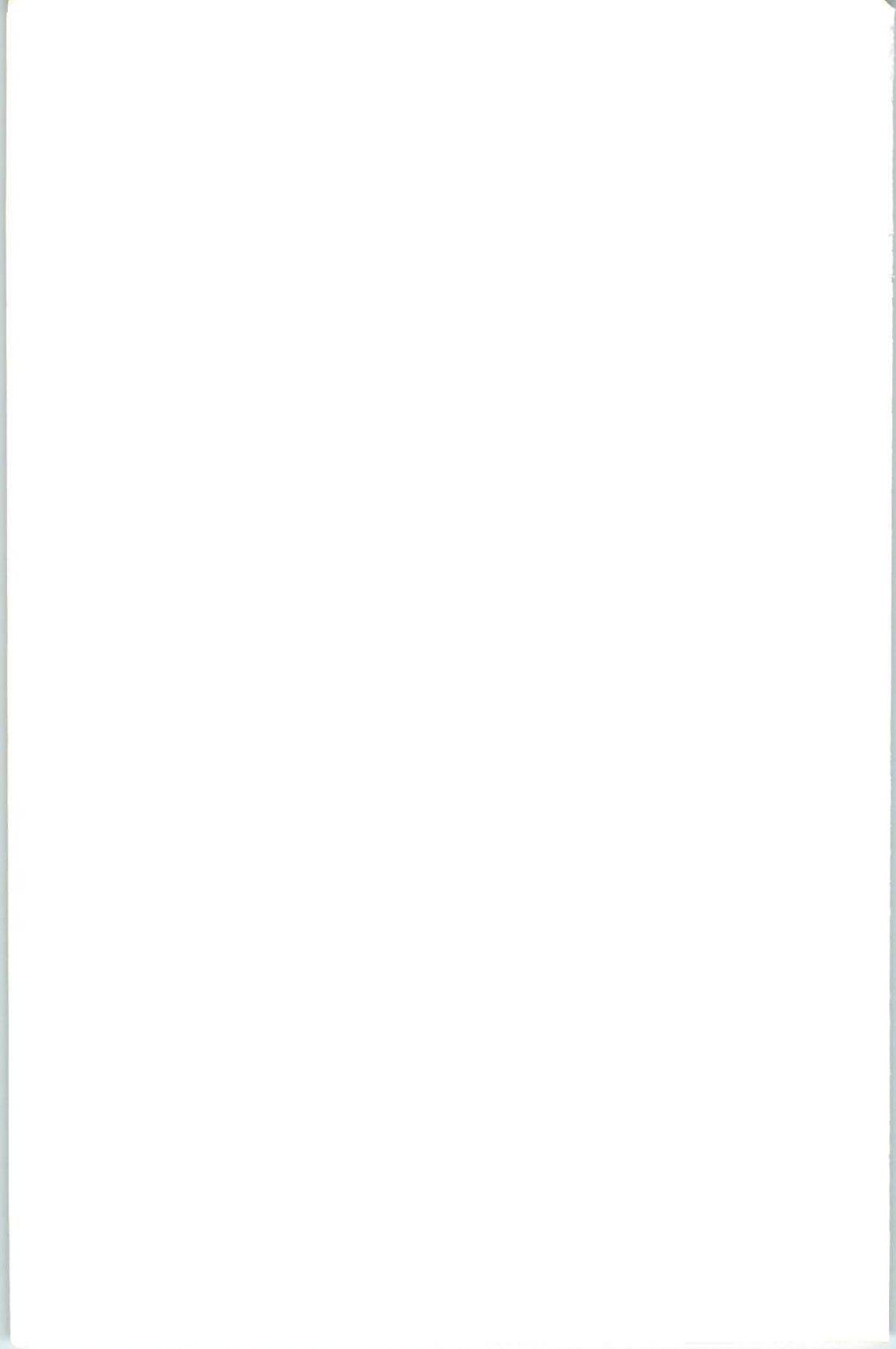
La chanson, c'est ma vie



«vis-à-vis»

*Michel
Louvain*

La chanson, c'est ma vie



Michel Louvain

La chanson, c'est ma vie

**Propos recueillis
par
André Boulanger**

Héritage+plus
SOUS
LA DIRECTION
DE
RENÉ BONENFANT

Couverture: — Conception graphique: Martin Dufour
— Photographie: Michel Gontran

Typographie: Jacques Filiatrault Inc.

Les photographies en noir et blanc sont de:

- Maurice Seymour: p. 119; p. 136
- Walden S. Fabry Studios: p. 194; p. 220
- Bob R. Moynier (Keystone): p. 228
- André Le Coz: p. 252
- Jean Mercier: p. 280

©1982; Les Éditions Héritage Inc.
Tous droits réservés

Dépôts légaux: 3e trimestre 1982
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada

ISBN: 0-7773-5625-2

Imprimé au Canada

Si vous désirez recevoir la liste de nos plus récentes publications,
veuillez écrire à:

LES ÉDITIONS HÉRITAGE INC.
300, Arran, Saint-Lambert, Qué. J4R 1K5
(514) 672-6710

À TOUTES LES FEMMES —
de ma mère Jeannette
à toutes celles qui seront toujours
mes « Dames en bleu »,
je dédie ce livre
écrit avec tout mon cœur
puisque la chanson,
C'EST MA VIE ...

M.L.

LA CHANSON, C'EST MA VIE*

Au printemps de la vie,
Tout paraît si merveilleux.
Tout paraît si merveilleux
Quand le premier succès vous sourit
Vos jours sont joyeux, les amis nombreux
Au printemps de la vie!

Au grand bal de la vie,
Tout paraît si merveilleux.
Tout paraît si merveilleux
Quand vous chantez l'amour... jour et nuit
Un ciel toujours bleu se voit dans vos yeux
Au grand bal de la vie!

Au premier cheveu gris,
Tout paraît si merveilleux.
Tout paraît si merveilleux
Le temps a fait de vos mélodies
Des jours plus heureux, des soirs moins brumeux
Au premier cheveu gris!

Au soir du dernier jour,
Je veux encore chanter l'amour.
Parmi tous mes souvenirs
Votre amitié ne peut ternir
La chanson, c'est ma vie
Mon Dieu grand merci
C'est toujours si merveilleux...

Vous êtes si merveilleux!

*chanson extraite du gala de la Place des Arts. Anbou, 1980.

AU JARDIN DES SOUVENIRS...

Depuis quelques jours, j'arpente mon jardin des souvenirs à l'approche de ce premier quart de siècle de vie artistique. Vingt-cinq ans d'un voyage merveilleux dans un pays tout fait de féerie, au milieu de gens qui vous aiment vraiment, d'autres qui font semblant... Dieu merci, ces derniers sont peu nombreux.

En faisant le point sur cette première partie de ma carrière, il me vient plusieurs tentations. N'est-ce pas le moment idéal pour tirer de mon côté toute la gloire qui m'a généreusement été prodiguée par un public si fidèle? Pourtant, dans mon esprit et dans mon cœur, je voudrais partager ces années heureuses avec tous ceux qui ont été à mes côtés depuis les tout débuts.

Le moment serait peut-être bien choisi pour pointer du doigt ceux qui, au cours des années, ont profité de leur poste pour humilier les artistes et les artisans de notre métier, mais je crois bien que les années se chargeront de régler le sort de

ces personnes qui ont voulu se monter un prestige sur les dépouilles de ceux que le destin n'avait pas marqués !

Au tournant de cette étape importante dans ma carrière, je voudrais ouvrir plus grande la porte des confidences et partager avec tous mes amis les joies intenses qui ont semé tant de satisfaction dans ma vie au cours de ces années, mais je ne serais pas honnête si je cachais délibérément les heures sombres que j'ai connues, malgré le support d'un public qui ne m'a jamais laissé tomber. C'est un peu cette « confession générale » qui fera l'objet du livre que je vous propose aujourd'hui.

Comme il s'agit de vingt-cinq ans de carrière, je n'ai pas l'intention de plonger le lecteur dans tous les dédales de mon enfance et de mon adolescence. Je retiendrai surtout de ces jeunes années les faits qui présageaient de ma future carrière.

Par ailleurs, ce quart de siècle sur les « planches », sous les feux de la rampe, sous le regard inquisiteur de la caméra, j'aimerais vous le faire vivre comme je l'ai vécu. Sans prétention, au fil des jours, dans le courant des années.

Si, par hasard, j'oublie des faits que vous connaissez, pour les avoir vécus avec moi, rappelez-vous que la mémoire demeure la faculté qui oublie. Quand je serai vieux, tous ces oublis pourront faire l'objet d'un autre livre de souvenirs...

Il y a quelque temps, des gens me répétaient que le « vingt-cinquième » serait certainement l'occasion rêvée pour « vider mon sac », mon trop-plein, mon dévolu sur quelques têtes de turc qui seraient certainement confondues à cause de l'éloquence des arguments du jubilaire... Il n'est point dans mes intentions de profiter de ces heures heureuses de ma vie pour dire « et vlan » à ces gens mal dans leur peau. La rancune n'habite pas ma vie, Dieu merci ! Au jardin de mes souvenirs, j'ai trouvé plus de fleurs que de ronces. C'est justement l'arôme capiteux de ces bouquets que je brûle du plaisir de partager avec vous.

Comme l'humilité, c'est la vérité, je plonge donc avec vous dans un flash-back de vingt-cinq ans. Bouclez vos ceintures, c'est parti ! Vous le savez : la chanson, c'est ma vie...

Chapitre 1

Un bébé... qui se fait attendre

Les temps étaient difficiles au Québec dans les années 20. La vie à Thetford ne faisait pas exception. La brève prospérité de l'après-guerre n'avait été qu'illusions. Ernest Poulin s'engage à la King Asbestos en 1925 et vivra la majeure partie de sa vie à 300 mètres sous terre. Au début de chaque quart de travail, les hommes s'embarquaient dans le « panier » qui les enfonçait aux entrailles de la terre, laissant derrière eux la vie réelle. Pour les heures qui allaient suivre, le mineur était confronté à tous les périls du métier : effondrement d'une galerie, explosion, écrasement par des tonnes de minerai. Les éléments de sécurité n'avaient pas encore connu les améliorations de la technologie moderne. Par ailleurs, les conditions de travail étaient fixées plus par les dictées de l'arbitraire que par les articles des conventions collectives qui naîtront après les événements d'Asbestos en 1950.

C'est un peu dans ce climat que mon père Ernest a fréquenté l'adolescente Jeannette Delisle qui allait devenir ma mère. Les Poulin demeuraient au début de la rue d'Auteuil, près de Saint-Alphonse tandis que les Delisle avaient résidence à l'autre extrémité de la même rue. Comme le hasard fait bien les choses quand on l'aide un peu,

plusieurs fois par jour, particulièrement les fins de semaine, Jeannette passait devant «Chez les Poulin» et Ernest ne manquait jamais de lui adresser soit un compliment sur la robe qu'elle étrennait, soit sur l'aveuglement des célibataires qui laissent passer une si belle fille, soit sur l'ennui des vieilles filles qui ne trouvent pas un bon parti avant d'avoir coiffé la Sainte-Catherine... C'étaient de bien beaux discours pour des jeunes de 16 et 15 ans! Les fréquentations n'ont guère duré plus d'un an et quelle année d'attente et de frustrations. Le Don Juan Ernest possédait plus d'un tour dans son sac pour fréquenter l'élue de son cœur. Pour tromper la vigilance des parents Delisle, il s'est même permis, un soir, d'utiliser une échelle pour atteindre le deuxième étage où résidait Jeannette et l'enlever sans autre forme de procès. Ce kidnapping a fait beaucoup de bruit dans les deux familles et le tout devait fatalement se terminer dans le recueillement grandiose d'une basse messe de mariage. Le dernier amant romantique n'avait pas enterré, avec sa vie de garçon, toute la douceur et la délicatesse de ses sentiments pour sa dame. Ils avaient respectivement 17 et 16 ans, quelques maigres dollars en poche et une confiance éperdue dans la Providence et la vie.

Leur premier nid d'amour: la maison même des fréquentations, au deuxième étage chez les Delisle, cette maison de bois à trois étages. Les parents Delisle occupaient le rez-de-chaussée et plus tard, les grands-parents Poulin viendront s'établir au troisième plancher. C'est le décor qui verra les jeunes mariés commencer leur vie de couple. La progéniture ne tardera pas à fleurir leur union. À cette époque, on était loin de penser que la grossesse était une maladie qu'on soigne avec une certaine pilule ou d'autres moyens savants. Chaque naissance était interprétée chez nous comme une bénédiction du ciel, une joie nouvelle pour le foyer et une consolation pour les parents.

En moins de temps qu'il ne le faut pour l'écrire, la famille Poulin comptait déjà trois enfants: Clément, Suzanne et André.

En 1937, maman Poulin attendait encore un heureux événement, cette fois pour la Saint-Jean-Baptiste. Le nom de l'enfant était facile à trouver, mais la naissance retardait...

« Le petit se laisse attendre... » qu'on disait dans la famille. D'ailleurs, par la suite, cette mauvaise habitude d'être en retard à un rendez-vous me suivra toujours.

Le neuvième mois venait de passer au calendrier de la cuisine et l'enfant n'arrivait toujours pas... Le Docteur Roméo Savoie, le voisin d'en arrière et médecin de la famille, ne semblait pas s'inquiéter outre mesure de ce délai... Une erreur de calcul? Un caprice de la nature? Ou quelque influence des astres? Maman Poulin « était à pleine ceinture » (c'était l'expression de l'époque) et devait se déplacer en fauteuil roulant tellement elle avait pris du poids. Une autre semaine passe, puis une autre... Décidément, il y avait de l'entêtement quelque part! Ou un manque de collaboration de la nature! La canicule n'aidait pas la situation, le poêle à bois utilisé pour la cuisine ajoutait à la chaleur et l'air climatisé n'avait pas fait son arrivée dans les magasins de Thetford! La dernière fin de semaine a été particulièrement pénible. Les nombreuses visites, les enfants dans l'escalier, les repas à préparer ainsi que la boîte à lunch d'Ernest... Finalement, dans l'après-midi du dimanche 11 juillet, les signes avant-coureurs apparaissaient à l'horizon... si on peut employer cette expression. Grand-mère Delisle était aux aguets et le Docteur Savoie n'avait qu'à enjamber la clôture de la cour arrière pour venir étudier la situation de près.

Un peu avant minuit, l'enfant apparaissait... le quatrième de la famille. Presque tout élevé : les cheveux noirs et abondants, 11 $\frac{3}{4}$ livres, avec une voix puissante capable d'alerter tout le quartier. Maman Poulin m'avait porté presque 40 semaines. Un enfant, c'est lourd à la fin!

Dans les souvenirs de la famille, on ne signale rien de spécial à mon sujet pour le reste de l'été. Autant je « pleurais au meurtre à ma naissance », autant j'étais devenu un bébé de bonne humeur. Je devais rire aux anges, selon les commentaires des voisines de la rue d'Auteuil.

Un premier mystère entoure déjà mon arrivée ici bas. Les registres des naissances et baptêmes de la paroisse Saint-Alphonse de Thetford Mines indiquent que j'ai été baptisé le jour même de ma venue en ce monde, soit le 12 juillet 1937. Il est donc possible que je sois né un peu après minuit et non

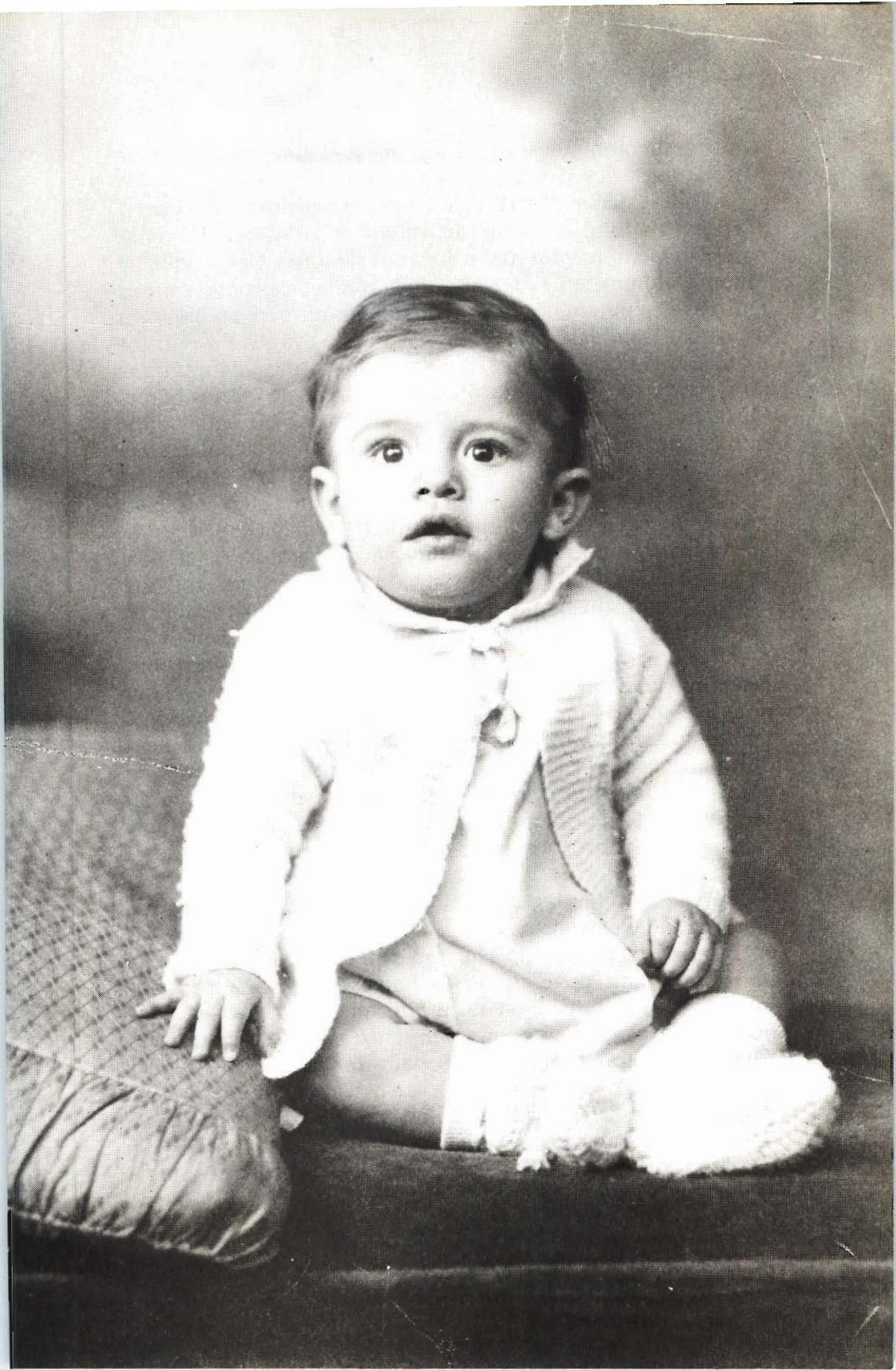
avant, dans la nuit du 11 au 12 juillet. Je ne suis pas né le soir du 12 juillet à 11 h45 comme tout le monde me le répète dans la famille depuis que je suis haut comme ça.

C'était au tour des grands-parents Poulin d'être « dans les honneurs » pour la cérémonie du baptême. Joseph et Delvina ont répondu pour moi devant les fonds baptismaux. L'abbé J. Martin officiait en tant que ministre du culte et représentant de l'état civil. Si la situation financière n'était pas rose, les restrictions ne s'appliquaient pas partout. On n'économisait pas beaucoup sur les prénoms. Joseph Paul Yvon Michel composaient la litanie des miens. Le premier, selon la coutume de l'époque, devait être Joseph. Dans mon cas, c'était aussi à cause de mon parrain, Joseph Poulin. Quant au second nom, il a été choisi en l'honneur de mon oncle Paul Delisle qui ne pouvait être parrain, n'étant pas dans la liste prioritaire, mais qui avait été pressenti pour cette fonction. Il est demeuré l'oncle avec qui j'ai entretenu les relations les plus suivies par la suite. Quant aux prénoms Yvon et Michel, ma mère les avait retenus à la suite d'une longue et laborieuse sélection. Il faut dire qu'elle avait eu amplement le temps de choisir pendant sa très longue grossesse.

Il semble bien que l'été 1937 s'est déroulé sans heurt dans la famille Poulin. On raconte que ma mère, en promenant le petit dernier, devait arrêter le « carrosse » pour montrer aux voisines de la rue cet enfant joufflu qui avait déjà un sourire accroché au visage. Beau début pour une carrière artistique !

Détail intéressant pour un futur chanteur, maman m'apprit jeune à visiter le photographe. Ma première visite au studio en décembre 1937 sera suivie de très nombreuses séances de poses dans différents studios de ce continent et même dans la vieille Europe. Mais il fallait un départ. Selon maman, cinq mois, c'était l'âge idéal...

De ma prime jeunesse, le premier souvenir qui demeure encore gravé dans ma mémoire, c'est le décès de mon grand-père Delisle. Dans ma tête d'enfant, des images impressionnantes s'enregistraient pour toujours. Je revois encore mon aïeul dans son cercueil. On l'avait exposé dans le grand salon double de sa résidence, au rez-de-chaussée de la maison. Il y



avait des colonnades entre les deux salons et une porte d'arche avec des petites armoires de chaque côté.

Tout le décor macabre des pompes funèbres de l'époque y était : un fond de scène de velours mauve qui masquait complètement le mur du salon, les bougies électriques, le crucifix illuminé en rouge près de la tombe, les conversations feutrées des parents et des voisins ; le grand-père en habit du dimanche semblait prêt pour le grand voyage. En entrant dans le premier salon, on apercevait le profil du défunt dans l'ouverture de la tombe toute tapissée de satin blanc. Quarante ans après, cette image demeure bien claire dans mon esprit. C'était en septembre 1940, j'avais à peine trois ans.

Mes jeunes années se déroulaient sans incident, bien protégé dans un chaud climat familial. À l'étage supérieur, la grand-mère Poulin me gâtait superbement tandis qu'en bas, la grand-mère Delisle rivalisait d'ingéniosité pour en faire autant. Comment ne pas garder un souvenir impérissable de ces tendres années bercées dans la douceur de l'amour ?

Je crois aussi que l'atmosphère familiale contribue beaucoup à développer les embryons d'une carrière. Chez nous, le grand-père Délisle chantait comme un rossignol tandis que ma tante Henriette avait été pianiste de concert durant sa carrière et enseignait maintenant la musique. Mon père possédait une chaude voix de basse et se débrouillait fort bien à l'accordéon. Maman nous a sérénadé des nuits complètes quand les bobos d'enfant troublaient notre existence.

Puis, comme les enfants de mon âge, j'ai entrepris l'interminable période des études. En septembre 1943, à 6 ans et 2 mois, je prenais le chemin de l'école. C'est toujours impressionnant, cette première journée de classe. Si mes souvenirs sont bons, c'est un mardi que j'ai franchi pour la première fois l'impressionnante entrée à colonnades du Collège de La Salle, dirigé par les frères des Écoles chrétiennes. Ce que les frères avaient l'air sévère dans leur longue soutane noire avec ce collet à double bavette empesée. Ils étaient presque tous maigres, grands et « malins ».

Par ailleurs, il y avait aussi quelques institutrices qui ne

laissaient pas leur place pour la discipline et les cours... à coups de règles... Trois noms me reviennent à l'esprit : Mlles Anne-Marie Bolduc, Huot et Rachel Couture. Ces dames dévouées avaient fait carrière dans l'enseignement et nous formions leur grande famille, durant plusieurs générations d'élèves. Si nous avons été de petits ingrats alors que nous étions sur les bancs de l'école, aujourd'hui, on comprend mieux la dose de dévouement qui animait ces braves femmes dont la vie entière a été consacrée à l'enseignement.

Au début de ma deuxième année de classe, la grande cérémonie de la confirmation me revient comme un souvenir tout empreint de pompes et de fastes. Je crois que c'est le cardinal Villeneuve qui présidait la célébration religieuse et civique. Vous vous souvenez qu'en cette période de notre histoire nationale, la visite d'un prélat de l'Église s'inscrivait dans le cadre d'une fête à grand déploiement où les autorités civiles et religieuses rivalisaient d'éloquence. L'arrivée de l'évêque en limousine, l'interminable défilée des chanoines, des monseigneurs, des prêtres, des religieuses, puis les longues cérémonies de confirmation avec les chants, la musique des grandes orgues. Du vrai théâtre, combien émouvant, parce que nous étions les acteurs. Le deux octobre 1944 restera une date significative pour moi.

Si on revient aux bancs d'école, je vous confesserai que les mathématiques auront toujours été mon principal cauchemar. Aujourd'hui encore, j'appréhende mes visites chez le comptable, un brave type qui prend mes intérêts, mais que voulez-vous, les chiffres ne semblent pas trouver d'espace viable dans ma tête.

Par contre, les cours de dessin arrivaient comme un couronnement heureux pour souligner et récompenser les efforts de la semaine de labeur du jeune étudiant que j'étais. L'imagination vagabonde et fertile, le goût de la créativité et la spontanéité de mon caractère trouvaient dans cette classe de dessin la réponse à l'évasion. Plus tard dans mon travail, les éléments de base appris durant ces cours me serviront fort bien. Plusieurs journalistes le noteront dans différents reportages écrits sur ma carrière : « Louvain s'occupe de tous les détails du décor, de la mise en scène, des effets d'éclairage,

de la confection des costumes. C'est un touche-à-tout pour tous les éléments visuels de ses spectacles ».

Il y avait bien les activités para-scolaires qui trouvaient preneur chez moi. À la Fête des mères, en mai 1950, j'étais de la «séance» que le collège présentait pour les parents. D'ailleurs, j'excelsais dans tout ce qui n'était pas matière scolaire. En repassant mes souvenirs, je me revois tantôt acteur, tantôt danseur. Par contre, je n'ai pas une photo me montrant bien assis sur les bancs d'une classe. Quel hasard !

C'est probablement à cette époque que les Poulin laissent la rue d'Auteuil pour la rue Notre-Dame, face au Garage Bégin qui s'occupait de l'entretien des autobus municipaux. Il y avait également mes «grandes amies», les demoiselles Bégin qui m'aimaient beaucoup. Combien de fois, avec la complicité des chauffeurs, je faisais plusieurs tours de la ville en autobus. C'était presque un voyage au bout du monde. Les conducteurs connaissaient bien mes «relations» avec les demoiselles Bégin et aucun d'entre eux n'osait me disputer.

J'ai retrouvé dans un vieil album quelques photos qui me laissent encore sombre aujourd'hui après tant d'années. Elles me rappellent les quelques mois que j'ai vécus dans une institution à Saint-Ferdinand d'Halifax. Sur la rue Notre-Dame où nous étions installés, la famille Poulin s'était enrichie de trois autres enfants : Thérèse, Ginette et Lucie. Devant la besogne familiale, maman Jeannette ne pouvait plus résister et c'est moi qui fus placé pensionnaire. J'étais probablement le plus «tannant». Que j'étais donc loin de la chaleur du foyer avec tout son environnement d'affection et d'attention. Imaginez l'enfant tout frêle que j'étais, dans un immense dortoir au beau milieu de petits étrangers aussi tristes et ennuyeux que lui. Quels concerts de larmes et de reniflage on a pu donner en ces lieux ! Chacun de nous avait l'impression d'être isolé aux confins de la terre, dans quelque pays de mission où les nouvelles arrivent des mois en retard. Quel coup dur pour une sensibilité à fleur de peau, pour un enfant qui avait été élevé en serre chaude, entre ses grands-parents et les membres de sa famille.

Comment s'en sortir ? J'ai imaginé les stratagèmes les

plus bas que pouvait inventer une tête d'enfant d'une douzaine d'années. J'ai « profané » un lieu saint... en cassant tous les lampions à l'église! Un vrai cas d'expulsion! Ô merveille... la sanction a été appliquée à la lettre et mon père est venu me chercher le dimanche suivant. Quelle délivrance!

Je me retrouvais dans mon milieu naturel, au cœur d'une vie familiale active. Nous venions d'aménager, toujours sur la rue Notre-Dame, mais plus près du centre-ville et à côté du Collège de La Salle. Nous étions à l'étage. En face se trouvaient trois commerces: la cordonnerie d'Adrien Laflamme, le magasin Bédard CCM et la bijouterie Viateur Bolduc.

De l'autre côté de la rue, se trouvaient les bureaux du Bell Telephone et j'y comptais déjà un bon groupe d'amies. Au moins deux fois par jour, je devenais leur commissionnaire attitré. Après avoir monté quelques marches depuis le niveau de la rue, j'actionnais du palier, le système d'intercommunication. Il y avait toujours une jolie voix qui me parlait, comme venue de nulle part... Ça m'impressionnait ce truc d'où sortaient des voix différentes tous les jours.

« — Bonjour, pour vous servir...

— C'est Michel, c'est pour votre commande... »

J'entrais alors en ces lieux mystérieux tout faits de fils, d'écouteurs, de sonneries bizarres et je retenais par cœur tous les détails des commandes de la pause-café.

« — Mlle Gilberte Comtois, un café sucre et lait.

— Mlle Ernestine Blanchette, café, lait seulement.

— Miss Rose Cookson, un thé et muffin... »

J'étais déjà en affaires et les profits de l'entreprise étaient investis dans une opération-charme. Pour me faire pardonner les fredaines de mon jeune âge, j'achetais quelques friandises que je laissais sur la table de cuisine à l'intention de ma mère avec une note probablement bourrée de fautes: « De votre fils qui vous aime beaucoup, Michel ». Ça réussissait à tout coup! Ce qu'un enfant peut être sacripant quand il utilise la candeur de sa jeunesse et la naïveté désarmante de son cœur généreux.

Puisque je suis au confessionnal des confidences, aussi

bien continuer. On dit qu'un péché accusé est déjà à moitié pardonné...

À la maison, il faut dire que je n'étais pas de tout repos et que j'en brassais de l'air. Dans la famille, on rappelle souvent mes «séances» improvisées avec ma sœur Thérèse. Les draperies du salon devenaient son voile de madone et les tentures d'une chambre se transformaient pour moi en drapé romain... Je vous laisse imaginer les dialogues qu'on se lançait dans pareil accoutrement. Les hauts faits de l'Histoire ne me sont jamais restés inscrits avec des dates précises. Ainsi donc, Jeanne d'Arc parlait à Napoléon de ses victoires tandis que Valentino faisait la cour à Madame de Pompadour ! Au diable les vérités historiques, on s'amusait ferme et à bon compte. La télévision n'avait pas atteint encore notre patelin des Cantons de l'Est.

Comme tous les enfants de mon âge, j'ai eu mes petits bobos. Vers neuf ans, une violente crise d'appendicite laisse présager une intervention chirurgicale, mais c'était une fausse alarme. L'opération eut lieu deux mois plus tard.

J'adorais aussi modifier l'aspect intérieur de la maison. Que de fois, les meubles ont voyagé d'une pièce à l'autre au grand désespoir des parents. Heureusement que les appareils ménagers constituaient des objets trop lourds à transporter, la cuisinière aurait pris le bord du salon un de ces bons jours ! J'ai toujours dit que l'ennui était la fille de l'uniformité. À l'époque, j'avais une autre marotte qui ne m'a pas encore laissé : j'ai horreur des éclairages crus, je préfère les lumières tamisées. Ainsi je partais en chasse dans la maison pour obtenir une luminosité douce. D'une lampe à l'autre j'éteignais, pour finalement laisser tout le monde dans l'obscurité la plus totale. J'étais vraiment lunatique et fort distrait. On dit que c'est le propre des artistes... Belle excuse !

À peu près à cette époque, j'étais toujours «juste sur une patte» — comme souvent aujourd'hui — et je me suis blessé en descendant un escalier à vive allure. Au moment de m'évanouir, j'aurais lancé : « Mon Dieu, je vais mourir »... Cette blessure au nez me causa bien des troubles par la suite, surtout au début de ma carrière de chanteur. J'éprouvais

beaucoup de difficultés à respirer; un séjour à l'Hôtel-Dieu de Montréal régla ce problème en grande partie.

Certains ont déjà écrit que j'avais songé à me destiner vers les ordres, la prêtrise. C'est peut-être pousser loin l'interprétation qu'on donne souvent aux jeux des enfants. Presque tous les jeunes ont rêvé d'être conducteur de camion ou pompier, pape ou martyr. Les petites filles devenaient garde-malade, sœur missionnaire ou hôtesse de l'air, selon les cadeaux trouvés sous l'arbre de Noël l'année précédente! Il est vrai que mon père m'avait construit un autel dans le sous-sol de la maison, ma mère avait contribué à «ma première cure» en confectionnant les ornements sacerdotaux essentiels à ma nouvelle mission.

Des caisses d'oranges avaient servi de matériaux de base pour élever l'autel et construire le tabernacle. De vieux draps s'étaient transformés en nappe sacrée et «Dominus vobiscum!» le jeune abbé Poulin était entouré de ses non moins jeunes paroissiens d'un jour pour l'office sacré. En cela, on imitait le prêtre qu'on servait si souvent à l'autel de l'église Saint-Alphonse. Le silence le plus religieux régnait durant ces cérémonies. Malheur au premier qui aurait osé rire ou même sourire. À notre époque, dans l'église, c'était silence parfait. Dans «mon église» également! On y récitait aussi le chapelet avec quelques entorses aux différents mystères joyeux et douloureux. Il est fort possible que Marie-Madeleine se soit retrouvée devant Pilate un de ces jours, que Simon de Cyrène ait donné sa photo aux Saintes Femmes et que Caïn soit ressuscité le troisième jour... Peu importe, c'était du sérieux et nos jeux d'enfants n'étaient que la reproduction des gestes qui marquaient notre vie.

La religion occupait une place importante dans notre quotidien. Presque tous les jours, la chorale de l'école, sous la direction du frère Gérard, pratiquait pour l'office du dimanche prochain. On apprenait par cœur les chants et les prières de la grand-messe dominicale. On dit que j'avais une voix agréable, assez juste et bien disciplinée pour le chant choral.

Nous étions installés au jubé tous les dimanches. Je dis nous, puisque papa faisait partie de la chorale des hommes et

moi, de celle des enfants. Mon père chantait la basse et j'avais probablement la voix la plus claire de notre manécanterie. J'ai vécu des moments bien émouvants dans ces hauteurs de notre église paroissiale. Les grandes fêtes comme la Noël semblaient remplies de mystères et d'émerveillement. Au chœur de chant, j'avais l'impression d'être plus près du ciel! Comme la voix d'un enfant est bien éphémère, ma carrière de rossignol a duré ce que durent les roses... et je me suis retrouvé enfant de chœur... avec une voix qui muait vers les notes graves.

Une consolation toutefois : on pouvait servir la messe et ça payait 5 cents par matin, tandis qu'au jubé on était bien loin du profit! Je blague aujourd'hui avec ça, mais ces idées n'effleuraient même pas nos têtes d'enfant.

Depuis quelques années, notre ville rayonnait dans la région par son poste de radio CKLD qui était entré en ondes le 12 février 1950. Il serait intéressant de connaître l'importance de cette station de radio dans le développement des arts à Thetford. Par exemple, Mlle Élisabeth Bolduc — devenue plus tard Mme Witcher — s'est dévouée sans compter pour aider les jeunes à passer les feux de la rampe. Durant près d'un quart de siècle, elle a animé des émissions de talents locaux et plusieurs lui doivent leur carrière. Mon frère André a vu l'émission commanditée par l'Asbestos Corp. lui servir de tremplin au début de sa carrière. Le jeune pianiste Michel Dusseault a commencé aussi à cette émission avant d'être lancé par les Jeunesses musicales du Canada comme pianiste de concert. Mlle Bolduc a vu passer à son émission hebdomadaire des chanteuses comme Dorothy Fox, Nicole Alain-Bégin, Carole Cloutier et tant d'autres. Lorsqu'on lui parle maintenant de ma participation, Mme Witcher avoue bien honnêtement que mes performances ne l'ont pas impressionnée outre mesure puisqu'elle ne se souvient même pas de l'année.

«J'ai vu tant de jeunes au cours des ans et je n'ai malheureusement pas gardé de livre de bord du programme. J'avoue qu'il serait intéressant aujourd'hui de lire les remarques que j'inscrivais sur la musique en feuille de chaque interprète. Je n'ai pas d'enregistrement puisqu'à l'époque,

nous étions en direct. Les magnétophones étaient rares... » de préciser celle qui m'a accompagné pour la première fois en ondes. Pour ma part, j'avoue à ma courte honte que j'ai oublié depuis longtemps les titres des chansons interprétées ce soir-là à \$3 pour 15 minutes d'antenne.

Mlle Élisabeth Bolduc présentait un éventail étendu de talents. En plus d'être pianiste-impresario, elle animait une émission féminine et un courrier du cœur. Elle m'a rappelé récemment un souvenir dont la narration l'égaie encore. L'annonceur de son émission — Raymond Buri devenu Raymond Bernard de CFTM-TV, Montréal — la présentait en ces termes : « Pour répondre à vos questions, j'ai le plaisir de vous présenter Élisabeth que voici ». Le 30 novembre 1955, elle reçoit une lettre adressée : Madame Élisabeth Que voici, CKLD, Thetford Mines. » Mademoiselle Bolduc trouvait ainsi son premier nom d'artiste. Aujourd'hui, elle vit en banlieue de Montréal au milieu de ses souvenirs ; une section de la bibliothèque de l'Université Concordia porte le nom de son défunt mari : The Douglas Witcher Library. Monsieur Witcher, musicien réputé, a laissé à Concordia plus de trente années de recherches en musique, particulièrement dans les partitions de musique de danse.

Mon stage à la Fanfare de Thetford semble avoir laissé des traces plus profondes. Sous les directeurs Paquette et Frappier, j'ai fait partie de la section des rythmes. La tambourine était mon instrument de combat pour les nombreuses parades, mais, grand Dieu que j'éprouvais du mal à garder le pas avec ce machin-là sur les genoux. Mon frère Clément, trompette, m'expédiait des taloches d'un côté parce que je perdais la mesure et d'autre part, M. Charles Vermette me montrait les éléments du solfège pour que je puisse suivre la musique en feuille. Quelle dure école pour le grand foïn que j'étais !

Les sports m'ont aussi passionné. Cependant, à cause d'un problème d'ongles, le hockey m'a été défendu mais je me rabattais sur le ballon-panier, un sport qui ressemble étrangement à du ballet. J'ai eu l'occasion de vérifier cette similitude il y a quelques années lorsque j'ai suivi des cours

de ballet-jazz chez Peter George en vue d'un gala à la Place des Arts de Montréal.

Au collège La Salle, je complète ma neuvième année avant de me lancer dans une aventure qui a connu ces moments tragiques pour l'époque. Comme je jouais souvent avec des copains de langue anglaise, particulièrement au basketball, après entente avec mon «paternel», je décide de poursuivre mes études au Johnson High School dans la paroisse Saint-Maurice. Ô drame! Ô conflit! Ô guerre de religion! J'avais mis les pieds et tout le reste dans une école protestante. Une menace d'excommunication planait au-dessus de ma tête comme une épée de Damoclès. Mon brave curé Monseigneur Dubé allait probablement informer Rome et toutes les sacrées congrégations qu'un de ses paroissiens était en instance de perdre la foi, ou du moins, venait de s'aventurer sur le chemin qui mène à Satan, à ses œuvres et à ses pompes! L'affaire a été portée au cœur de la famille Poulin et le jeune Michel prenait la direction de la section anglaise du Couvent des bonnes sœurs.

Miss Whealan a fait preuve de beaucoup de patience avec moi et c'est ainsi que les deux dernières années de mes études se sont passées à apprendre l'anglais dans une institution de nonnes. On l'appelait le St. Pat High School. Que de services remarquables ces cours-là me rendent aujourd'hui dans une carrière qui m'a trébuché de Toronto jusque dans les îles du Sud.

Chapitre 2

Un étalagiste qui préfère chanter

Au début de l'été 1954, l'heure de vérité vient de sonner pour moi. Comme j'en ai marre des études et — heureuse coïncidence — il faut un salaire de plus à la maison, je décide d'aborder le marché du travail. Premier employeur : la mercerie Setlakwe.

J'ai très peu fait de ventes au comptoir. J'aidais à placer la marchandise en étalage et je préparais les vitrines. Comme apprenti, je ne savais rien faire... et je le faisais très bien ! Le salaire de 35 \$ par semaine convenait bien à un débutant.

Près d'un an se passe sans heurt ni malheur, mais aucune possibilité d'avancement ne s'annonçait. Prenant mon courage à deux mains, je demande audience à l'échevin Euclide Ferland, propriétaire d'une «feronnerie». Il m'engage sur-le-champ. De l'été 1955 au printemps 1957, je serai pour lui un employé dévoué et consciencieux. J'avais toute sa confiance. Son fils Jean-Guy continue d'exploiter aujourd'hui l'affaire si bien lancée par son père. Enfin, le travail

était dessiné sur mesure pour mes goûts et mes capacités. On m'avait confié la responsabilité des vitrines et j'en faisais un point d'orgueil et de fierté. Les vitrines de la Ferronnerie Ferland deviendront un centre d'attraction et un sujet de conversation à Thetford.

Dès le premier automne, une vitrine de chasse me vaut un premier prix. J'y avait mis tout mon cœur... et beaucoup d'accessoires. D'une forêt voisine, j'avais rapporté une couple de douzaines de petits bouleaux. Les gens du Club chasse et pêche m'avaient prêté un ours empaillé, des castors, un chevreuil. La cabane en bois rond du chasseur figurait dans une extrémité de la montre et un mannequin, habillé en sportif, portait un costume aux couleurs vives, sa carabine pointée vers le sol, comme le veut le règlement. Les feuilles d'automne multicolores jonchaient le sol; ça sentait la chasse à plein nez!

Il y avait toujours beaucoup de suspense dans la présentation des vitrines du jeune Poulin. Aussitôt la période terminée, des papiers blancs masquaient la vitrine et le public attendait toujours avec impatience ce que réservait le petit «génie en herbe». On en parlait sur le perron de l'église tellement la curiosité était grande... ce qui ne me déplaisait pas du tout.

Plusieurs anecdotes ont marqué cette période de ma vie. Un matin, je constate un attroupement devant la ferronnerie. On dirait un accident. En approchant, je réalise bien que ma «vitrine de cuisine» est descendue dans la rue. La veille, parmi d'autres éléments, j'avais bien placé en équilibre une cuisinière, un réfrigérateur... penchés à l'avant pour bien exhiber les ronds du poêle, l'intérieur du fourneau etc. Un employé s'était aventuré sur «mon terrain», avait fait balancer le tout dans la vitre puis à l'extérieur du magasin.

À l'occasion de la Noël, probablement en 1956, l'inspiration aidant, j'avais transformé la vitrine en un ciel du Pôle Nord. La carriole de Santa Claus flottait dans les airs tirée par des rennes qui ne touchaient pas à terre. Les enfants collaient leur nez sur la vitrine glacée pour admirer de plus près.

J'ai poussé l'extravagance jusqu'à montrer des person-

nages nus dans un décor de salle de bain. Heureusement pour la morale, de généreuses vagues de ouate remplaçaient l'eau et la mousse du bain...

C'était le bon temps. Madame Huot qui travaille toujours là, se rappelle que je chantais à pleine voix en bâtissant mes chefs-d'œuvre. Des employés me lançaient d'un bout à l'autre du magasin :

« Ta gueule, Poulin, on s'comprend pas au comptoir »...

J'étais heureux, la vie était belle, mais il y avait quand même certaines menaces à l'horizon. Monsieur Ferland me ramenait souvent à la réalité :

« Si tes vitrines ne sont pas finies vendredi soir, tu ne vas pas chanter... »

Je passais des heures à figoler mes vitrines avant de les dévoiler à la vue des passants. Puis le vendredi soir venu, j'étais le premier à sauter dans l'auto qui amenait mon frère André et d'autres musiciens vers un hôtel de la Beauce ou de l'Estrie pour une soirée de danse. Comme je n'étais pas d'âge à fréquenter les clubs, je devais me faire discret. André faisait partie d'un orchestre avec Anita Beaudoin comme chanteuse, Hervé Trépanier jouait le rôle de manager, Bert Boulanger évoluait au trombone et au piano, Bertrand Leblond, au saxophone, un Haïtien du nom de Jarvis était le guitariste du groupe. Souvent Rita Fradette se joignait à la formation.

Le vendredi soir, le groupe travaillait à l'Hôtel Commercial d'East Angus, le samedi soir à l'Auberge de Saint-Georges de Beauce. Il y avait également des engagements au Balmoral de Thetford, à Beauceville, à Saint-Sévérin et jusqu'à Jackman, aux portes du Maine.

Au début, André Roc était le chanteur vedette de l'orchestre, mais à l'occasion, il acceptait que je donne un duo avec lui. Notre grand succès de l'époque : *Heart of my Heart* suivi de près par *Side by Side*. Mon frère André n'aimait pas, à cause de mon âge, me voir évoluer dans ce milieu et me répétait souvent :

« Tu devrais rester à la maison, ce n'est pas un monde pour toi, la musique. Tu n'as pas l'âge, tu t'embarques trop... »

De telles remontrances, à 16 et 17 ans, produisent

souvent l'effet contraire! La musique et la danse me grisait. À l'occasion, Anita Beaudoin me demandait de chanter avec elle *Rita de Panama* et *Je ne sais pas ce qui m'attire*. Nous avions du succès et ça m'emballait. Même qu'un soir, on m'a demandé de chanter seul. J'ai donné *Hernandos Hideaway* en imitant le bruit des castagnettes avec ma bouche. Pendant que l'orchestre jouait, j'invitais les filles à danser. Les rythmes du Sud ont toujours su déclencher en moi la frénésie d'un petit démon qui se réveille facilement. Quelle soirée enivrante avec tous ces cha-cha-cha, les mambos, les meringués. Il y avait aussi la grande valse et le swing!

Aux petites heures du matin, le chemin du retour vers Thetford semblait toujours trop long. Les musiciens empochaient un maigre 5 \$ tandis que pour moi, un monde de rêve s'ouvrait avec tous ses mirages.

Un bon jour, mon frère André, porté par la renommée, décroche un engagement à Montréal, le chanceux! Son départ m'attristait évidemment, mais il laissait vacant le poste de chanteur du groupe. J'ai tenté ma chance et ça a marché. *El cumbachero* se plaçait en tête de mon palmarès. Les soirées de danse me paraissaient toujours trop courtes. Partout où le groupe était demandé, le succès couronnait nos apparitions. Nous avons bravé mille et une difficultés pour donner nos galas. Je me souviens d'avoir traversé la Chaudière en chaloupe un soir de débâcle pour atteindre Beauceville. La poussiéreuse Rambler de Trépanier nous a conduits un soir à Jackman pour un spectacle. Contrairement à mes habitudes, j'avais endossé mon nouveau complet de scène avant de quitter Thetford. Imaginez un peu l'aspect du costume bleu marine en descendant de l'auto à l'hôtel américain. J'en étais revenu à ma couleur préférée, le gris pâle...

Un autre soir, nous revenions de Weedon. Bert Boulanger conduisait la Cadillac d'Hervé Trépanier. On aurait pu couper la brume avec un couteau. Soudain, un bruit! On avait frappé une vache qui se retrouva dans le fossé. Trépanier, sous l'impact, fut éjecté et se retrouva sur l'accotement, le pantalon en lambeaux. Nous nous sommes

rendus chez l'habitant pour demander de l'aide et payer les dommages à la vache. C'était une perte totale!

Plusieurs soirs, après la remise des enveloppes de paie, Anita Beaudoin me remettait son 5 \$.

« Mon petit, t'en as plus besoin que moi... »

Aujourd'hui, Anita continue ce métier qu'elle adore depuis toujours. Si un soir, vous voyez son nom à l'affiche quelque part, le déplacement en vaut la peine. Vous trouverez une femme qui aime son public, qui vit pour son métier et si vous entrez dans ses confidences, elle vous parlera peut-être de ce spectacle qu'on présentait ensemble à l'Auberge Saint-Georges dans la ville du même nom. Le thème tournait autour des danses apaches. Pour donner du réalisme à la grande production, j'imaginai un feu avec des Indiens autour. Selon mes renseignements, le matériau qu'on brûlait ne devait pas produire de fumée. Erreur grave, il fit une « boucane » âcre qui obligea tout le monde à sortir de l'hôtel, le temps que les Apaches corrigent la malencontreuse situation...

D'autres tentatives connurent des succès moins explosifs mais plus appréciés par les spectateurs et les propriétaires d'hôtels. Je me souviens du mardi gras 14 février 1956 à l'auberge Saint-Georges. Puisque c'était également la Saint-Valentin, on avait organisé une soirée du tonnerre. Anita Beaudoin portait une longue robe blanche décorée de coeurs tandis que je chantais avec ascott au cou et ceinturon à la taille. Le concours des costumes remporta un succès inespéré. Ces belles soirées demeurent pour toujours gravées dans nos mémoires.

Aujourd'hui encore, je me rappelle avec émotion les gens qui nous ont donné la chance de nous produire en leur établissement. À East Angus, nous rencontrions régulièrement les propriétaires, MM. Maurice Boisvert et Eddy Ménard. Ce dernier a quitté ce monde en 1970. Le proprio de l'Auberge à Saint-Georges, M. Léo Grenier est décédé en octobre 1965 et même l'auberge n'est plus. Récemment, en fouillant dans mes souvenirs, je cherchais le nom des gens du Manoir du Lac Etchemin où j'ai déjà chanté. Impossible, même dans le dernier fond de tiroir...

Au cours de ces belles années de travail amateur, ça faisait chic de présenter un répertoire américain. D'ailleurs, le catalogue de chansons québécoises n'était pas très bien garni. Félix Leclerc promenait son *Petit bonheur* depuis cinq ans, Jean Lalonde marquait la fin d'une époque.

Outre les chansons américaines, il y avait également les noms de vedettes qui devaient «sonner» outre 45e parallèle. Dans mon esprit, il y a deux catégories de gens qui adoptent des pseudonymes : les bandits et les vedettes. Pour ma part, on m'appelait Mike Mitchell, ça faisait plus commercial que Poulin.

Cependant, j'en suis revenu à Mike Poulin pour ma première présence à la télévision. Chaque jeudi soir, le canal 7 de Sherbrooke, CHLT-TV, présentait *Café-Express*, une émission de variétés mettant en vedette des talents de la région. On m'avait invité sur la foi de la réputation que notre groupe connaissait dans les salles de danse de l'Estrie et de la Beauce. C'était le jeudi 18 octobre 1956.

L'atmosphère d'un studio de télévision m'a passionné dès que j'y mis les pieds. Tout semble si irréel! Les gens parlent un langage technique complètement hermétique pour les non-initiés et il existe une sorte d'électricité dans l'air qui vous prend jusqu'aux tripes. Les dernières secondes avant l'entrée en ondes ne peuvent se décrire. On annonce votre nom, vous entendez à peine la musique puis l'œil inquisiteur de la caméra dont le voyant rouge s'allume vous regarde et... vous êtes rendu dans des milliers de salons. J'ignore complètement le rendement que j'ai fourni devant les téléspectateurs mais un sentiment étrange m'a envahi au moment de cette émission : je sentais que ce métier allait devenir le mien pour toujours. Tout comme un coup de foudre, j'étais devenu heureux de la vie du music-hall. À compter de ce soir-là, les vitrines de la ferronnerie présentaient un peu moins d'intérêt pour moi. Les soirées de musique n'arrivaient jamais assez rapidement. Les semaines paraissaient interminables et c'est avec joie que je retrouvais le groupe pour les spectacles de la fin de semaine. Ma vie allait bientôt changer...

Chapitre 3

Le premier barreau de l'échelle

Un des coups de fil les plus importants de ma vie a sonné un après-midi de l'hiver 57 chez Ferland.

«Poulin, longue distance, c'est pour toi».

Mon interlocuteur était l'organiste Marcel Robitaille de Sherbrooke. Le chanteur du groupe l'avait quitté et son contrat devait se poursuivre au Carnaval Lounge de l'Hôtel Union des frères Dugré. Robitaille avait entendu parler du groupe de musique Hervé Trépanier et particulièrement du jeune chanteur, m'a-t-il précisé.

Avec l'enthousiasme et la frénésie d'un homme qui a gagné le gros lot, je claironne l'heureuse nouvelle à mes parents. Il faut dire que je n'ai pas connu un succès délirant de la part de mon «paternel».

«Il n'en est pas question! Tu as un bon emploi, reste chez Ferland. Le monde de la musique, à plein temps, je ne veux plus en entendre parler!»

Le grand bonhomme de 19 ans vivait alors les heures les plus sombres de sa nouvelle carrière. Comment obtenir la permission de papa Ernest? Une longue opération charme est alors entreprise avec la complicité de maman. Régulièrement, Marcel Robitaille me talonnait au téléphone pour m'arracher un «oui» définitif et m'offrir un contrat. Au début d'avril 1957, papa consent à laisser partir son fils pour la grande aventure. En faisant mes adieux à Monsieur Ferland, ce dernier me dira :

«Je savais depuis le début que tu en viendrais là... Bonne chance!»

C'est à bord de l'auto familiale que ma mère et mon père sont venus me conduire à Sherbrooke. Un complet neuf, une chemise blanche et une cravate, quelques dollars en poche et beaucoup d'espoir au cœur.

Le premier soir que j'ai passé dans ma petite chambre de l'Hôtel Union, le sommeil a été long à venir. Un peu comme un film, mes dix-neuf années se sont déroulées sur le mur pâle de ma «piôle». «Est-ce que j'ai pris la bonne décision? J'aurais dû attendre un peu? Si ça ne marchait pas, est-ce que Ferland me reprendra?» Le lendemain après-midi, je rencontrais les membres de l'orchestre pour la première répétition.

«Tu dois jouer d'un instrument pour travailler avec nous», de préciser Marcel Robitaille.

Les chanteurs autonomes devaient faire partie d'une «union» et pour les accompagner, les musiciens également. De plus, les salles d'hôtels devaient être agréées. Hors de Montréal et Québec, aucun propriétaire d'hôtel ne désirait se joindre à ces unions. Alors, je serai musicien-chanteur, membre à part entière de l'orchestre. Tous les problèmes d'union disparaissaient, mais pas les miens... Jouer quel instrument? Après un long conciliabule, on décide que mon allure se marierait bien avec une basse, cet énorme «violon» de sept pieds de hauteur. Une seule difficulté, je n'avais jamais pris une basse dans mes bras. Paul O'Bready, le pianiste, me montra où se trouvaient les notes sur la basse. L'organiste Marcel Robitaille ferait les effets de basse sur le pédalier de son instrument. En cas de panne, Jacques Auger,

le percussionniste ajouterait quelques sons supplémentaires sur l'un de ses tambours et cymbales. Une telle mise en scène me permettrait d'y aller de mes plus belles chansons tout en pinçant distraitemment les cordes de ma basse comme un vieux « pro ». Et voilà, nous sommes en affaires.

Pour le placard publicitaire à l'entrée du cabaret ainsi que pour l'annonce dans le quotidien *La Tribune*, Marcel Robitaille commande un montage avec nos photos. On y lisait : « En vedette tous les soirs, l'orchestre le plus populaire, Marcel Robitaille et son ensemble. Les chansons de Michel Paulin, vedette de la radio et de la TV, au chic Carnaval Lounge. L'Hôtel Union où tous les amis se rencontrent tous les soirs, sur la rue King à Sherbrooke ». Décidément, je me cherchais un nom qui accrochait... mais il restait de la place pour de l'amélioration. Quant à « vedette radio et TV », j'avais à mon crédit une apparition à la télévision et quelques radios à Thetford !

Mon répertoire offrait les grandes mélodies de l'heure ainsi que les anciens « standards » pour la danse. *You and the Night and the Music*, *Zing with the string of my heart* sont deux titres qui rappelleront aux plus anciens, ceux de ma génération, d'excellents souvenirs. Les premières semaines de notre engagement, les couples dansaient pendant que nous faisons notre musique, mais avec le temps, nos soirées ressemblaient plus à des spectacles. Lorsque je chantais, les clients de l'établissement retournaient à leur table et écoutaient nos mélodies. Je revois encore ce vaste plancher de danse tout éclairé par le dessous et la lumière filtrant par des rondelles de plastique translucide. Des jeux de lumières multicolores agrémentaient le double plafond du club.

Au printemps 1957, c'était la guerre des clubs à Sherbrooke, chacun se prétendant le plus populaire. Nous étions en haut de la côte King tandis qu'à peu de distance, rue Wellington, l'Hôtel New Wellington de monsieur Bourgault nous livrait une concurrence de taille. La vedette du cabaret Flamingo était un jeune musicien de Québec, Marc Legrand. Il était l'un des premiers à introduire un orgue électrique dans un club. Son succès se traduisait par des lignes d'attente à l'entrée.

Le premier honneur qu'on m'a octroyé, c'est le titre de « découverte de l'année 1957 » à Sherbrooke. Mon engagement à l'Hôtel Union se termina vers la mi-juillet et je quittai pour des vacances bien méritées à Cape Cod. Serait-ce la chanson de Patti Page *Falling in love with old Cape Cod* qui m'avait influencé? Qui sait?

Avant de quitter définitivement Marcel Robitaille, il me donna un autre précieux conseil.

« Paulin n'est pas très commercial et c'est trop près de Poulin. J'ai connu un chanteur d'opéra qui se nommait Louvain, comme la ville de Belgique. Ça sonne bien... »

J'en était rendu à mon quatrième nom... et certainement le dernier. Au retour de Cap Cod, des copains me déposent à Montréal. À moi, l'aventure et la grande ville.

Chapitre 4

A moi, la métropole!

En remontant la rue Saint-Hubert, un peu au nord de Sherbrooke, une pancarte retient mon attention : « Chambre à louer ». Une contrebasse sur les épaules, c'est lourd à la fin... Je sonne, je loue, je m'installe et je glisse l'énorme instrument sous mon lit.

Mon bagage est humble : deux complets, un carnet d'adresses, quelques musiques en feuilles et cinq mois d'expérience dans un club.

Mon grand frère André Roc se targuait d'avoir son nom en lettres grosses comme ça à l'entrée des cabarets. Une fois de plus, les frères Poulin ont eu quelques discussions, mais pas dans la veine que certains journaux à sensations voulaient l'indiquer. André était lucide.

« Montréal est une grande ville. Le métier est difficile, les places sont rares. Tu ferais mieux de retourner à Thetford... »

Il fallait plus que ça pour décourager mes élans de jeunesse. La piqûre du music-hall vous met dans la peau un virus bien malin qu'une discussion fraternelle ne peut

déloger. À court d'arguments, André m'invite à participer à un concours d'amateurs au Mocambo. André a peut-être influencé le jury... J'ai décroché le premier prix : une « coutellerie » que j'ai donnée en cadeau de noces à ma sœur Suzanne. *See You Later Alligator* fut mon « cheval » de bataille.

Mon frère n'avait pas réussi à acheter la paix pour si peu. Régulièrement, j'allais l'entendre chanter au cabaret et comme dans la chanson d'Aznavor : « Je m'voyais déjà en tête d'affiche... » Un soir, il me présente Madame Lilian Turner et sa fille. Mme Turner dirigeait une agence de « booking d'artistes ».

« Viens me voir demain, mon petit, j'aurai probablement quelque chose pour toi. »

Aussi précis que les heures de la marée, le lendemain matin, je suis au bureau de cette grande patronne qui distribue les engagements à droite et à gauche à Montréal.

« J'ai pour toi une semaine comme M.C. dans le nord de Montréal, à l'Hôtel Central de Saint-Martin. Le cachet 100 \$ pour 14 shows... »

Comme l'engagement devait commencer dans quelques jours, je saute dans le premier car en direction de Thetford pour une vraie séance de pose au Studio Irénée. Il me fallait des photos d'artiste.

Au retour, André Roc me donne des orchestrations qui ne lui servaient plus et houp ! voilà venir le premier engagement.

Au 3973, rue Saint-Hubert, j'occupais une chambre dont l'unique fenêtre donnait sur la cour intérieure. Évidemment pour 10 \$ par semaine, il ne fallait pas s'attendre à occuper une suite au Ritz-Carlton avec les tapis mur à mur. Mais le propriétaire Clément Roy faisait déjà partie du « jet set » de l'époque et il adorait la vie nocturne de Montréal. Presque tous les soirs, monsieur Roy fréquentait les boîtes à la mode. Lorsque je lui fis part que le prix du « logement » à 10 \$ grevait mon maigre budget, il me proposa une chambre à 7 \$ en avant de l'édifice, mais sans fenêtre et légèrement sous l'escalier assez bruyant. Comme la pauvreté n'est pas un vice, je transfère mes biens dans l'humble réduit... Je suis en

mesure de jouer le mélodrame « Le pauvre sous l'escalier ».

Un incident vint assombrir cette fiévreuse attente. La maison de chambres de la rue Saint-Hubert n'était pas l'anti-chambre de l'Oratoire Saint-Joseph. Je m'étais laissé dire qu'il s'y passait des choses pas très catholiques, mais dans ma grande naïveté, je n'avais rien remarqué. Souvent je jouais aux cartes avec les autres «chambreuses» de l'étage. Elles n'étaient pas très frileuses et portaient des vêtements relativement courts, mais c'était leur droit, que je me disais. Vous le voyez bien, j'étais plus naïf qu'une nonne la veille de ses vœux temporaires...

Pour dire la vérité, j'étais installé dans un lupanar... ou presque. Le propriétaire ne venant que le jour des «loyers», n'avait pas exigé de «billet de confession» de ses locataires. Une soirée bien ordinaire, un raid de police me met en présence d'une réalité très concrète. Les policiers de l'escouade de la moralité sont sur les lieux, le panier à salade est en bas qui attend... les dames de petites vertus aux costumes vapoureux.

Un des constables de l'escouade m'apostrophe avec son langage d'académicien des tavernes :

«Toué le jeune, t'as pas l'air d'être avec eux autres. Déguerpis d'ici au plus c.... À notre prochaine visite, on t'embarque si t'es encore ici (tte)!»

Le lendemain de cette affaire, je fouillais les journaux pour m'assurer que la nouvelle n'était pas en manchette. Imaginez un peu si pareille chose s'était rendue aux oreilles des Poulin à Thetford! Je n'aurais pas eu de décision à prendre. Le téléphone m'aurait apporté ce monologue du «paternel»:

«J'ai lu la nouvelle. Prends tes bagages et viens m'expliquer ça de près. Je t'attends ce soir!»

Heureusement, les journalistes ne «couvraient» pas toutes les descentes de routine. J'avais donc un sursis. Monsieur Roy qui conduisait à l'époque une Impala convertible, m'impressionnait beaucoup. Pour moi, il était l'image de l'homme d'affaires qui a réussi et qui peut se permettre des loisirs.

Souvent, il prenait le temps de me conduire à des

rendez-vous en vue de mon premier contrat. Que d'idées folles me trottaient dans la tête en ces moments. Pour moi, j'étais devenu une « future vedette » à court terme. Il ne me restait que la gloire à apprivoiser et le succès à mériter...

Le grand soir arriva... l'Hôtel Central de Monsieur Rodolphe Girard venait d'être rénové complètement. Une salle immense avec plus de 500 places et une scène en plein centre. À la répétition de 4 heures, aucun problème ne semblait paraître à l'horizon, mais le soir... ce fut différent. Le mardi soir, les gens venaient spécialement pour voir le nouveau spectacle de la semaine. Déjà dans la loge, je sentais un trémolo dans ma voix, les paroles de ma chanson d'ouverture s'effaçaient comme derrière un nuage. Au moment du premier spectacle, l'orchestre attaqua son roulement pour annoncer le maître de cérémonie, je montai sur la scène avec un micro qui me glissait dans les mains. J'escamotai la première mesure, puis la deuxième et finalement je me suis retrouvé pleurant à chaudes larmes dans les bras de Monsieur Girard, le propriétaire. Il aurait pu m'indiquer la loge, la valise et « Au revoir et ne reviens plus jamais » ...comme dans la chanson. Maintenant, lorsque je présente Monsieur Girard comme mon deuxième père, vous comprenez mieux le sens de mes paroles. Monsieur Girard et son épouse Alice ont soutenu mes premiers pas sur une scène de prestige comme la leur.

Au deuxième show, ma chanson d'ouverture coula mieux. « Mon ami, réveille-toi, la vie te glisse entre les doigts »... Puis j'enchaîne les autres : *En plein cœur*, *Vivre avec toi*, *Je ne sais pas*, *El cumbachero*. Je présente le numéro de variétés, une danseuse exotique de L.A. (non pas Los Angeles mais l'Abord-à-Plouffe) qui s'enfargeait dans ses mille voiles, et enfin, la vedette du spectacle. La semaine alla si bien que Monsieur Girard prolongea mon contrat d'une semaine supplémentaire.

Tous les soirs, monsieur Roy faisait un crochet par la maison de la rue Saint-Hubert pour me prendre et me déposer à l'Hôtel Central. Souvent après le spectacle, il repassait me prendre et l'on organisait une partie, rue Saint-Hubert. Comme les clubs fermaient leurs portes à minuit le

dimanche soir, on se réunissait, un groupe d'amis, pour fêter. Guy Picard qui dirigeait le trio du Mocambo était des nôtres, tout comme Lise Gélinas et Claude Vincent et bien d'autres. Mes affaires s'amélioreraient et j'avais la nette impression que mon «standing social» devrait suivre la même courbe ascendante...

De la chic rue Saint-Hubert, je déménage mes pénates rue Shuter, près de McGill, un studio propre, pas trop cher et un quartier tranquille.

Un dimanche soir de cet automne 1957, un jeune homme d'affaires à lunettes demande à me rencontrer. Entre deux spectacles, je prends une consommation à sa table et nous convenons d'un lunch le lundi midi. Il s'agit d'Yvan Dufresne. Il vient d'être nommé directeur artistique de la maison Apex, filiale canadienne de Polydor. Il cherche des artistes pour son étiquette.

Au déjeuner du lundi, Yvan Dufresne m'avoue qu'en montant dans le nord le vendredi soir, par la route 11, il était venu voir le spectacle et que ma performance ne l'avait pas ébloui. Dimanche soir, c'était mieux, d'où l'invitation à sa table.

Un premier reproche: ma coiffure au Brylcreem.

«Quand tu vas chez le coiffeur, demandes-tu une coupe de cheveux ou un changement d'huile?»

Nous blaguons ensemble, puis le moment sérieux approche. Il m'explique le motif de notre rencontre. Une bonne poignée de mains et je suis sous contrat chez Apex. Monsieur Dufresne est rentré de Paris avec un bon matériel et il possède quelques musiques en main pour moi.

C'est en décembre 1957 que je connais l'atmosphère d'un studio d'enregistrement. Le chef d'orchestre et arrangeur Roger Gravel avait réuni autour de lui d'excellents musiciens comme Tony Romandini, Nick Ayoub et d'autres.

Le studio était situé sur la rue Notre-Dame près de Pie IX. Paul-Émile Mongeau s'occupait de la technique. Nous avons fait *Buenas noches mi amor* et *Adieu* — Apex 13065. Ce n'est qu'en février ou mars 1958 que le disque atteindra les postes de radio et les magasins de disques. Les ventes ont démarré bien lentement... Le disque était disponible en deux

formats: 78 tours et 45 tours! Quand je raconte ça aujourd'hui, on m'appelle le Père Louvain...

Le 11 décembre 1957, madame Lilian Turner m'annonce que l'Hôtel Central vient de lui confirmer un engagement de trois semaines pour moi: mardi 17 décembre au dimanche 5 janvier 1958. Toujours 100 \$ par semaine pour les 14 représentations au programme.

À ma demande, Monsieur Girard commanda un câble de micro de 50 pieds pour que je puisse chanter dans la foule. Il engagea un jeune homme pour s'occuper du câble que je baladais entre les tables. Du centre du club où elle était d'abord, la scène a été déménagée au fond; c'était plus pratique pour les spectacles.

Je suis devenu rapidement l'enfant de la maison. Tout le personnel me choyait. La foule aux 500 visages ne me terrifiait plus, mais je gardais un trac fou durant les secondes qui précédaient mon entrée en scène.

Quelquefois, lorsque la vedette ne plaisait pas tellement au public, monsieur Girard me demandait de remplir sa période du programme... «pour sauver le show» comme il disait. Je ne demandais pas mieux. Je prenais de l'expérience. Si bien que certains soirs où je remplaçais la vedette, monsieur Girard montait sur l'estrade et me disait en public:

«Arrête de chanter, le bar marche pu...»

Lorsque je l'ai quitté au début de janvier 1958 pour la Vieille Capitale, il m'appelait déjà «l'enfant du public»...

Chapitre 5

Québec, mon vrai tremplin

Il y a une petite zone grise dans ma mémoire sur les circonstances entourant mon premier engagement « Chez Gérard » à Québec. Mon gérant et impresario Yvan Dufresne croit que le contrat provenait de l'Agence Reed de Montréal tandis que monsieur Gérard Thibault raconte que son frère Henri m'avait vu chanter dans la Beauce et qu'il tenait à me produire à Québec.

Peu importe ! Il serait bon de replacer dans son contexte historique le cabaret Chez Gérard et son influence dans le monde du spectacle au Québec.

C'est en 1949 que Gérard Thibault décide de présenter des spectacles dans son établissement. La nouveauté n'était pas sans créer des problèmes juridiques et moraux (!) La loi de la Commission des liqueurs ne prévoyait pas de « licences » pour les spectacles. Après consultations, on convient de tenter la chance. D'autre part, l'éditorialiste de *l'Action Catholique*, le Docteur Louis-Philippe Roy avait écrit : « Lorsque les lumières baissent dans le cabaret, c'est alors que

débutent des jeux de mains sous les tables... » Disons que les bureaux du journal s'élevaient à proximité du cabaret et que la basilique dominait l'ensemble de la Capitale avec la tour du parlement...

Le premier artiste à se produire chez Gérard fut Charles Trenet. À la suite d'un concert à Ottawa, le fou chantant téléphone à Gérard Thibault.

« J'ai entendu parler de votre projet. Je chanterai chez vous la semaine prochaine. Vous me donnerez ce que vous voulez... »

Le succès fut foudroyant. Le lendemain de l'ouverture, la foule faisait le pied de grue à l'entrée, et il en fut ainsi durant des années. Les vedettes attendaient dans la cuisine le moment d'entrer en scène. Trenet le signale dans un écrit :

« Monsieur Thibault, le spectacle? Ça vient?

Et Gérard Thibault de répondre :

« Je passe deux filets mignons et vous passez ensuite... »

J'aimerais apporter un autre détail intéressant concernant le cabaret « Chez Gérard ». Il est de croyance populaire que le nom a été donné par son propriétaire, M. Gérard Thibault. Eh bien, pour le profit de la petite histoire, une rencontre en Floride m'a apporté la solution à cette énigme et je brûle du désir de tout vous raconter ce que j'ai appris de la bouche même de monsieur Gérard et madame Alice Lussier que j'ai connus au Ideal Trailer Park de Dania. Au printemps de 1932, les Lussier achètent la Cordonnerie Grenier au 45, rue Saint-Nicolas et la transforment en restaurant. Le nom était facile à trouver « Chez Gérard ». On aurait pu nommer le restaurant « Chez Alice » parce que c'est elle qui servait aux tables pendant que l'époux portait le casque de chef dans la cuisine. Qui étaient les clients de « Chez Gérard »? Les employés de la Brasserie Boswell, les bûcherons qui arrivaient à pleins trains à la Gare du Palais, les Autobus de la Beauce qui y déversaient des clients à pleine porte, les sportifs qui se rendaient à La Tour pour un spectacle de lutte ou de boxe, les imprimeurs et les journalistes de *l'Action Catholique* qui se trouvait à proximité.

Le jeune couple Lussier, marié en octobre 1930 en la

chapelle Saint-Louis de la Basilique de Québec, filait le bonheur parfait. Les repas se vendaient 25 cents et les pourboires devaient être rares. L'histoire ne le dit pas! Gérard Lussier se rendait à pied au Marché Saint-Roch pour approvisionner sa glacière. Le loyer de 32 \$ par mois devait être versé à la succession du notaire Duval. En novembre 1936, «Chez Gérard» est vendu à un monsieur Roy de Saint-Raphaël de Bellechasse. Ce malheureux sera retrouvé sans vie dans la cuisine de son logement, rue Saint-Jean. On ignore qui a pris la relève immédiate du restaurant à l'automne 1937 puisque les Lussier partaient en pays de colonisation le 27 septembre 1937 pour Moffet au Témiscamingue à la demande du clergé qui poursuivait l'initiative du curé Labelle. C'est dans ce pays hostile que les Lussier ont élevé leur famille.

Est-ce qu'ils ont connu Gérard Thibault? C'est madame Alice qui donne cette précision.

«Lorsque je passais sur la rue Saint-Nicolas pour me rendre de la maison au restaurant, je voyais souvent monsieur Gérard Thibault dans l'embrasure de la porte de l'Aigle Café. C'est là qu'il travaillait comme garçon. Monsieur Thibault avait toujours fière mine, blouse blanche, pantalon noir, et les cheveux bien lisses sur le côté. Je n'aurais jamais imaginé qu'il deviendrait le célèbre restaurateur qu'on a connu plus tard.»

Les Lussier sont revenus du Nord-Ouest québécois en septembre 1964 et la vie des «cafés» à Québec avait déjà connu son âge d'or et vivait maintenant un certain déclin. Aujourd'hui, je me demande quelquefois: est-ce que ma carrière serait la même si j'avais débuté «Chez Alice»? Probablement que oui...

En entrant chez Gérard en janvier 1958, j'ai trouvé là une véritable famille. Gloria Marcon dirigeait l'orchestre, de son piano. Les musiciens étaient placés à droite de la scène. D'un chic traditionnel, avec sa longue robe noire, Gloria possédait aussi une patience d'ange durant les répétitions et les spectacles.

Souvent les malheurs des uns font le bonheur des autres. J'ai trouvé l'application de cet axiome au début de février

1958. Par l'agence new-yorkaise Mercury Artists Corporation, monsieur Thibault avait retenu les services d'une vedette qui avait défrayé la presse mondiale. Ex-militaire de l'armée suédoise, Christine Jorgensen était devenue le premier homme entièrement changée en femme. Elle commandait un cachet de 1250 \$ pour la semaine, dix fois mon salaire. Dès le premier spectacle, elle a déçu lamentablement... Les gens rouspétaient dans la salle. Monsieur Thibault vient me trouver en coulisse et me lance :

«Après sa chanson, ne demande pas de rappel et garde le micro aussi longtemps que tu pourras. Sauve le show!»

Je ne me faisais jamais prier pour chanter. Tout le répertoire y passait... Le public souriait, applaudissait... Tout le monde était heureux, sauf Miss Jorgensen qui devait, dans sa loge, se rappeler les outrages de la guerre!

Pour nourrir mon répertoire des chansons à la mode et des derniers succès de l'heure, je répétais presque tous les après-midi avec une excellente pianiste de Québec, Cécile Coulombe. Je crois que je passais plus de temps dans son salon qu'à ma chambre d'hôtel. Il faut dire que c'était bien plus sympathique. Ce qu'elle en a eu de la patience avec moi, cette chère Cécile! Lorsque je n'étais pas trop certain d'une mélodie, j'imitais Yves Montand en me «promenant un peu sur les notes»... Je ne faussais pas mais c'était tout proche. Disons que je faisais des variations sur un même thème...

Il y avait aussi des répétitions où le fou rire l'emportait. Ces jours-là, Cécile ne réussissait pas à trouver une once de sérieux en moi. Souvent aussi, les enfants de Cécile entraient dans la ronde... C'était le cirque!

Pour vous dire les excellentes relations que j'entretenais avec Cécile, j'ai même été le parrain d'un de ses fils.

Excellente musicienne, Cécile composait aussi des chansons ravissantes. J'en ai enregistré quelques-unes chez Apex. Au cours de mes séjours à Québec, nos chemins se sont croisés souvent. Malheureusement, avec le temps et la distance, je ne revois plus Cécile régulièrement et c'est bien dommage. Cette excellente amie continue à donner le

meilleur de son temps à la musique. Les années ne semblent pas la toucher.

L'hiver et le printemps 1958, je filais le grand bonheur. Chaque semaine, la vedette changeait, le maître de cérémonie ajoutait de nouvelles chansons dans son tour de chant. Les affaires allaient tellement bien que j'avais maintenant le moyen de louer une chambre à l'Hôtel Victoria, rue Saint-Jean. C'était plus tranquille qu'à l'Hôtel Lapointe, établissement à l'étage de Chez Gérard, où on me réservait toujours la première chambre en haut. On l'appelait la « Suite Trenet » puisque le grand Charles l'habitait lors de ses passages à Québec.

Il était probablement 9h 15 le matin du premier mai, je dormais sur mes deux oreilles, lorsque je fus réveillé par la sonnerie du téléphone.

« Monsieur Louvain, je suis Saint-Georges Côté de CKCV... »

Ces seuls mots me rendirent complètement lucide. Monsieur Saint-Georges Côté faisait la pluie et le beau temps à Québec. Il était probablement plus influent que les maires Lucien Borne et Wilfrid Hamel réunis.

« Monsieur Louvain, j'ai vu vos présentations Chez Gérard et j'apprécierais que vous acceptiez mon invitation pour chanter au Gala des Splendeurs samedi soir au Colisée... »

Inutile de vous dire que ma réponse ne s'est pas fait attendre. C'était la première fois que le Gala sortait de Montréal. On prévoyait plus de 8 000 personnes dans les estrades, le spectacle télévisé sur le réseau, le Lieutenant-gouverneur Paul Comtois au fauteuil d'honneur, etc...

Le samedi après-midi, je répète avec l'orchestre puis, en vitesse, j'enfile un tuxedo et je présente le début du premier spectacle en soulignant aux clients de la boîte que je serai de retour pour la deuxième présentation de la soirée.

Un taxi hélé en direction du Colisée, la porte d'en arrière qu'on m'avait indiquée et je me retrouve dans les coulisses du décor qui verra bientôt le couronnement de Son Altesse royale Béatrice Première (Picard). Tout est empreint de majesté et de dignité. Sous les feux crus et inquisiteurs des

projecteurs, chacun des invités est présenté à la foule en descendant l'interminable escalier au tapis rouge. Jamais autant de faste et de déploiement n'auront été vus dans la Vieille Capitale depuis des générations et moi, j'avais la chance de voir tout cela de mes yeux.

À l'annonce de mon nom, je me souviens bien d'être passé près de Jean Coutu qui m'a donné une tape dans le dos :

« Vas-y le jeune, on a hâte de t'entendre... »

Cet encouragement du Prince du spectacle (il servait d'escorte à la nouvelle reine) m'a donné un courage accru ; j'ai fait une brève révérence devant Sa Majesté, j'ai salué le Lieutenant-gouverneur — lui représentait la vraie reine — et l'orchestre débute l'intro de ma chanson. J'avais l'impression que la percussion jouait trop fort lorsque je me suis rendu à l'évidence : mes genoux frappaient l'un contre l'autre. Je tremblais de tout mon être. Puis les premiers mots atteignent le micro : « Buenas noches mi amor, bonne nuit que Dieu te garde... » L'étrangement dans la voix au début venait de disparaître, la chanson coulait normalement et j'étais grisé d'une douce ivresse qui ne se définit pas. La balade des caméras devant moi, les projecteurs, tout le tralala m'emportait dans un monde irréel. Il y avait quelque chose de surnaturel dans tout cela.

Les applaudissements de la foule m'ont fait redescendre sur terre. Courbette au vice-roi, à la reine, au public et d'un coup, je m'engouffre dans le taxi qui me ramène Chez Gérard.

Le tout Montréal artistique, la colonie de vedettes de Québec et l'ensemble de la province m'avaient découvert en même temps, moi le vétéran de la scène de la Métropole. J'y étais allé de mon expérience vieille de 5 mois chez les professionnels, avec mes 5 pieds 11 pouces et mes 125 livres de bonne volonté. Ce Gala des splendeurs du 3 mai 1958 demeurera toujours la plus grande date de ma carrière, le véritable tremplin vers de nouveaux sommets. C'est un concours de circonstances et la collaboration de personnes qui m'aimaient qui ont permis un tel événement. Je ne vivrai jamais assez vieux pour leur dire toute ma gratitude. Le

succès dans la vie est souvent rattaché à deux ou trois moments importants. Selon la direction que vous empruntez à partir de là, votre vie entière peut être changée...

Au retour Chez Gérard, Freddy Grondin venait de terminer le spectacle. Déjà, les nouveaux arrivants se demandaient si le jeune qu'ils avaient vu à la télévision, serait encore là pour les autres spectacles de la soirée. Je sentais bien que quelque chose venait de changer dans ma vie.

« Show time » à minuit puis à 1 h 30 du matin. Le public était heureux et l'atmosphère était à la fête. Au Colisée, les compères Jacques Normand et Saint-Georges Côté terminaient leur dernier verre... suivi de quelques autres, se souciant très peu qu'ils avaient mis au monde une nouvelle vedette.

Dès le lendemain dimanche, le 4 mai à Montréal, les standardistes de Radio-Canada voyaient leurs lignes inondées de questions.

- Voulez-vous me rappeler le nom du jeune hier soir?
- Quand reviendra-t-il à l'écran?
- D'où vient-il?
- A-t-il enregistré des disques?
- Le jeune d'hier soir est-il marié?

Le lundi matin, Yvan Dufresne me téléphone.

« Tu ne peux plus demeurer à Québec. La demande est trop forte à Montréal. Je suis débordé d'appels... »

J'ai plié bagage quelques jours plus tard en promettant bien à tout le monde de revenir. La ville de Québec est toujours demeurée pour moi un château-fort quasi imprenable, une citadelle.

La véritable porte d'entrée de Radio-Canada, c'était, à l'époque, non pas le lobby de marbre donnant sur le boulevard Dorchester dans l'ancien hôtel Ford, mais bien le studio où l'on procédait au « casting » sous la férule de Madame Hugson, personnage qui faisait trembler même les artistes les plus chevronnés. Devant cette prêtresse de l'absolu, toute la colonie artistique devait plier l'échine. Elle tenait plus d'une matrone de prison que d'une présidente de jury. Même l'humble figurant devait montrer patte blanche à madame.

Vendredi 13 juin 1958, onze heures du matin; c'est dans ce décor que je me présente. Les pressions de milliers d'auditeurs, les demandes répétées de plusieurs réalisateurs obligeaient les gens du casting à recevoir ce matin-là le jeune Louvain. Le climat glacial de cette salle ressemblait bien à la froide madame Emma Hugson. Le seul élément de détente du scénario : la gentillesse proverbiale de Serge Garand au piano d'accompagnement qui débute son introduction musicale en me lançant un clin d'œil complice. J'ai chanté tout en tremblant comme tout le monde. C'était pire qu'une confession générale devant Monseigneur l'Évêque...

Avant même d'apprendre le verdict du jury, Yvan Dufresne reçoit des propositions de certains réalisateurs d'émissions. L'affaire est dans le sac!

Je fais ma première télévision à Montréal le lundi 30 juin et ce n'est que le 4 juillet que m'arrive la lettre de monsieur T. Lacombe, du service des auditions de CBC. « Nous vous remercions d'avoir pris part à nos auditions du 13 juin dernier. Le rapport des membres du jury vous est favorable et c'est avec plaisir que nous vous recommanderons à nos réalisateurs. Une seule restriction : votre diction est parfois fautive, les « r » sont à surveiller ».

Et dire qu'aujourd'hui encore, Yvan Dufresne répète à tous ceux qui veulent l'entendre que « son poulain est la seule vedette qui soit entrée à Radio-Canada sans passer d'audition. » J'ai suivi le même chemin difficile que tout le monde : « pas de caprice, du gruau à matin », comme on disait dans mon coin de pays.

À *Porte ouverte*, animée par Jacques Normand, je rencontre une fille formidable avec qui je me lierai d'amitié. Colette Bonheur était une femme charmante, une grande artiste. Quant à Jacques Normand, québécois d'origine, ses préjugés m'étaient favorables, puisque j'arrivais de sa ville natale. D'ailleurs, on avait travaillé ensemble au Gala...

Porte ouverte en était à ses débuts. Plus tard, j'ai participé à la dernière émission de la série qu'on a baptisée entre nous : « Porte fermée. »

J'arrivais dans les « ligues majeures » avec un bien maigre bagage de connaissances et de formation musicale. Il

n'était pas trop tard pour retourner sur les bancs de l'école... La grande artiste Simonne Quesnel me fit l'honneur de me recevoir dans ses salons pour des cours de pose de voix. Elle vivait retirée boulevard Saint-Joseph après une brillante carrière durant laquelle son nom, en lettres lumineuses à Broadway, a côtoyé celui de Bing Crosby.

Nouvellement arrivée de France, madame Tania Fédor m'a reçu pour des cours de diction. L'accent des Cantons de l'Est avec les «r» en rouleau et un peu d'accent beauceron que m'avaient légué mes aïeux me restaient collés au palais et madame Fédor m'a prodigué bien des conseils. Elle me donnait même des devoirs à faire à la maison. Faut ce qu'il faut pour réussir!

En septembre 58, je fais partie de la distribution de *TV Rythmes*, une émission du samedi soir pour la jeunesse dans le vent.

Le samedi 18 octobre, ma ville natale me reçoit à la mairie pour la signature du Livre d'or. J'avoue bien candidement que je ne réalisais pas exactement ce qui m'arrivait au juste. On me demandait, j'y allais. Six mois s'étaient passés depuis le Gala que me voici assis dans le fauteuil de Son Honneur le maire Rodolphe Caouette. On présente des fleurs à maman, les petits discours de circonstance, et je repars pour Montréal. Dans le sourire de fierté de mon père, je constate enfin qu'il m'a pardonné mon escapade à Sherbrooke.

Music-Hall arrivait en tête de liste des grandes émissions de prestige de Radio-Canada. Diffusée le dimanche soir à 8 h, cette grande production faisait concurrence au *Ed Sullivan Show* du réseau américain. La grande dame Michelle Tisseyre animait ce music-hall avec une classe reconnue. En coulisses, une assistante se tenait au garde-à-vous avec le script en main et les lunettes de Madame Tisseyre. Le célèbre Neil Chotem dirigeait au pupitre et j'ai eu le plaisir d'y faire quelques chansons en ce dimanche 26 octobre.

Les engagements se multipliaient. *Chanson canadienne* le 14 novembre et le lendemain soir *À la romance* avec madame Lucille Dumont. Cette émission suivait *La soirée du hockey* et sa durée variait selon les péripéties du match

sportif. Jean-Maurice Bailly terminait la soirée du hockey et son épouse enchaînait: «C'est une romance, qu'on chante à mi-voix...»

Au cours de l'automne, je travaille également à la préparation de mon premier long-jeu qui sortira des presses au début de 1959.

Si mes souvenirs sont bons — j'espère que la mémoire est au rendez-vous — c'est à la même époque que j'ai enregistré mon disque de Noël avec André Bertrand et la Symphonie vocale de la Fraternité des policiers de Montréal. Comme le temps des fêtes approchait, Yvan Dufresne considérait que je devais être présent sur les ondes à cette période de l'année. Dirigée par le lieutenant détective Russel Trépanier, la Symphonie regroupait une centaine de policiers. Je me suis laissé dire que le lieutenant Trépanier avait un pseudonyme. Il avait fait carrière comme chanteur d'opéra sous le nom de Pierre Vidor.

Les enregistrements ont été réalisés en l'église Notre-Dame de Montréal avec monsieur Herbert Ruff aux grandes orgues. Je n'étais pas gros dans mes bottines au centre de cette église magnifique dont les voûtes donnent à la voix des effets divins. Mon collègue André Bertrand semblait plus à l'aise avec un «coffre» comme le sien. Nous avons enregistré chacun cinq cantiques de Noël.

Pour ma part, je signalais *Sainte Nuit, Il est né le divin enfant, Adeste fideles*, et *Ça bergers assemblons-nous*. C'est la première fois que je participais à un long-jeu. Le mien était encore au stade des préparations.

Décembre 58 marquera ma première émeute! À l'époque c'était de tradition au théâtre Odéon-Mercier de présenter un spectacle sur scène après la projection d'un film. Ce soir-là, j'étais la vedette invitée. Sans trop y penser, vers la fin du spectacle, j'annonce que je signerai des autographes dans le hall d'entrée du cinéma. Erreur magistrale de ma part! Les demoiselles, impatientes d'approcher leur vedette, ont failli tout casser sur place. La police a été demandée d'urgence pour rétablir l'ordre, la circulation était bloquée rue Sainte-Catherine, les «petits chars» étaient immobilisés, et tout le chahut qu'on peut imaginer. J'ai quitté le théâtre sur les

épaules des robustes policiers qui se faisaient littéralement déchirer leurs uniformes sur le dos par les admiratrices qui désiraient garder leur vedette...

Je devais accorder une entrevue à Jac Duval cette journée-là. Comme il était sur place avec son photographe, plusieurs ont pensé que c'était un coup publicitaire monté par lui. Je dois affirmer le contraire. Seule mon imprudence est responsable de ce charivari. À cette époque, Jac Duval en menait large dans le domaine artistique. C'était le bonze qui « montait » ou « descendait » une vedette. Aujourd'hui, sa compétence s'est dirigée vers l'automobile et ses jugements ont la même valeur.

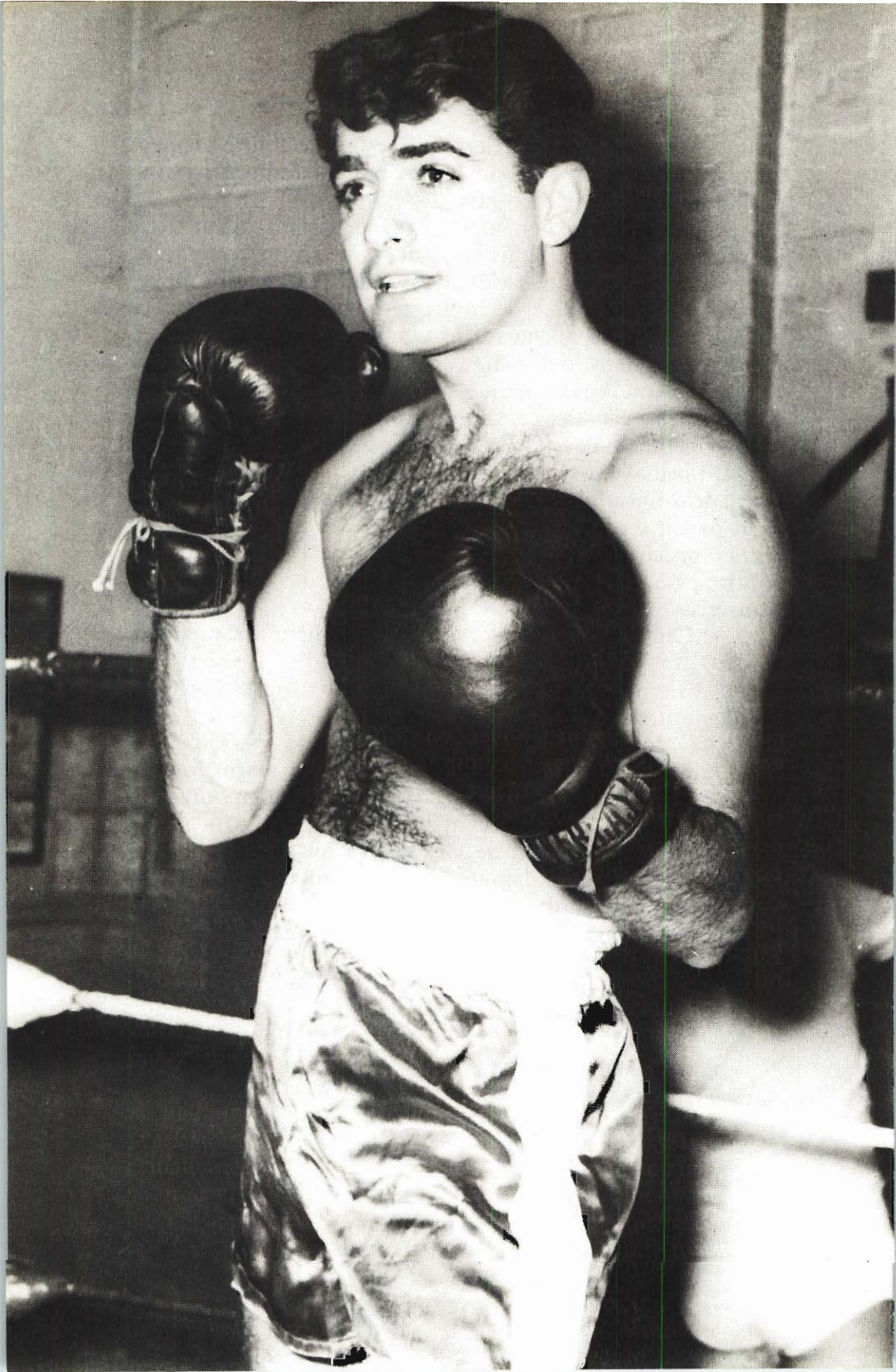
Un peu avant Noël 58, j'étais maintenant associé à Reed Theatrical Entertainment Reg'd. Je signe un premier contrat pour passer en vedette à l'Hôtel Central de Saint-Martin, en février prochain. Trois clauses additionnelles s'ajoutent au contrat régulier. Pour votre amusement, je vous les transcris :

— Cet artiste doit recevoir une publicité de première classe.

— Son nom doit figurer en lettres deux fois plus grosses que les autres.

— Il doit passer en VEDETTE dans le spectacle.

Qui a négocié ces clauses ? Peut-être l'impresario Johnny Reed, ou Yvan Dufresne ? je l'ignore. Je crois qu'aujourd'hui, on ne se soucie plus de ces détails. En moins d'un an, je revenais donc à l'endroit de mes débuts avec un cachet qui doublait mes gains. Si j'ajoute cette question de dollars, c'est simplement pour indiquer le chemin que j'avais parcouru dans l'esprit des gens. Je n'allais pas m'en plaindre, n'est-ce pas ?



Chapitre 6

L'année du grand départ : 1959

Avec le recul des années, il me semble bien logique de qualifier 1959 d'année du grand départ. Je pourrais même dire que cette année-là a marqué le début de plusieurs grandes activités dans ma carrière. J'en fais l'objet de ce chapitre. Contrairement aux mois qui ont précédé, alors que je connaissais une existence bousculée par les remous et les aléas d'un calendrier qui fluctuait selon les disponibilités du moment et la ferveur du public, maintenant j'organisais mon programme d'une façon plus rationnelle. Non pas que je veuille donner l'illusion ou l'impression qu'à vingt-et-un ans, j'étais devenu une vedette bien établie, sûre de tous ses moyens, en somme quelqu'un d'arrivé. Simplement, avec l'aide de mon gérant Yvan Dufresne, on pouvait maintenant mieux planifier les activités à venir et donner un aspect un peu plus humain à mon existence qui avait connu jusqu'alors le véritable jeu des montagnes russes.

1959 marquait pour moi le départ d'une production régulière d'enregistrements, des émissions fréquentes à la télévision et mon premier voyage en Europe. Ce fut aussi le grand contact avec le travail de tournée. Une ville différente tous les soirs, les problèmes de son, les troubles mécaniques et enfin, l'immense plaisir de découvrir des visages nouveaux aux quatre vents du Québec, des gens qui se sont déplacés pour venir passer une soirée agréable avec vous. Ces bouquets d'amis, je les retrouve souvent lorsqu'un gala m'amène dans un coin de la province. Les noms sont effacés de ma mémoire, mais les visages demeurent... C'est l'une des joies les plus réconfortantes du métier que je pratique depuis un quart de siècle.

Installé sur la rue Fielding à Notre-Dame-de-Grâce, j'entreprends l'année 59 en faisant de la promotion pour mon troisième 45 tours *Dors, mon amour* et *Tu n'as pas compris*. Je me souviens d'avoir chanté à la Ferronnerie Lacroix à Dorion et la semaine suivante, je signais des autographes au Boyer Music Bar de la même municipalité. Ma chanson *Lison* était rendue en onzième place au palmarès et je partageais cet honneur avec les Clover Boys qui présentaient le même refrain sur étiquette Quality. André Lejeune se maintenait au sommet du classement avec *Approche* tandis que Claude Robin suivait derrière avec *Le bateau de Tahiti*. Quatre vedettes s'écrasaient les pieds au troisième palier avec *Si je pouvais revivre un jour ma vie*. À tout seigneur, tout honneur, le créateur du succès Gilbert Bécaud avait la faveur du public mais Estelle Caron, Dalida et Jane Morgan étaient également dans la course. À cette époque, je n'aurais même pas espéré pouvoir rencontrer une seule de ces vedettes, et pourtant les années m'ont permis d'en connaître une multitude, de travailler et de fraterniser avec elles.

Prière à dame Marie de Fernand Gignac détenait le quatrième rang tandis que Guy Béard, Lise Roy et Colette Renard s'abreuyaient d'*Eau vive*. En ce temps-là, il n'était pas rare de voir une vedette avec plusieurs succès. Ainsi Jen Roger se retrouvait en 7e avec *Mélodie perdue*, en 19e avec *A Capri* et son *Miracle de Sainte-Anne* faisait son apparition en 29e avec ex-aequo le disque de Jacques Labrecque.

Si je m'attarde un peu sur les disques, c'est que la grève de Radio-Canada nous interdisait le contact «visuel» avec notre public. De fait, je devais normalement passer dans un *Music-Hall* en février mais le conflit syndical a remis à plus tard cette apparition.

J'achète ma première voiture en février 1959, une Edsel. On avait nommé ce modèle en l'honneur d'un des fils de la célèbre famille Ford, peut-être le plus pauvre ou encore le moins riche. Cette bagnole ne m'a pas porté chance. Quelques jours à peine après l'acquisition, je suis impliqué dans une collision rue Sherbrooke à Montréal. Rien de sérieux, seulement quelques tôles fripées, mais lorsque les policiers arrivent sur les lieux pour les constatations, l'un d'eux me demande de reculer le véhicule en bordure de la chaussée. En effectuant la manœuvre, je coince le constable qui notait ma plaque d'immatriculation, entre mon bolide et l'auto-patrouille. Le malchanceux eut les deux jambes fracturées... Cet accident m'a marqué pour longtemps. À un point tel que, quelques jours plus tard, dans une interview, je lançais une offre d'emploi pour un chauffeur. J'avais connu ce brave policier quelques mois plus tôt lorsque j'avais enregistré avec André Bertrand un long-jeu de Noël avec la Symphonie vocale de la Fraternité des policiers de Montréal. Je crois bien qu'il m'a pardonné ma maladresse.

Lundi le 23 février, je débute une semaine d'engagement à l'hôtel de Monsieur Rodolphe Girard à Saint-Martin. Je suis accueilli avec la même chaleur humaine que j'avais connue à mes débuts sur cette scène. La grande Alys Robi et Louis Moreos étaient de la distribution.

Yvan Dufresne, qui pensait en termes de publicité pour moi et pour sa compagnie, ne manquait pas une occasion de mettre mon nom en évidence. Ainsi, je me retrouve dans une publication des cabarets de Montréal à côté d'Anny Gould et Harry Douglas and the Deep River Boys. Je n'avais rien à voir avec le Café Roméo, Le Bellevue Casino, Chez Parea, le El Morocco et la Casa Loma... mais un jour, qui sait?

Un grand nom dans le spectacle à Montréal et au Québec, Jean Grimaldi avait un sens inné de l'aventure artistique et il était bien guidé par une intuition des goûts du

public. Avant de s'engager dans les frais d'une tournée avec un artiste, il testait la situation... Dans le cadre de ce laboratoire expérimental, il retient mes services du 7 au 13 mars pour une semaine au Théâtre Amherst. Les danseurs d'Arleigh Peterson «tenaient l'affiche» avec moi. Les grands succès de l'heure y passaient : *Lison, Tu n'as pas compris* de mon amie Cécile Coulombe, *Dors mon amour* et bien sûr *Adieu* et le désormais célèbre *Buenas noches...*

L'expérience réussit et nous partons en tournée pour neuf semaines vers la mi-avril. Auparavant, je fais un retour Chez Gérard à Québec du 30 mars au 12 avril. Ça bougeait dans le monde du spectacle dans la Vieille Capitale. On vivait au temps où bien des superlatifs se gaspillaient dans les panneaux-réclames. On me présentait comme «la plus grande vedette canadienne de la chanson française». C'était un peu fort. L'animatrice Denyse Brousseau présentait au même spectacle l'aguichante danseuse Patricia Bird. Celui qui devait me remplacer était le Prince de la chanson, Yvan Daniel qu'un malheureux accident d'auto devait emporter quelques années plus tard.

Monsieur Thibault, à la Porte St-Jean, offrait «le plus beau spectacle musical de l'univers» avec Los Churumbeles de España. Jean Sablon faisait son premier voyage à Québec et il tenait l'affiche à compter du 20 avril. Nous vivions les belles années du music-hall. Il y avait autant de plaisir à donner son numéro qu'à se rendre applaudir un confrère ou une amie du métier. Quand j'avais des soirées libres, j'allais entendre cette merveilleuse chanteuse française Annie Gould qui était la vedette du Café Roméo. L'amitié nous réservera de merveilleux moments par la suite.

La revue *Dis-O-ton* me consacre la page frontispice en mars et se «garoche» dans un article fort élogieux. Là encore, on n'y va pas avec le dos de la cuillère : «Thetford a perdu un mineur... nous avons gagné un chanteur». Il est vrai que j'étais «mineur» quand j'ai quitté ma ville natale, j'avais dix-neuf ans!

Au retour dans la métropole, un contrat m'attendait pour une semaine au Fleur-de-Lys de l'Hôtel Saint-Maurice de Trois-Rivières du 13 au 19 avril. Jacqueline Bell agira

comme M.C. et les acrobates «The Lamberts» partagent les honneurs avec moi, le tout, sous la direction de William Skinner. Si je me souviens, «The Curvettes» dansaient au même spectacle. Pour l'époque, elles étaient du genre «pas frileuses» dans leurs vêtements!

Dan la nuit du dimanche soir, 19 avril, je retourne à Montréal pour une répétition en vue de la tournée, au théâtre Odéon-Mercier puis je reprends la route pour une soirée au Cap-de-la-Madeleine.

La vraie tournée prend le départ à Drummondville le mardi 21 avril au théâtre Drummond. J'accorde une interview à un jeune annonceur de la radio CHR. D. Vingt ans plus tard, il deviendra mon parolier. Il s'agit d'Anbou, qui sera mêlé à la présentation de plusieurs de mes spectacles par la suite.

La première semaine de la tournée nous promène à Victoriaville (22 avril) et Berthier le lendemain. Vendredi matin, j'ai une rencontre chez Apex pour choisir des chansons nouvelles. Le premier long-jeu vient de sortir et la tournée aidera à la promotion. À 16 heures, cet après-midi, je suis dans les studios de Radio-Canada pour la répétition du *Club des Autographes*. Nous avons une autre générale samedi après-midi à 17 heures pour aller ensuite en direct dans la soirée.

Surprise durant l'émission! M. Roger L. Vallée, le président de la *Revue Dis-O-ton*, me remet le trophée de popularité de l'année 1958. Pierre Paquette, l'animateur assiste à la présentation ainsi que le réalisateur Maurice Dubois et la chanteuse Rina Ketty.

Le dimanche 26 avril, après une réunion du Fan Club à Montréal, je file vers Saint-Hyacinthe pour reprendre la tournée. Tant que nous sommes dans un rayon respectable de Montréal, nous pouvons revenir coucher à la maison tous les soirs.

La troupe comprenait quinze artistes en scène. Léo Rivest agissait comme maître de cérémonie. L'orchestre de G. Labelle fournissait la musique, Simonne Mercier était la chanteuse et se partageait la première partie avec le comédien Wildor. J'apparaissais dans la deuxième moitié avec mon

pianiste Romain Jourdan. Nous avons fait les 11 et 12 mai au Théâtre National puis ce fut la kyrielle des villes: Saint-Romuald, St-Philémon, Lévis, Québec, La Malbaie, Rivière-du-Loup. Avant notre arrivée dans cette ville, un farceur qui se reconnaîtra peut-être, fit parvenir au curé un télégramme annonçant que j'avais eu un accident et que la tournée s'arrêtait. Le curé en fit part à ses ouailles à son prône du matin. Malgré ce contretemps, le théâtre fut rempli à notre arrivée... Son canular n'avait pas fonctionné. Meilleure chance la prochaine fois!

Après un long périple qui nous mena en Gaspésie, au Lac Saint-Jean, au Saguenay et jusqu'en Abitibi, nous entrons à Montréal où un contrat m'attend à la Casa Loma pour la semaine du 8 juin.

Le lundi soir suivant, à *General Motors vous invite*, je fais *Le rêve du poète* et *Je m'en fous, je t'aime*. Il me semble que Yoland Guérard était le présentateur au cours de cette émission.

Fête à Montréal, le vendredi 19 juin, c'est le Gala des splendeurs au théâtre Saint-Denis. On couronne ce soir-là Madame Michelle Tisseyre et je reçois de ses mains le premier trophée d'importance de la carrière: vedette la plus populaire de 1958, le trophée Frigon. Ce que les caméras étaient braquées sur nous. Je dis nous: Eileen Dagnault et moi. Elle était ma plus récente découverte. Standardiste et sténographe dans un bureau de la rue Saint-Jacques d'abord, puis aux Salons Miss Mannequin, rue Sherbrooke ouest, Eileen était une ravissante femme, très jeune d'où son surnom de Bébé. Elle avait aussi acquis le titre de Miss Sirène en cours de route, ce qui n'avait rien pour la faire passer dans l'incognito le plus complet. Au lendemain du Gala, on entendait déjà les rumeurs de mariage et les cloches nuptiales sonnaient «au fond de la vallée». Une mise au point dans les journaux: «Bébé est une excellente compagne pour le moment».

New York et la banlieue me reçoivent pour une brève semaine de vacances au début de juillet et je dois reprendre le collier dès le 13 à l'Hôtel Central. Je retournais à l'établissement de M. Girard comme un fils rentre chez lui. Je

connaissais tout de la maison. Je me sentais chez moi comme sur la rue Dubé à Thetford où mes parents demeuraient maintenant.

M. Gérard Thibault m'invite alors à connaître l'atmosphère d'un autre de ses cabarets. Il en possédait au moins quatre. Du 27 juillet au 2 août, on me produit Chez Emile, coin Charest et de la Couronne, à l'époque où l'on servait la grosse bière sur les tables. Pour atteindre ma loge au sous-sol, je devais ramper sous les poutres tellement la construction était vétuste.

On m'offre deux autres télévisions à l'automne. Chez Yoland Guérard avec *G.M. vous invite* le 26 septembre, je chante l'éternel *Aye mourir pour toi*. Lucille Serval est de la distribution puis le 8 octobre, je reviens à *Porte St-Louis* avec *Pardon* de Cécile Coulombe, un autre carbone pour *Aye mourir* et *On efface tout*. J'avais déjà passé à cette émission au printemps, le 2 avril.

De plus en plus, les journaux annoncent que je pars pour l'Europe en novembre. C'était donc branle-bas de combat dans tous mes fan clubs. Le compositeur Pierre Nolès qui a toujours été très rapide sur ses patins, produit une chanson avec trois demoiselles du Studio Brasseur : Lyne et Ginette Bell, Marjolaine Hémond. *Ne t'en va pas, Michel*. Les Louvainoises — c'était leur nom — lancent leur disque au Café Saint-Jacques un mercredi soir au milieu d'une foule émue... Comme la tradition le voulait dans les Fan-clubs, les Louvainoises portaient le costume officiel : blouse blanche et jupe grise. On retrouvait les mêmes couleurs sur l'écusson officiel du club.

Mon voyage suivant à Québec — deux semaines — m'a procuré encore de grandes joies. Les gens de Québec voyaient partir « leur petit » et désiraient intensément qu'il sache leur désarroi. Pendant que Marcel Amont, le formidable fantaisiste français, se produisait à la Porte Saint-Jean, de retour de Paris, Lucille Serval chantait à la Page Blanche avec Cécile Coulombe au piano, André de Chavigny, M.C. et Roger Ramadier à la guitare; moi, je partageais les applaudissements avec les Cordelines, trois filles charmantes qui jouaient le violon à merveille. Paule Lemieux nous

présentait, tandis que Gloria et ses musiciens étaient toujours au poste. Pour mes chansons, Romain Jourdan touchait le piano d'accompagnement. Au début, sa présence avait fait un froid, les musiciens locaux acceptant mal que la vedette ait son propre accompagnateur. Tout le monde a vite compris et le ciel est redevenu bleu.

En entrant à Montréal pour la Casa Loma le 19 octobre, ma voix s'éteint... Les journaux titrent : « Foudroyé en pleine activité, il risque de perdre la voix ». Consulté d'urgence, le Docteur Shaver m'ordonne un repos complet. Depuis quelques mois, j'avais brûlé la chandelle par les deux bouts. La vie était passionnante, la carrière filait bien, j'avais à peine vingt-deux ans, pourquoi ralentir ?

C'est Yoland Guérard qui me remplaça à pied levé à la Casa pour la semaine. Dès le 26 octobre, j'étais sur le « piton » pour remplir la deuxième semaine de mon engagement. Denyse Angers présentait les vedettes comme les Violinettes qu'on appelait les Cordelines à Québec, les Renows, Sonia del Rio (maintenant mariée à un de mes concitoyens de Châteauguay) et l'orchestre de Marcel Doré.

Avant le départ pour Paris, un dernier grand sprint : *Pique-à-tout* le 15 novembre à la télévision puis *Rendez-vous avec Michelle* que Madame Tisseyre rendait si agréable avec sa personnalité nettement supérieure.

Gérard Thibault avait plus d'un tour dans son sac. Fort de la publicité qu'il m'avait faite lors de mes passages dans ses cabarets, il décida d'organiser un programme double au Palais Montcalm le samedi 21 novembre, en matinée et en soirée. C'étaient « les adieux de Michel Louvain à son distingué public québécois avant son départ pour l'Europe ». En relisant ça aujourd'hui, j'ai l'impression de revivre les grands départs des missionnaires, alors que les partants ne revenaient que vingt-cinq ans après, même si leur mère mourait...

André de Chavigny animait les représentations. Un ensemble de cinq musiciens m'accompagnait. Après la matinée, devant l'ardeur des admiratrices, les autorités du Palais Montcalm ont demandé l'aide de la police de Québec pour me sortir du théâtre. Impossible, les issues étaient

bloquées. Les pompiers sont demandés à leur tour et ils pensent à un stratagème ingénieux : les sorties d'urgence du toit.

On me conduisit à l'Hôtel Clarendon en auto-patrouille en me faisant promettre que je ne mettrais pas les pieds dehors avant le spectacle de la soirée. La critique du *Soleil* est presque de l'idolâtrie ! On parle « d'hommage presque hystérique qui n'a rien à envier à ceux déjà rendus à Presley, les cœurs de centaines d'adolescentes pâmées d'aise, des cris, des bravos qui n'en finissent plus, des soupirs et des tonnerres d'applaudissements, il semble beaucoup aimer son public, qui le lui rend bien d'ailleurs, il nous fait plaisir de découvrir en lui un animateur entraînant et dynamique »... L'article continue avec la même ferveur. Thibault avait vu juste en proposant ces deux représentations. D'ailleurs, pour ses cabarets, il préparait la relève pour demain !

Je pousse une pointe pour une soirée à Ottawa, au Théâtre Français. Un annonceur de CKCH m'avait reçu en entretien : Paul Robyn.

Un dimanche matin, avec ma copine Rina Ketty, j'ai aussi participé à CKVL, dans l'auditorium de la rue Gordon, à une émission de *Chanson 59*. Les 3-Bars nous accompagnaient comme sur mes premiers enregistrements : Roger Gravel au piano, Fernand Thibault à la contrebasse et Raymond Berthiaume au rythme. Jac Duval animait et Maurice Thisdale réalisait.

Vendredi 27 novembre, au Théâtre Château, grand spectacle Rock-n-roll et variété. Parmi les douze numéros que présentait le M.C. Jean Claveau, (décédé prématurément), il y avait une routine de Dominique Michel et Denise Filiatrault et une sélection des chansons de Louvain. J'étais presque de toutes les sauces. Bill Keeven dirigeait au pupitre.

Mon gérant ne ratait pas une occasion de mousser ma publicité. Je rencontre l'américain Jimmie Rodgers dans la discothèque de CKVL et nous passons une journée ensemble à promouvoir nos disques en « travaillant » dans différents magasins de disques de Montréal. C'était tordant de voir la « bette » des gens qui demandaient des disques au comptoir au vendeur Rodgers ou Louvain. Souvent, on nous

reconnaissait seulement dans un deuxième temps. On s'amusaît ferme.

Le soir avant le départ, samedi 28 novembre, avec Connie Francis, je fais un dernier *Club des Autographes*. La merveilleuse Connie nous avait servi un *Swinging Medley* de son cru.

Enfin, le grand départ pour «les vieux pays»! Dorval n'avait pas son allure d'aujourd'hui. Les humbles bâtiments bas et verts s'alignaient en bout de piste. Par toutes les températures, on se rendait à l'appareil à pied, l'escalier, la main qui salue et chacun son siège, on part.

Partir pour l'Europe en 1959, en avion, c'était toute une équipée. Il faut bien dire que l'Année sainte 1950 avait un peu «démocratisé» les voyages transatlantiques mais l'accident de l'Obiou le 13 novembre 1950 jeta une douche froide à la réputation de ces grands vols. Aussi en novembre 1959, le départ pour outre-mer s'entourait toujours d'un cérémonial presque funèbre. Plusieurs écrivaient leur testament avant de partir. Qu'on le veuille ou pas, on demeure influencé par tant de précautions.

Chapitre 7

Mon premier disque « international »

Mon impresario Yvan Dufresne possédait plus d'un tour dans son sac. J'ignore encore aujourd'hui ce que je suis allé faire à Paris!

Depuis que les années ont passé sur ma bohème, je prête à Dufresne bien des intentions plus ou moins avouées... Je crois bien qu'au fond de son cœur, il a voulu me lancer dans la mêlée complètement seul, lui qui entourait toutes mes allées et venues au Canada. Il désirait simplement que je fasse le passage brutal d'adolescent gâté que j'étais à celui d'un homme que la vie va faire mûrir plus vite que les autres. Ça dégrossit vite un jeune chanteur ces contacts multiples avec la colonie artistique de Paris.

Le prétexte du voyage était évidemment l'enregistrement de mon premier disque « international ». Pour Apex Canada, c'était peut-être aussi une manière de récompense au jeune Louvain qui faisait drôlement tourner les presses de Compo sur la rue Remembrance à Lachine.

Au lieu de travailler dans les anciens studios de l'Office National du Film, sur la Côte-des-Neiges, je me tapai les grands studios parisiens... de la rive droite! Ça fait chic dans les salles de rédaction et dans les salons à la mode.

Revenons au premier tour des hélices à Dorval. L'ère des jets n'avait pas encore révolutionné le monde du transport aérien. Montréal-Paris prenait 14 heures à bord de ces Super-Constellation de la Trans-Canada Airlines, l'ancêtre de notre compagnie nationale Air Canada. Si j'ai bonne souvenance, on procédait à une escale technique à Gander, Terre-Neuve. Le temps de refaire le plein d'essence, de prendre un verre à l'ancienne base militaire de l'île, d'écouter les conseils de sécurité en cas d'une panne en mer: «Les dames doivent enlever les souliers afin que leurs fins talons ne transpercent pas les radeaux de sauvetage...» C'était un peu sinistre avant de s'engager dans les brouillards légendaires de l'Atlantique nord en direction de Preswick en Écosse. À l'intérieur de la cabine, le personnel «volant» portait encore le costume très militaire du temps de la guerre. Les hôtesses coiffaient le képi qui n'avait rien de chouette sur les chignons de ces infirmières de carrière. C'était la règle: pour être hôtesse, on devait d'abord être infirmière. L'aviation comportait tellement de risques!

J'ignore si mon appareil de T.C.A. a fait tous ses arrêts de routine, j'ai dormi comme un enfant la majorité du voyage. Deux raisons: en montant à bord, j'étais épuisé, rendu «à la corde»; deuxièmement, j'avais l'âme en paix...

Notre grand oiseau métallique perd de l'altitude, on nous annonce que Paris se trouve en bas, Orly en face de nous. En descendant de l'appareil, après le passage à l'immigration et aux douanes, je retrouve mes bonnes amies Dorys Angers ou si vous préférez Danièle Dorice et Nicole Danis. Elles étaient venues m'accueillir comme on attend un copain après la classe. Après les traditionnelles embrassades à n'en plus finir, on prend la route de la Capitale, la Ville-Lumière. On a tellement vu de films sur Paris ou avec Paris comme fond de scène, qu'en y entrant pour la première fois, on vit cette étrange impression d'y être déjà venu, on reconnaît des lieux, des places, des monuments... Une heure plus tard, on

parle déjà avec l'accent pointu ! C'était joli dans la bouche d'un jeune Canadien !

Après plusieurs tentatives infructueuses, on trouve enfin un appartement dans le 8^e arrondissement : 16, rue Cambacères. C'est honnête, rien de plus. Je m'installe et vite, à la découverte de Paris. Les premiers jours se sont déroulés à prendre le pouls de la Capitale, connaître le fonctionnement du métro, placer les points cardinaux aux quatre vents de Paris, trouver les petits restaurants bien typiques et pas trop chers.

Avec des yeux grands comme ça, je voulais tout voir. Mais je vous assure que ça fait curieux en entrant «chez vous» de reconnaître une ou deux vedettes de cinéma dans le portique de votre maison. Sans l'ombre d'un doute, je suis persuadé d'avoir vu Alain Delon. Puis le lendemain, je croise l'une des sœurs Kessler. Laquelle ? Je donne ma langue au premier chat de gouttière... après les premiers «bonjour» polis, suivent les invitations au cocktail... les «je vous réserve une place au Lido ce soir»...

Il faut bien le dire, le Faubourg Saint-Honoré demeure un coin huppé de Paris. De fait, Alain Delon demeurait un étage sous le mien. Il travaillait avec le célèbre metteur en scène Visconti et avait comme amie l'une des sœurs Kessler, alors vedettes du Lido. Ces deux jumelles allemandes, des blondes explosives, se ressemblaient comme une photo devant un miroir.

De pareilles relations dans le milieu du cinéma et de la vie artistique parisienne auraient pu facilement me conduire vers des sommets intéressants mais je n'étais pas prêt à vivre toutes les aventures qui accompagnent souvent une montée rapide dans ces hautes sphères du métier.

En fait j'étais à Paris pour endisquer et arrondir un peu les coins de mon personnage. Ces rencontres fort agréables ont certainement eu des effets positifs sur moi.

Il faut aussi penser au travail, voilà pourquoi je me rends chez Paul Beuscher, l'éditeur des quatre chansons que j'enregistrerai bientôt. Ainsi, tous les après-midi, comme un bon élève, je me présente chez Beuscher pour rencontrer le pianiste et nous travaillons ensemble : *Monsieur Liszt, Crédo*

d'amour, Linda, On s'amuse à l'amour. D'autre part, le grand et réputé chef d'orchestre Armand Migiani avait capté mes tonalités et il œuvrait à son studio.

À cause de la proximité des pays européens, je profite d'un week-end pour m'envoler vers l'Italie. C'est la première fois que je vole en jet. L'envolée est douce comme une glissade en toboggan sur nos pentes enneigées. La Caravelle venait d'entrer en service chez Air France et quel contraste avec nos avions à hélice.

Samedi, 19 décembre, le soleil plombe dans les rues de Rome. Des gens sirotent un verre à la terrasse des cafés. Les Romains m'impressionnent avec leur bonhommie, leur verbe coloré, leurs gestes qui peuvent bloquer la circulation. En véritable touriste, je veux tout voir en trois jours. Je marche sur le sable du Colisée, là même où les chrétiens étaient jetés aux lions... et aux ours (que j'écris sur une carte postale. L'Histoire Sainte subissait une entorse...)

Dimanche midi, avec des milliers de pèlerins, je suis Place Saint-Pierre attendant la bénédiction de Sa Sainteté le pape Jean XXIII. Soudain, il apparaît au balcon de ses appartements pour l'Angelus du midi. C'est un moment de fortes émotions : les cris de la foule, les applaudissements frénétiques, les chants nationaux qui montent de la place, les gardes suisses dans leur costume dessiné par Michel-Ange, et ce bon Pape qui ressemble plus à un bon vieux curé de campagne qu'au Père de la chrétienté. Il multiplie les bénédictions, les salutations, les sourires. Ciné-caméra d'une main, je filme la scène avec un paquet de médailles dans l'autre main. J'imagine que les bénédictions se sont rendues au fond du sac. Il y en avait pour tout le monde.

La fin de semaine suivante, je m'envole pour Zurich en Suisse; autre pays, autres découvertes. En quelques semaines, je voulais rattraper le temps perdu.

Mercredi 30 décembre, Dorys Angers prend la vedette chez Patachou dans le vieux Montmartre. Je suis au premier rang pour assister à son spectacle. C'est la deuxième fois que Lady Patachou lui fait l'honneur de sa scène. Je fais la connaissance du gérant de la boîte, Claude Chissmurk. Que de rêves m'ont envahi l'esprit lorsque Dorys y allait de ses



balades, aussi à l'aise sur cette scène qu'au volant de sa voiture tantôt dans les petites rues qui mènent à la butte. Peut-être qu'un jour, je pourrai gravir ces échelons si élevés...

Au début de janvier, nous entrons en studio pour la maison Polydor. Migiani travaille très tôt le matin. J'assiste à l'enregistrement des quatre pistes d'orchestre. Dans l'après-midi, en trois heures, les chansons étaient « en canne », selon l'expression du métier. Le producteur de Polydor m'a ménagé un rendez-vous au studio André Nisak pour la photo de la pochette. On retient comme choix un portrait où je porte sur une chemise ouverte, un pull vert, les cheveux sont brillants mais le sujet a l'air de s'ennuyer souverainement. Pour l'endos de la pochette, on prépare un texte où je me retrouve « défenseur numéro 1 dans son pays de la chanson française ». Ce que la publicité peut pousser loin des frontières de la vérité ! Je n'ai jamais vu de rapport de vente de ce 45 tours en France, là où je n'ai pas une grosse parenté !

Dans l'avion du retour, dans ma petite tête, je faisais un bilan de ce séjour en Europe et je crois que les objectifs avaient été atteints. Louvain n'était plus le même. J'avais connu la solitude, l'éloignement, je m'étais frotté un peu aux gens du métier dans un pays différent, j'avais mûri un peu.

Chapitre 8

On ne sait jamais ce qui nous attend

24 janvier 1960. Après une escale à New York, un gros Golden Eagle de la Eastern Airlines me dépose à Montréal par un froid sibérien. Lorsque l'appareil s'approche des hangars, j'aperçois un attroupement comme si un accident s'était produit à cet endroit. Le suspense s'est terminé en descendant de l'avion. Maurice Dubois et Yvan Dufresne avaient organisé une manifestation monstre pour marquer le retour de l'enfant prodigue... Il y avait les pancartes, les rubans, la musique, la parenté, toutes les sections du fan club débordaient d'enthousiasme, une vraie fête au village.

Pour m'accueillir au pied de la passerelle : le journaliste Jacques Matti, le réalisateur Maurice Dubois, le danseur Jean Durand, Henriette Wheller, script, en somme toute l'équipe du *Club des autographes* en personne au premier rang d'honneur. Ce retour contrastait avec mon arrivée à Paris quelques semaines plus tôt.

Après les réceptions et les cocktails de bienvenue, le travail m'attendait. Finies les vacances, c'est au Canada qu'on travaille.

Dès le lendemain, je prends la route de Grand-Mère pour une semaine d'engagement puis je règle par téléphone deux émissions de télévision : le *Club des autographes* pour le samedi 30 et *Music-hall* pour le lendemain. Un duo fort sympathique de l'époque «Danielle et Michelle» était au *Club* avec moi.

On ne pouvait laisser passer la Saint-Valentin inaperçue, c'est la fête de l'amour. On monte une grande revue et quatre postes de radio nous appuient dans la promotion de cette production. En contre-partie, des animateurs de ces postes viendront présenter les spectacles. Nous sommes à la salle du Gésu, rue Bleury. Le vendredi 12 février, Pierre Paquette de Radio-Canada, salue une foule impressionnante. Le samedi, les deux spectacles sont à guichet fermé. Frenchie Jarraud de CJMS et Jac Duval de CKVL sont nos hôtes, mais le dimanche s'annonce sombrement. Une terrible tempête s'abat sur la métropole et nous tenons un conseil de guerre pour savoir si nous devons contremander les deux représentations dominicales. On colle nos nez aux fenêtres pour interroger le ciel... On attend, on prie si bien que l'heure est passée : il est trop tard pour annuler.

Surprise du ciel, nous accueillons deux salles combles. Je crois que les seules personnes qui ont mis le nez dehors ce week-end-là, se dirigeaient vers le Gésu. Dans la revue, nous avons un numéro d'acrobatie exceptionnel. La vedette était un jeune homme du Lac Saint-Jean qui avait vécu au Nouveau-Brunswick : Donald Bourgeois. Le regard ardent, le geste décidé, Bourgeois savait où il voulait aller, et prenait les moyens. Depuis qu'il a délaissé les câbles de ses trapèzes, il réussit fort bien dans les échelles de la gamme, ce Donald Lautrec !

Chez Gérard me retient dès le lendemain pour un engagement de deux semaines. On ne chômailt guère entre les contrats. À peine le temps de passer à la maison pour prendre le courrier, payer les comptes, ramasser la valise de vêtements frais et oups, une nouvelle scène, après avoir fait la

traditionnelle répétition de 4 heures, le jour même du premier spectacle.

À Québec, le premier grand défilé du Carnaval est demeuré longtemps un événement gravé dans le souvenir des gens. J'ignore exactement comment je me suis vu coincé dans une affaire dont les répercussions ont duré un mois ou deux. Les stations de Québec avaient annoncé une participation massive au fameux défilé. On a dit que j'avais promis d'être sur le char allégorique de CHRC. C'est possible, mais je ne me souviens nullement d'une telle promesse. Est-ce que mon gérant avait promis pour moi?

Le nouveau CJLR aurait demandé à mon gérant Dufresne que je prenne place sur son char avec l'animateur Jean Boileau, ce que je fis au moment du premier défilé du Carnaval, ignorant que ma présence était vivement souhaitée ailleurs dans le cortège.

Dès le lendemain, un boycottage en règle commençait à CHRC. Mes succès *Buenas noches*, *Dors mon amour*, *Aye mourir pour toi*, *Pardon*, *Linda*, tournaient à un rythme fou mais avec des interprètes différents comme Mariano, Claveau, Aznavour, Dalida et Madame Lyse Roy.

Les journaux ont monté l'affaire en épingle. Louvain était un ingrat, un charmant grand bébé... D'autres prenaient ma défense: «Un grand gosse dont la personnalité reflète la douceur». On me suggérait même les mots d'excuse: «Je n'ai pas voulu mal faire mais j'ai blessé; alors, je m'excuse».

Comment s'est terminé le conflit? J'étais probablement retourné à Montréal.

Un sandwich entre le contrat de Québec, je passe à *Porte Saint-Louis* et lance mon nouveau 33 tours: «Ici Michel Louvain» avec pour titres ses «nouveaux et anciens succès qui lui ont valu le titre de vedette numéro un du Canada». Le texte de Laurent Bourdy à l'endos de la pochette ajoute: «Jamais un jeune chanteur n'a été autant adulé par la jeunesse québécoise, n'a été autant accepté dans tous les milieux. Il suffit aujourd'hui d'annoncer le moindre de ses déplacements pour provoquer une commotion...»

Nouveau retour à la Casa Loma, mais cette fois, avec

l'auréole de « Nous arrivant de Paris, voici... » et vous imaginez le reste...

De toute façon, en revenant de Paris, j'avais dans mes bagages une chanson qui gravit rapidement les échelons du palmarès. En mars 60, *Linda* s'est installée au sommet pour y demeurer jusqu'au 29 avril. La chanson jolie, les arrangements de Migiani et l'étiquette « Made in France » contribuaient à grossir l'effet du succès.

La fin de mars est particulièrement active. Les engagements me promènent de Saint-André-Avellin, jusqu'au Colisée d'Ottawa... mais en passant par la prison ! Quant aux autres engagements, j'en parlerai après cette tranche « sombre » de ma vie. Pour éviter les « commotions » dont je parlais tantôt, j'avais bien informé les officiers de la Sûreté du Québec du poste de Buckingham de ma visite à Saint-André-Avellin, là où la force constabulaire n'était pas nombreuse...

Comme je chantais au théâtre et qu'il n'y avait pas de loge, j'avais loué une chambre à l'hôtel situé à quelques pieds du cinéma. Lorsque l'heure arriva, j'empruntai l'entrée des artistes et personne ne découvrit mon passage. Il devait en être ainsi à la fin de la soirée. Sans me douter qu'un mauvais tour se tramait autour de moi, je saluai la foule quelques fois et vite... la sortie de côté et l'hôtel voisin. Mais... il y avait un « mais ». La centaine de demoiselles qui n'avaient pas réussi à entrer dans le cinéma, faute de places, avaient été informées de mon passage secret. J'alerte la police... Inutile, il n'y a plus d'officiers à la Sûreté du Québec. Ce soir-là, j'ai été littéralement déshabillé par ces jeunes admiratrices, mes vêtements de scène en lambeaux... Aujourd'hui, je suis obligé de m'aider un peu pour me faire dévêtir de la sorte !

Après des efforts surhumains, glacé par la température de fin de mars, je réussis à entrer dans l'hôtel pour m'habiller enfin ! Je ne comprends pas que les officiers de police, si gentils en début de soirée, nous aient laissé tomber quelques heures plus tard. J'allais comprendre dans quelques minutes. En quittant cette charmante municipalité de la Vallée de la Petite Nation, j'emprunte l'actuelle route 321 en direction de Pineauville. À la rencontre de la route 148, nous tournons

vers l'ouest mais nous sommes interceptés par une voiture-patrouille de la Sûreté.

« — Vos papiers ?

« Les voilà monsieur l'agent, que répond mon chauffeur. Est-ce qu'il y a quelque chose qui ne va pas ? Je vous le jure, je ne dépassais pas la limite de vitesse. »

Mon chauffeur doit accompagner l'officier dans l'auto de la police. Par la portière, j'entends le dialogue fort animé. Mon copain est sur le point de s'emporter. Je me sens obligé d'intervenir.

« Monsieur l'agent, je suis Michel Louvain. Je vous ai vu ce soir à Saint-André-Avellin. Vous me reconnaissez ? Le chanteur Louvain ! »

Sur ces entrefaites, l'agent sort de l'auto. C'est un géant de 6 pieds 4 pouces, une armoire à glace qui ne semble pas avoir le sourire facile. L'agent Wilfrid Larocque de la Police provinciale. Un homme impressionnant qui aurait pu mettre fin à une émeute à lui seul... et capable d'en déclencher deux autres dans la même minute.

« Le véhicule est enregistré au nom de Poulin. Vous êtes Louvain. Où avez-vous volé ce véhicule automobile ?

— Louvain et Poulin, c'est moi, c'est le même gars.

— Vous utilisez un faux nom... Je dois en parler à mon lieutenant... C'est plus grave encore qu'une simple infraction au code de la route. »

Il est une heure trente du matin et il nous reste une cinquantaine de kilomètres avant d'entrer à Ottawa où je dois chanter demain soir. L'officier Larocque revient à ma voiture.

« Les nouvelles sont moins bonnes, vous devez venir au poste de Buckingham pour interrogatoire. J'aimerais mieux pas être à votre place... »

... et nous filons jusqu'au petit poste de la Sûreté à Buckingham et sans autre forme de procès, on me jette en prison. J'ai beau invoquer les droits de la personne, je veux téléphoner à un avocat, au ministre de la Justice, au procureur général, à ma mère s'il le faut pour qu'elle m'identifie au bout du fil. Rien à faire !

« Mais vous là, le plus gros des deux, vous étiez là, vous

aussi, à Saint-André-Avellin ce soir. Vous devez bien me reconnaître? Vous m'avez vu à la télévision?

— Croyez-vous qu'on a le temps de reconnaître tout le monde sur la rue?»

Je crie, je pleure, je hurle! Je brasse la cage de ma cellule. Je suis furieux et à la limite de l'hystérie... ou presque. Après une «éternité» de vingt minutes, voilà qu'arrive un juge de paix pour me libérer sous cautionnement. Je le reconnais, il s'agit d'un des amis qu'on avait laissés après le spectacle, deux heures plus tôt. En bon joueur, j'ai levé mon verre avec eux pour marquer la fin de la blague...

«Vous, je saurai vous reconnaître dans vingt ans parmi 1000 bêtes à cornes», que je lance au lieutenant Gérard Vermette de la Sûreté du Québec.

C'est bien le même Gérard Vermette qu'on voit en spectacle encore aujourd'hui, vingt-deux ans après cette aventure. Il a quitté la Police l'année suivante avant que la Police ne le quitte! Quant à son collègue, l'agent Larocque, il est maintenant à sa retraite.

J'avoue que c'est le genre de tour que je n'ai jamais tellement apprécié... Après une journée de travail, comme tout le monde, j'aime bien me reposer et cette plaisanterie taxait ma nuit de sommeil de quelques heures si précieuses. Le lendemain, faut se lever... J'ai tellement de raisons d'être en retard à un rendez-vous, sans en chercher d'autres...

Gérard Vermette qui a été le seul agent de la Sûreté du Québec à n'avoir jamais conduit une voiture, m'a aussi confié que c'est lui qui avait indiqué aux admiratrices le passage secret où je devais me faufiler pour quitter le théâtre. Encore aujourd'hui, quand il raconte ces événements, il s'étouffe tellement il en rit.

Il était donc tôt le matin quand je suis entré à Ottawa en prévision du spectacle du soir au Colisée. Après quelques heures d'un sommeil réparateur, j'avais presque oublié la mésaventure de la veille...

Au retour de la Capitale, je donne une soirée à Longueuil puis un engagement d'une semaine me retient à l'Hôtel Saint-Maurice des Trois-Rivières.

Pour le plaisir des fan clubs de la région, nous donnons

une soirée spéciale au Pavillon Mauricien avec Jac Darieu, les Arvarks et mon pianiste Romain Jourdan. Les Arvarks avaient une large cote d'amour en Mauricie. Ils se sont même produits aussi loin qu'en Floride.

Mes premiers problèmes syndicaux sont survenus au début d'avril. On m'avait demandé de faire partie de la distribution de *En haut de la pente douce*, en français et en anglais. Comme c'était une production dramatique et non un music-hall, je devais devenir membre de l'Union des artistes. Moi, comédien maintenant? Voyez-vous ça! On m'en avait peut-être parlé mais, avec mon esprit lunatique, j'oubliai ce détail (?) et je fus suspendu d'une Union dont je n'étais pas membre... Après avoir payé la cotisation réglementaire et probablement une amende symbolique, les émissions ont paru à l'écran les 6, 8, 13 et 15 avril. Pendant qu'un couple se disputait dans un cabaret, moi, à l'arrière-plan, je chantais *Un certain sourire*.

Entre temps, Jean Grimaldi préparait le tout Montréal à un joyeux samedi saint au théâtre National de la rue Sainte-Catherine est. Le menu était varié, en plus des deux films français en couleurs...

Les as de la comédie Manda et Claude Blanchard ouvraient le spectacle et leur donnaient la réplique Carole Mercure, Paul Thériault et Pierre Come. Lilian Dawson chantait, Mickie Vail dansait et Claude Emond dirigeait sa formation musicale. Jean Grimaldi qui avait commencé à refuser de vieillir, savait lier les différents numéros entre eux et réchauffer la salle pour «introduire la vedette numéro Un du Canada français». Dans les yeux «canailles» de Grimaldi, on sentait bien que le «show» méritait la tournée...

Dans quel but avait été organisée *La Grande nuit* de Radio-Canada, diffusée au Forum le vendredi 29 avril de 21 heures à 2h45 le lendemain matin? Ramasser des fonds pour la caisse de retraite des artistes? Pour la Place des arts? J'ai encore un blanc de mémoire. J'étais de la distribution avec Jean-Paul Jeannotte, Lucille Dumont, Dominique Michel et son inséparable Denise Filiatrault du côté canadien, puis Annie Cordy, Guy Béart et Sacha Distel nous arrivaient de Paris. Ce fut un grand spectacle. Dès le départ, l'animateur

Jacques Normand perd son col empesé de tuxedo et dit à la foule: « Vous voyez dans quel état se trouve le monde du spectacle chez nous... »

L'air de Paris et *Chacha boum* constituent ma participation. Après ma deuxième chanson, quelques huées dans la foule. On a dit que c'étaient quelques gamins que la police a expulsés. C'était la première fois que je sentais de la méchanceté ou de l'hostilité depuis bien des années. Mes dernières larmes, à ce chapitre, remontaient au temps du primaire quand des petits confrères de classe me lançaient des invectives parce que j'étais toujours bien vêtu et propre à l'école.

L'incident s'est retrouvé là aussi dans les journaux alors qu'une levée de boucliers se formait pour anéantir ces rustres qui ignoraient tout de notre culture! Que le support des admirateurs est doux et agréable dans ces moments difficiles pour un être hypersensible! Et bien gâté par la vie!

Avant de sonner le départ pour une autre grande tournée provinciale, je remplis un contrat à l'Hôtel Central. Louise King est l'hôtesse du spectacle qui compte aussi June Laval, danseuse et Brian Terry à l'harmonica.

Le coup d'envoi de la tournée Grimaldi se donne un vendredi soir, le 10 juin, au théâtre Impérial des Trois-Rivières. La troupe présente un trio de jeunes musiciens chanteurs, les Three Sharpes avec Marcel Desjardins, Pierre Boisvert et Don Kelly. Quelque temps après, Guy Robichaud, saxophoniste, fils de luthier, complétera le trio de quatre membres comme les Mousquetaires. La chanteuse Nicole Lord et Francine Grimaldi sont les seules femmes du groupe. Monsieur Jean Grimaldi en personne présente le spectacle et l'on retrouve au piano d'accompagnement Romain Jourdan.

Cette tournée nous fait visiter le Québec dans tous les sens et les anecdotes se multiplient tous les soirs. À la Malbaie, nous entassons 632 personnes dans un théâtre de 464 sièges. Sur la scène, quelqu'un de la maison m'a rapporté que la température avait grimpé à 120 degrés! Personnellement, j'ai cru un instant que le système de chauffage avait été branché accidentellement. À un moment donné, j'ai enlevé



ma cravate tellement j'étouffais : ma participation comportait 18 chansons, s'il vous plaît!

A Rimouski, accueil enthousiaste : presque tous les magasins exhibent ma photo dans leurs vitrines. Ça fait chaud au cœur. On sent bien qu'on n'est pas venu ici seulement pour une poignée de personnes.

La tournée marque le pas une couple de semaines, le temps de remplir des engagements signés antérieurement. Chez Gérard, où je suis du 13 au 25 juin, Line Robert est toujours l'hôtesse. Elle fait presque partie des meubles... avec moi. Le chanteur Paul Germain donne son numéro en première partie.

Après la deuxième représentation du samedi soir, je grimpe en vitesse à Montréal pour participer au 4e Gala de la Chanson canadienne. L'émission du dimanche soir parvenait du chalet de la montagne en présence de personnalités comme le maire Sarto Fournier. Robert L'Herbier, l'un des organisateurs, était accompagné de sa ravissante épouse, la chanteuse Rollande Desormeaux. Pour ma part, je défendais les honneurs de la chanson *Fond du cœur*. Au fur et à mesure que l'émission progressait, les résultats des jurys régionaux arrivaient à Montréal. C'est la région de Sherbrooke qui me donna le meilleur support avec Matane et la Gatineau. Yoland Guérard remporta la palme avec *Mon petit baluchon*. L'étoile de mon amie Margot Lefebvre montait bien au firmament. *La Madone* qu'elle interprétait se classe au second rang tandis que Dominique Michel, *La p'tite voleuse*, qui semblait la grande favorite, se retrouva au troisième rang, juste devant moi. Douze chansons ont ainsi fait partie des lauréats de 1960. Une « Semaine de la chanson canadienne » avait précédé le Gala puis un grand Bal populaire clôtura la fête au chalet de la montagne. Je terminai la soirée avec Gaétane Létourneau, Yoland Guérard, Iris Robin et Claude Vincent.

La troupe m'attend sur la Côte-Nord et je quitte Montréal « au galop » pour reprendre le collier avec la joyeuse bande de copains et copines. Au début de juillet, nous chantons à Baie-Comeau où j'accorde un long entretien au journaliste J.-M. Letarte de *La Côte-Nord*. Je lui parle de

tout, depuis le fan club jusqu'au troisième microsillon qui sera enregistré à l'automne, depuis mon récent séjour à l'Hôpital de Chicoutimi pour une infection à la gorge jusqu'au voyou qui a marqué récemment ma Mercury noire avec un clou, une pierre ou un objet pointu. L'incident s'est produit à Mont-Joli quelques jours plus tôt. On ignore toujours le mobile du crime... Voulait-il se venger d'une vedette de passage qui faisait loucher toutes les filles du bout... et même la sienne? Comme je ne prisais pas le geste, je demandai à quelqu'un d'avertir la police. Je voulais servir une leçon à ce fanfaron mal dégrossi... lorsqu'on m'indiqua que l'auteur était un proche parent d'une personnalité locale, l'affaire se régla hors cour!

Une journée de tournée comportait presque toujours le même horaire. Lever le plus tard possible selon la distance à parcourir dans la journée, pour atteindre la prochaine étape. Il était rare qu'en route aucune des voitures ne connaisse de pépins. Arrivés à destination, nous portions les instruments de musique au théâtre, Romain commençait ses récriminations contre le piano qui n'était pas accordé, les loges étaient toujours trop petites, etc...

Monsieur Grimaldi me subtilisait à la troupe et nous étions catapultés dans le poste de radio de la place. Notre organisateur local avait oublié de réserver un temps pour l'interview; alors nous procédions à la bonne franquette avec les moyens du bord, en plein programme western ou durant les nouvelles sportives.

On grignotait en vitesse, et vite au théâtre pour le spectacle. Je n'ai pas vu un soir sans qu'il ne se produise aucun accrochage. Les câbles du rideau de scène se mêlent et on doit travailler toute la soirée sur un plateau ouvert. On soufflait les projecteurs pour changer de décors. Il est très rare que le système de son fonctionnait bien ou présentait une certaine qualité. Par la suite, on transporta notre propre système.

Après la traditionnelle séance de signatures d'autographes, nous soupions ensemble dans l'endroit recommandé par notre impresario local. Nous avons connu dans ce domaine les surprises les plus saugrenues...

Puis le bal commençait ! Pour les besoins de la cause, je réservais toujours la chambre la plus grande et je recevais ! Chandelles, bar ouvert, stéréo et disques de jazz. On fêtait jusqu'aux petites heures du matin. Il faisait « *bleu pâle* » à l'horizon quand on fermait l'œil... Et le jour même, ça recommençait. Chacun possédait son surnom : Francine Grimaldi m'appelait le « Prince Affamé », il y avait aussi Peaches, la Comtesse de Baisemont, etc...

Un soir, nous étions à Amqui ou presque... Durant le trajet, on avait parlé de films d'horreur et quelqu'un du groupe se disait très sceptique devant nos déclarations. Question de hasard, nous racontons l'histoire au propriétaire du théâtre qui vient justement de recevoir *Circus of Horror*, film qui devait prendre l'affiche le lendemain.

Je conviens avec lui que je paierai le projectionniste pour son temps supplémentaire ainsi que les carbones qui se consomment pour provoquer cette lumière éblouissante du projecteur. Je n'en glisse mot à personne et durant le lunch de fin de soirée, j'annonce triomphalement : « Vous êtes mes invités au Cirque des Horreurs... » Nous retournons dans le théâtre où nous étions quelques heures plus tôt et cette fois, depuis la salle, nous assistons à la projection. L'horreur faisait des siennes sur l'écran... et dans la salle. Les sceptiques avaient été confondus !

Durant ces tournées quasi-interminables, la vie continuait à Montréal et ailleurs. Un complet qu'on portait au début de la tournée devenait presque démodé lorsque nous rentrions au bercail. Par ailleurs, les disques maintenaient la présence à la radio. Pendant que *Linda* retournait chez sa mère et glissait du palmarès, un *Certain sourire* connaissait une ascension vertigineuse et atteignait le sommet en juillet.

Le lundi soir 29 août, alors que j'entreprenais un autre engagement intéressant de deux semaines à la Casa, le malheur s'accroche à ma voix. Les spectateurs s'en rendent bien compte, j'éprouve toutes les difficultés du monde à projeter ma voix dans le micro. C'est la catastrophe, je dois déposer les armes. La dernière tournée a hypothéqué mes cordes vocales peut-être pour toujours. Le célèbre Dr Jacques Badeau que je consulte d'urgence, n'a qu'un verdict :

l'intervention chirurgicale dans les plus brefs délais. On m'hospitalise à l'Hôtel-Dieu et le 6 septembre est la date que les spécialistes arrêtent pour l'opération.

Les heures d'attente, l'angoisse de perdre la voix complètement, la carrière qui s'effondre, tout ce personnel bien dévoué qui vous entoure sans vous informer sur votre propre sort, tous ces éléments sont de nature à donner à la réalité des dimensions si différentes. Vous êtes devenu un cas et on s'occupe de votre cas.

Au début d'octobre, comme un tout jeune homme, j'entreprends une semaine au Théâtre National. C'est «le dernier engagement avant Paris», comme dit la publicité. La voix est délicate mais on a promis de ne pas forcer... On dit toujours ça avant de commencer, mais une fois lancé dans la mêlée, adviennent ce qu'on pourra à la voix, le bon Dieu m'en prêtera une autre...

Entre les engagements, je fréquente rarement les gens du métier, c'est un peu ma règle d'or. Mais il y a des exceptions. Ainsi un après-midi d'automne, mi-octobre, j'accepte l'invitation de Robert Demontigny, chanteur et pilote, de patrouiller le ciel de Montréal à bord de son appareil léger. Yvan Dufresne nous accompagne. Robert nous balade du nord au sud comme s'il était au volant de sa voiture. Nous apercevons d'autres appareils à nos côtés, Robert parle à des pilotes par sa radio. C'est une expérience envoûtante.

J'apparais à *G.M. vous invite* du 26 octobre avant d'aller reprendre ma semaine à Shawinigan. Les gens avaient accepté mon absence pour opération, mais ils avaient exigé ma présence lorsque je serais sur pied. J'y étais comme un seul homme.

Les rumeurs de mariage me courent jusqu'en basse Mauricie. Dans un entretien, je confie au journaliste qu'une femme serait malheureuse à mes côtés pour l'instant. Il y a trois mois que j'ai un nouvel appartement et je n'ai pas eu le temps d'y coucher plus que deux ou trois fois. Ma vie n'est pas assez stable pour «embarquer» quelqu'un avec moi pour la vie. «Je ne me marie pas», devient la manchette de tous les journaux de vedettes.

On m'informe qu'une jeune malade, atteinte de leucémie, espérait toujours rencontrer sa vedette avant de rendre l'âme. J'accours à son chevet. Il s'agissait d'une mignonne fillette, Manon Laporte de Pointe-aux-Trembles. Quelle émotion j'ai ressentie en entrant dans cette chambre d'enfant. Mes photos tapissaient littéralement tous les murs. Ma photo encadrée reposait sur son oreiller à côté de sa joue. J'ai caressé le visage de cette enfant en souhaitant qu'elle entende au plus tôt une voix plus valable que la mienne pour chanter son bonheur éternel. Imaginez les parents au chevet de cette fillette dont les heures appartenaient déjà à l'éternité.

« Manon, quand j'ai des difficultés terribles à traverser, je revois ton visage presque souriant, et je reprends confiance en la vie. Tu resteras mon inspiration! »

Chapitre 9

Cueillir des fruits pas mûrs...

Depuis quelques mois, Yvan Dufresne lorgnait du côté de Paris. Une carrière européenne s'avérerait un atout précieux pour son «poulin» et aussi pour son prestige de manager.

En octobre 60, Monsieur Ribert nous arrive de Paris avec des projets de contrats et d'engagements. Il a entendu mon «super-45 tours» chez Polydor et, selon ses prévisions, l'Europe serait sur le point de se mettre à mes pieds pour me supplier d'aller répandre le baume de mes chansons jusqu'à l'ombre de la Tour Eiffel!

J'ignore qui a été le plus naïf durant les entretiens: Ribert, Dufresne ou Louvain? Une chose certaine, nous signons tous les trois les documents et je reconduis Monsieur Ribert à Dorval pour le premier avion en direction de Paris.

Pendant que Paris se prépare à recevoir la «vedette canadienne», Louvain, lui, prépare du matériel pour sa session d'enregistrement du 10 novembre.

Le grand Pierre Dudan, ce Suisse qui a roulé sa bosse

dans toute la francophonie depuis les Marquises jusque dans notre petit Québec, m'a toujours impressionné par cette facilité qu'il a de composer des succès. Tout jeune, je fredonnais *Clopin-Clopant*. Alors, je décide que la prochaine session serait une session Dudan. Avec Dufresne, je retiens quatre titres : le fameux et presque éternel *Clopin-Clopant*, *Ami, ami, Mélancolie* et *Au vieux manoir*. Je fais l'enregistrement de la voix l'après-midi de mon cocktail d'adieu pour Paris, et quel cocktail ! C'était l'ère des « cocktails stéréophoniques ». On installait un bon système de son dans un salon d'un hôtel et les gens de la presse, radio, télévision et les confrères du métier venaient trinquer avec vous. Tout fier, je propose l'audition des quatre enregistrements encore tout frais. Première remarque que je trouve positive : Michel s'internationalise.

Pierre Dudan, qui a mille et une façons de se faire aimer, me réservait une surprise pour cette réception. Même s'il était absent, peut-être à l'autre bout du monde, Dudan avait informé le propriétaire d'un hôtel suisse « Le vieux manoir », là même où il avait composé la chanson, que j'enregistrais ce titre. Nous recevons une lettre du bon proprio suisse avec une commande de 1 000 disques ! La journée même de l'enregistrement, sans l'avoir écouté. Vous comprenez pourquoi Dudan ne compte que des amis de par le monde !

Au cocktail qui se tenait au Mont-Royal, plusieurs amis sont venus me souhaiter bonne chance : André Robert, le chanteur français Jean Marc, le comédien Jean-Paul Dugas, mon frère André Roc.

Histoire de préparer mes bagages, et mettre un peu d'ordre dans mes affaires personnelles, je me réserve le week-end puis le 14 novembre, comme un vétéran de l'Atlantique, je m'envole vers Paris avec tous les rêves qui pouvaient trouver place dans mes valises. J'étais seul, je crois qu'Yvan est venu me rejoindre la semaine suivante.

À Orly, Roland Ribert m'attendait. Nous avons visité 15 hôtels avant d'en trouver un convenable. Vous direz que je suis difficile ? Je crois plutôt que nous n'étions pas dans le bon quartier !

Sur le plan carrière, ce voyage à Paris pouvait m'ouvrir

de nombreuses portes prestigieuses. Mon contrat d'une semaine à «La tête de l'Art» était justement cette clé magique. J'étais la «vedette américaine» du spectacle de Mouloudji. Dès la première répétition avec le pianiste de la boîte, je sens bien que la partie sera rude. Du coup, comme dans un flash, je réalise que les Français ne sont peut-être pas tous nos cousins comme tant de politiciens se sont plu à nous le répéter depuis des générations. J'ai même senti une sorte d'agressivité envers le chanteur canadien que j'étais... Et de plus, je chantais des refrains de son pays. De quel droit? Effectivement, je donnais des chansons de Varel et Baily, Aznavour et un Brel.

Au départ, je crois sincèrement que j'avais été très mal «coaché» pour entrer dans cette aventure. On ne va pas chanter aux Français de leurs mélodies. Imaginez un jeune Parisien qui viendrait à la Place des Arts nous chanter *Le petit bonheur* de Félix et *Mon pays* de Vigneault! On lui suggérerait d'aller se faire voir par les... autres. C'était la première erreur qu'on avait commise ensemble... je dis «ensemble» parce que je ne veux pas porter seul l'odieux de cette situation. Autour de moi, je payais des gens pour me conseiller et ils doivent partager un peu ma déconfiture.

À la vérité, je crois aussi que je n'étais pas prêt à affronter une carrière internationale sur le plan européen. Du côté américain, c'eût pu être différent. D'ailleurs l'expérience que j'ai connue en 1962, l'a prouvé clairement. Profitant du délire québécois, on a voulu rentabiliser chacun de mes gestes, mais on a failli tuer ainsi «la poule aux œufs d'or»... si vous me permettez la comparaison. Je ne garde pas d'amertume de cette incursion parisienne. Le total des erreurs qu'on commet, c'est ça l'expérience. Personne ne peut l'acquérir pour vous.

Je ne crois pas que ma semaine à «La tête de l'Art» ait été un four magistral. Pour le public présent, c'était honnête, rien de plus. Mais pour tous ceux qui croyaient que Louvain allait conquérir Paris, que les contrats se succéderaient comme les wagons de métro qui rentrent en gare, alors là, ce fut la déception majeure.

Au soir de la première, lundi 21 novembre, je m'en

souviens comme si c'était hier, la salle débordait de Québécois : Lucille Serval, Jacques Blanchet, Elise Pouliot, la journaliste, le coiffeur Bernard, Suzanne Avon qui avait épousé un des Compagnons de la chanson, et mon gérant Yvan Dufresne. Ma grande amie Annie Gould, vedette du music-hall français, était au premier rang. Elle seule devait bien savoir le scénario de la soirée...

Guylaine Guy m'a servi d'habilleuse. Elle m'avait apporté des fleurs. Sa présence m'a fait endurer les instants de trac fou qui précèdent l'entrée en scène. L'acteur Guy Bertil lui servait d'escorte. Après les chansonniers Jean-Marie Proslie et Jean Valton, Louvain a donné ses chansons. J'avais l'impression de jouer au tennis tout seul... les balles ne revenaient pas. Dans la salle, Monsieur Bizos, directeur de Bobino, ne m'a pas tendu de contrat ce soir-là ! Ni le lendemain ! Pour moi, jamais une semaine n'aura paru aussi longue.

Mardi, je suis l'invité de la radio française : *Paris Coquetel*, une émission de Pierre Mendelhsen. L'atmosphère est détendue... nous blaguons ensemble, André Claveau que j'avais rencontré à Montréal, Colette Renard toujours pétillante et mon « copain de Québec », Marcel Amont.

Escale à Paris, c'est un vrai titre de film mais c'est une émission de radio animée par Micheline Sandrel. J'y passe le 27 novembre avec Georges Guétary. Enfin en décembre, le vendredi 16, je fais une télévision *TéléParis*. Quels que soient le succès ou les répercussions de l'émission, mes valises sont faites... dans ma tête.

Il ne faudrait pas croire qu'en 1960 j'ai fait mon carême dans le temps de l'Avent. Si on fait exception de la semaine à « La tête de l'Art », je me suis payé du bon temps à Paris. Vingt-trois ans, toutes ses dents, quelques dollars en poche et une jeunesse à vivre intensément, voilà Louvain à la découverte de Paris. Si Paris ne veut pas me découvrir, je vais découvrir Paris... Ce qui fut dit, fut fait ! Le Lido, Les Folies-Bergères, Montmartre, Saint-Germain-des-Prés, Alouette Ah !

Sur le plan mondain, je rencontre la Comtesse de Kersabiec et sa suite, Monsieur Michel Prince et tous les gens



de sa petite cour. On me reçoit dans les grands salons, le champagne coule à flot ! Les photographes de Paris-Match et Marie-Claire surveillent chacun de mes gestes. J'ai l'impression qu'on me prend pour un autre, que je me suis trompé d'adresse ! Peu importe, la vie est belle, profitons-en.

Je réserve une voiture de location et je patrouille la campagne française. Justement, Lucille Serval doit s'embarquer au Havre pour les Amériques ! J'agis comme chauffeur de Madame. Nous arrêtons bouffer dans tous les petits restaurants bien chouettes, nous levons nos verres plusieurs fois dans les bistrotts « sympa » si bien que Lucille a failli rater son bateau... Bonne traversée, grosses bises et le paquebot lance son cri strident, les amarres sont remontées et doucement Lucille prend la mer et nous... nous reprenons la route des chansons qui nous mène en Bretagne... et à l'aventure.

Mon retour au Canada a été moins bruyant que le précédent... Pour que je n'oublie jamais la leçon, je n'ai jamais échangé mon chèque de paie de « La tête de l'Art ». Quand je suis sur le point de m'embarquer dans quelque chose qui ne tourne pas rond à mon goût... je pique un œil du côté du chèque !

Au pays, les nouvelles sont bonnes au retour. J'apprends que mon dernier microsillon, lancé aux États-Unis sur étiquette Coral, vient de passer le cap des 5 000 copies vendues. J'ai encore l'intuition qu'une carrière USA aurait mieux fonctionné qu'en France.

Parlant de vente, le catalogue Dupuis et Frères automne-hiver 60-61, est en circulation. En page 92, je suis devenu mannequin pour les vêtements d'hiver ! J'aurai touché bien des métiers pour gagner ma vie...

Chapitre 10

Mon côté préféré de l'Atlantique

Quand on aime bien le métier qu'on exerce, la meilleure façon d'entrer dans une nouvelle année, c'est en travaillant honnêtement avec et pour les gens qu'on aime et qui nous le rendent bien. Ma résolution du Nouvel An, en me levant ce matin, c'est d'essayer d'être heureux entre les quatre murs de mon appartement rue Crescent, dans les studios où je travaille, sur les scènes qui m'accueillent; être heureux avec mes gens à moi, mon public à moi. Pourquoi chercher le bonheur à l'étranger quand il se trouve là, au fond de son cœur.

Le soir du Jour de l'An, après des répétitions durant toute la journée, je participe à *Music-hall* avec ma nouvelle coupe de cheveux de Paris. Les journaux ont remarqué le changement et les manchettes porteront là-dessus la semaine prochaine. Une fois démaquillé, je me tape un bon souper du Jour de l'An avec des copains. Je suis toujours un peu triste

au changement de la nouvelle année. Peut-être la maturité qui fait son œuvre? Que me réserve 1961?

La Providence, c'est comme une bonne mère! Il ne faut pas lui demander des semaines à l'avance ce qu'elle prévoit au menu. À chaque jour suffit sa peine. Je n'ai jamais manqué de travail, bien au contraire, souvent j'en ai plus que je peux en accepter. Alors, il faut faire confiance au Grand Patron qui sait mieux que quiconque les besoins et les désirs de chacun.

En janvier, je remplis d'intéressants contrats puis février se pointe le nez au calendrier. Même si ce mois est le plus court de l'année, il contient souvent son bagage de surprises. Le soir de la Saint-Valentin, je remportais le Grand Prix du disque canadien de CKAC pour l'année 1960 avec *Un certain sourire*. L'émission était diffusée du Cinéma Français à Montréal et le jury était composé du chef d'orchestre Jean Deslauriers, du chanteur classique Denis Harbour, de Guy Lepage et des critiques artistiques Phil Laframboise et Claude Gingras. Deux incidents ont marqué la soirée; le grand Bécaud qui présente un prix à Fernand Gignac et Lise Roy qui refuse le sien en signe de protestation contre... je ne me souviens pas quoi! À cette soirée de gala, Michel Brouillette était au pupitre de l'orchestre. Ce grand prix me valut un baiser de la lauréate de l'année précédente, Germaine Dugas qui avait alors triomphé avec *Mes cousins*, un voyage en Europe et un contrat de 39 semaines comme animateur du samedi matin à CKAC.

Le samedi suivant, 18 février, nous étions reçus chez Dupuis Frères pour la présentation du *Dictionnaire de vos vedettes*. Voici ce qu'un journaliste a écrit sur cet après-midi :

«Il y a quelques semaines, une foule comprenant plusieurs centaines d'adolescentes, de jeunes filles, et même de femmes mariées, lui réservait une ovation sans précédent lors du lancement du *Dictionnaire des vedettes* chez Dupuis Frères. À mesure qu'une vedette faisait son apparition, les cris s'élevaient, les bras se tendaient. On réclamait des autographes. Celles qui n'avaient pas de papier les voulaient sur leurs vêtements, voire sur leurs mains. Certains artistes furent littéralement bousculés, harcelés. En dépit des poli-

ciers trop peu nombreux qui tentaient vainement de rétablir l'ordre et le calme, la foule criait : « On veut Michel Louvain ». Quand celui-ci parut, ce fut un véritable délire. »

Dimanche soir, j'ai le plaisir de travailler avec une grande dame de la chanson française : Vicky Authier. Nous participons à *Music-hall* ensemble. Au cours des longues répétitions pour les caméras de la télévision, nous bavardons comme des copains qui se connaissent depuis toujours.

Dès le lendemain, une immense photo de moi est accrochée à la porte de la Casa Loma et j'y retrouve à la générale l'orchestre de Marcel Doré et tous les copains de la boîte. J'ai le goût d'ouvrir une parenthèse pour dire toute l'admiration que j'ai toujours entretenue pour les musiciens de cabaret. Ils font partie d'une espèce en voie d'extinction. Travaillant dans des conditions parfois très difficiles, ils réussissent à lire les partitions dans une atmosphère « de fumée et d'alcool » et, à les regarder à l'œuvre, ils donnent à tous l'impression qu'ils s'amusent follement. Voilà des professionnels du spectacle qui ne reçoivent pas leur part de mérite et de gloire. Je referme ma parenthèse.

Me voici à nouveau dans la Vieille Capitale pour deux autres semaines (27 février — 12 mars) chez Gérard avec Gloria Marcon et ses musiciens, le maître de cérémonie André de Chavigny. Jacques Brel que j'ai longuement rencontré, prenait l'affiche le lendemain de mon départ. Il me fallait rentrer à Montréal pour inaugurer « mon » émission du samedi matin à CKAC de 11 h 05 à 11 h 30. C'est la première fois que j'animais une émission de radio. *Grand prix du disque canadien* se voulait une demi-heure de refrains de chez nous avec une foule de potins sur le monde artistique. Réal Giguère travaillait en studio avec moi. Je n'ai jamais vérifié la cote d'écoute de l'émission mais une chose certaine, les reporters des journaux artistiques avaient les deux oreilles collées à leur appareil... et la semaine suivante, on en lisait les échos dans leurs articles. Inutile de vous dire que je ne manquais pas de souligner mes activités, mes disques, mon fan club, etc. On n'est jamais si bien servi que par soi-même, dit le proverbe.

Pour les admiratrices qui ne fréquentent pas les caba-

rets, nous présentons une semaine de spectacles au Théâtre National. Comme je l'ai déjà écrit, si le Théâtre National fonctionne bien, il faut préparer les valises dans un avenir rapproché, la tournée n'est plus bien loin.

MM. Ziggy Wiseman et Ben Kay se sont associés au début de 1961 pour produire une série de spectacles au Palais du commerce sous le vocable *All Star Attractions Inc.* Un heureux mélange de vedettes américaines et canadiennes se partageaient le programme de la soirée. Lors d'un premier *All Star*, j'eus le plaisir de travailler avec Buddy Knox dont les disques au Hit Parade et la brillante réputation l'avaient précédé, dans notre pays. Dans l'intimité, Buddy Knox s'avère le grand bonhomme qu'on a connu à la télévision. J'ai discuté longuement avec lui des conditions de travail des artistes dans son pays.

Lors du deuxième *All Star*, Bobby Rydell nous rend visite. Pière Sénécal, Muriel Millard et moi sommes au programme et Pierre Nolès dirige son orchestre. À la toute dernière minute, me revoilà complètement aphone, pas une note de musique qui veut passer. Ma carrière de chanteur en prend pour son rhume. J'avais promis de participer au *All Star*, je ne voulais pas décevoir quelqu'un, d'autant plus que MM. Wiseman et Kay avaient invité une centaine d'enfants infirmes de l'école Victor-Doré à la soirée des vedettes. J'ai respecté l'ordre du médecin de ne pas chanter une note mais j'ai participé quand même. Le reporter de Radiomonde a titré la semaine suivante: «Aphone pour la Xème fois, Louvain triomphe sans chanter une seule note». Ce que j'ai fait, j'ai donné un numéro de batterie dans le plus pure style des «jam sessions» d'autrefois. En manches de chemise, j'ai sorti toute l'énergie qui me restait dans le corps. J'ai fait dansé les filles, j'ai parcouru la salle en tous sens pour saluer tout le monde et j'ai signé des autographes, de quoi user plusieurs stylos. Muriel et Pière ont également signé une partie de la soirée. Tout est bien qui finit bien!

Je n'aime pas, à priori, les concours de popularité et pourtant le temps s'annonçait dans cette veine. Radiomonde avait lancé son concours «Médaille d'Or» et Guy Provost remportait les honneurs en 1960. L'élection se faisait par vote

populaire. En avril, Jean Duceppe récoltait 931 votes, Paul Dupuis 847 et les admiratrices me plaçaient troisième avec 840 bulletins devant Aimé Major, Gilles Pelletier, Paolo Noël, Olivier Guimond et Benoît Girard. J'ignore qui est sorti vainqueur de ce scrutin.

En avril, le monde du spectacle était en deuil de trois personnalités : Victor Pagé, pionnier du théâtre, la chanteuse Jeanne Desjardins et le comédien Clément Latour.

Le prestigieux *Time Magazine* parle de moi ce mois-ci à l'occasion du lancement de mon disque sur étiquette Coral. Le journaliste s'interroge sur mon identité réelle : phénomène sociologique ou créature publicitaire ? J'aurais presque envie de lui répondre : « Pourquoi écrivez-vous sur moi ? Si vous continuez, vous alimenterez la publicité. Si vous vous penchez sur mon cas, est-ce à cause du phénomène que je représente ? » Il aurait pu écrire simplement que la vie a été bonne pour moi, que j'ai trimé dur et que je suis probablement arrivé à une bonne époque. Il n'y a pas de mystère là-dedans.

Une journaliste du *Miami Herald* écrit à mon sujet : « *Best canadian import since Gisèle MacKenzie is the new recording of Michel Louvain tour de chant* ». Plus loin dans sa critique, elle ajoute en parlant du disque : « *Don't have to understand the language to enjoy this one* ».

Même le *Billboard*, une sorte de bible de la musique américaine, pointait mon long-jeu de trois étoiles, ce qui signifie de grandes possibilités commerciales dans le langage du métier.

Parlant de disques, *Louise* se maintient joyeusement en première place du palmarès. C'est une chanson que m'avait composée Charles Desrosiers, le frère de Jacques. Au deuxième rang, on retrouvait *Cou-couche panier*. Madame Piaf « ne regrettait rien » en troisième position. La liste de quinze succès se terminait par le *Il suffit de peu de chose* d'André Lejeune. Par contre, Radiomonde publiait par tranche son *Dictionnaire des artistes* et s'en donnait à cœur joie avec des jugements ex cathedra sur les vedettes. Voici un exemple : « Jacques Blanchet (Music-hall) Un de nos meilleurs auteurs-

compositeurs. Plus faible comme interprète. » Tout le monde y passe... comme sur le pont d'Avignon.

En avril, lors d'un *Club des autographes*, le réalisateur Maurice Dubois me réservait une agréable surprise. Dans le décor qu'on avait préparé, je me retrouvais à quatre ou cinq places, grandeur nature. Lorsque j'ai chanté, j'apparaissais à côté de moi... Le trucage était excellent pour l'époque du noir et blanc. Gloria Lasso est de l'émission. Froide comme une banquise, elle ne parle à personne. Au revoir et merci!

Le destin est un dieu malin. Depuis plusieurs mois, Margot Lefebvre voit sa route croiser la mienne à quelques reprises. On se retrouve encore une fois sur la même scène. Ici, nous sommes les invités de ce vétéran de la vie artistique et lyrique de Montréal, Lionel Daunais. Il dirige l'émission *Ma première chance*.

De passage à l'Hôtel-Dieu, on me garantit mes cordes vocales pour quelques années. Cet examen de routine me redonne confiance et j'ai tellement de travail sur la planche, ce n'est pas le temps de courir après ma voix.

Un nouveau long-jeu est lancé avant la fin d'avril. Le *Journal des vedettes* me consacre sa première page avec une grande photo. J'y pousse un chariot rempli de cartons du disque fraîchement sorti des presses. Il s'agit de mon quatrième microsillon qui a réuni quelques-unes des plus belles chansons d'amour de ces dernières années. « Des chansons qui chantent mélancoliquement les amours mortes qui gisent sous les feuilles et la neige de nos hivers et la nostalgie des visions d'amour fugitives. À ces chansons, Michel Louvain apporte sa sensibilité et le charme envoûtant de sa voix chaude qui aura, pour chaque auditeur, une signification toute personnelle ». Ces commentaires, à l'endos des pochettes, donnent le ton du contenu du disque. C'est un élément de vente fort important.

M. Gérard Thibault, le maître du spectacle à Québec, avait mis les pieds à Montréal depuis quelques mois avec ses Productions Jacques-Gérard de Music-Hall. Associé avec Jacques Lorain, le mari de Denise Filiatrault, Monsieur Thibault en était à son quatrième spectacle de la saison à la Comédie canadienne. Annie Cordy, cette Bruxelloise deve-

nue française, était la tête d'affiche tandis que je passais en vedette américaine. Roger Joubert dirigeait l'orchestre tandis que Madame Cordy arrivait avec quatre musiciens dont Benny Vasseur et André Paquinet, les deux meilleurs trombones de France.

Or, voilà que durant les préparatifs, les lettres de menaces pleuvent à la maison. Une fille, qui admirait mon travail, avait probablement donné congé à son amoureux qui lui se vengeait à sa façon. Les termes devenaient de plus en plus menaçants : « Où tu vas, on te suivra, même dans ton nouvel appartement (rue Tupper). Si tu ne suis pas nos ordres à la lettre, Annie Cordy sera très fière de voir un Canadien se faire faire la barbe en plein public... » *Le Journal des Vedettes* venait d'annoncer mon déménagement de la rue Crescent à la rue Tupper...

Les parents de la demoiselle recevaient également des télégrammes les plus inquiétants disant que leur jeune fille venait d'être grièvement blessée ou qu'on allait l'enlever...

La police fut mise dans le coup pour protéger cette jeune personne contre de possibles attaques de voyous qui se cachaient sous l'anonymat. Quant à moi, je n'ai pas été importuné durant la semaine qu'a duré le Music-hall. Dans *La Patrie* du dimanche, j'ai signé un billet qui traduisait bien ma pensée : « J'ose espérer que les jeunes qui jouent de ces tours ne sont pas aussi sérieux qu'ils le prétendent. Ou peut-être ignorent-ils jusqu'où cela peut les mener... Aussi prierais-je ces jeunes gens de dix-huit ans — nous en connaissons déjà quelques-uns — de vouloir entendre raison et de songer un peu à tout le mal qu'ils ont fait ».

Le succès *Louise* garde le premier rang du palmarès, devant madame Piaf, durant le mois de mai. Quant à moi, j'avais dans l'œil depuis quelques mois une nouvelle voiture et la fièvre de l'été qui s'en vient a eu raison de ma patience. Je m'installe au volant d'une Jaguar blanche pour entreprendre la prochaine tournée. Des engagements me retiennent aussi à l'Hôtel Lasalle de Grand-Mère, Ville Saint-Pierre et Saint-Placide.

Cette année, au Gala des Splendeurs, Andrée Champagne deviendra notre nouvelle Reine de beauté et d'élégance.

Guy Béart a chanté à son couronnement tandis que Pierre Paquette et moi agissions comme garçons d'honneur. À l'issue du spectacle, j'invite Germaine Dugas chez Dagwood's et nous n'entrons qu'aux petites heures du matin, placotant de chansons, de musique, et de la vie de célibataires que nous menons tous les deux...

Je reviens à l'Hôtel Central chez mes amis Girard au début de juin pour trois soirs seulement les 9, 10 et 11. Je fais connaissance avec Micheline Manseau et les Voyants, Duval et Morin, leur numéro est impressionnant. Grâce à un code fort complexe que je n'ai jamais compris, les Voyants devinent à distance des choses aussi diverses que votre numéro de téléphone, l'adresse d'une lettre qu'une dame cache dans sa bourse, etc... Le jeune Lautrec agira comme maître de cérémonie la semaine prochaine. Depuis ses acrobaties à la salle du Gesù, Lautrec s'est lancé dans la chanson et Yvan Dufresne lui donne le coup de pouce qu'il faut.

Avant la fin de juin, j'accepte une invitation de Pierre Lalonde, jeune annonceur au poste de radio de son père à Saint-Jérôme — CKJL — pour rencontrer les gens de son club de danse du samedi soir. Je donne un entretien à la radio et mime quelques-unes de mes chansons dans la salle où se réunissent une foule de jeunes tous les samedis soirs. Pierre m'avouera quelques années plus tard que j'avais été le seul artiste à accepter son invitation. Bizarre que la vie! Lalonde fait cette déclaration à la Place des Arts alors que nous donnons des représentations des trois «L» avec Lautrec et moi...

Georges Guétary que j'ai rencontré à mon deuxième voyage en France, vient à Montréal pour participer au Grand Gala de la communauté radiophonique de langue française. Nous sommes vers le 18 juin, et j'ignore quelle mouche l'avait piqué ce matin-là, mais le voilà qui se fend d'une déclaration à mon sujet: «Michel Louvain n'a pas de chance de connaître le succès en France» et il continue en déclarant que Sacha Distel n'aurait pas plus de succès à Montréal. «Louvain comme Distel ont peu de talent et exploitent tous les deux la nature superficielle de leurs auditeurs. Tous les

deux offrent un palliatif au manque de culture d'un vaste secteur de notre jeunesse plutôt que de lui offrir un élément d'épanouissement». Pas encore satisfait, monsieur Guétary continue dans la même veine : « Ils la nourrissent de charme à fleur de peau, de frissons nerveux et fomentent l'hystérie collective au détriment du véritable enthousiasme qu'ils seraient probablement inaptes à créer ». Et vlan... en pleine face !

J'ignore quel genre de guerre Guétary voulait déclencher. Pour ma part, je n'ai pas répliqué. Quant à Distel, il n'a probablement jamais entendu parler du *Dimanche-Matin* du 18 juin 1961. Comme ambassadeur de bonne entente dans les pays francophones, Guétary venait de s'accrocher les pieds dans le manuel de la diplomatie et de la délicatesse ! Il n'est pas le premier Français et certainement pas le dernier, qui aurait eu grand intérêt à chanter plutôt que discourir... L'incident est clos et pour ma part, je lui donne l'absolution même sans contrition parfaite ! Je sais qu'un jour, il récidivera. Ils sont tous comme ça, paraît-il.

Et pour m'en convaincre, je retournerai bientôt chez eux. À mon anniversaire, le 12 juillet même si je suis né le 11 à 11h 45 du soir, le poste CKAC me fait l'honneur d'une réception avant mon départ pour la France. La réalisatrice de « mon émission » du samedi, madame Jeannette Brouillette en était l'instigatrice. Je me souviens que Fernand Gignac était du party avec d'autres annonceurs de la maison.

Vendredi soir 14 juillet à 20h alors que les Français s'apprêtaient à prendre la Bastille pour la 172e fois, moi je m'envolais pour Paris, avec le billet que CKAC m'avait offert comme prix en gagnant le Gala du disque canadien. Pour ce voyage outre-mer, j'avais décidé de n'emporter aucun crayon ni papier. Je voulais faire le point dans ma vie et un changement de décor s'avérait nécessaire. À force de n'avoir plus de vie privée, d'être constamment dans le champ d'une caméra, d'avoir toujours une sorte de cour autour de moi, je manquais d'air. Tous mes gestes devenaient calculés, j'étais une bête traquée. C'est un peu jeune à vingt-quatre ans pour vivre dans une prison dorée.

Comme les «jeunesses» de mon âge, j'avais le désir fou

de prendre des grandes mordées dans la vie, de danser frénétiquement jusqu'aux petites heures du matin sans avoir, au lever, un journal avec ma photo en première page coiffée du titre «Louvain se mariera bientôt avec sa nouvelle conquête. Il s'agit d'une brunette qui...»

Paris me semblait la ville idéale pour flâner. Lorsque j'étais à la «Tête de l'Art», peu de gens m'avaient connu, alors je pouvais facilement leur rendre la pareille... J'ai marché des heures et des heures le long des grands boulevards. Aux terrasses des cafés, j'ai siroté des bières éternelles, j'ai flirté les midinettes, j'étais libre, je pouvais bâiller, rire, même me gratter le nez sans qu'on m'en fasse le moindre reproche. C'était une vraie cure de désintoxication de Louvain et pour un mois, Michel Poulin avait les coudées franches dans ses allées et venues.

Mais comme le criminel revient toujours sur les lieux de son forfait, ainsi après une bonne vacance, Louvain avait un goût fou de retrouver ses anciennes amours. Paris perdait de ses charmes, les monuments semblaient plus gris et les nouvelles du Canada invitantes.

«Il te faut rentrer, les engagements ne t'attendront pas indéfiniment...» de réclamer Dufresne.

Je saute dans le premier avion en partance pour Montréal et me voici replongé au cœur de mon quotidien. Dès le mercredi 23 août, je suis l'invité du Comité de promotion Haute-ville de la ville de Granby. Le maire Horace Boivin, un promoteur dans l'âme, avait décidé qu'une journée Louvain donnerait le dynamisme nécessaire aux marchands de ce secteur et pour plaire à tous, il avait réservé un spectacle pour les jeunes et une visite de «son» zoo.

Dans *La Voix de l'Est*, la critique de mon spectacle, sous la signature de P.-A. C. (?) est très intéressante. Sous le titre «Michel Louvain a conquis Granby et ses adolescents», le journaliste commence son texte: «Je n'aime pas Michel Louvain. Et pourtant. Mercredi soir dernier, j'ai dû nuancer mes jugements. Mercredi soir dernier, Louvain en a surpris plusieurs. Et moi le premier. C'est humiliant d'avoir à faire des aveux. Mais je les dois en toute vérité. Michel Louvain a

présenté un spectacle comme peu de nos artistes canadiens en savent offrir un. À quelques points près, le tour de chant de Michel Louvain a atteint le palier du véritable spectacle professionnel».

Puis Monsieur P.-A. C. décrit les différents éléments du tour de chant, analyse les compositions, ajoute que ma voix convient bien aux chansons d'Aznavour, dit un bon mot pour *Obsession* de mon amie Cécile Coulombe. Il parle aussi de mon numéro aux percussions : « Michel prend les baguettes et se lance dans une ronde endiablée à la batterie. Inutile de dire que l'effet escompté ne peut manquer de se produire. Les applaudissements ne manquent pas de s'élever». Il termine son article un peu comme il l'avait commencé : «Je n'aime pas Michel Louvain. Et pourtant, son spectacle est rudement bien rodé. On est loin de l'amateurisme auquel on nous a trop longtemps habitués. Michel Louvain a de la classe. Celle des vedettes internationales».

Il ne m'aime pas... mais il est honnête et nuancé dans ses affirmations. Au cours de ma carrière, je n'ai pas souvent rencontré des journalistes qui prenaient le temps d'analyser avant d'écraser avec l'énorme masse de leurs critiques.

À l'automne 61, une fois de plus, je fais l'envie de tous les mâles du Québec. La publicité qui lance les bas Michel Louvain me présente entouré des plus beaux mannequins de Montréal : Miss CJMS Claire Charland, Miss Cosmétique Evelyne Elbert, Miss Photo Commerciale Louise Durocher, et la princesse du concours de Miss Montréal Arlette Gastaldi. Le texte publicitaire ajoute : «Si les bas Michel Louvain sont maintenant en vente dans la province de Québec, il n'a malheureusement pu promettre, hélas, de les faire essayer à toutes les femmes qui en achètent, même si on lui demande sans cesse d'ajuster lui-même sa marchandise. La popularité des bas Michel Louvain monte déjà en vrille, comme un feu d'artifices. Et puis, mesdames, mesdemoiselles, chaque paire est autographiée par votre idole de la chanson. Vendeur de bas de femmes, n'est-il pas, messieurs, le métier que vous enviez le plus à son initiateur?» Au fait, comment cette aventure s'est-elle terminée? Il doit bien se

trouver sur une poussiéreuse tablette de magasin général une des ces paires de bas pour dames... Qui sait?

Lancée vers le 23 octobre, cette entreprise avait comme promoteurs Jeanne et Maurice Roch.

Le journaliste André Rufiange du *Radiomonde* était très sceptique sur le sérieux de cette expérience et il s'était payé une pinte de bon sang dans sa colonne sous le titre « Les bas Louvain et le rouge Pierre Robyn ». Il terminait son article en ces termes :

«... et ce n'est pas tout.

En effet, on lancera bientôt le rouge à lèvres Pierre Robyn. Alors, les dames, là, ce sera le comble! Les jambes dans Louvain et Robyn sur vos lèvres, ils (sic) ne vous restera plus que d'attendre les corsets Pière Senécal et les soutien-vous-savez-quoi Jen Roger!» Signé Rufi.

La blague ne m'a pas dérangé. J'ignore encore les réactions des autres «victimes» de l'humour de Rufiange.

D'autre part, le journaliste Pierre Luc, un bon ami à moi, répond à une question dans son courrier. «C'est exact, j'ai écrit un livre sur Michel Louvain que je compte publier aux Éditions de l'Homme. On parle d'un tirage initial de 10 000 mais ce n'est pas encore certain».

Je reviendrai sur ce sujet. Le pauvre volume a passé par bien des transes... avant de voir le jour treize mois plus tard. Lui aussi sera en retard comme moi.

Monsieur Jean Grimaldi vient de sonner la charge et nous partons pour une autre merveilleuse tournée du Québec. Après le test traditionnel à Montréal, nous mettons le cap sur la ville de Québec que j'ai toujours surnommée «mon château fort». Il faut dire que le succès me souriait bien à Montréal et dans la région, comme à la Cave Beauharnois de l'Hôtel Russel où j'avais connu des moments superbes à la mi-septembre, mais Québec nous réservait infailliblement des sensations qui sont difficiles à définir.

Nous formions une famille de 12 enfants y compris la mère Rina Ketty! Je dis la mère puisqu'elle aurait pu nous voir naître tout le monde, sauf monsieur Grimaldi... qui était de son époque! Rina Ketty connut en France une éblouissante carrière à la scène, sur disques et au cinéma. La

créatrice de *Sombrero et mantille* avait vu sa gloire entrer au Québec presque une génération avant elle. Quand j'étais petit, j'entendais ma mère fredonner *J'attendrai, Montevideo, Je n'ai qu'une maman, c'est toi*, etc... Je croyais que madame Ketty chantait depuis longtemps la gloire du Très-Haut avec les anges et les saints lorsqu'elle fit son apparition au Canada avec son *Padre Don José*... Et voici qu'elle fait la tournée avec nous en vedette américaine. Comme une image sortie directement d'un film italien, elle apparaissait en scène, de noire vêtue, avec une mantille sur la tête comme les dames qui visitent le Pape, et son sourire s'illuminait dès la première note de sa chanson. Je suis certain que madame Ketty mourra en chantant. Avant son entrée en scène, elle « préparait » sa voix.

« Un doigt de cognac, seulement... »

Elle grillait cigarette sur cigarette, et buvait doigt de cognac par-dessus doigt de cognac...

« Ils vont la faire mourir, la vieille... » qu'elle répétait sans cesse en préparant sa voix pour son tour de chant. Sous le feu des projecteurs, elle retrouvait ses accents méditerranéens, et l'élan de sa première carrière. Avec madame Ketty, ce que j'en ai passé des heures à discuter de métier, des gens de son époque, du cinéma français des années trente, etc... de quoi écrire tout un volume.

Notre troupe comprenait aussi *Les Three Sharpes*, les as du rock'n roll, quatre garçons charmants qui ouvraient la soirée avec leur musique électrisante. Paul Thériault jouait le rôle de présentateur tandis qu'Armande Cyr et René Duval qui se faisait aussi appelé « Bazou », donnaient des numéros de comédie désopilante. Mon pianiste Romain Jourdan dirigeait l'orchestre.

J'ai gardé pour la fin ma nouvelle flamme : la danseuse Lorie Brandt, une ravissante brunette qui prenait autant de place sur une scène que dans ma vie... Cette séduisante personne donnait quelques numéros avec moi comme partenaire, mais trop rapidement elle est devenue Madame Louvain et exigeait les honneurs dus à son rang... Au lieu de demeurer ma bonne copine et de gagner doucement son mâle, elle sauta à pieds joints dans l'allée centrale qui mène à

la balustrade de la messe de mariage. Dans sa tête, toutes les mélodies commençaient par les accords de la marche nuptiale de Mendelssohn. Le climat de la tournée en souffrait... et moi aussi. Il n'était plus question de flirter avec les admiratrices, j'étais presque fiancé!

Romain Jourdan doit quitter la tournée en octobre et l'excellent pianiste montréalais Georges Tremblay lui succède sans autre forme de préavis. La tournée a pris fin en novembre. Et non sans incident... Nous sommes à Sept-Îles, le samedi 4 novembre 1961 : Paul Thériault reçoit une balle de «22» dans le pare-brise de sa voiture, probablement la balle égarée d'un chasseur imprudent.

On m'annonce la mort accidentelle d'un de mes cousins. Il vient de se tuer au volant de la Mercury noire que je lui ai vendue il y a cinq mois. Cette mort m'affecte beaucoup.

Un autre malheur m'attendait après le spectacle. On m'avait délesté de 500 \$ d'objets personnels, costumes de scène, musique, etc...

Dans l'entre temps à Montréal, on fêtait les soixante ans de théâtre de monsieur Fred Barry. Nous ne pouvons y assister, retenus par la tournée.

En quittant la Côte-Nord, nous entrons à Montréal pour une semaine au Théâtre National avec une équipe nouvelle. Maurice Gauvin qui présente le spectacle, avait retenu des vedettes comme *Les Garçons de Minuit* (Claude Bélair, Jean-Yves Gauvin, Raymond Roger et Johnny McClintosh), Claude Blanchard, Manda, Georges Leduc, Carole Mercure, la majorette Patricia Byrd et la danseuse Lorie Brandt (la même)!

Nous arrivons à Montréal au moment où la tempête Yves Montand commence à perdre de son intensité. Furieux, le grand Montand a claqué les portes en quittant Montréal, il a traité les journalistes de «petits merdeux» et de «c...» il a promis qu'il ne reviendrait jamais à Montréal, puis après un silence, il avait ajouté: «Pas avant dix ans, en tout cas. Pas avant que la présente race de journalistes ait été remplacée par la prochaine...» Il a tenu parole!

Dans ma petite histoire à moi, la publicité continue de me gêner. *Le film*, édition novembre 1961, m'encadre dans un



jeu de mots croisés tandis que les *Nouvelles illustrées* placent mon nom dans le concours de Monsieur Radio-télévision à côté des Roger Garceau, Willy Lamothe, Jean-Louis Roux, Michel Noël et Jean Brousseau. Et voilà que ça recommence... Encore des émotions vives en perspective!

À la fin de novembre, je tiens l'affiche Chez Gérard et c'est une autre bonne amie qui présente le spectacle : Nicole Danis. Mon tour de chant devient un peu ma carte de bons souhaits à tous les Québécois à l'occasion des fêtes.

En retournant dans la Métropole, j'apprends avec tristesse le décès du grand restaurateur Édouard Lelarge, celui qui avait créé le «400», véritable institution gastronomique à Montréal. J'avais eu le plaisir de manger à sa table; pour moi, tout un honneur!

Chapitre 11

Tout un début d'année...

Un bien beau brin de fille à mon bras et un trophée à la main, y a-t-il une plus belle façon d'entrer dans l'an nouveau? Le passage de 1961 à 62 s'était fait à l'enseigne de la musique. Le soir de la Noël, c'était le Gala des chansonniers, du 26 décembre au premier janvier, les Folies Royales et pour mettre un terme à tout cela, le Gala des artistes de music-hall.

Le parterre était fleuri de personnalités: Raoul Jobin, notre reine 1961 Andrée Champagne, Antoinette Giroux et son chapeau à plumes, Guilda et son nouveau gérant Yvan Dufresne, Huguette Oligny, Aglaé revenue de Paris pour la soirée, Jean Duceppe.

Grande lauréate, Pauline Julien reçoit le trophée pour la meilleure diseuse féminine tandis que, pour le côté masculin, je reçois les honneurs pour «l'ensemble de mon œuvre...» Meilleurs chanteurs à voix: Suzanne Lapointe et Yoland Guérard. Cette catégorie laisse-t-elle prétendre que Julien et Louvain n'ont pas de voix? On serait alors les meilleurs... mais sans voix, un genre de concours de beauté sur disque!

Les Jérolas sont les meilleurs fantaisistes avec Dominique Michel. Les personnalités de l'année: Monique Leyrac et Doris Lussier.

À la notion des découvertes de l'année, le choix s'est fait une journée seulement avant le gala. Six finalistes ont défilé devant le jury. Un commentaire de l'époque: «Si tous ne furent pas vainqueurs, cette audition permit aux journalistes d'apprécier le talent de la nouvelle génération.»

Après de longues discussions, le jury en arriva aux résultats suivants: Michel Dary, découverte masculine avec 61 points, Robert Demontigny, 54 points, Guy Roger, 52 points et Rémi Leclair 42 points. Côté féminin, Louise Longchamps l'emporta sur Ginette Reno par 57 à 56.5 points. Les membres du jury: Serge Brousseau de *Nouvelles illustrées*, Jean-Marc Provost et Phil Laframboise de *Radiomonde*, Jean Laurac du *Petit Journal* et Pierre Luc de *La Patrie*. Aujourd'hui, les événements ont donné raison à madame Reno qui tient la vedette plusieurs semaines à la Place des Arts tandis que Louise Longchamps est retournée dans l'anonymat peut-être!

Les réalisateurs Noël Gauvin et Pierre Morin étaient honorés pour leurs émissions de music-hall; Tony Romandini, le meilleur instrumentiste et Rod Tremblay, le meilleur chef d'orchestre. Aglaé s'imposait comme notre meilleure représentante à l'étranger. Ma performance de Paris n'avait guère touché les juges! Comme je les comprends, les pauvres. Finalement, le palmarès se clôturait avec des trophées spéciaux à Maurice Dubois et Jacques Matti pour le *Club des autographes*, l'émission où je passais pour être un des pensionnaires comme à la Comédie française.

Ce fut une très belle soirée que nous avons terminé Lorie et moi à la «Boîte aux chansons» où mon frère André Roc donnait son tour de chant. Quand elle n'était pas sur la scène, Lorie redevenait une charmante compagne mais notre existence sentimentale était malheureusement trop souvent en dents de scie. Ce sont les risques du métier et nos cœurs connaissaient des hauts et des bas comme des yoyos au bout de leur fil.

Radiomonde gâtait une douzaine d'artistes dans son numéro du nouvel an en publiant un calendrier avec nos portraits au mois de notre anniversaire. On y retrouvait Paolo Noël, Jean Coutu, Pière Senécal, Jen Roger, Aimé

Major, Ginette Ravel, Andrée Champagne, Fernand Gignac, Pierre Robyn, Yvan Daniel, notre Miss Radio-TV 62 Monique Lepage et moi-même.

Dans les nouvelles, le Père Bernard nous revenait avec sa guitare sur le dos après une « retraite fermée » assez longue. Ce franciscain suivait les traces du Père Duval et nous présentait de fort jolies chansons. Roger Beaulu offrait sa fameuse Austin 850 chez L.N. Messier de la Plaza St-Hubert pour seulement \$8.50 comptant et trois ans pour le solde. C'était une voiture à traction avant... Le Père Beaulu qui, selon Jacques Normand, a décrit pour la radio l'arrivée de Jacques Cartier à Gaspé, était au moins une génération en avance avec sa traction avant, en 1962.

Mon cinquième microsillon sort des presses en janvier. Dans le *Courrier de Limoilou*, Guy Lizotte me sert une belle critique mais il me rebaptise « Constantin Louvain ». Il explique la « naissance » de la chanson *Mélancolie* qui figure sur mon disque. Pierre Dudan l'a composée pour le film dans lequel il a joué, *Les requins de Gibraltar*. Al Romans possédait cette mélodie depuis de longues années et le réalisateur Reinert demanda à Dudan d'écrire les paroles. Quant à *Clopin-clopant*, c'est Dudan qui a relevé un défi lancé par le directeur de l'Olympia, Bruno Coquatrix, qui désirait une chanson avec cette expression bien française : clopin-clopant. Il avait demandé aux meilleurs paroliers de Paris, mais aucun ne voulait se compromettre. C'est délicat pour les boiteux, les infirmes...

Un jour, Pierre Dudan, se consolant d'un grand chagrin d'amour, « commit » la chanson qui fit pleurer Coquatrix. Henri Salvador, Jean Sablon et quarante-neuf autres vedettes de la chanson ont enregistré *Clopin-Clopant*, je devenais le cinquantième... On ne peut pas parler de primeurs, rendu à ce stade-là mais je tenais à faire cette chanson parce que c'est un bijou d'optimisme et un vrai monument à la gloire de Pierre Dudan.

À l'époque, c'était nouveau à Montréal d'inviter les journalistes à la première des spectacles de cabaret. Ainsi la direction du « El Morocco » conviait les reporters, le lundi soir 15 janvier, à la première représentation de notre

spectacle du célèbre café de la rue Closse. Les comiques Pepper Davis et Tony Reese donnaient un numéro hilarant en première partie. On m'avait placé sous le vocable de *extra added attraction*. Intentionnellement, mes numéros étaient majoritairement anglais pour plaire à la clientèle anglophone de ce cabaret. Certains journalistes m'ont tombé dessus à bras raccourcis. Ils n'avaient peut-être pas compris que, dans l'ouest, on sert une clientèle différente de celle de la Casa Loma où Fernand Gignac triomphait.

Dans l'ouest, on retint mes services pour des engagements supplémentaires alors que les autres membres du spectacle changeaient. J'ai ainsi travaillé avec Tony Vallo, Mark London, le trio de Frank Hatchett et la superbe vedette Barbara Russell qui endisquait avec United Artists Records. Selon Angelo qui répondait à Wellington 7-6139, les réservations étaient toujours nécessaires pour obtenir une place. Il y avait au moins des gens qui aimaient le spectacle...

Cette semaine, je fais un saut dans la Capitale de la nation et le voyage s'effectue en train comme le font les politiciens. *Le Droit* annonce l'arrivée de mon train à la Gare Union à 19h30 et quelle arrivée, comme dans les films! J'étais convaincu qu'un ministre était à bord, tellement le quai de la gare était bondé. J'allais à Ottawa pour deux émissions de télévision au poste CBOFT le lendemain.

Le mercredi 17 janvier, j'enregistre le matin *À la carte* avec Lise Chenaux, Madeleine Duhamel, Hedwige Herbiet, Paul Bernier et Agathe Legault. Georges Tremblay est au piano d'accompagnement. En soirée, je fais *Au jour le jour* avec Paul Bernier et nous filons au poste CKCH de Hull pour une émission d'une heure avec Robert Allayn.

Au cours du lunch, je lance dans la conversation le mot «quétaine» inconnu dans la capitale. Je croyais l'avoir emprunté à Juliette Pétrie, mais après recherche, il me semble que c'est le fantaisiste Jacques Desrosiers qui l'aurait inventé. Tout devient «quétaine», il y avait des couleurs «quétaines», etc... On s'amuse bien et l'on quitte la table sur une note de gaieté.

Dans un sérieux article (!) sur le music-hall, un journaliste fait l'analyse des événements qui ont marqué l'an

dernier. J'apprends avec plaisir que selon lui, je suis resté le « roi des chanteurs en 1961 » et que Fernand Gignac me suit. Il note aussi que Claude Vincent, Pierre Robyn et Pièrre Senécal « ont accusé une perte sensible de popularité ». Peut-être ont-ils simplement décidé de consacrer moins de temps à leur carrière pour œuvrer dans un domaine différent ? Claude Vincent se dirigeait plutôt vers une carrière d'annonceur — il est aujourd'hui à Radio-Canada — tandis que son frère Pièrre est demeuré dans la musique avec une tendance marquée pour les annonces commerciales et la musique de « chœur sur disque ».

Le lundi 19 février, le canal 10 a déjà un an et ça se fête en grand au théâtre Saint-Denis, malgré une autre tempête hivernale. Des centaines de personnes n'ont pas trouvé place dans le théâtre pour assister au grand Gala anniversaire. Trois animateurs pour le spectacle : Jen Roger, Réal Giguère et moi. Aux premiers rangs, les « grosses légumes du 10 », le président J.A. DeSève, les vice-présidents Paul L'Anglais et André Ouimet, le gérant Rolland Giguère, Noël Gauvin, réalisateur en chef et Jean-Paul Ladouceur, directeur de la production commerciale ainsi que Robert L'Herbier, directeur des programmes. Je nomme tout le monde parce que, je dois l'admettre, j'ai été l'enfant chéri du canal 10 au cours de ma carrière.

Pour le Gala, une carte d'artistes exceptionnelle : Robert Demontigny, Rolande Desormeaux, Monique Gaube, Claude Blanchard, Lucille Dumont, Jen Roger, Louise Longchamps, Roger Le Sourd, Roger Pigeon, Charlotte et Jean Durand, Fernand Gignac, Éleine Bédard, Denise Filiatrault, Réal Giguère, Juliette Béliveau, la directrice du Chœur canadien de Verdun, Christiane Breton et Claude Vincent qui n'a pas chanté. Il me manque un nom puisque nous étions 20 au 10.

Plusieurs incidents ont marqué la soirée. Réal Giguère qui a défié les journalistes en entonnant magistralement son *Gros jambon*, vendu à 74 000 copies. Claude Vincent qui n'avait pas mémorisé le refrain de sa chanson et qui s'est vu refusé le plaisir de chanter. Quant à moi, je suis arrivé en retard de quelques minutes au théâtre Saint-Denis, mais on

m'a pardonné... une fois de plus.

Pour l'une des premières fois de sa carrière, les journaux de Montréal parlent d'elle. «Il s'agit d'une toute jeune chanteuse de Sherbrooke dont les enregistrements se vendent comme des p'tits pains chauds». On parle de Michèle Richard, 15 ans, best-seller du disque chez les femmes!

L'article de Jac Duval indique qu'elle aura 16 ans le 17 avril prochain, et qu'elle est présentement en deuxième année commerciale à Sherbrooke. Dans son bagage artistique, elle possède un diplôme de l'Académie de musique de Québec où elle a étudié le piano pendant quatre ans. Michèle a aussi suivi des cours de ballet pendant quatre ans avec Joan Sterling. Duval croit que la jeune chanteuse de 15 ans détient un record mondial. Celui d'avoir chanté à 450 émissions de télévision avant d'avoir atteint l'âge de 16 ans. Michèle a chanté trois fois au 10 et deux fois au 4 de Québec. Son nouveau 45 tours présente: *Quand le film est triste et Brise doucement notre amour...*

À cette époque, en lisant ces lignes, je ne pouvais pas m'imaginer qu'un jour cette adolescente un peu gênée entrerait à mon bras au Gala des artistes dans une toilette qui allait faire scandale dans tout le Québec... Michèle possède un tempérament bouillant et elle n'est pas frileuse. C'est une excellente copine qui peut m'appeler à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit et qui me fait toujours bien rire. C'est une boule de feu!

Il ne faisait pas particulièrement chaud au Carnaval de Contrecoeur le lundi 26 février alors que je procédais à la mise au jeu d'un match amical entre les Rouges et les Noires, deux équipes de filles. En soirée, je donnais deux tours de chants, dans le cadre des festivités hivernales. D'autres artistes étaient au programme: en robe il y avait Margot Lefebvre et le Père Bernard, O.F.M. tandis que l'autre partie de la carte comptait les noms de Pierre Lebon et de moi-même.

Au début de mars, Pierre Dudan est de passage au Québec et nous en profitons pour échanger des opinions sur le récent microsillon que j'ai fait avec quelques-unes de ses chansons. Ginette Ravel et Serge Deyglun assistent à nos

discussions. Ginette promet d'enregistrer un ou deux titres de Dudan.

Les nouveaux résultats du concours Monsieur Radio-télévision 1962 affichent encore mon nom en deuxième position derrière Réal Giguère tandis que Jean Duceppe me suit avec Jean Coutu et Paul Dupuis, l'homme aux « milliers de petites coques de saveur ». C'est la dernière semaine et j'en serai quitte pour une autre année. Personnellement, ça m'agace un peu mais ce qui est le plus fatigant, ce sont les milliers de questions des admiratrices qui veulent défendre votre cause à tout prix et qui ne comprennent absolument pas que vous ne preniez pas position dans cette bataille rangée...

Entre temps, le *Bottin des artistes* est publié et plusieurs journalistes se sentent offusqués que j'aie mis le numéro de téléphone de mon gérant Yvan Dufresne à la place du mien. Quant à Maurice Richard, il a laissé l'espace en blanc... et les journalistes clament : « Mais ce n'est pas là un record ». Que c'est difficile de contenter tout le monde... et son père!

J'accuse une perte de vitesse dans ma production de succès. Le palmarès canadien du début de mars ne présente aucun de mes disques. Claude Girardin avec *Sans ton amour* ouvre la marche; suivent Jacques Thierry, Roland Montreuil, Guy Roger, Pierrette Roy, André Sylvain, Pierre Lebon, André Marcoux, Fernand Gignac et les *Sentimentals*.

Si bien qu'à l'annonce des gagnants à la Comédie canadienne pour le grand prix du disque canadien de CKAC, je viens en sixième place pour la meilleure valeur commerciale avec mon long-jeu *Après minuit*. Fernand Gignac remporte les grands honneurs avec *Le maître de tes yeux*. Il mérite le voyage en Europe et la série de 39 semaines à CKAC.

Yoland Guérard rafle le deuxième prix. Marc Gélinas et Lucille Serval méritent les trophées pour la meilleure interprétation masculine et féminine. Claude Gauthier suit pour la meilleure composition canadienne. Je suis « la meilleure valeur commerciale » tandis que le jeune artiste qui s'est le plus affirmé est Pière Senécal et Ginette Ravel, du

côté des dames. En tout, 17 personnes étaient honorées dont Jean-Paul Jeannotte, André Bertrand, Gilles Laflamme, Joanne et Joël Denis et Roger Pilon.

Déjà on commence à parler en coulisses d'un probable contrat à Puerto Rico pour juin prochain. Yvan Dufresne, qui est fier de son coup, orchestre des fuites bien calculées pour connaître la réaction du milieu.

Les réactions des artistes relativement à leur milieu sont souvent identiques. Lors d'une enquête sur la télévision, quatorze artistes sont interrogés sur leurs émissions préférées. La majorité préfère les téléthéâtres. Nous sommes quatre « originaux » qui dévient de la « ligne du parti ». Fernande Giroux qui ne regarde presque jamais la télé, aime bien *Les insolences d'une caméra*. Jacques Desrosiers dit que son émission préférée c'est *Coucou*. Pourquoi? « Parce que je sors à ce moment-là », dit-il. Fatiguée des experts, Janette Bertrand aime *Vox Populi* au 10 « où le public peut s'exprimer sur des sujets qui l'intéressent et comme j'aime le public, ça m'intéresse de savoir ce qu'il pense ». Après vingt ans, on réalise bien que madame Bertrand n'a pas changé sur ce sujet. Quant à moi, je confesse que je regarde surtout les émissions des canaux anglais et américains. Vive l'achat chez nous!

L'étoile de mon ami Donald Lautrec continue de monter au firmament des vedettes. Encore une fois, des journalistes tentent de fomenter une guerre entre nous. Donald doit s'imposer: « J'admire Louvain mais je ne suis pas son imitateur ». Lautrec raconte au cours de l'entretien qu'une vieille amitié nous lie depuis bien avant qu'il ne songe à une carrière dans la chanson. Il dira plus loin:

« Oui, c'est vrai, je suis fasciné par tout ce qui arrive à Michel. Certaines personnes m'ont dit que je ressemblais à Louvain sur la scène. Pour ma part, je ne m'en rends pas compte, je ne cherche nullement à imiter Louvain. Le public n'en voudrait pas d'ailleurs! D'accord, quand on ne peut avoir l'original, on prend des imitations. Mais pas au Canada. Le public nous accepte ou nous refuse, selon notre style. J'avoue cependant que c'est un peu à cause de Michel Louvain que j'ai eu davantage le goût de me diriger vers la chanson ».

C'est un Lautrec de vingt et un ans qui tenait ces propos. Donald savait où il s'en allait. Aujourd'hui encore, on peut lui appliquer à la lettre le préambule de l'article que Francine Lusignan lui consacrait :

« Tête sympathique, large sourire, un sourire sincère et franc, un corps mince et grand, une démarche souple, dégagée ».

Encore le concours de Monsieur Radio-télévision... qui prend fin dans un tourbillon endiablé. Réal Giguère rafle les honneurs et je suis encore bon deuxième, toujours devant Jean Duceppe, Paul Dupuis, Jean Coutu et Paolo Noël. Suivent dans l'ordre Aimé Major, André Lejeune, Fernand Gignac, André Bertrand, Jacques Normand, Jacques Desrosiers, Pière Senécal et Jean-Pierre Masson. Puis, la liste s'allonge d'une quarantaine d'autres noms avant de passer aux « moins de 25 votes ».

J'ignore quels sont les critères — dans le cœur — des admirateurs et admiratrices qui font pencher la balance d'un bord ou de l'autre. Après vingt-cinq ans de carrière, ça m'intrigue encore !

Je connais la « *curieuse sensation* » de descendre l'escalier tournant qui mène vers la table des deux *Couche-tard*, Jacques Normand et Roger Beaulu, vers la mi-mars. Plusieurs artistes refusaient cette invitation parce que les deux compères du samedi soir donnaient des « mises en échec » souvent plus rudes qu'à la *Soirée du hockey* qui précédait leur émission. Comme invité, nous étions assis entre les deux « bourreaux », une question venait de Beaulu et en me retournant pour répondre, Normand tapait de l'autre côté. C'était du joli, mais la plupart du temps pas malin pour un sou...

Parlons Sport me consacre une page couverture le 7 avril. J'y parais avec ma Jaguar blanche achetée l'an dernier. J'aurais dû conserver cette voiture; aujourd'hui, elle serait devenue un objet de collection.

Parti sur un « *trip* » de sport, aussi bien continuer. Au printemps 62, Paul Berval me vend son yacht de 40 pieds. Je lui donne comme nom César II en mémoire de mon chien perdu dans les rues de Montréal en novembre dernier.

Immatriculé 13D1183, le rafioteur deviendra 10D26874. Paul Berval avait rêvé de croisières qu'il n'a jamais faites. Le livre de bord du bateau en verra quelques-unes allonger la liste.

Michel Cailloux, journaliste étudiant du collège Saint-Laurent, me demande un entretien pour *Le Laurentien*. J'avoue humblement que je n'ai jamais refusé une interview quand le temps me le permettait et là-dessus, j'en ai toujours retiré des fruits intéressants. Dans son papier, Cailloux avoue :

« De tous les artistes que j'ai rencontrés, c'est peut-être le plus empressé, le plus accueillant en face d'étudiants. Il témoigne d'un enthousiasme et d'un dynamisme uniques : là réside la clé de son succès ».

Avec les artistes célibataires, il semble impossible d'y échapper. La dernière question tourne toujours autour de...

« Des plans de mariages ? »

— Non, pas pour l'instant. J'ai seulement 25 ans et à cause de mes tournées, voyages, etc. je ne puis m'engager auprès d'une femme pour le reste de mes jours. J'ai assez de mes musiciens à traîner dans les voyages, imaginez-vous une femme et des enfants ? »

Et le journaliste de terminer son article par ces mots : « Bien dit ! »

Aglaé m'invite à son émission *Sur deux notes*. C'était une joyeuse gerbe de refrains et de mélodies à la mode. On s'y amusait bien. Quant à Aglaé, elle a gardé une chanson au cœur et son sourire en témoigne.

Une de finie, l'autre est commencée ! On parle de disputes. On ne pourrait imaginer le monde des vedettes sans chicanes ! Mais des chicanes tellement minimes, seulement pour les journaux de vedettes. Au début de mai, on annonce avec satisfaction que les bagarres Dufresne-Nolès sont maintenant chose du passé et que Pierre Nolès écrira mes arrangements pour mieux « commercialiser » mes chansons. Par ailleurs, on déclare que je changerai probablement de « coach » parce que Dufresne s'occupait trop de Lautrec... et pas assez de moi !

Encore un autre concours ! Médaille d'Or, l'artiste le plus populaire, version *Radiomonde*. Celui-là vient de

prendre fin et les résultats sont connus le 5 mai.

« Michel Louvain est peut-être l'artiste le plus discuté au Canada français, mais il est sûrement, par contre, le plus populaire. C'est ce que les auditeurs et les téléspectateurs viennent de démontrer, via notre référendum 1962 de la médaille d'Or. L'an dernier, Louvain avait terminé à 109 votes seulement du gagnant, Jean Duceppe. Cette année, il l'emporte par une majorité de 186 votes sur son camarade Aimé Major. »

« Les bulletins en faveur de Louvain sont venus d'un peu tous les coins du Canada français, mais de province surtout. Il peut quitter Montréal, aller se balader, emprunter toutes les routes, pénétrer dans tous les plus petits villages et se dire : « Là... j'ai des amis ». Contrairement à ce qui arrive aux chanteurs qui, nés dans un boum de publicité, deviennent des idoles en deux temps, trois mouvements, Louvain est resté là-haut depuis plusieurs années. Il semble être plus populaire encore qu'autrefois puisqu'il n'y a pas seulement les tout jeunes, maintenant, qui l'aiment. Il y a aussi des moins jeunes. Les adultes. C'est tout à l'honneur du jeune chanteur d'avoir ainsi rallié toutes les classes ».

Je n'ai jamais pu remercier l'auteur de cet article qui n'était pas signé. Dans l'ordre, la liste heureuse portait aussi les noms de Fernand Gignac, Albert Millaire, Paul Dupuis, Réal Giguère et Paolo Noël.

Comme on dit souvent dans le langage populaire, à cette époque, le torchon brûlait entre Dufresne et moi. Le fond de la querelle qui m'opposait à Yvan était quelque chose de fondamental pour moi et ma carrière en dépendait. Dans une interview au *Journal des Vedettes*, 20 mai 1962, je me suis vidé le cœur. Je n'étais plus le débutant gauche au complet acheté sur le « rack » et mal ajusté, les boutons de manchettes visibles à un quart de mille, avec un demi-tube de brillantine dans les cheveux. Un bout de chemin avait été parcouru, j'en étais conscient et je voulais bien que mon gérant réalise aussi la situation. Il était grandement temps qu'on repense en entier mon tour de chant pour l'ajuster aux auditoires et qu'on oriente ma carrière d'une façon plus sérieuse. Dans cet entretien, je donne le crédit qui revient à

Dufresne mais je mets les points sur les « i » et les barres sur les « t ». Dufresne m'a aidé, mais aussi je lui ai donné un bon coup de pouce à lui et à sa compagnie Apex dont j'étais devenu une sorte de « vache à lait » ou plus poliment une « poule aux œufs d'or ».

J'approchais mon premier quart de siècle et je réalisais bien que le temps passe vite et comme une automobile à l'entrée d'une courbe, il fallait à tout prix ralentir et savoir où on s'en allait avec « notre traîneau ».

À Francine Lusignan qui recueillait mes propos, j'ai raconté en détail mon aventure parisienne où j'ai dû me débrouiller tout seul avec une liste d'adresses. Certains journaux avaient avancé le mot « flop » pour qualifier ce voyage... Je dois dire que ça n'a même pas fait « flop » tellement « y avait rien là ! »

J'ai ensuite expliqué les circonstances qui entourent le voyage que je ferai dans quelques jours à Puerto Rico. Un impresario portoricain a entendu parler de moi et il a écrit pour retenir mes services. J'ai dit oui à monsieur Carlos Gomez parce qu'il représente une chaîne internationale d'hôtels.

Au sujet de ma vie personnelle, j'ai aussi demandé de me laisser dormir en paix les quelques heures où je suis à la maison. Ce que les gens sont curieux de savoir ce qui se brasse dans la marmite d'autrui ! Parce que j'ai déjà refusé une chanson de Claude Léveillée, on m'accuse d'être contre les chansonniers. Pourtant, j'ai endisqué une chanson de Raymond Lévesque. Je viens de rencontrer Germaine Dugas et Jacques Blanchet qui me proposeront du matériel bientôt. Encore une sainte fois, je m'interroge sur le sérieux de certains journalistes potineurs. Au lieu de vérifier, ils forgent de toutes pièces des histoires qu'on doit démentir par la suite, au risque de passer pour des « éternels insatisfaits » des médias...

Par contre, il y a cette catégorie de reporters inquiets qui bâtissent les plus grandes hypothèses alarmistes à votre sujet : « Son règne sera-t-il long ? » D'autres ont prédit ma chute tous les six mois ! Et je suis encore là... grâce à cette fidélité d'un public en or. Que Dieu soit loué !

Chapitre 12

Un port riche... et accueillant

Puerto Rico, une île de rêves! Depuis que Cuba s'est replié sur lui-même, San Juan est devenu le véritable terrain de jeux des Amériques, le rendez-vous des millionnaires de tout le continent. C'est le nouveau défi que j'entends bien relever dans quelque temps.

Lundi 4 juin, un vol régulier nous conduit, Yvan Dufresne, mon pianiste Georges Tremblay et moi à New York, première escale d'un voyage merveilleux au pays du soleil. Le soir de l'arrivée, nous voyons sur Broadway la comédie musicale *Camelot*.

Le lendemain, j'ai rendez-vous avec le célèbre photographe Maurice Seymour, celui-là même qui a immortalisé tant de visages de Broadway et de Hollywood. De 9 h 30 à midi et trente, le portraitiste new-yorkais tire des douzaines et des douzaines de clichés pendant que moi je fais les songes les plus fabuleux. D'ailleurs, les nombreuses photos qui tapissent les murs du studio révèlent des visages connus, des

carrières merveilleuses, et souvent hélas des rêves assombris par des réalités brutales. Je vis des heures emballantes. Même monsieur Seymour trouve que j'ai une tête à cinéma et il passe un fil aux patrons de la Columbia Pictures. Dans l'après-midi, j'auditionne pour Maurice Rissmann du Quartier Latin. Pendant que je chante, il aurait dit à Yvan Dufresne :

« *He's the perfect type for this club* ».

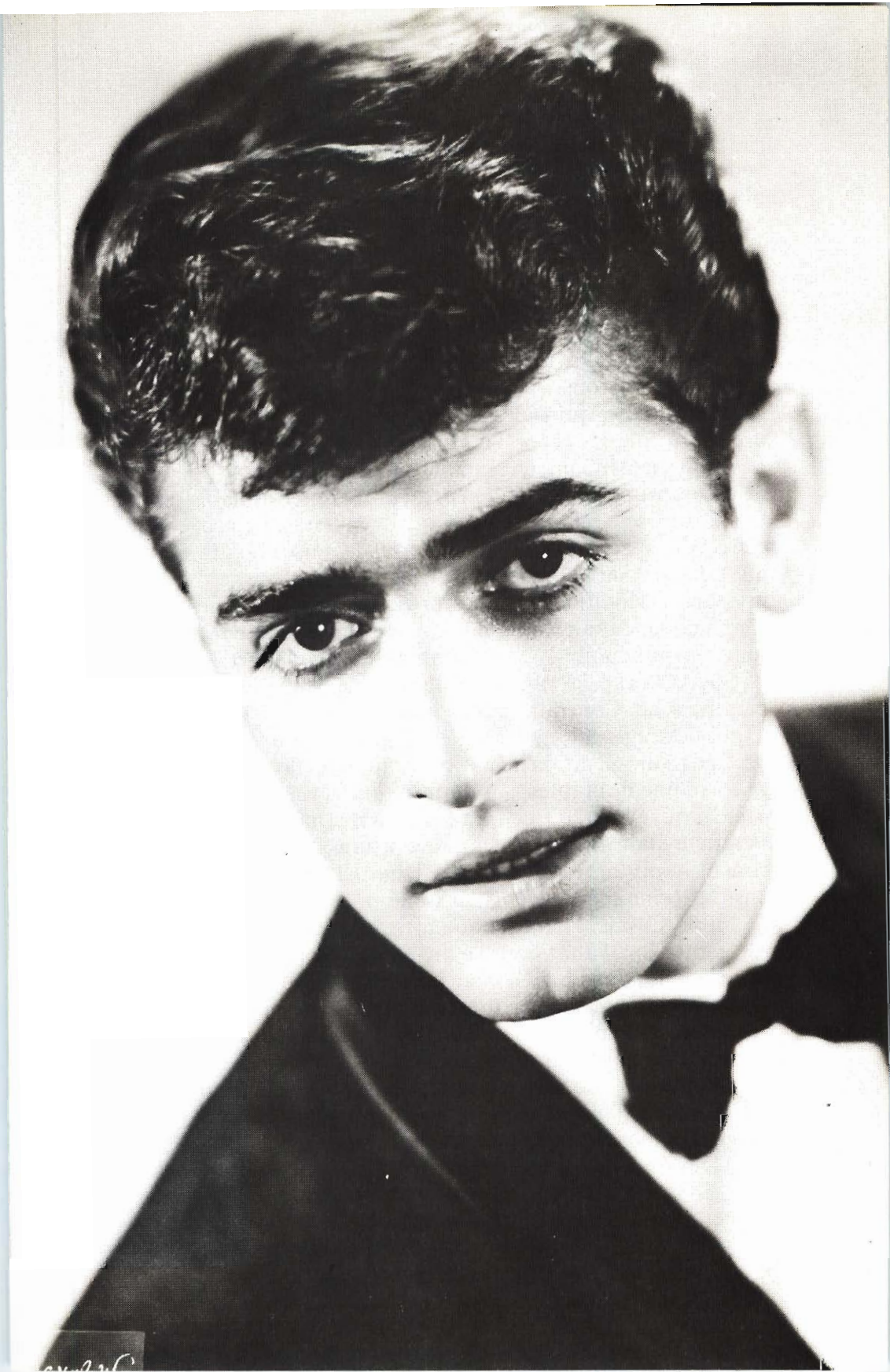
Dufresne doit continuer bientôt ses pourparlers avec Rissmann pour un éventuel contrat en automne. Qui n'a pas fait ses devoirs? Je n'ai jamais entendu parler de cet engagement par la suite. C'était peut-être là une chance inouïe... la porte d'entrée du Quartier Latin aurait pu être le début de la carrière américaine... Ce qu'on peut rêver quand on a encore 24 ans!

Mais des réalités frappantes me ramènent les deux pieds sur terre. Durant la soirée, je pratique *I love Paris* en français; tout à coup, un grand trou se creuse dans ma mémoire, un grand trou noir... On appelle ça un « blanc » de mémoire. J'alerte Dufresne et Tremblay, c'est l'état de panique à notre étage de l'hôtel. Je n'avais pas apporté les paroles françaises de cette chanson que je chante depuis que je suis haut comme ça. Nous partons en chasse jusqu'à Times Square pour fouiller dans tous les magasins de musique encore ouverts à pareille heure. Au retour de l'hôtel, je veux téléphoner à Gaétane Létourneau qui connaît la chanson.

« T'es fou, tu vas pas ameuter Montréal pour les paroles d'une chanson. Attends demain matin... »

Comme de bonne, à mon réveil, les paroles revenaient dans ma tête comme un texte qui s'écrit sur l'écran de la télévision...

Le téléphone sonne pour couper court à mes rêveries. C'est Dufresne qui panique à son tour. Il est huit heures trente et l'avion décolle dans une heure. Une envolée sans histoire nous dépose à l'aéroport de San Juan où nous attendent l'agent Carlos Gomez et Senor Albors, directeur artistique du Caribe Hilton. Après les banalités d'usage, nous retrouvons nos chambres. Du rhum et des fruits en guise de bienvenue. C'est plus tangible que des paroles!



En soirée, nous assistons au spectacle de Enzo Stuarti, vedette des disques Roulette. Dans deux jours, je serai à sa place sur cette scène. Incroyable!

Jeudi, c'est congé pour l'équipe sauf pour moi. J'accorde une entrevue à la radio et je me joins au groupe pour la traditionnelle visite de la ville. Nous sommes les invités de Gomez en soirée pour le dîner et il nous amène au «El convento», un couvent réquisitionné par l'État pour devenir un superbe hôtel avec du style à revendre. Un autre spectacle fort goûté de tous.

Vendredi 8 juin, deux heures, grande générale avec un orchestre que Georges Tremblay dirige de main de maître. Les musiciens réagissent bien et Georges se dit fort heureux de cette formation. À cinq heures, autre répétition, mais cette fois, avec les éclairagistes. Pour «casser la glace», nous offrons le spectacle en primeur pour la soirée de graduation du collège Saint-Ignace de Loyola. Ça tourne bien ou presque... Modifier certaines présentations, quelques textes d'enchaînement à refaire, des effets d'éclairage à corriger... et tout est prêt pour le samedi soir, le vrai départ.

À la vérité, je dois dire humblement que le spectacle a bien marché. Contrairement à mes habitudes, j'étais détendu, le public réagissait agréablement, j'allais d'une table à l'autre, revenais sur scène, la foule chantait. Quelle soirée!

À l'une des tables, j'ai dû faire une révérence devant une «tête couronnée d'Europe»! La reine-mère Élisabeth de Belgique était des nôtres et elle assistait au spectacle avec le consul honoraire de Belgique Richard Durham. Âgée de 85 ans, la Reine-mère venait dans l'île pour assister au Festival de Pablo Casals. Depuis cinquante ans, ces deux personnalités sont liées d'amitié et c'était émouvant d'assister à leurs retrouvailles dans le hall d'entrée de l'hôtel El Caribe Hilton. Son aîné d'un an, le célèbre violoncelliste espagnol est venu accueillir la souveraine avec sa bonhomie habituelle et son éternel chapeau à grands rebords.

Femme d'Albert 1er, roi des Belges, Élisabeth, duchesse de Bavière, est décédée en 1965 tandis que Pablo Casals s'éteignait dans sa 98e année en 1973.

Durant son séjour au El Caribe, la souveraine «à sa

retraite» échangeait souvent avec les autres visiteurs. Un jour, dans l'ascenseur, elle me reconnaît...

« Vous êtes le jeune chanteur qui nous a ravis l'autre soir avec ses refrains de Paris. C'était charmant, monsieur... »

En plus d'être flatté par un tel compliment, j'étais aussi inconfortable dans le protocole qu'un éléphant dans une bijouterie. Je ne me souviens pas si je lui ai répondu avec des mots comme...

« Merci, votre Altesse. » Ou « Votre Seigneurie royale ! » Ou encore « Votre honorable reine ! »

Je me rappelle qu'elle m'a souri et qu'elle m'a quitté pour regagner sa suite à l'étage précédant le mien. J'aurais bien pris le café avec elle... si elle m'avait invité ! Ah ces reines !

J'ai appris plus tard en soirée, que le maître d'hôtel avait dû refuser plus de deux cents personnes le premier soir. C'est peut-être un hasard, mais j'en suis très heureux. Dommage que ces moments passent si vite !

La publicité du Caribe Hilton utilisait une photo faite à Paris avec la Tour Eiffel en fond de scène et le texte allait dans le même sens. « *French Canada's most popular singer ever, Michel Louvain renders wide variety of numbers in the best Parisian tradition. His throaty voice and magnetic personality combine to keep an audience spell-bound* ». J'y ai tenu l'affiche, ou plutôt l'affiche tenait mon nom, jusqu'au jeudi 21 juin. Comme attraction de soutien, Helene & Howard, des « *exciting comic dancers* ».

Lundi, c'était journée de congé. Or, voici que descendent à l'hôtel Caribe, une foule de personnalités qui doivent participer au Festival Pablo Casals. Du nombre, notre célèbre cantatrice canadienne Maureen Forrester. J'ai rencontré aussi le chanteur noir William Warfield et la chanteuse Adele Addison. Comme privilège exceptionnel, on me permet d'assister aux répétitions du festival.

Son Excellence l'Ambassadeur de France assiste au spectacle de jeudi soir. Il m'invite à sa table pour me remercier de lui avoir dédié le pot-pourri de mélodies françaises. De plus, il lance une invitation pour le déjeuner du lendemain. Le secrétaire de l'ambassadeur me confirme

l'invitation vendredi matin par un coup de téléphone amical. Autre moment de panique dans ma chambre.

« Georges, comment allons-nous nous habiller? C'est l'ambassadeur qui reçoit... Des personnalités comme Marlene Dietrich, Jane Morgan, Tony Martin ont mangé à sa table. Rien de trop beau... Complet sombre, chemises, cravate... malgré la chaleur torride. Noblesse oblige! »

Nous arrivons au rendez-vous tout « chromés » et notre célèbre hôte vient nous accueillir tout détendu, en sandales et une chemise sport sur les épaules.

« Ces messieurs voudront bien retirer leur veston. Nous sommes sous les tropiques. Soyez à l'aise... » Le déjeuner se déroule d'une façon bien agréable, le tout arrosé d'un vin français... il va sans dire... un de ces vins d'une réserve maison « de derrière les fagots ». Ce vin m'a donné un coup de cafard de Paris!

De retour à l'hôtel, à 3 heures, la direction nous avait demandé un petit numéro pour deux cents dames d'une association pieuse... probablement.

Nous consacrons notre samedi à la visite du vieux fort de San Juan : William Warfield, Ray Marcelles du Festival, Georges et moi. Après mon tour de chant en soirée, Georges et moi piquons une pointe au chic « Ocho Puertas » où nous attendaient plusieurs participants du Festival Casals. Georges Tremblay ne s'est pas fait prier pour aller au piano et jouer le meilleur jazz qu'il connaît. William Warfield lui demande de l'accompagner dans *Old man River*, aux accents si graves et mélancoliques et dans d'autres mélodies. La grande Maureen Forrester nous chante *The man I love* avec la profondeur d'une voix, comme dit la chanson de Lama « qu'on ne remplacera pas ». J'y vais même de mon numéro. On donne l'image d'un groupe de carabins en congé. La musique est un philtre magique qui enivre les gens de toutes les races et couleurs.

Lundi 18 juin, au Festival, je vois Pablo Casals, ce vieillard de quatre vingt-cinq ans, monter au podium pour diriger l'orchestre du festival. Le dos voûté comme l'a immortalisé la photo de Youssuf Karsh, les yeux mi-clos, le geste souple, Casals vient de se marier à la mélodie qui monte

de l'orchestre et il se berce dans ce délice divin. Il n'est plus avec nous, mais transporté dans un autre monde, son monde à lui, fait de paix, de grands mouvements symphoniques, en somme un moment d'éternité.

Je ne peux résister à m'approcher de lui, je veux le voir de proche, c'est une chance unique. Je lui tends mon programme et lui demande sa signature :

« À Michel Louvain, cordial souvenir, Pablo Casals. »

Sans m'en rendre compte, je venais de faire le geste que des milliers d'admiratrices et d'admirateurs ont esquissé devant moi depuis mes débuts. Je crois que c'est précisément à ce moment-là que j'ai compris ce que les gens ressentent quand ils veulent me rencontrer à tout prix.

Au cours d'une réception que j'ai donnée pour tous les amis rencontrés à Puerto Rico, Maureen Forrester m'indique que j'ai quelque chose dans l'œil. Sans me rendre compte de la situation et de l'atmosphère chic qui nous environne, je prends distraitement un couteau de la plus pure argenterie et je m'en sers comme miroir pour enlever la mousse dans mon œil. Tout le monde m'observait et ce fut le fou rire général... Le lendemain à la plage, tous me saluaient en répétant le geste du couteau ! Ça me faisait une belle jambe...

Mercredi, dans l'après-midi, je participe à une télévision pour les adolescents, dans le style du *Club* ou *Jeunesse*.

Le dernier spectacle, jeudi soir, je me présente devant un parterre de personnalités : un congrès de propriétaires d'hôtels d'Amérique latine. Les invitations m'arrivent d'une table à l'autre. Le gérant du Caribe, Monsieur Salomon, me propose de rester une semaine de plus pour présenter quatre spectacles. Impossible, dimanche, j'ai une réunion du fan club au restaurant Rieno au coin Sherbrooke et Orléans, et c'est bien loin de San Juan.

Nous rentrons à Montréal samedi et dès le lendemain, je suis replongé dans ma réalité québécoise, avec les amis, le club des fans, etc...

Avec aussi l'Hôtel Central de Saint-Martin où je débute le lundi soir 2 juillet avec Rosita Salvador, Burnie Fields et Varenka Chantal, un engagement sans histoire. J'étais loin de me douter que dans quelques mois, Rosita allait partir en

guerre contre moi à propos d'une chanson que Pierre Nolès avait écrite, une fantaisie dont on reparlera plus tard.

Au retour à Montréal, le portraitiste Maurice Seymour avait déjà expédié des copies de son travail. *La Patrie*, édition du 5 juillet, en publie une primeur, pleine page. L'effet est bon. On n'y voit pas la signature du célèbre photographe de New York; c'est dommage, il faut donner crédit à l'auteur d'une œuvre.

César II met le cap sur les Mille-Îles pour une croisière d'une semaine et quelle semaine fructueuse en sensations de toutes sortes. Sur ce bateau, on est passé, du 15 au 23 juillet, par toute la gamme des émotions. Depuis le charme grandiose d'un coucher de soleil spectaculaire jusqu'aux angoisses d'une terrible tempête en «mer». Il y eut des passagers qui ont cherché et trouvé les paroles de leur acte de contrition... Perdus dans la brume, ballottés par un fleuve enragé, nous avons perdu notre route complètement. Soudain, je retrouve une bouée que j'avais remarquée quelques jours auparavant, et nous entrons finalement à bon port. Les nerfs en boule, trempés aux os, mais heureux d'être sortis vainqueurs de la tourmente.

Martine Carol fait un bref séjour à Montréal. La ravissante blonde du cinéma français, durant sa halte de 36 heures dans la Métropole, n'effectue qu'une sortie: une présence de quelques minutes au Festival du film au théâtre Saint-Denis pour le lancement de son film *Nana*. Avec la complicité d'un journal et de quelques personnes, j'obtiens une rencontre avec elle, le temps d'une jasette et de quelques photos. Des moments bien agréables qui passent toujours trop vite.

Les jours se suivent, et souventes fois, ne se ressemblent pas. Il faisait particulièrement beau ce mercredi après-midi d'août, le 22, dans le nord de Montréal. Un malheur m'attendait au détour. Traîné par un canot automobile, je filais à 80 kilomètres à l'heure, sur un seul ski nautique lorsqu'une vague m'emporte les «quatre fers en l'air»... Ce n'est pas le saut qui blesse, mais bien l'amerrissage brutal. En me sortant de l'eau, on me retrouve dans un bien mauvais état. J'étais bien bas! Un peu de repos et je croyais être prêt

pour un engagement de deux soirs à Saint-Jovite. J'ai donné les spectacles avec un mal de tête le plus étrange de ma vie. Une impression d'écho sans stéréophonie... J'avais le tympan de l'oreille droite attaqué... Encore les soins intensifs et lundi le 27 août, je montais sur la scène de la Casa pour créer mon interprétation de *Feuille de gui* de Jean-Pierre Ferland. Malgré cet incident, je n'avais contremandé qu'un spectacle : au Riviera des Trois-Rivières.

« Pas tuable ce Louvain », diront les gens.

Pour ma part, je me considérais très chanceux d'en être sorti aussi facilement d'une autre « folie de jeunesse ».

Quelques émissions de télévision : *Télé-poker* et *Qu'il fait bon vivre* avant la fin du mois d'août.

Septembre commence en lion : je fais la connaissance *person to person* de la plantureuse et *gorgeuse* Jayne Mansfield. Son agent refusait la présence de tout photographe à notre rencontre, mais il y en avait une bonne demi-douzaine qui s'étaient glissés entre les cordons de sécurité. C'était le 8 septembre. Je m'en souviens comme si c'était hier. Avec madame Mansfield, on avait facilement la vue... basse!

Parce que mon imitation de Raymond Laplante avait faire rire tout le monde, Radio-Canada m'invite plusieurs fois à l'émission *Ce soir ou jamais*. J'y étais toutes les semaines jusqu'à la mi-novembre. Madame Andréanne Lafond s'amusait à me mettre en boîte et j'étais bon public.

Parce qu'Eddie Constantine exigeait un cachet trop élevé, le réalisateur de *En habit de soirée*, Pierre Morin, demande à Gaétane Létourneau et à moi de faire les frais de ce music-hall du 30 septembre. Morin alternait avec Maurice Dubois dans la réalisation de ces spectacles télévisés. Au même programme, le pianiste Carmen Cavallero. Jacques Normand agissait comme présentateur tandis que Michel Conte s'inscrivait comme maître de danse pour Gaétane. Ce fut une belle émission. Aujourd'hui, on dirait « Félicitations pour votre beau programme! »

Parlant de félicitations, il m'en arrive un voyage d'une demi-tonne dans *Nouvelles illustrées* du samedi 20 octobre sous la signature de Kim Laurie. Je l'appelle pour la remercier de son « papier » bien tapé, bien élogieux pour un

humble jeune homme comme moi... Nous prenons rendez-vous pour un lunch puis... avant la fin d'octobre, elle est à mon bras à une soirée pour marquer les treize années de carrière de Jen Roger. Je suis rapide en affaires, direz-vous? La vie est bien trop courte pour niaiser avec le temps...

Une autre journaliste qui m'a toujours bien traité, Francine Lusignan signe un article dans le *Journal des vedettes*, le dimanche 21 octobre, sous le titre «les trois L de la chanson». Presque vingt ans plus tard, on attribuera cette originalité à Marie Perreault de Radio-Canada. Drôle de vie! On ne reconnaît pas toujours aux véritables créateurs la paternité de leurs œuvres... «maternité» dans le cas de Francine!

Je suis en studio le vendredi 2 novembre pour enregistrer deux chansons de Pierre Nolès : *Pleure* et *Cette nuit*, elles feront partie de mon prochain long-parcours et sortiront peut-être en 45 tours également.

À un cocktail au Windsor, Gilbert Bécaud me reconnaît à distance :

«Tiens, Michel Louvain! Comment vas-tu?»

Eh ben, lui il a de la mémoire. On s'était vu en 1960, à la Comédie canadienne, le temps d'une poignée de mains et de quelques photos au piano. Quand je dis le Grand Bécaud, je le crois dans toute l'acception du mot. Bécaud est grand dans l'intimité, il est beau dans sa tête et dans son cœur, il est immense sur une scène, il prend toute la place.

L'après-midi du dimanche 4 novembre, je vis une autre expérience nouvelle. On sort l'alcool du Faisan Bleu pour faire entrer les «jeunesses» qui veulent écouter Michel Louvain. On aura tout vu! Les gens du Faisan Bleu ont décroché leur permis pour un après-midi et j'ai chanté pour des centaines de jeunes. Voilà un cabaret qui ne recule devant aucun effort... pour satisfaire tout le monde et la loi de la Commission des Liqueurs.

Voilà Francine Lusignan qui revient «jouer dans ma vie» au vrai sens du mot. Elle signe un contrat avec un éditeur pour publier un livre sur ma carrière «vieille de cinq ans». Le volume, commencé par Pierre Luc, a été repris par Francine et il sortira des presses dans un mois. C'est un

record de vitesse. Nous assisterons au lancement ensemble!

La première semaine de décembre est consacrée au Théâtre National. L'expérience du Faisan Bleu nous a démontré qu'on doit revenir plus souvent dans des salles où tout le monde peut entrer, mineurs comme adultes. Je fais en public des chansons de Pierre Nolès: *Cette nuit, Sylvie, Pleure. Sylvie* particulièrement semble «coller» davantage. Le «timing» est excellent puisque le Carnaval de Québec approche et la chanson en parle.

«Quand je t'ai vue la première fois, Sylvie, c'est à Québec, sur les remparts tout gris...»

Et plus loin, on parle du soir de Carnaval, etc... Nolès avait vu juste. Le disque tourne encore après vingt ans. Sylvie est certainement mère de famille maintenant!

Une bombe éclate dans le monde du spectacle. Madame Rosita Salvador veut obtenir une injonction sur un disque que je viens de publier et sur lequel je chante: *Cette nuit*.

«C'est un scandale. Jamais je ne permettrai une chose pareille. Michel Louvain est un bon copain, mais il n'avait pas le droit de faire ça...»

La chanson de Pierre Nolès n'était pas méchante pour l'ombre d'un sou noir. Elle racontait un songe durant lequel je courtais des femmes, des vedettes canadiennes. Devant mes avances, Ginette Sage était restée sage, Denise Filiatrault sait dire non quand il le faut, Andrée Champagne est avare de ses charmes tandis que Rosita Salvador est beaucoup plus compréhensive... mais la censure m'empêche de dire ce qui est arrivé et le disque se termine là-dessus. C'était une tempête dans un verre de limonade! Il n'y eut jamais d'action en cour pour retirer le disque du marché ou m'obliger à dire ce que la censure de mes rêves avait caché. Une chanson demeure une chanson, mais la leçon me servit. Jamais plus de nom dans mes refrains, seulement des prénoms...

Francine Lusignan tint promesse et son volume *Michel Louvain, phénomène ou artiste préfabriqué* fut lancé le 11 décembre dans un 5 à 7 où les personnalités fleurissaient les Salons Alain du Berger sur Upper Stanley. Mes parents étaient descendus... ou montés de Thetford Mines. Ils côtoyaient Georges Tremblay, Denise Filiatrault, Élane

Bédard, Ginette Sage, Gaétane Létourneau, Donald Lautrec, Kim Laurie, Maurice Dubois et bien d'autres.

Au cours de ce lancement, j'avais nettement l'impression d'assister à un cocktail ordinaire où l'on fête quelqu'un. Je ne réalisais pas qu'un livre était lancé sur ma bien jeune carrière: cinq ans, c'est bien peu dans la vie d'un artiste. Plusieurs vedettes n'ont pas contourné la borne de cinq ans et leur nom entrainait vivant dans l'oubli. Qui peut prévoir que je durerai longtemps encore? Tous ces sentiments les plus étranges me trottaient un peu dans la tête, et me laissaient triste. Comme dans la chanson, j'accrochai un sourire à ma face et je m'amusai avec tous les invités. C'est en retrouvant le calme de la maison, la nuit venue, que j'ai réalisé pleinement ce qui s'était passé au 3434, Upper Stanley.

De bonnes vacances au soleil de la Californie allaient m'aider à replacer mes idées dans les bons compartiments. Des vacances que je n'avais pas volées...

En plus de dévorer le soleil et la plage, je vivais au rythme de la Californie avec sa portion de rêves et de cinéma. Invité par le réalisateur de films d'horreur, Herman Cohen aux Studios de l'Universal, je rencontre plusieurs grandes vedettes de Hollywood: Doris Day tournait *Pillow Talk*, Michael Landon (*La petite maison dans la prairie*) jouait *The Virginian*, Rock Hudson personnifiait un vendeur d'article de sport dans un film dont j'oublie le titre.

Monsieur Cohen semblait intéressé à me produire... mais je déclinai l'offre qui paraissait plus un engagement à long terme plutôt qu'un contrat ferme pour tel film en particulier.

D'ailleurs j'étais en vacances et je n'avais pas la tête aux affaires.

Chapitre 13

Sous le ciel de Montréal

C'est un excellent titre pour une chanson ! C'est aussi un lieu merveilleux pour demeurer, mais ce fut également le nom de ma première continuité à la télévision. Nous allons examiner ensemble les circonstances qui ont entouré cette première série et les autres événements qui ont fait de 1963 une année mêlée de succès et de frustrations. La vie d'un artiste regorge de moments délicieux qui s'estompent malheureusement trop vite. Par contre, quand on a la sensibilité à fleur de peau, les moindres instants gris paraissent d'énormes nuages qui vont s'écraser sur votre tête et l'horizon vous semble « bouché » à tout jamais !

L'année 1963 m'a procuré cet éventail d'émotions que je n'oublierai que dix minutes après ma mort !

Dans l'ouest de Montréal où je demeure, je ne suis pas complètement seul, même si je poursuis une vie de célibataire presque à temps plein... Rue Tupper, ma voisine de palier est nulle autre que la chanteuse et professeur de chant Eliane Catela. Nos destins se sont croisés bien souvent... peut-être

trop souvent, vous dira Eliane ! Dans la maison d'en face, demeurent Andrée Boucher et Marthe Choquette. Dans l'édifice d'à côté, Jen Roger a pignon sur rue. Vous imaginez les parties qui s'organisent en moins de temps qu'il ne faut pour dire « beans » en anglais.

Mais il semble bien que ma voisine Eliane soit la plus touchée par nos relations. Comme elle ne possède pas d'aspirateur et qu'elle dispose de trois « mur à mur », elle frappe régulièrement à ma porte pour un emprunt sans importance. Le malheur pour elle, c'est que je suis sorti par l'autre porte et entré directement chez elle et que le réfrigérateur est devenu ma cible de prédilection, particulièrement son camembert toujours onctueux. Je n'ai jamais refusé non plus sa sauce à spaghetti. Comme elle en possède seule le secret, je n'oserai jamais lui demander de me révéler sa recette, je préfère sa sauce toute faite...

Dans un long article « Quel voisin... ce Michel Louvain », elle révèle à tous qu'elle me fait un peu de couture, qu'on prend le petit déjeuner ensemble et le reste. Elle termine son billet ainsi : « Pour mettre un point final, je dois vous dire qu'il vit dans un appartement qu'il a décoré lui-même avec un goût sûr. Un appartement chaleureux comme lui. Au milieu de disques classiques, de meubles anciens, de beaux livres, et d'amis qui se jetteraient au feu pour lui. Un aveu entre vous et moi : Si mon voisin déménageait, je me sentirais bien seule ». Cré Eliane va ! Ce sont de ces amitiés que le temps ne peut effacer.

Disons maintenant un mot de mon « cauchemar annuel » : le scrutin pour le titre de Monsieur Radio-télévision. Au 13 février, je venais de faire un bond au quatrième rang derrière Raymond Lemay, Jean Duceppe et Pierre Lalonde. Les journaux répétaient à renfort de publicité : jamais avant cette année, le concours n'a suscité autant d'intérêt. À tel point que les entrées de bulletins de votation dépassent toutes les prévisions. Et le flot ne semblait pas prêt d'arrêter. Jusqu'au soir du Gala, la « lutte » se poursuit de plus belle.

Raymond Lemay fut couronné et mon nom était crié dans la salle par les admiratrices au moment où l'on proclama le vainqueur. J'essuie une larme furtive et le sourire

revient pour les besoins des caméras nombreuses qui m'entourent. Probablement que ma tête n'est pas faite pour cette couronne. La vie ne s'arrête pas là... et dès le lendemain, il faut remettre l'épaule à la roue, la main à la pâte, la voix dans le micro.

Dans la semaine du 25 février, je retourne à l'Hôtel Central et qui présente le spectacle? Rosita Salvador en personne... La querelle de décembre dernier est chose du passé et nous passons une semaine agréable ensemble.

Une autre tuile va me tomber sur la tête. Je la sens venir depuis quelques semaines. Mon accompagnateur Georges Tremblay veut se lancer en affaires et apprécierait beaucoup être libéré de son contrat. On ne change pas de pianiste comme on change de chemise! Pour le remplacer, nous découvrons Kenny Alexander de Laval. Mais il faudra multiplier les répétitions pour que Kenny puisse chausser les bottines de Georges. Heureusement, nous bénéficions d'un sursis d'exécution. Le départ de Georges Tremblay est retardé d'une semaine à l'autre.

Entre temps, le volume de Francine Lusignan fait du bruit. On dit qu'il y a déjà 13 000 exemplaires vendus. Ce chiffre sera contesté bien des fois. Personnellement, je n'ai jamais su le fond de l'histoire... et pourquoi le savoir. Je crois que l'œuvre de Francine était honnête et j'y ai même découvert des choses que j'ignorais. Un livre sur vous, c'est un peu un miroir que quelqu'un vous tend d'une main amicale. Il peut arriver que l'image soit déformée un peu dans les coins, mais que voulez-vous, on n'est jamais totalement certain de ce qu'on est vraiment. Alors?

L'humoriste André Rufiange «commet» un délicieux petit article qu'il nomme lui-même une «petite éditorialette» de la «comparomanie», une maladie des disc-jockeys.

«En parlant de Ginette Ravel: «la Edith Piaf canadienne». De Pierre Lalonde, ils diront que c'est la réponse du Canada au Perry Como des USA. D'Estelle Caron, la Jacqueline François canadienne».

Il poursuit son article sur les comparaisons. «A savoir si Pierre Lalonde est meilleur que Michel Louvain, si Tony Massarelli est en train d'écraser Donald Lautrec, etc...

Comme si Lalonde, pour vivre, avait besoin de mettre Louvain K.O. Comme si Massarelli, pour se tailler une carrière, devait absolument faire tort à Lautrec. Comme si Lalonde, Louvain, Massarelli et Lautrec ne pouvaient faire carrière côte à côte... »

Brillant ce Rufiange qui termine en disant : « Croyez-vous que cette petite éditorialette est supérieure à l'autre, il y a huit mois, où je parlais de la transistoromanie ? Moi, je suis pour celle-ci. L'autre ne valait pas cinq cennes... »

Le virus de la comparomanie avait fait son chemin !

J'aurai enfin « mon émission » de télévision tout comme Marc Gélinas, Paolo Noël, Pierre Lalonde, Joël Denis et quelques autres... Me voilà pris dans la comparomanie... et pourquoi pas ?

L'annonce est faite au début d'avril. *Sous le ciel de Montréal* prendra l'antenne du canal 10 au début de l'été et je serai « secondé » par le charmant mannequin Lise Watier ; ce que je vais faire des envieux ! Rien pour m'aider à décrocher un titre de Monsieur Radio-télévision. C'est peut-être là mon problème : je fais trop d'envieux ! Ma réaction à tout cela ? Vaut mieux avoir une femme dans les bras toutes les semaines qu'une reine une fois l'an... et encore là, c'est pas sûr. Les dernières années m'ont prouvé le contraire.

La réalisation de l'émission était confiée à Noël Gauvin lui-même. Il est réalisateur en chef de CFCM-TV. Rien de trop beau ! Jacques Matti sera le script. Nous ne tournerons pas en studio, mais toujours en « extérieur » : Parc Lafontaine, le Mont-Royal, l'Île Sainte-Hélène, mon appartement du 1917 rue Tupper et même sur le fleuve Saint-Laurent, à bord de mon bateau le *César II*. On m'aime bien au 10 et on ne recule devant aucun effort...

Avant mon départ pour un deuxième engagement à Puerto Rico, je dois mettre en « boîte » au moins six émissions avec Lise Watier et me produire à Jonquière et à Québec, à la Porte Saint-Jean. Georges Tremblay est toujours au piano. Dans la réclame du journal *Le Soleil*, on m'annonce comme « notre chanteur international »... Dans la même livraison du journal, on apprend que Barbara Powers, l'épouse du pilote Francis Gary Powers dont le U-2 avait été

abattu au-dessus de l'Union soviétique, vient de vendre le récit de sa vie au prix de 250 000 \$. Je ne toucherai pas un tel montant pour le présent récit...

La fin de mai est passablement bousculée par les événements: déménagement et départ pour Puerto Rico. Comme je quitte rue Tupper pour McGregor, j'avais fait transporter les meubles et trouvé un sous-locataire pour occuper l'appartement du 1917, rue Tupper. Le matin du départ, le sous-locataire m'apprend qu'il s'est ravisé et qu'il a changé d'idée... «Il n'y a que les fous qui ne changent pas d'idée», me confie-t-il. Les discussions s'allongent et je rate mon avion. Belle histoire, il me faut attendre le prochain vol en direction de New York d'où je piquerai une pointe vers le Sud. Je réglerai le problème du logement au retour en juin. Je n'ai plus le choix.

Devant les sceptiques qui mettent en doute le succès du premier engagement à San Juan, j'invite les journalistes à venir avec moi dans l'île des Caraïbes pour le second voyage. Je leur dis: «Venez afin de constater sur place le succès que j'obtiens là-bas. Venez voir les gens de cinquante ans crier des bravos, applaudir debout. Pas des adolescents, un public adulte qui applaudit avec frénésie...»

Il y a des journalistes qui prédisent ma chute tous les six mois et ce, depuis cinq ans. Ces journalistes se sont pris à leur propre piège publicitaire. À force d'écrire à mon sujet, ils ont alimenté ma publicité et favorisé ainsi mes succès. Quand on travaille fort, on prend du métier, de l'assurance au lieu d'en perdre... comme certains le prétendaient.

La publicité du Caribe Hilton utilise les clichés de Maurice Seymour de New York. Le montage est fort joli pour ce *return engagement*. Cette fois, on me présente ainsi: «*Canada's favorite young recording star returns to the Club Caribe with the scintillating songs that have endeared him to audiences everywhere. Don't miss Michel Louvain singing in French, English and Spanish*».

Du 31 mai au 13 juin, la carte du spectacle présente également Carlos et Linda, un couple de danseurs exceptionnels, Miguelito Miranda et son orchestre ainsi que Benjamin et son combo.

Georges Tremblay est sur place ainsi que mon nouveau pianiste Kenny Alexander. Nous sommes prêts pour livrer la « sainte bataille » du charme, de la tendresse et de l'enchantement.

À la demande de Señor Carlos Gomez, je participe à la Caravana de Estrella au Teatro Tapia, les 7, 8 et 9 juin. Cette caravane des étoiles met en scène une brochette de vedettes dont Los Trovadores de España, Pepe Lara, Mancheño y Carmelilla ainsi que l'orchestre de Pepe. Si j'ai bien compris l'espagnol, les profits de la soirée de dimanche seraient versés *pro causa de liberacion de Cuba*.

Je reviens à Montréal le 17 juin et plusieurs engagements m'attendent. D'abord, je dois enregistrer deux films pour le nouveau gadget « Scopitone », cette boîte à musique avec écran qui permet de voir et d'entendre les succès du jour. *Je te perds* et *Chaque soir* sont les deux titres que j'enregistre et filme.

Entre temps, « *Sous le ciel de...* » fait sa marque; les premières émissions d'une série de 39 sont déjà passées à l'écran et les critiques nous arrivent pas trop méchantes. Premier reproche: « la série semble tituber sous le poids d'une mise en scène extravagante quoique des plus originales. La difficulté pour un artiste de faire semblant de chanter devant une centaine de badauds passerait, à la rigueur, s'ils étaient moins nombreux... »

On reproche aussi à ma partenaire d'être « coiffée d'un inexplicable chapeau horriblement laid » et « d'extérioriser sa passion avec une égale ardeur devant deux hommes différents »... Robert Demontigny et moi. À part cela, tout va très bien madame la marquise!

Sous le ciel de Montréal est aussi devenu quelques fois « Dans le ciel... » tellement nous étions grimpés dans les hauteurs pour filmer les séquences. Pour tourner l'émission sur le toit de l'édifice Toronto-Dominion, au 44^e étage, Lise Watier et moi étions attachés avec des câbles capables de traîner un bateau...

Dans le plus pur style de la comparomanie, les chroniqueurs artistiques Jean-Paul Sylvain et Pierre Trudel (maintenant avec les Professionnels du sport, bonsoir) se

lancent à la recherche de la vérité. « Pierre Lalonde a-t-il détrôné Michel Louvain? Qui l'emportera entre ces deux idoles? » À la fin de la lecture des deux plaidoyers, chacun reste sur ses positions et Sylvain de conclure : « Rien du tout, sinon que Pierre Lalonde est populaire, Michel Louvain aussi, et que ce dernier a quatre ans d'avance sur le premier. Et il en est des chanteurs comme des vins, certains deviennent meilleurs en vieillissant, d'autres pas! »

Juillet me réserve un grand plaisir. Je rencontre à Dorval deux vedettes de Hollywood : Olivia de Havilland et Corinne Calvet font route de Los Angeles à Paris, via Montréal et le hasard les avait placées sur le même vol d'Air-France. Je suis surpris d'entendre le fils de Mme de Havilland, Benjamin Goodrich, 13 ans, s'exprimer dans un français impeccable.

Dans le but de réduire un problème grave de la jeunesse, la délinquance, le magasin Eaton a fondé il y a quelques mois le Club des jeunes Montréalais. Tous les mois, ce club présente un spectacle au 9^e étage du grand magasin à rayons de l'ouest. Je participe au spectacle de juillet avec la chanteuse Evelyn Richardson. Robert Charette coordonne ces activités pour la maison. Le club compte 3 500 membres de 13 à 18 ans. J'ignore quand on a fermé les livres de cette organisation qui semblait rendre de fiers services à la jeunesse de la métropole.



Chapitre 14

Le Dr Denis Lazure n'est pas scandalisé...

Heureusement que le cher Docteur Lazure n'est pas scandalisé... Plus tard dans sa carrière politique, il trouvera bien d'autres motifs de scandales.

Pour bien comprendre les événements racontés dans ce chapitre, il faut tout replacer dans le contexte historique. Nous sommes en août 1963 et le fameux Tour cycliste du Saint-Laurent deviendra cette année, pour la première fois, un spectacle artistique ambulant de très grand style. Sur le même menu, des artistes de calibre : Fernand Gignac, Paolo Noël, André Bertrand, Suzanne Lapointe, Margot Lefebvre, Monique Gaube, Joël Denis ainsi que l'orchestre de *Télé-poker* dirigé par Rod Tremblay, sans compter divers numéros de variété. Pierre Lalonde chantera seulement à Montréal et à Québec, à cause de ses autres engagements. Moi, je serai des neuf spectacles. Comme pour le Tour de France, des commanditaires parrainaient les artistes... Nes-

café pour Joël, Coke pour Fernand, j'étais Dow! Le spectacle gratuit sera donné sur une scène installée sur une immense remorque, un camion-générateur alimentera les projecteurs et les haut-parleurs. Nous étions devenus des baladins modernes qui démontaient leur chapiteau tous les soirs pour disparaître dans la nuit vers une autre ville. Nous avons fait ainsi Montmagny, Thetford (ma ville!), Drummondville, Saint-Hyacinthe, Saint-Jean-Iberville, le parc Lafontaine de Montréal, Joliette, Shawinigan et le Colisée de Québec, mon tremplin!

Les coureurs entraient dans les villes en fin d'après-midi pour bloquer complètement la circulation locale; nous paradions dans des décapotables, c'était l'euphorie. Au spectacle du soir, ça devenait souvent de la frénésie, les cordons de policiers nous épargnaient le pire. Cette fièvre de la compétition sportive ajoutée à la vedettomanie, atteignait des paroxysmes surprenants.

Au Parc Lafontaine, six demoiselles s'évanouissent et sont transportées en ambulance. Il n'en fallait pas plus pour déclencher une autre vague de commentaires sur «le phénomène de l'engouement de l'adolescente...» et Radio-Canada emboîte le pas avec ses comités d'experts, comme aujourd'hui des «comités de haut-fonctionnaires se penchent sur la question».

Dans un premier temps, on tente de savoir pour qui sont tombées ces demoiselles! Les fan clubs se disputent les «victimes». Quelqu'un du fan club Louvain tranche la question avec le glaive de la vérité. Rudel-Tessier commet un long papier sur le sujet dans *Photo-Journal*:

«... Et pour me démontrer que Michel Louvain est une plus grande vedette que Pierre Lalonde, elles (les admiratrices) m'ont prié de noter qu'on avait fait passer Pierre Lalonde avant Michel Louvain, dans le programme, quand tout le monde sait que la vedette d'un spectacle passe après tous les autres!»

Dans un deuxième volet, le réalisateur de *À vous l'antenne*, Yves Dumoulin réunit en studio une centaine d'admiratrices autour de la présidente de mon fan club Marie-Paule Fraser. Quelques journalistes agissent comme

observateurs neutres. Dans le studio, il y a plusieurs adolescentes, des femmes dans la quarantaine, une fillette de 4 ans et une bonne grand-mère. Le mot d'ordre: faut pas faire honte à Michel et passer pour les folles du fan club d'un tel ou d'un tel..

L'atmosphère glacial de la maison de Radio-Canada, la présence des caméras rendaient figé le début d'émission, mais Rudel-Tessier percevait une vague de fond qui allait déferler.

« Mais si elles furent vraiment sages », (elles ne l'ont pas toujours été!) elles ne cachaient pas leur ferveur, ni leur joie d'être là, quand elles croyaient qu'elles pouvaient y aller sans passer pour des « folles » et sans « faire honte à Michel ».

« Bien sûr, elles ont crié, elles ont poussé des gloussements, elles ont admiré des yeux et, quand tout fut terminé (pour le réalisateur), elles ont quitté les gradins où elles étaient restées sagement, comme des jeunes filles qui savent « garder leur place ». Le moment de la communion est arrivé et l'idole (qui est une idole articulée) les a toutes embrassées, l'une après l'autre! »

« Mais même là, en dépit de la volonté de « tricher » le plus souvent possible, c'était visible qu'on n'oubliait jamais qu'il ne fallait pas « faire honte à Michel »!

Voici qu'intervient le Dr Denis Lazure, psychiatre et invité à l'émission. Il déclare, le plus sérieux du monde: « Quand même, cela valait la peine d'être vu, car j'ai pu constater que ces spectatrices ressemblent à s'y méprendre à des jeunes filles parfaitement normales. Je ne suis pas scandalisé du tout et encore moins étonné par ce phénomène de l'engouement de l'adolescente pour un chanteur de genre. C'est un phénomène vieux comme le monde, sans doute, qui découle en grande partie du besoin qu'ont toujours eu et auront toujours les jeunes de se donner des héros et des modèles ».

Et le Dr Lazure d'ajouter: « On se groupe autour de lui (le chanteur) pour satisfaire un besoin d'appartenance, pour faire partie d'un groupe, afin de pouvoir exprimer des sentiments très personnels dans des manifestations collectives ».

Et il a noté que ces sentiments appartiennent « au

domaine de la sensualité ». Il y a longtemps, en effet, qu'on se doute que le culte de la vedette (il n'y a de vedettes dans un certain sens, que chez les chanteurs de charme selon eux), est un « culte vénusien ». Les chanteurs de charme sont aimés d'amour !

Rudel-Tessier entre plus à fond dans les commentaires du psychiatre : « Mais là ça se complique ! Toutes ces jeunes filles et toutes ces femmes qui aiment Michel Louvain (ou un autre) sont des rêveuses éveillées. (Enfin ! presque toutes !) Je veux dire que si l'objet de leur amour est bien réel, il n'a que valeur de symbole : il est le « prince charmant » qu'on invente, en période de vacuité, et auquel on ne croit pas vraiment. C'est une sorte de jeu... dangereux, peut-être, quand il est pris trop au sérieux ! Et on le joue presque toujours assez sérieusement pour se mettre en état de trouver beaux même Tino Rossi devenu pansu et même André Claveau ! (Car c'est surtout : « Parce qu'il est beau » qu'on a répondu aux enquêteurs français qui voulaient savoir « pourquoi ».)

Qu'est-ce que vous voulez que le petit chanteur de Thetford fasse devant pareilles discussions ? C'est la première fois que je vois un psychiatre de près... et ça semble bien plus compliqué à comprendre qu'un chanteur !

Le supplice ne s'arrêta pas là, c'eût été trop beau ! La présentatrice Lizette Gervais — elle aussi devenue haut-fonctionnaire à Québec, vous voyez où ça mène — voulait maintenant savoir si c'était vrai qu'un manager astucieux pouvait fabriquer une vedette. Et la recette ?

Au tour de Dufresne : « Tout ce que je puis vous dire, c'est que j'ai essayé d'en fabriquer d'autres, comme vous dites, et que je n'ai pas toujours réussi ». Rudel-Tessier poursuit le raisonnement de Dufresne : « C'était ne pas nier son rôle tout en exprimant cette vérité qu'on ne nie plus, je crois : que la meilleure explication du succès d'un artiste, c'est encore son talent. Avoir du talent, c'est en avoir plus que ses concurrents — et Michel Louvain ne met pas Richard Verreau parmi ses concurrents ! »

Jusqu'où pouvait aller ce « déculottage en public » ? Jusque dans la maison paternelle de la rue Dubé à Thetford Mines ! Avec armes et bagages, caméras, unité mobile et tout

le personnel, Lizette Gervais s'était présentée chez Monsieur et Madame Ernest Poulin pour un «petit entretien familial de routine». Voyez-vous ça, les projecteurs et les caméras plein la petite maison de la rue Dubé, les voisins aux fenêtres, la police qui dirige la circulation, etc...

Qu'est-ce que madame Gervais a appris de neuf?

«Tout petit, Michel chantait déjà...

— Son père était chanteur...

— La famille maternelle débordait de musiciens... »

Lizette Gervais a demandé à ma mère si elle éprouvait quelque inquiétude au début de la carrière de son fils.

«Oui, j'étais inquiète. Il n'avait que dix-huit ans, c'était un bébé... Oui, j'étais inquiète. Je savais que c'était un métier dur... mais au bout d'un an, nous étions rassurés, son père et moi.»

À dix-huit ans, encore un bébé! Imaginez la grandeur de «flush-a-by» que j'aurais portée! Je crois bien que pour notre maman, on demeure toujours un bébé... quel que soit notre âge...

Pour en revenir à l'émission de télévision, les «fans» ont finalement eu droit à mon petit tour de chant, une dizaine de refrains populaires de l'heure: *Me que me que, Si tu voulais, Buenas noches, Un certain sourire, Louise, Sylvie, etc...*

L'émission s'est terminée avec un commentaire qui me fait encore réfléchir aujourd'hui. Lizette Gervais, dans son texte, parlait d'Elvis Presley «qui appartenait au passé, que la jeunesse avait adopté d'autres vedettes»... Pourtant Presley était au sommet de sa renommée. Sur ce, Rudel-Tessier commentait:

«Mais après réflexion je me suis dit qu'elle avait peut-être raison. Il s'est passé quelque chose, dans le cas d'Elvis Presley. C'est apparemment vrai qu'il n'est plus la vedette qu'il était, qu'il en est devenu une autre... plus chère que jamais, d'ailleurs. Est-ce que ce n'est pas ce qui est en train de se passer, dans le cas de Michel Louvain?»

Il est évident que mes cachets n'étaient plus ce qu'ils étaient au début: l'inflation, la renommée et les besoins grandissant d'une carrière. Je ne peux plus apparaître dans le même costume pour les deux parties d'un spectacle, il faut

plus de musiciens, des arrangements nouveaux, etc... Mais j'ai toujours fait l'impossible pour demeurer le même dans ma tête et dans mon cœur, demeurer toujours abordable pour le plus petit des auditeurs, le plus faible. Je crois que j'ai réussi dans ce domaine.

Chapitre 15

Un peu d'opérette

Lorsque le volume sort des presses à l'automne 1962, c'est dans l'euphorie que la presse salue cette date importante dans ma carrière. Depuis ce lancement, plusieurs accrocs ont été signalés... probablement des contrats mal faits, des clauses imprécises, en somme des gens qui n'ont pas pris le temps de se parler comme on le fait entre personnes civilisées.

Depuis le début de septembre, Yvan Dufresne et Francine Lusignan ne se parlent qu'à coup d'articles dans les journaux, comme si leur téléphone avait été débranché par Bell Canada et que la poste royale était en grève.

Les articles étaient signés K.L. Serais-ce Kim Laurie, une compagne qu'on a vue assez souvent à mon bras? Quelqu'un aurait-il avantage à brasser la poussière qui recouvrait déjà le petit bouquin de Miss Lusignan? Des pages complètes dans *Échos vedettes* avec des titres comme «La polémique sur la biographie de Michel Louvain», «Yvan Dufresne connaît des mauvais jours, 2 affaires troubles à son sujet!» «Yvan Dufresne se défend de ce qu'on a écrit sur son livre de Michel Louvain»...

Je n'ai jamais eu le tempérament d'un bagarreur, d'un chicanier, d'un rancunier ! Lorsque de telles histoires font se déchirer les gens à grandes pages dans les journaux, et que je suis au centre de la discussion, ça me fait mal en dedans et j'aimerais alors, grâce à un aspirateur géant, faire disparaître tous les acteurs de ces drames inutiles, mais comment faire ? La moindre intervention est interprétée comme une prise de position officielle d'un côté au détriment de l'autre.

Puisqu'on a les mains dedans, aussi bien voir les choses de près. Quelles sont les récriminations de Francine Lusignan contre Yvan Dufresne ? Simplement, elle veut recevoir les sommes qu'on lui avait promises. Dufresne ne peut payer parce qu'il n'a pas les chiffres de vente du volume. Qui possède ces données ? Le distributeur ! Nulle part, son nom n'apparaît. Je n'ai jamais su le nombre de volumes vendus au Québec et ailleurs... Des fois, la parenté est grande...

Les Éditions Mont d'Or n'ont jamais produit un rapport que j'aie pu consulter. Quant à l'imprimerie Yamaska Inc. jamais à ma connaissance, elle n'a dit le nombre d'exemplaires imprimés. Une vraie histoire pour débiles légers !

Dans un plaidoyer de défense, Yvan Dufresne met presque en doute la « maternité » de l'œuvre de Francine Lusignan ! Citons Dufresne dans le texte :

« Monsieur Pierre Luc, journaliste à *La Patrie*, avait eu l'idée première, il y a environ deux ans, d'écrire un livre sur Michel Louvain. Pierre a travaillé plusieurs mois à ce volume. L'automne dernier, Michel Louvain eut une petite querelle avec Pierre Luc. Il était donc devenu impossible pour Louvain de travailler en collaboration avec M. Luc et de signer un accord pour que ce volume soit publié.

« Pendant cette préparation, une publicité soutenue en avait annoncé la publication. C'est à ce moment que Francine Lusignan s'est offerte. J'ai plus tard découvert qu'elle avait été engagée, à titre de secrétaire, par Pierre Luc pendant les mois où celui-ci travaillait à ce livre. Elle transcrivait au propre les manuscrits de Pierre Luc, ce qui a été une source d'inspiration pour son livre à elle ».

À bien y penser, j'ai l'intention de relire le volume de 1962. On ne sait jamais, peut-être que ce n'est pas de moi

qu'on parle entre les deux couvertures!

Il paraît maintenant de plus en plus évident que mes relations sont passablement tendues avec Yvan et que la scission est proche. Dans un tel climat, il devient presque impossible de bien travailler. Une autre goutte dans le grand vase de l'amertume : Dufresne annonce à grands renforts de publicité ma présence à une soirée-bénéfice à Sorel. Ce music-hall devait réunir sur la même scène Pierre Lalonde, Donald Lautrec, Denise Filiatrault, Dominique Michel, Ginette Sage, Michel Louvain, Claude Blanchard et Léo Rivest, en somme toute l'écurie Dufresne ! Cette soirée du 15 août à Sorel avait pour but avoué de renflouer les goussets de monsieur Dufresne en mauvaise passe financière. Il avait perdu beaucoup d'argent avec le Théâtre National.

Seuls Lautrec, Desrosiers, Sage et le duo Michel-Filiatrault ont participé au spectacle. Pierre Lalonde, malgré une forte grippe, a salué la foule mais n'a pas chanté.

Pourquoi n'étais-je pas là ? J'ai appris la tenue de cette soirée quelques jours après qu'elle eut lieu, étant moi-même aux États-Unis. Personne ne m'en avait prévenu.

« *Le Sorelois* » n'a pas été tendre pour moi :

« ... les noms les plus attendus comme Michel Louvain, Pierre Lalonde et Claude Blanchard n'étaient pas de la partie.

« On ne nous fera pas croire que les organisateurs ignoraient ces absences alors que quelques heures à peine avant le spectacle on annonçait ces mêmes noms à travers les rues. De toute façon, nous ne saurons jamais la vérité sur l'affaire, mais nous osons croire qu'aucune supercherie ne se cachait là-dessous.

« Personne ne s'en inquiète outre mesure, et les jeunes filles continueront de s'émouvoir devant Michel Louvain. Mais nous espérons, mesdemoiselles, que vous avez enfin compris que votre idole ne s'inquiète pas de vous outre mesure... »

Je comprends la frustration du journaliste Jacques Béclair qui avait signé cet article, mais il était juste à côté de la vérité. En m'appelant, il aurait su que je n'étais pas au pays. J'aurais été heureux de lui donner les explications nécessaires

à mon retour... si je l'avais connu.

J'ai beaucoup trop le respect de mon public pour agir ainsi. Avec tant d'années de retard, il n'est pas trop tard pour dire aux gens de Sorel combien cet incident m'a fait de la peine. Je n'y pouvais absolument rien.

1963 n'est pas l'année de Dufresne. Une autre grande polémique l'oppose à Pierre Lalonde, Ginette Reno, Michel Dary, André Bertrand concernant le paiement des royalties sur les disques. Yvan Dufresne n'est pas un froussard. Attaqué dans les journaux, attaqué au *Club du disque*, déshabillé moralement à *Face à face*, Dufresne n'a jamais refusé de discuter l'affaire sur la place publique. On peut n'être pas d'accord avec lui, mais tous sont unanimes pour admirer le courage de cet homme.

Avec Apex, depuis six ans, Yvan Dufresne a donné un sérieux coup de barre au disque canadien. À l'époque, je trouvais exagéré l'importance qu'on donnait à ma participation au décollage de ce marché du disque. On a écrit sur ce sujet :

«... Et Michel Louvain, qu'on le veuille ou non, a révolutionné l'industrie du disque. Il a provoqué le choc nécessaire. Et c'est à Yvan Dufresne que l'on doit cela.

«Les qualités d'Yvan Dufresne doivent être exposées en ce moment où tout le monde l'attaque. Ces qualités professionnelles doivent lui donner toute la compréhension de ceux qui vivent maintenant de l'industrie du disque canadien».

Dans ce sens-là, chapeau Yvan!

Enterrons la hache de guerre et revenons à nos oignons, si vous me permettez l'expression. L'automne s'annonce bien rempli. Tous mes lundis sont retenus pour les extérieurs de *Sous le ciel de Montréal* tandis que souvent le mercredi, nous travaillons en studio avec les bandes sonores.

Septembre me promène de l'ouest de Montréal, Motel St-Georges, jusqu'en Mauricie et à Québec pour une tournée de promotion pour mon disque. Le mercredi 18 septembre, je visite les trois postes de Québec: CJLR, CKCV avec M. Gagnier et CHRC avec Roc Prou, un véritable monument à Québec et une encyclopédie de la chanson.

Nous passons une merveilleuse fin de semaine à l'Île d'Orléans en compagnie de Jean et Jacques Bélanger, André Bertrand, Monique Gaube et Guy Lepage. Nous cueillons des pommes chez Bélanger. Comme des enfants d'école, nous nous amusons dans l'eau et la boue...

Club du Disque avec Jacques Duval, *Jeunesse Oblige*, *Quoi de 9* avec Paul Bernier à Ottawa, répétition de nouvelles chansons avec Georges Tremblay, rencontre avec le réalisateur Maurice Gauvin, ça n'arrête pas en septembre. Je me demande encore comment j'ai réussi à faire tout cela. Je vole quelques instants au jeudi 26 septembre pour une visite chez Jarry Ford... Évidemment, je me laisse tenter... et je succombe à une Thunderbird gris pâle avec toit rigide noir. Une vraie beauté!

Je pique une pointe sur Québec le premier octobre pour une télévision en compagnie de Suzanne Lapointe et Jean Coutu. L'émission porte sur l'Observatoire de Québec. Je participerai d'ailleurs le 17 décembre à un grand spectacle au Colisée avec Claire Gagnier, les Jérolas, Ti-Gus et Ti-Mousse et Claude Blanchard. Les recettes seront versées au fond de l'Observatoire de Québec. Vous voyez bien que je m'intéresse aux sciences pures...

Le soir même, je suis au El Paso, à Lachine. Le lendemain, j'enregistre une bande-annonce pour Nescafé, au Studio Marko, je suis impliqué dans un accident, je fais du film au Parc Lafontaine et je retourne au El Paso pour le spectacle du soir. Cette ronde folle se poursuit sans arrêt tout l'automne. Souvent trois engagements dans la même journée dans trois villes différentes. Il y a de quoi devenir complètement « loco »... J'avais une bonne base de folie au départ, ça aide son homme.

Je travaille tellement que je n'ai pas le temps de produire des succès de palmarès. Aujourd'hui, je fouille les hit-parades de l'époque et j'y suis complètement absent. Comme dit Yvon Deschamps, je n'ai pas le temps de travailler, j'ai trop d'ouvrage!

Le jour du retour avec Dalida tient la tête presque partout tandis que mon amie Claude Valade fait des malheurs avec *Sous une pluie d'étoiles*. Le Belge Robert

Cogoi fait très bien avec *Je me sens très seul*.

Je reviens chez mes amis Girard à l'Hôtel Central, et Michel André présente les numéros comme Mike Ermay, acrobate et la danseuse Sylviane. Quand je repasse ces souvenirs-là dans ma tête, il me revient toujours cette question :

« Où sont-ils, ces gens-là avec qui j'ai eu tant de plaisir à travailler? »

L'acrobate est peut-être devenu conducteur d'autobus et la danseuse a pris de l'âge et élève sagement sa petite famille dans un duplex de banlieue! Qui sait?

Quant à Monsieur Girard, il vient de vendre et il me « confesse » qu'il a d'autres projets dans la tête. J'espère que Rodolphe et Alice reviendront sur ma route un jour, ils ont soutenu mes premiers pas dans le « show bizz ».

Je n'ai pas encore fait tout le tour de mon jardin aux extravagances. La prochaine sur la liste : je participe à New York à un bal costumé pour une quelconque œuvre de bienfaisance déguisée... Je suis Balthazar, un des rois mages. Melchior et Gaspard étaient retournés dans leur pays « par un autre chemin », comme le dit l'Évangile.

Le célèbre et original Yvon Duhaime, costumier de Radio-Canada, avait réalisé le costume dans tous ses détails, avec des tissus probablement importés de Terre Sainte, tellement ils coûtaient cher... La barbe, la couronne et tout le « kit ». Il ne manquait que les bottes que j'ai empruntées à Yoland Guérard. Le grand Yoland avait joué le rôle à la télévision et les bottes reposaient dans l'immense collection de notre Société d'état. Je pourrai dire qu'une fois dans ma vie, j'ai réussi à « chausser les bottes » de Yoland Guérard. Ce n'est pas mal, pour un petit Thetfordois!

Dans sa chronique du 2 novembre, la belle Kim revient encore avec l'histoire du volume, dans une réponse à « une fidèle lectrice de notre journal ». Elle conclut son article avec ceci :

« Les propriétaires de cabaret sont d'accord : Michel Louvain reste celui qui fait courir les foules et les cachets que son gérant exige sont toujours aussi élevés ; ce qui n'est pas peu dire avec la nuée de chanteurs qui envahissent le monde

de la chanson et « coupent » les prix en tentant désespérément de se faire connaître ».

Dans son commérage hebdomadaire, la charmante Kim garde un œil sur les volumes : « *Dans les coulisses du music-hall* de Jean Simon sera lancé le 4 novembre tandis que *Le soleil d'août* d'Yvan Daniel ne paraîtra pas avant le printemps. Serge Laprade accepte enfin de faire du cabaret, Michèle Richard et Jean Beaulne des *Baronets* sont les inséparables de la semaine, Tony Massarelli travaille en province et Ti-Gus et Ti-Mousse recevront chacun une Cadillac de l'année lors d'une fête en leur honneur. Bravo! »

À mon engagement de novembre à La Porte Saint-Jean, Georges Tremblay a fait les répétitions et Kenny Alexander, le nouveau pianiste, est du voyage.

Mardi, 17 décembre 1963, une journée pas comme les autres! Mes débuts à l'opérette à côté d'un vétéran de la scène lyrique de Montréal, Monsieur Lionel Daunais. Dans le cadre de l'émission *Tête d'affiche*, j'ai personnifié le prince Danilo.

Présentement en crise de modestie, je préfère laisser Rudel-Tessier raconter cette première :

« Tous ceux qui ont vu le prince Danilo de Michel Louvain savent maintenant que personne ne porte mieux l'habit que lui, que personne ne manie une canne avec plus de naturel que lui (et ce n'est pas rien!) Mais on sait aussi maintenant qu'il est un comédien en disponibilité, et cela, c'est encore plus important. Michel Louvain a chanté des airs du prince Danilo (et, ma foi, fort gentiment et fort plaisamment), mais il avait aussi du texte à dire et il a fait de son dialogue avec Lionel Daunais, ce vieux routier, un petit bijou.

« Alors, je ne sais pas si Michel Louvain a prouvé qu'il pouvait devenir chanteur d'opérette (je sais qu'il étudie depuis quelque temps avec le maître Bernard Diamant) mais il a certainement démontré qu'il ferait un jeune premier de très grande classe, et, à ma satisfaction à moi, en tout cas, qu'il a des talents de comédien extraordinaires ».

Ce rôle du prince Danilo, on me l'avait proposé moins d'une semaine avant l'émission. Je chantais au cabaret tous

les soirs et dès le lendemain matin à 9 heures, je retournais en studio. J'ai eu terriblement peur, mais pas une seconde, je n'ai eu envie de refuser. Et je n'ai jamais regretté d'avoir accepté. Ces journées en studio ont été des journées extraordinaires. C'est comme si tout le monde avait pris à cœur que je réussisse. Monsieur Daunais a été d'une gentillesse que je n'oublierai jamais. Sans lui, sans ses conseils, je n'aurais pas pu me rendre jusqu'à l'émission. Comme je n'aurais pas pu me passer de la patience du merveilleux chef d'orchestre Jean Deslauriers. Ce prince Danilo m'a fait pleurer deux fois : quand on me proposa le rôle, et que ce fut fini...

C'était là une bien belle façon de terminer l'année 1963, en touchant à un domaine où je n'aurais jamais osé mettre les pieds. Pourtant, ma bonne étoile était au rendez-vous du destin.

Je la verrai peut-être bientôt dans le ciel californien ou mexicain, cette étoile filante qui éclaire les sommets de ma carrière.

Au retour des vacances, je confie à madame Huguette Proulx durant son émission *Tout pour la femme* :

« Oui, j'ai un amour sérieux et je suis tellement heureux. Après avoir distribué le bonheur à des milliers de personnes, en gerbes de chansons, il me semble que j'ai droit à une petite partie de vie heureuse, une vie normale où le cœur peut battre pour quelqu'un que j'aime passionnément. »

Chapitre 16

On profane la Place des Arts

À l'époque, il s'était trouvé des gens pour faire la gorge chaude sur ses propos. D'aucuns ont ri de lui et pourtant, il était un précurseur, ce monsieur Jean-Marie Savignac de l'Exécutif de la ville de Montréal, une sorte d'éminence grise, à cause de son âge et de ses cheveux. Des hauteurs de l'Hôtel de ville qui veille sur les braves sujets, Monsieur Savignac avait déclaré, il y a plusieurs années, qu'on devrait « développer les arts artistiques à Montréal »...

C'est d'ailleurs cette phrase qui devrait être gravée en « lettres d'art » au fronton de notre célèbre Place des Arts de la rue Sainte-Catherine, pour honorer la mémoire d'un homme qui, malgré sa myopie, avait une excellente vision de l'avenir...

Quel préambule pour vous confesser que nous avons « profané » la Place des Arts en février 1964. Je ne veux pas m'excuser mais je n'étais pas seul. Ce fut un sacrilège collectif. Imaginez, un seul instant, des artistes de music-hall sur la scène de la toute nouvelle et sélecte Place des Arts!

Nous, les gens de cabaret, encore tout imprégnés de vapeurs d'alcool et de fumée, mettre nos pieds indignes dans un haut lieu sacré réservé uniquement à la culture «culturelle»! C'est monsieur Savignac qui me souffle le mot depuis sa dernière résidence de la Côte-des-Neiges.

C'est le climat qui a entouré les présentations du deuxième Music-hall canadien à la Place des Arts. Évidemment, ce n'est pas toute la population de Montréal et du Québec qui tenait ce langage, mais dans les milieux aristocratiques et snobs, on ne trouvait pas «convenable» de laisser des saltimbanques envahir le cénacle des arts... comme s'il n'y avait pas une culture populaire au pays du Québec... et quant à moi, je suis fier d'y appartenir à cette culture du peuple et de travailler à la répandre, à la propager.

Entre nous, c'est un peu chacun de nous qui a payé pour la construction de la fameuse «Place». Personnellement, j'avais participé, il y a quelques années, avec d'autres artistes à un grand Gala pour aider le financement de la Place. Bien mal venu serait celui qui oserait aujourd'hui nous en interdire l'accès à nous et à notre public. La PDA s'élève sur le site des Buisonnets... et nous étions les délinquants qui revenaient...

Les Productions Deschamps-Lelarge Inc. avaient retenu les services d'une vingtaine de «grands noms de l'époque». J'étais du groupe (évidemment!). Une publicité tapageuse avait moussé la présence du «jeune» Pierre Lalonde dont l'étoile connaissait un bel éclat dans notre firmament artistique. Les autres vedettes : Rosita Salvador (nous étions devenus des inséparables), Claude Valade, Olivier Guimond et Paul Desmarteaux, Aimé Major, Iris Robin, les Baronets, Ginette Sage, Paolo Noël et Jen Roger entré de Miami pour être du spectacle. Roger Joubert avait regroupé autour de lui d'excellents musiciens.

Dans la traditionnelle fébrilité des premières, nos répétitions allaient rondement et ce fut la représentation numéro UN, samedi premier février puis les deux spectacles du dimanche. Plus de 9 000 personnes enthousiastes nous avaient bien dit par leur présence et leurs applaudissements que le music-hall méritait ses titres de noblesse et ses lettres

de créance pour entrer par la grande porte à la Place des Arts.

Dès le lundi, une nouvelle guerre sainte commençait dans les journaux, sur deux fronts bien délimités. Le premier combat avait comme thème : « Triomphe » ou « misère » de notre music-hall ? Quant au deuxième champ de bataille, il opposait les clans de Lalonde et de Louvain... Encore la célèbre maladie du siècle : la comparomanie !

Le critique Jean-Paul Sylvain jouait de la trompette triomphale comme dans *Aïda* de Verdi. « Ce fut un second triomphe. Michel Louvain fut le héros incontesté, volant littéralement la vedette à tous les autres... Jen Roger ne s'est pas révélé inférieur à lui-même... Les Baronets ne nous ont pas surpris en étant aussi bons sinon meilleurs que bien des gens les supposaient... Paolo Noël s'est révélé encore une fois la coqueluche d'un public de dames, lui qui a reçu deux corbeilles de fleurs avant le spectacle, de la part d'admiratrices... Aimé Major a paru élégant... Quant aux femmes, Rosita Salvador et Claude Valade ont paru à la hauteur de la tâche... Quant à Ginette Sage et Iris Robin, l'habitude du cabaret était trop bien ancrée en elles ! » Dans l'ensemble cette critique dénotait beaucoup d'éléments positifs.

Dans la grosse *Presse* de la rue Saint-Jacques, Jean O'Neil a les incisives plus aiguisées. Coiffé du titre « Grandeur et misère de notre music-hall », l'article de monsieur O'Neil n'y va pas avec le dos de la cuillère.

« Je sens que je vais encore faire de la peine à Madame Saint-Onge et à la clique de « disc-jockeys » qui sont ses souteneurs officiels, mais le music-hall est une chose et le flirt en est une autre. Je veux bien que le music-hall soit un sac à tout mettre mais quand on est dépourvu de talent au point de n'avoir plus à offrir que son clin d'œil, son sourire, son baiser, sa poitrine ou sa paire de jambes, j'estime qu'on devrait se contenter de travailler au cabaret ou, mieux, au coin de la rue ».

Avec monsieur O'Neil, on n'était pas rendu au fond du carquois de flèches qui font mal à une carrière.

« Chacun ses goûts, quoi ! Tant que les artistes de music-hall essaient de m'émouvoir ou de m'amuser, ça me va ; quand

leur numéro n'est rien d'autre qu'une vulgaire entreprise de séduction, ça m'écoeure un peu et ça m'ennuie beaucoup. Aussi je dirai peu de choses de Rosita Salvador, d'Iris Robin, de Pierre Lalonde et de Jen Roger, leur souhaitant simplement de rejoindre la clientèle à laquelle ils s'adressent.

« Aimé Major n'a pas semblé très à l'aise devant cet immense public de la Grande Salle. Une bonne voix mais un style très impersonnel. On dirait qu'il n'y a personne en scène quand il y est. »

Par ailleurs, il semble avoir changé de plume pour finir son article; il devient plus doux, plus tendre, une manière d'entreprise de charme, de séduction. Il dira de Paolo Noël : « Il a été excellent. Voici un chanteur essentiellement populaire et qui n'a aucun des défauts du chanteur populaire; c'est comme si le succès ne l'avait jamais affecté.

« Claude Valade et Ginette Sage sont deux bonnes diseuses, bien en voix, mais sans grande originalité dans l'interprétation.

« Les Baronets forment un trio épatant. On ne le dirait pas au début quand on les voit parader dans leur habit rose mais ils ne mettent pas de temps à le prouver... Ce sont des comiques irrésistibles quand vient le moment de parodier les vedettes de l'heure ».

Puis mon tour arriva !

« Michel Louvain a choisi un style il y a six ans et il l'a gardé. Du simple point de vue vocal, je crois qu'on chercherait vainement son pareil ici. Le secret de Michel Louvain, c'est peut-être d'avoir trouvé un répertoire qui ne soit pas foncièrement idiot et de très bien l'interpréter. Chanteur de charme, oui, mais quand il est en scène, contrairement à certains émules, il donne l'impression de participer plus à un spectacle qu'à un concours de beauté. Son numéro de samedi était bien à point, bien en place, très sobre vu l'entourage. »

Monsieur O'Neil prolonge le tapis rouge jusque sous les pieds de notre grand comique national.

« D'Olivier Guimond et de Paul Desmarteaux, que peut-on dire qui n'ait déjà été dit. Guimond est certainement un de nos grands comédiens, notre amuseur public numéro un, et

Desmarteaux n'a pas son pareil pour le faire travailler. Leur sketch de samedi accusait une certaine longueur mais au bout du compte le public n'est jamais perdant avec Guimond »

Revenons à l'autre combat qui fait «rage», bien malgré moi, dans une guerre d'usure que les journaux ont montée de toutes pièces. Selon Monic Nadeau de *Télé-radiomonde*, l'affaire est maintenant claire... puisque «9 000 personnes ont rendu leur verdict à la Place des Arts».

Selon madame Nadeau, je demeure «la vedette numéro un» parce que j'ai su m'ajuster au public adulte tout en gardant un tour de chant de «rechange» quand je dois me produire devant les «teenagers».

«Malgré la publicité tapageuse qui entoure Pierre Lalonde, Michel Louvain demeure le no 1 de la chanson. Michel Louvain demeure le roi des chanteurs. Depuis quelques mois, les disques-jockeys avaient relégué Michel Louvain au second plan. À un point tel, que ses admirateurs se posaient la question : «Et si Louvain n'était plus dans la course?»

«Les trois représentations du 2e Music-hall canadien, à la Place des Arts, affirment d'une façon indiscutable que Michel Louvain est demeuré en tête. C'est à la suite de son triomphe (le terme n'est pas exagéré) que nous avons rencontré Michel Louvain».

Dans un long exposé, Monic Nadeau explique que 90% du public de la P.D.A. était composé de personnes âgées de plus de 25 ans et c'est à ce public que j'ai plu. Bravo. Je profite de l'occasion que m'offrait madame Nadeau pour exposer mes idées personnelles sur ma carrière, le spectacle, le monde des arts. Je me disais : Alors que le projecteur est braqué sur toi, Louvain, c'est l'occasion rêvée de livrer ton crédo. Je lui ai longuement parlé de la tenue en scène. Ce n'est pas tout d'exciter les jeunes, il faut plaire aux parents, sinon c'est tout un public qui vous tourne le dos. Le métier, ce n'est pas uniquement la chanson, c'est un tout. C'est le choix d'un répertoire approprié, c'est de la mise en scène, c'est la façon de se comporter en public en dehors des spectacles. La grande règle d'or : aimer et respecter le public. Les gens ne sont pas bêtes, ils sentent si vous les aimez, si

vous les respectez. Je donne un exemple personnel. Même à mes débuts, quand je rencontrais mon idole Yoland Guérard, il venait droit vers moi la main tendue. J'étais très content. Avec le public, c'est la même chose : il vous admire, il vous aime, il demande en retour que vous l'aimiez. Ça ne doit pas être à sens unique.

Mais tout cela, c'est une question d'éducation que l'on reçoit à la maison. C'est la base de l'édifice de notre vie. Quand ça manque au départ, ça grimpe de travers... comme la tour de Pise... qui penche toujours du même côté. Si je me sens bien à l'aise en veston et en cravate, c'est à ma mère que je le dois. Si je sais me conduire en public, c'est à elle que je le dois. Le respect des autres, c'est à ma mère que je le dois et ça, ça demeure toute une vie ! Ça reste collé à quelqu'un comme la peau du dos.

Une fois dans les confidences, allons plus loin. Je parle à Monic Nadeau de la fidélité des publics. Les « teenagers » sont passablement « plume-au-vent ». Ils renient facilement leurs idoles selon les caprices du moment. Samedi soir, ils crieront pour Lautrec et dimanche après-midi, ils s'évanouiront pour Lalonde ou Louvain. Tout cela est bien éphémère. Une carrière ne peut s'ériger sur des sables aussi mouvants. Le public adulte lui est fidèle et donnerait sa chemise pour quelqu'un qu'il aime. Qu'on regarde la popularité de Yoland Guérard, Lucille Dumont, Dominique Michel, Jacques Normand.

J'en ai profité aussi pour expliquer que j'avais vieilli... Je ne voulais plus être « le grand bébé de la chanson », avec « une naïveté bien touchante ». Je ne suis plus entouré de parasites qui siphonnaient mes économies. Aujourd'hui, je peux analyser froidement des situations, savoir ce qu'il faut faire pour arriver là où je veux. Ce sont des propos bien terre à terre que je livrais à Monic Nadeau qui désirait probablement entendre de moi « la suite et la fin de la guerre des étoiles ». Nous parlons de mariage et d'amour. Mais plus tard, dans cinq ans...

Monic conclut ses deux pages de reportage :

« Michel Louvain toujours bon premier sera difficile à déloger parce qu'il a toutes les qualités d'une idole qui dure :

la beauté, le talent, le bon sens, l'intelligence, le goût du travail, la classe... beaucoup de classe. La classe, un élément important que trop peu de vedettes pour «teenagers» possèdent.»

En relisant ces lignes, aujourd'hui, je me demande sérieusement si Monic n'entendait pas, elle aussi, des cloches nuptiales sonner dans le lointain! Ça paraît certainement prétentieux de citer ces textes, mais ils sont révélateurs d'une époque, d'un style et ça vaut la peine d'en faire l'écho... même si ce n'était que pour les Archives nationales! Au rayon de la modestie!

Si le paragraphe précédent se joue sur la corde de la prétention, j'admets bien volontiers que je suis bien retombé de mon nuage lorsque, sous la signature de Pierre Trudel, je lis: «Les trois grands (Louvain, Lalonde, Gignac) menacés par... Tony Massarelli, Donald Lautrec et Serge Laprade.»

Trudel nous oppose l'un à l'autre, exactement comme dans un match de boxe. Le combat s'engage donc à finir entre Massarelli et Louvain.

«... Vient ensuite le cas Michel Louvain, ce Don Juan devant l'Éternel qui jouit toujours d'une popularité des plus enviabiles. Certains persistent à affirmer qu'il est encore le numéro un de la chanson. Comment expliquer alors que ses disques se vendaient moins qu'auparavant, que ses chansons ne se classaient pas aussi facilement sur le palmarès, au point qu'il s'en inquiétait lui-même, qu'il se posait des questions, que ses nerfs étaient souvent à bout et qu'il discutait le coup avec son gérant pour analyser la situation? Il faut bien admettre que son étoile donne des signes de pâleur auprès des jeunes, qu'elle clignote. Ce qui porte à croire qu'au cours des prochains mois, il quittera de plus en plus le monde des jeunes pour s'adresser à un public plus adulte et par le fait même plus stable dans ses goûts. Il envisagera alors une carrière internationale et prouvera définitivement qu'il est un artiste de classe. Ce changement est déjà en bonne voie dans le cas de Michel Louvain.

«Son plus proche rival, si surprenant que cela puisse paraître, sera Tony Massarelli. Fort de l'appui de la colonie italienne pour laquelle il est unique et incomparable, sa

popularité grandira et il abordera encore plus la chanson sentimentale et remportera plus de succès, surtout avec son accent pittoresque qui plaît au public»:

Pierre Trudel, en plus d'avoir une vision juste des choses, présentait un article positif, un article qui portait à la réflexion. En ce début d'année, les résolutions étaient bien claires au tableau de la carrière. D'ailleurs, depuis quelques mois, on sentait bien cette métamorphose chez moi. Dans le style de «finies les folies», je devais donner un sérieux coup de barre à ma carrière, sinon l'horizon se fermait à vue d'œil. J'aurai 27 ans à l'été et l'heure du renouveau vient de sonner. D'abord un choix de chansons mieux adaptées au public adulte qui me fait confiance de plus en plus; puis une attention particulière dans ma présence en scène. Le cabaret n'est pas un studio de télévision: les gens sont là en chair et en os, ils réagissent ou ils sont amorphes, mais il faut savoir tirer une réaction du public. Les grands de la scène livrent ce combat tous les soirs. C'est à moi maintenant de jouer et de prouver que j'ai quelque chose dans le ventre.

Dans la publicité également, je veux mettre mon nez. Des réclames me montrent en photo de débutant, c'est fini et faut que ça change... C'est un slogan qui a été populaire il y a trois ans.

Immédiatement après la Place des Arts, c'est le retour à la Casa Loma, mais cette fois la publicité a changé. Photo nouvelle, disposition renouvelée de l'annonce, les titres sont différents. Il faut que les gens se rendent compte que je suis reparti sur un second souffle comme l'athlète du marathon.

Je fais une télévision avec Elaine Bédard le soir du mardi gras, et cette *Tête d'affiche* n'est pas un simple music-hall mais un grand divertissement avec Elaine représentant la Femme à travers les âges. Nous étions toute une brochette de mâles pour lui donner la réplique. Jacques Godin en patricien romain, Pierre Létourneau en troubadour, Gérard Poirier en Louis XIV, Paul Buissonneau en Napoléon Ier, Benoît Marleau en beau Brummel, Henri Norbert en vieux Beau 1900 et Jacques Blanchet... au naturel. J'étais Adam! À un journaliste qui me demandait: «Comment vous sentez-vous dans la peau de cet illustre personnage et croyez-vous

bien l'incarner? » je n'ai eu pour réponse que je me sentais un peu nu. J'espère que je ne serai pas gêné le soir de l'émission. C'est une lourde responsabilité d'incarner l'Homme à travers les siècles, mais avec une si charmante Ève, le fruit défendu aura bien meilleur goût... Durant l'émission, j'ai chanté des refrains qui ne figuraient pas à mon répertoire. Jacques Normand menait la barque d'une main de maître.

Entre les spectacles, je travaille à la maison. Maintenant installé depuis plusieurs mois sur la rue McGregor, j'ai trois pièces décorées à mon goût. *Échos-Vedettes* avec Lise Lapierre pénètre chez moi pour un grand reportage. Plusieurs laissent entendre que ma maison était un *free for all* perpétuel, une sorte de maison de passe; alors je voulais bien mon petit chez-nous comme j'ai voulu qu'il soit, avec mes objets personnels, les bibelots que j'ai collectionnés à travers mes voyages. L'article qui s'étendait les flancs sur trois pages présentait une douzaine de photos... depuis le cuisinier jusqu'au gars dans le bain... du collectionneur d'horloges jusqu'au chanteur sérieux au téléphone style provincial français. On me voyait dans douze situations différentes. Beaucoup de photos pour faire rêver bien des demoiselles.

Une fois de plus, je participe au Gala anniversaire du canal 10. CFCM-TV a déjà trois ans, le temps passe vite. Le réalisateur Noël Gauvin avait réuni autour de lui une pléiade de noms très populaires. Les trois Juliette, Béliveau, Huot et Pétrie, les chanteuses Lucille Dumont, Murielle Millard, Margot Lefebvre et Ginette Reno; du côté des hommes, nous étions Réal Giguère, Jean Coutu, Yves Christian, Joël Denis, André Lejeune, Jen Roger, Yoland Guérard et moi. Vingt musiciens travaillaient sous la direction de Georges Tremblay tandis que Raymond Lemay animait le Gala, diffusé depuis la scène du théâtre Saint-Denis.

Ces grandes soirées de Gala deviennent facilement le moment des rencontres avec des copains du métier qu'on n'a pas l'occasion de croiser souvent... justement à cause du métier. Les meilleurs moments ne sont pas toujours ceux qui sont présentés au petit écran, mais ces joyeuses discussions de coulisses où les titres et les grandes formules sont demeurés au vestiaire. Les parties qui terminent ces galas sont

également des pièces de collection. Les gens de la carrière sont au naturel, les patrons écopent quelquefois de flèches lancées un peu bas, mais dans l'ensemble, ces soirées mondaines sont des petits bijoux d'esprit, d'humour et de camaraderie.

Chapitre 17

Un plafond ou le principe de Peter

Vous avez certainement lu ce succès de librairie : *Le principe de Peter*. On y explique en détail le processus de plafonnement de chaque individu. Autant quelqu'un peut remporter du succès à un certain niveau, autant il peut échouer lorsqu'il tente de dépasser ce plafond ! Quelques exemples : un excellent musicien ne deviendra pas nécessairement un bon chef d'orchestre ; un choriste expert n'est pas infailliblement voué à une carrière de chanteur ; un compositeur hors pair n'est pas pour autant un musicien de concert...

Tout ça pour vous dire que moi, j'ai l'impression d'être un excellent deuxième pour le concours de Monsieur Radio-Télévision et que je ne devrais pas m'attendre à gravir le dernier échelon qui mène au titre. Depuis trois ans, les preuves sont faites, le deuxième barreau me semble destiné pour la vie et je dois en prendre mon parti, un point c'est tout !

Dès le 22 février, le concours 1964 est lancé et les bulletins commencent à entrer. Une fois de plus, je suis pris dans la tourmente... Avec les années, j'en suis devenu masochiste... Les gens m'en parlent, je réponds avec humour... ne pouvant faire autrement. Dès le premier bulletin de «santé» du concours, «Fernand Gignac prend une avance sur Michel Louvain mais les votes commencent juste à entrer, ce qui constitue tout au plus un indice...»

Le printemps sera long comme une soirée d'élection alors que les résultats serrés sont lents à sortir. Au début, on prend ça à la légère, feignant de n'y attacher aucune importance, puis les chiffres se corsent et vous vous dites : «Tout à coup que cette fois, ça marche...»

Une semaine après le début de la publication des résultats, les chiffres officiels montrent que «Michel Louvain mène le bal sur Fernand Gignac avec plus de 724 votes, ce qui confirme les dires de ceux qui prétendent que la popularité du chanteur de charme est loin de s'effriter».

Pierre Lalonde, Jean Coutu, Joël Denis suivaient de près... Une autre lutte à finir... Mais comme il ne faut pas mourir pour ça, sur les autres plans, la vie continuait de plus belle.

La comparomanie est loin de mourir de sa belle mort. Jacques Matti du *Journal des vedettes* en souffre de certains symptômes secondaires : il compare maintenant les chanteurs et les comédiens, en l'occurrence Benoît Girard à Louvain et sa question-clé : «Les jeunes chanteurs poussent plus vite que les jeunes comédiens; pourquoi?»

Dans un long article, mon nom n'apparaît qu'une fois. «Nous comprenons pourquoi un Michel Louvain atteint rapidement la gloire alors qu'un Richard Martin attend encore que tous les espoirs se réalisent. Un Pierre Lalonde est soutenu par toute une organisation qui ne redoute pas le scandale, les critiques. Tandis qu'un Benoît Girard doit conserver son standing. Un Lautrec peut chanter, vautré sur un lit, il peut se déshabiller en scène; on crie, on hurle, les journalistes bien pensants écrivent qu'il est ridicule, mais il devient ainsi une coqueluche, une super vedette. Allez donc demander à un comédien de danser le twist en jouant «La

guerre de Troie n'aura pas lieu...Et sa carrière théâtrale sera compromise... par contre il pourra devenir chanteur du jour au lendemain... À vous de conclure...»

J'ignore si cet article a eu des rebondissements célèbres. Monsieur Matti livrait là le fond de sa pensée et c'était son droit. Comme chanteur, il m'est arrivé de dire des textes en scène et on m'a dit que ce n'était pas si mal... J'ai vu des comédiens chanter, danser, se dévêtir et même se coucher en scène et ce n'était pas ridicule pour l'ombre d'un sou. Ça dépend... de qui, et comment c'est fait!

D'ailleurs, l'une de nos plus grandes comédiennes, Madame Juliette Pétrie m'a fortement conseillé de faire de la comédie. Après plus de quarante ans dans le monde de la scène populaire — à cette époque elle était toujours boudée par la télévision, gardienne de nos droits sacrés — Juliette Pétrie répétait à qui voulait l'entendre :

«Ce qui manque le plus, c'est des jeunes premiers de classe. Il n'y a pratiquement pas de jeunes hommes jolis qui sachent à la fois chanter et jouer la comédie. Et pour monter des revues intéressantes, il faut des jeunes premiers pour tenir les rôles dans les scènes d'amour. Actuellement, la plupart des troupes font tomber en amour une jouvencelle avec un homme dans la quarantaine. Les trois quarts du temps, nous chambardons l'intrigue de toute pièce que nous jouons, faute de trouver un jeune premier capable de jouer la comédie et de chanter».

«Michel Louvain serait le jeune premier par excellence. Non seulement chante-t-il bien, mais encore a-t-il véritablement l'allure d'un jeune premier! Il pourrait jouer dans de nombreuses revues et s'avérer une grande vedette dans ce domaine».

Cette situation se présenta à moi lorsque Donald Lautrec dut quitter la troupe «Zéro de conduite». Pas trop sûr de moi, j'ai demandé conseil à Yvan Dufresne qui me suggéra de décliner cette invitation...

Madame Pétrie revint à la charge en précisant que je ferais fortune dans cette voie et que ma carrière de chanteur n'en souffrirait aucun préjudice.

«Bien au contraire, affirmait-elle, je serais prête à

donner moi-même toutes les leçons dont pourrait avoir besoin Michel. En peu de temps, il se révélerait le jeune premier le plus sensationnel qui soit!»

Dans des circonstances comme celle-là, on consulte, on attend, puis la chance reprend le train pour ailleurs. Lorsque votre décision est prise, il est trop tard, vous vous retrouvez tout seul sur le quai de la gare. C'est bien dommage parce que la comédie m'aurait certainement intéressé. J'ai un petit côté cabotin qui aurait trouvé là un débouché naturel. Mais il est trop tard pour pleurer sur ces erreurs de jeunesse. Un conseiller plus clairvoyant aurait peut-être donné un verdict différent. Juliette Pétrie avait ouvert toute grande l'entrée de la scène... et dans la pénombre, j'ai plutôt tombé dans «le trou du souffleur» pour disparaître de la comédie à tout jamais.

Pas de la scène cependant ! Les Producteurs Deschamps-Lelarge, même en profond désaccord entre eux, décident de présenter un troisième Music-hall canadien à la Place des Arts. Ils ajoutent même une soirée additionnelle. Fernand Gignac, Jacques Desrosiers, Margot Lefebvre, les Baronets et moi en serons à notre deuxième apparition sur cette scène tandis que Juliette Béliveau, Elaine Bédard, Marcel Gamache et Muriel Millard en seront à «leurs débuts à la P.D.A.» Le maestro Roger Joubert dirigera une formation de 16 musiciens. Le chorégraphe Michel Boudot présentera deux nouveaux numéros intitulés *L'homme au bras d'or* et *Le rapide blanc*. Nous serons là du jeudi 12 mars au samedi soir.

Les critiques ont les dents moins pointues et le music-hall semble bien avoir trouvé un grand toit bien à lui à la Place des Arts. Il y a encore des snobs qui nous bourent mais c'est la «misérable minorité».

Lorsque la Place des Arts s'avère trop petite ou trop chère, nous nous transportons au Forum; le peuple connaît bien le chemin du Forum et il s'y sent à l'aise. À l'invitation de la station CJAD, je participe au *Show of shows*, le soir du poisson d'avril. Organisé pour les enfants infirmes du Québec, ce spectacle mettait en scène une cinquantaine de vedettes canadiennes et américaines. Nous étions deux Canadiens français : la soprano Colette Boky et le baryton

Louvain. Non pas pour me faire «péter les bretelles», mais seulement pour vous indiquer la classe de ce spectacle, je vous donne la joyeuse liste de «mes» confrères de scène.

Le ténor Allan Bruce, le chef d'orchestre du Hollywood Bowl Symphony Carmen Dragon, le pianiste et compositeur de musique de films George Greeley, l'homme à la voix superbe Lorne Greene longtemps à CBC et maintenant avec la série *Bonanza*, la chanteuse populaire Janice Harper, le comédien américain Alan King, le ténor américain Bob McGrath, Mitch Miller l'homme du *sing-along*, la grande Jane Morgan, the Raftsmen, groupe folklorique, The Gino Silvi Singers, Jerry Vale et le chef d'orchestre canadien Denny Vaughan. Les meilleures voix de CJAD se succédaient au micro pour les présentations. Quelle soirée de rêve. J'avais plus le goût d'assister au spectacle que d'y participer, tellement il y avait des noms fameux à l'affiche. Le lendemain, les journaux de langue française titraient: «Louvain et Boky triomphent au Forum», comme j'ai déjà lu: «Richard et Geoffrion comptent au Forum»...

«Colette Boky a démontré une fois de plus qu'on n'a pas tort de prétendre qu'elle est la plus grande découverte des dix dernières années au Québec. Mme Boky, radieuse et fort en voix, a charmé l'auditoire. Colette ira bientôt en Europe puis se rendra donner une série de représentations au célèbre Covent Garden de Londres».

Cette phrase me rappelle un peu ce mot du ministre québécois qui avait écrit sur une carte postale: «Ce soir, je couche à Paris, demain serai en Europe...»

Le journal continuait: «Michel Louvain n'avait pas un rôle facile, surtout qu'il devait chanter après des artistes de renommée internationale, dont Jane Morgan. Il s'en est très bien tiré, même s'il avait choisi d'interpréter son tour de chant presque au complet en français».

Partout les félicitations pleuvaient à l'intention du poste CJAD d'avoir obtenu un si grand succès avec son *Show of the shows*. Les enfants infirmes du Québec venaient de trouver là de vaillants supporteurs.

Mon septième microsillon voit le jour en avril avec mon prénom comme titre. Le texte de la pochette est signé Phil

Laframboise... et c'est certainement le plus beau texte du long-jeu!

L'ami Phil qui a été l'un des premiers à écrire sur ma carrière professionnelle en 1958, dit ceci : « Si lorsque je lui fis son premier reportage je lui accordai une certaine faveur, en me demandant de présenter son dernier long-jeu c'est lui qui, aujourd'hui, m'honore grandement ».

Curieux retour des choses, n'est-ce pas? Phil parle ensuite de mon évolution.

« Oui, Michel Louvain, je ne puis demeurer indifférent devant tout ce que tu es devenu, devant tout ce que tu représentes pour nous, les aînés. Certes, tu n'es pas précisément le genre de chanteurs qui me touchent de près et ton répertoire m'est quelque peu étranger, mais je dois avouer toute l'admiration que j'éprouve ce soir, devant le grand bonhomme que tu es devenu.

« Pour se convaincre des progrès énormes que tu as accomplis en si peu de temps, il suffit de comparer ton premier et ton dernier disque. Quelle métamorphose! Comme tu as dû bûcher durement pour parvenir ainsi au rang des meilleurs interprètes. La promesse que tu représentais s'avère déjà concluante vérité... »

Plus loin, Phil Laframboise parle de « ce respect du public, celui de la chanson et du travail aussi. Plus on te prédisait l'échec fatal, plus tu fonçais dans le travail. On t'a alors pris au sérieux. On t'a alors respecté comme on te respecte encore ».

Le reste de la présentation est trop élogieuse pour l'exposer ici. Peut-être reste-t-il des copies de ce disque ALF-1562 dans un fond de disquaire? Ça fait bon de relire ces textes, particulièrement les soirs de cafard quand la solitude est plus lourde qu'à l'habitude... Ça fait chaud d'entendre ces derniers mots de Phil Laframboise : « Dans nos rangs, il y aura toujours une place de choix pour les braves petits soldats de ta catégorie. Va haut la tête, Michel Louvain, en chantant encore la chanson de ton existence, puisque tel est ton destin. C'est dans la clarté, au grand jour, qu'il faut t'applaudir. En ce qui me concerne, voilà qui est fait. »

Au lancement du long-parcours, comme un père à son

fils, j'ai repris, sans m'en rendre compte, les conseils que mon frère André Roc m'avait prodigués à mes tout débuts.

Je disais aux jeunes qui avaient la tentation d'entrer dans la carrière: «C'est un métier trop difficile, trop dur. Il faut constamment se battre pour arriver à quelque chose. Je ne conseille pas la carrière de chanteur à qui que ce soit».

Aujourd'hui, avec plusieurs autres années d'expérience, je tiendrais le même langage, peut-être même plus rigoureux encore parce que la vie s'est chargée de me ballotter au gré de sa fantaisie et des humeurs d'une mer souvent démontée.

C'est un peu avec ces idées en tête que j'acceptais de rencontrer Jacques Brel pour une interview commandée par *Échos-Vedettes*. Comme j'avais déjà rencontré Brel à Québec, il me remplaçait Chez Gérard, et qu'il était l'une de mes vedettes préférées, l'entretien devenait un grand plaisir. Seulement, il y avait un handicap. Je n'avais jamais interviewé d'artiste... Je prépare mes questions et je file à la Comédie canadienne avec la journaliste Kim Laurie.

Depuis que j'ai vu travailler Jacques Brel au théâtre de l'Olympia à Paris, j'ai été emballé par ce Belge qui remplit à lui seul la scène et la salle, les esprits et les cœurs. Aussitôt revenu à Montréal, j'ai placé dans mon tour de chant: *Ne me quitte pas*. Aujourd'hui, quand je lui parle de cette chanson, il me dit:

«C'est un hymne à la lâcheté. Je suis un peu lâche...»

Notre rencontre se fait au beau milieu d'une répétition à la Comédie canadienne. Brel est calme, détendu, il rit à gorge déployée. Nous sommes bien loin du Brel triste et ténébreux qu'on voit dans les films.

Du public de Montréal, Jacques dit qu'il est comme tous les publics des vingt pays où il a chanté.

«C'est un public un peu méfiant... au début... prudent... C'est ça, prudent... mais généreux. Dès les premières chansons, je sais quel public est devant moi... mais quant à savoir si ça marchera ou non, c'est impossible.»

Brel explique ensuite le combat qu'il livre tous les soirs pour gagner ses salles. Je lui pose ensuite la question:

«Quand vous écrivez une chanson, la faites-vous en pensant à vous comme interprète ou... — J'écris en pensant à

moi... pour moi... mais pas en tant que chanteur. J'écris pour me faire plaisir.»

Jacques Brel m'explique ensuite sa rage de vivre, d'aller plus vite. Il appelle cela sa vitalité. Il me parle de son « petit côté très emporté... un petit peu trop passionné... « Ça m'a fait faire un nombre impressionnant de bêtises », me dira-t-il.

Pour les besoins du journal, je conclus l'interview — ma première et ma dernière — par ce commentaire : « C'est amusant, faire une entrevue mais... je ne sais pas si j'aimerais devenir journaliste. Je crois que je préfère chanter. Oui, j'accroche ma plume et mon calepin ». J'aurais bien pu dire : je ferme mon calepin pour la dernière fois.

Le succès de Brel à Montréal a été phénoménal malgré le fait qu'il nous revenait pour la troisième fois en quelques années. Son récital de 26 chansons nous présentait un heureux mélange de nouveaux et anciens succès de son cru. C'est à l'occasion de ce récital que Brel nous présenta *Les vieux* pour la première fois.

Sur les palmarès, je suis complètement absent malgré un nouveau long-jeu tout frais sorti des presses d'Apex. Moïra tient le haut du pavé avec *Le fruit de notre amour*. La jeune Michèle Richard s'inscrit dans le succès avec une troisième place avec *Je suis libre*. *La mamma* d'Aznavour se balade sur plusieurs palmarès avec des interprètes comme Monique Gaube et Ginette Ravel. Certains auditeurs préfèrent l'original avec l'unique Charles. C'est une question de goût ou de parenté.

Dans sa chronique du disque, Jacques Duval est toujours le fossoyeur numéro Un du Québec, avec son Cimetière. Le chanteur Pierre Lebon devient sa dernière victime. Voici le coup de pelle : « Le chanteur Pierre Lebon vient de nous prouver que le ridicule n'a pas de limites avec son dernier enregistrement Rusticana que nous avons expédié au cimetière la semaine dernière. Il s'agit de *Gros oiseau* une version de *Surfin' Bird*. Comme dirait notre ami Nolès... « les Américains font la même chose et vous ne dites rien... » Tout à fait d'accord, mais ce n'est pas parce que les Américains font une bêtise qu'il faut la répéter... »

Jacques Duval a presque toujours eu un flair naturel

pour déceler les succès des productions « ben » ordinaires. Cependant, il lui est passé, à l'occasion, quelques grands succès entre les dents... À cette époque, seul le Pape était infaillible... dans les questions de dogme et de morale, nous disait-on à l'école.

En mai, je retourne à Saint-Martin comme on entre chez soi après un voyage à l'étranger. Lolita de Carlo travaille avec nous. La carte des vedettes était généreuse: Faith Gardner, Wally Aspell et Paul Berval sont aussi au programme avec moi.

Ma carrière me conduit à la Porte Saint-Jean à la mi-juin et la fièvre de naviguer est rendue à un paroxysme. Récemment, on devait inaugurer la « saison maritime » mais Dame Météo avec ses caprices avait retardé sine die cette petite fête annuelle. Cependant, comme Québec m'offrait toutes les facilités fluviales souhaitées, je téléphone à des amis de Montréal qui avaient déjà pris « la mer » avec moi et leur demande de mettre le cap sur la Vieille Capitale à la barre du *César II*.

Comme dans la chanson *Partons, la mer est belle*, mes marins d'eau douce ont fait plus confiance aux vapeurs d'alcool qu'à leurs connaissances maritimes pour naviguer vers la Marina de l'Anse-aux-Foulons.

Sur le lac Saint-Pierre, au lieu de contourner toutes les bouées comme le skieur olympique passe entre les balises, mes navigateurs ont pris un savant raccourci qui les a conduits directement sur un banc de roc à la hauteur de Nicolet. Le pauvre *César II* donnait du flanc dans un angle de 48 degrés, la coque était « maganée » pour plusieurs milliers de dollars et moi, j'attendais l'arrivée triomphale du bateau à Québec.

L'accident de parcours est survenu dans la nuit du samedi au dimanche 21 juin. À la levée du jour, mon commandant m'atteint au téléphone.

« Trois hommes à la mer, on signale un naufrage non loin de Trois-Rivières. »

Je n'apprécie pas particulièrement la plaisanterie et je dis adieu à ces croisières de rêve autour de l'Île d'Orléans, près des chutes Montmorency, du côté de Saint-Vallier, près

de l'embouchure de la rivière Chaudière, celle que j'ai déjà traversée en chaloupe durant la débâcle pour chanter à Beauceville...

Avec l'aide des gens du coin, *César II* est remis à flot au moment de la marée haute qui se fait sentir légèrement à cet endroit. Une vingtaine d'hommes, avec la puissance de leurs muscles, ont tiré le pauvre *César* de sa fâcheuse position et je l'ai ensuite fait remorquer en cale sèche à Repentigny. Sans parler des réparations à la coque du petit navire, l'opération venait de coûter \$2 500 à mes assurances. La saison de navigation 1964 aura été de bien courte durée à mon grand regret... À cause de la vie trépidante que je mène, le calme du fleuve et son enchantement pittoresque devenaient pour moi la meilleure thérapie naturelle possible. Je fais mon deuil pour cet été de la navigation.

De retour à Montréal au début de juillet, je pousse quelques pointes en direction de Repentigny pour connaître l'état de «convalescence» de *César*. Avec les experts en construction navale, on constate que les «nervures» de la charpente ont été touchées et doivent être remplacées, sinon le bateau ne pourra résister aux «fortes mers» qu'on rencontre au hasard des tempêtes. J'aime bien l'eau, mais je n'apprécierais pas terminer une croisière à la nage...

On fait le nécessaire pour radouber *César II* et moi je retourne chanter à Saint-Martin. Cette fois, je forme équipe avec Wally Aspell et Denyse Guay.

Depuis quelques semaines, le téléphone sonne et les télégrammes s'échangent entre Montréal et San Juan. Les contrats sont signés et je retourne dans l'île pour une troisième année consécutive. Fort des expériences antérieures, je prépare ce tour de chant pour ce public en or qui aime bien se faire bercer de douces romances en... quelques langues... depuis les succès de Paris jusqu'à ceux de Broadway en passant par ces grandes mélodies de l'Amérique latine.

Sous la signature de Tony Beacon du *San Juan Diary*, un article me surprend au départ et me plaît particulièrement à cause de certaines expressions qui sont revenues par la suite dans la publicité qui entoure mon passage dans l'île.

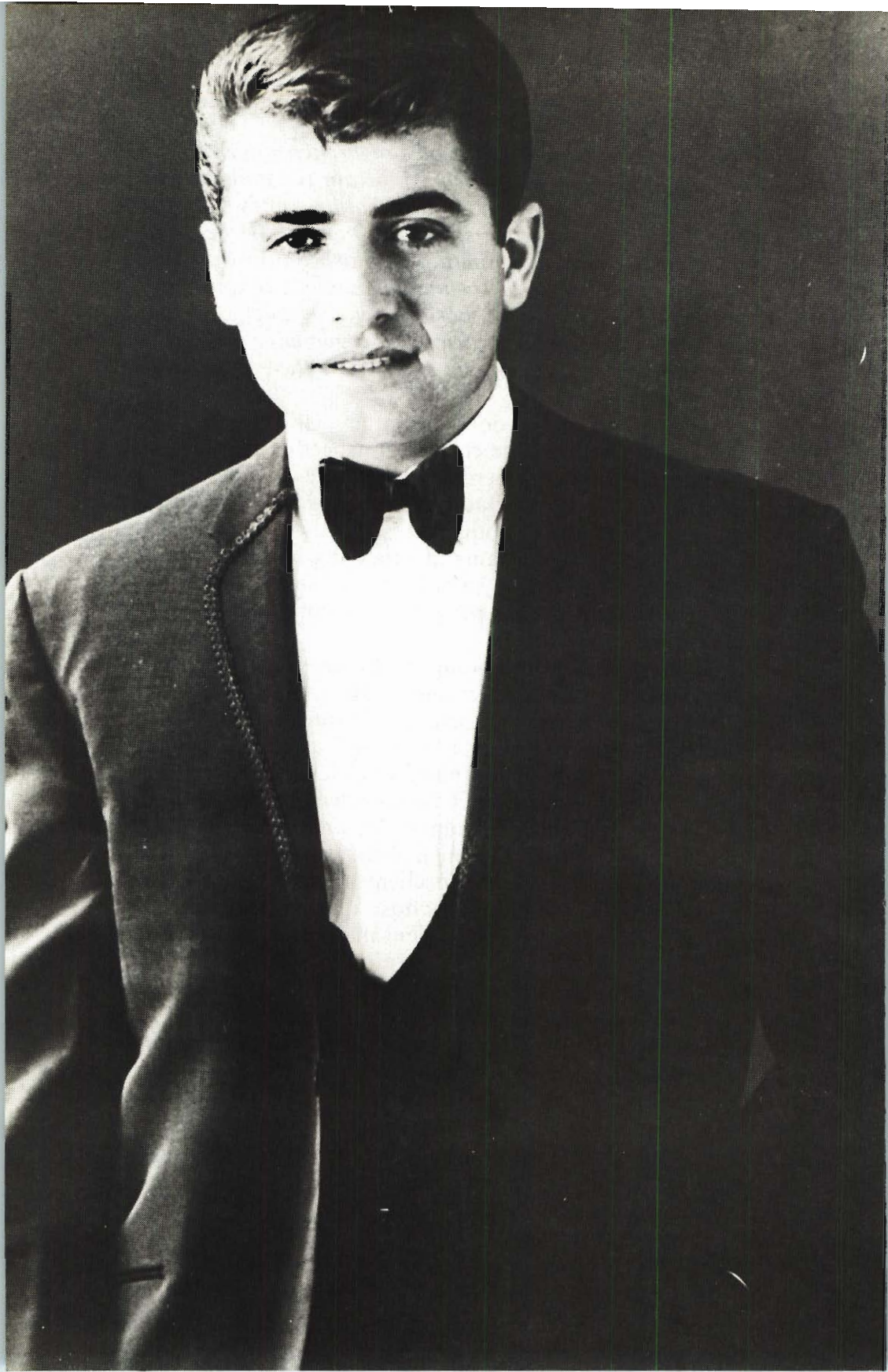
« Bedroom eyes and virile voice of French singer set for Salon Carnaval. Although Michel Louvain is Canadian, his sensuous vocal style leaves no doubt that he comes from the romantic province of French-speaking Quebec! Michel, who opens at the Puerto Rico Sheraton's plush Salon Carnaval on Monday, October 26, is tri-lingual (English, Spanish and French) and has a superb baritone voice that won him hundreds of fans during previous engagements in Puerto Rico. Featured with the singing star will be the comedy duo of Helene and Howard ».

Sans prétention, je dois dire que j'étais devenu un vétéran des cabarets de l'île et que cet aspect de ma carrière me laissait entrevoir une percée intéressante du côté américain. Mais la vie l'a voulu autrement... je garde un peu de nostalgie de cette belle époque.

Est-ce que les Américains m'auraient gardé aussi longtemps dans leur cœur? Il n'y a pas de réponse... La seule que je connaisse: les Québécois me gardent encore leur amitié et c'est l'essentiel pour moi!

Le Québec est ensuite plongé dans une vraie période de « prohibition » comme dans les années 30 aux États-Unis. La grève de la Régie durera cinq semaines et quelques jours du 5 décembre au mardi 19 janvier 1965. Il ne faut pas croire pour autant que les Québécois ont passé des « fêtes à sec »... Bien au contraire, jamais on n'avait vu un réseau de distribution s'établir aussi rapidement. Comme les organigrammes des multinationales, les *dealers* avaient leurs camionneurs, leurs distributeurs et évidemment leurs clients réguliers. On passait même prendre les commandes, chose que la Régie ne fait même pas... Les prix réguliers étaient majorés d'un dollar ou deux du « quarante onces » et c'est alors que débutaient les longues séances de « transvidage ». Chaque bouteille sur un bar doit porter un sceau de la Régie...

Cette grève a « engraisé » le trésor ontarien de plusieurs millions de dollars. Jamais frontière entre deux provinces n'aura été franchie aussi joyeusement et fréquemment, mon père!



Chapitre 18

Il faut croire au soleil... même quand il y a des nuages

Avec mon bagage de résolutions du Jour de l'An, je m'engage une fois de plus à laisser passer le printemps en douceur, même si l'éternel concours reviendra, cette année encore, me consacrer bon deuxième dans la compétition de popularité. Au cours des trois dernières années, j'ai acquis le titre de «prince de la maison royale» avec aucune chance d'accéder au trône, n'étant pas dans la ligne de succession...

Il serait bon, pour les besoins de la documentation, de préciser que le titre de Miss Radio a été créé en 1940 par Marcel Provost et que la première reine fut Mimi D'Estée. Quant au titre de Monsieur Radio, c'est le journaliste Serge Brousseau qui l'imagina dans les années 50 et le premier récipiendaire fut le comédien Émile Genest. Par la suite, le concours — dans sa version masculine — fut abandonné et repris seulement en 1962 avec le couronnement de Réal Giguère. Raymond Lemay et Fernand Gignac lui ont

succédé. Du côté féminin, le concours a toujours été tenu et la ligne de la dynastie s'est poursuivie sans arrêt. Avec l'avènement de la télévision, vers 1952, le titre de noblesse s'est enrichi d'un domaine additionnel d'où le nom : Miss Radio-télévision, comme on disait autrefois les royaumes de France et de Navarre !

Le scénario de 1965 débutait de façon identique aux années antérieures. Dès les premiers résultats, je me tapai la première place, puis le jeu de montagnes russes commença... avec les transes que je connais comme si je les avais moi-même inventées. D'une semaine à l'autre, les journaux prenaient comme un malin plaisir à publier les scores de la partie que se disputaient Lalonde, Coallier et Louvain... sans même être mêlés au combat. Je prenais l'affaire en philosophe. Personne de nous n'avait d'ailleurs le choix de faire autrement.

Comme la vie ne s'arrêtait pas à un seul événement, et heureusement, j'entrepris mon métier avec une ardeur nouvelle. Un long-jeu était en préparation avec Pierre Nolès et il me fallait à tout prix revenir en force au palmarès. C'est un thermomètre important pour connaître « la santé de sa carrière ». Ce n'est pas l'unique critère mais c'en est un bon. Je sais que certains diront que les hit-parades sont « arrangés avec le gars des vues ». Je concède que certains peuvent l'être mais ils ne durent pas longtemps et le public auditeur se charge de remettre ces manipulateurs à leur place...

J'ignore le sort qui sera réservé à mon nouveau microsillon *Aloha*, il s'agit de mon huitième. Ce disque prend la route dorée des îles du Sud et conduit vers des paradis perdus qu'on ne retrouve souvent qu'en chansons.

La critique accueille bien ce disque exotique « qui se détache peu à peu des rengaines à deux sous du genre *Auprès de ton cœur*. Les douze chansons à caractère exotique qu'il interprète ici confirment son talent et nous permettent d'en apprécier la maîtrise complète qu'il exerce sur son art ».

Le critique Guy David souligne la nostalgie qu'inspire ce disque, mais il la trouve parfois inconsistante. « Que voulez-vous : on aime ou on n'aime pas ce style, en embrassant sans restrictions ses qualités et ses défauts ».

« Les orchestrations signées Pierre Nolès ont su capter l'essence paradisiaque des sélections... La technique d'enregistrement atteint un haut degré de perfection, sur le présent disque. En tout et pour tout, il s'agit du meilleur microsillon de Michel Louvain, que vous vous devez d'ajouter à votre collection ».

Voilà une excellente critique qui aidera la promotion et la vente du produit. Après de longues journées, voire même des semaines passées en studio à polir et repolir les chansons, il fait chaud au cœur de lire des commentaires agréables, quelquefois élogieux comme ceux-là.

Pour des dizaines de familles de Ville Lasalle, le mois de mars commençait bien mal. Lundi matin, premier mars, un incendie poussé par des vents violents détruit plusieurs maisons d'un quartier ouvrier. Le canal 10 par son émission *Du cœur sur la main* animée par Frenchie Jarraud, Claude Lapointe et Roger Lebel, fait appel aux artistes pour un téléthon improvisé. Dès le premier appel, je me déclare volontaire pour la bonne cause. À mes côtés, Lucille Dumont, Ginette Reno et Jean-Pierre Coallier. Au cours de l'émission, les gens téléphonaient au poste pour offrir leurs dons au Fonds de secours des sinistrés. Des voitures où prenaient place des artistes et du personnel de CFTM patrouillaient la ville pour recueillir les dons.

La première femme ministre au Québec, Madame Claire Kirkland-Casgrain a participé à l'émission et plusieurs autres artistes se sont joints à nous. Je me souviens d'avoir vu Monique Gaube, Gaétane Létourneau, Flo de Parker, Juliette Huot et beaucoup d'autres.

La nuit précédente, le poste CFCF avait ouvert la marche de la générosité en montant un radiothon qui avait amassé \$115 000. De notre côté, il fallait emboîter le pas et ça pressait...

Dans un éditorial du trois mars, *L'Évangéline* de Moncton, sous la signature de Camille Barolet, réclame de son poste de radio un palmarès français. « Nous n'avons donc pas de palmarès français pour les jeunes de la région. Ils optent donc pour le poste anglais où ils ont ce qu'ils désirent.

« Une chose m'étonne davantage, c'est que les postes

québécois jouent une variété de disques de la chansonnette française. Il y en a pour tous les goûts...»

Barolet donne comme comparaison *Jeunesse oblige* du réseau français de Radio-Canada. «Je serais très heureux de voir le poste radiophonique de Moncton préparer une émission populaire le samedi, soit le matin ou l'après-midi. On pourrait donc entendre les chansons par nos vedettes canadiennes, telles que Michel Louvain, Pierre Lalonde, Aglaé, Dominique Michel, Les Jérolas, Robert Demontigny, etc...

«Nous demandons toujours aux jeunes d'écouter le poste français, d'apprendre à bien parler le français. Je crois qu'on pourrait accomplir ceci en accordant une émission chaque samedi dédiée seulement à la jeunesse».

Et le dernier argument de l'éditorialiste Barolet emportait le morceau. «Espérons que la direction de notre poste français, en préparant des émissions pour le public, n'oubliera pas les jeunes de la région. Même si cette musique ne leur plaît pas, du moins, ils peuvent se fermer les oreilles pour une demi-heure».

C'est intéressant de noter la contribution des artistes dans la sauvegarde de certaines valeurs comme la langue et c'est dans cette perspective que j'ai rapporté le commentaire du journal de Moncton. Voilà pourquoi on ne sera jamais assez perfectionniste lorsqu'on produit des disques. Souvent on croit qu'un artiste de variétés n'a pas d'autre influence que de faire applaudir son public. Lorsque je lis un éditorial comme celui de *L'Évangéline*, je me pose de sérieuses questions sur bien des gestes qu'on pose comme «vedette».

Le mois de mars n'est pas tellement vieux que déjà des rumeurs semblent poindre à l'horizon. Les potins laissent passer des phrases comme : «... Et pour Monsieur Radio-Télévision notre choix va à Michel Louvain, il l'a mérité.» C'est le commentaire du *Petit Journal*. Un entre-filet d'*Échos Vedettes* donne la même longueur d'ondes en ces termes : La bataille commence à être vive pour l'élection de Monsieur Télévision. Mais déjà on commence à chuchoter que ce sera Michel Louvain. On dit aussi que Monique Leyrac sera Miss

Télévision. On dit, on dit... mais on dit cela avec beaucoup beaucoup d'assurance... Qui vivra verra!»

Me souvenant trop du proverbe qui dit : «Qui entre pape au conclave, en sort cardinal», je préfère mettre ces rumeurs de côté et continuer ma carrière comme si j'étais étranger à ce concours. Les chiffres officiels donnent toujours les mêmes proportions en ces termes : Louvain mène mais Jean-Pierre Coallier le talonne de près ainsi que Jean Duceppe et Roger Gosselin. Dans une autre page du journal, je vois que mon disque *Auprès de ton cœur* monte chaque semaine d'une marche dans l'échelle de la popularité. Le jeune Lautrec se trémousse en tête avec *Manon, viens danser le ska* tandis que Joël Denis tient le deuxième rang avec son *Ya Ya*. Dans un registre bien différent, Marc Drolet prie la *Petite Madone* pour se tenir en troisième et Robert Demontigny mérite le quatrième rang avec *Un baiser de toi*.

Vous vous demandez peut-être pourquoi je glisse des noms complètement en dehors de ma carrière dans ce récit. À la vérité, je veux vous dire que le music-hall n'est pas l'affaire d'un homme, d'une femme, d'un groupe, c'est plutôt la somme d'une génération qui vibre intensément avec ses vedettes, qui illustre les sentiments et toutes les vibrations — positives et négatives — d'une pléiade de jeunes qui veulent vivre pleinement leur existence. Voilà pourquoi, au cours de ma vie, j'ai été mêlé à plusieurs vagues qui déferlaient sur ma génération. Qu'est-ce qui est sorti de cette période active et souvent bouleversée? Ce sont les autres générations qui pourront analyser notre influence dans le milieu. La vie d'un artiste comme d'un humble citoyen, c'est le petit morceau de casse-tête qui forme l'ensemble de l'image d'une période de la vie. Chacun a son rôle à jouer, chacun a son influence sur un cercle d'amis ou de connaissances. Il peut arriver que l'artiste ait une influence plus considérable à cause des médias qui amplifient son action.

Un autre aspect de la vie que je mène, c'est cet engagement «social» dans une foule d'activités, et ce, pour des mois à venir. Nous sommes en mars, et je sais qu'au mois d'août, je vais patrouiller le Québec en tous sens avec le Tour cycliste du Saint-Laurent. Pendant que des gens ne savent

pas ce qu'ils feront en fin de semaine prochaine, moi, je suis déjà réservé des mois à l'avance. Pour certains artistes, on appelle ça la sécurité. Pour moi, je sens plutôt que ça devient une sorte de prison dorée. Je m'explique. J'aime tellement mon métier que j'aimerais bien chanter quand ça me plaît... justement pour donner le maximum de ma forme, de mon talent, de mes possibilités. Mais voilà, je dois aujourd'hui, le jeudi 11 mars, confirmer que tel jour au mois d'août, je serai en excellente forme pour chanter dehors dans un stade de baseball, peut-être sous la pluie, par un vent froid, devant une assistance qui n'aime pas mon dernier disque sorti à la fin de juin... Et nous sommes en mars!

Ça, c'est un aspect du métier! Lorsqu'on se sent dans le creux de la vague, des idées comme celle-là vous trottent dans la tête et vous devez — comme un équilibriste — fixer un point lumineux à l'horizon même si des nuages sombres masquent la ligne de l'infini. J'avais quand même décidé de vivre les journées une à la fois et de garder les prochaines vingt-quatre heures pour le lendemain.

C'est la meilleure solution que j'ai trouvée au cours de ma carrière. Ainsi la vie passe plus agréablement, même si le soleil ne brille pas de tous ses feux.

Le public qui vient à vos spectacles désire vous trouver dans une forme magistrale et veut de vous un rayon d'espoir, un peu d'amour.... Il veut passer une soirée agréable, il se rend au théâtre pour oublier ses problèmes... et ne tient pas à connaître les vôtres! C'est avec cette philosophie en tête que je me suis «relancer» à la conquête d'un public que je sentais un peu refroidi à mon endroit. Peut-être que c'était moi qui mettais moins de feu dans la cheminée!

En participant à la septième édition du Music-hall canadien à la Place des Arts, j'ai de nouveau perçu ce frisson électrisant de mes premières années. Difficilement définissable, ce sentiment d'euphorie qu'un artiste ressent sur une scène sympathique devant un public qui revient lui faire la cour. Dans ce spectacle, je donnais de très belles chansons comme *Plus je t'entends*, *Les parapluies de Cherbourg*, *Ma vie* et quelques autres. J'éprouvais un plaisir nouveau à interpréter des chansons bien faites, des refrains qui collent à

la peau et qui vibrent au rythme du cœur et de la vie. Je crois bien que le public réalise profondément les sentiments qui animent sa vedette en scène. Si elle manque de sincérité, ça paraît; ça fait bidon, c'est du chiqué.

Quelqu'un a déjà dit qu'il n'y a rien qui réussit mieux que le succès... et c'est tellement vrai que la réussite attire la chance et vice-versa.

Ce printemps 1965 me paraît plus lumineux. Les manchettes sur ma carrière se multiplient, les photos s'agrandissent et occupent plus d'espace dans les premières pages et même en couverture... comme au temps béni des premières années. Superstitieux comme je le suis, je voyais là-dedans une manière de signe des temps, une espèce de bonne étoile qui revient toujours à la même place dans le ciel, pour que je la reconnaisse au premier regard.

Récemment au Colisée de Québec, lors du Carnaval des artistes, — je le dis en toute humilité puisque c'est la vérité — je sentis qu'un nouveau Louvain allait exploser prochainement. Ce bouillonnement intérieur cachait une énergie décuplée, un volcan sur le point de sauter...

C'est vrai que les bonnes nouvelles arrivent rarement seules... comme les mauvaises d'ailleurs. Des rumeurs qui circulaient depuis quelque temps se confirment : le canal 10 a programmé une émission estivale du genre *Sous le ciel de Montréal* que j'avais fait l'an dernier avec Lise Watier, et je suis désigné pour l'animer. La série de treize semaines n'a pas encore de cadre précis. On y travaillera avec le réalisateur dans les jours qui viennent. Bien des détails doivent être arrêtés avant d'entrer en studio pour produire la première émission. L'expérience des 52 semaines de *Sous le ciel de Montréal* a cimenté la collaboration entre les gens du 10 et moi. Lorsque j'entre dans les studios de la rue De Sève, je me sens aussi à l'aise que dans la cuisine de mon appartement, rue McGregor. Tout le personnel de la «boîte» contribue également à cet état d'esprit de camaraderie.

Une fois de plus, je prends la direction de Saint-Martin pour un engagement à l'Hôtel Central. La grande Annie Cordy travaille avec moi : Wally Aspell et Irma complètent la carte du spectacle. Georges Guétary prendra notre relève... il

faut bien laisser un peu de travail aux jeunes talents prometteurs! Comme la rancune ne fleurit pas dans mon cœur, j'ai même dit un bon mot pour la vedette du prochain spectacle. Il faut être sportif et bon joueur, et laisser la mesquinerie aux autres qui ont le temps de s'en occuper.

Un intéressant «son de cloche» me parvient de l'École Robert de Saint-André-Avellin vers la fin de mai. Le directeur Marcel Primeau, à la suggestion de certains professeurs, a mené un sondage auprès des élèves sur les personnalités les plus populaires dans les domaines politique, artistique, sportif, religieux et social.

Pour le plaisir de la chose, je vous donne quelques résultats de cette enquête-maison. Kennedy et De Gaulle volent la vedette sur le plan politique et le premier ministre Lesage se retrouve loin en troisième place. Effectivement, il perdra ses élections l'année suivante.

Au plan artistique, je récolte le plus de votes positifs : 27 et 9 bulletins négatifs. Elvis Presley et Michèle Richard me suivent avec 20. Dans les votes négatifs, c'est Pierre Lalonde qui remporte la palme avec 39 suivi des Beatles avec 30 et Tony Roman avec 27. Des monuments comme Félix Leclerc, Gilles Vigneault, Gilbert Bécaud, Ginette Reno ferment la procession. C'est quand même curieux de voir ce qui se passe dans la tête de ces enfants. Est-ce le reflet ou l'écho de ce qu'ils entendent à la maison?

Bobby Hull, Henri Richard et Jean Béliveau dominant sur le plan sportif tandis que Jeannette Bertrand cède le premier rang à Jackie Kennedy sur le plan social. Paul VI devance Jean XXIII et l'aumônier de l'école, l'abbé Lavigne!

Encore une fois, j'étais au cœur d'un sondage sans le savoir. Cette fois, mes parts étaient à la hausse. Est-ce que ça sera encore ainsi au Gala des Artistes? À ce moment-là, je l'ignorais comme tout le monde. Heureusement qu'on ne connaît pas l'avenir! La vie deviendrait impossible à vivre. À chaque jour suffit sa peine... Un auteur (?) ajoutait : «sa demie-lumière et son flambeau!»

Chapitre 19

Un samedi soir pas comme les autres

J'ai connu *La fièvre du samedi soir* bien avant qu'un film soit tourné sur le sujet. À travers le train-train quotidien, le printemps s'achevait et l'été s'annonçait rempli d'engagements.

C'était devenu une tradition; j'assistais cette année encore au Gala des artistes tenu au sympathique théâtre Saint-Denis. Le tout Montréal artistique s'y donnait rendez-vous ainsi qu'une foule de 2 500 personnes. L'entrée de Son Excellence le Lieutenant-gouverneur du Québec, l'honorable Paul Comtois marquait le début de la grande célébration en hommage aux artistes et aux artisans de notre beau métier. Le ravissant mannequin Linda Clair m'accompagnait. Notre entrée fut moins sensationnelle que celle du Vice-roi et de Madame Comtois, une toute petite dame très délicate qu'un large sourire rendait toute lumineuse. Pour sa part, le représentant de la Reine n'avait rien perdu de la bonhomie

de l'homme de la terre qu'il était. Brave fermier de la région de Pierreville, Monsieur Comtois a longtemps été le porte-parole de la classe agricole au Parlement avant d'être désigné par le Premier ministre Diefenbaker pour remplir le poste le plus honorifique qu'un Québécois peut occuper. C'était le 6 octobre 1961.

Revenons au Gala des Artistes. Les hôtes de la soirée étaient Monsieur Pierre Péladeau et sa très belle épouse. On allait enfin connaître les résultats de trois grands concours organisés par *Nouvelles Illustrées* pour Monsieur Radio-Télévision, par *Télé-Radiomonde* pour Miss Radio-Télévision et par *Photo-Vedettes* pour les Découvertes 1965.

Interminables comme les attentes chez le dentiste ou autrefois en ligne pour le confessionnal, les résultats se faisaient attendre. Le suspense montait dans la salle. La partie musicale appuyée par l'orchestre de Roger Pilon ajoutait une nouvelle « distance » avant la publication des noms des lauréats.

Réal Giguère en tuxedo blanc agissait comme maître de cérémonie. Il dirigeait la soirée d'une main de maître. Voilà enfin le grand moment pour la relève : les Découvertes de l'année. Chez les hommes, la lutte avait été vive depuis plusieurs mois. Finalement, dans le dernier droit, Donald Lautrec l'emportait dans un sprint magistral devant Philippe Farley, Tony Roman, Robert Demontigny et Tony Massarelli. Chez les femmes, Jenny Rock, la boule de feu, éclipsait Claude Valade par près de mille votes. Suivaient Shirley Thérout, Ginette Ravel et Denyse Brousseau.

L'élection de la reine laissait planer plusieurs choix quelques heures même avant le Gala. Sa Majesté Margot Première (Lefebvre) était couronnée dans l'euphorie la plus totale par Janette Bertrand, lauréate en 1964. Dans l'ordre, on retrouvait Ginette Ravel, Monique Leyrac, Lise Watier et Anita Barrière. Pour Ginette Ravel, la déception était certainement très grande, rater ainsi deux titres la même année. J'ai connu bien des fois pareille situation. Au soir de telles journées, l'envie de tout lâcher n'est pas loin, mais le lendemain matin, la vie recommence et la terre n'arrête pas de tourner.

Puis, c'est l'instant pathétique. Comme par les années passées, durant les secondes qui précèdent l'annonce du gagnant du titre de Monsieur Radio-Télévision, mon nom est crié un peu partout dans la salle, d'autres noms sont lancés par des admirateurs et admiratrices... Puis le verdict est annoncé par Fernand Gignac dans le délire le plus complet. Moi, je reste sidéré sur place ! Un journaliste rapportera dans sa colonne, la semaine suivante : « Pierre Lalonde était prêt à aller chercher son trophée de Monsieur Télévision au moment où il entendit le nom de Michel Louvain. Ces émotions-là, savez-vous, ça vous donne des cheveux blancs avant l'âge... »

Ce sont mes voisins de fauteuils qui m'ont poussé dans l'allée... Mes jambes ne me portaient presque plus, mes yeux tournaient dans l'eau, j'avais du mal à voir l'escalier qui menait à la scène et au podium. Ce sont là des sensations très fortes qu'on ne vit pas souvent dans une carrière. Aussi bien en profiter au maximum. J'ai fondu en larmes sur l'épaule de mon amie Margot. Le délire de la salle n'était pas de nature à me faire reprendre mes esprits.

Cette nuit-là, nous avons joyeusement fêté au Bal de nuit au grand salon de l'Hôtel Reine-Elisabeth. Je me souviens d'avoir demandé à mon prédécesseur Fernand Gignac s'il avait été aussi ému que moi lors de sa nomination. Fernand m'assura qu'il s'agissait certainement d'une des grandes joies de sa carrière.

Quelle atmosphère trépidante à ce grand Bal ! Pour une fois dans ma vie, j'avais l'impression d'avoir réussi quelque chose de grand, et pourtant, j'avais souvent considéré ce titre comme un jeu de publicité...

Béatrice Picard, cette comédienne de grand talent, vient m'accueillir en se « garochant » dans mes bras. Ensemble, on se rappelle de bons moments de carrière, particulièrement, le soir de son couronnement — le 3 mai 1958 à Québec — alors que moi, je chantais le fameux *Buenas noches mi amor* pour la première fois à la télévision. Pour nous deux, le 3 mai 1958 demeure une date très importante.

À cette date, moi j'ajoute maintenant le samedi 5 juin 1965. Quelle nuit de frénésie nous avons passée. Au rythme

de la musique, nous avons dansé jusqu'aux premières lueurs de l'aube. En bon joueur, Pierre Lalonde s'est mêlé aux célébrations oubliant pour une nuit la déception qui était la sienne. Au nombre des invités qui prenaient une partie des lauriers, il y avait mon pianiste Kenny Alexander.

L'animateur et comédien Émile Genest était rentré de Hollywood depuis quelques semaines et il participa au Gala. Il avait été le premier Monsieur Radio. Mon ex-gérant Yvan Dufresne nageait littéralement dans le bonheur total. Son protégé d'alors, Donald Lautrec venait d'être consacré « Découverte » tandis que moi, l'ex-protégé, je venais de rafler les grands honneurs.

Dans tous les coins de la salle de Bal, de joyeux fêtards célébraient gaiement. Chez les Poulin, la joie dépassait les bornes. C'était la quatrième année que maman et papa assistaient au Gala des artistes. Cette fois, c'était la vraie. Mon frère André Roc partageait ma joie avec sa charmante épouse.

J'ai souvent parlé de l'importance que j'accorde à ma mère dans mes succès personnels. En ce soir de Gala, je répétais, à ceux qui voulaient encore m'entendre, que je devais tout à cette femme qui m'a encouragé à chaque seconde au début de ma carrière. Évidemment mon père Ernest, dans son bel habit, marchait lui aussi sur un nuage. À ses côtés, sa compagne de toujours, dans une longue robe de soirée; il était bien loin des galeries souterraines de sa « mine » de Thetford Mines. On aimerait tellement que ces moments de bonheur puissent durer des éternités, mais le temps, sur l'horloge du destin, égraine les secondes, les minutes et les heures, puis un jour nouveau se lève... on range les habits de gala, les fleurs sont fanées et le cruel quotidien revient implacablement. C'est la vie et quelle vie!

Le Gala et le titre n'étaient que le début d'une merveilleuse année remplie de mille et un bonheurs. Dès le 17 juin, le Bar du Music-hall me fêtait somptueusement et les cadeaux arrivaient de partout. Je reçois de CP Air et de l'Agence de voyages Canadian Travel représentés par MM. André Ferland et Denis Boivin un billet pour Hawaï. « Lucky the Tailor » m'offre un tuxedo tandis que Miss Music-hall,

Murielle Millard me présente un de ses clowns des mieux réussis.

En dépouillant mon courrier, je trouve une lettre d'une vieille amie de Thetford, Mlle Bessie N. Shmokler qui ajoute son hommage et ses vœux pour le titre que je viens de remporter.

Au cours de la semaine suivante, me voilà hospitalisé à Sainte-Justine. J'ai subi au visage des brûlures au deuxième degré. Les gardes-malades me traitent aux petits soins. *Le Petit Journal* me présente en première page avec le visage caché dans un véritable casque de football fait de gazes. L'incident se termine pour le mieux et je ne rate aucun engagement. Ce n'est pas le temps de faire faux bond aux admiratrices qui viennent de me combler d'honneur.

Le samedi 19 juin, la *Voix des Mille Îles* annonce que je donnerai mon premier spectacle depuis ma nomination dans la cour de l'école Saint-Jean-Baptiste de Saint-Augustin. Pour le spectacle et la danse, l'entrée était de 1.50 \$. C'était loin des prix aujourd'hui en vigueur à la Place des Arts et au Grand Théâtre de Québec!

Pour Margot et moi, la première vraie « sortie officielle » de notre règne s'est produite au Parc Jarry pour les fêtes du Canada français, ou « la Noël du 25 juin ». Les journaux ont écrit que ces fêtes étaient « le plus grand événement de l'histoire ». En fait, nous étions 100 artistes au programme, répartis dans cinq kiosques différents. Émile Genest, Jacques Normand, Jean Rafa et Pierre Marcotte agissaient en qualité de maîtres de cérémonie. Les grands noms du music-hall avaient accepté le rendez-vous de l'histoire. Mentionnons Monique Gaube, Muriel Millard, Fernand Gignac, Jean-Pierre Ferland, Pauline Julien, Judith Joyal, les Bel Canto, les Classels, et tant d'autres.

Dès le lendemain soir, à l'auditorium du collège Saint-Laurent, je participais à la dernière émission de *Jeunesse oblige* avec Pierre Lalonde, Les Baronets, Tony Roman, les Masques d'Or, Jenny Rock et Michèle Richard. C'était toute une carte de vedettes pour terminer la saison en beauté.

En sortant de l'auditorium, vite au Faisan Bleu de Chomedey pour la soirée anniversaire de Pierre Lalonde.

Lautrec, Denis, Rock, Reno se joignent à moi pour la fête.

Quelques heures plus tard, soit le dimanche matin, la ville de Saint-Félicien nolisé un avion léger pour nous transporter, Margot et moi, au lac Saint-Jean. C'est le centenaire de la ville et il faut fêter ça en grande pompe. Le maire Alfred Hamel nous invite à signer le Livre d'or à l'Hôtel-de-ville et nous sommes les convives d'un grand banquet. Après notre spectacle, nous rentrons à Montréal passablement fourbus. Voilà un règne qui commence fébrilement.

Un peu de sommeil et le lundi matin me retrouve à CKVL pour l'émission *Le petit train de la bonne humeur* réalisée par Maurice Thisdale. Là encore, Margot et moi sommes invités à signer le Livre d'or. Corey Thompson, le patron de la boîte, nous reçoit avec les honneurs de la maison. Si ça continue comme cela, on n'aura pas le temps de travailler cette année... avec autant d'ouvrage!

À l'émission *Ciel d'été*, je reçois Anita Ortez. Cette chanteuse a connu des moments de gloire à Montréal avant de poursuivre sa carrière ailleurs.

La bonne fortune place une autre ravissante personne sur mon chemin à la fin de juin. Je remplis un engagement au nouveau centre estival de l'Île Goyer, près de Chambly. Cette charmante chanteuse se nomme Geneviève Toussaint; elle est française, blonde et souriante, talentueuse et fort jolie. Le «Chapiteau» présente des spectacles du mercredi au dimanche dans un merveilleux décor champêtre. Les Productions Guy Latraverse et Claude Préfontaine signent l'engagement.

La critique du *Montréal-Matin* est flatteuse. Sous le titre «Michel Louvain: nouvelle ardeur, nouveau rendement», je lis des choses charmantes comme: «Tous les réalisateurs et musiciens qui l'ont vu au travail depuis quelques semaines ont remarqué sa nouvelle ardeur, son nouveau rendement sur scène. Michel adorait déjà son métier, il entrevoit maintenant l'avenir avec un nouvel optimisme.

«La cause du succès de Louvain: une belle prestance, un répertoire fort agréable, une grande conscience professionnelle, un style personnel et du travail».

Depuis le début du printemps, j'avais décidé qu'un nouveau Louvain verrait le jour et c'est intéressant de constater que certains journalistes s'en sont rendus compte. Ça doit paraître que je connais une nouvelle lancée. De mon côté, je suis très bien dans ma peau et je ne donnerais pas ma place pour tout l'or au monde.

Mon ami Gignac, au cours de son règne comme Monsieur Radio-Télévision, s'est lancé en affaires. Il est maintenant « riche tenancier » d'une boîte qui porte son nom sur le boulevard de la Concorde à Duvernay. Cette semaine, son menu artistique présente une vedette différente chaque soir. J'y suis mardi soir. Ginette Reno y sera demain soir, Jacques Desrosiers, jeudi...

Mon succès de l'heure : *Pourquoi donc as-tu brisé mon cœur?* de Pierre Nolès. Au début de juillet, il s'est installé au quatrième rang derrière *À la fin de la soirée* de Michèle Richard, *Tu dis des bêtises* de la « découverte » Lautrec et *Si je pouvais vivre avec toi* de Madame Reno. Il y avait un bon moment que mes « tounes » n'avaient pas gravi les échelons supérieurs du palmarès.

Il y avait de bien belles chansons sur cette liste de rêve : *La playa* de Claude Ciari, *Mon frère* d'Annie Cordy, *C'est beau la vie* de Jean Ferrat. Par contre, il s'y trouvait d'illustres quêtaineries comme *Fume, fume, fume* des Excentriques, *Histoire de Donna* de Guy Cloutier, *Découragé* des Bel Canto, etc...

Apex m'informe qu'un de mes disques vient de sortir en Belgique et au Luxembourg sous l'étiquette Artone. Il s'agit de *Sylvie* et *La ville pleure*. J'ignore encore aujourd'hui le sort qui a été réservé à ce disque. Peut-être que mes arrière-neveux l'apprendront un jour!

Au fur et à mesure que le mois de juillet avance, *Pourquoi donc...* grimpe plus haut au hit-parade. Parlant de disque, la compagnie Apex profite de l'émission du 10 juillet de *Jeunesse d'aujourd'hui*, pour me remettre un disque d'or marquant le million de disques vendus depuis le départ de ma carrière. Ce trophée occupe encore une place d'honneur dans ma salle de musique à Châteauguay. Chez Apex, on veut me faire enregistrer un microsillon de refrains d'autrefois dans le

style de Ludovic Huot, le Québécois qui a connu la gloire tant au Canada qu'aux États-Unis au cours des années 30. Nous sommes en discussion. Si le projet fonctionne, j'y reviendrai sûrement.

J'ai déjà dit que le succès attire le succès; eh bien, en juillet, une autre occasion me le prouve. Les propositions les plus diverses m'arrivent de toute part. La dernière vaut la peine d'en parler plus longuement. On m'offre un rôle dans une comédie musicale à côté de la belle Andrée Champagne. Œuvre de Michel Conte, *Je me souviens, c'était le printemps...* était une comédie musicale en deux actes et vingt-trois scènes. On voulait me confier le rôle de Serge, certainement le plus beau de l'œuvre. Dans son style hautement poétique, Michel Conte avait écrit une pièce qu'on aurait eu beaucoup de plaisir et de satisfaction à interpréter. Mais Michel Conte était quinze ans avant son temps... Nous aurions été les précurseurs de Starmania...

Je m'imagine encore dans la grande finale de cette comédie musicale au moment où la police tente de m'arrêter alors que je fuis. Suzanne s'interpose entre moi et le gendarme, le coup de feu la tue... L'orchestre et les chœurs devaient m'appuyer dans l'ultime refrain :

«Je t'aime sans jamais parler d'amour
Sans jamais compter les jours
Tu le sais
Je t'aimerai sans jamais penser à moi
Sans jamais savoir pourquoi
Tu le sais
Ma vie ne commence qu'à partir de ta vie
Tu en es la cadence et tu en es l'envie
J'ai compris que pour vivre il fallait m'arrêter
M'arrêter pour te suivre et pouvoir exister
Je t'aimerai sans jamais trouver le temps
D'aimer autre chose autant
Tu le sais
Je t'aimerai comme on aime dans les livres
Comme on meurt pour mieux survivre
Tu le sais
Je t'aimerai sans jamais rien demander

En sachant tout pardonner
Tu le sais
Je t'aimerai même si je dois t'attendre
Même si je ne peux comprendre
Tu le sais.»

Ce texte de Michel Conte n'a jamais été publié ou connu et c'est pour lui rendre hommage que j'ai levé le voile du silence et du secret sur cette poésie que j'aurais adoré jouer et chanter. Caché dans le fond poussiéreux d'un tiroir, ce texte doit toujours attendre pour voir les feux de la rampe.

Les productions Deschamps-Lelarge devaient présenter la comédie musicale au Monument National à l'automne 1965 ou au printemps suivant. Mais voilà, d'importants travaux de rénovation s'imposaient et les propriétaires de la salle se laissaient tirer l'oreille. De son côté, l'Hydro-Québec avait, disait-on dans le temps, condamné le système électrique de la maison... La Place des Arts a été pressentie pour la présentation puis une autre salle et finalement, l'enterrement de première classe. C'est dommage! C'est bien dommage! J'y aurais fait mes débuts sur scène comme comédien...

Au domaine des consolations, Jacques Chénier directeur artistique de la maison Apex me prépare une belle surprise pour mon 28e anniversaire de naissance: il a écrit à tous les postes de radio et de télévision leur demandant de faire du 12 juillet la «Journée Michel Louvain» et de tourner tous les disques de Monsieur Radio-Télévision. Il faut dire que ce fut une journée mémorable dans les annales de l'industrie du disque au Québec. Les huit microsillons et les quelques douzaines de 45 tours ont tourné allègrement cette journée-là... tandis que chez moi, quelques coupes de champagne faisaient aussi tourner les têtes lors de mon party d'anniversaire.

Plus on est haut sur le podium, plus on a des chances d'être une cible de choix. Dans mon cas, ce fut presque toujours flatteur et agréable. Je me souviens, entre autres, d'un numéro de Claude Landré où il m'imitait à la perfection. Il y mettait tout le «kit»... le front mobile, la voix grave, les yeux mi-clos, le maintien, etc... Il changeait quelques lignes de mes chansons, le texte n'était pas méchant.

J'étais le premier à en rire aux éclats.

Yvan Ducharme m'a aussi « possédé » avec ses *Insolences d'un téléphone*. Lorsqu'il n'y a pas de méchanceté, je suis toujours le premier à apprécier les talents d'imitateur des artistes qui me caricaturent. Il y a quelques années, Jean Lapointe m'avait « embarqué » dans son spectacle et les gens s'amusaient presque autant que moi...

L'annonceur Georges Whelan de CKAC me « vole » la fondatrice de mon fan club le 24 juillet. C'était un samedi, je m'en souviens... Il faut dire que je lui ai pardonné depuis longtemps. Il l'aimait tellement... et il l'a épousée. Infirmière de son métier, Monique Sauvageau avait été à l'origine de cette vaste organisation de fan club dont Marie-Paule Fraser a été présidente. Monique et Georges se sont mariés en l'église St-Pierre-Claver, coin Delorimier et Saint-Joseph à Montréal, réception au Motel Diplomate et lune de miel à Ottawa. Peut-être que Monique est dans l'assistance quelquefois lorsque je chante à Montréal! Je le saurai un jour! Je la demanderai au micro!

Pour en revenir à la carrière, l'été 1965 n'a pas été une sinécure. Je menais de front plusieurs projets. Par exemple, vers la fin de juillet, durant deux semaines, je participais au 12e tour cycliste du Saint-Laurent, j'animais mon émission *Ciel d'été* et je préparais un long-jeu... et les cambrioleurs visitaient ma résidence... sans oublier quelques engagements au cabaret!

En pleine tournée du Tour cycliste, j'en profitais aussi pour faire un peu de promotion pour mon dernier 45 tours : *C'est un secret* et *Aventure dans les îles*.

De retour à Montréal, je participe au 4e Festival de *La Presse* au Parc Belmont. Un temps maussade n'empêche pas 2 000 personnes de se rendre au parc et de participer au concours des « enveloppes mystérieuses » que j'anime avec plaisir. C'est mouillé jusqu'aux os que je donne des centaines d'autographes. On appelle cela « la vie d'artiste ». Il faut dire qu'il pleuvait autant pour les admirateurs que pour les vedettes...

Un autre voyage est dans l'air... mais avant le départ, Margot et moi consacrons plusieurs rencontres avec le

journaliste Serge Brousseau qui prépare à notre intention un album-souvenir. Présenté par les Éditions des succès populaires, le volume de 60 pages comptera 375 photos de nous deux, depuis la photo au berceau jusqu'au couronnement au Théâtre Saint-Denis. Serge nous promet que l'album sera dans les kiosques et les librairies populaires à notre retour de Nashville, Tennessee. La préface du livre sera signée par Robert L'Herbier, le directeur des programmes à Télé-Métropole. Un autre souvenir que je conserverai précieusement de mon année de «règne».

J'ai connu les studios d'enregistrement de Paris il y a quelques années, je connaîtrai bientôt les cénacles du son américain. Voici comment les événements se sont succédé pour nous y conduire, Margot et moi, à Nashville. Au soir de notre couronnement qui avait été télédiffusé au Québec avec un auditoire de près de deux millions de téléspectateurs selon les sondages, un jeune et brillant cadre de l'agence McCann-Erickson, Guy Leduc eut l'idée de réunir sur disque le talent de Margot et le mien, pour le compte du commanditaire Coca-cola qui avait présenté l'émission.

Mais voilà, il y avait un obstacle difficile à franchir : Margot travaillait pour Trans-Canada et j'étais sous étiquette Apex. Au cours de l'été, Guy Leduc multiplia les négociations qui finirent par un cul-de-sac. Tout le monde était d'accord mais le projet n'avancait pas. Un jour que je l'appelle pour savoir «l'heure juste» au sujet du projet, Guy me suggère une rencontre au sommet avec les représentants de nos compagnies. Finalement, tous les détails sont réglés; il ne reste qu'à enregistrer le disque, et non deux disques comme le voulaient nos gérants respectifs. Pour illustrer la pochette du microsillon, l'agence avait prévu une photo couleur d'un party où Margot s'adonnait à une danse endiablée avec moi. Il nous a fallu quatre rendez-vous pour réunir tout le monde : les 16 figurants, le photographe Paul Gélinas et les deux vedettes. C'est dans l'un des bars de l'Hôtellerie La Licorne que nous tenons la fameuse séance de photographie.

Le choix des chansons ne posa aucun problème : l'agence désirait des refrains commerciaux, mais voulait aussi

que le disque ait une longévité plus grande que les succès du palmarès. En fait, on constate que dix-sept ans plus tard certaines mélodies tournent toujours : *Ma vie*, *Les parapluies de Cherbourg*, *Feuilles de gui*, *Chacun garde dans son cœur*, et *Magali*, je tenais particulièrement à cette chanson.

Depuis quelques jours, nos musiques en feuille se sont envolées vers Nashville où de grands chefs d'orchestre travaillent déjà les arrangements.

Nous descendons à l'aéroport de Nashville un samedi matin, fin d'août. Le gérant de Margot, Gilles L'Ecuyer, mon gérant Guy Lepage ainsi que Jacques Chénier, directeur artistique d'Apex, sont du voyage. Au cours du week-end, nous jouons aux touristes. Comme disait Guy Leduc, nous « varnoussons » en ville avec une soirée au Grand Ole Opry, la Mecque de la musique country. Nous y rencontrons Bobby Vinton, Ernest Stubb, et d'autres.

Pour les sessions de travail, on s'était entendu Margot et moi : l'un prenait l'avant-midi, l'autre l'après-midi. Ça n'a pas fonctionné comme sur le papier. Dès le mardi matin, ma voix n'est plus au rendez-vous : un trac fou m'étranglait. Pour Margot, c'était un charme.

Les sessions d'enregistrement se sont succédé jusqu'au jeudi soir. Nous faisons tout en direct : 35 musiciens, 9 choristes et notre voix... par-dessus. Dieu seul se souvient du nombre de reprises que nous nous sommes payées. Guy Leduc était au bord du désespoir : son budget écopait... Finalement, le dernier soir, tous les musiciens sont demeurés avec nous en studio pour auditionner le « produit fini ». C'était un bon disque tout à l'honneur du Foster Sound Studio et de notre ingénieur de son Bill Porter.

Étant donné que je cite des noms, aussi bien nommer les principaux artisans de cette réalisation. Les arrangements ont été signés par des musiciens fameux : Ray Stevens, Cliff Parman et Bill Justis. Le célèbre chœur qui nous fournissait les fonds sonores n'était nul autre que les « Anita Kerr Singers ». Parmi les nombreux musiciens de la session, je rappellerai les plus connus : Boots Randolph, Grady Martin, Gerry Reed et compagnie...

Puis ce fut le traditionnel party « pizza et champagne ».

Tous les musiciens se sont joints à nous au Capitol Park Motel pour la véritable « sauterie ». En cours de party que je payais moi-même, je me rends compte que plusieurs visiteurs à l'hôtel profitent de nos largesses... Le « fun était pogné pour vrai et pas à peu près... » La plupart des gens se sont ramassés dans la piscine... en costume de ville ou autrement ! On était beau à voir aux petites heures du matin... Ce ne sont pas des photos qu'on envoie à sa mère !

Durant ce séjour à Nashville, on avait été à même de sélectionner les épreuves en couleurs pour la pochette du disque. Vous le voyez bien, rien n'est laissé au hasard avec Guy Leduc. « *We go first class... or we don't go at all* ».

En touchant le sol à Montréal, on peut affirmer sans l'ombre d'un doute que tout le monde est satisfait du voyage.

Ciel d'été tient toujours l'affiche du canal 10 le mardi soir à 10h. Au retour de Nashville, Gaby Laplante, la petite fille de Drummondville, se joint au trio mexicain Los Tres Compadres pour l'émission. La semaine suivante, Mascarenas est des nôtres, ça aide à garder du soleil dans le programme.

Margot et moi sommes devenus des inséparables. Au couronnement de Miss Courrier de Laval le 9 septembre, nous donnons chacun un tour de chant au Centre sportif Laval de Saint-Vincent-de-Paul.

Revenons pour un instant à notre microsillon de Coca-cola. Au lancement tenu au Château Bastille, rue de la Montagne, certains journalistes se montrent sceptiques concernant la technique « en direct » que nous avons utilisée. Que les incrédules aillent aux preuves à Nashville...

Le véritable lancement du disque s'est fait au théâtre Saint-Denis le 10 septembre et l'émission est passée à l'antenne le mercredi 15 septembre. Pour l'occasion, la maison Coca-cola avait bâti un embryon de réseau avec les postes CJMP-TV de Chicoutimi et CFCM-TV de Québec en plus du poste de base à Montréal CFTM-TV. Un vrai Gala : 13 musiciens sous la direction de Roger Pilon, les huit danseurs de Michel Boudot et les cinq choristes de Raymond Berthiaume. En plus de nous deux, nos invités étaient Jenny Rock, Fernand Gignac, les Têtes Blanches, les Cailloux,

César et ses Romains, Shirley Thérout, Yolanda Lisi et Claude Lepage. Y'avait d'la joie... partout et surtout dans le visage de Guy Leduc qui voyait se réaliser une des grandes aventures de sa carrière de publicitaire. Le disque Gala 65 se vendit à 86 000 copies. On aurait facilement touché les 200 000 copies si une grève n'avait pas paralysé les trois usines de Coca-cola à Montréal et celle de Québec. Le conflit se termina en avril mais notre beau disque avait connu déjà ses heures de gloire...



Chapitre 20

Prophète dans son pays...

Il y a toujours un proverbe qui en contredit un autre... Le trois fait le mois, mais le quatre le défait... Drôle d'introduction pour dire que la population de ma ville natale m'a réservé une surprise de classe ce fameux samedi 11 septembre 1965, une semaine après le retour de Nashville. On me disait souvent que j'étais toujours le bienvenu à Thetford et qu'on aimerait bien me voir plus souvent.

Or, cette fois-là s'annonçait comme une visite bien ordinaire même si Margot était du voyage. Elle avait connu mes parents au couronnement et c'était bien normal qu'elle vienne faire une petite « saucette » à la maison, rue Dubé. Quelle visite!

« Les Promotions artistiques et musicales du Québec » avaient pris en charge l'événement, car c'est devenu un événement dans l'histoire de la ville de l'amiante. Dès midi, une parade se met en branle depuis le marché municipal pour emprunter les différentes rues de mon enfance. Fanfare, corps de majorettes et de cadets, limousines décapotables, tout l'attirail des grandes fêtes.

Pouvez-vous imaginer ce qui s'est passé dans ma tête au cours de ce long défilé dans cette ville qui m'a vu grandir, qui a connu mes premières vocalises, mes premières vitrines, mes premières sorties, ma découverte du monde? Comme un vrai film avec les montagnes de résidus d'amiante en fond de scène, j'ai revu ma vie, mes amis qui sont partis, mes anciens professeurs, les devantures des maisons me racontaient mon enfance, je revoyais le sentier de l'école buissonnière, l'église où j'avais chanté et servi la messe... Que de souvenirs dans une si brève existence! Si je vous dis que j'ai pleuré... vous me croirez certainement puisque je pleure souvent dans pareilles circonstances... Ça me paraît impossible de faire autrement, si les larmes ne coulent pas, le cœur va éclater. C'est aussi simple que cela.

Après la signature du Livre d'or, je quitte la réception civique pour donner un spectacle à l'aréna. Toute la belle marmaille de Thetford avait accepté l'invitation des organisateurs. Ils étaient plus de 2 200 à chanter avec nous, à crier leur joie, à applaudir. Margot donna aussi un tour de chant ainsi que mon amie Danièle Dorice. Un jeune groupe de la région, les Jokers, était aussi du programme.

Le soir, le programme avait pris une tournure différente. Pour la soirée de gala, plus de 3 500 personnes envahirent l'aréna pour rendre hommage à «leur» Monsieur Radio-Télévision. Le maire Marie-Louis Trépanier avait contremandé un voyage pour assister en personne à cette journée d'hommage. Autre instant pathétique de la soirée: on nous couronne tous les deux avec de véritables couronnes faites d'amiante. Pour un authentique Thetfordois, je sais ce que signifie l'amiante dans notre vie communautaire. C'est le pain de tous les jours, c'est aussi la maladie sournoise qui a emporté tant de vies de gens que je connais bien. Tout ce symbolisme retrouvait des valeurs très concrètes à ce moment-là!

Les organisateurs Denis Giroux et Claude Ritter ont reçu des autorités municipales et de la population en général une collaboration excellente, si j'en juge par les heureux résultats.

En gars de party que je suis, la fête ne devait pas se

terminer si tôt... Comme le plaisir appelle le plaisir, à mon tour de jouer. J'invite donc les intimes, ils étaient plus de 70, à une autre réception qui clôturait en beauté la première. Nous nous retrouvons au Motel Provence pour terminer cette joyeuse célébration. Oh surprise! Voilà qu'arrivent Jean Duceppe et les artistes du Théâtre populaire Molson. Justement, ils donnaient ce soir-là à Thetford Mines *Treize à table* de Jean Achard et après leur représentation, ils avaient décidé de venir me saluer. Ce geste me toucha profondément.

En plus de s'inscrire comme une grande célébration dans l'histoire de ma ville natale, cette journée marquait d'heureux moments pour notre famille réunie. Il ne manquait que ma sœur Thérèse qui avait, la veille, donné naissance à Josée, une jolie fillette de sept livres.

Cette nuit-là, il approchait 5 heures du matin quand je suis entré à la maison paternelle du 305, rue Dubé, fourbu, crevé, mais tellement heureux. Dans ces moments-là, le sommeil est long à venir mais c'est une douce rêverie qui vous emporte plus haut que les plus lointains nuages, vers une euphorie quasi divine. Pour un artiste, c'est peut-être ça le bonheur!

La journée du dimanche n'était pas avancée qu'il fallait reprendre la direction de Montréal. La vie continuait et les engagements ne connaissent pas de répit.

Pour tout le monde du spectacle, le mardi 14 septembre était la grande rentrée. C'est ce soir-là que débutait le nouveau feuilleton humoristique *Cré Basile* avec l'unique Olivier Guimond entouré de Béatrice Picard, Denis Drouin, Gilles Latulippe. Pour ma part, une heure plus tard, j'inaugurais une nouvelle série avec Monique Gaube *Nous, les amoureux*. En somme, sans être une suite de *Ciel d'été*, la nouvelle émission se voulait plus «variétés» que purement sentimentale comme la précédente.

Je pousse une petite pointe en Ontario pour donner un récital à Hawkesbury le samedi 18 septembre. Je suis l'invité des Chevaliers de Colomb, un groupe fort sympathique. Il faudra bien qu'un jour, je me «penche» sur cette organisation qui m'intrigue beaucoup. Je chante à l'aréna du Memorial Centre et mon amie Marthe Florent agit comme

«maître» de cérémonie. Je ne peux quand même pas dire «maîtresse de cérémonie», les Français diraient présentatrice, ce qui est bien charmant... mais Marthe faisait plus que cela sur scène.

Nous les amoureux revient toutes les semaines à l'antenne du canal 10 et d'une émission à l'autre, les téléspectateurs sont surpris des genres variés qui y sont présentés. Au début d'octobre, le studio revêt un décor «western» et nous sommes transportés à l'ombre des Rocheuses dans «les plaines du far-west quand vient la nuit». Moi, je suis l'as du rodéo et notre invité Willie Lamothe se retrouve bien chez lui. Monique Gaube fait «cowgirl dorée» avant la chanson de Renée Martel...

Nous avons de véritables chevaux dans le studio, un chuck wagon, du foin... et une odeur d'écurie qui a imprégné le plateau de tournage durant quelques semaines. Aux émissions ultérieures, ça faisait spécial de chanter une ballade sentimentale avec une belle et ravissante partenaire dans les bras, alors que ça sentait le crottin à plein nez. C'est dans ces moments-là qu'un artiste doit avoir l'état de grâce du comédien pour oublier les détails extérieurs et se concentrer.

Le dimanche soir 10 octobre, CJMS présente au centre sportif Paul-Sauvé un «P'tit bal yéyé» spécial avec une pléiade de vedettes. Mon inséparable Margot est là avec Jenny Rock, Denise Brousseau et Claude Valade. Côté garçon, Claude Farrel, Donald Lautrec, les Bel Canto et moi. Dix musiciens nous soutiennent et nous faisons encore des malheurs...

Le photographe Michel Bénard de *Nouvelles Illustrées* réalise de magnifiques photos qui ont surpris bien des gens lorsque son journal a décidé de faire un petit reportage sur mes qualités de technicien. Sur les photos, on me voyait grimper au plafond de salles de spectacles pour ajuster les éclairages. Aujourd'hui, je ne peux me permettre de tels gestes au Centre national des Arts à Ottawa, à la Place des Arts à Montréal ou au Grand Théâtre de Québec. Des machinistes sont préposés à ce travail et des lois nous défendent de toucher à la moindre pièce d'équipement de scène, mais à cette époque, en 1965, chacun y allait à la

bonne franquette. Avant un spectacle, je vérifiais tout : décor, éclairage, système de son, etc... Aujourd'hui, je fais quand même ma ronde d'inspection mais je ne touche à rien... à moins que...

Fin octobre, je participe à une vaste campagne de promotion préparée par la compagnie Crêpe de Chine. Les participantes devaient répondre à une annonce dans le genre : «Jeune homme, vingtaine, 6 pieds, brun, physique très agréable, belle situation dans la chanson, aimant faire la cuisine, cherche 4 jeunes filles pour sortir avec lui une fois par semaine; si pas aimer Crêpe de Chine, s'abstenir; réponse à case postale 220, Station H, Montréal».

Le coup a bien marché et les publicitaires se tapaient dans le dos à la suite des résultats obtenus. Le premier souper eut lieu à la Salle Bonaventure du Reine-Élisabeth. Les gagnantes ont été Madame Danièle Marceau de Québec, Mmes Monique Leblanc, Julie Proulx, Chantale Morissette et Muriel Lamothe, ces dernières de Montréal.

Après ce souper du 28 octobre, il y en eut trois autres, aussi agréables avec des invitées non moins charmantes. Les commanditaires étaient heureux, les gagnantes enchantées de leur souper, voilà ce qui compte.



Mes parents

Chapitre 21

Val des Arbres... une demeure bien à MOI

Par son métier, l'artiste est un nomade, un gitan moderne qui a troqué la roulotte pour l'éternelle valise et la traditionnelle chambre d'hôtel. Depuis mes débuts, j'ai changé d'adresse plus d'une fois par année, j'ai souvent couché dans des lits différents tous les soirs des tournées. Au cours des dix années de ma carrière, mes appartements devenaient une boîte à courrier, genre poste restante. J'avais beau décorer mes planques d'une façon originale et bien personnelle, ça demeurait des lieux froids et presque anonymes comme des quais de gare. Parmi mes rêves, je voulais me bâtir un chez-moi, une maison qui serait un peu une partie de moi-même, une demeure avec une âme qui vit et un cœur qui bat.

Ce n'est pas par hasard qu'on appelle une habitation son foyer, c'est parce qu'une chaleur vivifiante se dégage de ses entrailles comme une bonne bûche d'érable réchauffe la maison et les gens qui l'habitent.

De l'intention à la réalisation, il n'y avait qu'un pas que j'ai franchi en octobre 1965 en rencontrant un constructeur. Nous arrêtons les plans, je choisis l'emplacement à Duvernay, à quelques jets de pierre de la résidence de mon frère André Roc.

... Et voilà la première pelletée de terre... en l'air. Comme dans une pouponnière, chaque arbre à conserver est emmaillotté d'un revêtement protecteur pour la durée des travaux. Doucement, les fondations prennent forme et puis les murs s'élèvent...

Tous les jours où je suis à Montréal et souvent la nuit, j'inspecte le chantier. Les charpentiers et les ouvriers donnent progressivement forme à l'œuvre. Bientôt, on reconnaît les lieux... le salon, ma chambre, la cuisine, la chambre d'invités, les espaces de service et de rangement. Dans quelque temps, j'aurai une adresse à Val des Arbres, Duvernay, Québec.

Pendant que je gagne l'argent du foyer, la construction engouffre la part importante de mes revenus... mais j'aurai une maison bien à moi — un toit pour abriter mes jours, mes nuits, mes rêves et mes souvenirs!

Dans certains milieux, Dame Rumeur était déjà partie en campagne. «Bientôt Louvain va prendre épouse», «Louvain prépare enfin sa retraite», «Louvain nous cache quelque chose»... comme si je n'avais pas le droit de faire une vie comme tout le monde, avoir mes moments de solitude, de détente et même d'isolement et de tristesse. Michel Louvain a le droit de couper le gazon en jeans et la barbe longue, de ramasser des feuilles avec un gros sac vert sans porter des gants, de clouer quelques planches avec un marteau ordinaire et même de se cogner sur les pouces en sacrant... sans que des photographes soient «par hasard dans les environs pour faire quelques images».

Je pense avoir eu la main heureuse dans le choix du secteur où ma maison se construisait. Les quelques rares contacts que j'avais avec «mes» nouveaux voisins me laissaient présager une existence heureuse à Val des Arbres.

En novembre, la maison vivait à son rythme. Avez-vous déjà pénétré dans une maison neuve (mais vide) et écouté ses bruits et ses sons? C'est une découverte qu'il est passionnant d'effectuer au moment où la nuit entoure les lieux de ses ombres et de ses mystères. C'est dans ces circonstances un peu bizarres et particulières que j'ai découvert ma maison et que je l'ai apprivoisée. Seriez-vous surpris si je vous dis que toutes les maisons sont un peu hantées? Dans chaque

habitation, il y a toujours quelque bruit qu'on ne parvient jamais à identifier de façon certaine et à domestiquer totalement. Les êtres de la maison sont des parques errantes qui ont besoin de protection et de chaleur. Heureusement que je ne suis pas superstitieux...

Je m'installe à Duvernay en décembre, juste à temps pour quelques parties des fêtes. La veille de Noël, j'y reçois quelques amis et à Noël, toute la famille. Il y avait plusieurs années que la famille Poulin n'était pas au complet pour la grande fête de Noël. Si André Roc ne travaillait pas, c'est moi qui étais sous contrat et vice-versa. Tout le monde y était et la célébration fut un éclatement de joie et de bonheur, dans la plus pure tradition canadienne-française. Si les gens de chez nous n'ont pas inventé Noël, ils ont certainement contribué à le rendre plus joyeux.

Une autre merveilleuse tradition, c'est de «pendre la crémaillère», particulièrement pour un bonhomme comme moi qui n'a pas «horreur du tout» des occasions pour fêter.

Au début de janvier 66, je croyais le moment idéal pour remercier les artisans de mon succès dans la carrière. C'était aussi le temps des Fêtes et l'inauguration de ma maison. Trois excellentes raisons — une seule aurait suffi — pour inviter des amis. Si je me souviens bien, c'était le 4 janvier. Jamais autant de belle filles n'ont été vues dans mon «home»... Roxane Chatel, Lise Watier, Monique Gaube, Pauline, Mme Parizel, l'épouse du photographe Fernand qui, selon la tradition, aurait été le premier à fournir ma photo à la presse à mes débuts. Les pianistes Kenny Alexander, Georges et Rodrigue Tremblay étaient de la fête, l'impresario Guy Lepage, Robert L'Herbier, directeur des émissions à CFTM-TV, Jacques Chénier, directeur artistique de la maison Apex, Gilles L'Ecuyer de Trans-Canada, et bien d'autres.

Il était bien tard le soir lorsque j'ai ramassé les derniers cendriers et les quelques verres oubliés sur les meubles du salon. Avec cette maison, un nouveau chapitre de ma vie commence. Par contre, demain je m'envole vers des terres lointaines aux noms enchanteurs. Serez-vous du voyage?



Chapitre 22

Aventures dans les Îles Aloha !

Il y a plus d'un an, je lançais chez Apex un microsillon intitulé *Aloha*. Au moment de l'enregistrement, je n'avais pas encore mis les pieds sur les îles du Pacifique, ces îles de charme et de mystère.

On dit souvent qu'il existe deux catégories de personnes : celles qui ont vu Hawaï, et celles qui n'ont pas encore goûté l'extase romantique qui émane de ces îles enchantées. Jusqu'en janvier 1966, je faisais partie de cette race de monde qui a toujours été émerveillé par les noms exotiques de ces îles de la Polynésie : Honolulu, Molokai, Maui, Kailua, Hilo, Kahoolawe, Oahu... On dirait les paroles d'une chanson exotique.

Le mercredi 5 janvier 1966, aéroport de Dorval ; le journaliste-photographe Edward Rémy est dans tous ses états. Il est sept heures du matin et l'avion DC-8 des Canadian Pacific Airlines attend les derniers passagers. En m'apercevant, le reporter d'*Échos-Vedettes* retient sa langue pour l'une des rares fois dans sa vie. Il en aurait trop à me

dire. J'ai presque encore les marques de mon oreiller dans le visage. Mes pantalons étaient encore chauds quand je les ai enfilés tantôt.

Il fallait presque 16 heures pour atteindre Hawaï et j'ai dormi durant toute l'envolée, question de récupérer quelques nuits de sommeil. À ce chapitre, mon compte était au débit... j'étais dans le rouge comme mes yeux l'indiquaient.

« Intrigue à Hawaï » commençait dans la bonne humeur. Une hôtesse de Canadian Pacific vêtue d'un sarong, nous accueille avec le traditionnel « Aloha » comme dans les films... et le collier de fleurs très odoriférantes autour du cou. À la sortie des douanes et de l'immigration, la famille Millard au grand complet nous attendait. Ce n'était pas un hasard. Le voyage avait été planifié ainsi.

Partout on nous accueille avec des guirlandes de fleurs. On a presque l'air d'arbres de Noël... À l'arrivée à l'hôtel Ilikai, encore des fleurs... Dans nos chambres, encore des fleurs! Par un malheureux hasard, ma réservation de chambre m'a relégué dans les « bas-fonds d'Hawaï » comme on disait entre nous, mais voilà l'intervention de Muriel et je suis propulsé au sommet de l'hôtel dans une véritable suite royale. J'ignorais que Miss Music-hall avait autant d'influence à travers le monde et particulièrement à Honolulu.

Vue panoramique sur la mer, réfrigérateur, cuisinière électrique, radio MA et MF, enfin tout le petit « kit » pour passer des vacances de rêves.

Le cocktail de bienvenue a été copieusement arrosé de champagne de Californie à seulement 3 \$ la bouteille. Même Edward Rémy a avoué qu'il était délicieux. Ce même champagne accompagnera la plupart de nos repas.

À la barre du jour, nous nous retrouvons chez les Millard pour le petit déjeuner, puis ensuite, la troupe se rend à la plage qui borde la lagune. Malgré toutes les recommandations de Muriel et de son mari Jean-Paul, je « profite » au maximum du soleil avec le résultat que vous imaginez : le soir, le monde des crustacés comptait un membre de plus, j'étais rouge comme un homard.

Pour soulager le pauvre incendié, Muriel a retrouvé au fond de sa mémoire un médicament de sa grand-mère :

badigeonner les parties atteintes avec du vinaigre. Ça brûle d'abord et ça fait du bien ensuite. Inutile de vous dire que le lendemain, tous les conseils étaient les bienvenus : depuis l'huile Baby's Own jusqu'à des périodes à l'ombre. Muriel nous reçoit pour le souper et nous avons la révélation de notre vie : elle possède les véritables qualités de cordon-bleu. Nous la baptisons « la Curnonsky du boutte ». Ces repas « made by Mumu » nous ont impressionnés.

Pour moi, levé tôt, couché tôt, ces vacances à Hawaï ont d'abord été une cure de sommeil, de repos et de grand air. Le vendredi soir 7 janvier, j'invite la troupe à un cocktail dans ma suite. Muriel et sa fille Jocelyne étrennent des créations Christian Dior. Elles réservaient ces primeurs pour Las Vegas, mais la tentation fut trop forte à Honolulu : la brise du Pacifique, le teint bronzé, et un brin de coquetterie et voilà les nouveautés de la mode en vedette.

Une soirée bien agréable malgré un petit accident. Durant la réception, faute de fauteuil libre, je m'installe sur une basse table de verre. Depuis dix minutes, la table résiste bien à mon poids ; tout à coup, crac ! Me voici à terre dans les éclats de verre : une entaille au poignet. Comme nous n'avons pas d'alcool pour désinfecter la blessure, nous avons recours au gin comme substitut !

Nous profitons d'un samedi au ciel couvert pour tenter de découvrir le côté authentique de la Polynésie disparue. C'est bien artificiel, mais que voulez-vous, la civilisation est passée avec ses annonces de liqueurs douces, de cigarettes et d'automobiles. Je crois qu'il faudrait aller bien plus loin pour retrouver ces paradis perdus au-delà des mers.

S'il est un sport qui semble bien facile à pratiquer, c'est le surf. En ce dimanche 9 janvier, la plage est inondée de touristes ; j'opte alors pour la « haute mer » et la grande vague. Y'avait comme un défaut sur cette planche puisqu'il m'était impossible d'y tenir cinq secondes d'affilée. Après une heure de vaines tentatives et de nombreuses gorgées d'eau de mer, je mets fin à une carrière peu brillante de « surfeur ». La jeune Marie-Claude Millard, 11 ans, s'empare de la planche et réussit du premier coup. Il semble bien qu'il s'en trouve des plus doués que d'autres pour ce genre de sport !

Un navire de la flotte française, le *Jeanne d'Arc*, arrive à quai et nous décidons de le visiter. Secret militaire, l'accès est interdit. Nous nous rabattons donc sur les boutiques pour acheter des «petits quelques choses» qui grèvent notre budget et amaigrissent nos chèques de voyage.

Vous connaissez le Ichi Onk Garden? Un très chic restaurant japonais où nous avons réservé pour ce soir. La reine-mère Muriel avait donné la consigne: chacun sur son «36»! Quelle surprise au restaurant de rencontrer seulement des gens en tenue sport! À l'entrée, vous déposez vos souliers. À la table, vous êtes assis par terre. Le journaliste Edward Rémy a décrit ainsi la scène: «... mais le plus drôle c'était surtout de voir Miss Music-hall, pieds nus, assise par terre, drapée dans sa dignité et son vison».

Lundi matin, les Millard plient bagages et nous les conduisons à l'aéroport. Avant d'entrer à Montréal, ils iront porter quelques dollars à Las Vegas.

Quant à Rémy, il partait le même jour en direction de la métropole. Je demeurais seul dans ce paradis du Pacifique pour quelques jours encore. À mon retour, je stoppe quelques heures à Los Angeles avant d'entrer à Montréal vendredi soir le 28 janvier.

Durant mon absence, *Nous les amoureux* gardait l'antenne et Monique Gaube était secondée par Robert Demontigny et Pierre Lalonde.

À mon retour, devant le succès mitigé de mon dernier microsillon *Coeur à coeur* mal accueilli par la critique, les rumeurs repartent de plus belle sur mon départ éventuel d'Apex vers d'autres compagnies de disques. Les journalistes semblent donner plus de poids à mon passage à Fantastic dirigé par Jacques Matti. Interviewé, quelqu'un de chez Apex semblait «redouter le pire». Il est vrai que l'idée d'un disque de «chansons de la rue» comme le qualifiaient les critiques, n'avait rien cassé sur son parcours. Les ventes ont été bonnes mais le genre *sing along* n'était pas mûr chez nous.

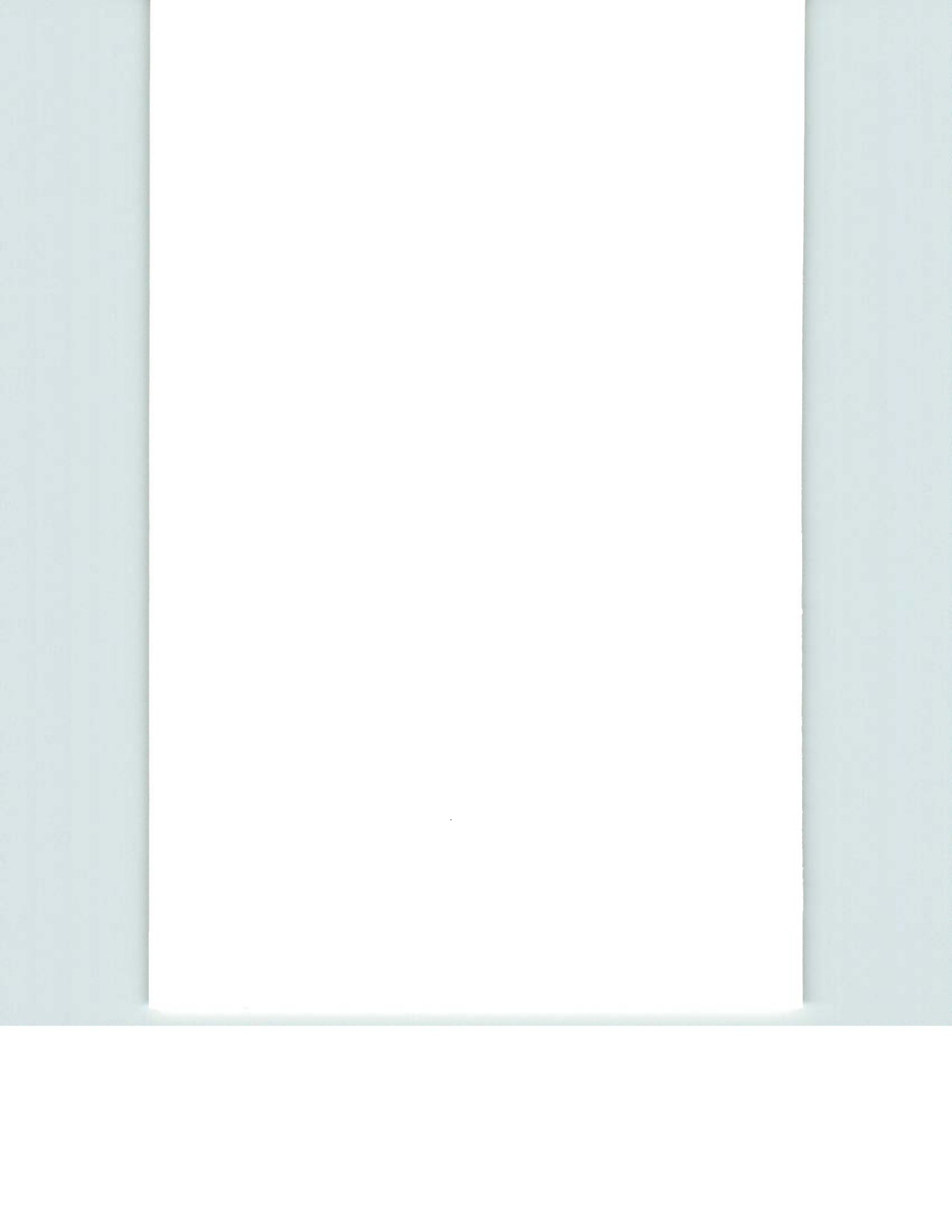
Comme un disque ne fait pas une carrière, un disque ne la défait pas non plus. Il faut alors, reprendre le collier et tirer plus fort qu'auparavant. Fernand Gignac m'invite à son cabaret au boulevard de la Concorde pour un engagement en

février. Nous sommes donc deux « Monsieur Radio-TV » au même programme. Micheline Manseau se joint au spectacle.

Nous perdons « un gros morceau » en février 1966 avec le décès subit de Serge Brousseau. Les journalistes du monde artistique l'appelaient « leur frère ». Il y a quelques mois à peine, il lançait un album-souvenir sur Margot et moi. Aux funérailles en l'église Saint-Stanislas, Monique Gaube m'accompagnait. Des jeunes m'ont demandé mon autographe durant le cortège. J'ose croire que le geste n'était pas prémédité, mais j'ai dû semoncer à mi-voix ces personnes qui insistaient. L'occasion semblait bien mal choisie.

« Les dix plus beaux hommes », une idée « originale » du réalisateur Claude Morin de *Place aux femmes*, a failli m'embarquer dans un autre pétrin dès mon retour au pays. Heureusement, dès la première élimination, deux noms de chanteurs étaient rayés de la course : mon ami Pierre Dudan et moi. Enfin, nous ne connaissons pas un autre printemps chaud. Voici la liste officielle au moment où nous étions lancés par-dessus bord : Jean Lesage, Guy Provost, Jean Coutu, Benoît Girard, Pierre Nadeau, Richard Garneau, Jean Béliveau, George Hees, Paul Dupuis, Gérard Poirier et « en duplicata », Jacques Fauteux.

Si j'ai bonne souvenance, cette année-là, l'Honorable Lesage a été « le plus bel homme » et il a perdu le pouvoir en juin. Heureusement que les votes m'ont « libéré » à la première ronde ; j'ai pu travailler à l'aise par la suite... avec la face que j'ai !



Chapitre 23

J'appartiens à l'équipe du 10

Au début, ça fait curieux d'entendre dire qu'on appartient à quelqu'un, mais à bien y penser c'est exact. Je fais partie de l'équipe comme un Béliveau, un Lafleur, un Cournoyer appartient au Canadien et à son public.

Chaque fois que CFTM-TV présente un Gala, je suis de la distribution. Depuis toujours, j'ai mes entrées au 10 et j'ai déjà à mon crédit quelques séries! Ça fait chic, mais c'est aussi vrai.

Pour les célébrations du cinquième anniversaire du canal 10, on place mon nom en tête de liste avec celui de Margot Lefebvre, puis suivent les noms d'une soixantaine d'artistes, de techniciens et de décorateurs qui ont mis la main à la pâte pour faire du Gala une fête «relativement scintillante et éblouissante».

Plus de 2 500 personnes s'étaient massées au théâtre Saint-Denis pour assister à cette soirée du samedi 26 février. À l'écoute, devant le petit écran, les téléspectateurs dépassaient le chiffre magique de deux millions selon les reporters.

Quelques heures avant le gala, le président J.A. DeSève avait confié à l'émission Télé-Métro que « nous aurons rempli bientôt toutes les promesses faites au Bureau des gouverneurs de la radio-télévision au moment où notre permis nous fut accordé ».

La promotion du Gala s'était faite « la main dans la main avec *Montréal-Matin* ». Durant quatre semaines, plus de 2 000 000 de lettres avaient été entassées à l'entrée du théâtre Saint-Denis. Cinq voitures Mustang étaient attribuées le soir du gala.

Dans la foule du Saint-Denis, c'était un délire d'applaudissements à l'arrivée de chacun des nouveaux participants au spectacle. On dit que Joël Denis a volé la vedette sur le plan individuel mais « qu'une mise en scène comme celle à laquelle prenait part le duo Louvain-Lefebvre a été de haut le point de mire du gala ».

Même *Le Droit* d'Ottawa avait délégué un journaliste pour couvrir l'événement. Il déclare: « Avec ses moyens propres à satisfaire un auditoire bien distinct et ultra-nombreux, le canal 10 a su créer une faveur extraordinaire pour des artistes qui semblent maintenant lui appartenir, comme Olivier Guimond, Michel Louvain ou Margot Lefebvre. Il y a là quelque chose d'une équipe qui répond à un public empressé à applaudir et à être convaincu de l'excellence de ce qui lui est présenté ».

Pour le Gala, le chef d'orchestre Roger Pilon dirigeait vingt musiciens et les danseurs étaient sous la gouverne de Michel Boudot.

Ces grands galas du canal 10 ont toujours été pour moi des temps forts dans ma carrière. L'orgueil mis à part, j'avoue que c'est toujours flatteur d'être sélectionné pour faire partie de la distribution de tels spectacles. Disons aussi que les cotes d'amour de ces émissions atteignent des sommets vertigineux !

Le mardi premier mars, mise en nomination pour les prix « orange, citron, tangerine, citrouille et vadrouille ». Sans être un verdict suprême, ces prix indiquent bien la perception qu'ont les journalistes de leurs vedettes et de leurs émissions. Je me retrouve cette fois dans la catégorie Orange

— l'artiste le plus charmant — avec Yoland Guérard, Pierre Lalonde, Serge Laprade et Paolo Noël.

C'est intéressant de voir comment les journalistes nous jugent, mais il suffit de peu de choses pour renverser leur opinion sur tel ou tel artiste. Je vous donne un exemple. Au retour d'un spectacle donné à plus de cent milles de Montréal, je me couche «aux petites heures du matin» et voilà qu'à huit heures, le téléphone vous tire du sommeil. Un chroniqueur artistique a eu la rumeur qu'une nouvelle chanson, «cassée» hier soir en public, a reçu un accueil délirant. Il veut tout savoir sur le nouveau «hit»:

«Qui t'a écrit les paroles? La musique?

Est-ce que les orchestrations sont de ton pianiste?

On va la retrouver sur ton prochain microsillon?

Au fait, tes projets pour entrer en studio bientôt sont-ils exacts?»

De l'autre côté, je suis tellement endormi que je ne reconnais pas la voix du téléphone et si par malheur j'élève la voix un peu ou je donne des signes d'impatience parce que je veux continuer ma nuit... Fatalement, je me retrouverai l'an prochain dans les prix Citron pour l'artiste le plus désagréable... Ça fait partie du métier, un point c'est tout! Et c'est peut-être bien ainsi. Quand on appartient à un public, noblesse oblige.

Pour *Nous les amoureux* ce soir premier mars, nous sommes à Londres... en chanson. Le célèbre pantomime anglais Dennis Shirley se joint à nous pour l'émission durant laquelle Monique donne *La Tamise est mon jardin* et *Milord* et moi, *Downtown* et *L'amour de Picadilly*.

La semaine prochaine, nous serons dans ce pays si étrange qu'est la Chine, avec des chansons comme *Rose de Chine*, *Tonkinoise*, *Pantin à Pékin* et *A Shanghai ou ailleurs*. Les marchés d'aliments Métro sont nos commanditaires et tout le monde est heureux.

Quand je dis «tout le monde», ce n'est pas exact. Il y a une exception et c'est moi. La raison est fort simple, ma voix continue de me créer tous les problèmes possibles de ce côté-ci du ciel. On dirait que «les sept plaies d'Égypte» sont tombées sur mes cordes vocales.

Les suggestions arrivent de toute part. Il faut du repos et du soleil. Comme prescription, ça n'a rien de vilain à prendre... D'autres, qui se classent parmi les spécialistes, n'entrevoient qu'une solution. Louvain doit consulter un professeur de chant qui lui « baissera la voix d'un demi-ton et le bonheur total sera retrouvé ».

De son côté, le directeur artistique de la maison Apex, Jacques Chénier ne l'entend pas de la même oreille. Si on change le timbre de la voix de Louvain, vaut mieux maintenant changer le nom de la compagnie de disques ! Il ne me restait qu'une mince marge de manœuvre. Peut-être que le temps arrangerait les choses et bien sûr, du repos et encore du repos. J'accepte donc moins d'engagements, ce qui ne semble pas très facile durant les derniers mois de mon règne comme Monsieur Radio-TV. À Angers où je chante, on ferme le bar le dimanche après-midi pour permettre à la jeunesse de venir m'entendre.

J'accepte aussi de prêter mon concours à un spectacle bénévole le 7 mars à l'hôpital Saint-Joseph de Rosemont. C'est bien difficile de refuser. Je sais bien que peu de médecins accepteraient d'opérer gratuitement, mais nous les artistes, apparemment c'est différent et tant mieux ! Je suis croyant et je sais que dans son « Grand livre », le Grand Producteur note bien des choses !

Un grand Gala bénéfice est présenté au théâtre Saint-Denis le vendredi 11 mars pour marquer les 76 ans de cette grande comédienne de toutes les scènes du Québec, madame Juliette Béliveau. Rongée par la maladie, madame Béliveau vivait retirée et ne comptait que sur de très maigres revenus pour subsister. Tous les camarades du monde artistique s'étaient donné la main pour produire un grand spectacle. Dans la grande finale, nous étions près d'une trentaine sur la scène. Ce tout petit bout de femme qu'était Juliette Béliveau m'a toujours fasciné. Autant d'énergie, de talent, de dynamisme et de bonne humeur dans un être si attachant, c'était madame Béliveau. Cette soirée du Saint-Denis est certainement restée gravée dans son cœur et son esprit au delà des limites de cette terre. Mais c'est surtout l'amitié que nous lui

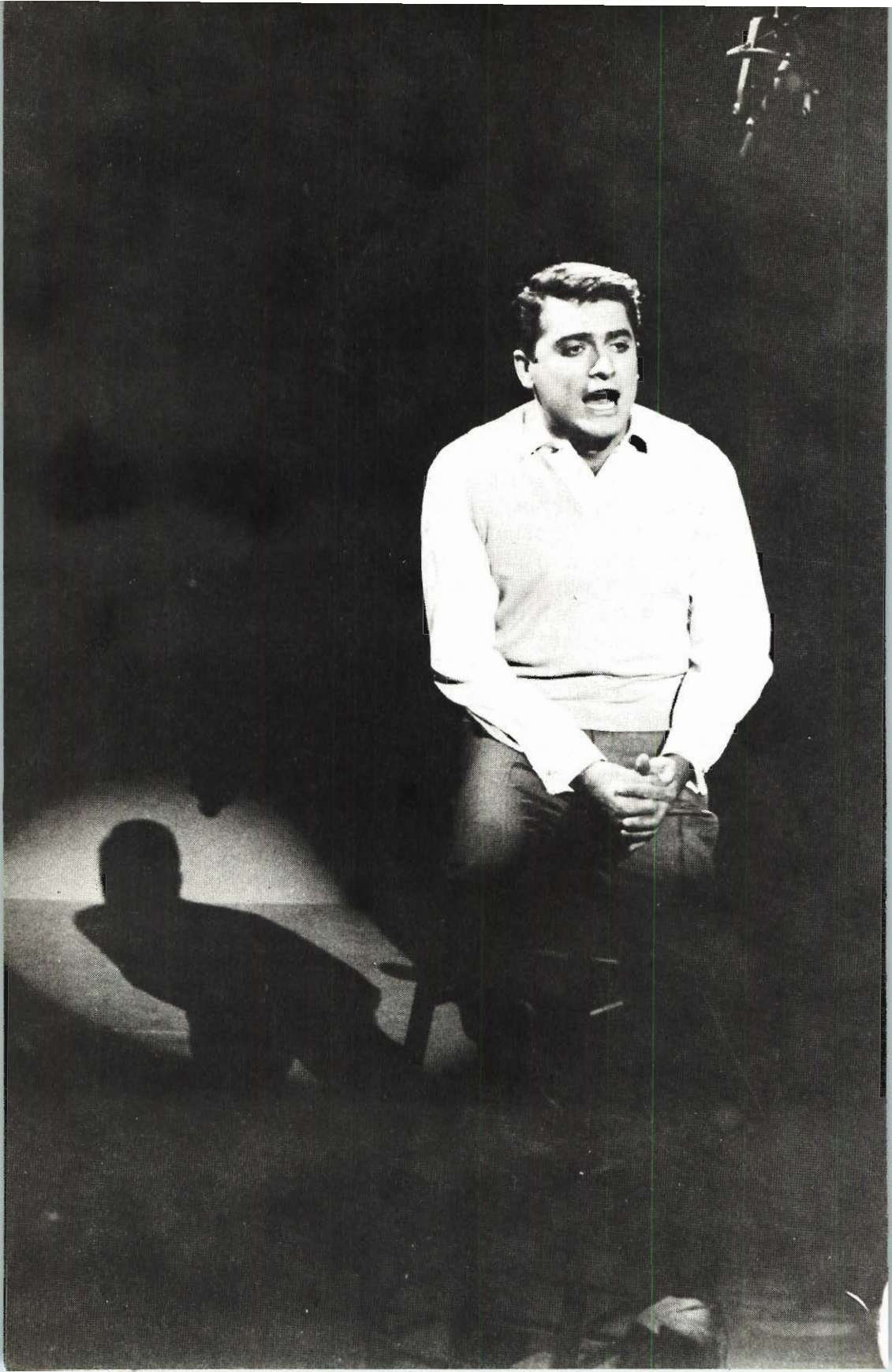
avons, une fois de plus, témoinnée qui a réchauffé son cœur et illuminé ses derniers jours.

Au printemps 1966, la Cité de Laval se «pétait les bretelles» avec le titre officieux de «petit Hollywood québécois». Un recensement-maison indiquait que la colonie artistique émigrerait à Laval à la grande satisfaction de Son Honneur le maire Jacques Tétreault. Des noms : Yolanda Lisi, Jean-Claude Robillard, Michel Desrochers, Tony Roman, Pière Sénécal, Yvan Ducharme, Frenchy Jarraud, Gaby Laplante, Raymond Berthiaume, Fernand Gignac, Alain Stanké, Pierre Paquette, Raymond Charette... et bien d'autres.

Puis au domaine de la «comparomanie», une dernière découverte : «Philippe Émond éclipsera-t-il Michel Louvain?» J'ignore encore s'il a enregistré sur étiquette Découverte comme l'annonçait un journal de l'époque. Jacques Matti misait beaucoup sur cette découverte.

Pendant que je prenais un peu d'air, mon prochain microsillon commençait déjà à tourner dans ma tête. Devant le succès mitigé de la dernière «récolte», je me devais de viser plus haut que *Cœur à cœur*. Le prince de la chanson, Yvan Daniel, m'a offert quelques-unes de ses chansons. Tout cela me trottait dans l'esprit alors que le premier rayon de soleil du printemps me faisait découvrir vraiment ma maison de Val des Arbres. Ces longues marches sur le terrain qui reprenait vie après un hiver rigoureux ! Ce qu'il peut nous en passer des idées dans la tête quand on rêve doucement au gré de la nature qui répond par une fleur à l'appel du soleil.

Nous les amoureux continuait à l'écran et je donnais quelques spectacles ici et là, quelques télévisions mais aussi beaucoup de repos.



Chapitre 24

Dix ans déjà... avant le temps

De crainte d'être précédés par les gens de Montréal, mes amis de Québec décident de fêter mes dix ans de vie artistique un an avant le temps...

Si je vous laisse sous cette impression-là, je ne suis pas correct. Voici donc la vérité. Profitant d'un engagement au Baril d'Huîtres, les propriétaires de l'établissement, messieurs Adrien Demers et Victor Paquet ont décidé de souligner mon passage dans la Vieille Capitale en invitant le tout Québec à un cocktail en mon honneur ce lundi 30 mai 1966. À la même date en 1956, je chantais à l'Hôtel Union de Sherbrooke sous le nom de Michel Paulin comme je l'expliquais au début de ce livre, mais j'ai toujours considéré l'année 1957 comme le véritable point de départ de ma carrière professionnelle.

Je l'ai déjà écrit ailleurs, toutes les occasions sont bonnes pour faire un party et pourquoi pas celle-là? Ce fut une belle fête avec beaucoup de fleurs. Mon amie Pierrette Roy, la chanteuse célèbre qui a popularisé la chanson du Carnaval, m'a présenté une magnifique gerbe de fleurs au son de la musique et des applaudissements d'une foule qui comptait

beaucoup de mes amis personnels. Les journaux ont titré : « Michel a encore pleuré ». C'est vrai et pourquoi pas ? C'est toujours émouvant de réaliser qu'il y a des gens qui vous aiment et qui apprécient votre travail. Quand des gestes concrets s'ajoutent aux applaudissements, ça vous brasse le « canayen » en profondeur.

Durant le cocktail, j'ai retrouvé plusieurs copains de la première époque : Georgette Lacroix de CHRC, de Verchères Mercier, tout le personnel du magasin de musique Saint-Cyr et frères, Lucille Desprez, Gloria Marcon, la pianiste qui m'a souvent accompagné, Charlotte Lavallée et Jacky, Richard Desmeules, réalisateur à CKCV, Denys Cantin de CJLR, et combien d'autres dont les noms se sont, hélas, effacés avec le temps.

Me revoilà en studio pour mon prochain disque. Apex met à ma disposition deux nouveaux chefs d'orchestre : Paul Baillargeon et Bill Justis. Nous produisons à Montréal contrairement aux rumeurs qui voulaient que le disque soit produit à Porto Rico avec des chansons italiennes, espagnoles et anglaises.

Un peu plus de chansons présentera une belle brochette de refrains fort jolis. Autre détail intéressant, cinq chansons étaient signées par des auteurs de chez nous. Le duo Pierre Létourneau-Stéphane Venne me fournissait *Le temps des îles* et *Toi* tandis que *Ma vie lui appartient* de Cécile Coulombe recevait quelques retouches de Georges Lévesque. Une autre chanson était produite par Stéphane Venne et Paul Baillargeon tandis que Charles Desrosiers signait *Seuls tous deux*.

Il y avait aussi quelques adaptations de chansons étrangères comme *Il mundo*, *You know*, *Strangers in the Night*. En somme, nous avons du bon matériel dans les mains. J'étais un peu plus reposé pour aborder les séances d'enregistrement. Sur le plan motivation, le moral semblait meilleur et le défi me paraissait de taille. Dans quelques jours, je n'aurai plus l'auréole que procure le titre de Monsieur Radio-Télévision pour me défendre. Le talent doit primer sur la publicité.

Avec l'arrivée de l'été, certaines émissions quittent l'antenne mais il demeure consolant de constater qu'on a fait du bon boulot. Ou du moins, on le croit. À preuve cette lettre que je conserve encore aujourd'hui. Elle était de l'Agence de publicité Inter-Canada, sous la signature de Raynald Bergeron. Inter-Canada s'occupait du compte publicitaire des marchés Métro, commanditaire de *Nous les amoureux* et se disait fort heureux des résultats obtenus et souhaitait même « de travailler à nouveau avec toi dans un avenir rapproché. Notre première intention est de t'inviter à venir faire Bon anniversaire au canal 10 ». Voilà qui est bien!



Chapitre 25

Quand une couronne change de tête...

Cette année, je n'ai pas à attendre au matin du Jour de l'An pour dresser un bilan. Dans le domaine artistique, l'année commence plutôt par le Gala des Artistes. Le grand bal qui suit, est véritablement la nuit de l'année!

Pour le compte du *Journal des vedettes*, je reçois à Val des Arbres le reporter F. Philippe Moldère pour analyser le bilan de mon « règne ». C'est toujours avec regret qu'on quitte un état de bien-être. Pressé de questions, j'admets volontiers que le titre de Monsieur Radio-Télévision a changé quelque chose dans ma vie et dans celle des autres. Pour le grand public, le titre vous donne une certaine consécration, une manière d'aura de prestige. Ce titre marque une étape de carrière. Par ailleurs, dans le milieu professionnel, j'ai remarqué que les collègues me portent un certain respect, plus prononcé qu'auparavant. Comme en politique, une élection peut changer bien des choses.

J'affirme au journaliste qu'il m'arrivait des soirs d'avoir le désir fou de ne pas remettre ma couronne... comme si je pouvais cacher mon titre dans un coffret de sûreté à la banque... de mon égoïsme.

Par contre, cet honneur d'avoir été choisi par le grand public se double de responsabilités accrues auprès de ce même auditoire et la couronne deviendrait lourde à porter à la fin.

Au moment de l'interview, deux personnalités se disputaient les honneurs du premier rang. À moins d'un renversement imprévisible de dernière minute, je pouvais dire que la succession serait solide. Jen Roger occupait le premier échelon, talonné par le comédien Olivier Guimond; il n'y avait qu'une différence de 114 votes entre les deux vedettes. Comme j'ai vécu quelques fois ces sensations au cours des dernières années, j'imagine facilement les idées qui trottent dans la tête de ces artistes-là. L'ultime suspense devait connaître son dénouement le samedi soir 11 juin au traditionnel Gala du théâtre Saint-Denis. Pour la première fois de l'histoire, le Gala des artistes serait télédiffusé en direct à Québec et Chicoutimi en même temps qu'à Montréal. Le commanditaire Coca-Cola avait réservé du temps d'antenne aux stations CFCM-TV et CJPM-TV pour que le public de la Vieille Capitale et du Saguenay puisse participer au même suspense que celui de Montréal. Vous vous souvenez qu'à l'automne 1965, Guy Leduc avait constitué le même réseau pour le lancement de « notre » disque enregistré à Nashville.

Margot et moi, Donald Lautrec et Jenny Rock, en somme les lauréats 1965, avons été retenus pour fournir la partie musicale du Gala.

Faisant une fois de plus l'envie de plusieurs, j'entre au Saint-Denis avec, au bras, Nathalie, une ravissante personne qui rivalisait de charme et d'élégance avec la plus charmante des invitées au gala. Cette année, le sympathique lieutenant-gouverneur, l'honorable Paul Comtois n'est plus des nôtres. Il a péri dans l'incendie de la résidence vice-royale du Bois de Coulange dans la nuit du 21 février 1966.

Pour la quatrième année consécutive, Réal Giguère

agissait en qualité de maître de cérémonie et il s'acquitta de sa tâche avec brio. Un total de 24 Méritas étaient décernés. Il y en avait presque pour toute le monde! Claude Léveillé pour le chansonnier de l'année, Georges Bouvier pour sa vie au théâtre, les Cailloux pour leur travail dans le folklore, Guy Godin pour son excellent travail au cinéma, Daniel Guérard pour un succès exceptionnel au palmarès, Elizabeth Chouvalidzé pour la meilleure interprétation dans un téléroman, Jacqueline Vézina, Jean Coutu, Jean Béliveau, Jen Roger, Guy Thivierge, Paolo Noël, Gaétan Barrette, Monique Lepage, Jenny Rock. Même Walt Disney! Sur un bout de film fraîchement tourné à Hollywood, on vit Émile Genest remettre un Méritas au célèbre cartooniste qui répondit en français: «Merci et bonsoir, Émile». De Paris, Bruno Coquatrix, le directeur de l'Olympia, recevait aussi un Méritas pour son encouragement aux artistes québécois.

Cré Basile est désigné l'émission la plus populaire de la télévision; *Les couche-tard*, l'émission humoristique de l'année et quelle surprise, *Nous les amoureux*, la meilleure émission musicale de l'année.

La vie est ainsi faite. Avec un peu de tristesse dans l'âme, j'allais remettre ma couronne à mon successeur et voici que je gravis les marches de la scène avec Monique Gaube pour recevoir un magnifique trophée. Il semble bien que ce Méritas a plu à beaucoup de gens tellement l'émission était appréciée. La semaine suivante, les journaux abondaient dans le même sens: «Justice est faite à Monique Gaube et Michel Louvain».

Ce soir-là, je n'étais pas au bout de mes surprises. Pour nous présenter le Méritas, voilà que sort des rideaux Georges Guétary en personne! Au moment de lire la carte de présentation, Guétary réalise qu'il a oublié ses verres et qu'il ne peut s'exécuter... André Lecompte, directeur des Publications Péladeau, est en coulisses et il lui prête ses lunettes au grand amusement d'un public qui rigole et applaudit avec chaleur.

Georges Guétary trouve un mot charmant pour nous et quitte la scène avec nous sous un tonnerre d'applaudissements. J'avoue qu'à ce moment précis, je n'ai pas eu le temps

de me souvenir du «petit incident diplomatique» qui avait entouré une de ses déclarations à mon égard dans le passé. Bien de l'eau a coulé sous le pont Jacques-Cartier depuis cette époque!

Mais revenons au Gala. Les minutes et les secondes d'attente sont interminables. L'instant pathétique arrive enfin... Cette fois, je suis au podium et je vis la scène avec un œil et un cœur différents. À l'annonce du nom d'Olivier Guimond, une salve d'applaudissements éclate, c'est la frénésie dans la foule, l'émotion atteint un paroxysme lorsqu'Olivier dévale l'allée avec son «petit pas de danse si caractéristique». Rendu sur l'estrade, il saute littéralement dans mes bras, me fait l'accolade chaudement. Nous restons là pendant que les cris fusent de partout dans la salle. Je crois que jamais élection n'a suscité autant l'approbation populaire que celle d'Olivier Guimond.

Cet instant de vérité a probablement été l'un des sommets de la carrière de ce grand comédien. Je conserve précieusement une photo de ce moment historique. Le bas de vignette se lit ainsi: «Deux époques... deux métiers différents... deux personnalités qui n'ont rien de commun... Une même joie... le même titre... l'admiration mutuelle que se portent deux grands noms».

Dans le dernier «droit» de la course, Olivier avait pris une avance de 300 votes sur Jen Roger. Laprade, Lalonde, Lautrec suivaient dans l'ordre.

Du côté de Miss Radio-Télévision, la «lutte» a été moins ardue. On savait depuis quelque temps que Dominique Michel l'emporterait devant Monique Leyrac. Ma collègue Monique Gaube s'est installée au troisième rang et *Nous les amoureux* n'était pas étranger à ce succès.

Claire Lepage devenait révélation de l'année devant Shirley Thérroux, Claude Valade et Thérèse DeRoy, la mignonne chanteuse de Forestville, qui avait réussi en quelques mois à se tailler une excellente réputation dans le milieu artistique.

Côté masculin, Daniel Guérard remportait la palme devant Claude Stében, Tony Roman et Gilles Brown.

Devant un magnifique décor représentant la ville de

Montréal illuminée, j'ai terminé le spectacle en chantant *Les parapluies de Cherbourg*. Puis les parties ont commencé dans différents hôtels de la métropole. La nuit a été merveilleuse pour tous ceux qui avaient un trophée au bout du bras... Pour ceux qui revenaient bredouilles de cette chasse, il restait certainement le sentiment profond d'avoir accompli un bon boulot mais aussi cette tristesse de réaliser que rien de tangible ne marquait pareils efforts. Plus souvent qu'à mon tour, j'ai connu ce sentiment qui est l'antichambre du découragement et de la dépression. Mais, dès le lendemain, si le soleil apparaît, déjà le moral revient à la hausse et la vie continue.

Je fais partie d'une pléiade d'artistes qui participent au « Spectacle de l'année » ce vendredi 17 juin à Ville d'Anjou. Les profits sont versés à la Caisse de retraite de l'Union des artistes de Montréal. La fête marque aussi le dixième anniversaire de fondation de Ville d'Anjou. Six scènes permettent à tous les amateurs de musique d'en avoir pour leur argent. Le billet d'entrée était de 1.00 \$!

Les engagements se continuent... Domaine Idéal à ville d'Auteuil, Maniwaki et Sherbrooke. Noblesse oblige! Comment ça? Cette année, la ville Reine de l'Estrie honorait les artistes lors de son défilé patriotique de la Saint-Jean-Baptiste. On m'avait « consacré » un char allégorique intitulé *Pourquoi donc as-tu brisé mon cœur?* Pour rendre la politesse, j'ai participé au « Festival sur la Plaza » dès le quatre juillet en donnant deux spectacles le même après-midi. Faut le faire!

Avant de fuir la chaleur suffocante de Montréal, j'avais lancé, en 45 tours, une des chansons du prochain microsillon *Plaisirs de la nuit*. Dès la sortie du disque, les réactions du public laissaient entendre que nous avions peut-être dans les mains un succès. L'avenir nous le dira bien. Pour ma part, j'ai piqué une pointe vers Virginia Beach, histoire de changer d'air, profiter du soleil et de la plage et vivre incognito pour quelques semaines.

De retour au pays, je change de valises à Val des Arbres et je regagne la solitude du chalet de Saint-Donat pour une session intensive de ski nautique et de bateau. Depuis

longtemps, j'ai abdicé le titre de capitaine au long cours.

Après avoir été « exposé » largement à la télévision durant l'année de mon « règne » comme Monsieur Radio-Télévision, je crois que le moment est venu de me faire « plus rare ». Il faut que mon « image disparaisse un peu de l'écran », comme on dit dans le métier.

Au cours de l'été et de l'automne, j'ai fait quelques rares apparitions en public. Par exemple, le samedi 23 juillet, l'émission *Jeunesse oblige* rendait hommage à Pierre Nolès et je me devais d'y participer avec quelques succès qu'il a écrits pour moi. Ginette Reno, Rosita Salvador, Gilles Alain et Louise Lamothe ont aussi chanté des « tounes à Nolès » au même programme. C'est un phénomène, ce Nolès. Au cours des dix dernières années, il avait signé près de 2 500 chansons. À l'année longue, le palmarès présente presque toujours une ou deux « tounes à Nolès ».

Si je dosais mes apparitions en public, il fallait par ailleurs que je sois très présent sur disque. En août, je lance mon 11e microsillon *Un peu plus de chansons*, enregistré à la fin du printemps. Voilà un bon disque qui fera sa rentrée en force en septembre.

Notre nouveau Monsieur Radio-TV, Olivier Guimond me fait l'honneur de préfacier la pochette du disque. Sous une photographie « irrésistible » d'Olivier, on retrouve un très beau texte que je me permets de reproduire intégralement.

« Énormément de talent, beaucoup de travail, le souci de la perfection. Voilà ce qui a permis à Michel Louvain de devenir le chanteur le plus populaire chez nous. Sa voix chaude et prenante a conquis le cœur des jeunes et des moins jeunes, non seulement au Québec, mais bien au-delà de nos frontières, jusqu'en Amérique du Sud. Je ne suis pas surpris que la vente de ses disques aille toujours en s'accroissant si l'on considère qu'il se surpasse d'un enregistrement à l'autre. J'ai beaucoup d'admiration pour Michel Louvain qui tout en étant une très grande Vedette, reste toujours lui-même. Je suis très flatté et très heureux d'avoir à faire cette dédicace à Monsieur Radio-TV 65 et je suis surtout flatté et heureux d'en être son successeur ».

Depuis qu'Olivier Guimond a quitté cette terre de la

« Comédie humaine », je conserve ce témoignage avec fierté et je le relis toujours avec émotion. La grandeur d'un homme se mesure souvent à la dimension du cœur.

C'est en emportant ce message que mon onzième microsillon partait pour sa carrière dans le monde du disque. Durant mon absence, il me remplacera auprès de mes amis et de mon public.

Comme un vétéran des scènes internationales, je prépare mon prochain tour de chant pour Porto Rico. Avec mon pianiste Kenny Alexander, je multiplie les sessions de travail. De son côté, Kenny écrit de nouveaux arrangements, sélectionne de nouvelles chansons. Nous voulons donner un bon spectacle et nous y mettons les efforts nécessaires. Par ailleurs, il y a toujours une foule de détails auxquels je dois penser : nouvelle garde-robe, des articles pour la presse de langue espagnole, des photos récentes pour la publicité, les réservations d'avion et tout le tralala.

Cette fois-ci, je serai vedette à « La Ronda » du San Jeronimo Hilton de San Juan. En descendant sur cette île des Caraïbes, je constate avec satisfaction que tout semble aller rondement. Les quotidiens annoncent les spectacles et des articles de presse sont très intéressants. *El Mundo*, *El Imparcial*, deux quotidiens écrivent des textes très élogieux sur moi. Je vous fais grâce des textes « in extenso », mais un titre à lui seul vous donnera un exemple du ton des choses : « Michel Louvain, Un Joven que Canta Suave, Dulcemente ».

De leur côté, le *San Juan Guide* et le *Weekend in the Caribbean* y vont généreusement de plusieurs pages avec des « formidable vocal charmer », des « Youthful Gallicly-handsome »... Il y en avait assez pour couler un bateau !

Je garde l'affiche durant trois semaines dans ce très chic « supper club La Ronda » avant d'entrer à Montréal à la mi-novembre.



Chapitre 26

Une période... formi... formidable

On ne sait jamais ce qui nous pend au bout du nez. C'est un vieux dicton qui est revenu souvent durant ma carrière. Alors qu'une saison s'annonçait « bien ordinaire » sur le plan métier, voilà que les contrats s'abattent sur ma table de travail comme la misère sur le pauvre monde !

Un certain dimanche de décembre 1966, au retour des Caraïbes, la direction des programmes de CFTM-TV m'avait demandé de remplacer Joël Denis à un jour d'avis pour l'émission qui portait son nom. J'ignore encore aujourd'hui le motif de l'absence de Joël mais je me souviens d'avoir connu, une autre fois, le trac du débutant en « sautant dans les bottes » de l'animateur de cette émission.

Il devait avoir beaucoup de monde devant le petit écran puisque quelques jours plus tard, je suis convoqué par le 10 pour une importante rencontre. On me propose une nouvelle série qui prendra le départ le 8 janvier prochain. Son titre : *Formi... formidable!* Jacques-Charles Gilliot, le réalisateur

de l'émission *Joël Denis*, signera le travail. Une prochaine discussion avec lui déterminera le contenu et la formule du programme. C'est un splendide cadeau de Noël puisque nous signons le contrat le vendredi 23 décembre 1966 pour une durée de 52 semaines. C'est toute une commande! Et un défi de taille à relever. J'ai toujours adoré travailler sur du neuf. Ce n'est pas avec de la vitre cassée qu'on peut faire du cristal...

Comme les bonnes nouvelles n'arrivent que rarement seules, j'apprends que mon amie Margot Lefebvre sera mon invitée à toutes les deux semaines. Gilliot veut que la télémission soit «un peu plus music-hall» avec danse et numéro de production s'il le faut. Il voit les choses clairement. Je ferai deux chansons seul et une autre avec un invité. En plus du rôle d'animateur, je me «mêlerai» à des numéros de danse et autres. Il y aura de l'action et de la couleur sur le plateau de tournage. La date-cible: le dimanche 8 janvier 1967 à 20h 30.

L'année 1967 commence donc à l'enseigne du travail. La maison de Val des Arbres redevient mon atelier pour préparer ma participation à la série. Il y a de la musique en feuilles partout sur les meubles, des orchestrations, des rubans magnétiques, des disques et aussi des revues de mode masculine. Toutes les semaines, il ne faut pas seulement varier les mélodies, mais aussi les costumes... ensemble classique, tenue sport, vêtement d'intérieur pour une romance au coin du feu, et le reste. Selon moi, le vêtement contribue beaucoup à créer l'atmosphère de l'émission et il s'intègre à l'ensemble comme les décors.

Diriger une série télévisée, c'est un peu comme élever un enfant. Il faut constamment être là pour s'en occuper. C'est passablement exigeant puisqu'il faut se renouveler chaque semaine, ne pas tomber dans la routine, garder le même enthousiasme qu'au début et... plaire à tout le monde.

Il faut dire aussi que j'entreprends la dixième année de ma véritable carrière de chanteur professionnel avec le début de 1967. Au Québec, au Canada et pour le monde entier, c'est également l'année de l'Expo universelle. D'un œil un peu distrait, les gens du métier ont vu venir l'Expo 67 avec un peu

de méfiance. Des rumeurs de grands spectacles continuent de circuler et il semble bien que les artistes de chez nous ne soient pas dans le coup. Nous verrons passer une belle parade... les gros cachets seront-ils empochés par les vedettes venues d'ailleurs? On est presque certain que ça se passera ainsi! La vérité n'a pas été très différente de nos sombres prédictions...

Par ailleurs, la venue de millions de visiteurs sera-t-elle une manne pour les cabarets de chez-nous? Ou bien les visiteurs iront-ils garnir les coffres des différents pavillons de l'Expo? Là aussi, nos craintes se sont avérées bien justifiées.

J'étais bien conscient que mon dixième anniversaire de carrière allait passer inaperçu durant ces célébrations monstres. Les gens de la Vieille Capitale avaient eu raison, le printemps dernier, de célébrer cet anniversaire... même un an trop tôt.

La première entrevue de l'année, je l'accorde à Lévy Beaulieu de *TV Hebdo*. Le journaliste s'étonne de me trouver « presque en retraite fermée » à Duvernay. Dans son article fort bien tourné, il souligne le chemin parcouru dans ma carrière et dans mon évolution personnelle.

À discuter avec Lévy Beaulieu, moi aussi je constate que j'ai pris un coup de maturité. J'ai aussi appris à prendre des décisions définitives, ce que je ne faisais pas à mes débuts, ce que je ne faisais même pas il y a quatre ou cinq ans. Au cœur de la discussion, j'aborde aussi la nature de mon répertoire. Comme mon public est maintenant plus âgé, mon tour de chant s'est de lui-même adapté à cette nouvelle exigence. C'est comme si je marchais sur une route à trois ou quatre embranchements au carrefour suivant, et que j'en prenne un, sans trop y penser.

Nous parlons aussi beaucoup de ma vision de l'avenir. Je crois que notre espoir, il est de ce côté-ci de l'Atlantique. Je lui parle de cette « aventure française » de mes débuts, de l'expérience que j'ai vécue à Porto Rico depuis quelques années où j'ai été le seul Canadien français à chanter dans les hôtels les plus « fashionnables » de l'île. Il serait bien tentant pour moi de répondre dans l'affirmative quand les directions de ces établissements me proposent maintenant des tournées

de six mois dans les autres îles de la mer des Caraïbes et jusqu'en Amérique du Sud, mais j'ai des obligations à remplir au nord du 45e parallèle et j'entends bien respecter la parole donnée et la signature encore fraîche sur le contrat.

Puis nous « faisons le procès » de la vie des clubs au Québec... Nous sommes rendus à un point de non-retour et je crains que « toute la baraque ne s'écrase » bientôt. Il y a des gens qui ont exagéré, qui se sont présentés trop souvent aux mêmes endroits. Mais dieu du ciel, il ne faut pas user la corde ! Je confesse à Lévy Beaulieu que j'ai peur pour l'avenir du show-business qui ne s'est pas renouvelé. Nous avons besoin de nouveauté. Qui remplacera le yé-yé qui tire à sa fin ? Est-ce que les gérants de boîtes n'ont pas eux aussi tiré trop fort « sur la couverture » ? Et c'est Jos Public qui a payé la note. Quelques jeunes vedettes de faïence sont allés jusqu'à demander des cachets de mille dollars pour crier quatre ou cinq chansons qu'ils ne maîtrisaient même pas.

Beaulieu s'étonne d'apprendre que Fernand Gignac et moi sommes les deux seuls qui n'avons pas augmenté nos cachets depuis quelques années. Il faut laisser respirer un peu les gens qui paient la note. L'année 1967 sera donc plutôt orientée vers la télévision avec quelques pointes dans les cabarets à l'occasion.

Comme *Formi... formidable* accapare beaucoup de mon temps, je limite les sorties à « des relations publiques » comme ce spectacle pour souligner le 43e anniversaire du Café Saint-Jacques en avril. Nous étions une vingtaine d'artistes pour féliciter le « pape du cabaret montréalais », François Pilon. On a qualifié de « Spectacle de 25 000 \$ » le grand déploiement qui a honoré le Café Saint-Jacques ce soir-là. J'étais de la fête avec notre Miss Music-hall, Muriel Millard.

Au Gala des artistes, le samedi 10 juin 1967, Jen Roger devient notre nouveau Monsieur Radio-TV. L'an dernier, notre prince du cabaret avait raté le titre de justesse s'éclipsant devant Olivier Guimond. Cette année, il décroche les honneurs. Son émission *Monsieur Banco* avait créé un excellent climat dans le milieu artistique. Le titre couronnait des années et des années de travail ardu. Ce soir-là, je remporte un treizième trophée. Mon amie Michèle Richard

devient Miss Radio-TV. C'est un honneur qu'elle mérite au plus haut point.

Au cabaret El Paso, un groupe d'amis se réunit le 10 juillet pour fêter le nouveau Monsieur Radio-Télévision. Marcel Gamache, Marthe Fleurant, mon impresario Guy Lepage, le présentateur Pierre Doray sont de la célébration. Nous nous amusons ferme et une bonne partie de la nuit. Marcel Gamache vole littéralement le show avec mille et une histoires, dont quelques-unes seulement auraient pu être racontées à la télévision! Marcel Gamache demeure dans mon esprit un phénomène rare qui réussit à mettre en script les situations les plus inattendues avec les rebondissements inimaginables qui ont fait sa réputation.

Côté disque, je me dois de refaire surface en cette année anniversaire avec un microsillon souvenir. Plusieurs admiratrices me soulignaient souvent que mes premiers succès n'étaient plus disponibles en version 45 tours et même en long-jeu. Cette remarque ne tomba pas dans l'oreille d'un sourd. La maison Apex lance donc *Mes plus grands succès 57-67*. Une petite erreur se glisse dans la fabrication de la pochette du disque. On lit sur «l'échine»: *Mes plus grands succès 56-57...* Si tel avait été le cas, le disque aurait été fort différent... croyez-moi!

On retrouve dans leur forme originale les chansons comme *Buenas noches mi amor*, *Ay mourir pour toi*, *Lison* et des plus récentes comme *La ville pleure*, *Auprès de ton cœur*, *Aventures dans les îles*, *Plaisirs de la nuit*. Trois chefs d'orchestre: Roger Gravel, Pierre Nolès et Paul Baillargeon ont collaboré à cette production... à des moments divers.

Le texte de présentation est de votre humble charmeur...

« 10 ans déjà... 10 ans que nous chantons ensemble, vous et moi. Sur cette route aux chansons, nous avons rencontré les mêmes rêves, les mêmes prénoms. Prénoms d'amoureuses nées de la magie des notes: Lison, Louise, Linda, Sylvie, Marie-José, Clara, Rita, Magali...

« Cette farandole joyeuse m'a pris par la main et m'a accompagné dans mes voyages de bout du monde: Paris, Rome, Hawaï, Madrid, Porto-Rico, et c'est un peu de vous, public de chez moi, que j'emportais dans mes bagages.

« À chaque retour, chez nous à Montréal, les plus belles m'attendaient : Lise, Monique, Margot... ce sont elles mes trophées les plus glorieux, cadeaux du cœur qui me viennent de vous, car sans votre chaleur, votre amitié, votre fidélité, je ne pourrais pas dire aujourd'hui : 10 ans, déjà...

« Merci, merci pour ces 10 ans de joie que vous m'avez donnés.

« Et si j'ai tellement envie de rester longtemps encore sur cette route aux chansons, de la suivre au delà de nos frontières, c'est un peu... beaucoup... pour que vous soyez fier de moi comme je suis fier de vous ».

... et ce texte était signé à la main : Michel. Ce douzième microsillon de ma carrière n'avait pas la prétention de briser des records de vente, mais simplement de dépoussiérer quelques bons vieux souvenirs, et de les mettre en lieu sûr... au fond de votre cœur.

Chapitre 29

Un marmiton... avec le chapeau du « chef »

Vous vous souvenez peut-être de m'avoir vu dans des messages commerciaux annonçant de la charcuterie ! Il est temps de lever le voile sur le mystère qui entoure cette affaire depuis plus de quinze ans.

Eh bien voici... Un jour que je me prélassais à Val des Arbres, quelqu'un se présente à la porte avec comme seul message :

« Monsieur Louvain, mon épouse adore votre maison et nous voulons l'acheter. Quel est votre prix ? Il sera le mien ! Voici ma carte, vous m'appellerez à votre convenance... »

Belle affaire ! Il y a moins de 18 mois que je suis installé dans cette maison de rêve et voici qu'on me propose de vendre cette première propriété qui est mienne. Inutile d'insister sur le fait que j'ai passé la nuit suivante complètement éveillé... calculant le pour et le contre de cette éventuelle transaction.

Comme j'ai toujours eu dans mon père une confiance inébranlable, j'attends les premières lueurs du jour et je

téléphone à Thetford pour «attraper» mon père avant qu'il ne parte pour la mine.

«— Papa, c'est Michel...

— Qu'est-ce qui se passe, t'es malade? Un accident?

— Non, non, ça va, c'est ma maison...

— T'as passé au feu?

— Non, pas du tout, quelqu'un veut acheter ma maison...

— Vends tout de suite, mon gars, c'est de l'argent gagné rapidement. Ton investissement t'a bien rapporté. Bravo! Tu connais les affaires. Bonne chance...»

Pour lui, la solution était claire comme de l'eau de roche! Homme très pratique, il n'attachait pas de sentimentalité aux choses matérielles. Dans son esprit, l'affaire était déjà bâclée. Au suivant!

Encore des boîtes et des boîtes, et me revoici en plein déménagement. Les contrats de vente sont signés chez le notaire et je dois quitter les lieux dans les meilleurs délais.

Dans un moment de quasi-panique, je ratisse Montréal dans tous les sens pour enfin trouver une conciergerie en pleine construction. Je loue un magnifique appartement au 20e étage du Rockhill, 4850, de la Côte-des-neiges. Je serai le premier citoyen à occuper l'édifice et probablement le premier aussi à le quitter!

Mais revenons à la vente de ma propriété. L'acquéreur possédait des intérêts importants dans une charcuterie sise sur la rue Drolet à Montréal et le contrat stipulait ma «participation à sa compagnie» à titre de... vice-président au marketing, dirait-on aujourd'hui. Je devenais donc actionnaire des Produits Brunet Inc. Voilà pourquoi vous m'avez vu annoncer les cretons, tourtières et saucisses Brunet à la télévision et en vanter la qualité, la fraîcheur, et blablabla!

Or, voici que les choses se corsent pour l'entreprise Brunet. Les ventes ne rencontrent pas les objectifs visés, la production fléchit, les affaires vont mal, les messages publicitaires sont retirés des ondes et le huissier met la clé dans la porte de la compagnie. C'est la faillite. En un tour de presse, le Québec apprend que Michel Louvain vient de faire faillite, qu'il est sur la paille... Nous sommes là assez loin de

la réalité. Sans vouloir juger les gestes qui ont conduit cet homme d'affaires vers l'échec financier, je veux vous dire en quoi consistait ma participation réelle.

Cela, j'ai eu l'occasion de l'expliquer en détail devant des membres de l'escouade des enquêtes économiques de la Gendarmerie royale canadienne. Durant de longues heures, ces officiers voulaient connaître à fond mon implication dans cette compagnie qui abandonnait les affaires avec un déficit réel ou gonflé aussi imposant. On a bien réalisé que ma participation avait été purement publicitaire et honorifique. Par contre, j'y perdais 20 000 \$ par ma naïveté absolue. En racontant toutes les péripéties de « cette affaire des cretons », j'ai bien fait rigoler les sérieux enquêteurs de notre police nationale si célèbre à travers le monde pour ses chevaux bien domptés et son uniforme écarlate.

Ma bonne foi établie et ma naïveté reconnue au vu et au su de tout le monde, il ne me restait qu'à retirer ma toque de chef, éponger un déficit de 20 000 \$ et oublier « le goût amer des cretons de la colère » que j'avais bien du mal à digérer. Sur le plan réputation, plusieurs confrères ne manquaient pas l'occasion — au restaurant ou ailleurs — de me lancer quelques pointes sur mes recettes de tourtières ou de comparer le goût de tel mets servi avec les désormais célèbres saucisses Brunet.

Quant à mon intégrité financière et professionnelle, personne ne l'a jamais mise en doute heureusement. Mon premier diplôme en « management » me coûtait donc plusieurs milliers de dollars, une perte de temps considérable, un déménagement hâtif et des précoces cheveux gris... J'ai aussi compris au cours de cette aventure qu'il faut être marmiton avant de coiffer le bonnet du chef...

Pour marquer le centenaire de la Confédération canadienne, Radio-Canada de Toronto a préparé une série de concerts publics diffusés depuis l'Hôtel de ville de la Ville-Reine. Sous le titre *This land*, CBC voulait rendre un hommage particulier aux différents groupes ethniques du Canada. Le célèbre chef d'orchestre Ivan Romanoff regroupa autour de lui, des chanteurs et des musiciens venant de partout au pays. Danièle Dorice et moi représentions le

Québec. Ce fut un grand concert, très impressionnant, puisque nous étions diffusés sur tout le réseau de l'Atlantique au Pacifique, le 4 juillet.

Quelques semaines après, je me retrouvais sur la scène du Motel Hélène, boulevard Sainte-Anne, en banlieue de Québec. Quel contraste! Mais aussi quelle chaleur de me retrouver dans l'ambiance d'hospitalité si cordiale du Vieux Bardeau chez madame Keet...

Quand j'acceptais un engagement dans un cabaret, il me fallait «mettre en boîte» quelques émissions de *Formi... formidable* à l'avance. On réussissait ces tours de force grâce au réalisateur Jacques-Charles Gilliot qui organisait les répétitions en vitesse, convoquait les invités, faisait monter les décors et «On tourne!»

Si bien que nous nous retrouvons en décembre 1967 et nous approchons de la première année d'existence de l'émission. Télé-Métropole m'offre de renouveler le contrat pour une autre période de 52 semaines. C'est formi... formidable!

Malgré cet horaire serré, j'ai réussi à me sauver quelques jours à New York pour une longue session d'enregistrement avec Michèle Richard au Studio A & R. Réalisé par Nimbus 9 Productions, ce microsillon fait partie d'une promotion de Coca-Cola et sera lancé en janvier 1968.

Comme un vieux troupier, avant de me lancer dans la deuxième tranche d'une autre série de 52 semaines de «Formi... formidable», je trace un bilan de l'année 1967 qui a passé en courant d'air. Les sondages indiquent que nous sommes parmi les treize premières plus populaires émissions de notre télé. Ce succès, on le doit particulièrement à Jacques-Charles Gilliot que je nomme le chef. Il y a aussi les chefs d'orchestre Jean Larose et Georges Tremblay, les invités de chaque semaine, tous les techniciens, le public en or du «10» et tout!

Sur le plan personnel, ma production de disques se vend bien. Apex est heureuse, même si la vente des disques n'est plus ce qu'elle était... Mon dernier 45 tours *Poupée de bonbon* est en train de dépasser tous les chiffres déjà atteints et au cours de la période des Fêtes qu'on vient de passer, il

s'est vendu au-delà de tous les espoirs. Il y a aussi *Je n'm'habitue pas* qui va très bien...

Je suis donc entré tête première dans l'année 1968 sans trop vous prévenir. C'est toujours un risque de me suivre à travers cette carrière assez mouvementée...

Comme je n'ai pas le temps de prendre des résolutions du Jour de l'An, d'autres s'en chargent et me dictent souvent des lignes de conduite. Il ne me reste qu'à suivre... C'est peut-être ça, un meneur!

Mon vieil ami Phil Laframboise qui travaille avec moi à *Formi...* me fait un reportage qui devient sa carte des Fêtes et en même temps son cadeau du Jour de l'An.

«...Bref, Michel Louvain envisage l'avenir d'un très bon oeil. Loin de s'atténuer, sa popularité se maintient, atteignant parfois un nouveau public. Son public n'est plus un public de teenagers, mais un public adulte. Son courrier est là pour lui dire. Des lettres, il en vient de partout: les unes sont signées par des jeunes adolescentes, les autres par des femmes d'un certain âge. Michel ne vieillit pas dans l'esprit des auditeurs; c'est l'éternel adolescent, le charmeur sans âge, l'enfant gâté de tous».

« Michel a beaucoup de projets et s'il délaisse volontiers le cabaret c'est pour mieux se consacrer à son émission de télévision. Dernièrement, il paraissait sur la scène du Théâtre des Variétés et ce fut du délire. Là, il se rendit bien compte que sa popularité n'était pas à la baisse. Bien au contraire. Il demeure le charmeur no 1 du Québec. Il n'a rien à craindre puisque la relève se fait encore attendre. Et il y aura toujours des chansons d'amour. Et le public aura toujours besoin de romances, aujourd'hui moins que demain. Le succès de Michel Louvain, un phénomène? Non! Dix ans de travail acharné et de conscience professionnelle et un grand don d'amour, cet échange d'amour entre l'artiste et la rampe, celui qui ne trompe jamais».

Un tel témoignage comporte bien des obligations. D'abord, essayer d'approcher le plus possible la qualité et l'excellence qu'on vous attribue... C'est tout un programme et toute une commande! Ensuite, il faut maintenir la réputation établie. Autant c'est difficile de gravir la mon-

tagne, autant c'est ardu de demeurer au sommet lorsque souffle la bourrasque! Et la tempête s'élève souvent dans le monde du spectacle... Une nouvelle vague de musique, un nouveau venu apparaît avec son cortège de publicité tapageuse, les jeux d'intrigues et de coulisses... Heureusement et Dieu merci, l'ouragan m'a souvent épargné...

Chapitre 30

Un homme et une femme; pour tous deux, la gloire

Comme prévu, le microsillon *Rarissimo* est lancé au début de 1968 avec des sous-titres empruntés au cinéma. Un homme et une femme, un prénom identique, une même carrière et pour tous deux, la gloire.

C'était bien flatteur et un peu « charrié sur les bords », mais aussi bien prendre les fleurs quand elles passent. Trop souvent, dans ce métier, on reçoit rapidement le pot... et l'eau après avoir accepté le bouquet.

Notons que ce disque était un peu avant-gardiste puisqu'il présentait seulement cinq chansons de chaque côté, au lieu de six. L'année suivante, cette pratique deviendra monnaie courante et les amateurs seront soulagés de deux chansons par microsillon... pour le même prix !

Même avec plusieurs années de recul, je considère encore aujourd'hui que le texte de présentation de la pochette offrait aux amateurs un beau résumé de nos carrières respectives.

« Tout a été dit sur Michèle Richard et Michel Louvain : y lisait-on à l'endos de la pochette, parce qu'à 21 ans, Michèle Richard a derrière elle une merveilleuse carrière, ayant reçu tous les honneurs, y compris celui d'être élue « Miss Radio-Télévision » en 1967. Son nom est aujourd'hui symbole de réussite et combien de jeunes chanteuses modèlent leur carrière sur la sienne, copient même son style, témoignage significatif de son succès, de sa popularité. Et Michel Louvain ! L'industrie du disque québécois est née avec lui il y a quelques années à peine. À trente ans, il reste l'image même du chanteur de charme que ses admirateurs suivent à travers les années, un phénomène que l'on considère aujourd'hui comme une véritable institution. Depuis dix ans, il mène sa carrière dans une classe à part et il a su traverser toutes les modes propres à la chanson populaire. Présentement, il anime l'émission *Formi... Formidable* avec grand succès. Maintenant, et pour la première fois, Michèle Richard et Michel Louvain sont réunis sur un même microsillon. Et cette « association » s'avérera un tel succès qu'elle passera sans doute dans les annales de l'industrie du disque. Surtout qu'elle est celle de deux artistes dont la carrière se base principalement sur un seul point, le plus important : le talent ».

Je ne vous ai pas parlé des négociations qui ont mené à l'enregistrement de ce disque. Un peu comme ça s'était passé en 1965 lorsque j'ai participé à la réalisation du premier disque Coca-Cola avec Margot, il fallait que « nos » compagnies de disques respectives tombent d'accord pour nous libérer momentanément de nos contrats pour fabriquer un disque vendu hors des circuits réguliers. Michèle travaillait chez Trans-Canada et j'étais toujours chez Apex, malgré bien des menaces de « débarquer » pour aller ailleurs.

Pour aplanir bien des difficultés, le commanditaire confia à une maison de production la tâche de mener à terme l'ensemble de la réalisation du disque. Nimbus 9 s'occupa donc de tout... ou presque.

Le mois de février nous ramène encore le Gala anniversaire du canal 10. Nous en sommes au 7^e chanceux ! Comme quelqu'un l'avait écrit sur la pochette du disque de

Coca-Cola, j'étais devenu «une véritable institution» et le Gala anniversaire ne pouvait pas se passer de moi... et de mes amis. Le programme présentait moins de monde en scène que par les années passées. Le Gala allait être plus sobre. Côté charme, Danièle Dorice et Claude Valade. Côté masculin, Guy Godin, Serge Laprade, Gilles Latulippe et moi. C'est justement cette année-là qu'on a procédé à l'élection de «La belle Canadienne», un concours genre Miss Hospitalité. La gagnante, Solange Sylvestre, méritait entre autre un contrat de treize semaines pour co-animer l'émission *Réal Giguère illimité*.

C'est peut-être ça... gagner le gros lot!

Il y a moins d'un an, en vendant ma résidence de Val des Arbres, vous vous souvenez que j'avais «fait une mauvaise affaire» en m'associant à une charcuterie. Le virus de la «business» revient encore me piquer, mais cette fois, je ne prends aucun associé. Si l'affaire avorte, je n'aurais que moi à blâmer, personne d'autre.

Ce commerce, c'est la boutique de fleurs qu'opérait mon frère André Roc au 3718, boulevard de la Concorde à Duvernay. Comme il voulait s'en départir, l'occasion était bien choisie pour moi de mettre les pieds dans ce genre de commerce. Il y a une bonne douzaine d'années, lorsque je faisais la décoration chez Ferland à Thetford Mines, je m'étais reconnu un talent pour l'agencement des fleurs... Pourquoi ne pas tenter l'expérience devant un public de grande ville? L'accueil a été fort sympathique. Je ne peux pas dire que les gens arrachaient les portes pour entrer à la boutique. C'était un début honnête. On se rend rapidement compte que les citoyens savent bien faire la part des choses. D'une part, vous pouvez être leur vedette sur la scène; par ailleurs, ils continueront d'encourager leur fleuriste de famille comme ils le font depuis toujours. Et c'est bien ainsi. Je ne veux pas que les clients viennent acheter des fleurs chez moi parce que je suis Michel Louvain. Ils viendront à ma boutique parce que je leur donne de la qualité, du service et peut-être un petit peu plus pour chaque dollar dépensé chez moi. C'est avec cette mentalité en tête que j'ai orienté la

réclame de mon établissement. Avec les années, cette politique a remporté d'heureux dividendes.

Toujours en mars 1968, je suis invité à participer à *En passant* dans le cadre des *Beaux dimanches*. Mes invitations à Radio-Canada sont clairsemées depuis que j'anime des séries à l'autre chaîne.

Avec toute la pompe et le décorum propres à notre télévision nationale, c'est au pavillon du CIR (Centre international de la radio) sur le site de l'Expo que Radio-Canada a présenté aux journalistes l'émission de variétés qui sera vue le 31 mars prochain. Réalisée par Lisette Le Royer, cette émission s'était donnée comme mission de réunir en une heure 22 artistes de toutes les provinces du Canada.

Comme Ti-Blanc Richard et les frères Grenier, je représentais le Sud avec Clémence Desrochers. Les Jérolas, Constance Lambert et Pauline Julien jouaient la carte du Nord. Olivier Guimond et Monique Miville-Deschênes portaient les couleurs de l'Est tandis que pour l'Ouest, on retrouvait l'annonceur Henri Bergeron, la chanteuse Michèle Diamond et le guitariste de jazz Lenny Breau. Quelle émission de prestige! Serge Garant dirigeait les musiciens, Françoise Riopelle signait la chorégraphie, les décors étaient de Charles Playfair et les costumes de Yvon Duhaime.

Comme les traditionnels cadres des finissants, nos photos apparaissaient ainsi dans la publicité. Le mérite de Lisette Le Royer a été de vouloir faire différent, original et presque expérimental. Seule la Saskatchewan n'était pas représentée parmi les provinces canadiennes; un court documentaire a été montré faute d'artistes. Cette intervention a quelque peu brisé le rythme endiablé de l'émission. De ces grandes réalisations, je retiens toujours plusieurs éléments positifs. Par exemple, travailler avec Olivier Guimond, c'était un charme et un plaisir qui ne se répètent pas souvent dans la vie d'un artiste. De plus, la camaraderie qui se développe entre gens du métier des différents coins du pays, c'est toujours enrichissant et tellement agréable.

Des rumeurs circulent à l'effet que la télévision française m'invitera cet été pour une série d'émissions. C'est mon impresario Guy Lepage qui détient le filon. Même si l'idée ne

m'emballe pas outre mesure, je serais quand même curieux de voir ce qu'une nouvelle « expérience française » donnerait... On ne sait jamais! On verra plus loin que l'été s'est passé sans que le Quai d'Orsay... ne m'adresse d'invitation. Peut-être que quelqu'un allait à la pêche...

Lorsque des journalistes qui ont sollicité de vous une entrevue franchissent le seuil de votre porte, vous ne savez jamais ce qu'ils viennent chercher chez vous. Chaque fois que j'ai accordé une interview, je me suis toujours demandé quelle partie serait coupée, quelle portion serait amplifiée, quel passage serait mis en valeur...

La plupart du temps, les journalistes m'ont assez bien traité et je n'ai pour eux qu'admiration et gratitude. Ce jour de mai 1968 lorsque j'ai reçu Anik Dousseau-Fortin et Richard Constantineau, je me demandais bien dans quelle direction allait s'orienter la discussion. Qu'est-ce que ces deux reporters viennent chercher chez moi?

La conversation démarre sur l'astrologie et je suis « cancer ». Né sous le signe terrible du cafard et de l'éternelle angoisse, je suis souvent bien « down », susceptible et rarement satisfait de mes performances. Ça me fait une belle jambe!

Mais je dois reconnaître qu'il y a beaucoup de vrai dans ces données de l'astrologie. Particulièrement lorsqu'on est bien sensible comme le sont la plupart des artistes, la vie émotive adopte souvent la ligne en dents de scie. De grandes joies, de petits malheurs auxquels on donne des dimensions considérables, provoquent chez nous des états d'âme bizarres. C'est un peu ce que mon ami Jean Lapointe disait dans son spectacle *Rire aux larmes*. « Ça arrive en plein bonheur de rire aux larmes... » Le monde ordinaire peut facilement se défouler à son goût, quand il veut, mais un artiste se doit de garder un certain décorum, une façade quoi! En somme, c'est une sorte d'hypocrisie dans la forme... souvent notre visage ment sur la vérité de nos sentiments intérieurs. J'ai longtemps considéré ce sentiment comme de la pudeur, un respect de son public. Imaginez le scandale... « Louvain, seul à une table d'un grand hôtel, pleurait à chaudes larmes... »

Ainsi, il m'arrive souvent de cacher cette angoisse dans

une profonde solitude, bien retranché dans mes quartiers. Une fois arrivé au bout du sombre tunnel, je revois la clarté et la luminosité d'un sourire et... la vie continue.

C'est ce genre de conversation qui a roulé sur la table durant la visite du duo Anik-Richard. Le *Journal des Vedettes* reproduisait leur article sur une pleine page la semaine suivante. Une fois de plus, les journalistes avaient été honnêtes. Ils titraient bien et rendaient justice à nos propos.

«Prisonnier de son image, Michel Louvain paie cher la rançon de sa gloire. Prisonnier de l'image que le public se fait de lui, il ne peut malgré son désir, être un homme comme tous les autres».

Plus loin dans le texte, on retrouvait des sous-titres comme «Il voudrait que tout le monde l'aime», «Je manque de confiance en moi», «La photo lui fait oublier son complexe», «Michel Louvain veut étendre aux États-Unis sa popularité». Il y avait beaucoup de vérité contenue dans ces paragraphes. Un point que je n'ai jamais souligné, c'est ma passion pour la photographie. A cause des nombreux voyages que j'ai effectués à travers le monde, l'occasion m'a souvent été offerte de réaliser de superbes prises de vue. D'abord passionné par le cinéma super-8, j'ai ensuite jeté mon dévolu sur la diapositive couleurs. J'y vois des possibilités nombreuses pour raconter l'histoire d'un voyage. Aussi, j'ai accumulé des caisses de diapositives en parcourant l'Europe et les îles du Sud.

Pour réussir une belle photo, j'ai déjà travaillé des heures pour trouver l'angle idéal, l'éclairage désiré et le cadrage voulu. Ne soyez pas surpris de me retrouver couché par terre ou grimpé dans un arbre pour saisir le sujet ou l'objet dans la position originale que je désirais.

Pendant que *Formi... formidable* s'approchait du chiffre magique de 100, j'acceptais des engagements qui ne m'éloignaient pas trop de la Métropole. Le vendredi 31 mai, je participe aux cérémonies d'inauguration de l'aréna Jacques-Cartier en banlieue sud de Montréal. Nous nous retrouvons un groupe d'habitues de ces spectacles : Claude Valade et

Fernand Gignac, Marthe Fleurant et Daniel Guérard, Robert Demontigny, les Baronnets et le père Louvain...

Avec un fort contingent de vedettes, je vis une magnifique expérience le lundi 3 juin 1968. C'est la mise en ondes de la nouvelle radio de la Capitale, CJRC-Ottawa. Nous étions une quarantaine qui devons animer chacun une émission d'une demi-heure. Dans les «grands noms», on retrouvait Aznavour, Petula Clark, Johnny Hallyday et Sylvie Vartan, France Gall, Hervé Villard et naturellement Louvain!

De chez nous, Ginette Reno, Pierre Lalonde, Paul Anka, Tony Massarelli, Fernand Gignac, Pière Sénécal, Serge Laprade, Stéphane et Renée Martel, Michel Trahan, Denis Gobeil.

L'idée avait germé dans la tête du directeur des programmes, Paul-Émile Beaulne, celui qui a été derrière tout ce que CJMS a réussi depuis quelques années. Beaulne avait regroupé autour de lui plusieurs jeunes talents de la radio québécoise: Laval Provencher, Jacques Lafrance, Gaétan Santerre, Yolanda Lisi qui désertait la chanson pour devenir présentatrice de nuit, André Cadieux et Gilles Liboiron qui devaient se partager les fins de semaine.

Depuis, je suis retourné souvent à CJRC un peu comme si j'étais chez moi... ayant participé à sa naissance comme parrain, ça donne certains droits! Pas vrai?

Au début de juin, j'accepte de tenir l'affiche au Théâtre des Variétés de Gilles Latulippe, pour une semaine. C'est un public en or qui nous accueille tous les soirs. Les gens viennent au théâtre de la rue Papineau pour s'amuser, se détendre et «avoir du fun». J'embarque dans le jeu avec eux et le spectacle devient une vraie partie de plaisir. Il faut dire que plusieurs comédiens chevronnés les ont bien «cuisinés» avant moi. L'inimitable Latulippe, Suzanne Langlois, Paul Desmarceaux, Berthe de Varennes, le maître de cérémonie Pierre Leroux, Paul Thériault, même Jean Grimaldi et sa fille Francine sont de la fête dans ce vrai «boulevard»...

Même si nous sommes en relative période de paix, à travers le monde, nous oublions facilement que des milliers de Canadiens servent sous les drapeaux. Cette réalité me

frappe en plein visage lorsque je reçois une invitation du Gouvernement du Canada, via son ministère de la Défense nationale, pour aller donner quelques spectacles auprès de nos militaires cantonnés en Allemagne, à Soest précisément.

Cette invitation ressemblait dans sa forme au show annuel que donne Bob Hope depuis des années dans différents pays du monde où des soldats américains « combattent pour la paix »... La même invitation est adressée à mes amies Claude Valade, Danièle Dorice et Marthe Fleurant. Les tours de chant seront présentés dans le cadre des concours annuels de tir pour l'obtention du prix Leclerc.

Nous partons dans un sévère appareil des Forces canadiennes, genre Boeing 707. Même l'heure du départ ne nous est dévoilée que quelques minutes avant de monter à bord. En vol, aucune boisson alcoolisée, etc... C'est l'atmosphère glacial qui contraste bien avec l'accueil chaleureux et empressé que nous réservent les militaires canadiens.

Notre programme « allemand » comprend du divertissement pour les soldats et pour nous. Nous jouons les touristes en Rhénanie-du-Nord dans cette Allemagne occidentale occupée par des troupes de plusieurs pays alliés. La ville de Soest est située au nord-est de Düsseldorf. Les Canadiens et leur famille forment une partie de la population avec leur école, leur poste de radio et tout le « petit kit à l'avenant ».

Grâce à des bandes magnétoscopiques enregistrées d'avance, je suis à Montréal avec mon public et en Allemagne en chair et en os.

Au retour à la fin de juillet, je recommence le travail de préparation d'un prochain microsillon. Plusieurs compositeurs me proposent du matériel. Michel Conte qui vient de voir primer sa chanson *Heureusement que tu es là* à l'émission *Chansons à vendre* au 10, me l'offre en primeur et en exclusivité. Je l'endisque avec le succès d'Alain Barrière *Emporte-moi*. Jean Larose et Pierre Nolès signent les orchestrations et j'enregistre encore chez Apex malgré toutes les rumeurs de « séparation » qui circulent depuis longtemps.

On me propose aussi deux autres chansons : *Une fois* de Marcel Lefebvre et Jean Larose, et *Le petit esquimau* de Lefebvre avec musique de Pierre Nolès.

Puis un nuage me crève sur la tête à mon tour. Après Fernand Gignac et Tex Lecor, je suis l'heureux élu des « gars de l'impôt ». À ce sujet, les nouvelles ont été largement exagérées. Des phrases comme « Louvain ruiné », « L'impôt lui arrache des milliers de dollars » ne touchaient pas à la réalité des choses. Évidemment, la visite des percepteurs n'a rien d'agréable en soi, mais quand on a fait le choix de vivre dans un pays donné, on doit bien en suivre les règles... même celles de l'impôt.

Le déboursé imprévu de certaines sommes d'argent change quelques fois des projets mais il n'y a rien de tragique et de dramatique là-dedans. Dans mon cas, mes billets pour un voyage à Paris étaient achetés, plusieurs émissions de télévision étaient « cannées », les réservations d'hôtels, etc... Il me restait l'autoroute des Laurentides et un séjour à Saint-Donat-sur-lac... Encore là, ce n'était pas la fin du monde... et j'ai décidé de me venger en procédant à des travaux d'agrandissement dans le Nord ! Chacun trouve son défoulement où il peut, n'est-ce pas ?

Pour éviter que Dame Rumeur place mon nom sur les bénéficiaires du « secours direct », j'ai quand même fait une mise au point sur le sujet à la mi-septembre. Pour être honnête, je dois dire que certains placements heureux m'empêchaient d'être dans la rue...

Avec Ginette Reno et Paolo Noël, je participe au Festival d'été de la ville de Montréal le 24 août, histoire de prendre un peu d'air et tâter le pouls de la métropole avant la rentrée. Nous travaillons au Parc Saint-André. Je ne crois pas que la retraite, c'est demain la veille !

Entre temps, j'avais abandonné le Rockhill de la Côte-des-Neiges pour l'Île des Soeurs, en face de Verdun. Même si j'adore les enfants, il y a des limites. Le Rockhill où j'avais eu l'honneur d'être le premier occupant, était maintenant rempli de familles très nombreuses. Un seul ascenseur pour atteindre le 20^e étage, les courses périlleuses des enfants dans les corridors, mes horaires plutôt nocturnes et ce qui se voulait des grasses matinées ont eu raison de ma patience !

À l'Île des Soeurs, j'avais la nette impression de vivre hors du temps. J'habitais un « townhouse » au 202, rue

Darwin. C'était partout verdure, tranquillité et détente. À l'occasion, le cri d'un enfant qui s'amusait, une vieille dame qui promenait son chien, le bruit d'une voiture qui freinait, le vent dans les arbres...

Pour me ramener à la réalité, j'avais un voisin fort sympathique et bien connu dans le monde artistique : Guy Boucher. Nous n'habitons pas la même rue mais nous étions cour à cour ! D'une terrasse à l'autre, on pouvait se crier facilement et se passer des invitations. Par ailleurs, lorsque l'un des deux était absent, un message enregistré sur le répondeur automatique tenait lieu d'invitation.

Guy avait à son service une gouvernante originaire de sa ville natale, Saint-Hyacinthe. Cette brave dame Lévesque était un amour de femme qui m'aimait aussi beaucoup. Chaque fois qu'elle parlait de moi à Guy, c'est toujours en termes fort élogieux et Guy protestait à sa façon.

« Mais qu'est-ce qu'il a ce Louvain pour vous tenir sous l'effet de son charme. Chaque fois qu'il apparaît dans la cour, vous êtes en pâmoison devant lui, vous l'invitez... »

Et Guy faisait semblant de semoncer Mme Lévesque qui continuait ses invitations quand même. Chaque fois qu'elle cuisinait un plat ragoûtant, elle doublait les quantités pour pouvoir inviter le « cher voisin ». Un jour qu'elle avait confectionné deux tartes splendides (vous connaissez mon appétit pour les desserts) et qu'elle m'avait fait signe d'entrer, Guy lui lance :

« Si vous continuez comme ça, on va nourrir Louvain à plein temps. C'est pas l'Oeuvre de la soupe ici ! »

Madame Lévesque qui connaissait l'humour de Guy Boucher poursuivit son train-train dans la cuisine, enveloppa, dans une cellophane, la tarte que j'eus vite fait de ramener de l'autre côté de la cour.

Durant cette période de bon voisinage, Guy me revenait souvent avec sa sempiternelle question, c'était devenu une marotte pour lui :

« Michel, qu'est-ce que tu fais aux femmes pour les envoûter comme ça ? »

Cette question était l'amorce d'une longue discussion sur le phénomène des « stars » dans notre métier. Qu'est-ce qui

fait que tel artiste passe la rampe avec un talent pourtant ordinaire? D'autres par ailleurs, musicien ou chanteur au talent exceptionnel, ne réussissent pas à gagner leur vie... Et inévitablement, Guy Boucher tirait ses conclusions et m'arrivait toujours avec son verdict aussi sérieux qu'un jugement de la Cour Suprême:

«Toi Michel, tu ne joues pas à la star, tu l'es!»

Dans la vie, il y a de ces phrases qu'on laisse tomber, auxquelles on ne donne pas d'écho puisque, quelle que soit votre réaction, vous vous retrouvez en «eau trouble». Je laissais donc Guy à son savant jugement sur ma carrière et nous abordions d'autres sujets moins susceptibles d'écorder les angles fragiles de ma modestie. Même sans gouvernante, Guy pouvait se tirer d'affaire très élégamment dans la préparation des plats. En revanche, dans le bricolage, je crois qu'il ne connaît pas vraiment la différence entre un marteau et un tournevis puisque les deux, selon lui, peuvent tenir une fenêtre ouverte! Vous voyez le genre!

Presque tous les jours, beau temps, mauvais temps, nous avions un moment de discussion, Guy et moi. Le décor de l'Île des Soeurs et l'agencement paysagé des demeures permettaient ces rencontres humaines qui manquent tant dans les milieux urbains.

Un petit incident pour clore ce chapitre: un jour que je roulais sur l'autoroute Bonaventure, j'ai cru que mon heure venait de sonner. Un pneu avant creva et je réussis non sans difficulté à retenir l'auto dans le droit chemin ou la bonne direction si vous voulez... et ce, au beau milieu d'une circulation très dense. Je parvins enfin à immobiliser le véhicule... et je dus attendre le secours de la Police des Ports nationaux qui patrouille sur cette voie rapide. Dans des circonstances comme celle-là, on réalise bien que saint Christophe n'est efficace qu'à des vitesses inférieures à 50 milles à l'heure!



Chapitre 31

...Me marier pour divorcer !

C'est l'année des confidences ! Profitant d'une superbe journée de septembre 1968, j'invite la journaliste Colette Bédard à Saint-Donat, au chalet « Le Minou ». Elle y vient avec le photographe Guy Pothier.

« Bonjour, mais vous avez de la visite, ça va vous déranger ? »

— Il y a toujours de la visite ici. J'ai horreur de la solitude, c'est la mère de l'ennui... »

Et c'est ainsi que la conversation s'amorce, alors que nous sommes bien installés sur la terrasse du chalet pendant que des amis font du ski nautique derrière mon canot-automobile.

Infailiblement, Colette rôde autour de la question du mariage.

« Je préfère attendre la perle rare, plutôt que de me marier pour divorcer quelques mois plus tard. »

Cette phrase retient l'attention de la journaliste et elle la proposera à ses lecteurs de *Nouvelles Illustrées* dans l'édition

du 7 septembre. Cette phrase en caractères énormes couvre la page frontispice avec la photo d'un Louvain qui semble attendre quelqu'un.

«J'ai 31 ans et jusqu'ici, j'ai eu bien peu de temps pour faire ce qu'on appelle la belle vie; pour sortir, m'amuser comme les autres bonhommes de mon âge. Mais à présent, j'ai envie de me reprendre et surtout, oui surtout, je songe à dénicher la femme idéale. Chose certaine, à 35 ans, je serai marié et qui sait, peut-être père de famille...

«J'ai été élevé dans une famille de sept enfants et je crois que j'étais un peu trop sérieux. À 16 ans, je ne sortais presque pas; j'étais en quelque sorte replié sur moi-même. À 18 ans, je suis parti de chez-moi et tout de suite, c'est la carrière qui m'a accaparé. J'ai travaillé, travaillé encore, mais j'ai bien peu profité de la vie, j'ai fait bien peu de petites folies de jeunesse comme on dit!»

Concernant les risques du mariage, Colette insiste.

«Est-ce que ça te rebute, tous ces risques?»

— Je les envisage sérieusement, c'est certain, car il ne faut pas fuir la réalité, mais ça ne me fait nullement changer d'avis. J'ai l'intention de me marier avec une femme solide qui saura accepter les avantages comme les désagréments du métier.»

Puis on s'étend en longues considérations sur le portrait-robot de la femme idéale. Les charmes physiques passent à l'arrière-plan, j'insiste sur les qualités morales. J'aurai surtout besoin d'une femme compréhensive, pas jalouse pour un sou; je rêve d'une femme d'intérieur, bonne cuisinière et pas trop mondaine. Quoi qu'on en pense, je ne suis pas du type «sorteux» et j'aime bien mon chez-moi... et mes pantoufles.

«La retraite, c'est pour quand?»

— Évidemment, je ne veux pas attendre que le public me fasse comprendre que mon temps est passé... J'envisage sérieusement de me retirer dans le Sud et d'ouvrir un petit commerce: une boutique ou un motel. Je me donne encore une bonne dizaine d'années à chanter et puis, je crois que je vais me retirer pour profiter un peu de la vie...»

Nous touchons aussi à la carrière qui va assez bien, je

vous remercie, Madame la Marquise... *Formi... formidable* qui reprend dans quelques jours après une pause pour la saison estivale.

« Les engagements à venir ?

— Bien sûr, il y a les spectacles ici et là pour l'automne. Une semaine à Québec durant la période du Carnaval, peut-être quelque chose dans le Sud. En somme ça va bien, même très bien du côté carrière, et j'en profite. »

Il y a aussi mon 14^e microsillon qui est lancé dans la deuxième semaine de septembre et porte le plus original des titres... *Formi... formidable*, encore chez Apex. Pour demeurer logique dans la démarche, c'est Jacques-Charles Gilliot, réalisateur de l'émission à Télé-Métropole qui écrit la préface du disque.

« Quoi écrire sur Michel Louvain, qui n'aurait pas encore été dit dans les propos les plus élogieux. Le seul fait d'être au firmament de nos vedettes canadiennes, depuis au-delà de dix ans, est suffisamment éloquent, sur la valeur de ce grand artiste dont la sensibilité et la sincérité sont les atouts majeurs.

« J'ai l'honneur de réaliser l'émission *Formi... formidable* depuis le tout début de cette série, et j'ai appris à mieux connaître et à mieux comprendre Michel Louvain. C'est un travailleur méticuleux qui ne laisse rien à la légère, il voit à tout ce qui l'entoure et fait toujours preuve d'une belle courtoisie envers ses confrères de travail. En un mot, c'est un véritable professionnel, qualité maîtresse, qui se perd malheureusement de plus en plus dans cette merveilleuse jungle qu'est le « show business ».

« Je souhaite à ce disque long-jeu, le succès que connaît l'émission *Formi... formidable* et que Michel Louvain connaisse au moins dix autres belles années d'une popularité bien méritée. »

Ce sont des propos fort sympathiques de l'ami Gilliot que j'appelle toujours « le chef ». Sans avoir lu son texte au préalable, je constate que lui aussi me souhaite « au moins dix autres belles années » de carrière, et c'est justement la déclaration que j'avais faite à Colette Bédard, lors de sa visite à Saint-Donat.

Trois chefs d'orchestre s'étaient partagés le travail des sessions d'enregistrement. Roger Pilon, Paul Baillargeon et Pierre Nolès s'étaient succédé au podium, dirigeant les meilleurs musiciens de Montréal.

Des photos de Brian M. Smith illustraient la pochette. J'y apparais devant un immense rideau de scène rose à multiples volants, chantant de bon coeur devant une foule qu'on ne voit pas mais qui était certainement en délire...

Ce disque n'a pas connu un succès fracassant mais il était bien honnête. Pour l'une des chansons, Dominique Michel se joignait à moi pour interpréter *Je t'aime* qui était l'adaptation française de *Somethin' Stupid*.

Poupée de bonbon a bien tourné de même que *Lady*. Pour les autres, c'est maintenant du passé qui n'entrera pas « tout cuit dans l'histoire ».

CFTM-TV lance dans sa nouvelle programmation d'automne et comme on me l'avait promis, je reviens à l'antenne le lundi soir à 10 h.

À la reprise des émissions, on a l'impression d'être des collégiens qui se retrouvent après les vacances d'été. L'atmosphère est fort sympathique et nous reprenons le collier avec plaisir et ardeur.

À Montréal, *Formi...* file de nouveau le bonheur parfait. À l'émission du 23 septembre, j'accueille André Lejeune et les Garçons de Minuit. Le 11 novembre, je forme un duo avec Danièle Dorice. Je chante *Quand les hommes vivront d'amour* de Raymond Lévesque, *Le rêve passe*, et *La Martinique*.

À l'émission du 25 novembre, Claude Valade et Jean-Loup Chauby travaillent avec moi. Georges Tremblay et son orchestre nous accompagnent dans cette demi-heure de ballades sentimentales, d'airs populaires et de nouvelles créations.

Le lundi 2 décembre, Claire Syril et Franco D'Evettore sont mes invités. Ce dernier chante *Luglio* et *Una canzone* tandis que Claire nous donne *Je garderais mes larmes* et *Les étrangers au piano*.

J'y fais trois magnifiques chansons dont la célèbre *Neige du Kilimandjaro*, mélodie qui demande des réserves d'oxy-

gène considérables. *Où vont les étoiles* et la version française de *Climb Every Mountain* complètent le programme.

Entretemps, en novembre, je fais une tournée « payante » de deux semaines en Gaspésie. Le soir de la paie, le promoteur demeurerait introuvable, lui et la caisse... Un autre problème... pour mon avocat!

Quel contraste entre la Gaspésie et le Reine-Élisabeth de Montréal; c'est comme passer d'un tournoi pee-wee directement à la Ligue Nationale de Hockey. C'est pourtant ce que j'ai connu en novembre 68.

Du lundi 11 novembre au dimanche 24, je prends l'affiche à la très grande et très luxueuse salle Bonaventure du Reine-Élisabeth. Le soir de la première, (ce n'était rien pour faire baisser la pression), je reçois la presse et les amis avant de prendre d'assaut la scène. La grande Mathé Altéry vient me faire la bise qui « enlève le trac », Lynda Gloria, une autre très belle chanteuse française est parmi les invités, de même que mon réalisateur Jean Claveau, la copine Danièle Dorice, Monique Gaube, Guy Pothier et Robert Lussier de CJMS, Jacques Chénier, directeur artistique d'Apex, Serge Grenier des Cyniques. Dans les comptes rendus de la première, un journaliste a écrit: « Si le trac existe... c'est Louvain qui l'a inventé! »

Après deux chansons, je me sentais mieux. J'avais l'appui de la formation dirigée par Nick Martin. *Échos-vedettes* soulignait que dans la salle il y avait des représentants des revues américaines *Billboard* et *Variety*, toutes deux spécialisées dans les spectacles et le marché du disque. En fait, la semaine suivante, dans son édition du mercredi 20 novembre, *Variety* écrivait: « *Possibly the hottest male singer around in these French Canadian parts is Michel Louvain, and the Salle Bonaventure is registering with solid box-office during his current stint, not only with the usual carriage trade but mass trade as well.* »

Le « papier » était très flatteur avec des « *plenty of elan and big results* », « *typically Québécois* », « *everything he does is well done* », « *Louvain is a personality and certainly ready for the bigger class bistros...* » Merci bien, *Variety*!

Le lundi 16 décembre à 10 h, c'est fête dans le studio de

Formi... formidable. Nous célébrons la 100e émission ! Claire Gagné, le rossignol canadien, est l'artiste invitée mais il y a aussi une foule de copains qui viennent célébrer la centenaire... Fernand Gignac, Paul Berval, Jen Roger, Danièle Dorice qui danse avec Serge Laprade, Michel Conte, Mariette Lévesque, Marc Gélinas, Estelle Caron, les Bel Canto, Serge Grenier des Cyniques, Jacques Chénier de la maison Apex. Un vrai party !

À l'arrivée d'un superbe gâteau à colonnades supportant les chiffres 100, je me surprends à dire au micro :

« Il faudrait que je fasse tomber quelques larmes pour poursuivre la tradition du père Louvain » ...et tout le monde d'applaudir, et moi de pleurer de joie !

Le bilan, jusqu'à ce jour, de l'émission : 200 invités, 300 chansons différentes par moi et des tonnes de merveilleux souvenirs. Pour cette série d'automne, Jean Claveau a remplacé le chef Gilliot à la réalisation et les textes sont toujours signés Phil Laframboise.

Nous terminons ce surprise-party dans une salle mise à notre disposition par Télé-Métropole ; au menu, l'immense gâteau et un punch au rhum de ma confection.

À travers tout le travail, je participe à une émission en hommage à Charles Trenet *L'âme des poètes* le 15 décembre avec Gaby Laplante et les Classels.

Côté disque, je me retrouve en 5e place au palmarès canadien et français avec *Heureusement que tu es là* en décembre alors que le pianiste André Gagnon occupe le sommet avec *Pour les amants*.

Côté potinage maintenant, je retiens que Joséphine Baker éprouve encore de sérieuses difficultés financières pour conserver son magnifique château Les Milandes où elle élève des enfants qu'elle a adoptés dans différents pays du monde. Elle prévoit faire une importante levée de fonds en organisant un spectacle à l'Olympia de Paris. Des vedettes s'offrent pour l'appuyer : Chevalier, Sinatra, Bob Hope, Aretha Franklin et peut-être les Beatles qui feraient un retour... J'ignore si le spectacle eut lieu.

Depuis toujours, lorsque Danièle Dorice est vue en public à mon bras, les rumeurs de mariage refont surface.

Nous en vivons une autre expérience en cette fin d'année 1968 alors que ma copine Danièle rompt ses fiançailles avec son vieil ami Claude Turgeon. Il lui reproche ses interminables voyages à travers le monde. En effet, depuis quelques années, Danièle a chanté sur tous les continents, même aux Indes où elle rencontra Mme Indira Gandhi, Premier ministre du pays. Elle y séjourna durant deux ans, donnant des concerts au profit des enfants orphelins et démunis.

De retour à Montréal, Danièle demeurait hantée par ce spectacle désolant de la misère humaine et tenta d'organiser des démonstrations pour aider les miséreux, au moins distribuer des vêtements et de la nourriture aux défavorisés de Montréal.

C'est dans cette ligne de pensée qu'elle invita plusieurs artistes et personnalités à une fête de Noël chez elle. Le billet d'entrée: il fallait apporter des cadeaux pour les enfants pauvres. Le père Aquin, celui qui avait créé «le Bon Dieu en taxi», s'occupait d'une oeuvre d'enfants dans le besoin et Danièle décida de l'appuyer.

Nous étions plusieurs à répondre à son invitation. Ce party de Noël 1968 a été très émouvant. Elle venait nous accueillir et nous «débarrasser de nos paquets destinés aux enfants pauvres». Parmi les invités, je me souviens d'avoir rencontré deux joueurs du club de hockey Canadien, Dick Duff et Larry Hillman. Duff qui fait maintenant parti de l'organisation des Leafs de Toronto, se destinait au sacerdoce avant d'entreprendre une carrière au hockey, et les causes de bienfaisance ne le laissaient jamais indifférent. C'est lui qui avait demandé à Hillman de l'accompagner. Nicole Danis était de la fête, de même que Dominique Michel, Serge Laprade, le couturier de Radio-Canada Yvon Duhaime, mon réalisateur Jean Claveau, la chanteuse française Linda Gloria, le musicien Buck Lacombe et les Mexicains Los Tres Compadres, un trio avec lequel j'ai travaillé plusieurs fois avec un plaisir renouvelé. Danièle avait réussi à merveille sa fête pour les enfants pauvres. Elle avait surtout réussi à nous sensibiliser à la misère dans le monde, particulièrement à une époque de l'année où les tables québécoises ploient sous l'abondance des mets les plus savoureux.

Avant que ne se tourne la dernière page de 1968, un mauvais souvenir s'installe dans ma mémoire. Le samedi soir précédant Noël, alors que je travaille en ville, ma Buick Electra est défoncée rue Marquette et je suis dévalisé d'un mille dollars. Le comédien Doris Lussier subit le même sort à la même époque.

Laissons la vieille année mourir de sa belle mort et envisageons 1969 d'un oeil nouveau et optimiste. À nous deux, la vie!

Chapitre 32

Pour ne pas voir les ombres... tourne ton visage vers le soleil

Quand les gens commencent à éprouver de la difficulté à vous saluer les yeux dans les yeux, quand les poignées de main sont plus froides et plus rapides, c'est qu'il y a quelque chose dans l'air. Avec une once d'intuition, j'ai rapidement compris que *Formi... formidable* l'était moins qu'on ne le pense. Les fameux sondages BBM avaient été faits et les résultats tardaient à sortir... C'est mauvais signe! Mon émission ne connaîtra donc pas le chiffre magique de 200! En janvier 1969, bien des rumeurs circulaient dans les couloirs de CFTM-TV.

En fait, c'était ça! *Le sel de la semaine* animé par le scientifique Fernand Séguin avait battu mon émission en popularité. Pour le «10», ça devenait un crime de lèse-majesté, imaginez un peu, se faire dépasser par Radio-Canada! Ce fut donc le branle-bas général dans les officines de la rue Alexandre-DeSève. C'était pourtant si simple de réunir l'équipe et de dire:

«Vous venez de tourner la dernière émission. Merci beaucoup et à la prochaine occasion de travailler ensemble... si Dieu le veut!»

Pour mettre du baume sur ma plaie, (y avait-il vraiment une plaie) le directeur des programmes, monsieur Robert L'Herbier, signe un communiqué qui m'encense généreusement.

« Michel Louvain est un gars sensationnel qui travaille toujours consciencieusement et n'a jamais cessé de s'améliorer avec les années ».

Le dernier *Formi... formidable* est passé à l'antenne le lundi 27 janvier 1969. Comme l'émission avait été enregistrée au préalable, à ce moment-là, les touchantes scènes d'adieu étaient déjà classées dans le passé.

Pendant que *Histoire d'une étoile* nous remplaçait à l'écran, les manchettes commentaient l'événement. Mon impresario Guy Lepage n'eut qu'une phrase : « À quelque chose, malheur est bon ». De mon côté, je ne voyais réellement pas où se situait le drame : un mal pour un bien... quoi ! Je redeviens aussi libre qu'avant, pouvant du fait même accepter de nombreux engagements que je devais refuser à cause du travail de l'émission, les répétitions, etc...

Je pouvais aussi me livrer à la pratique de sports que j'avais délaissés depuis des années ; la moto-neige par exemple. Depuis deux ans, je suivais, par les journaux, la fameuse compétition du Domaine Montpelier au Lac Simon. Il s'agissait d'une épreuve d'endurance de 24 heures pour les professionnels. De plus, une classe était ouverte pour les amateurs, mais les gens y croyaient plus ou moins.

Lorsque j'ai décidé de participer à la compétition des 18 et 19 janvier 1969, plusieurs ont vu là un truc publicitaire, surtout à cause des événements que je racontais tantôt. Le journaliste Pascal Lennad, le directeur artistique Jacques Chénier, la secrétaire de la Place des Arts Marie-Christine Deshaie et moi formons équipe. Marie servirait de trait d'union entre les membres de l'équipe au moment des relais.

Devant 7 000 personnes, à 15h45 samedi après-midi le 18 janvier, je prends le départ... sur un Sno-Jet, fabriqué à Thetford Mines. Pourquoi pas ? Dans la foule, je sais qu'il y a beaucoup de sceptiques... Selon Pascal Lennad, « on souriait dans l'assistance et des connaisseurs engageaient des paris : « Louvain ne tiendra pas une heure ! Louvain fera tout juste

quatre tours de piste! Louvain est incapable de suivre des professionnels pendant 24 heures!»

Je savais fort bien dans quelle galère je m'embarquais, mais j'ai le goût du risque et j'avais bien l'intention ferme d'aller jusqu'à l'ultime limite de mes capacités physiques et morales. J'avoue aujourd'hui bien candidement que, deux ou trois fois, j'ai failli tout abandonner tellement j'étais transi par le froid et secoué par les frissons.

À 2 heures du matin, c'était bien joli de nous voir effectuer les relais, les dents serrées, les jambes tendues à bloc, les bras et les mains engourdis. Toute la nuit, ce fut la diabolique farandole des phares blancs cherchant la piste dans le noir, les flaques d'eau, les bosses et les «rebosses.»

À chaque relais, Marie-Christine nous prodiguait l'encouragement nécessaire pour continuer jusqu'au prochain.

Des 35 équipes qui ont pris le départ, plusieurs n'ont pas terminé l'épreuve. Durant la nuit, l'équipe du canal 10 formée de Jacques-Charles Gilliot, Claude Taillefer et Omer Tremblay, épuisée «jusqu'à la corde», doit abandonner durant six heures pour revenir en piste au lever du jour. L'équipe de CKAC, quoique décimée par les blessures —Georges Whelan a fait une vilaine chute et Pierre Beaudoin est complètement vidé — a terminé la ronde infernale avec seul Pierre Legault en piste.

Dimanche après-midi à 15h45 exactement — «une heure plus tard dans les Maritimes» — je franchissais la ligne d'arrivée et les 24 heures du Lac Simon devenaient une épreuve classée dans le livre des records. C'est une invraisemblable épopée pour un gars qui, à l'année longue, se balade sur une scène avec un léger micro en main... En moins de temps qu'il ne faut pour le dire ou l'écrire, la foule se ruait sur moi pour me féliciter. Mes confrères de lutte m'ont porté sur leurs épaules comme on le fait au Forum un soir de Coupe Stanley.

Le président de Sno-Jet, monsieur Louis-Philippe Duval me confia après la course qu'il n'avait jamais imaginé que je réaliserais «un tel exploit» selon ses propres mots. La semaine suivante, lors d'une conférence de presse à Montréal, il me présenta une magnifique motoneige en guise de

témoignage d'appréciation pour l'effet publicitaire obtenu par ma participation aux 24 heures du Lac Simon. Notre équipe s'était classée au 26e rang avec 111.24 tours et 400 milles de piste. C'est une performance étonnante, j'en conviens humblement.

Au retour à Montréal, la vie continuait normalement. Je pique une pointe vers le Théâtre des Variétés du 27 janvier au 2 février. Le public est toujours aussi merveilleux puis c'est le Carnaval de Québec et le retour au Motel Hélène, boulevard Sainte-Anne. Malgré le froid vif qui emprisonne la Vieille Capitale, les amis viennent nombreux au Vieux Bardeau et nous passons ensemble d'excellentes soirées de Carnaval.

Un soir de février, Arnold Angers, le frère de Danièle Dorice, m'expose les buts de l'agence qu'il vient de mettre sur pied. Il s'agit d'une agence internationale qui s'occupera de trouver des engagements aux artistes canadiens, à l'étranger, particulièrement au Japon. Danièle et moi serons les premiers cobayes... si nous acceptons.

Mais pour l'instant, le Reine-Élisabeth m'ouvre toutes grandes les portes de la Salle Bonaventure pour un autre engagement de deux semaines du 10 au 23 mars. Le soir de la première, dans la salle, beaucoup de visages connus : Margot Lefebvre, Serge Laprade, Yvan Dufresne, Guy Lepage et d'autres encore venus pour m'appuyer. Dans ma suite, je retrouve aussi mon amie Diane Landry, Miss Canada 1966, qui était venue de Toronto pour le spectacle, Patsy Gallant et Jacques Chénier qui venait de laisser Apex pour Canusa et Révolution. Soit dit en passant, je venais d'écrire à Apex pour informer la compagnie que je transporterai mes pénates chez Jupiter si les choses ne changeaient pas...

Le critique Al Palmer de *The Gazette*, me trouvait un nouveau qualificatif : « *that young smoothie with a song, Michel Louvain, is back...* » Quant à Laza de *Variety*, il truffait une fois de plus son texte de « *a handsome Gallic type with a big following locally, plus a natural draw for the out-of-towners and conventioners who still are romanced by Montreal's French flavor. He also chooses his items wisely — a bilingual opener, and a wide variety of show-stoppers... Louvain is a comer for the better U.S. rooms* ».

Quand je relis ces textes de critiques bien avisés, je me demande encore aujourd'hui pourquoi je n'ai pas poussé l'audace plus loin. Le marché des États-Unis s'ouvrait à moi et j'étais trop bête pour voir clair. J'ai laissé filer entre mes doigts une chance qui ne se représentera jamais plus dans ma carrière. C'est dommage! C'est bien dommage!

À Pâques 69, pendant que le *Lindberg* de Robert Charlebois survolait la première place du palmarès, je me glissais au 5e rang avec *Anna Malia*, un autre nom de femme. Je crois que je ne pourrai jamais me défaire de cette joyeuse manie...

Mon ami Phil Laframboise me parle d'une possibilité d'émission à Radio-Canada, mais le projet avorte. Pendant ce temps, je fais *Secret bien gardé* avec Suzanne Valéry, Suzanne Lapointe et Yves Christian.

Le 7 juin, mon amie Claude Valade donne naissance à un deuxième enfant. C'est Martine. Je cours à l'hôpital avec Éric Villon pour féliciter la mère. Sur les photos, il est bien difficile de voir qui est le père... Éric ou moi... tellement nous paraissions si heureux de l'événement... tous les deux!

Le surlendemain, je participe à une «dernière»! Le théâtre Vox Variétés du 575, chemin Sainte-Foy à Jacques-Cartier, ferme ses portes et le propriétaire organise un Gala de fermeture. Faut le faire! Roméo Pérusse, Juliette Pétrie, Daniel Guérard, Robert Demontigny et moi-même en personne allons fermer le théâtre avec un spectacle si réussi que le proprio a presque l'idée de revenir sur sa décision... et demeurer ouvert!

12 juin 1969: Gala des Artistes. Nous couronnons cette année Juliette Huot et Gilles Latulippe, Miss et Monsieur Radio-TV. Chantal Pary et Bruce Huard (des Sultans) sont les découvertes tandis que Dominique Michel et Réal Béland sont les comédiens de l'année.

Danièle Dorice m'accompagne cette année. Elle porte un pantalon de crêpe noir et une jaquette crochetée noire et bleue. Pour demeurer dans le ton, j'ai revêtu un veston oriental. Notre entrée fut remarquée.

C'était notre chanson que j'ai enregistré récemment, est déjà rendu au huitième échelon du palmarès de *Jeunesse*

d'aujourd'hui. Pour les mois d'été, c'est bon d'avoir un disque dans la course. La radio connaît d'excellentes cotes d'écoute à cette période de l'année, particulièrement sur la plage et en auto.

Pour un soir, le dimanche 29 juin, je redeviens animateur pour *Le rideau s'ouvre*. Mes amis mexicains Los Tres Compadres sont de l'émission avec les Coquettes et Jean Derome, magicien.

«Le Minou» de Saint-Donat s'anime fébrilement à minuit moins une minute ce 12 juillet. Je deviens l'heureuse victime d'un surprise-party pour fêter mes 32 ans, et mes dix ans comme pensionnaire dans le Nord. Tout un party! Je suis certain que la plupart de ceux qui y ont assisté ne s'en souviennent à peu près pas! C'est toute une carte de référence pour dresser les prochaines invitations... croyez-vous?

Deux événements m'obligent à revenir à la réalité. D'abord un autre vol dans ma propriété, à l'Île des Soeurs, puis le départ prochain pour une nouvelle aventure de disque. Je vais enregistrer à Londres chez Decca, la grande maison de prestige.

Le 25 juillet, départ pour Londres avec Yvan Dufresne. Les arrangements ont été faits de Montréal. Des studios d'enregistrement où j'ai eu l'occasion de travailler, ceux de Londres me semblent les plus «relaxes» tout en demeurant très professionnels. Ici, on fait une chanson par jour. Les pistes d'orchestre ont été faites par le grand «conducteur» Arthur Greenslade, le chef d'orchestre d'Engelbert Humperdick. Le son me paraît excellent, il me reste à y mettre ma voix. En quinze jours de travail, la bande maîtresse est livrée chez Decca.

Je n'avais jamais eu le loisir de connaître Londres et ses charmes. La ville du brouillard s'est avérée plus accueillante qu'on ne peut l'imaginer. Nous étions descendus à l'Hôtel Mayfair, tout ce qu'il y a de plus «british» de l'autre côté de l'Atlantique.

Le *Journal des Vedettes* nous expédie le journaliste-photographe et potineur Edward Rémy. Pour les besoins de son métier, nous visitons Piccadilly Square, la rue Old Quebec, le Pub The city of Quebec, etc... En plus d'y faire de

l'excellente besogne, nous nous plaisons beaucoup à Londres. J'entre au Canada le premier et Yvan Dufresne de chez Jupiter doit passer par Paris pour régler certaines affaires.

Des rumeurs prétendent que je fêterai mes 12 ans de vie artistique à la Place des Arts cet automne. Il y avait une part de vérité dans cette affaire. J'y reviendrai très bientôt.

Pour la rentrée d'automne, j'emprunte, de la session de Londres, deux chansons que nous sortons en 45 tours le 27 septembre, histoire d'être présent sur les palmarès et ...dans le coeur et la tête des gens. Écrite par Philippe Monet pour Donald Lautrec il y a plusieurs années, la chanson *Marie* fait partie de ce disque avec *La ville d'amour*. Contrairement à nos prédictions, c'est *La ville d'amour* qui se déniche un palier au hit-parade et semble partie pour bien grimper. C'est une chanson qui n'a pas peur du vertige...

Voici l'affaire de la Place des Arts. Les Productions Deschamps me proposent de remplacer Fernand Gignac dans un grand Music-hall prévu pour les 9, 10, 11 et 12 octobre à la Salle Wilfrid-Pelletier. Comme mon automne semble relativement tranquille, pourquoi pas? Georges Tremblay dirige les répétitions et nous nous amusons bien. Je dis nous, ce sont Danielle Ouimet qui a connu une gloire intégrale dans *Valérie*, Marc Gélinas qui fait un puissant retour, Christine Chartrand, le comédien Jacques Desrosiers et Claude Landré, l'homme aux multiples personnages.

Tout semble aller pour le mieux jusqu'à 24 heures de la première alors qu'on apprend par la radio que M. Claude Deschamps vient de contremander toutes les représentations. Pour plusieurs d'entre nous, il en résultait des pertes financières importantes. Marc Gélinas était rentré du Brésil pour remplir son engagement. Jacques Desrosiers qui fait souvent des blagues, n'y allait pas de main morte à l'endroit de Deschamps.

« Quand ça va bien, le producteur empoche, quand c'est plus tranquille, c'est nous qui faisons les frais... »

Les soirées de music-hall n'avaient pas fait surface depuis 1964-65 et cette fois-ci, c'est probablement l'enterrement de première classe... Je me demande encore aujourd'hui si le Père Gignac n'avait pas senti la « soupe chaude » quand il

a décliné l'invitation... Pour toute déclaration à cette époque, j'avais promis d'en parler dans le livre de mes mémoires... si un jour, j'avais le courage de l'écrire. Eh bien, voilà qui est fait!

Octobre s'annonce passablement rempli pour moi. Danièle Dorice qui anime *Caf'conc* sur le réseau CTV m'invite ce mercredi 8 octobre à partager le plaisir de travailler ensemble. Comme l'émission est vue d'un «Atlantique à l'autre» disait l'ancien politicien, je chante deux refrains en anglais: «*Smile*», «*When You're smiling*» et une chanson espagnole «*Mas que nada*».

Quelques jours plus tard, c'est la réouverture du Café-Campus le 11 octobre et l'ouverture du Théâtre Jean-Claveau le 30 octobre à Place Laurier.

C'est au cours de ce même mois que le microsillon enregistré à Londres voit le jour au Québec. Le son est excellent, les orchestrations très originales, en somme, c'est un produit très honnête.

Je vous ai souvent répété que j'étais superstitieux, que je croyais à l'astrologie; eh bien deux autres faits s'ajoutent à mon bagage de raisons pour prêter crédit aux sciences occultes.

Tout d'abord, j'accepte enfin de m'entretenir avec Denyse Monté, journaliste au *Journal des Vedettes*. Je repousse la date de cette rencontre depuis quelques jours et la journaliste s'impatiente... avec raison. La cause de ce délai: j'ai un pressentiment que ça ne roulera pas rond, cette interview. Je n'ai pas la tête à ça, l'esprit me trotte un peu partout et surtout ailleurs.

Denyse Monté se pointe à l'Île des Soeurs avec son photographe René Kokot, exactement à l'heure prévue. Aussi bien dire qu'elle ne possède pas ma haïssable habitude d'arriver en retard. C'est un bon point pour elle. Comme à chaque entretien, la première heure en est une de débroussaillage. On ressasse les mêmes souvenirs:

« Mais oui, je jouais au prêtre dans le sous-sol chez nous à Thetford. J'ai commencé à travailler en décoration. Mes débuts? À Sherbrooke avec un trio... *Buenas noches mi amor*, oui à Québec, au Gala...

— Michel, vous avez 32 ans et vous n'êtes pas encore marié. Vous ne trouvez pas la maison grande?»

Voilà ce que j'attendais! Presque à la même date l'an dernier, une journaliste et son photographe m'arrivaient avec la même question dans les mêmes circonstances.

Pour moi, ce n'est pas pure coïncidence, j'y vois une sorte de signe dans le temps. Comme je l'ai souvent répété, à 35 ans, je serai marié et peut-être papa. Quelle heureuse perspective d'avenir. À ce stade-ci, je peux maintenant dire à la carrière: «Un instant, Papillon, laisse-moi vivre un peu plus...»

Pour en avoir le coeur net, je vais consulter les cartes, l'Almanach du Peuple, les étoiles, et les diables s'il le faut.

En compagnie de Danièle Dorice, je rends visite à Marli, une astrologue native du Tennessee. Elle a grandi près de la réserve des Cherokees et c'est sa grand-mère maternelle qui l'initia au monde des esprits et de ses mystères.

Au départ, on visite toujours un astrologue pour faire une blague, puis lorsque des faits troublants vous sont signalés, vous prêtez une oreille plus attentive... et plus inquiète quelquefois. Il y a une dizaine d'années, une vieille gitane m'avait prédit des malheurs. C'était près de Marseille au Sud de la France et je n'en ai jamais parlé. Mais voici que Marti me répète à peu près la même chose...

«Pour le moment, tout va bien, mais vers la quarantaine, vous aurez soit un accident, soit une maladie, qui vous arrêtera momentanément... Votre ligne de vie est coupée en deux».

Ça me tracasse un peu, mais il me reste encore huit ans pour éviter ce mauvais sort.

D'ici là, j'accepte une deuxième invitation dans la même année de la part du Reine-Élisabeth. Je crois que j'en suis à ma troisième visite dans cette salle de haut prestige. Al Palmer de *The Saturday Gazette* salue ma présence au Reine-Élisabeth par un article fort gentil.

«When Quebec singer Michel Louvain makes a night club appearance it comes on like a mini Hollywood premiere. He has his own gallery of admirers and it seems each brings a camera because flash bulbs explode like continuous light-»

ning. *There must be a zillion snapshots of Louvain in private hands.*

« He calls heavily on his natural Gallic charm and keeps most of the ringsiding femmes all a-dither on his tours of the stage. This is particular true in his Age of Aquarius number.

« For this one he first asks the gals where they stand in the horoscope field. He goes from one table to another until he finds an Aquarius type and dedicates the song to her ».

« It's a pleasant, relaxing 55 minutes of entertainment ».

Amusante cette remarque sur l'astrologie de la part d'Al Palmer dans sa chronique *Out after dark*. On venait tout juste d'en parler.

Depuis quelque temps, Serge Grenier des Cyniques s'est déplacé pour assister à quelques-unes de mes premières. Je lui rends la même « politesse » en novembre alors que les Cyniques font la Place des Arts. J'assiste au spectacle avec Huguette Oigny et Gratien Gélinas, Mia Ridez et Anthon Valéry. Une soirée « tordante et inénarrable ». C'est bien dommage que ce quatuor ait quitté les scènes du Québec. Une perte qui n'a jamais été comblée.

Le temps des Fêtes revient avec son cortège de soirées mondaines mais aussi avec quelques soirées de bienfaisance. Pour la cinquième année, je prête main forte au Gala des Orphelins qui a lieu au Centre Maisonneuve. Nous sommes une trentaine d'artistes à répondre à l'invitation lancée par le *Photo-Journal*.

Le lendemain, le dimanche 21 décembre, je participe à *Zoom* diffusé du Centre international de radio-télévision sur le site de l'Expo. Yves Corbeil dirige le spectacle qui présente Frida Boccara, André Gagnon, Marthe Fleurant, les Miladies, les équilibristes Rino et Roy et le père Louvain.

Pour une année qui débutait sur un socle chancelant, on peut dire que le soleil s'est levé presque tous les matins. L'important dans la vie, c'est de penser positivement tous les matins et... de recommencer le lendemain.

Demain, c'est le début d'une nouvelle décennie. Nous sauterons à pieds joints dans les années 70! À la grâce de Dieu! Qui sait, peut-être que « la perle rare » m'attend à un détour du chemin!

Chapitre 33

La mère des « jobs » n'est pas morte

Dans une chanson de Jean Ferrat, on retrouve cette phrase : « Une année bonne, et l'autre, non ! » C'est un peu comme dans le grand Livre la parabole des vaches maigres et des vaches grasses... Devant Dieu, je n'ai pas à me plaindre. Depuis que je suis dans la carrière, je n'ai jamais manqué de travail et « il y a eu toujours du beurre dans le frigidaire », comme dira plus tard Tex...

L'année 1969 s'annonçait désastreuse et les événements que je viens de relater, prouvent bien qu'on s'en est assez bien tiré... malgré tout. Pour 1970, je n'ai pas une planification bien détaillée de mes projets. On prendra ça comme ça vient, et si ça ne vient pas, l'occasion sera bien choisie pour me reposer ou refaire la décoration de ma maison de l'Île des Soeurs. Comme l'ennui est né du mariage de la routine et du quotidien, j'ai décidé de toujours m'entourer de couleurs, de vie, de musique et de soleil.

C'est une année bien timide qui commence avec cette nouvelle décennie. Premier engagement : *Madame est servie*

avec Réal Giguère. J'y amène mes deux « fils », Porto et Rico, des chiens magnifiques qui aiment moins la télévision que leur maître.

Ma copine Danièle Dorice est présentement à New York pour un engagement au St. Regis. Elle doit « faire » le *Johnny Carson Show* du lundi 19 janvier. Je saute à pieds joints dans un avion en partance pour la métropole américaine afin d'assister à sa première new-yorkaise. Premier désappointement de l'année; Elvis Presley qui devait être de l'émission avec elle, doit rentrer à Memphis pour cause de maladie dans sa famille et c'est l'excentrique pianiste Liberace qui le remplace à « main levée ». Danièle et moi l'avions connu à Montréal. Il a été charmant comme un prince dans un conte de fées. Après l'émission, il nous invite au chic cabaret où il tient la vedette, l'Empire Room... et le champagne coule à flots... à la lueur des candélabres d'argent. Pour sa soirée de première, Danièle était d'un chic classique: robe de crêpe noire avec paillettes d'argent. Avec une touche tout à fait à la française et l'accent qu'elle sait utiliser à merveille, elle a transporté son auditoire sur les quais de la Seine, jusqu'au sommet de la Tour Eiffel en passant par Montmartre. Autant elle était pétillante dans une imitation de Maurice Chevalier, autant elle devenait émouvante dans *L'accordéoniste et Bruxelles* de Jacques Brel. Elle a réussi à faire bouger le public blasé de New York! Chapeau, Danièle!

Vers la fin de janvier, « la mère Supérieure » Clairette décide de modifier sa politique de spectacles à la boîte qui porte son nom. Ainsi, elle me demande de travailler un tour de chant qui pourrait s'adapter à son genre de public. France Castel passe « en vedette américaine » et je donne le « gros coup » en finale. La soeur de Clairette, Danielle Oderra, et Daniel Guérard assistent à cette première. Il semble bien que le succès ait couronné nos efforts. Contrairement aux scènes plus grandes où j'ai presque toujours évolué, la boîte à chansons vous place littéralement « sur les genoux » de vos auditeurs. Ça fait chaleureux!

Je termine janvier au *Théâtre des Variétés* où Gilles Latulippe présentait « Ça parle aux cuisses », un burlesque

comme lui seul peut en monter. Je partage la scène avec Solange Prévost et Francia Maldonado.

À la mi-février, je reviens sur le marché du disque avec *Chante avec moi* et *Souvenir*. Deux autres rejets dont l'avenir repose dans les mains et le coeur du public...

...Et me voici mannequin avec Michèle Richard pour le compte de la maison « Le châtelet » de Place Versailles le 4 mars. Plus de 800 personnes assistent à nos nombreuses parades avec les vêtements les plus originaux, pour la prochaine saison. Je crois que le public s'est amusé autant que nous. Nous étions littéralement emportés par différents rythmes au moment où nous entrions en scène. Michèle qui adore les originalités, s'en donnait à coeur joie, et moi, j'improvisais à son rythme.

Nous n'étions pas seuls, ou presque. Denise Brousseau et Daniel Guérard ont aussi paradé, mais cinq autres artistes avaient promis d'être avec nous, selon le témoignage des organisateurs et ils ont dételé à la dernière minute... La frousse peut-être?

Mon impresario Guy Lepage nous cachait son bonheur depuis quelque temps, mais l'affaire a éclaté au grand jour au début de mars. Il prend épouse : Marthe Fleurant. J'assiste à la réception de noces à « La soupière » au coeur des Laurentides avec Danièle Dorice. On avait prévu la plus stricte intimité mais il y avait le photographe du *Journal des Vedettes* ... tout le monde l'a donc su le lendemain.

Ce mars 1970 est fort bien rempli : trois émissions *Zoom* et un *Le rideau s'ouvre* pour la télévision, deux radios : *Chez Miville* et *Place aux femmes* et un engagement au Sheraton d'Aruba dans les îles néerlandaises de la mer des Antilles, du 11 au 18 mars. J'en reviens à bord du *S.S. Océanie* avec Danièle Dorice. Invités du capitaine, nous donnons deux spectacles... pour payer notre couvert et notre soleil.

Les photos de cette croisière déclenchent encore une vague de rumeurs de mariage. Moune Victor écrit : « Il n'y a pas de fumée sans feu »...

« On verra ce qui arrivera, lui dis-je. Je tiens beaucoup à ce voyage avec Danièle, c'est la femme qui est la plus proche de moi. »

Moune Victor me lançait un dernier message :

«Bon voyage dans les îles ensoleillées, Michel, et prévenez-nous les premiers si jamais vous décidez de passer l'anneau au doigt de Danièle Dorice!»

Le chapelain du paquebot n'a pas eu le plaisir d'embrasser la mariée. Pour Danièle, ce voyage représentait d'abord du repos et un peu de travail, mais surtout elle avait besoin de faire le vide autour d'elle et dans le fond de son coeur. Ses dernières aventures amoureuses avaient laissé des marques! Quant à moi, la bougeotte m'avait encore piqué avec son venin incurable. Quelques heures avant le départ, j'avais visité un amour de maison en banlieue de Montréal, mais retirée du bruit et des regards de la ville. C'était à Ville Mercier, une nouvelle municipalité qui avait détaché son territoire de l'agglomération de Châteauguay. Dessinée par un architecte de haut talent, cette demeure s'accrochait à une dénivellation de la rive droite de la rivière Châteauguay. J'aurai tout le voyage pour penser à son acquisition. Comme autrefois en effeuillant la marguerite : « Marie, marie pas... » aujourd'hui, en voguant sur les mers des Antilles, je me répète : « Achète, achète pas, achète, achète pas. » Mais mon dernier rêve s'est arrêté sur « achète »...

Dès mon retour, c'était le printemps dans la région métropolitaine et la maison de Ville Mercier semblait encore plus attrayante. J'ai signé le contrat d'achat les yeux presque fermés. Il faut bien le dire, depuis la vente... ou la perte de Val des Arbres, mon coeur a souvent été ballotté par ce doux souvenir d'une demeure bien calme au milieu des arbres, près d'une rivière aux eaux tranquilles, avec une piscine si possible, avec un grand jardin tout semé de fleurs, décoré de statues, de bancs et de promenades... Quand on rêve, ça ne coûte pas plus cher de rêver en couleurs, sur écran géant avec la stéréophonie...

À la vérité, je dois affirmer qu'à l'Île des Soeurs, j'avais réussi à monter un petit *home* qui faisait l'envie de plus d'un copain du métier lorsque j'y faisais des réceptions. Mais... il y a souvent un « mais », à l'Île, je n'étais pas propriétaire de la villa de ville, belle traduction de townhouse! Les soirs où les parties s'allongeaient tard dans la nuit, il fallait réduire le

volume du système de son, par respect pour l'environnement.

Au diable les dépenses! J'achète à Ville Mercier et je coupe mes voyages à Saint-Donat. En cela, j'imitais le premier ministre Trudeau qui venait de crier en Chambre à Ottawa: «Finies les folies». C'est avec une sorte de pincement au coeur que je laissais St-Donat où tant de souvenirs heureux étaient accrochés aux murs de cette résidence... ou flottaient sur l'onde du lac. On dit qu'il ne faut pas s'attacher aux biens de ce monde... il y a des moments où c'est facile à dire, mais difficile à vivre!

Comme «poisson d'avril» cette année, c'est le grand dérangement. Les éternelles boîtes à faire et à défaire, les objets fragiles à emballer, il faut débrancher les plafonniers, enlever les tableaux, les miroirs... Parlant de miroir, j'en ai un de format super-grand qu'on a dû passer par une fenêtre du deuxième pour quitter l'Île des Soeurs.

Mais s'installer dans une nouvelle maison, c'est aussi une aventure merveilleuse pour quelqu'un comme moi qui adore la décoration. Chaque pièce, chaque espace, chaque fenêtre doit être mis en vedette pour tirer le maximum d'effet de la lumière, des ombres, des volumes des appartements, etc... C'est exactement comme monter un spectacle. Chaque élément compte beaucoup.

J'ai le goût de vous faire visiter cette maison de rêve. En longeant le rang de la rivière qu'on nomme ici pompeusement le «Boulevard de Salaberry», en atteignant un petit monticule, la résidence se trouve à votre droite. Une allée en croissant de lune donne accès à la maison et au garage.

Drôle d'architecture: ranch californien à la saveur *Playboy*! De la rue, on dirait une longue maison basse et pourtant, c'est faux! On entre à l'étage et l'on parvient au salon, à la salle à dîner et à la cuisine en descendant un escalier en spirale. En fait, la maison est érigée dans une pente et la piscine et les aires de séjour sont situées au niveau inférieur. Vue des jardins, cette demeure révèle ses véritables dimensions et sa hauteur imposante. Il suffit d'avoir fait de la peinture à son sommet pour connaître les picotements du vertige, même si on dit que je suis bon grimpeur.

À l'étage, un vaste balcon donne vers la rivière, vers la

piscine, les jardins et relie la chambre du maître et la chambre d'amis. Cette chambre m'a longtemps servi de salle de musique et de bureau. Au niveau inférieur, au pied de l'escalier tournant, c'est l'accueillant salon avec son foyer en pierres des champs. Il s'incorpore bien à une belle pièce de maçonnerie réalisée par un artisan de la région.

De la salle à manger, on peut apercevoir les flammes de l'âtre et sentir les arômes qui émanent de la cuisine. Même si elle ne présente pas des dimensions considérables, la cuisine est très fonctionnelle. Tout en préparant les repas, on peut avoir un oeil vers la piscine et servir les invités par un guichet. Sous le balcon des chambres, un patio a été aménagé avec bar, système de son, et tout le tralala pour les parties.

Le charme majeur de cette résidence : l'aménagement paysager du terrain. Tout a été conçu en fonction de la détente et de l'intimité des occupants. Dès mes premiers jours à Ville Mercier, déjà j'élaborais des plans pour agrandir le jardin français et les petits coins intimes pour discuter de musique... au grand soleil ou à l'ombre des plantes grimpantes. Tout un programme!

Un bon soir, alors que je travaille à la décoration de cette merveilleuse maison, la sonnerie du téléphone se fait entendre. Comme j'avais des amis à la maison, je me retire dans une autre pièce pour mieux échanger avec mon interlocuteur. En me voyant sortir de cet appartement, des copains ont tout de suite imaginé qu'un grand malheur venait de m'atteindre par le truchement du téléphone.

« Qu'est-ce qui t'arrive ? Tu es blanc comme un drap ! De mauvaises nouvelles de Thetford ? »

Tout à coup, je me mets à crier comme un perdu, comme un hystérique, comme un fou. Devant l'étonnement de tout le monde, je lance...

« C'est super-merveilleux, le réalisateur Richard Martin vient de m'annoncer que j'ai été choisi animateur pour la série *Zoom* de l'été... Quelle surprise, quelle nouvelle heureuse, à vrai dire... c'est plus que « formi... formidable »...

Il était dix heures du soir, et j'ai retrouvé mon calme alors que le jour se montrait le nez à l'horizon. La nuit a été écourtée par une avalanche de téléphones dès les premières

heures de la journée. Les journalistes couraient aux nouvelles pour obtenir et la confirmation et mes premières impressions de l'événement. Rapidement, les rencontres de travail ont été programmées au calendrier du réalisateur et l'on devait retrousser ses manches en vitesse pour s'atteler au boulot ! Je reviendrai très bientôt sur *Zoom* parce que c'est une « date » dans ma vie, mais il faut parler élection puisque le Québec était à l'heure du scrutin.

Depuis quelques semaines, plusieurs de mes confrères de travail étaient devenus des « travailleurs d'élection » avec la force et l'engagement de leurs talents. C'est leur droit et leur privilège le plus strict et il n'est point dans mes intentions de juger leur attitude. Pour ma part, je n'ai jamais senti cet appel de la vocation politique. Cependant, à chaque élection, j'ai toujours fait « mon devoir de citoyen ». Quand je dis « toujours », je fais un accroc à la vérité puisqu'en 1970, on m'a refusé le droit de vote. Oh outrage suprême pour un payeur de taxes !

Voici comment les choses se sont déroulées. Nouvellement arrivé à Châteauguay lorsque les énumérateurs sont passés, j'avais pourtant bien insisté sur le fait que j'étais né Poulin et que mon nom se lisait maintenant Michel Louvain-Poulin.

Au bureau de scrutin, le 29 avril 1970, les officiers d'élection ne retrouvent pas mon nom correctement écrit sur leur liste. Je téléphone au président d'élection qui me confirme mon droit de vote. De retour au « poll », j'essuie un deuxième refus... La colère gronde et je fais intervenir des instances supérieures. J'arrive au bureau de votation avec mes « appuis » mais... sept heures viennent de sonner... et les portes sont verrouillées ! En plus d'être d'humeur massacrante, j'étais très frustré qu'un fonctionnaire distrait ait été la cause de tant de malentendus. J'ai quand même suivi les résultats du scrutin à la télévision, mais il manquait... toujours mon bulletin de vote dans ce dépouillement !

Pendant que l'armée de nouveaux députés prenait la route de Québec, notre bataillon de *Zoom* envahissait l'Île Sainte-Hélène. Fait assez curieux, contrairement aux députés, notre groupe n'avait pas besoin d'être assermenté pour

s'engager à travailler honnêtement et consciencieusement au succès de l'entreprise...

C'était une aventure de taille. L'été dernier, Claude Landré avait animé le *Zoom*. Pour les treize émissions de l'été 70, le réalisateur Richard Martin avait vu plus gros encore, et il avait longuement travaillé à la confection de la trame de l'émission avec l'excellent chef d'orchestre Lee Gagnon. Les services du petit génie Marie Perreault étaient acquis pour les scripts, plusieurs artistes de renommée internationale avaient confirmé leur visite à Montréal, l'aménagement du Kiosque E international à Terre des Hommes allait bon train, en somme tous les éléments se tassaient bien pour laisser espérer un succès intéressant. Même le scénario du dernier *Zoom* d'Yves Corbeil était arrêté. Ce dimanche 14 juin, dans les derniers moments de l'émission, l'image d'Yves s'éclipsera et j'apparaîtrai en superposition chantant le thème *Yesterday*. La semaine suivante, j'arriverai avec le même costume et la même chanson au même lieu. C'est de cette façon qu'on devait assurer le lien entre les deux *Zooms*.

Malgré les répétitions de *Zoom en liberté*, je prends aussi quelques instants de liberté. Cette semaine, je suis invité par Air France pour un vol inaugural en Boeing 747. Je crois bien que c'est la première fois qu'un avion de pareille taille se pose sur les pistes de Dorval. À l'intérieur, c'est grand comme une salle paroissiale ! Et puis, il y a un deuxième étage et ce que j'ai vu, il y a aussi un sous-sol ! La soute à bagages pourrait loger plus d'une centaine de personnes et dire que cet amas de métal réussit à s'accrocher aux nuages.

Ce vol de courtoisie aurait pu nous conduire à Paris pour le cocktail de 5 heures avec caviar et champagne... mais le plan de vol nous a promenés au-dessus d'Ottawa avec retour à Montréal... C'est moins poétique ! Mon compagnon de bar pour cette première était mon idole, le comédien Guy Hoffman.

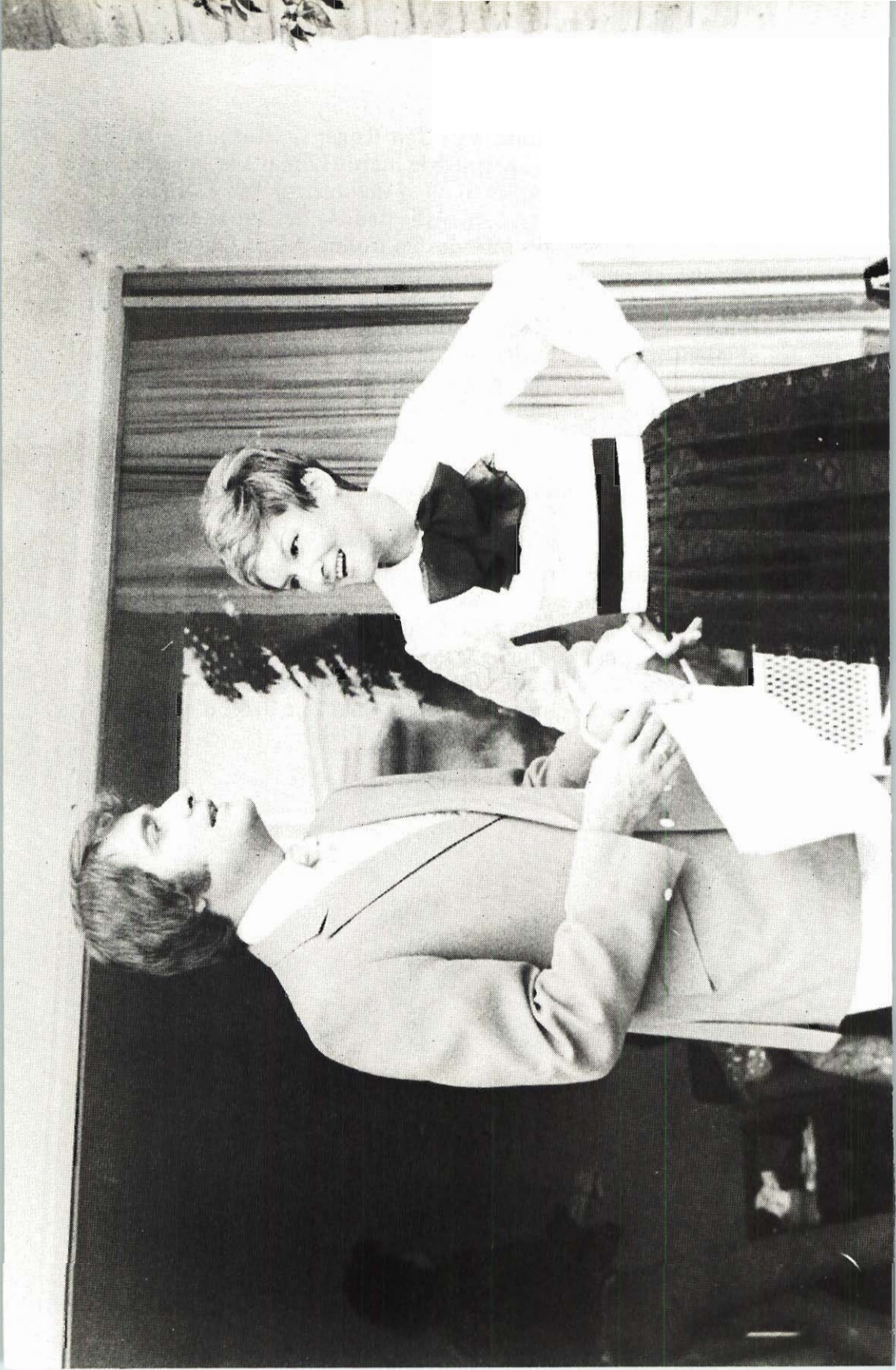
J'occupe mon mois de mai par des répétitions et quelques engagements dont l'Exposition de Saint-Léonard. Inaugurée le 7 mai par Jean Nichol, l'Expo présente des spectacles tous les soirs. J'y suis le samedi soir 9 mai.

Répondant à l'invitation de Jen Roger, je suis juge aux finales de l'Agence Télé-spectacle le mardi 12 mai à la salle de Bal du Café Saint-Jacques pour *Découvertes 70*. Danièle Dorice et Murielle Millard, le réalisateur Gilles Pilon et moi sommes les membres du jury qui couronne Alain Dorval et Christiane Guénette. À la proclamation des gagnants, un remous se fait sentir dans la foule. Le réalisateur Laurent Larouche et Pierre Gagnon de la maison Columbia ne semblaient pas d'accord avec le choix du jury. Eux, ils auraient opté pour la jeune Pierrette Tremblay. C'est Murielle qui a tranché la question.

«Selon son expérience, Christiane Guénette était plus apte à entreprendre une carrière immédiate tandis que la jeune Tremblay, vu son jeune âge, pouvait se reprendre et ce, facilement.»

Je crois que Murielle a fait preuve d'un excellent jugement. Dans les circonstances, il devenait très disgracieux de discuter en public des scores de tel ou tel artiste. Dans la salle, en plus des parents et amis des concurrents, il y avait plein de vedettes: Danielle et Michelle, Claude Girardin, Louise Lamothe, Pierrette Champoux, Claude Poirier, etc...

Quand le jury se prononce, c'est final! Le droit d'appel, c'est pour les grands tribunaux et le Fédéral.



Chapitre 34

Zoom... sur la liberté !

Au plus fort des répétitions de *Zoom en liberté*, voilà que je retrouve ma véritable «liberté»... selon un reportage-choc du *Photo-Journal*.

D'aucuns voudront voir dans cette publicité tapageuse une machination de ma part pour mousser la renommée de *Zoom* que j'anime cet été. La vérité est bien loin de là. Si *Photo-Journal* consacre la page couverture de son numéro du 31 mai et deux pleines pages intérieures sur l'idylle Lise Watier-Michel Louvain, c'est justement que la belle Lise vient de se vider le coeur à la journaliste Claire Harting et lui a révélé toutes nos rencontres depuis la lointaine époque de *Sous le ciel de Montréal*.

En page frontispice, une immense photo de Lise à genoux me dévorant des yeux avec la citation: «J'aime Michel». Il n'en fallait pas plus pour donner le ton du reportage.

Sans vouloir prêter des intentions à personne, je crois bien aujourd'hui que Lise trouvait l'occasion belle pour

mousser la publicité de l'Institut de personnalité et de l'École de mannequins qu'elle avait mis sur pied... Tout au long de ce grand reportage, tout ce qu'elle raconte sur nos aventures est exact.

« Quand on se retrouve, Michel et moi, on est comme deux enfants libres, joyeux, fous... »

C'est vrai que j'ai éprouvé beaucoup de plaisir et de satisfaction à travailler avec Lise Watier. Elle s'est toujours comportée en véritable professionnelle qu'elle est. Son caractère enjoué, son esprit débordant, sa beauté proverbiale faisaient d'elle la femme idéale. Mais, de mon côté, je me devais d'être honnête avec elle à cent pour cent. Je ne suis pas certain qu'elle aurait trouvé en moi l'homme idéal. À cette époque, je courais vers mes 33 étés et ...à la vérité... je courais tout simplement !

Dans le métier que j'exerce avec toute l'ardeur dont je suis capable, il m'arrive souvent d'être au bout de mon rouleau et d'avoir le goût de « recharger les batteries » dans la plus stricte solitude. Pour être clair, il y a des moments où je ne veux plus voir personne, je fais le vacuum autour de moi. Pour un homme marié, ça devient bien compliqué tout cela. Voilà pourquoi j'ai bien déçu Lise qui aimait venir se confier dans ses périodes de sécheresse. Elle le disait souvent :

« J'ai besoin d'un homme fort sur qui je peux m'appuyer en toute confiance. Un homme plus fort que moi à bien des points de vue... Une fois la confiance perdue, c'est fini. Je pardonne, mais je n'oublie pas ! »

De mon côté, j'ai un caractère bien différent de celui de Lise. Rendu à bout, j'éclate, les murs de la maison vibrent, puis la poussière redescend et dix minutes plus tard, tout est oublié... Je n'ai pas une once de rancune.

Dans le reportage de *Photo-Journal*, Lise lance cette phrase : « La rupture est définitive. » Je crois que dans la vie, rien n'est vraiment définitif. Elle ajoute :

« C'est ridicule, nous n'avons jamais été fiancés et je savais que jamais je ne l'épouserai. Je ne pouvais pas, car la confiance s'était envolée... Nous nous sommes parfois querellés et quittés pendant quelque temps, mais cette fois, c'est définitif. »

Plus loin, elle racontait les heures agréables et très heureuses que nous avons connues ensemble, à l'époque de l'émission de Télé-Métropole *Sous le ciel de Montréal*.

« Michel est gentil, charmant. C'est très agréable de travailler avec lui. Et l'expérience est restée un souvenir extrêmement heureux. Le travail nous sépara mais lorsque nos routes se croisent, chaque fois qu'on se revoit, c'est la fête. Quand on se retrouve, on est comme deux bébés. On se sent comme deux enfants libres, joyeux, fous, prêts à rire pour rien, à sauter, à danser. Je pense que cette émission où nous avons travaillé ensemble, où nous nous sommes connus insouciant et heureux est restée comme un souvenir des beaux jours qui continue de baigner nos brèves rencontres. J'ai toujours aimé Michel. Et je crois que lui m'aime bien aussi. Il n'est pas question d'amour ni même d'amitié, car on ne se connaît pas à fond. On ne sait que les beaux côtés l'un de l'autre. Je crois que c'est une espèce de sentimentalité bien agréable, bien tendre et affectueuse qui existe entre nous. »

Dans ses commentaires, Lise Watier avait visé juste. Il y avait entre nous une sorte de tendresse difficile à décrire, une sentimentalité très affectueuse. Je crois que le métier y est pour quelque chose dans cette attitude. Devant les caméras, on se balade avec les plus belles femmes au bras, puis l'émission se termine et un engagement vous réclame en vitesse dans un autre studio. On n'a jamais le temps d'approfondir nos relations avec bien des gens. Ça demeure superficiel... c'est bien dommage.

En ce mai 1970, j'ai revu souvent Lise Watier au Salon de la femme. Elle s'occupait de son métier et aussi elle suivait avec un intérêt marqué le départ de carrière du jeune Michel Pilon, 15 ans, à qui tout le monde prédisait des succès nombreux. Pour Lise Watier, c'était la liberté retrouvée, et pour moi, je « zoomais en liberté »...

Déjà, à la fin de mai, Radio-Canada avait enlevé le visage d'Yves Corbeil dans sa publicité pour y incorporer le mien. Avec Lee Gagnon, les répétitions allaient rondement et les invités de la première émission étaient avec nous sur le plateau de tournage. C'est toujours intéressant de vivre ces instants fébriles qui précèdent les grandes premières. Tous

nos numéros doivent être au point pour le mardi 16 juin, date de l'enregistrement si la température le permet.

Entre-temps, deux événements mineurs marquent ma routine quotidienne : je perds mon chien et change ma voiture. Le premier incident se déroule au Centre commercial Champlain. Alors que je fais des emplettes, le brave Rico, l'épagneul de ma vie, prend la clé des champs... ou tout simplement, change de propriétaire. Je lance des S.O.S. à la radio et dans les journaux. Le Rico ne reviendra jamais. C'est en son souvenir que, plusieurs années plus tard, je nommerai ma maison de disques Rico. Quant à ma voiture Électra, « l'ivrogne » comme je l'appelais familièrement, je l'échange pour une Pontiac 2 Plus 2. C'est ma façon de combattre l'inflation galopante dont le continent est victime.

Lundi soir premier juin, ma copine Danièle Dorice invite ses amis à sa première au Reine-Élisabeth. On se retrouve une joyeuse bande dans sa loge pour lui souhaiter le meilleur. En plus de sa famille, les Angers, on retrouvait Jean-Pierre Masson, Guy Boucher, Murielle Millard, Robert Demontigny, les réalisateurs Laurent Larouche et Nicolas Doclin, la chanteuse Gloria Lynda et l'ami Louvain.

Dans deux semaines, je prendrai la relève au Reine-Élisabeth. Pour ma part, c'est mon cinquième engagement dans cet hôtel de prestige en dix-huit mois. Peut-être pas un record, mais une excellente moyenne !

Voilà que les affaires se précipitent. Lundi soir, je débute au Reine-Élisabeth ; mardi, nous enregistrons le premier *Zoom en liberté* à Terre des Hommes. Trois excellentes chanteuses partagent les honneurs du programme avec moi. *Yesterday* devenait l'indicatif musical de l'émission. Après ma participation avec cette adaptation *Je croyais*, c'est Ginette Reno qui charma l'auditoire avec *Les parapluies de Cherbourg* et *Mais il y a des soirs*. Le programme comprenait deux autres grandes vedettes féminines : Michèle Richard et Anita Ortez. Cette dernière chanta *Malagueña* en portugais puis revient en duo avec moi dans *Hello young lover*. Dans la dernière partie de l'émission, Ginette Reno et Michèle Richard nous ont servi un excellent pot-pourri de chansons du « fou chantant » Charles Trenet.

Ce premier *Zoom* est passé à l'antenne dimanche le 21 juin à 19 h 30. La semaine suivante, je présentais des invités comme Bobby Riddel, Jacques Michel, Michel Dary et Denise Brousseau. Radio-Canada y mettait «le paquet» pour donner à cette émission du dimanche soir le cachet qu'il fallait.

Si on revenait un peu à mon engagement au Reine-Élisabeth pour jeter un coup d'oeil sur une critique du *Montreal Star*, sous la signature de Lillian Wylie. Cette brave dame profite de mon passage au R.-E. pour se taper un grand «papier» sur ma carrière et les événements qui la marquent présentement, particulièrement *Zoom en liberté*.

Elle débutait ainsi son article : «*Singer Michel Louvain's career is zooming — up, out and away! In French Canada, he's the star of stars. And in any part of his country, he rates as one of the most talented, best looking and popular entertainers in the business*».

Je serais porté à lui dire : «N'en mettez plus, la cour est pleine...» Lillian fait un beau tour d'horizon de ma carrière puis s'interroge :

«*With all this going for Michel, can we keep him in La Belle Province?*»

À cette question, au cours de l'interview, j'avais risqué cette réponse :

«*I love Québec with all my heart, but a singer has to follow his career. If the door opens to the South, I'm going. Few make it in the American big-time. It's not that easy.*»

Miss Wylie souligne qu'il est intéressant de me voir travailler devant 2 500 personnes lors des enregistrements des *Zoom en liberté*. Elle donne les noms de la galaxie de vedettes qui viendront à l'émission au cours de l'été : Tony Bennett, Paul Anka, Trini Lopez, Sony and Cher, Dionne Warwick, Brenda Lee et combien d'autres.

Revenant à mon spectacle du Reine-Élisabeth, Lillian Wylie s'est dite surprise de m'entendre chanter en yiddish, italien, espagnol et portugais, en plus du français et de l'anglais.

«Il faut faire plaisir à tout le monde. Les gens se déplacent pour venir vous entendre. Vous devez ajouter un

effort supplémentaire pour leur dire un mot gentil dans leur langue... »

Au cours des années, cette façon de procéder a toujours remporté d'heureux dividendes pour ma carrière. Ça doit être comme cela qu'il faut procéder... même si ce n'est pas écrit dans les grands livres.

Complètement débordé de travail, je nage dans le bonheur total. Pourquoi ne pas faire partager cette joie à tous mes amis? D'autant plus que ma nouvelle maison de Châteauguay n'est pas encore «inaugurée», c'est donc l'occasion rêvée d'inviter les gens du milieu artistique à une joyeuse fête. La date retenue: vendredi soir 19 juin; tenue sport de rigueur puisque nous serons sur les bords de la piscine. À ce *garden party*, j'accueillais chaque invité avec le punch-maison, une recette qui pouvait faire sourire même John Diefenbaker! Les amis sont venus nombreux: Claude Valade, Cyril Beaulieu, mon réalisateur Richard Martin, M. René Longpré, directeur du personnel au Reine-Élisabeth et son épouse, Maurice Dubois et son assistante Henriette Weller de Radio-Canada, la belle Danièle Jourdan, Denise Brousseau, Guy Lepage, Yves Corbeil et son épouse, Pauline Plouffe, Lee Gagnon le chef d'orchestre, le jeune poète du Canada anglais Bruce Perro, Jean Lorrain de *Télé-Radio-monde*, Yvon Gazail des produits Gaza, et plusieurs autres. Comme on dit souvent dans le métier, ils étaient venus me passer le mot de «Cambronne» ou les «cinq lettres» si vous préférez.

Le *Zoom* filait le bonheur parfait. Plus d'une fois par semaine, l'équipe se réunissait et sous la gouverne du réalisateur Richard Martin, ça tournait rondement. En préparant l'émission du dimanche 12 juillet, distrait comme je le suis bien souvent, je ne réalise pas — en fait je ne suis pas le réalisateur — que le minutage n'est pas complet, il y a comme un trou dans l'émission. Avant d'entendre le «silence, on tourne», j'en glisse un mot au réalisateur qui me lance banalement:

«C'est une erreur de calcul, l'émission est complète et très bien remplie. Vas-y! Ça commence!»

Le thème, les invités, la musique, les enchaînements

fonctionnaient à merveille parce que « la machine » était bien huilée. Mes appréhensions du début m'ont prouvé une fois de plus que j'avais raison. Après une chanson de Serge Laprade, les applaudissements fusent, il salue, quitte le plateau puis revient... alors que la caméra ne semble pas me voir pour poursuivre l'émission... et même il parle à la foule, et moi, mon micro ne fonctionne pas. La chanteuse Nanette — ce n'est pas à son tour d'entrer en scène — arrive avec un chariot...

Incidentement, le pauvre Richard Martin a perdu complètement le contrôle de la situation. Il n'y a rien de tragique là-dedans lorsqu'on n'est pas « en direct ». On coupe puis on reprend lorsqu'un jeu de caméras le permet, sur une présentation, à la fin des applaudissements ou ailleurs. Ces idées-là me sont passées comme un éclair dans la tête, mais diable, ça continuait et tout le monde semblait bien s'amuser. Il se présente des occasions où je comprends très vite... mais il faut m'expliquer longtemps... Je vivais une de celles-là.

Comme nous étions le vendredi 10 juillet, enregistrant l'émission du 12 juillet, c'était mon anniversaire de naissance et avec la complicité du réalisateur Richard Martin, une fête-surprise avait été organisée : gâteau, bougies, cadeaux, musique, etc... Et la foule de 2 500 personnes qui assistaient au tournage me réserva une ovation monstre. Ça vous remue le « canayen » en profondeur, croyez-moi.

Parmi les cadeaux d'anniversaire, Madame Réjane Des Rameaux m'a présenté l'un des plus beaux ; c'est la grapho-analyse de ma signature. Voici ce qu'elle écrivait :

« La petite fleur bleue de l'idéaliste, de la fantaisie imaginative et spontanée, est délicatement choyée au parterre brillamment coloré de Michel Louvain. Esprit curieux, il butine tout ce qui prend l'imagination ; épris de nouveauté et très sociable, c'est un extraverti qui s'adapte à toutes les situations où il espère briller par sa prestance et son dynamisme.

« Simple, un peu espiègle, il est expansif, conciliant et bon camarade. Mais il tient au prestige qu'il s'est acquis auprès de son fan club dont il est l'enfant chéri.

« Attaché à son passé et à sa famille, il manifeste aussi

une détermination et une volonté assez autoritaire, comme en témoigne sa signature soulignée d'un trait ferme.

« Son ingéniosité invente, à chaque instant, de nouveaux moyens de plaire et d'attirer à soi cette gloire artistique si envoûtante et grisante, une fois que l'on y a goûté ».

Même si je ne connais pas un iota de la graphologie, je crois que l'analyse de Madame Des Rameaux donne des points intéressants. Enfin, c'est très moi... et aussi fort gentil de sa part d'avoir pensé à moi.

Entre le tournage de deux *Zooms*, je pousse une pointe à Toronto pour une participation à l'émission américaine *Barbara McNair Show*, et quel voyage dans la Ville-Reine ! Il faut bien le dire, je brûlais la chandelle par les deux bouts. Le travail de *Zoom* était largement suffisant pour un homme, mais de là, à y ajouter une autre émission, il y avait seulement l'espace de l'exagération ! En plein enregistrement à Toronto, je tombe inconscient. Un tour en ambulance à l'hôpital, la salle d'urgence, les médecins, le diagnostic : des pierres aux reins... j'aurais préféré des pierres du Rhin...

Après quelques heures « sous observation », on me donne congé et je retourne sur le plateau pour terminer l'émission qui sera vue aux États-Unis et sur le réseau CTV au Canada.

Le lundi 13 juillet, je participe au dernier spectacle de la saison au Théâtre de Verdure du Parc Lafontaine. Germaine Dugas, le groupe de danseurs allemands Schuhplattler-gruppe-alpenland, le magicien Pierre participaient à la soirée où je passais en vedette.

Après le dernier enregistrement de *Zoom en liberté*, je me plie aux ordres du Dr Simon et je séjourne à l'Hôpital Notre-Dame. Même si j'avais dit : « *The show must go on* », il y a des limites qu'il est dangereux de franchir... trop souvent ! C'est malheureusement souvent mon habitude !

Histoire de renouer avec « la compétition » comme on dit dans les milieux sportifs, je reviens sur pied avec un autre défilé de modes pour Le Chatelet de Place Versailles du propriétaire Richard Dubé. Le mari de Chantal Pary, l'animateur-chanteur André Sylvain agit comme présentateur et nous défilons avec les nouveautés de l'hiver. Ce que les

gens peuvent nous en faire porter des toilettes excentriques dans ces circonstances, des vêtements qu'on n'oserait même pas porter dans l'intimité de la maison ! Mais une parade de mode, c'est différent, c'est un spectacle et l'originalité doit dominer constamment. Pourquoi pas ?

Ils sont rares les mannequins masculins. Steve Fiset partageait la tâche avec moi. Quant aux dames, il y avait Chantal Pary, Danielle Jourdan et l'épouse de Paolo Noël, Diane Bolduc.

J'allais oublier de souligner que du côté disque, ça tournait plus ou moins. Mon dernier 45 tours avec *Un mot d'amour, un mot d'adieu* que Steve Fiset avait composé pour moi ne connaissait pas un succès foudroyant, rien pour arrêter le trafic... L'autre côté, *Je suis là* n'arrachait pas les carreaux aux fenêtres des postes de radio. Le critique musical Laurent Bourdy avait écrit avec un brin d'humour : « Mais ce qu'il y a de tout neuf et coloré, c'est la nouvelle étiquette Apex sous laquelle Michel Louvain enregistre depuis ses débuts. Comme quoi il est plus facile de rajeunir une étiquette qu'un répertoire. »

Dans le *Journal des Vedettes*, on allait jusqu'à écrire : « Quand on s'appelle Michel Louvain, on devrait s'abstenir de faire un disque plutôt que d'enregistrer des banalités comme *Un mot d'amour, un mot d'adieu*. C'est d'autant plus dommage qu'il avait un peu relevé la qualité de ses derniers disques ».

Au cours de l'été, j'avais fait une colère mauve pâle lorsque CJMS me demanda de participer à une émission après avoir boycotté mon disque en ondes. Pour la rentrée d'automne, j'analysais toutes ces critiques et j'essayais de trouver le véritable bobo. Est-ce possible que tout le monde se trompe en même temps concernant mes disques ? Suis-je le seul qui a raison ? Mon répertoire est-il bien adapté ? La promotion fait-elle défaut ? À la vérité, j'avais besoin d'un peu de recul pour voir plus clair dans mes affaires. Lorsqu'on travaille tous les jours et tous les soirs, on est pris dans le tourbillon et fatalement l'arbre te cache l'ensemble de la forêt.

J'ai consulté des amis, des gens du milieu artistique, des

marchands de musique, des personnes comme Madame Tout le monde. Ma conclusion : depuis le départ du directeur artistique Jacques Chénier, Apex que j'alimentais depuis treize ans, ne développait pas des efforts considérables pour son « Poulain ». Décision : changer de compagnie et tenter ma chance ailleurs. On ne sait jamais !

Malgré des disputes passées, je convoque Yvan Dufresne et nous mettons cartes sur table. À la suite d'une longue discussion, Dufresne repart de chez moi avec un contrat en poche. Je signe une entente avec sa compagnie de disques Jupiter. Notre premier projet : enregistrer un microsillon en direct au Reine-Élisabeth dès cet automne.

D'ici là, un seul engagement : le samedi 19 septembre, un soir au Domaine de la Picardie à Pointe-Calumet, et puis des vacances dans ma famille.

Il y avait près d'un an que je n'avais pas mis les pieds à Thetford et mon départ pour les montagnes m'excitait autant qu'un voyage dans le Sud. Il y avait si longtemps que maman n'avait pas eu l'occasion de me gâter... et moi aussi ! Après deux interventions chirurgicales, maman n'en menait pas très large et ma présence la reconforterait. J'ai retrouvé un Thetford Mines en plein déménagement. À cause des développements de la mine, tout un quartier s'installait ailleurs. On rencontrait des maisons sur la rue comme des autos. Des ingénieurs de Québec avaient inventé une sorte de chariot qui vous enlevait une maison pour la placer à quelques milles de là en moins de deux !

Sur la rue Dubé, la maison est bien grande ; seule Lucie vit avec les parents. Les autres sont aux quatre coins du Québec. Dans la famille, on parle de fêter les quarante ans de mariage des parents. Les repas se succèdent avec entrain et dans la meilleure tradition familiale. Le journaliste Jean Lorrain et le photographe Denis Niquette nous visitent un soir pour un souper fort agréable, prélude d'un grand reportage dans *Nouvelles illustrées*.

De retour à Montréal pour quelques heures seulement puisqu'un téléphone de malheur m'arrive de Thetford : grand-maman Delvina Poulin vient de mourir à l'âge de 87 ans. Les funérailles ont lieu le jeudi premier octobre en

l'église Notre-Dame de la Présentation de Thetford. Mon frère André et moi servons la messe de sépulture. Ce sont des adieux bien tristes au cimetière paroissial, puis la foule se dissipe... et la vie continue.

Au début d'octobre, je monte à la conquête du Nord-Ouest québécois qui me « boude depuis huit ans ». Semble-t-il que dans cette région, les propriétaires de cabarets et de salles croyaient que — et j'emprunte le texte de Monique Rulhmann du *Journal des Vedettes* — « Louvain... c'est dépassé, vieux, ça ne marche plus ». Et Monique continuait : « comme depuis tout ce temps Louvain c'est toujours aussi fort, ça vend des disques... et aux jeunes autant qu'aux vieux... » les messieurs propriétaires se sont ravisés. En fait, j'ai été accueilli en roi en Abitibi et dans le nord de l'Ontario. C'est justement dans cette région que je me suis vu à la télé dans l'émission *Barbara McNair Show*, programme enregistré à Toronto en juillet dernier.



Chapitre 35

Un amour de « groupie »

C'est peut-être le grand Yves Montand qui a le plus utilisé l'expression « groupie » pour désigner les admiratrices qui le suivaient fidèlement à tous ses engagements. D'ailleurs, son épouse Simone Signoret était justement l'une des groupies à Saint-Paul de Vence lorsque Montand décida d'en faire l'élue de son cœur.

Parmi les bons souvenirs qui me restent de l'année 1969 — ils sont nombreux, variés et profonds dans ma mémoire — je place au premier rang cette rencontre avec une fidèle admiratrice de la Rive-Sud, Mme Isabelle Niquette. Depuis déjà quelque temps, je connaissais son fils Denis, photographe à *Nouvelles Illustrées* et maintenant « aéro-reporter » à CJMS. Quand je dis « connaissais », je devrais plutôt dire que dans l'exercice de ses fonctions de photographe, il avait été en assignation à plusieurs endroits où je donnais des spectacles ou encore, à des conférences de presse.

Mme Isabelle Niquette suivait les péripéties de ma carrière depuis plusieurs années lorsque je l'ai rencontrée la première fois. Elle s'est présentée à moi avec un paquet dans les mains.

— Michel, ne l'ouvrez qu'à la maison !

Ce paquet, c'était un album d'articles de journaux me concernant, bien découpés, et collés avec des notes bien personnelles. Au cours des années qui suivront, elle me préparera une cinquantaine d'albums de ce genre, particulièrement de décembre 1969 jusqu'en juillet 1980.

Lorsque nos rencontres se sont multipliées, j'ai appris beaucoup de choses concernant Mammy Niquette, comme elle signait les albums qu'elle me fabriquait avec tellement d'amour. La chanteuse Rosita Salvador demeurait à l'étage des Niquette, et les deux dames parlaient souvent de moi. Sans risque de me tromper, chaque fois que je chantais dans la région de Montréal, je pouvais dire un bonsoir spécial à Mme Isabelle... et elle était quelque part dans la salle. Y avait-il une manifestation dans un centre commercial ? Mme Niquette était aux premières rangées. Des billets devenaient disponibles pour l'enregistrement public d'une émission de télévision, j'apercevais Mme Niquette sur le bord du plateau de tournage.

En trois circonstances, elle a fait le voyage en Floride sous prétexte de prendre du soleil, mais c'était surtout pour venir au Suez où j'étais beaucoup plus accessible et disponible pour causer. Elle me présentait ses amies et les séances de pose duraient le temps de joyeuses périodes de blagues et de fou rire. Souvent, elle décidait de retenir les services de photographes professionnels pour me photographier avec elle ou ses amies. Parce qu'il faut dire qu'elle était une excellente relationniste pour ma publicité, mes disques et mes spectacles.

Chez elle où j'ai eu le plaisir d'être invité souvent, mes photos tapissaient littéralement certains murs, une section de sa discothèque était réservée à mes microsillons. Elle en possédait plus que moi.

Dès les premiers albums, elle m'a laissé cette note : « Je te fais ces albums souvenir avec plaisir. J'espère que tu es content quand tu les reçois ». Quelquefois, elle écrivait un bon mot pour ma mère, (elle aurait aimé avoir un fils comme moi dans le spectacle et félicitait maman). Souvent, elle s'en prenait à certains journalistes qui critiquaient mes disques ou mes spectacles, en écrivant ses propres commentaires pour

contrebalancer les mots désagréables qu'elle avait lus à mon sujet. Elle ajoutait : « C'est faux, j'étais là » ou encore : « Michel, ne les écoute pas, ils sont jaloux »... Elle défendait sa vedette et faisait flèche de tout bois.

J'ai su également que dans sa propre maison, elle essayait les « attaques » de ses enfants qui en profitaient pour la « faire monter dans les rideaux » avec des phrases comme : « Il fausse, ton Louvain, il chante mal »... « Il ne paraît pas bien sur cette photo »... « Son dernier disque m'étourdit... » On m'a dit qu'à chaque fois, les enfants réussissaient à la faire fâcher avant qu'elle ne s'aperçoive de leur tactique. Elle était une inconditionnelle admiratrice.

Elle m'expédiait des cadeaux, des cartes postales, des photos, des albums... j'étais l'un de ses fils. Malheureusement, elle est partie avant mon premier grand spectacle de la Place des Arts. Ce qu'elle aurait aimé être là dans les premiers sièges ! Mais, au fond, elle était probablement encore plus près de moi qu'on ne peut l'imaginer. Chaque fois que je feuillette l'un de ces albums faits avec tant d'amour, j'ai l'impression qu'elle est là en face de moi avec ses petit yeux pétillants, son sourire gêné et si sincère, et ses mains nerveuses qui tournent les pages et pointent telle ou telle photo. Dans la vie d'un artiste, une personne comme Mammy Niquette ne meurt pas, elle demeure toujours présente dans l'obscurité d'une salle de spectacle. Peut-être qu'elle a emprunté votre visage l'un de ces soirs... Elle était là !



Chapitre 36

« ...Pauvre Canada ! »

Cette nuit-là, je revenais du travail en direction de ma résidence lorsque la radio diffusa une nouvelle qui me terrassa littéralement.

« Depuis trois heures ce matin, le cabinet fédéral est en session extraordinaire et à la demande du Premier ministre Bourassa et du maire Drapeau, le gouvernement canadien vient d'émettre une proclamation en vertu de la loi des mesures de guerre ».

On était à l'aube du 16 octobre 1970, et la première pensée qui m'a traversé l'esprit, c'est cette phrase que le pape Pie XII aurait prononcé en apprenant les trois secrets de Fatima : « Pauvre Canada ». Je ne veux pas m'improviser prophète de malheur, mais j'ai la profonde conviction que notre pays vient d'entrer dans une décennie qui ne sera pas facile. Alors que les années 60 portaient la banderole de la révolution tranquille, je crains qu'on soit obligé de classer les années 70 dans le rayon des années troubles.

Sur un ton ferme et déterminé, M. Trudeau s'est adressé à la nation alors que c'était encore la nuit. Dans l'histoire du pays, c'est la première fois qu'un chef d'état canadien pose un tel geste : suspension de toute liberté civile pour tous les Canadiens.

Je filais toujours dans le noir de cette nuit d'encre lorsque je rencontre un convoi de camions militaires. Je n'avais pas rêvé, c'est bien l'état de guerre virtuel au pays. Le reste de la nuit, je l'ai passé à écouter les bulletins de nouvelles à la radio. Tous les commentateurs s'entendaient sur un point : la suspension des libertés civiles au Canada allait faire réfléchir tous les citoyens sur ce grand privilège qu'on a toujours eu de vivre dans un pays libre. Mais aujourd'hui, cette liberté est mise en veilleuse. Pour combien de temps ? On ne le sait point.

Il faut bien le dire, le climat s'est considérablement détérioré depuis quelques jours. L'enlèvement du diplomate britannique James Richard Cross le lundi matin 5 octobre avait surpris la presse internationale réunie à Montréal pour le Congrès mondial de la Route. Des gestes de la sorte avaient été rapportés dans d'autres pays, mais jamais au Canada. De mémoire d'homme, le dernier enlèvement qui avait touché l'Amérique, c'est le kidnapping du fils de l'aviateur Lindberg en mai 1932.

Samedi dernier, 10 octobre, le ministre du Travail Pierre Laporte était enlevé alors qu'il bricolait sur le parterre de sa résidence de Saint-Lambert et ce, en plein après-midi, à la vue de tout le monde.

Depuis ces enlèvements, les présumés ravisseurs cachent des messages un peu partout. Montréal était devenu un territoire propice pour films policiers ou d'espionnage de mauvaise qualité. Dans notre métier, c'était devenu le calme plat. À cause des événements, personne ne sortait, les cabarets fermaient leurs portes, les gens suivaient les reportages à la télévision derrière les volets clos et n'osaient plus prendre la rue le soir.

Avec les mesures de guerre, alors là c'est le comble : Montréal devient une ville fantôme. Moi aussi je me terre à la maison. Quelques rares amis viennent me visiter de jour.

L'une de mes copines a insisté au téléphone :

« Rendue chez toi, je vais klaxonner, tu ouvriras la porte automatique de ton garage. J'attendrai dans l'auto. »

C'est vous dire le climat de crainte qui existait dans les parages. Je me rends compte que je suis à vous relater les événements d'octobre... Ce n'est pas mon intention ni mon métier de porter des jugements sur cette période sombre de notre histoire, mais je veux simplement vous dire que les artistes ont vécu octobre 70 dans une terrible anxiété, peut-être plus que bien des citoyens.

Le vendredi midi 16 octobre, la radio rapportait que l'armée et la police avaient arrêté plus de 450 personnes, en vertu de la loi d'urgence. Dans ce lot, il y avait des artistes que je connaissais bien, des chefs et des militants syndicaux, des universitaires, des étudiants, etc...

D'heure en heure, le nombre des personnes arrêtées augmentait. Ce n'était point gai, personne n'avait le goût de chanter. L'armée prêtait main forte à la police de Montréal et de Québec, les ultimatums des ravisseurs semblaient sans lendemain.. Et pourtant !

Le lendemain soir, M. Laporte était assassiné lâchement. Jamais la région de Montréal n'aura été passée au peigne fin comme elle l'a été. Ce n'est qu'en décembre que le climat est devenu plus respirable, lorsque les membres des cellules felquistes étaient découverts dans une maison de ferme et arrêtés par la suite.

Pour ma part, je n'ai eu qu'un véritable embêtement à cette période, si on fait exception de la « tranquillité dans les affaires » dont tout le monde s'est senti. Le compositeur Michel Conte m'avait écrit une très belle chanson pour la rentrée d'automne. Malheureusement, le titre était : *La révolution*. Nous étions en studio pour terminer l'enregistrement lorsque Radio-Canada nous avise qu'il n'est pas question que cette chanson passe en ondes. Avec son immense talent, Michel Conte avait réussi un véritable bijou.

Yvan Dufresne et moi devions nous rendre à l'évidence : si la chanson ne tourne nulle part, vaut mieux abandonner le projet. On proposa de changer le titre et de nommer la mélodie *Avec un peu d'amour* puisque cette expression

revenait quelques fois dans la chanson. Inutile, on nous avait à l'oeil !

Puisque cette chanson doit dormir dans le secret d'un fond de tiroir chez Conte ou dans une vieille valise oubliée dans un grenier, je me permets d'en révéler la superbe poésie :

LA RÉVOLUTION

Michel Conte

Pourquoi faut-il toujours payer sa liberté avec du sang
Alors qu'avec un peu d'amour
On peut tout acheter comptant

Cette année les foins ne seront pas coupés
Et je pourrais me reposer
Dans l'herbe haute de juillet
En attendant qu'il vienne me chercher

Et pourtant l'été avait bien commencé
On parlait d'amour et de paix
Et puis un jour ils ont tiré
Un premier coup de feu

On ne sait pas comment
Et depuis le soleil
Est devenu couleur de sang mais...

Cette année les foins ne seront pas rentrés
Et je pourrais me reposer
À l'ombre fraîche du grenier
En attendant qu'il vienne me chercher

Maintenant la ville achève de brûler
Plus question d'amour et de paix
Le père et le fils ont tué

Seule dignité qui nous restait encore
De faire de nos vies un pont
D'amour et non de mort mais...

On a craint que la chanson fasse trop de bruit? Ça dérangeait du monde bien en place? La phrase «En attendant qu'il vienne me chercher» faisait référence évidemment à ces milliers de personnes arrêtées, plusieurs sans motif valable.

Pour vous souligner mon état d'âme à cette époque, j'ai retrouvé une interview que j'avais accordée au journaliste Pierre Brousseau.

«Et Michel de conclure: «Je vais donc enregistrer une autre quêtainerie, comme avant, parce que la répression ne me laisse pas le choix. Je trouve ça très triste que l'on en soit rendu là». Ailleurs il ajoutait: «Michel est désolé de perdre une aussi belle chanson pour des raisons purement politiques...»

J'arrête là mes commentaires sur les désormais célèbres «événements d'octobre» qui ont, en fait, duré tout l'automne 1970 et une partie de l'hiver. Si j'ai tenu à consacrer un chapitre à cette période de ma carrière, c'est que les événements m'ont touché directement et il n'aurait pas été honnête de ma part de n'en pas tenir compte.

Je vois déjà la tête de millions de Québécois en lisant la dépêche de la Presse canadienne annonçant que le Pageant de Miss Canada venait de me choisir comme juge à cette compétition annuelle de beauté. J'aurai donc le privilège de rencontrer les plus belles femmes du pays, de les interviewer longuement sur leurs aspirations, sur leurs loisirs et leurs amours!

Après quelques rencontres préliminaires pour arrêter le processus de sélection, le grand soir arrive pour tous les Canadiens le 9 novembre. Le Gala est télévisé d'un océan à l'autre sur le réseau CTV depuis Toronto.

C'est Mme Pat Gwyer qui agit en qualité de présidente du jury qui compte une autre femme et trois hommes. Grande dame d'une rare beauté, Mme Gwyer est directrice de la compagnie de patrons de mode McCall. Elle voyage à travers le monde et son sens artistique très développé est reconnu dans le monde de la haute couture. Nous sommes aussi honorés de la présence de Miss Canada 1968, Carol Mackinnon. Éluée Miss Île-du-Prince-Édouard en 1967, elle

décrochait les grands honneurs l'année suivante. Infirmière de carrière, elle devint récemment Mme Richard Ruschien-sky et habite maintenant Oakville.

À la vérité, il faut bien dire que le poids du jury reposait sur les épaules larges du trio des mâles: Dick Shatto, Christopher Newton et moi-même.

Le colosse Dick Shatto avait connu une brillante carrière de football avec les Argonauts de Toronto en détenant à lui seul seize records d'équipe. Maintenant devenu restaurateur, Dick garde un contact avec le sport en qualité de commentateur sportif à la télévision pour les matches de l'Est du pays au réseau CTV.

Quant à Christopher Newton, natif de Deal en Angleterre, il décrocha quelques diplômes au pays de Galles et aux États-Unis. Comme acteur, il a joué plusieurs rôles au pays avant de devenir directeur artistique du Théâtre de Calgary. Son talent de compositeur l'a conduit à la renommée.

Pour ce qui est de ma feuille de route, vous la connaissez largement. Pendant les quelques jours que j'ai été à Toronto, le boulot n'a pas manqué. Du matin au soir, nous passions «à la confesse» toutes les vingt-quatre candidates. Le Québec offrait un choix qui allait de la blonde explosive Gail Bellefeuille des Trois-Rivières jusqu'à la brune romantique Francine Héroux de Québec en passant par l'enjouée Annette Villeneuve de Chicoutimi et l'espiègle Mireille Hotte de Montréal.

C'est Caroline Commisso de Thunder Bay qui a arraché le titre après de longues rondes d'élimination. Miss Julie Maloney, Miss Canada 1970, couronna l'heureuse élue au milieu d'un Gala d'éclatante splendeur. Depuis l'élection de la première Miss Canada en 1946, Miss Marion Saver de Newtonbrook en Ontario, cette tradition nous a valu de merveilleuses «souveraines» comme Dorothy Moreau de Montréal en 1956, Marie-France Beaulieu, également de Montréal, en 1969.

Pour moi comme pour les autres membres du jury, ces quelques jours ont été une expérience relativement rare dans la vie. Nous avons le temps de souhaiter un heureux règne à la nouvelle Reine de beauté et chacun rentre chez soi.

Selon un projet que j'avais arrêté au cours des derniers jours, après Toronto, l'avion devait me déposer au Nouveau-Brunswick pour une série de concerts dans des maisons d'enseignement. Le climat semblait meilleur qu'au Québec. À la toute dernière minute, cependant, les dates ne coïncident plus avec les réservations et le tout est contremandé. Je ne peux pas dire que mes débuts comme impresario... ont été impressionnants.

Probablement aussi à cause de la « conjoncture », mon ami Philippe Laframboise « fait les grandes capitales » à la recherche de vedettes qui se confient dans de grands reportages. Justement de Paris, la chanteuse Anny Flore me lance une grave accusation : « J'accuse Michel Louvain de négligence », dira-t-elle.

Dans son article, Phil explique qu'Anny Flore avait participé à une émission de *Formi... formidable*.

« Oh ! là, j'étais très fière de chanter avec Michel Louvain.

— Quel souvenir avez-vous gardé de Michel ?

— Le souvenir d'un vrai artiste, d'un excellent camarade. Mais je me dois de lui faire un reproche ici pour sa négligence. Ce soir-là, il avait chanté une très jolie chanson et il avait promis de me l'envoyer par la poste mais je n'ai jamais rien reçu... alors j'attends toujours. Vous le gronderez en rentrant... mais dites-lui que je l'embrasse quand même. »

Je confesse publiquement que j'ai totalement oublié le titre de « cette jolie chanson » et que j'accepte quand même avec plaisir son tendre baiser. Anny Flore, la dernière grisette de Paris, est une femme adorable doublée d'un talent merveilleux. Elle fait partie du club des « Immortels » chez Pathé où elle a débuté en 1947. À Paris, elle est « classée » à la Bibliothèque Nationale avec Sacha Guitry, Édith Piaf, Gérard Philippe et tant d'autres grands talents qui ont émerveillé des générations.

Mon frère André Roc venait de prendre en main L'Imprévu de la Place Jacques-Cartier à Montréal, comme administrateur et animateur ; comme j'étais libre à cause de mes annulations au Nouveau-Brunswick, je me présente

volontaire pour ouvrir « la boîte » et une conférence de presse en informe le grand public le mercredi 11 novembre.

Je chante à l'Imprévu dans le Vieux Montréal du 18 au 22 novembre puis je prends l'affiche au Théâtre des Variétés du 23 au 29 novembre avec Fernand Gignac, La Poutine, Paul Berval, Solange Provost, etc. Les prochains spectacles seront signés par les Feux Follets, Guilda et les Jérolas.

À la fin novembre, une fête est organisée pour souligner les 21 ans de vie artistique de Jen Roger. C'est à la Porte Saint-Denis qu'un groupe d'artistes répond à l'invitation du proprio Monsieur Thisdale pour venir serrer « la pince » au confrère Jen et lui offrir une bourse substantielle. Dans le party auquel j'assistais avec Danièle Dorice, il y avait Madame X, Reine Charrier, Monique Vermont, Charles Gauthier, Jean Claveau, Guilda, Claude Girardin de CKVL, Norman Knight et un jeune animateur du nom de Michel Jasmin... avec les cheveux longs.

Un peu avant Noël, je retourne à l'Imprévu avec toute une commande de Steinberg! Mon frère André avait organisé la « fête des déshérités ». Chaque invité devait payer de sa personne dans le spectacle et aussi le billet d'entrée était une commande de boîtes de conserve. Cette soirée pour les pauvres s'est avérée un grand succès grâce à des artistes comme Lucille Dumont, Denise Cloutier, Yvan Ducharme, Daniel Guérard, Danièle Dorice, Diane Landry, Monique Vermont. Parmi les jeunes talents que nous avons eu le plaisir d'entendre ce soir-là, mentionnons le garçon-chanteur Alain Rivière, un élève de Lucille Dumont, Gabriel Chaneau et Julie Arel, la révélation de la soirée.

Sur le plan professionnel, je ferme les livres de l'année 1970 en participant, au Centre Paul-Sauvé, à un *Donald Lautrec Chaud* avec les duos Jacques et Richard, Liette et François. Les charmantes Renée Martel et Chantal Pary sont aussi de l'émission. Ça sent l'atmosphère des Fêtes; tout le monde est joyeux, on s'embrasse gaiement et les différentes parties s'organisent. À ce rythme, on va manquer de soirées! Il faudra donc emprunter sur les nuits.

Au lendemain de Noël, un mouvement de publicité dont je suis nullement responsable, mais qui me flatte beaucoup

s'amorce pour inciter Radio-Canada à retenir dès maintenant mes services pour le *Zoom en liberté* de l'été 1971... En voilà qui pensent plus long que mon nez. J'ai le goût de leur dire merci par la voix des journaux artistiques, mais je préfère me tenir loin de tout mouvement de pression dans ce sens. Les hautes autorités de Radio-Canada pourraient voir là-dedans des manoeuvres de ma part pour mousser ma candidature. Je crois que la meilleure publicité demeurera toujours la qualité du travail professionnel qu'on puisse accomplir.

Je glisse dans l'année 1971 avec Monique Vermont et quelques amis alors que nous participons au réveillon de l'Imprévu, la boîte de mon frère André.

Personne n'a versé une seule larme en voyant mourir la «vieille 1970». Pour moi, elle n'a pas été si mauvaise que cela, mais pour l'ensemble des Québécois, particulièrement le monde artistique, elle ne restera pas gravée dans le bronze.

Vive 1971 et bienvenue aux 365 jours que le grand Bon Dieu nous offre comme un bouquet plein de promesses.



Chapitre 37

« Toujours poussé vers de nouveaux rivages... »

C'est souvent un inconvénient, mais en même temps un des charmes de la vie d'artiste : l'imprévu ! Dans mon calepin de contrats, les affaires sont plus minces et, dans le fond, c'est tant mieux.

J'en profite pour retourner fêter et me reposer à Thetford Mines. Durant janvier, j'accepte même une invitation du propriétaire de l'Hôtel LaSalle et j'y donne quelques spectacles par semaine. Ça me donne le temps de souffler un peu et de préparer mon prochain disque. À bien y penser, il y a plus d'un an que je connais l'éclipse au palmarès. Il est temps que ça bouge un peu. Je travaille intensément sur deux chansons : *Petit* et *Les mêmes mots, les mêmes gestes*. On les enregistre en janvier et le disque verra le jour en février.

Avant la fin du mois, j'entre à Montréal pour préparer une grande émission de variétés qui passera dans le cadre de la série *Hors-jeu*, le mercredi soir à 9 h les semaines où le Canadien ne joue pas au Forum... Deux filles, trois gars, c'est l'équipe de *Kif kif*: Michèle Richard et la chanteuse

torontoise Shirley Harmer qui ne chanta qu'en français pour nous prouver « que la chanson n'a pas de frontière », Robert Demontigny, Claude Landré et moi-même. Michel Brouillette dirigeait son grand orchestre tandis que Georges Reich s'occupait de la chorégraphie.

La journée de l'enregistrement, au Centre international de radiotélédiffusion, à la Cité du Havre, le taxi qui me transportait, a été impliqué dans un accident qui aurait pu mettre fin à mes jours. Le véhicule dérapa pour faire une sérieuse embardée dans le décor. La voiture subit des dommages considérables mais le conducteur et son passager s'en tirèrent indemnes. J'ignore encore quel saint se trouvait à bord avec nous, saint Christophe ou son frère certainement. Seule conséquence de cet accident, un Louvain passablement nerveux sur le plateau de tournage.

« Louvain nerveux, c'est toujours comme ça, lança un technicien, qu'il ait un accident ou pas »...

Le *Kif kif* passa le 24 février, au moment où je voguais vers les mers du Sud sur un paquebot de grand prestige... Mais avant de m'embarquer, j'avais fait une semaine d'engagement au Vieux Bardeau du Motel Hélène à Québec à l'occasion des fêtes du Carnaval d'hiver.

Domage que le mois de février soit aussi court chaque année ! Particulièrement cette fois-ci, que février a passé vite ! Parti de Montréal par avion en direction de New York en compagnie de ma copine Danièle Dorice, je monte sur le *France*, ce bateau qui a fait l'honneur et la fierté de la mère-patrie durant plus d'une génération.

L'entente avec la compagnie était la suivante : nous donnions chacun deux spectacles, puis le reste du temps allait être consacré à la « dolce vita »... Du 2 au 26, le *France* a été notre château et notre romance. Au large des côtes de la Virginie, le soleil était au rendez-vous. Autour des piscines, les maillots multicolores et fort courts font leur apparition de plus en plus nombreux tous les jours. Le soir, l'élégance des toilettes n'avait d'égale que la beauté de celles qui les exhibaient avec tant de charme.

La vie de croisière possède toutes les douceurs qu'on peut imaginer et tous les caprices peuvent être comblés.

Quant aux plaisirs de la table, ils rivalisent avec la variété et l'exotisme des mets servis. En mer, il y a les rencontres, les romances, les idylles sans lendemain et les *girls in every port*. Danièle et moi avons festoyé souvent, au cours de ce voyage, avec M. et Mme Lambert Mayer de Montréal. M. Mayer était le directeur des relations extérieures d'Air France au Canada. Un soir, je m'entretiens avec un M. Georges Peyrot, exportateur de diamants; le lendemain, je suis à la table du chef d'orchestre Len Berger. Puis c'est le banquet du capitaine, puis une autre escale, et nous sommes poussés tous les jours vers de nouveaux rivages jusqu'à Rio de Janeiro au Brésil. Que de chapitres je pourrais écrire sur cette seule croisière! Un souvenir que je veux vous rapporter: l'arrivée surprise du Bonhomme Carnaval de Québec sur le *France* en rade de Rio! Ce n'était pas tout à fait le traditionnel Bonhomme de Québec mais il lui ressemblait un peu. L'important, c'est que le capitaine ait voulu honorer les Québécois à bord. Il a réussi.

Au retour dans la «sloche» de Montréal, dans l'auto qui me conduisait de Dorval à Châteauguay, j'entends ma chanson *Petit* qui s'est classée au palmarès pendant que je naviguais... Il ira loin, ce petit!

Et le petit train-train quotidien reprend doucement au rythme de la métropole et de sa vie artistique. Le lundi soir premier mars, le Sambo de la rue Sherbrooke ouvre un piano-bar et les premières vedettes seront Margot Lefebvre et le pianiste Rod Tremblay. Nous nous organisons un fort contingent pour leur faire une agréable surprise et leur souhaiter le plus grand succès. Plusieurs répondent à l'appel: Christine Chartrand, Claude Steben, Pierre Roche, ce routier du piano, Georges Tremblay, Jean Claveau, Monique Vermont, Léo Rivest, Jean Péloquin, et d'autres. Le clou de la soirée: un gâteau en forme de piano. Il y manqua rapidement des notes et la queue!

Invité d'André Robert et de Jacques Matti à *Bon dimanche* le 7 mars, je fais quelques anciens succès, ce qui semble plaire aux auditeurs.

Pour mon frère André, l'expérience de l'Imprévu s'arrête le 13 mars. On fait un party de fermeture et il met la clé dans

la porte. Pour lui, c'est de l'imprévu qui coûte cher.

À cette époque, Serge Bélair animait *Bon appétit* au canal 10 et je suis l'invité de la semaine du 15 mars. On blague, on s'amuse; c'est une émission sans prétention.

La semaine suivante, du 24 au 28 mars, je participe au Salon de la femme de Québec. C'était une initiative de mon ami Jean-Pierre Bertrand, une boule de feu qui se déplace à la vitesse d'une comète... L'exposition la plus dynamique — comme on l'appelait à l'époque — se tenait au Pavillon de la jeunesse, sur les terrains d'Expo-Québec. Julie Arel et Paolo Noël partageaient le menu des spectacles avec moi. Par la suite, je suis resté fidèle au Salon de la femme, allant même jusqu'à changer mes dates de vacances pour pouvoir respecter cet engagement d'honneur envers les dames de Québec.

Pour la fin de semaine de Pâques, je suis au Edgewater de Pointe-Claire. Le coloré Gérard Vermette avait décidé d'y fêter l'été 92 jours avant le temps. L'hôtel a été transformé en décor de Floride avec tout le «kit» pour l'été... même le sable. C'est peut-être cette expérience qui lui a inspiré l'idée de passer tous ses hivers sous le soleil du Sud?

Le mois d'avril, avec les premiers bourgeons de mes fleurs à Châteauguay, m'apporte une très heureuse et grande nouvelle. Monsieur Jean-Marie Dugas, directeur de la programmation française de la télévision de Radio-Canada, convoque une conférence de presse et annonce lui-même la reprise de *Zoom en liberté* pour l'été 1971 avec Michèle Richard et Michel Louvain comme co-animateurs! Cette annonce met fin au suspense qui durait depuis quelques mois... de trop! C'était devenu dur pour les nerfs de répéter sans cesse: je n'ai pas de nouvelles de Radio-Canada, je n'ai pas encore été approché, l'été est bien loin, etc... Entre nous, j'avais bien hâte d'avoir des nouvelles, j'étais très flatté d'être choisi! Surtout que j'allais former équipe avec Michèle Richard, une femme qui avait encore répété en janvier dernier: «Michel Louvain, c'est le genre d'homme que j'aimerais épouser». Chaque fois que le destin nous plaçait sur le même chemin, nous en éprouvions de grandes satisfactions et des joies exubérantes. Michèle n'est pas du

genre à cacher ses émotions et ses sentiments. À cette conférence de nouvelles, nous étions tous les deux pétant de bonheur... et ç'a duré de très nombreux mois.

Fin avril, autre soirée surprise au Sambo. Margot Lefebvre fête ses vingt ans de carrière le jour même de son anniversaire de naissance. Nous sommes nombreux à lui faire la bise. Je me souviens d'avoir vu Émile Genest, Claude Blanchard, Réal Giguère, Guy Robitaille, Monique Vermont (elle est de tous les parties... et moi aussi.) Dicky, le fils de Margot, est aussi de la fête. Aujourd'hui, il doit être un homme, lui qui était alors haut comme trois pommes.

Notre *Kif kif* du 24 février part pour Montreux ! C'est ce que Radio-Canada nous annonce avec « tambour et trompette ». L'émission a été sélectionnée pour représenter le Canada au onzième concours international des variétés du 29 avril au 6 mai en Suisse. Les gagnants méritaient la Rose d'or, d'argent ou de bronze selon leur classement. Les résultats n'ont jamais été publiés au Canada. J'ai dû m'informer auprès de la direction de Radio-Canada pour apprendre qu'on avait mordu la poussière avec notre *Kif kif* !

En vue du *Zoom en liberté*, je m'astreins à une diète qui me dégraisse le tour de taille, doux souvenir de la croisière du France. En plus d'un menu très rigoureux, l'exercice ne manque pas à Châteauguay et à Saint-Donat. Je me déguise en jardinier et j'aménage un « jardin français » qui ne sera pas piqué des verres... (Ouf... !)

La carrière du *Petit* le place parmi les 24 géants d'aujourd'hui à Radio-Mutuel, mais comme il ne peut pas faire tout seul le travail, je me dois de lui donner une petite soeur qui sera bientôt *Reine des vents*. Il s'agit d'une chanson de Jean Larose et M. Jagger. L'autre côté du 45 tours présentera *Un peu d'amour* de Michel Conte et Paul Baillargeon. Pour Michel Conte, la frustration avait été grande l'automne dernier lorsque la *Révolution* ne franchissait pas les murs du studio d'enregistrement. Aujourd'hui, c'était un juste retour des choses. Aussitôt le disque sorti sur étiquette Zodiaque, les commentaires claironnaient : excellente sonorité, beaucoup d'expérience, en somme, une espèce de chèque en blanc tiré sur la banque du succès et de l'espoir !

Durant les mois de mai, juin et juillet, je me consacre presque entièrement aux enregistrements de *Zoom en liberté* à Terre des Hommes. Les autres engagements seront très rares. Radio-Canada nous donne quatre excellents réalisateurs : Maurice Dubois et Richard Martin travailleront sur huit émissions tandis que Jean Letarte et Pierre Desjardins se taperont les cinq autres. Il en est de même du côté des chefs d'orchestre : Léon Bernier et Michel Brouillette se partageront la tâche. *Zoom* sera la seule émission produite cet été sur le site de Terre des Hommes et Radio-Canada ne lésinera pas sur la carte des artistes, pas moins de quatre ou cinq gros noms par émission. De plus, cette année, le *Zoom* évoluera autour de certains thèmes pour donner plus de consistance à l'image de l'émission. Il faisait un soleil radieux lorsque nous avons « mis en boîte » le premier enregistrement le 15 mai. J'avoue que j'ai toujours eu beaucoup de plaisir à faire ces émissions ; l'ambiance du plateau, la camaraderie qui naît d'un travail d'équipe, donnent une satisfaction difficile à trouver ailleurs. Claude Valade, Claude Steben, le duo Ghislaine Paradis-Robert Toupin, et Jacques Michel formaient le menu artistique du premier *Zoom*. Cette émission a été vue le 6 juin suivant.

Au cours de la période d'enregistrement, il n'était pas rare qu'on devait travailler d'un soleil à l'autre. De très nombreuses répétitions devaient précéder tous les tournages. Il est arrivé que Dame Météo nous fausse compagnie ; il fallait alors remettre au lendemain... et quelquefois au surlendemain. Selon la politique établie, on a eu des *Zooms* western, grec, espagnol, de la belle époque, etc... Les invités devaient alors répondre au style de l'émission. Ainsi, nous avons travaillé avec Willie Lamothe, le soldat Lebrun, Claire Gagnier, Pierre Calvé, Tony Massarelli, Bruce, Adrien Avon, Marthe Fleurant, et de très nombreuses autres vedettes.

Malgré un horaire assez rigide, on prend quand même le temps de fêter les trois ans d'existence de « Chez Zou-zou », la boîte très huppée de Dominique Michel. Michèle Richard m'accompagne à cette fête très bien réussie. Notre Dodo nationale, toute de rose vêtue, se promenait très joyeusement

d'un groupe d'invités à l'autre. Des invités de marque : Miss Canada 1969, Marie-France Beaulieu, avec son escorte le comédien de talent Jean Leclerc, André Lawrence, Justine Bouchard, Denis Héroux, Jean Coutu, le couturier Yvon Duhaime et bien d'autres.

Je remplis un engagement d'un soir à l'Hôtel Danube Bleu de Saint-Sulpice le samedi soir 29 mai avec mon amie Françoise Bernier au piano d'accompagnement. Cette « dame de musique » continue encore une belle carrière discrète dans ce métier qui est le plus beau du monde.

Je m'en voudrais de passer sous silence le Gala des Artistes de 1971. Comme il fallait s'y attendre, la très belle Michèle Richard était à mon bras et quelle entrée remarquée elle a faite !!! Disons qu'à cette époque, Michèle portait ses cheveux très longs, tombant sur les épaules d'abord puis sur la poitrine... ensuite ! Pour tout vêtement, Michèle exhibait un superbe bikini en dentelle blanche, puis une mante également en dentelle, l'ensemble était fort vaporeux. Certains ont crié au scandale, d'autres à l'indécence et plusieurs lui ont dit : « Bravo » pour son audace et son bon goût. Les journalistes l'ont rapidement encerclée pour obtenir quelques révélations sur son « déshabillé » de soirée.

« À quel moment vous est venue l'idée de porter un bikini qui met en valeur vos formes divines, Michèle ?

— L'hiver dernier, pendant la tempête du mois de mars.

— Sans doute, parce que vous saviez qu'on vous demanderait de chanter *Une place au soleil* ?

— Non à l'époque, je ne savais pas non plus que j'allais présenter un des trophées Méritas.

— C'était pour bouleverser les hommes ?

— Je n'en sais rien. Est-ce que je les ai bouleversés ?

— Et comment. Tous ceux qui m'en ont parlé, ont dit que vous aviez un corps adorable.

— Ils sont gentils. J'avais pensé qu'un bikini, ça ferait plaisir.

— Je vous félicite, Michèle, à 25 ans, vous êtes à l'apogée de votre beauté plastique. »

Finalement, Michèle m'est rendue et nous assistons à ce

Gala avec des projecteurs constamment braqués sur nous. Je devrais dire « sur elle ».

Ce soir-là, ni l'un ni l'autre, nous n'avons reçu de trophée... pour une des rares fois, me direz-vous, mais Michèle a pris la vedette et elle a fait tourner toutes les têtes du Québec. Après onze ans, les gens de la province se souviennent encore de son bikini et ils ont oublié complètement les noms de ceux qui ont été couronnés Miss Télévision et Monsieur Télévision.

Pour la comédienne Rita Bibeau, c'était un sommet de carrière tandis que pour Pierre Lalonde, ce couronnement mettait fin à une longue période de frustration.. d'éternel second ! J'ai connu cette expérience il y a des années et je comprends fort bien l'ami Pierre et je peux affirmer que je sais les sentiments qui l'animaient en ce Gala des artistes.

Au cours de la soirée, Michèle est montée sur la scène pour présenter un Méritas à un artiste. L'ovation qui l'a accompagnée doit encore vibrer dans sa tête. Plusieurs ont dit qu'elle avait choisi ce « costume » justement parce qu'elle n'avait pas mérité de trophée et qu'elle désirait prendre la vedette... La vérité est toute différente. Lorsque nous sommes entrés au Gala, Michèle ignorait qu'elle aurait à faire cette présentation. Elle avait décidé de s'amuser ...et croyez-moi, ce soir-là on s'est amusé follement... jusqu'aux petites heures du matin.

Pour en revenir au *Zoom*, le plus beau de l'été nous a réunis dans un décor féérique, un vrai Disneyland pour amoureux. Comme les « belles d'autrefois », Michèle portait une très somptueuse robe longue qui dégagait parfaitement ses épaules. Une coiffure d'époque avait été réalisée par les meilleurs coiffeurs de Radio-Canada, une fleur dans les cheveux et une ombrelle de dentelle à la main... Elle était tout simplement ravissante. Quant à moi, je faisais très 1905 avec le haut-de-forme en soie grise, la jaquette de soirée, et la large cravate nouée sur un faux-col. Durant des heures, nous avons joué les derniers amants romantiques dans un décor de rêve. Je comprends fort bien que l'émission ait laissé des traces...

Michèle disait à toutes les oreilles indiscretes qu'elle était

follement amoureuse de moi et je dois dire que mon béguin du début s'est rapidement changé en un sentiment beaucoup plus profond envers cette compagne de toujours. Au cours de l'été 1971, nous formions le couple « idéal » aux yeux de tous et plus d'un journaliste a annoncé la date de notre mariage.

À 25 ans, Michèle vivait une terrible solitude que le travail comblait en partie. Lorsque le *Zoom* nous a réunis, elle trouvait l'ami qui remplissait ce grand vide. Un journaliste du *Journal des Vedettes* avait résumé la situation en quelques lignes.

« Même si une amitié est sincère et pure, quand on passe toutes ses journées l'un avec l'autre, il y a des sentiments qui deviennent plus forts que la simple amitié. Certes sur un plateau de télévision on peut croire qu'il s'agit de simple camaraderie mais en dehors du travail c'est là que l'on peut réellement déterminer ses vrais sentiments. C'est pourquoi depuis quelque temps Michèle et Michel étaient vus dans différentes réceptions main dans la main et tout remplis de confiance l'un vers l'autre. Mais la grande révélation a été au Gala des artistes. Ce soir-là leurs sentiments réciproques ne faisaient aucun doute. Ils sont entrés tous deux se tenant par la main, cette main Michèle Richard ne l'a pas lâchée de toute la soirée... »

Le reste de l'article ne donnait pas la date des épousailles mais ...tout juste. Plus loin, le reporter expliquait que je n'étais pas prêt à quitter ma carrière et que cet amour allait bientôt prendre fin... La vérité, à ce sujet, est tout autre. Tout au cours de l'été, nous avons continué nos relations, l'automne est venu et nous avons voyagé ensemble et aujourd'hui, onze ans plus tard, nous continuons de nous rencontrer régulièrement. Le temps ne pourra jamais briser ce qu'il a uni si solidement.

Michèle et moi avons à peu près la fourchette aussi vorace l'un que l'autre... et les invitations ne sont pas des choses à refuser... Entre deux *Zooms*, le célèbre restaurant « La Saulaie » de Boucherville nous lance une invitation et en moins de deux, nous y sommes accueillis par les proprios, M. et Mme Edmond Labarre dans cet historique établissement. Je salive encore en me rappelant le menu : Cocktail de

crevettes Bolchoi, consommé au Xérès, cassolette de Val Suzon, coeur de mignon chasseresse, des pêches flambées... le tout arrosé de vins capiteux ! Le chef Gérard Colleville, natif de Nice, nous a gavés littéralement. Ce fut un coup dur pour nos «tours de taille» !

Au carnet mondain, ajoutons le mariage de Chrystine Chartrand et Georges Tremblay en ce samedi 12 juin en l'église presbytérienne Saint-Michel. Michèle m'accompagnait ; quant au réalisateur Jean Claveau, il était rentré d'Europe pour assister à la cérémonie.

Autre page palpitante pour moi dans la vie mondaine, c'est mon anniversaire de naissance. Par exception, la fête à lieu le samedi soir 10 juillet. Les journaux ont écrit «Gigantesque garden-party pour l'anniversaire de naissance de Michel Louvain». Eh bien, le mot n'était pas trop fort. Ce fut une fête de famille, ce fut un rendez-vous d'amis.

Comme au temps des grandes cours européennes, la fête toucha deux soleils ! Arrivés le samedi après-midi, plusieurs ne sont repartis que le dimanche soir. On était probablement 120 personnes au plus fort des «hostilités»... Pour stationner les voitures, mon voisin M. Reed avait consenti à prêter un terrain attendant.

Il y avait des fleurs ! Partout ! Même dans l'eau ! En effet, le clou de la fête a certainement été cet énorme gâteau d'anniversaire «flottant». Deux de mes fleuristes, Yves Raymond et Michel Rainville, avaient confectionné une pièce montée de deux mètres avec 525 oeillets. Le gâteau flottait au centre de la piscine sous le feu des projecteurs et des lampions. Ailleurs dans la maison, un invité a compté mille fleurs ! Durant ces heures inoubliables, c'était l'euphorie. Toute ma famille s'était donnée rendez-vous à la fête. Pour plusieurs, c'était la première fois qu'ils visitaient ma maison de Ville Mercier. Quant aux amis, il y avait les habitués... et de nouveaux venus et probablement quelques autres ! Un couple qui a été passablement remarqué : les amoureux de l'heure, Chrystine Chartrand et Georges Tremblay. Le député de Châteauguay, Georges Kennedy et son épouse, l'impresario Pauline Plouffe, «la comtesse»

Denyse de la Durantaye, et Michèle Richard aussi ravissante et charmante. Que de moments inoubliables !

Le soir de ma fête, le 12 juillet, Michèle Richard et moi étions au club Playboy... pour le « bon motif ». Julie Arel y faisait ses débuts et nous agissions comme parrains. Nous avons même chanté pour ses admirateurs... un duo d'amour et nous avons fait les présentations officielles. Depuis quelques mois, cette jeune chanteuse a pris les bouchées doubles et s'est améliorée d'autant. Il y avait aussi des rumeurs de mariage pour l'automne avec son pianiste Maurice Baril. Tout allait donc pour le mieux dans le meilleur des mondes...

Toujours en juillet, je fais *Balconville* pour le compte de CJMS. Malgré la mauvaise température, plus de 3 000 personnes se massent rue Orléans pour nous entendre : Chantal Pary, Joël Denis, les Scarabées, Jean Beaulne et moi...

Ensuite, je remplis un engagement sur le *S.S. Varna*, un bateau de croisière qui nous balade jusqu'aux îles françaises de Saint-Pierre et Miquelon en passant par le Saguenay. Michèle Richard m'accompagne... comme il se doit. C'est une croisière de repos... et quelques spectacles.

Je refais le Domaine de Picardie au retour puis je concentre mes efforts sur une longue fin de semaine de spectacles au Kiosque international de Terre des Hommes, du jeudi 12 août au dimanche 15. Au cours de l'été, certains spectacles ont été boudés par le public et je me dis que ce n'est pas le temps d'y aller pour me « casser la gueule »... D'autant plus que j'arrive avec seize nouvelles chansons que je dois lancer dès le soir de la première. Il faut avoir de bons nerfs. Le jazzman, arrangeur et pianiste Yvan Landry avait passé les chansons sur sa table de travail, elles en étaient sorties teintées de nouvelles couleurs. Le public a bien aimé le spectacle. Il y avait du monde, ma grande foi du Bon Dieu !

Je l'ai déjà dit dans le passé et je le répète souvent aujourd'hui encore, un artiste peut être aussi un homme d'affaires. Comme on ne juge pas un compositeur à sa première chanson, on ne doit pas apprécier mes talents de businessman à l'aventure « des cretons » où je n'avais aucune

espèce de contrôle. Dans les fleurs à Duvernay, ça fonctionne; je prépare l'ouverture d'une autre boutique. Celle-là sera plus près de chez moi, à Châteauguay. L'inauguration : jeudi 2 septembre au 115, boulevard d'Anjou.

Son Honneur le maire Jos Laberge vient couper le traditionnel ruban qui donne accès au «punch» de circonstance. Michèle est à mes côtés. Il y a aussi le maire de Châteauguay-Centre, M. Richard Sutterlin et son épouse, le couturier de Radio-Canada Yvon Duhaime, Mme Yvan Landry, Mme Maurice Marcotte, présidente du Bal des Débutantes de l'année. Voilà la boutique bien lancée, je dois partir à la conquête d'horizons nouveaux. L'histoire, qui semble compliquée, est fort simple : en quelques semaines, je séjourne deux fois au Mexique.

Au cours de l'été, j'avais reçu à la maison des gens de l'Office du tourisme mexicain et je leur avais parlé avec passion de ce pays que j'adore. À leur tour, ils m'invitent officiellement dans leur pays. Le dimanche 5 septembre, une centaine d'amis viennent à Dorval me souhaiter bon voyage et, le temps d'une larme, l'appareil d'Aeronaes de Mexico m'emporte vers le Sud. Ce n'est qu'à l'aéroport de Mexico que j'ai compris ce que c'était une invitation officielle... Chauffeur en livrée, limousine, chambre de luxe et champagne de bienvenue ! Puis c'est la parade des officiels et le programme des journées prochaines.

Dès le mardi, le directeur de l'Office du tourisme me fait tenir une invitation par messenger spécial et me voilà au Restaurant Arroyo avec le Señor Olachea Bordon et sa señora. Il y a aussi une pléiade de personnalités certainement fort importantes dont les noms résonnent comme une véritable musique. Et ces mariachis qui nous sérénadent durant le cocktail et le dîner, un vrai rêve ! Le célèbre jazzman mexicain Luis O'Cadiz m'est proposé comme accompagnateur avec son trio. Il veut me composer une mélodie : *Valse de septembre*.

De Mexico à Guadalajara, il n'y a qu'un saut d'avion qui est franchi en moins d'une heure, le temps de perdre de l'altitude puisque la ville de Mexico est située sur un haut plateau. Encore la délégation à l'aéroport, les réceptions, les

cocktails et le plaisir de rencontrer des gens si sympathiques. Non seulement j'ai consommé beaucoup de Tequila, mais je suis allé dans la ville qui porte ce nom. Les propriétaires de la célèbre distillerie, la Famille Sauza, m'ont reçu avec pompe chez eux. Mme Sauza et sa fille Mimi n'ont rien négligé pour impressionner le petit Canadien... il s'y trouvait même une troupe de danses folkloriques de l'Université de Guadalajara !

Avec les accords des traditionnels mariachis, je chante pour les invités. On m'a dit que mon accent catalan est bon. Je leur fais *Sabor a mi*. La chanson va bien jusqu'au moment où, pour faire exotique un peu, je veux faire quelques lignes en français. C'est le refrain *Le goût de toi*. Incroyable mais vrai, je bascule avec des mots espagnols... J'en ai oublié le français ! Ah cette Tequila !

Tous mes faits et gestes sont photographiés par Roger Lamoureux, venu spécialement de Montréal pour couvrir le voyage au nom de *Photo-Journal*. Yolande Bergeron est le reporter qui me suit partout. À son retour, elle raconta en détails toutes les péripéties mexicaines, de quoi faire envie à tout le monde qui est demeuré dans le Nord.

Cette excitante équipée au Mexique avait été organisée par le conseiller national du Tourisme mexicain pour le Canada, M. Guillermo Ponce, le gérant d'escale de la compagnie Aeronaves de Mexico, M. J-Antonio Zamarripa et le vice-président de la chaîne internationale Holiday Inn au Mexique, M. Pedro R. Brunner, trois excellents représentants de cette grande nation fière et racée.

Partout, se succédèrent des réceptions mémorables. Un simple détail, Yolande Bergeron, à notre arrivée, avait glissé, dans une phrase, que j'adorais la bière mexicaine. J'ai à peine mis les pieds dans ma suite « présidentielle » qu'un chariot de service s'amène avec des bières bien glacées et des bocks givrés ! C'est impressionnant et tellement charmant.

Pour nous conférer plus d'autonomie dans nos déplacements, on met à ma disposition une magnifique Chevelle bleue. La couleur n'a rien à voir avec la vitesse de cette voiture dans les méandres de ces routes de montage. J'étais

devenu un conducteur du pays... grands gestes, le klaxon en action, les chansons aux lèvres et Olé...

Nous visitons seuls et avec d'autres... On nous fournit un guide du pays, Señor Roberto Lampros. Quelle vie de pacha dans un si beau pays ! Mais il faut rentrer... et le retour se fait le 27 septembre avec plein de chauds souvenirs dans nos coeurs et des amis nouveaux. Des amis qu'on devra revenir voir bientôt.

Je vous ai caché quelque chose : ma moustache. Je n'avais pas les pieds en terre canadienne que déjà les potins couraient la rue : la moustache à Louvain. Quelqu'un a écrit à ce sujet : « ...il arbore une moustache gaillarde, vaillante. À la mexicaine... On sait que Michel adore les pays chauds, les mers du Sud. Et cette moustache lui donne une allure sensationnelle. Il y a des petits trucs de métier : faire parler de soi sans scandale. Louvain a le don de découvrir au bon moment le détail qui frappe. Regardez-le, ce Michel... »

Si j'ai cité ce texte, c'est qu'il indique bien un aspect de ma personnalité. Comme tous les « cancers », j'aime « faire différent des autres » mais sans choquer, sans faire de peine, sans trop déranger. Cette moustache, j'en avais le goût, je l'ai portée et je l'ai taillée... mais pas immédiatement. Il fallait bien la montrer un peu. Et cette première circonstance, elle était en or : le lancement de l'étiquette Astra. Lors de la rencontre d'information, plusieurs belles filles ont voulu poser avec le « Louvain new look, » dont Julie Arel et la copine Danièle Dorice, deux nouvelles vedettes de la maison. Le chanteur Jacques Alexandre était déjà sur Astra et Jacques Boulanger a ajouté son nom à la liste des artistes Astra. Il faut bien le dire, cette étiquette comme tant d'autres connut une fin bien tranquille au cimetière du disque... Projet des membres de l'Association canadienne des radio-diffuseurs, cette compagnie a duré ce que vivent les roses... l'espace d'un soir de rêve et d'une nuit d'illusions... Durant cette longue carrière, j'ai connu assez de nouvelles étiquettes pour tapisser le grand mur de la chambre à musique. Les vibrations ne les feraient même pas décoller... Les souvenirs, ça reste longtemps après que la réalité est partie !

Lors de mon engagement au Casino Royal du Motel

Diplomate du 5 au 10 octobre, je coupe la moustache mexicaine... et ajoute un peu de « fond de teint » où le soleil n'a pas grillé la peau. Louvain était redevenu lui-même.

Ç'a tellement bien marché cet engagement que je dois y revenir avant la fin du mois. À la demande générale... Devant la tournure des événements, je croyais que le « show bizz » allait reprendre à Montréal. La foule changeait d'endroit mais semblait reprendre goût au spectacle. J'en serai le dernier à me plaindre, vous imaginez bien. Mais avant de vivre une vraie reprise d'activités, il faut regarder ailleurs.

C'est ce que j'ai suggéré à Radio-Canada. Comme j'arrive du Mexique, pourquoi ne pas y retourner ? Comme il fait beau tous les jours, il n'y a pas de problèmes de tournage. Oh si, lorsqu'il fait trop chaud ! Comme d'autres artistes, je suis bien prêt à ce petit sacrifice pour passer une autre vacance de trois semaines en pays de connaissance. Pendant que l'hiver frappait à la porte du Québec ce jeudi après-midi 11 novembre, nous partons avec armes et bagages pour le Mexique. Le super-spécial sera à l'écran du 12 décembre sous le titre *Viva Mexico, Viva Canada*. Je suis le seul homme de la distribution. Mes collègues de travail forment une très jolie collection de beautés : Michèle Richard, (évidemment diront les gens qui ne peuvent retenir leur langue), Danièle Dorice, (j'entends encore des chuchotements, je me demande bien pourquoi !) Denyse Filiatrault, Mariette Lévesque, Dany Aubé, Marie-José, Céline Lomez, Nada, et Chrystine Chartrand. L'émission sera signée par Maurice Dubois, le spécialiste des grandes variétés. Les lieux de tournage sont réservés : Guadalajara, Tequila, Puerto Vallarta et Chapala. C'est curieux mais j'ai nettement l'impression de connaître la sonorité de ces noms-là ! Ce n'est pas une coïncidence de les avoir visités récemment, vous comprenez bien.

Mais revenons au départ de Montréal, alors que l'appareil DC-8 de la ligne aérienne nationale du Mexique — Aeronaves de Mexico — ronronne gentiment, ce sont des adieux touchants dans l'aérogare. Je crois que Chrystine Chartrand laisse son mari pour la première fois depuis leur récent mariage, j'apporte des fleurs à mes compagnes,

Jacques Boulanger et son amie Nicole Nevers sont venus dire au revoir à leur amis.

Sur le plan technique, l'équipe compte une dizaine de personnes : le cameraman René Jammerais, le directeur de la photographie Jacques Villalonga, l'assistant-cameraman Michel Gaumont, l'assistant à la production Normand Mathon, l'ingénieur du son Roméo Pelletier, l'assistant-cameraman Christian Séguin, le costumier Fernand Rainville et le maquilleur Jacques Rivest, sans oublier le grand patron Maurice Dubois. Si j'ai mentionné tous ces noms, c'est justement parce qu'ils sont plus que des noms. Ces gens-là ont fait partie de l'équipe du voyage et sont devenus d'excellents copains pour tout le monde.

Le photographe Jean Mercier et le reporter Richard Constantineau de *Télé-Radiomonde* avaient aussi fait le voyage pour révéler à tous les menus détails de cette aventure mexicaine. C'est en qualité de savant cicérone que j'ai fait visiter plusieurs endroits connus aux vedettes de l'émission et aux journalistes présents. Il y avait aussi Guy Lessonini et Jacques Lina de *TV-Hebdo* comme reporters dans l'équipe et les musiciens « Los Tres compadres ».

En descendant à l'aéroport de Mexico, quelle ne fut pas notre surprise d'apercevoir une vaste banderole de bienvenue avec le nom de l'émission. Il faut dire que ce voyage est un projet conjoint de Radio-Canada et du Conseil national du tourisme mexicain.

Le lendemain de l'arrivée, un jet d'Aeronaes nous dépose à Guadalajara et c'est le début du travail. Nous tournons les premières scènes au bord d'une merveilleuse piscine entourée de palmiers et de fleurs. Pantalon blanc, veste bleue, je chante deux refrains en espagnol pendant que nos beautés sont installées ici et là dans la piscine et autour. Par un truc que j'ignore, Danièle Dorice flottait en surface des eaux sur une feuille de plastique... Toutes portaient des robes de soirée, c'était le décor idéal pour la « dolce vita ». Après le tournage, tout le monde à l'eau. Le journaliste Guy Lessonini fait un interurbain à Montréal pour nous revenir avec la nouvelle :

« Deux pouces de neige à Montréal mes amis ! » Nous

replongeons dans les eaux chaudes de la piscine jusqu'à l'heure du cocktail et du dîner, puis la nuit chaude et langoureuse de ce climat tropical nous envoûte complètement.

Pour le temps du tournage, les ordres sont sévères. Tous les matins, à huit heures, tout le monde doit être prêt à monter dans le car pour se rendre sur les lieux de production. Même le dimanche? Même le dimanche où nous avons tourné des scènes dans les arènes de Guadalajara avant et pendant la corrida de taureaux! Des séquences ont été produites sur la Place de la Cathédrale, une des plus belles du Mexique, aussi devant le Palais national et dans un couvent très typique, vieux de deux siècles.

À Tequila, nous avons tourné dans la distillerie où la boisson du même nom est fabriquée, sur la Place Degollado à Guadalajara, etc... Pour ma part, j'ai fait six chansons dans l'émission, dont deux duos avec Michèle Richard et Danièle Dorice. Denyse Filiatrault a remporté un grand succès en chantant en espagnol devant 3 000 personnes, *La récolte*, une charmante histoire qui raconte qu'il y a une saison pour récolter les fruits mais que la récolte des femmes et de l'amour ne s'arrête jamais....

Pour sa participation, Michèle Richard a chanté, dans les arènes, la chanson de la femme du toréador qui accepte de partager l'angoisse et la peur de son homme qui vit sans cesse entre la vie et la mort... En d'autres circonstances, Michèle s'est dévoilée plus « flyée »... particulièrement lorsqu'elle nous a refait le coup du bikini du Gala des artistes. Personne ne savait qu'elle avait dans ses valises cette toilette... qui n'occupe à vrai dire que peu d'espace dans le creux de la main! Le voyage a souvent été ponctué de moments fort agréables comme celui-là. En coulisses, ces instants deviennent facilement les excellents souvenirs qu'on voudra bien se rappeler avec les amis lorsqu'une bonne bûche flambera dans la cheminée au coeur de notre hiver québécois.

Le chef de l'équipe, le réalisateur Maurice Dubois nous accorde aussi des périodes de congé comme au temps de collège. Justement, aujourd'hui nous ne tournons pas et nous ne sommes qu'à quelques kilomètres de Puerto Vallarta et du

Pacifique. Le mot d'ordre est rapidement passé : tout le monde à la mer !

Les vagues immenses et fortes nous bousculaient généreusement et nous rejetaient sur la plage au début de la journée, mais le vent change de côté... au Mexique comme ailleurs. Au cours de l'après-midi, j'ai dû effectuer un sauvetage... bien agréable. Michèle Richard s'était aventurée un peu loin dans les vagues, soudain elle se sentit attirée vers le large... Mouvement de panique, elle crie « au secours »... N'écoutant que mon courage (!) et pensant aussi au reste du tournage à réaliser avec Michèle, je me précipite dans les eaux tumultueuses pour sauver la belle Michèle qui venait de boire quelques litres d'eau salée... je réussis à la saisir par les côtes pour la ramener sur le rivage. Dans ma hâte, je vois bien qu'elle porte une sorte de turban à la Francine Grimaldi, mais lorsque la vague s'est retirée... j'ai bien vu qu'elle portait son costume de bain sur la tête... La mer avait fait son oeuvre... Tout est bien qui finit bien. Le tournage reprenait le lendemain matin avec Michèle et le bikini mieux porté !

Toute bonne chose doit avoir une fin... ainsi l'heure du retour sonne ce dimanche 28 novembre. Montréal et le Québec sont déjà sous la neige, mais la musique des mariachis nous revient quand même à l'oreille. Doux souvenirs !

Le lundi 29 novembre, je suis bouleversé par une nouvelle incroyable à la radio. Olivier Guimond vient de mourir... Ma première réaction : c'est une blague de mauvais goût ou un truc publicitaire. Mais hélas, d'autres commentaires viennent confirmer la triste réalité. Je revois encore Olivier monter en courant les marches de la scène du Saint-Denis lorsqu'il est devenu Monsieur Radio-Télévision en 1966. J'étais là pour lui remettre le trophée. L'accolade fraternelle qu'il m'a donnée, restera un souvenir que les années n'effaceront pas.

À ses funérailles, Denis Drouin fit applaudir les amis dans l'église pour saluer sa « sortie de scène ». Tout le monde pleurait. Olivier emportait avec lui une partie de notre tradition du théâtre de boulevard.

Dans ma carrière, la vie continuait. Histoire de revenir à

cette réalité, je donne un récital le samedi soir 4 décembre au Manoir de Brucy à l'Île-Perrot alors que Roland Legault est maître de cérémonie et Claude Pilon déride les gens avec tout son cortège d'histoires drôles.

Mon samedi 18 décembre est réservé au neuvième gala des Orphelins, organisé par l'Association des Pompiers de Montréal en collaboration avec CJMS et *Photo-Journal*. Une vingtaine d'artistes ont donné de leur temps pour apporter un peu de chaleur à ces enfants sans parents. Au spectacle du Centre Maisonneuve, pas moins de 8 000 personnes s'étaient déplacées pour appuyer cette cause humanitaire.

Pour la majorité des orphelins présents, ils nous voyaient en personne pour la première fois. En donnant nos numéros, nous avons insisté pour aller près d'eux, pour leur parler, leur donner la main. Le grand Tex Lecor était là, Paolo Noël, Jean Nichol, Isabelle Pierre, Chantal Pary, André Sylvain, Jean Malo de Sherbrooke, Pierre Lalonde et bien d'autres.

Avant la fin du spectacle, une surprise. Le sympathique Père Noël apporte avec lui sur la scène une caisse mystérieuse... Tous les enfants attendaient impatients pour voir le contenu du cadeau. Quand on a crevé l'emballage... un immense cri est monté de cette marmaille... un cri de joie, le plus beau merci qu'on pouvait espérer. C'est un petit Prince qui est sorti du cadeau : René Simard, cet enfant qui connaît une carrière fulgurante depuis la fin de l'été.

Dimanche 19 décembre, après les deux millions de téléspectateurs qui ont regardé au petit écran *Viva Mexico, viva Canada*, la semaine dernière nous étions un petit groupe au restaurant de Denise Filiatrault pour revivre intensément les émotions du voyage. Presque toute l'équipe était de la fête. Les vedettes féminines avaient réservé un « spécial » pour leur animateur et seul mâle du groupe, dont « la gentillesse et la galanterie ont séduit tout le monde en voyage » a-t-on écrit quelque part.

Franchement ces 90 minutes de soleil, de rythme et de décors féériques ont séduit bien des Québécois. La critique a

salué avec enthousiasme ce programme de variétés. Je retrouve cette note dans *Écho-Vedettes*:

«Excellente, cette émission de Radio-Canada: *Viva Mexico, viva Canada*. C'était vivant, bien fait, un vrai rayon de soleil en plein hiver. Je ne suis pas toujours d'accord avec les artistes choisis par Maurice Dubois ni avec le genre d'émissions qu'il fait. Mais là, chapeau! Il a su organiser une fiesta convaincante, sympathique et vivante. De quoi vous donner le goût de partir tout de suite pour le Mexique. Il s'agissait d'un bon documentaire sur ce pays, agrémenté de danses, de chansons. Une bonne initiative qui pourra se répéter: souhaitons-le, en tout cas».

Pour marquer la fin de l'année 1971, deux événements dans ma vie, aussi émouvants l'un que l'autre. En décembre je m'inscris pour devenir chevalier de Colomb, un vieux rêve que je caressais depuis longtemps, un rêve où les mots unité, fraternité et charité retrouvent un sens nouveau. L'initiation aura lieu le 23 janvier prochain.

Finalement, je vis mon dernier Noël dans la maison paternelle à Thetford. L'été prochain, mes parents habiteront ailleurs et une partie de mes souvenirs de jeunesse s'évanouira lorsque la maison ne sera plus là...

En guise de carte des Fêtes, j'accorde un entretien à Michèle Thibault de *Nouvelles Illustrées*. C'est un genre de bilan un peu nostalgique; d'ailleurs, le temps des Fêtes me donne toujours le vague à l'âme. C'est peut-être ça le fait de vivre sans enfant, puisque Noël, c'est la fête de la naissance. Après les deux voyages au Mexique, mon absence du palmarès depuis huit mois, le cafard de l'hiver, je me sens un peu bas.

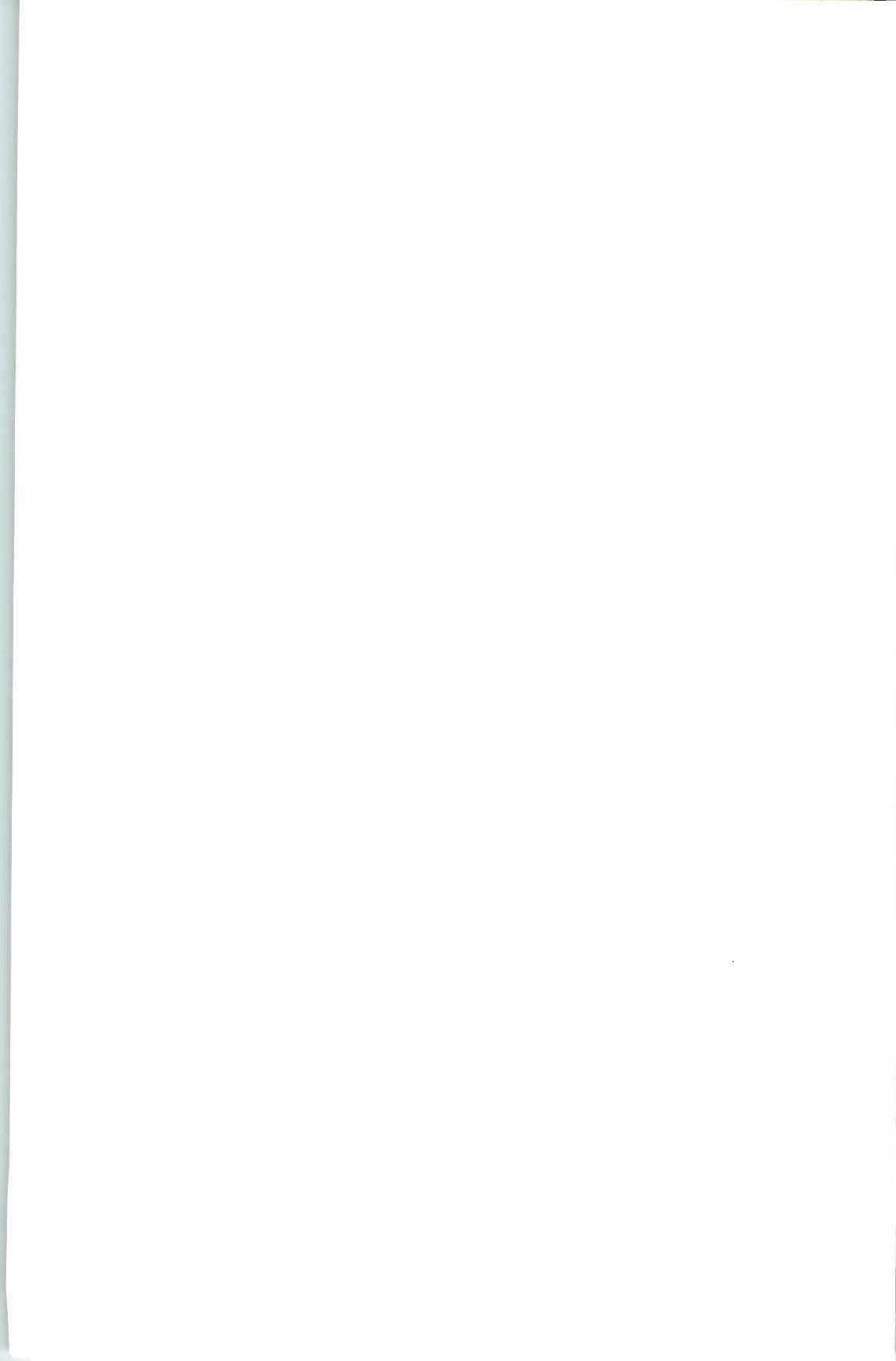
Pour 1972 qui s'en vient, mon quinzième anniversaire de vie artistique, j'aimerais bien faire la Place des Arts, mais ça me fait peur. Après avoir traversé toutes les vagues: rock-n-roll, yé-yé, psychédélique et «je ne sais quoi», je me sens fatigué de la bagarre et pourtant, j'ai besoin plus que jamais de l'amour de mon public.

Michèle Thibault note bien mes dernières émotions: «L'affection de mon public, c'est tout pour moi. J'aime bien

partir, voyager, mais il faut toujours que je revienne au Québec parce que c'est ici qu'on me connaît, qu'on m'aime ».

Dans une lettre que je recevrai après les fêtes, ma «groupie» numéro un, Mme Isabelle Niquette m'avouera qu'elle a pleuré en lisant cet entretien. Elle me lance dans sa lettre : «Je t'encourage beaucoup à faire la Place des Arts. Pourquoi pas toi? D'autres l'ont fait, tu es capable toi aussi ».

Ces paroles me revenaient au coeur lorsque j'ai senti s'ouvrir le rideau rouge de la Place des Arts, devant moi quelques années plus tard... Un coeur, ça n'oublie pas !



Chapitre 38

Un mariage... sans consentement... une adoption... sans maman...

Ça commence bien l'année 1972. On me marie sans mon consentement et comme moi, la mariée l'apprend par le journal. Belle affaire ! Il faut dire que dans un métier aussi en vue que la carrière de chanteur, on est plus exposé aux rumeurs de toutes les couleurs, mais quand ça dépasse les limites du bon goût, c'est toujours agaçant.

Dans cette affaire, les réactions de Michèle sont plus vives que les miennes : « Pour moi, le mariage est une chose beaucoup trop sérieuse pour qu'une vedette se permette d'en faire un facteur publicitaire. À tout instant, on marie et on divorce les artistes, et la plupart du temps ce ne sont que des trucs publicitaires. En ce qui me concerne, le jour où j'aurai décidé de me marier, je ferai tout le nécessaire pour qu'aucun journal ne le sache. Devrais-je sortir les griffes pour ce faire, je le ferai. Je sais que les journaux sont toujours à l'affût d'un mariage possible, et lorsqu'ils l'apprennent, ils font tellement d'histoires à ce sujet, qu'on perd presque le goût de se marier... »

Michèle n'y allait pas par quatre chemins. Pour ma part, j'en ai pris l'habitude. Au reporter du *Journal des Vedettes*, j'ai répondu à peu près ceci : « Ah non, pas encore ! Cela fait seulement quatre fois qu'on me marie. Michèle Richard est une excellente compagne de travail, pas une fiancée et encore moins ma future épouse. Je vais encore me faire « acher » par tout le monde maintenant. Vraiment, ces gens ne sont pas honnêtes ».

Depuis longtemps, on avait conclu une entente, Michèle et moi, on voyage ensemble, on sort souvent ensemble, on travaille ensemble, on s'aime bien mais on n'ira pas à la mairie ensemble. Notre différence d'âge est trop sérieuse pour qu'on prenne le risque évident des nombreux conflits éventuels dans pareille union. À nos amis journalistes, nous précisons cette position en espérant que les cloches nuptiales ne sonneront qu'au moment où j'aurai payé le bedeau pour le faire...

Malgré cet incident de parcours, l'année 1972 commence lentement. Très peu de contrats à l'horizon et une bonne grippe pour me clouer au lit. Revenu sur pieds, je participe aux vingt ans de vie sportive du grand Tony Angelo, lutteur professionnel. C'est sa charmante épouse qui avait pris l'initiative de réunir les amis de l'athlète pour marquer l'événement.

Je me prête bien volontiers à un reportage sur les coiffeurs puisqu'on ne dit plus « barbiers ». Il est vrai qu'avec la mode des cheveux longs, les barbiers ne sont plus dans le coup. Ainsi donc, je sers de modèle pour illustrer le travail d'Émile, mon coiffeur installé au Château Champlain. Les autres experts du même salon posent avec nous : Jacques, Pierre et Zago.

Aussi bien parler tout de suite des parades de mode auxquelles je participe comme modèle. En plus de m'occuper, c'est fort amusant. Je sens que ces centaines de dames étudient chacun de mes gestes et je suis certain qu'elles essaient d'imaginer leur époux dans les vêtements que je porte. Surprise, la dernière fois que j'ai « paradé » à Québec : les organisateurs m'ont donné plusieurs vêtements que j'avais portés : des complets, des paires de souliers, des chemises,

etc... Une garde-robe complète... et de la mode qui s'en vient !

Je me laisse un peu tirer l'oreille avant d'accepter une présidence. Une fois que je suis embarqué, les limites du travail sont loin. Il s'agissait du Carnaval d'hiver de Châteauguay. Finalement je donne mon approbation et me voici reparti avec une nouvelle mission : faire de ces célébrations un point d'intérêt pour « ma » municipalité.

Une des sources de revenus : un disque-souvenir. « Bel adon », aurait dit ma tante. Dans les milieux artistiques, on parlait déjà du « disque secret » de Louvain puisqu'on ne voulait pas éventer la mèche trop vite. On me propose une belle chanson. Marty Butler qui a déjà travaillé avec le chanteur américain Nat King Cole, et l'arrangeur Léon Aronson ont travaillé sur la composition et nous voici en studio pour l'enregistrer. Les chanteuses Nicole Scott, Margot McKinnon et Gisèle Poitras me prêtent leur voix et nous produisons sous les directives de Ben Kaye, un grand promoteur de la métropole. Le disque sera sur étiquette Spectrum, si ma mémoire est fidèle.

Autres activités de janvier : de nombreuses réunions de travail comme président du Carnaval, une participation à *Madame est servie* avec Saint-Georges Côté qui revient sur pied après ce qu'il a appelé un « déclin de santé » et la décoration de la Casa Mexico, une boîte qui ouvre près de l'Hôtel Mont-Royal.

C'est probablement l'une des dernières fois que j'ai vu Saint-Georges Côté vivant. Au cours de l'émission, nous avons rappelé de bons souvenirs et particulièrement le Gala des splendeurs auquel il m'avait invité à participer. Et vous connaissez le reste...

Quant à la Casa Mexico, à défaut de retourner dans le Sud, j'avais pris l'habitude d'y aller régulièrement. Le coin était charmant, même que l'Office du Tourisme mexicain à Montréal avait prêté des oeuvres d'art pour créer de l'ambiance. Les décorations que j'avais signées étaient sobres et de bon goût (!) Voilà pour ma publicité personnelle.

Il ne faudra pas se surprendre si cette année, il y a quelques manifestations à l'occasion de mes quinze ans de vie artistique. Justement, à la fin de janvier, lors d'un engage-

ment au Motel Hélène, la publicité utilise bien cet anniversaire. C'est bien difficile d'empêcher un coeur d'aimer... et les gens de Québec veulent être les premiers à souligner l'événement. Le plus beau cadeau de la soirée : la présence de Johanne Quinn, le phénomène de la Côte-Nord. Je deviens son parrain artistique. Dans une longue robe rose fort élégante, la mignonne enfant nous a fait les deux chansons de son premier 45 tours. Elle devient « ma fille » et durant les mois qui suivront, on la verra constamment à mes côtés. Originaire de Sault-au-Mouton, près de Forestville, sur la Côte-Nord, elle n'a que neuf ans, 3 pieds et 10 pouces et pèse 57 livres. Son gérant est André Collin de Charlesbourg. Avec le plus grand sérieux du monde, elle nous raconte ses débuts à six ans alors qu'elle participait à un concours d'amateurs au Club des Quatre-chemins à Forestville. Après trois ans de métier, le succès l'a conduite à Québec et la semaine prochaine à Montréal. Elle ne doute de rien... et pourquoi pas ! Je dois quitter Québec pour « mon » carnaval mais on se donne rendez-vous à Montréal... Elle a tenu parole !

Nous ouvrons nos célébrations le samedi soir 5 février à l'aréna par le couronnement de notre reine Nanon Charbonneau, une ravissante noire aux longs cheveux. Jeudi, il y aura gala au restaurant Rustik sous la présidence conjointe de notre Souveraine qui nous quittera après les manifestations pour deux semaines à Montego Bay ; c'est le cadeau rattaché à son titre.

J'avais promené « mes » duchesses un peu partout pour la publicité et la promotion. Nous avons été vus au Salon de l'auto et à CKVL... quelques fois mon père !

Les copains Pierre Proulx et Robert Rivest ont assisté au couronnement tandis que mes principaux lieutenants étaient Raymond Gravelle, Jean-Paul Bourcier et Jacques Grosleau. Le clou de la soirée : la participation de « ma » fille Johanne. Elle a ravi toute l'assistance... et elle tenait promesse.

Je fais une pose dans mon Carnaval pour participer à un spécial de *Studio 11* animé par Lyse Payette. Pour la circonstance, le programme est diffusé sur tout le réseau canadien et provient de la Place des arts pour le couronne-

ment du « plus bel homme de l'année ». L'élu sera Guy Parent de Chicoutimi, 28 ans, père de famille, membre du personnel d'un Cégep. À la partie « divertissement », Ginette Reno, Yvon Deschamps, Shirley Théroix et moi. Puis on ajoute au programme deux autres numéros : Madame Alys Robi et la basse Jean-Clément Bergeron, le tout sous la gouverne du chef d'orchestre François Cousineau, le préféré de Lyse Payette.

Si je ne peux pas aller au Mexique cet hiver, le Mexique vient à moi. Heureuse surprise, de la visite de la haute direction de la maison Tequila, M. et Mme P.M. Smilgus, Madame « Mimi » est la présidente de la haute direction de la maison Tequila. À leur départ, ils me présentent un cadeau princier : un ensemble de verres incrustés d'or dans un coffret de satin et velours. Chez ces gens-là, la gentillesse ne connaît pas de limites.

Voilà que sort des presses le premier disque de Johanne Quinn et son gérant choisit la discothèque à la mode « Le Marquis de Sade » pour lancer le 45 tours. Johanne est devenue ce jour-là la plus jeune cliente de l'établissement pour adultes seulement. Le monde des vedettes assiste avec un peu de réticence au lancement et les grands noms sont rares. Je me souviens que le camarade Jacques Normand s'est prêté de bonne grâce à devenir « bouquetière » et présenter des roses à la petite, sous l'œil amusé du compère Léo Rivest.

Lorsque paraissent les premiers chauds rayons du soleil de mars, voilà que je reprends un nouveau rythme, une vigueur nouvelle. Comme si c'était une révélation, les journaux annoncent : Louvain sort de son hibernation... Comme parrain, je fais quelques sorties avec Johanne : un spécial à la télévision de Québec, le canal 4 et un « passage » chez Boubou le lundi 20 mars. Une autre de mes filleules, Julie Arel, participe à la même émission. Deux éléments se dégagent de mes apparitions avec Johanne Quinn : tout le monde la trouve exceptionnelle puis plusieurs me demandent si, réellement, je suis son parrain. Il faut bien le dire cette tradition de parrainage n'est pas très répandue au pays.

Celui qu'on a baptisé le « dernier des grands qui a

enregistré chez Apex » — moi-même — retourne en studio pour essayer de revenir au palmarès. Il y a plus d'une lune que je me suis éclipsé de la compétition et le temps serait favorable pour un retour en force, particulièrement en cette année d'anniversaire. En mars, je secoue ma torpeur et j'entre en studio. *Il ne faut jamais pleurer et Reviendras-tu ?* sont les deux produits qu'on réalise et qui verront le jour au début d'avril. Dès la sortie du 45 tours, la critique se montre favorable et même encourageante. *Photo-Journal* écrivait : «Après une longue éclipse, il nous revient sous étiquette Jupiter. Une étiquette qui, comme lui, effectue un retour. Yvan Dufresne, ayant vendu tous ses artistes à Trans-World il y a quelque temps, relance Jupiter avec celui qui fut son premier artiste : Michel Louvain. Ce disque est, dans l'ensemble fort bien fait. Sa production est impeccable ; de l'excellent Yvan Dufresne. Le choix des deux chansons est à la fois bon et commercial... le disque devrait connaître un bon succès de vente et de palmarès.»

C'était plus encourageant qu'une mornifle sur le chignon ! Pendant que le disque, tout chaud, sort des presses, je suis hospitalisé à l'Hôtel-Dieu. Durant la session en studio, j'avais encore eu des petits problèmes de gorge. Il faudrait bien régler cette affaire une fois pour toutes. Le matin de l'opération, il y a grève dans tous les hôpitaux du Québec et je suis littéralement expulsé... juste le temps d'enlever la jaquette ouverte dans le dos et d'enfiler mes pantalons... Le bistouri, ça sera pour une autre fois.

Ça me donne le temps de marier ma sœur Lucie, étant donné que je ne me marie pas. Depuis un bon moment, Jean-Guy Rousseau la fréquentait pour «le bon motif» et le tout s'est terminé par une basse messe. En plus de ma présence «réelle» à la cérémonie, j'avais fourni la décoration florale à l'église et à la réception... sans oublier le bouquet de la mariée. Les tourtereaux nous ont quittés pour une destination inconnue. Lucie devenait aussi la dernière à quitter la maison paternelle. Son départ a créé un grand vide.

Puisque ce chapitre a commencé sous le signe des épousailles, aussi bien continuer dans la même veine. Après une vie sentimentale en dents de scie, Danièle Dorice prendra

époux à New York le samedi 8 avril. C'est final ! Voilà une nouvelle qui mettra un autre point final aux rumeurs de mariage entre nous.

Je suis l'invité de la mariée pour féliciter le marié : un grand américain jeune, riche et beau, Bill Skerczak... ça se prononce comme ça s'écrit, me dira la soeur de la mariée, Denyse Angers-Schultz, comme son nom d'ailleurs.

La mariée portait une somptueuse robe longue en dentelle sur fond de satin. Le diadème avait plutôt l'air d'un turban qui se prolongeait en un voile très long. Danièle était d'une élégance raffinée mais surtout elle était heureuse et c'est ce qui compte. Deux journalistes étaient venus de Montréal pour couvrir l'événement : Richard Constantineau et son photographe Jean Mercier, tous deux d'*Échos-Vedettes*. Ils en profitent pour faire un petit reportage sur Louvain qui se faufile dans Greenwich Village le lundi suivant pour faire des emplettes, ou au Washington Square où des «preachers» improvisés tentent de convertir l'humanité !

À mon retour à Montréal, j'ai un intéressant entretien avec le grand manitou du Club Playboy, M. Brewer. On discute des conditions d'engagement pour juin. M. Brewer avait été innovateur en présentant des artistes québécois dans son club sélect, la politique de la maison exigeait des vedettes américaines.

Comme autrefois, je «cours» les postes de radio pour la promotion de mon disque. Dans ce métier, il faut recommencer au pied de l'échelle à chaque fois. En somme, ses galons on les gagne tous les jours, et tous les soirs. Pierre Lalonde qui avait son émission à CKAC m'a reçu en interview vers la mi-avril. Nous avons blagué et lancé mon nouveau disque... comme le font encore aujourd'hui les nouveaux venus dans le métier.

Pour répondre à un engagement de cœur, et ça devient une heureuse tradition pour moi, je retourne à Québec pour le Salon de la femme du 17 au 24 avril. Le plaisir se veut toujours renouvelé et souvent amplifié quand je descends chanter à Québec. Dans la vie, on peut oublier des dates et des noms, mais jamais des visages. Mon ami Jean-Pierre

Bertrand fait de ce salon de la femme une institution qui deviendra difficile à déloger des traditions des Québécoises. D'année en année, le salon ajoute des attractions et des innovations. Cré Jean-Pierre!

Je n'ai pas le temps de m'amuser bien longtemps à Québec puisque je dois créer la maquette du Salon des fleurs et du jardinage, salon qui sera tenu du 27 au 30 avril à la Place Bonaventure. Mon amie Rita Bibeau, présidente honoraire de cette manifestation artistique, m'avait demandé ce service au nom de l'Association du Québec pour les déficients mentaux, une œuvre de charité qu'elle appuie de toute sa personnalité et de son talent. Lors de la conférence d'information pour promouvoir le salon, son organisateur Bob Charrette m'a présenté à Mme Dunn, une autre charmante dame qui travaille bénévolement pour cette grande cause.

Dans le monde du spectacle, mai semble indiquer un bon départ; il n'y a pas de très grandes manifestations, mais la demande se maintient. On doit faire plusieurs sorties pour aller chercher le cachet qu'on faisait autrefois en un soir. Ainsi donc, alors que Denise Filiatrault co-anime avec Réal Giguère *Madame est servie*, je donne mon numéro, puis je pars en direction d'un autre studio... et c'est comme cela plusieurs fois par semaine. On travaille fort, si la santé et la voix peuvent tenir... on va arriver à Noël en même temps que tout le monde.

À peine revenu du Salon de la femme de Québec, je participe au Salon de la femme de Montréal — aucune parenté entre les deux femmes. Celui de la Métropole me paraît plus intellectuel, il présente plusieurs panels de discussion. Le compère Phil Laframboise anime un atelier sur les « Carrières prolongées » et ses invités sont Alys Robi, Margot Lefebvre et Jen Roger. On cite toutes les opinions: pourquoi ne pas parler simplement de carrière... Il n'y a pas lieu de mettre des normes à la largesse de la Providence envers nos talents. Si ça continue, tant mieux! Si on n'a pas le courage de se voir partir en descendant, ma foi, il est temps de lâcher. Il y a des artistes qui vieillissent plus vite que les années, il y en a d'autres auxquels il est difficile d'accrocher

un âge... C'est le Grand Patron qui a voulu les choses ainsi et ne vous fiez pas sur moi pour lui proposer un plan de rechange.

Dans un autre temps, le Salon présentait un atelier de travail sur le thème suivant : plus d'un artiste ne dédaigne pas le négoce et combine allègrement commerce et art. Aglaé, Lise Watier, Jean-Pierre Masson et moi étions sur la sellette pour répondre aux questions des animateurs. Si je me permets de résumer les opinions émises : exactement comme dans la vie, certains réussissent, d'autres échouent ; d'aucuns ont la bosse des affaires, quelques-uns ont du talent pour les arts, il y en a qui tournent en or tout ce qu'il touchent, d'autres n'ont jamais réussi à planter un clou droit ! Moi, je me classe dans cette catégorie qui a un peu de talent, qui met beaucoup d'effort et qui ne lâche jamais !

J'étais tenaillé entre deux engagements pour la fin de semaine du 13 mai. CFTM m'invitait à participer à *Jeunesse* animée par Jacques Salvail tandis que la compagnie Iberia m'offrait un siège sur son vol inaugural Montréal-Madrid. Comme le vol inaugural me permettrait de rencontrer des gens influents et que *Jeunesse* fonctionnerait encore la semaine prochaine, j'ai opté pour l'avion et un morceau de soleil en Espagne, l'espace de quelques heures seulement.

À mon retour, je ne sais pas par quel diable, déjà circule la rumeur de l'ouverture de mon troisième magasin de fleurs. Je visais le territoire de la Rive-Sud, mais je préférais taire ce projet : c'est toujours plus facile d'obtenir un local à un coût moindre. Autrement, les gens vous voient venir... Je dois concrétiser ce projet plus tard cette année, mais déjà des négociations sont en cours et semblent se diriger vers un heureux dénouement.

Ce qui était une rumeur au début de l'année prend forme de plus en plus : Châteauguay veut souligner mes quinze années de carrière. La date retenue : le mercredi 17 mai ; l'endroit : le restaurant Rustik. Deux amis s'occupent de l'organisation : Pauline Plouffe et Yvon Aubin. Les journaux annoncent qu'une trentaine d'artistes ont manifesté l'intention d'assister à la fête. Lorsque j'entre dans la salle du Rustik, il y a Danièle Dorice, Patsy Gallant et Johanne

Quinn... Comme pour la parabole de l'Évangile, les autres étaient retenus ailleurs. Par ailleurs, la salle était remplie à craquer de bon amis sincères qui ne venaient pas là « pour la parade des photographes ». Le joueur de hockey du Canadien, le grand Serge Savard, était de la fête avec Claude Saint-Jean, Jean-Claude Dumouchel, Yvon Aubin, pour n'en nommer que quelques-uns. Un journaliste présent soulignait l'événement par ses mots : « Louvain a su traverser toutes les modes, tous les styles et aujourd'hui, il est certes l'un des standards de la chanson. Lors de cet anniversaire, nous avons été étonnés de constater que peu d'artistes cependant se trouvaient sur les lieux pour lui rendre hommage. À l'exception de Danièle Dorice, Johanne Quinn et Patsy Gallant, aucun de ceux qui l'ont côtoyé de près ou de loin, ne s'y trouvait. Chose étonnante mais qui n'empêchera pas Michel Louvain de chanter plusieurs années encore... »

Pour être honnête, je dois dire que quelques amis artistes avaient téléphoné pour s'excuser. Surprenant... que tout le monde soit absent en même temps. Il y avait peut-être un gros « show » ailleurs... j'aurais dû y aller !

Sur le moment, pareille situation vous laisse un petit goût amer au fond de la gorge qui vous empêche de sourire complètement, puis vous oubliez... Pour être bien reconnu dans la foule, je portais ce soir-là une veste fleurie... très discrète mais visible à trente mille par temps clair ! J'ai connu ce soir-là des témoignages d'estime qui remplacent bien d'autres choses. Ma groupie numéro un était de la fête, Mme Isabelle Niquette et elle s'est permise une photo avec Danièle et moi. Il faut dire qu'elle adorait aussi la talentueuse Danièle Dorice et elle espéra longtemps nous voir descendre l'allée centrale de l'église bras dessus, bras dessous. Pour Danièle, c'est déjà fait dans la métropole américaine il y a cinq semaines... J'étais moi aussi dans la même allée centrale... mais cinq pieds derrière elle ! La vie est ainsi faite.

Tout en gardant au cœur les joies de cette fête, j'accompagne ma filleule Johanne à *Studio 11* de CBF lundi le 22 mai. Lyse Payette nous accueille avec son charme coutumier et ses astuces traditionnelles. Johanne se tire bien d'affaires, j'en suis fier. J'imagine un peu la joie d'un père de

famille qui se balade avec sa fillette artiste qui connaît le succès. Ce sont des émotions que je ne vivrai probablement jamais et cela sera une des rares grandes peines de ma vie.

Le vendredi 2 juin, c'est la dernière émission de la saison chez Boubou et j'y participe avec Anne Renée et Shirley Théroux. Ce chaud contact avec le public fait toujours du bien. Quelqu'un vous reconnaît, vient vous parler, échange des souvenirs, demande une chanson, requiert de vous un autographe que vous accordez avec un peu de votre cœur. C'est une vie merveilleuse que la mienne présentement. À ce dernier Boubou, nous nous amusons ferme puisque c'est la grande finale des sosies de Jacques Boulanger. Il faut dire que le champion était vraiment exceptionnel. Il aurait pu échanger le chèque de paie de Boubou à la caisse de la Place Desjardins et personne n'aurait découvert le subterfuge. Il était parfait ! Un peu comme on disait, à cette époque, de Réal Giguère.

Dans le cadre des *Beaux dimanches*, ce 4 juin a marqué le couronnement de Mademoiselle Québec 1972 à l'Expo-Théâtre, et ce, devant les caméras de la télévision d'État. Cette grande émission a pris l'allure des vrais couronnements. Spécialiste des variétés à grand déploiement, Maurice Dubois s'est surpassé ce soir-là pour donner au Québec un spectacle exceptionnel. La grande finale particulièrement se classait dans la catégorie des nuits fabuleuses des Valses de Vienne. Nous étions dix couples en scène : robes longues et tuxedos, décor exceptionnel et musique de circonstance, les plus belles filles et les représentants du sexe fort dans leurs plus beaux atours... Voilà l'image qu'on formait au moment pathétique du couronnement. Nicole Labonne était ma partenaire. Elle portait la double couronne de Mademoiselle Québec 1971 et Miss Radio-Canada. Autant de charme dans la même et seule personne, c'est un fait assez unique dans l'histoire de la beauté chez nous. Nicole était aussi doublée d'un talent de comédienne dramatique. Nous avons tourné ensemble des scènes fantastiques et passé des moments savoureux. Nos autres partenaires étaient Michèle Richard, Danièle Ouimet, Louise Turcot et Chantale Renaud. Du côté des mâles, il y avait une excellente brochette : Serge Laprade,

Steve Fiset, Robert Demontigny, Jen Roger, Jacques Boulanger et le père Louvain qui oubliait l'approche de ses 35 ans pour demeurer dans le courant d'air de la jeunesse. Cette production m'a procuré des joies intenses et s'inscrit comme un heureux moment de ma carrière.

Pour Geneviève Mercier, cette soirée marquait aussi un sommet dans sa carrière : elle recevait des mains de Nicole Labonne la couronne qui lui permettait de régner sur tous les cœurs des Québécois pour la prochaine année.

Le journaliste Jean Lafontaine décrit l'entrée en scène des « belles du Québec » : « Alors, accompagnées chacune de nos beaux hommes, elles font leur entrée en scène. Elles sont belles, mais ce n'est encore rien. Qui sont-elles ? C'est d'abord, au bras d'un très élégant Robert Demontigny, Christiane Bernier, professeur de français. Puis, accompagnée de Bruce Huard, Marguerite Blais, mannequin. Déjà le charme s'opère. Michel Louvain accompagne Louise Boileau, étudiante et mannequin. Guy Boucher entre avec une Céline Dubé assez impressionnante : une fille qui ressemble à la fois à Renée Claude, à Louise Forestier et à quelqu'un d'autre. Suivent Serge Laprade et Aniko Gaspar, chanteuse d'opéra... pourquoi pas ? Très jolie, et je n'exagère pas, une amazone de grande classe : Michèle Lafond au bras d'un Pascal Normand. Lise Leclerc, la Québécoise de Québec (je me répète à cause de sa chanson engagée dans... vous savez quoi) avec Steve Fiset, lui aussi de Québec. Mine de rien, Geneviève Mercier et Yves Corbeil font aussi leur entrée. Arrive Jacques « Boubou » Boulanger très fier de sa gentille Natalie Opariek... ils ne font que passer. Alors, sans trop savoir pourquoi, Michel Pilon fait son apparition. Il accompagne une finaliste, la plus jeune, la plus petite... (ça ne fait rien Michel!) mais non la moindre : Louise Savard. »

En relisant son texte aujourd'hui, je comprends mieux le journaliste. Il voulait rendre l'atmosphère qui était faite passablement de nervosité pour ses débutantes dans le grand monde. Pour les artistes qui les escortaient, il s'agissait de jouer les « jeunes premiers » tout frais... pour rester dans la note.

Le mercredi suivant, j'étais l'invité au nouveau disco-

club Baldaquin de la rue Saint-François-Xavier dans le Vieux-Montréal. Grâce au chef Maxime et au gérant Jacques Martineau, nous avons passé une excellente soirée d'inauguration. Le « nous » tient pour Ginette Collin et moi.

Les efforts coordonnés du maire de ma ville natale et de l'organisateur du Salon de la femme de Québec allaient bientôt me réserver l'une des plus grandes émotions de ma carrière. Peut-être direz-vous que je vis souvent de vives émotions, mais cette journée de fête civique à Thetford Mines cachait des surprises bien agréables pour « l'enfant du pays ».

Quand on m'a demandé de réserver le samedi 17 juin pour une fête dans la capitale de l'amiante, j'étais loin de me douter de l'ampleur que devait prendre l'allure des événements.

« Sois disponible de midi à minuit, les gens de la place aimeraient bien avoir l'occasion de jaser avec toi un peu. Quand tu viens à Thetford, on t'appelle le courant d'air... Comme le bonheur, tu ne fais que passer... »

C'est un peu en ces termes que les amis organisateurs m'avaient sensibilisé à la journée du 17 juin. Lorsqu'on m'a remis le programme de la fête, j'ai constaté qu'on s'était un peu « éjarré » comme on dit dans la Beauce. Dès le début de l'après-midi, une parade me promenait de par les rues de la ville, cette ville de mon enfance, de mes premières sorties, de mes premiers amis, de mes premiers chagrins, de mes premières chansons. Comme il faisait beau, contrairement aux prévisions de la météo, nous avons fait la parade, Michèle Richard et moi, sur le toit d'une voiture. Deux fanfares fournissaient la musique : l'Harmonie et les Cadets.

Les organisateurs s'étaient tracé comme ligne de conduite de monter une fête centrée plus sur l'amitié que sur la gloire. L'idée était excellente et l'ensemble des manifestations demeura dans ce ton. Lors de la réception à l'Hôtel de ville, Son Honneur le maire Louis-Philippe Boucher a parlé dans le même sens. Les autorités de la ville m'ont remis des cadeaux princiers : boutons de manchettes en or, des appui-livres taillés dans un bloc d'amiante. Seul le Premier Ministre Trudeau en avait reçu de semblables avant moi. Quel

honneur! J'ai signé le Livre d'or pour la troisième fois. Un hommage a aussi été rendu à mes parents; des fleurs pour ma mère qui nageait dans l'euphorie totale.

Le soir, le spectacle anniversaire a été présenté devant 3 500 personnes. Plusieurs amis artistes étaient de la distribution. Depuis le Père Gédéon jusqu'au jeune Michel Pilon, il y avait de la variété en passant par Julie Arel et Guy Boucher. L'ex-annonceur de CKAC Georges Whellan qui faisait alors carrière à la télévision de Sherbrooke agit comme présentateur. Entre les numéros qu'il annonçait, il trouvait le tour de placer des « hauts faits d'armes » de ma carrière. Au nombre des artistes invités, je crois que c'est Muriel Millard qui a remporté le plus de succès personnel. Elle m'a confié avoir été très émue de l'ovation qui a marqué son entrée en scène.

Michèle Richard a connu aussi le délire de ses admirateurs. C'est une grande professionnelle que les gens de Thetford ont applaudie ce soir-là, eux qui l'avaient vue des centaines de fois comme « petite fille de Ti-Blanc » à la télévision. Mon trio préféré, Los Tres Compadres, a ajouté une belle teinte exotique à la fête avec ses costumes colorés et ses mélodies de soleil.

Mon frère André Roc m'a précédé dans le spectacle et lui aussi a bien réalisé que les gens de notre ville natale l'aimaient beaucoup. André a présenté des numéros de classe et l'on sentait bien son professionnalisme. Il était tard dans la nuit lorsque j'ai pris l'affiche. Un journaliste du *Progrès de Thetford*, dans son compte rendu, m'a rendu un hommage qui voile à peine son enthousiasme.

« Plein de charme, particulièrement en voix, et toujours fidèle à lui-même, Michel Louvain choisit d'interpréter ses succès actuels et un pot-pourri de ses anciens « hits » avec beaucoup de goût. Son magnétisme jugé irrésistible, il y a une quinzaine d'années, ne semble pas avoir perdu de sa force. Le chanteur n'a pas besoin de faire beaucoup de gestes pour susciter la réaction du public. Sa voix douce et chaude, son physique agréable, ses chansons langoureuses font mouche à tout coup dans le cœur des dames d'un certain âge et même celui des plus jeunes... »

Un peu plus loin, le journaliste touchait un point qui m'a fait plaisir lorsqu'il disait qu'en quinze ans, le changement majeur de Michel Louvain, c'est qu'il soit resté tel qu'il était au tout début. Il poursuivait : « C'est quand même un exploit que d'avoir traversé autant de bouleversements et d'être toujours resté chef de file. La rage psychédélique, le rock et la mort des cabarets n'ont pas réussi à ternir la popularité du chanteur de charme typiquement québécois qu'il était devenu. Michel Louvain est un pilier de la chanson sentimentale au Québec et il durera aussi longtemps qu'il le voudra car son public ne se dément pas... on l'a vu samedi soir dernier ».

J'avoue humblement que je suis bien fier de cette fidélité indéfectible d'un public qui n'a pas cessé de grandir avec les années. J'additionne les générations; les dames qui écoutaient mes premiers disques sont devenues grands-mères et ça continue. C'est merveilleux d'avoir une si grande famille!

Au cours de cette journée exceptionnelle dans ma vie, la présence d'un homme est presque passée inaperçue. Une photo à l'Hôtel de ville, une mention dans un discours, puis c'est tout. Je veux parler de mon ami Saint-Georges Côté qui avait fait le voyage de Québec pour être présent à côté du « maigrichon » qu'il avait lancé il y a quinze ans. Saint-Georges Côté avait posé envers moi un geste très gratuit lorsqu'on s'est connu en 1958. Il m'avait entendu chanter, il croyait que « ça ferait très Québec » d'avoir un visage nouveau à l'écran et il m'avait invité. Pour moi, ce fut le grand début. Sans cette performance du 3 mai 58, ça m'aurait pris combien d'années pour réussir à sortir de l'anonymat? Il m'arrive encore aujourd'hui de me poser la même question et toujours, aucune réponse ne me surgit au cerveau. Sur le plan carrière, Saint-Georges est un nom que je garderai éternellement au chapitre de la gratitude. Lorsqu'il est décédé, je l'ai appris sur le tard, il était déjà parti pour le voyage à sens unique. Je suis certain que là-haut, il a fait découvrir à saint Pierre des voix qui attendaient leur « jour » depuis deux éternités. Saint-Georges Côté, c'est plus qu'un homme pour moi, c'est le tremplin de ma carrière.

Pendant tout ce temps à Montréal, de mauvaises plumes

avaient sali du papier : Louvain se fait fêter et il n'aura pas la gratitude de dire merci à son public au Gala Méritas qui aura lieu le même soir que sa fête. C'était faux. Le Gala eut lieu le 25 juin et j'étais là lorsque la grande petite Janine Sutto devint notre Miss Télévision. Yvan Ducharme dorait son blason avec le titre de Monsieur Télévision tandis que les découvertes de l'année Claudine Chatel et Jacques Salvail faisaient tourner toutes les têtes.

C'est avec beaucoup de plaisir et de satisfaction que j'ai présenté le Méritas pour la meilleure production de variétés à Tex Lecor et Claude Taillefer *Sous mon toit*. Ma première Reine Béatrice Picard occupait le podium avec moi. Que de moments historiques pour moi ! C'est une autre soirée qui s'est terminée avec le réveil des poules. D'aucuns avaient pris la direction du Musée d'art contemporain pour fêter. Moi, j'étais dans la bande qui avait opté pour la discothèque Baldaquin. J'étais en pays de connaissance puisque j'avais inauguré ce club quelques semaines auparavant.

La semaine suivante se vit à un rythme diabolique : j'inaugure le jeudi 29 juin ma troisième boutique de fleurs. Cette fois, je ne suis pas parmi les invités, c'est moi qui invite... les préparations sont plus longues. La boutique est installée au 1412, boulevard de Montarville à Saint-Bruno et notre objectif est de servir la Rive-Sud de Montréal. Une femme sensationnelle occupe le poste de gérante : Rosette Donnini. Lors du cocktail d'inauguration, je reçois des fleurs... qui ne viennent pas de chez moi. Quel culot !

Les cérémonies terminées, je passe à la maison ramasser ma musique en feuilles, quelques costumes de scène, deux costumes de bain et « houp la frontière » américaine et je mets le cap sur Wildwood au New Jersey. Les répétitions avec l'orchestre, les éclairages, l'installation à l'hôtel et voici déjà le premier spectacle au Rainbow Club. À cet endroit de villégiature, Pierre Lalonde fait figure de pionnier comme le Père Marquette sur le Mississipi... En 1966, Lalonde y avait chanté et depuis, il y était retourné souvent. Nous marchions dans sa trace. J'occupais la scène du Rainbow du 1er au 10 juillet, puis plusieurs artistes de chez nous suivaient, dont

Steve Fiset qui avait comme présentateur notre nouveau Monsieur Télévision Yvan Ducharme.

Cette première expérience au Rainbow se classe parmi mon album de bons souvenirs américains. Je travaillais tous les soirs, mais le jour Monsieur Soleil s'occupait de ma dolce vita. J'ajoute aussi que j'ai posé sur cette plage plus souvent que tous les culturistes réunis pour le concours de Monsieur Amérique à Atlantic City, située à quelques milles d'ici... En vacances, les gens du Québec adorent se retrouver ensemble pour discuter, boire et s'amuser. Lorsqu'ils découvrent où vous «crêchez» sur la plage, chaque jour vous êtes assailli pour des séances de pose ou d'autographes... Et pourquoi pas? Quand vous êtes du métier, vous appartenez aux gens, ils vous le rendent bien.

Dès mon retour à Montréal, mon agent Pierre Brousseau m'informe que mes services sont réclamés pour deux autres semaines «au bord de la mer». Impossible d'y retourner, je suis «booké» jusqu'au 10 septembre sans interruption. Ça sera pour l'an prochain... si Dieu nous prête vie!

À cette raison, j'ajoute ma fête... qui sera soulignée le samedi 15 juillet. Et puis il y a CKLM qui m'a promis une «Journée Michel Louvain» si j'accepte de passer quelques heures sur la Plaza Saint-Hubert au car de reportage de la station. Les journaux ont rapporté que 5 000 personnes étaient venues me voir à cette occasion. À la radio, tous mes disques y passaient et sur la Plaza, je distribuais des bouquets de corsage aux dames. De midi à trois heures, les animateurs Jacques Marchand et Robert Arcand m'ont littéralement gâté en ondes: les interviews, la musique, les commentaires, les invitations... C'était un feu roulant animé et attisé avec bonne humeur.

Immédiatement après ce bain de foule, je prends la direction de Ville Mercier pour mettre une dernière main aux préparatifs du garden-party de ce soir. Son Honneur le maire Richard Sutterlin a confirmé sa présence ainsi que des dizaines d'amis. Le temps s'annonce fort menaçant mais, après l'orage de l'après-midi, il semble bien que le reste de la journée sera épargné. Du moins, on l'espérait... Cet anni-

versaire, mon 35e, a été ponctué d'incidents qui varient du grandiose au déroutant. En fin d'après-midi, les premiers invités se pointent. Ils seront plus de 200 autour de la piscine dans quelques instants et la fête promet d'être des plus joyeuses.

Pour créer un peu d'ambiance exotique puisque nous attendons la visite du consul du Mexique, un énorme sombrero en fleurs flotte au centre de la piscine. Il a été confectionné par mes artistes avec des centaines d'œillets roses et rouges. À l'entrée du jardin, un «15» en fleurs rappelle aussi l'anniversaire de ma vie de chanteur.

La belle Michèle Richard nous arrive avec une autre toilette qui fera loucher tous les hommes du party. C'est un costume de sultan... qui n'avait rien d'insultant. On y voyait merveilleusement sa nouvelle taille de guêpe. Michèle a ce don de reprendre la taille qu'elle veut, au moment où elle le désire. Muriel Millard porte une de ses vaporeuses robes de soirée qui flottait dans la brise du couchant. Mariette Lévesque était ravissante de même que Danielle Bachand et plusieurs autres. Des amis de la carrière étaient au rendez-vous : Serge Laprade, Pierre Brousseau, Guy Boucher, etc...

La pianiste Denise Cloutier et ses musiciens sont en place et je remercie les gens avec un petit tour de chant. On croit que j'ai orchestré un feu d'artifices pour accompagner mon numéro. Hélas non, ce sont les éclairs qui barbouillent le soir d'été... puis les nuages crèvent et c'est la flotte. Nous rentrons les tables du buffet qui sont déjà détrempées. La pluie a frappé sans crier gare. La fête continue de plus belle à l'intérieur et la discussion tourne autour des «actes de Dieu» qui ne sont imputables à... personne! Quelqu'un qui nous avait déjà laissé le «bonsoir et merci», nous revient avec cette phrase désormais célèbre : «Nous avons dansé sous un ciel menaçant, mangé sous la pluie et resté dans la boue...»

En effet, le terrain de stationnement où plusieurs douzaines de voitures sont garées, est détrempé et de nombreuses autos s'y sont enlisées. La dépanneuse de M. Aubin a besogné dur cette nuit-là... sans enlever la gaieté dans cette fête marquée par quelques «actes de Dieu».

Alors que le jour se lève déjà sur Ville Mercier, moi je

m'endors en pensant à quelques « messages » que des invités m'ont passés au cours de la réception.

« En changeant de compagnie de disques, le succès est plus certain. Trans-World s'est moqué de toi depuis un an... »

« Je te vois très bien dans le cinéma. N'attends pas trop tard. Tu dépasses 35 ans... »

« Bonne nuit Louvain. Repose-toi bien. À ton âge, ça prend plus de repos! »

Le lendemain redevenait une journée comme les autres, où il faut se faire violence un peu pour aller travailler et reprendre le boulot. À Saint-Gabriel, au Manoir de Brucy, au Domaine de la Picardie, et l'été passe trop vite.

Avec son *Émission impossible*, CKVL attire l'attention du milieu artistique. Dirigée par le trio Hélène Fontayne, Jacques Matti et André Robert, l'émission présente un artiste qui offre à l'encan un objet personnel. Au prix de vente, la station ajoute le double qui est versé à des œuvres de charité. J'y vends un magnifique chandail qui pourra à lui seul, réchauffer toute une famille.

Même si l'horaire est chargé, je prends le temps de vivre et de m'amuser. À l'invitation de la journaliste Carmen Montessuit qui a fondé la Confrérie des Cancers avec Claude Girardin et Georges Seltzer, je participe à la deuxième réception de l'Ordre. À la discothèque « Le marquis de Sade », nous sommes quatre cancers à être intronisés : Renée Martel, Guy Boucher, le plus bel homme du Québec, Guy Parent et moi-même. On nous remet notre signe du zodiaque signé de l'artisan Marcel Bronsard. Le professeur Henri Gazon s'acharne à répéter à Renée que Guy « ce n'est pas l'homme qu'il lui fallait »... On s'amuse bien.

Mon juillet se termine avec une participation à *Bonne soirée* à CFTM, le dimanche soir 30 juillet. Je travaille avec Clairette, Isabelle Pierre et quelques autres, le tout présenté par Réal Giguère.

Les journaux m'apportent des nouvelles moins bonnes au sujet de ma petite Johanne. Toute une tempête se déchaîne autour d'elle, de son dernier disque, de son gérant Maurice Collin. Récemment, plus de 6 000 personnes assistaient au stade de baseball de Québec au lancement de son

disque *Une maman et Popsy*. Elle a été proclamée mascotte officielle des Carnavals de Québec, le club local.

Certains journalistes reprochaient au gérant Maurice Collin d'avoir négligé Montréal dans la promotion de la carrière de la petite merveille et de n'avoir dépensé que 350 \$ pour la réalisation du deuxième 45 tours de Johanne. En fait, les frères Collin soutenaient qu'ils avaient investi 67 000 \$ sur la jeune chanteuse. De tels débats publics ne sont jamais de nature à aider la publicité. Au contraire, ils marquent un direct au cœur de tout agent de promotion et annonce souvent le commencement de la fin! En lisant ces lignes, ça m'a fait de la peine. Pauvre petite, elle est bien loin de ses quinze ans de carrière.

À Montréal, la vie du «jet set» connaît une autre inauguration. L'homme d'affaires Lucien Jutras, celui dont la publicité disait : «Ne jetez pas vos vieux meubles, faites-les rembourrer», vient de décider de «rembourrer» les gens eux-mêmes en ouvrant une salle à dîner au 1160, Sherbrooke est, sous la raison sociale «Le ranch à Willie». L'ouverture a vu la rencontre d'artistes et d'hommes d'affaires, depuis Me Frank Shoofey jusqu'au moyen Gérard Vermette qui portait en sus de sa taille le surnom de «gogo punch». Maurice Côté du *Journal de Montréal* côtoyait Claude Poirier, l'as-reporter, Léo Rivest, Émile Genest, Ben Nadeau de Loto-Québec. Sur le plan métier, la musique de cette nouvelle boîte était confiée à mes amis Margot Lefebvre et Rod Tremblay. Comme à chaque inauguration, on souhaite bonne chance au nouveau propriétaire, trois petits tours... et puis on s'en va.

Parlant de «petits tours», il faut vous dire qu'une rumeur vient de se confirmer dans mon cas. Je suis de la distribution du film québécois *Le p'tit vient vite* et les premiers tours de manivelle sont commencés à Montréal et nous sommes à la mi-août. Sur un scénario écrit par Yvon Deschamps, cette production québécoise de Mojack Films est réalisée par Louis-Georges Carrier. L'histoire est classique et bien de chez nous : il faut cacher une grossesse trop avancée. Mariée sur le tard, Denise Filiatrault accouchera avant les «neufs mois réglementaires» à nos traditions...

Deschamps y a incorporé le « bon boss » et la « job steady ». Moi, je suis un des prétendants de Carmen Ladouceur, notre Denise nationale. Une pléiade de vedettes de chez nous sont de la distribution : Janine Sutto, Hélène Loiselle, Denis Drouin, Juliette Huot, René Caron, Juliette Pétrie, Marcel Gamache, Fernand Gignac, Guy Boucher, Robert Demonigny et l'artiste de renommée internationale Magali Noël qui devient une infirmière fraîchement débarquée qui ne comprend pas un traître mot de notre « joual ». Les périodes de tournage ont été marquées par des scènes impossibles, des situations hilarantes. On s'est amusé ferme, croyez-moi.

En tournant les séquences avec Denise, je pensais à ma naissance à moi. Si, dans le film, le p'tit vient vite, dans mon cas, ça n'a pas été la même grossesse : ma mère m'avait porté plus de dix mois... Le p'tit se faisait attendre. Sauf pour quelques scènes extérieures, l'ensemble du film a été tourné dans le studio F de Télé-Métropole sur vidéo. Ce procédé a fait économiser près de 100 000 \$ aux producteurs. Il permettait aussi de sortir le film rapidement pendant que « le fer est chaud »... Cette production n'a mérité à personne une barge d'Oscars, mais elle nous a donné l'opportunité de toucher le cinéma... sans trop de risques tout en couchant à la maison tous les soirs ! La sortie du film : le milieu d'octobre si tout fonctionne normalement. Nous y reviendrons.

Je laisse de côté pour un moment « la vie d'artiste » pour m'occuper un peu de mes affaires. Nous sommes à la mi-août et depuis un an rien n'arrive pour moi du côté disque et pourtant, je suis lié à la compagnie Trans-World depuis le 13 août de l'an dernier. Si j'ai bonne souvenance, à l'intérieur de la même année, on devait produire un disque microsillon et un « 45 tours » en anglais. Mais c'est le néant pur et simple de ce côté-là. C'est un jeune et brillant avocat qui prend en main cette affaire. Il s'agit de Me Pierre Morneau qu'on dit être le fils spirituel de Me Raymond Daoust, le criminaliste célèbre. Le contrat a été résilié à l'aube du 14 août et je redevenais libre comme l'air. La première proposition sur ma table de travail : un contrat de Ciné, l'étiquette de Pierre Brousseau. Nous enregistrons dans les studios de RCA à Montréal *Il est trop tard maintenant*, un texte traduit de *Who's sorry now*, le

succès de Connie Francis. Le disque présente une face française et l'autre en anglais. L'avenir nous dira si la formule était heureuse.

Du côté de Radio-Canada, deux bonnes nouvelles nous arrivent. On reprend à l'écran le *Viva Mexico, Viva Canada* le dimanche 20 août puis on parle déjà d'un grand spectacle que produira Maurice Dubois pour les vingt ans de la télévision canadienne. Deux noms sont mentionnés pour faire partie de la distribution: le jeune René Simard et le « moins jeune » Louvain dans un décor d'un super-club des autographes. Le projet doit passer en ondes aux environs de Noël alors qu'on avoue qu'il « n'y a rien de bon à l'écran ».

Mon expérience de la « Journée Michel Louvain » le 15 juillet dernier à CKLM semble vouloir me rapporter des dividendes intéressants. Voilà qu'on me propose une émission dans la nouvelle programmation d'automne de cette station. Le tout Montréal artistique assiste à la conférence de presse du mardi 29 août à l'Hôtel Lasalle pour connaître les futures « voix » de la station: Lise Payette, André Daveluy, Edith Serei, Me Frank Shoofey, René Homier-Roy, Jean-Claude Lord et Michel Louvain. CKLM veut faire peau neuve et le président Roger Beaulu laisse au nouveau directeur des programmes, Serge Laprade, le champ libre pour réaliser ses objectifs. Aux noms déjà cités, il y aura les autres piliers de la maison: Roger Lebel, Mario Verdon, Yves Corbeil, Jean-Guy Moreau, Robert Arcand, Jacques Marchand, Robert Steingue, Jacques Beauchamp, Gerry Trudel et une armée d'autres personnages chevronnés. Nous entrons tous en ondes le lundi 4 septembre. Nous serons sur le « piton ».

Septembre me réserve à nouveau des émotions de toutes les saveurs. La sortie de mon premier disque sous étiquette Ciné n'est pas saluée avec un délire démentiel... Bien au contraire, les réticences sont très nombreuses. Dans *Photo-Journal*, on a écrit: « Il faudra toute l'éloquence et tout le savoir-faire dans tous les domaines de la publicité du confrère Pierre Brousseau pour vendre ce pauvre 45 tours dont il est responsable. Non ce disque ne nous offre pas du bon Michel Louvain, sa production est pitoyable tant par sa

qualité sonore que par son style qui date beaucoup. Quant au choix de cette vieille chanson de Connie Francis en français et en anglais, il n'est pas très très heureux. Nous sommes de ceux qui croient encore beaucoup aux chances de Michel Louvain, même en 1972 mais nous pensons qu'il était trop bien servi par Yvan Dufresne pour le laisser se retrouver dans des mains beaucoup moins expertes et surtout au flair beaucoup moins aiguisé.»

Cette critique a été, si je me souviens bien, la seule qui ait souligné la sortie du disque. Il fallait bien se rendre à l'évidence, les hautes places du palmarès ne porteraient probablement pas aux nues les accords de cette chanson dont le titre me laissait bien perplexe... *Il est trop tard maintenant...*

Quand rien ne fonctionne, il ne faut pas s'acharner. Je crois qu'il est mieux de jeter son dévolu ailleurs... Je me lance dans l'équitation. Les bêtes sont moins «bêtes» qu'on ne l'imagine. Le dimanche 24 septembre, je suis à un concours équestre à la Ferme Ducharme de Chambly. Pour encourager les jeunes, j'offre même deux trophées à la classe des juniors. Michel Desrochers et Léo Rivest complètent le trio de cow-boys avec moi. Nous nous en donnons à cœur joie. L'organisateur du Rodéo, Guy Provost, photographe du *Journal des Vedettes*, était secondé, par une belle équipe et par la Brasserie Molson comme commanditaire.

Le lendemain, je revenais les pieds bien sur terre, avant de m'envoler pour la Grèce. Ce n'est pas ma carrière de chanteur qui me poussait vers la Grèce mais mon métier de «mannequin professionnel»... Depuis que je participe à des défilés de modes, j'ai attiré certains regards approbateurs, sans doute, et me voici maintenant un expert! Pourquoi pas?

En janvier prochain, nous lancerons la mode grecque lors d'une semaine de manifestations culturelles et commerciales à l'Hôtel Bonaventure. Les armateurs de la Greek Line, les gens de la ligne aérienne Olympic et les représentants de l'Ambassade et du consulat de Grèce à Montréal sont les promoteurs de ces événements. Pour les fins publicitaires et aussi sur le plan purement pratique, il nous faut aller sur place pour les essayages. «Bel adon»... qu'on dit par chez

nous. L'automne est déjà froid au Canada et j'ai un goût fou de bronzer encore un peu avant l'arrivée de l'hiver.

Le tout Montréal artistique et journalistique avait été convoqué à un cocktail à l'Hôtel Berkeley pour souligner notre départ. D'autres détails importants sont confiés aux journalistes. Personnellement, j'apprends encore des choses à cette conférence de presse. Les défilés de modes auront lieu le 24 janvier au Bonaventure de Montréal et le lendemain au Château Frontenac de Québec « sous le haut patronage de l'Ambassade Royale de la Grèce avec le concours du Conseil hellénique de la mode et de la compagnie de navigation Greek Line et d'Olympic Airways ». Le président de ces soirées mondaines est M. Jean Riscalla. Nous présenterons les plus grandes collections des plus célèbres couturiers helléniques : Nikos et Takis, Yannis Travassaros, Athanasides, Tzvani, Calbari et Calypso. Je serais un parfait menteur si je vous faisais croire que je cite ces noms de mémoire. Il m'a fallu fouiller dans des notes de voyage jaunies par le temps.

Je faisais le voyage avec la journaliste Carmen Montessuit et la coordonnatrice de mode Gisèle Jean qui a tout arrangé. Après la réception au Berkely, un autre petit cocktail m'attendait à la maison. Pour une fois, Danièle Dorice était sur place avant moi... Au retour, panne sèche. Pendant que Carmen surveille l'auto, je pars à pied à la recherche d'essence avec un bidon « d'infortune ». Malgré ces avatars, nous arrivons à temps à l'aéroport et nous serons à Noël en même temps que tout le monde ! Danielle Ouimet nous attend à l'aérogare pour un dernier baiser d'au revoir.

Après une envolée transatlantique sans histoire, nous nous posons en douceur à Athènes. Et pourtant, nous étions particulièrement lourds. Tout au long de la traversée, nous avons été traités comme des rois. Au premier menu, champagne, caviar, saumon, langouste et châteaubriand. « Un petit peu de tout » aurait dit ma grand-mère. C'est ce que j'ai fait... quelques fois.

À l'aéroport d'Athènes, photographes et journalistes nous attendaient ainsi que l'attaché commercial de la Grèce au Canada, M. Constantin Haratsaris et le directeur de la

revue *Hellenic Fashion*, M. Georges Koutsoumbelis. Durant notre séjour, ils agiront en cicérones dévoués et fort savants.

Après notre installation à l'hôtel, histoire de prendre le pouls de la ville, nous descendons dans la rue comme de vrais touristes. À quelques mètres de notre hôtel, une dame m'interpelle et me demande un autographe! C'était une Montréalaise en vacances en Grèce. Que c'est difficile de voyager incognito! On m'a taquiné souvent durant le voyage à ce sujet.

Notre Gisèle avait voyagé avec Air France. La voilà qui nous arrive avec du retard et sans bagages. Durant l'escale à Paris, les valises étaient restées sur le sol français. C'est poétique, mais ça commence mal un voyage. Ou plutôt, voilà une occasion en or pour acheter une nouvelle robe de soirée.

Nos hôtes nous amènent dans un chic restaurant du Pirée pour le souper. Gisèle en profite pour « inaugurer » sa nouvelle robe... Au cours du repas, la discussion se promène du régime des colonels jusqu'à l'avortement et la liberté de la femme. Nous terminons la soirée dans une petite boîte typique du pays avec les chants et les danses traditionnels. À l'hôtel, je n'ai pas eu à me faire bercer pour m'endormir.

Je me lève à l'heure de la sieste. Les rues sont désertes comme à Val-Jalbert en automne. Ce matin, les filles ont assisté à des défilés de modes, et il y en a un autre à 17 heures. Moi, je joue le touriste connaisseur qui photographie les ruines avec les bons effets de lumière, les angles recherchés, tout le « kit » quoi. Une fois de plus, quelqu'un m'appelle par mon nom dans la rue. Ça devient une habitude? Les blagues sur le sujet ne tariront pas. Après le souper, nous assistons à une grande manifestation populaire. Je croyais au début que le régime venait d'être renversé... mais c'était la victoire du club national de soccer sur l'Italie. La foule fêtait dans les rues.

Je pourrais vous raconter mille et une aventures survenues en sol grec, mais je me contente de vous dire la sensation que j'ai éprouvée en gravissant les hauteurs de l'Acropole, cette citadelle de l'ancienne Athènes, chef-d'œuvre d'architecture. Dans ces ruines, on revit l'histoire des civilisations et de la démocratie. Et dire qu'aujourd'hui,

en bas de cette colline, la liberté n'est plus ce qu'elle était. C'est dommage, mais le soleil brille toujours et l'espoir est une flamme qui est difficile à éteindre. Heureusement!

Après les ruines antiques, je découvre les plages merveilleuses, le sable fin, le soleil de feu et la musique ensorcelante de la mer Égée...

Je reviens au pays la veille du lancement de notre film *Le p'tit vient vite* dans quinze cinémas du Québec simultanément. Je n'ai pu assister à la conférence de presse qui marquait la première du film. On m'a rapporté que cette rencontre d'information avait été «troublée» par l'arrivée de deux agents de la moralité. Il s'agissait en fait d'un truc publicitaire monté pour surprendre les invités.

J'apprenais aussi que notre *Viva Mexico* venait d'être acheté par la SSR (Télévision de la Suisse romande) et par la RTB (Radio-télévision belge). Les téléspectateurs français l'avaient vu grâce aux antennes de l'ORTF. Notre «spectacoleur» suivait donc la trace de l'émission *Quelle famille* qui a connu du succès auprès des téléspectateurs français, belges et suisses.

Durant mon absence également, le propriétaire du Café de l'Est, M. Dominique Mandanice s'est porté acquéreur de 50% des actions des Disques Ciné, la compagnie qui détenait les contrats d'enregistrement de Jacques Boulanger, Dominique Michel, Mariette Lévesque, Michel Pascal et de mon pianiste-arrangeur-orchestrateur Maurice Baril. Qui vivra, verra! Mes débuts avec cette compagnie n'ont pas été fulgurants. J'attends la suite.

Avec «ma» Johanne, je suis chez Boubou le premier novembre, puis le mardi 7, je participe aux célébrations du 26e anniversaire de CKVL, Verdun. Jack Tietolman fait les choses en grand. Les vedettes sont nombreuses au Salon Renaissance de la Place Westmount où se tient le party d'anniversaire. Même Georges Guétary et Paul Dupuis sont de la fête. Ce dernier pourtant n'est pas reconnu pour être des plus mondains.

Dans le carnet de la société artistique, un rendez-vous qu'aucune vedette ne doit manquer, c'est la présentation des nouvelles boîtes à musique — les juke-boxes — par la maison

Trans-Canada — Laniel Canada. MM. Gaétan Laniel et Jean-Paul Rickner sont nos hôtes. Au nombre des autres invités, il y a les principaux concessionnaires de musique au Québec. Ne pas assister à cette présentation, c'est comme aller à Rome et refuser d'être reçu par le Pape! Vous voyez le genre? Ces boîtes à musique diffusent à des milliers de copies tous nos disques à travers la province. Même dans l'humble gargote, vous retrouvez ces «guiboux» avec les succès du jour. Une partie importante de mes succès est attachée à ce mode de diffusion et je ne l'ai jamais négligée.

Le mardi à 9h au Canal 10, *Vedettes-Vérité*. Nous sommes le 21 novembre. Je tremble de tous mes membres. Je n'ai jamais aimé ce genre d'émissions où n'importe qui peut vous poser, dans l'anonymat le plus complet, au bout du fil, la question la plus stupide. J'ai toujours refusé d'y participer et me voici ce soir, dans le studio avec Jacques Matti et Françoise Faucher. Au dernier vivant les biens, on entre en ondes! Madame d'abord, c'est Françoise qui est sur la sellette. Toute calme, elle répond longuement citant à l'occasion des auteurs. C'est une femme de tête avant tout, une grande dame de théâtre. Elle ne se laisse pas émouvoir par les questions qui pleuvent.

À mon tour de jouer! Je porte le col roulé, je suis en tenue sport. Contrairement à ma collègue, j'entre dans les détails de ma vie, la fortune que j'ai dépensée en futilités, les pires souvenirs de ma carrière lorsque j'ai chanté à Paris, les cadeaux que j'ai reçus et que je conserverai jusque dans la mort... Ce fut une belle expérience, cette émission qui me faisait si peur.

Pour la dixième année consécutive, l'Association des pompiers de Montréal tiendra son Gala des orphelins. La date choisie : le dimanche 17 décembre aux Galeries d'Anjou et au Centre Maisonneuve. Paolo Noël et Boubou en seront les animateurs. Comme je le fais depuis la fondation, je suis au rendez-vous de l'amitié pour tous ces petits sans parents. Les manchettes diront que Louvain, Tex et Patof ont volé le show au Gala... Moi je répète que c'est l'amitié, la tendresse et le dévouement qui ont triomphé une fois de plus. La participation des jeunes est spontanée et tellement chaude. Ils

m'ont bien secondé dans les interprétations de *Kasatschock* et *Kalinka*. Le chef d'orchestre Léon Bernier devait bien tenir les cordons de sa formation pour éviter que le toit du Centre Maisonneuve ne vole en l'air...

Mon année 1972 se termine avec ma participation au gala du 20^e anniversaire de la télévision de Radio-Canada, diffusé dans le cadre des *Beaux dimanches*. J'ai lu quelque part que l'administrateur de l'émission avait fait signer 749 contrats pour un cachet global qui dépassait 100 000 \$. Le *20 ans déjà* a été un sommet dans les productions signées Maurice Dubois. Tous les grands noms de notre métier étaient de la distribution: de Jean Rafa jusqu'au petit Simard. Je me souviens de ces longues et si joyeuses répétitions avec Jacques Normand, Donald Lautrec, Jean-Louis Roux, Pierre Létourneau, Henri Bergeron, Gilles Pellerin, Martin Lajeunesse, Lucille Dumont, Claire Gagnier et le père Louvain... évidemment. Durant trois heures, ce grand show a fait revivre les dates importantes de l'histoire de notre télévision nationale: depuis les débuts et dans tous les domaines. Quand je serai vieux, ces souvenirs viendront meubler ma solitude et ensoleiller ma retraite! Qui dit mieux?

Chapitre 39

Un grand retour... sans avoir quitté

Ce que la vie est drôlement faite! Il suffit de produire un microsillon pour qu'on annonce votre grand retour. Mais je n'ai jamais quitté! D'ailleurs, comment quitter une carrière après quinze ans? C'est impossible, c'est accroché à vous comme la peau du dos.

En 1972, j'ai travaillé fort mais le succès n'a pas couronné tous mes efforts. Il faut bien laisser une partie du gâteau aux autres. C'est ordinairement ce qu'on dit quand on ne peut pas prendre tout le gâteau! Je suis arrivé à Noël en même temps que tout le monde, mais complètement crevé. J'ai travaillé jusqu'au soir de la messe de minuit dans mes boutiques de fleurs. Ça fonctionnait au pluriel.

Début de janvier 1973: dès le lendemain du Jour de l'An, et pour une semaine, je fais *Madame est servie*. C'est un excellent moyen de sortir de la maison et d'éviter les excès de table... si dommageables pour le tour de taille. N'oubliez pas que les vêtements grecs que je présenterai à la fin du mois ne sont pas extensibles...

J'ai tout un long-jeu à compléter et les délais sont relativement courts puisque le 13 janvier, je dois déjà être à New York depuis la veille pour m'embarquer à bord du S.S.

Olympia de la Greek Line en direction des mers du Sud. Encore une fois? Pourtant vrai! La marseillaise Danielle Oderra fait la même croisière et donnera aussi des spectacles pour les vacanciers. Ces joyeux passagers sont, entre autres, une délégation de 600 coiffeurs pour dames de la province de Québec. Vous imaginez facilement les parties qui se sont organisées durant cette balade entre Haïti, Nassau et Kingston en Jamaïque. Mon pianiste Maurice Baril servait d'accompagnateur à nous deux. Pour Danielle Oderra, la sœur de la mère supérieure Clairette, il s'agissait d'un retour au spectacle après une éclipse assez longue. Elle a été adorable durant toute la croisière et ses apparitions en public ont toujours obtenu le succès escompté.

Pendant qu'on avait laissé notre « rafiote » au large de Kingston, nous sommes descendus à l'Hôtel Sheraton et c'est là que j'ai fait connaissance avec Joe Frazier, le fameux boxeur qui devait perdre sa couronne des poids lourds deux jours plus tard aux mains de George Foreman. Au moment de notre rencontre, il se disait confiant de l'emporter mais il avait le regard lointain et un peu mélancolique, un peu du genre *Jamaica Farewell*...

Le temps est bon et nous bronsons merveilleusement sous le soleil des Antilles. Chaque escale donne l'occasion de découvertes de la part des touristes québécois. C'est tout un spectacle de les voir revenir sur notre paquebot de 23 000 tonnes avec toute la camelote des boutiques « authentiques pour touristes seulement ». Des tam-tams haïtiens, des chemises multicolores de Jamaïque, des œuvres d'art des Bahamas, etc... Quelle pacotille!

Nous entrons au sud de Manhattan le 22 janvier et rapidement je regagne Montréal par avion. Le travail m'attend: terminer le microsillon, préparer la parade de mode grecque et penser à la quatrième boutique de fleurs que j'ai l'intention d'ouvrir à Place Dupuis. Lors d'une clinique de la Croix-Rouge, organisée au début de janvier par CKLM, où j'étais invité avec d'autres artistes, j'avais été impressionné par les possibilités multiples de ce centre commercial. J'y signe un bail qui prendra effet dans quelque temps.

Voici qu'arrive le mercredi 31 janvier. J'occupe trois

fonctions bien précises : hôte et maître de cérémonie, mannequin et commentateur, chanteur et danseur. Il aurait mieux fallu dire six « jobs » le même soir. J'oubliais deux autres aspects de mon travail : metteur en scène et décorateur ! Cette soirée était réellement « la mode grecque vue et présentée par Michel Louvain ». N'allez pas croire que j'étais seul pour monter tout ce spectacle, mais, à la vérité, je vous jure que j'y ai mis la main et de très près. Le tout Montréal élégant était sur place de même qu'une foule de personnalités comme les gens de l'Ambassade royale de Grèce, du Consulat de Montréal, de l'Institut hellénique de mode et son président Jean Tsoponelli et le célèbre mannequin Alexandra. Le spectacle a été un feu roulant éblouissant de charme et de surprise. Du complet le plus classique jusqu'au costume du père grec — comme dans la chanson de Georges Moustaki — j'ai défilé au pas de course pour finir la soirée en même temps que tout le monde.

Au lendemain de ces bonnes performances, j'étais toujours très anxieux de lire les commentaires et les critiques dans les journaux. Le succès nous avait souri.

Notre Boubou national, comme tous les humains, méritait bien ses vacances et Radio-Canada imagina une formule de remplacement originale. Durant le séjour de Jacques à Antigua, des artistes allaient faire « à la manière de Boubou ». Pour se partager la tâche, Jacques Lepage, Michel Desrochers, Jen Roger, Guy Boucher et moi, sommes demandés. Je prends la relève le jeudi 8 février. C'est le moment « officieux » de lancer mon plus récent microsillon *Ma vie, c'est l'amour*. J'ai « cassé » quelques chansons en public lors de ce *Boubou*. La réception du public m'a semblé bonne.

Autre clinique de donneurs de sang. Cette fois, dans le hall des studios de Télé-Métropole ce lundi 12 février. Nous sommes plusieurs à y participer. Lorsque les photographes sont passés sur les lieux, Dominique Michel avait réclamé les soins de son infirmier en chef Louvain, sous les regards amusés d'André Lawrence et Jacques-Charles Gilliot, mon ex-réalisateur de *Formi... formidable*. L'objectif de 650 chopines n'a pas été atteint : seulement 573 bouteilles... « Ça

n'a pas de bon... sang!» ont titré les journaux.

À Québec, c'est carnaval et selon la coutume maintenant «antique et solennelle», je m'y rends pour les célébrations. L'occasion m'est donnée d'assister au couronnement de la duchesse de Champlain, Diane Foisy, en présence du président de son duché, M. Léo Leduc. Que les gens de Québec ont le tour de se divertir.

Au retour du Carnaval, Molson et Ronald Corey m'invitent à lancer mon récent long-parcours à leur salon. La cérémonie bien arrosée a lieu le lundi 19 février. Le concepteur de mon album en profitait pour lancer trois autres disques le même jour: *Dis-moi pourquoi* de Daniel Richer, *Je suis revenue* de Danielle Pelletier et *Pour vivre ensemble* des Margeans.

Pour en revenir à mon disque, les orchestrations étaient signées Maurice Baril. Guy Rhéaume et Gaétan Desbiens étaient les ingénieurs du son dans les studios de RCA à Montréal. Je crois que j'ai reçu plus de félicitations pour la pochette du disque que pour les refrains. Les journaux n'avaient pas passé sous silence que plusieurs vedettes «d'autrefois» n'occupaient plus le palmarès. J'étais dans la même brochette que Donald Lautrec, Pierre Lalonde, Renée Claude, Ginette Reno et Isabelle Pierre. Mais pour ma part... je faisais un retour! Disait-on.

Mon ami Jean-Pierre Bertrand présentait son troisième Salon de la femme de Québec pour une période de six jours en avril. Lancé en 1971 avec 50 000 entrées, le Salon doublait ce chiffre cette année. Nous étions au Pavillon des congrès du Parc de l'Exposition et Mme Émilie Allaire agissait comme présidente d'honneur. Plusieurs autres artistes de Montréal figuraient au programme avec moi, comme Yolande Guérard, Karo, un jeune ténor de charme Mario Maltais et Michel Pilon qui a célébré ses 18 ans au Salon sous les projecteurs du canal 10 qui était venu tourner quelques scènes pour Télé-Métropole. Le chroniqueur André Robert animait un genre de *Toute la ville en parle* et voulait présenter des images du Salon aux téléspectateurs de la métropole.

Je présente aussi la mode masculine de la maison Realdo au salon Auto-sport de Québec et une jolie brune

m'escorte pour la circonstance; il s'agit de Judith Côté.

Durant le Salon de la Femme de Chicoutimi, deuxième édition, du 24 au 29 avril, je réponds à une invitation de la station CKRS de Jonquière pour une entrevue. À ma sortie du studio, des manifestants entourent ma voiture. Je quitte en vitesse... pour apprendre qu'il s'agissait de piqueteurs en grève depuis une centaine de jours. On m'avait bien caché le pot aux roses, sans quoi je n'aurais jamais mis les pieds dans cette station de radio en lock-out. Après un communiqué du syndicat, l'affaire resta lettre morte et personne ne m'en voulut par la suite. Du moins, je l'espère.

Dans mon journal intime, je note quelques faits divers qui sont survenus à cette époque. Entre autres, le dixième anniversaire de vie artistique du pianiste Jean Berthiaume qui tenait l'affiche au Motel Métropole du propriétaire Jacques Corbeil, l'ouverture de ma quatrième boutique de fleurs à Place Dupuis la semaine avant Pâques, l'invitation qu'on m'offre d'écrire ma vie. Ma réponse est claire: « Je ne suis pas intéressé. Quand je serai plus vieux, on verra bien... » Vous le voyez bien, il n'y a que les sots qui ne changent pas d'avis...

Comme je prépare mon été 73 et mes vacances en même temps, c'est toujours bien agréable de joindre les deux, je lance un concours pour me trouver des serveuses pour le Club Québec où je passerai l'été. Grâce à cette formule gratuite, le propriétaire de la boîte de Wilwood, M. Tony Vangeles s'est rendu à Montréal pour sélectionner huit de nos beautés québécoises et sept étudiants de l'Université McGill, qui agiront en qualité de barman.

Un peu après la Saint-Jean-Baptiste, je plie bagage et mets le cap sur l'Atlantique. Aux abords de Wildwood, ma surprise est grande. M. Vangeles a fait confectionner un immense panneau-réclame pour annoncer ma venue au Club Québec. Pas un visiteur ne pouvait le manquer! J'installe donc mes quartiers-généraux à l'angle 18^e avenue et Surf et c'est de là que je vais articuler ma stratégie de combat. Le *French Power* s'imposera en force à Wildwood ou bien mon nom est personne... comme dans le film. Depuis le maire de la place, S.H. Anthony Catanese, jusqu'au dernier Québé-

cois, on va prendre la douce habitude de passer quelques soirs par semaine à mon club. Après avoir embauché du personnel québécois, on vendra des produits québécois. Mes démarches aboutissent : on vend de la Molson, de la Labatt et des cigarettes Du Maurier. Les Québécois ne seront pas étrangers ici : ils sont chez eux. Et tous les soirs de l'été, du 29 juin au 5 août et peut-être jusqu'à la fête du travail, on va s'amuser ferme au Club Québec. Un spectacle de deux heures ne me faisait pas peur ; l'essentiel, les visiteurs étaient heureux et chantaient en chœur les succès de Louvain.

Un jeudi soir, ça fonctionnait rondement jusqu'au moment où tout le personnel s'arrête et s'apprête à envahir la scène. Je me suis dit : les Québécois apportent ici une vieille tradition de chez nous, la contestation ! J'étais « dans le champ de patates » cent milles à l'heure. C'était ma fête. Ils m'apportaient un gros gâteau qui cachait une bouteille de champagne ! Nous étions le 12 juillet et j'avais 36 ans.

Ce Club Québec, j'en ai fait ma cause personnelle. Depuis la sonorisation jusqu'aux éclairages, de la propreté des lieux jusqu'à l'entraînement du personnel, je voyais à tout. Pour les frères Vangeles, j'étais membre de leur famille. À une journaliste du *Photo-Journal*, Yolande Bergeron, Tony Vangeles dira un soir :

« Michel is so wonderful, and we love him so much that we feel he is a member of our family... We don't want to lose him ! »

C'est un beau témoignage que je garde précieusement. Inutile de dire que mes services étaient déjà réservés pour l'été prochain. Beaucoup d'amis personnels sont venus à la mer cet été-là et passaient quelques soirées avec moi. Michel Jasmin de CJMS accompagnait la journaliste Yolande Bergeron pour un reportage sur « le malheur qu'on faisait dans les parages ». Un autre soir, Ginette Reno était dans l'assistance. À un moment donné, elle provoque le « standing ovation ». Je la revois encore debout, me criant :

« Louvain, tu l'as l'affaire ! »

Cette soirée-là, après une longue séance de signature d'autographes, une réception avec la superbe Ginette, un brin de causerie, et au dodo ! Il y a de ces nuits où le sommeil est

lent à venir, comme un film, on repasse la journée et la soirée. On revoit les gens heureux qui applaudissent, qui semblent contents de leur soirée... Comme Chevalier, je me redis cette phrase: «Si je vous ai fait passer une belle soirée, vous en retour, vous me faites passer une nuit bien agréable parce que dans ces moments-là, on entre chez soi avec l'impression qu'on a bien fait son métier. Et c'est ça qui compte dans la vie.»

Avec le départ des derniers vacanciers, on replie bagage et c'est le retour... en vacances. Je me retire en Floride avec les frères Vangeles et nous préparons nos plans pour l'été prochain.

À mon retour, je constate que la Boutique de fleurs à Saint-Bruno n'atteint pas les objectifs visés. Au lieu de laisser traîner une situation boiteuse, je mets la clé dans la porte. Je pourrais donner plusieurs raisons à cette fermeture: une seule est suffisante, c'était trop loin et peu pratique pour mes visites pastorales!

Est-ce que je vous ai déjà dit que je n'aime pas «les sanglots longs des violons de l'automne»? Les coloris de l'automne sont fameux, mais pas les pluies. Pourquoi alors demeurer au pays? À cette question, je réponds par une croisière... Mais oui, le club très sélect des restaurateurs de l'Amérique a nolisé le *France* pour une croisière dans les mers des Antilles à l'occasion de son congrès annuel. C'est une croisière gastronomique, s'il vous plaît! Attention aux excès de table. Qui a dit que la table a tué plus de monde que l'épée? Du premier au 13 novembre, je me prélasser sur le *France* qui vogue vers les Îles Vierges. Quelques spectacles, des rencontres avec des personnalités, des chefs célèbres, de la bonne bouffe et du soleil à plein. Quel beau métier que celui que je fais!

Je renoue avec l'atmosphère du cabaret en rentrant de croisière. Je fais une longue fin de semaine au Bout-de-l'Île à l'Hôtel Vannini, complètement au fond de Pointe-aux-Trembles, à la 100e avenue. C'est un peu olympique cette performance de deux spectacles par soir. Je sors de scène complètement trempé et je dois ranger ce complet pour quelques heures et lui payer une visite chez le teinturier.

Plusieurs croyaient que je portais un complet différent à chaque spectacle par vanité... c'était plutôt par nécessité!

Jean Duceppe, un des monuments de notre théâtre national, a animé *Pierre, Jean jasant* et j'y fus invité quelques fois. Ce vendredi soir 16 novembre, il était question de *Charbonneau et le chef*. L'invité de théâtre était Jean-Marie Lemieux, celui qui a personnifié si bien Son Excellence Mgr Joseph Charbonneau, le «sacrifié du système» au temps de Duplessis. Quant à Jean Duceppe, il a sorti Duplessis de sa tombe... tellement il avait réussi à camper intégralement ce personnage. Durant l'émission, les échanges entre Duceppe et Lemieux m'ont laissé un profond souvenir de deux hommes de théâtre qui venaient de reculer le cadran du temps d'une génération. Quant à l'autre invité, Me Hector Grenon, il nous a ramenés plus loin dans le temps avec un exposé savoureux sur «les lois désuètes». Jen Roger et moi étions les autres invités pour meubler le côté variétés.

Je reviens chez Boubou, aux Galeries d'Anjou, le mercredi 21 novembre avec Lyse D'arcy qui avait chanté «pour moi» à Wildwood; nous échangeons de bons souvenirs de cet été 73 où nous faisons la pluie et le beau temps de la côte Atlantique! Renée Martel et le grand Ovila Légaré complétaient le menu de l'émission.

C'est comme un besoin intérieur: j'ai le goût de faire encore du cabaret, formule que j'avais peu à peu délaissée pour des spectacles plus dans le genre Gala, Club Date, Croisière. De temps en temps, je sens ce besoin de rétablir un contact plus humain, plus chaleureux avec mon public. C'est un excellent moyen de faire sa propre évaluation aussi. Je n'ai pas besoin, comme les politiciens, de savantes maisons de sondage pour savoir comment va ma carrière. Dans le cabaret, les gens sont au naturel... un petit verre aidant, on vous dit vos quatre vérités.

De plus, la technique de la télévision si raffinée et perfectionnée peut faire que l'artiste oublie les rudiments de son métier. Il ne faut surtout pas «se rouiller». Le cabaret me permet justement de prendre des bains de foule et de faire le point sur ma carrière, le choix de mes chansons, de mes costumes, etc... Au fond, c'est le public qui juge, c'est lui qui

a le dernier mot. De notre côté, nous vivons pour plaire... et devons plaire pour vivre! La phrase n'est pas entièrement de moi, mais elle est d'autant plus vraie que je l'ai expérimentée bien des fois.

Début décembre, je suis au Café du Nord, complètement au bout du boulevard Pie-IX. Pour *Vedettes en direct* du 4 décembre, le présentateur Pierre Chouinard, le frère de l'autre, ajoute son esprit aux chansons de Claude Valade et à mes refrains.

L'association des pompiers de Montréal avait mis en doute ma participation au onzième Gala des orphelins puisque plusieurs projets de croisière «flottaient» dans l'air... Ce rendez-vous annuel avec les orphelins, je ne voulais pas le manquer pour «une terre en bois debout» comme disait mon grand-père. J'y étais avec une foule d'autres artistes: Boubou et Paolo dirigeaient le spectacle et nous étions à leur disposition au moment utile. Une fois de plus, j'ai vu dans les yeux de ces enfants au regard si pur, cette lueur de bonheur et d'espoir. Il n'y a pas de plus grand salaire pour un artiste que cette vision de joie chez ces tout petits.

Comme un habitué de la maison, je suis de retour chez Boubou le 19 décembre, mais cette fois pour chanter en grec. Jusqu'à date, j'avais dans mon journal des «Boubou» en français, en anglais, en italien, en espagnol, en portugais. Suite à mon voyage en Grèce et aux parades de modes grecques, Boubou m'avait fait jurer d'y revenir avec une chanson grecque... dédiée à Melina Mercouri. Une promesse, c'est une promesse! Je ne suis pas en politique pour faire trois élections avec la même promesse de bâtir le même pont!

La vieille 1973 se termine en douceur... mais avec un paquet de projets pour l'an nouveau. Le premier en liste: remplacer Boubou — j'en ai pris l'habitude, je suis presque de la maison — et mon partenaire sera Guy Boucher. L'ami Boulanger sera absent du pays du 26 décembre au 10 janvier prochain avec la femme qui partage sa vie depuis sept ans, Nicole Nevers, maintenant script-assistante à son émission.

À l'an prochain!



Chapitre 40

J'aurais donc dû

N'allez pas croire que ce chapitre est destiné à brailler un «dix onces». C'est simplement une constatation que je fais à chaque fois que je connais plus de succès au sud du 45e parallèle qu'au nord de ce dernier. Au cours de 1974, à plusieurs reprises, j'ai travaillé aux États-Unis et ça semblait plus facile qu'au Québec. Chaque fois, je me répétais la phrase célèbre : j'aurais donc dû... opter pour une carrière américaine alors que j'étais encore «jeune et beau»...

Je l'ai déjà dit : probablement que j'ai été mal conseillé ou tout simplement pas conseillé du tout. Toutes les fois que mon métier m'a conduit aux U.S.A., le succès semblait au rendez-vous. En analysant le programme de l'année 1974, je me rends bien compte d'une vérité : si j'ai gagné mon pain au Québec, j'ai payé mon beurre avec les cachets américains.

Au début de janvier, puisque je suis un habitué du programme, on me demande de remplacer notre Boubou national... qui est encore parti vers les mers du Sud. J'alterne avec Guy Boucher. Les journaux diront que je suis moins

nerveux, que l'émission se déroule bien, que je pourrais un jour remplacer définitivement Boubou et une longue querelle de papier commence entre les journalistes chroniqueurs pro-Boulangier, les pro-Boucher et les pro-Louvain. Radio-Canada laissait filer le conflit dans l'espoir de mieux connaître l'opinion des gens. Je n'aimais pas ce genre de «lutttes fratricides». Pour certaines personnes, le débat était alimenté par l'un des trois «princes» aspirant à la couronne. Une autre dimension s'ajoute à la discussion lorsque Jacques, à son retour, annonce qu'il ne veut pas brûler son image et a l'intention de se retirer... Ma façon de me retirer du dossier, c'était de quitter le pays. J'accepte un engagement de deux semaines au Motel Suez de Miami Beach dans le cadre d'une promotion menée par Hélène Fontayne et Jacques Matti de CKVL. Notre Miss Music-hall, Muriel Millard voyageait avec moi... et 250 personnes auditrices de la station de Verdun. Les cocktails alternent avec les réceptions, le plaisir danse avec la gaieté, et le «ciel se marie avec la mer». Pourquoi pas?

De retour à Montréal, le 6 février, je travaille à nouveau avec «le diable musicien» Pierre Nolès. Il a conçu l'idée d'une série *La grande kermesse western* et ses trois premiers cow-boys seront Pierrette Beauchamp, Jen Roger et Louvain. Une première coupure en 45 tours doit précéder le lancement du microsillon. On prédestine à cette fonction *La plus belle femme du monde*, traduction de *The most Beautiful Girl in the World*. Comme on me reproche d'être encore absent du palmarès depuis deux ans, c'est ce que les journaux rapportent et il faut croire les journaux, j'espère que la plus belle femme du monde va réussir à se tailler une place de choix dans les hautes sphères du hit parade.

Je participe à deux *Boubou* en février le 11 et le 21, mais le 21 s'inscrit dans une classe à part puisque c'est la 500e édition de Boubou et quelle fête de famille on a fait. Tout le monde a mis la main à la pâte: des scripts jusqu'aux réalisateurs. Pour Jacques, cette 500e doit être encore bien gravée dans son cœur pour plusieurs raisons... puisque l'émission l'a poussé de surprise en surprise. Au moment de la répétition avant la mise en ondes, seulement un artiste était

arrivé: Michel Louvain. Avant de commencer l'émission, Jacques avisa la direction que, dans pareilles circonstances, il ne pouvait répondre de la qualité de l'émission. À midi et trente, il commence nerveusement à chanter le thème, puis le «allo, allo» et l'interview d'une présidente d'un groupe. Cette dame lui arrache le micro des mains et se lance dans une déclaration interminable... Jacques n'a jamais reconnu en cette personne Christiane Larin, chef de ses recherchistes, tellement elle était fardée et maquillée. Pendant ce temps, les autres recherchistes envahissent le plateau et interprètent une chanson à la plus grande déconfiture de Jacques. Tout le long du spectacle, Jacques a été baladé de surprise en surprise car non seulement ses recherchistes ont donné une chanson, mais aussi ses scripts, ses chefs d'orchestre et ses réalisateurs. La seule présence sur laquelle Jacques pouvait se fier, c'est celle de sa compagne Nicole Nevers qui y est allée de son refrain.

Après l'émission, comme j'avais été le seul artiste invité, les rumeurs ont commencé de plus belle: Michel Louvain succédera-t-il à Jacques Boulanger?

Le 23 février, je présente *La plus belle femme du monde* à *Jeunesse*, puis je prends la direction de Toronto avec une autre belle femme talentueuse: Danièle Dorice. Nous devons participer à l'enregistrement de quatre émissions de la série *Everything goes* pour le compte de Global TV et une chaîne américaine. Nous partageons la distribution avec Frankie Layne et Norm Cosby.

Je pique une pointe vers le Motel Hélène de Québec pour remplacer à pied levé Julie Arel, tombée malade subitement puis je participe à un amusant *Pierre, Jean jasant*. Nous sommes invités en paires: Danièle Dorice et sa soeur Denyse Angers, Anne-Marie Provencher et Jean Guénette du film *Bingo* de Jean-Claude Lord et les deux petits frères Poulin de Thetford, André Roc et Michel Louvain. Cette émission du vendredi 15 mars s'est avérée un feu roulant de bonne humeur, d'humour et de rappels de souvenirs cocasses.

Puis me revoilà au centre d'un autre conflit engendré par la mesquinerie. Le sacro-saint comité d'audition de CJMS-

Mutuel vient de décréter l'anathème contre *La plus belle femme du monde* et faisait monter sur les autels en vue de sa canonisation le disque de Dick Rivers : *Si elle te disait oui*. Les deux disques s'étaient inspirés de l'original américain.

Dans cette histoire, ce qui m'a semblé le plus « fendant » c'est que Mutuel m'avait lancé avec fracas en « nouveauté » et voici qu'il se ravise lorsque le français Dick Rivers fait surface avec sa toune. J'étais furieux et même je pétai le feu ! Non pas que je sois xénophobe (je viens de trouver le mot dans mon Larousse), mais je crois que Radio-Mutuel manquait le bateau avec sa politique de sélection. D'ailleurs, Jos Public avec son gros bon sens avait relégué CJMS loin en deuxième place, derrière le poste de base qu'est CKAC. Ça, c'est un jugement de valeur beaucoup plus sérieux que le verdict de quelques bonzes intouchables qui n'ont pas grimpé bien des gammes dans leur vie !

Dans ma colère, une sainte colère mauve pâle comme dirait probablement le Capitaine, je n'étais pas ultra-doux pour la « gang de la rue Berri ». Voici un extrait de ma colère : « ... tu te forces pour faire du bon travail mais t'es fini si un Français fait la même chose que toi, car on choisira encore le Français. Ils ont toujours été comme ça. Ils jugent eux-mêmes. Tu as quelques « experts » et pseudo-experts autour d'une table qui décident de ce que le public aimera. Ils ne consultent jamais ce public qui n'a rien à dire, pour lequel ils n'ont même pas de respect. »

Plus loin dans ma déclaration aux journaux, je me disais même « écoeuré du métier » et je menaçais de me retirer prochainement... La colère est toujours mauvaise conseillère. Je me disais dans le fond : « S'ils n'aiment pas une chanson du disque qu'est-ce que ça sera à la sortie du microsillon ? » Mon disque western est lancé en même temps que celui de Jen Roger. La pochette nous montre avec des chapeaux de circonstances... et en avant toute, pour la kermesse !

Pendant que la guerre gronde dans les officines de Mutuel, je retourne au soleil et je chante au Motel Suez du 20 mars au 2 avril. Là, il y a des gens qui m'apprécient et savent me dire bonjour avec un sourire. Et puis, il y a le soleil qui contribue à faire oublier bien des tracasseries administra-

tives. On me rejoint au cœur de la Floride pour me parler de projets pour l'été 1974 à Wildwood. Là aussi, j'ai reçu un accueil formidable.

Selon le propriétaire du Motel Suez, même si l'engagement d'artistes canadiens lui crée quelques difficultés avec l'Immigration américaine, l'expérience en vaut la peine. Bob Lucas se dit prêt à reprendre l'affaire l'an prochain. L'idée de cette entreprise avait germé dans le cerveau de Huguette Levert, une Québécoise qui a déjà travaillé à l'agence André Norman à Montréal. Elle connaissait bien la cote des vedettes du Québec, mais elle avait également le poulx des gens de chez nous en vacances. Comme plusieurs ne sont pas bilingues, ils aiment bien trouver des spectacles qu'ils comprennent. D'où l'initiative de «faire descendre» des artistes du Nord. On parle déjà de contrat pour l'an prochain. Ça augure bien.

À mon retour, dans la deuxième semaine d'avril, je fais un peu de négoce au nouveau Dupuis, l'endroit même où j'avais vendu des fleurs dans le passé. L'ouverture officielle de la boutique, c'est pour bientôt.

Invité de Jacques Salvail à *Jeunesse*, le dimanche 21 avril, je participe avec le jeune Michel Stax et le troubadour moderne Michel Fugain. À trois «Michel», ça swing au pluriel.

Au carnet mondain, je note le 40e anniversaire d'existence du célèbre restaurant Piazza Tomasso. Les frères Tomasso nous déroulent le tapis rouge pour une réception digne de leur établissement.

Au début de mai, c'est l'inauguration d'un restaurant ukrainien, La Steppe, et je m'y rends avec notre prince des annonceurs, Roger Baulu. Nous échangeons d'excellents souvenirs et faisons bonne chair.

À l'occasion du dernier *Boubou* de la saison, j'assiste à la présentation du Trophée Olivier Guimond à Jean Duceppe. L'hommage du public souligne la contribution de l'artiste le plus sympathique dans ses fonctions.

Pour sa millième heure de vol, j'accompagne le reporter Denis Niquette au-dessus de Montréal puis sa mère nous invite à souper. Sa mère Isabelle est justement cette groupie

qui me chérit tant depuis quelques années et qui signe Mammy II lorsqu'elle m'envoie des albums de photos pour mes archives. Le soir même, 17 juin, je participe à l'inauguration du Château Martineau à Valleyfield. Robert Vachon redonne vie à ce château qu'on disait hanté et qui couvrait ses cendres depuis longtemps.

Avec Marthe Fleurant, quelques personnalités et des journalistes, je quitte Montréal à destination de Témiscaming à bord d'un vol nolisé de Nordair. Nous allons inaugurer le moulin de papier Tembec. Le beau monde politique se félicitait de l'événement : Réal Caouette, Kevin Drummond, Marcel Prud'homme. À les entendre parler, ils avaient tous le mérite de la cérémonie. Les travailleurs de la forêt et les employés d'usine sont demeurés les ignorés de la fête... de même que les journalistes qui ont dû se faufiler à la table d'honneur pour pouvoir manger.

Au retour à Châteauguay, aux petites heures du matin, je prépare mes bagages pour la plage et le spectacle. Je serai de retour à Wildwood pour un mois du 25 juin au 21 juillet. À mon départ, la santé de mon père m'inquiète passablement. Soudain son état de santé se détériore et il est transporté aux soins intensifs de l'hôpital Laval de Québec. Âgé de 64 ans, papa est à sa retraite depuis deux ans et l'ennui semble sa principale préoccupation. Il fait partie de cette génération d'hommes actifs qui ne peuvent pas s'asseoir cinq minutes sans se sentir coupable d'inactivité. Je prends donc la direction de l'Atlantique un peu à reculons. Quelques fois par jour, je téléphone pour obtenir les derniers bulletins de santé.

On m'appelle à Wildwood pour commenter la mort du réalisateur Jean Claveau de CFTM-TV. Cette nouvelle me bouleverse totalement. Jean n'avait que 45 ans, c'était un travailleur et l'un des piliers du 10 depuis l'ouverture. Ses derniers séjours à l'hôpital, son opération à cœur ouvert nous avaient donné la frousse, mais ça semblait se replacer dernièrement. Jean a été retrouvé mort dans son appartement, victime d'une crise cardiaque. Il est parti seul, lui qui aimait tant la joyeuse compagnie des camarades de travail. Nous avons travaillé ensemble. Je le respectais beaucoup, il

connaissait son métier à fond, il m'a donné de précieux conseils. Incroyable, un départ si rapide!

Après les plages de l'Atlantique, je décide de travailler dans les centres de villégiature du Québec pour le reste de l'été. Je serai plus proche de Thetford, au cas où...

Notre paradis est un nouveau titre que j'enregistre sur l'étiquette « Le diable musicien ». Le 45 tours sort des presses à la fin de juillet. Ma mini-tournée du Québec me conduit à Saint-Eustache, à Saint-Gabriel de Brandon. Au Manoir du Lac, je donne 14 spectacles en sept soirs. Les nouvelles de Thetford Mines sont plutôt sombres. Étrange coïncidence, mon ami Fernand Gignac travaillait ici, il y a quelques semaines, et avant de monter en scène, on lui a annoncé le décès de son père.

« Les archives du disque québécois » lancent un super-microsillon avec 21 de mes anciens succès. J'ai eu un drôle de sentiment en apprenant cette nouvelle. Quand vous entrez dans les archives, ce n'est pas parce que vous rajeunissez. Les années passent... c'est plutôt nous qui passons dans le corridor des ans.

Il semble bien que les mauvaises nouvelles ont pris le chemin de chez nous. Pendant que je visite mon père à l'hôpital où il vient de subir une grave rechute, deux de mes cousins se tuent dans un accident d'auto lors d'un voyage dans les Laurentides. Nous paradons du salon funéraire à l'hôpital. Ce n'est point gai à la maison, vous pouvez me croire. Durant ces journées d'épreuve, j'ai admiré le courage de maman qui voyait là la volonté de Dieu.

Entre deux séjours en Estrie, j'entre à Montréal pour le travail et les affaires. Ma petite Johanne Quinn refait surface avec un nouveau 45 tours : *Dany* et *Le roi du Rock*. Plusieurs avaient prédit sa disparition, d'autres l'avaient souhaitée, mais elle tient bon et continue sa petite carrière.

Je fais *Les Coqueluches* du 19 septembre avec Melody Stewart. Avec un tel nom, sa voie était tracée dans la musique. Au fait, je n'ai pas dit un mot de l'émission *Les Coqueluches* à l'antenne depuis le début de septembre avec le duo L'Heureux-Boucher. Cette nouvelle formule semble

plaire à toutes les dames qui s'arrachent les billets pour assister à ces émissions.

Le prestigieux paquebot *France* sera retiré des mers. C'est la nouvelle-choc de septembre. Comme si j'en étais l'armateur, plusieurs me demandent mes commentaires à la suite de la publication de cette primeur. La seule alternative pour moi : c'est d'accepter l'offre qui vient de m'arriver du bateau de croisière *Maxime Gorki*... Avec le départ du *France*, c'est toute une époque qu'on va amarrer au quai de Saint-Nazaire, en France; l'ère des géants des mers est révolue.

En écoutant les palpitants matches de la série Canada-Russie, le samedi 5 octobre, quelle ne fut pas ma surprise d'entendre aux intermissions, directement de Moscou, des chansons d'artistes canadiens: Aglaé, Danièle Dorice et Louvain! Pour ma part, il s'agissait de vieux disques comme *Buenas noches* et *Lison*. Ma voix n'a pas été assez forte pour aider l'équipe nationale à remporter la victoire. Il faut dire aussi que c'était un vieil enregistrement!

L'ami Boulanger revient à la télévision nationale avec des spéciaux *Monsieur B* qui seront vus et entendus dans le cadre des *Beaux dimanches*. Je fais partie de la distribution du premier numéro avec Renée Martel, Alain Dorval, Sabina Lory et Los Calchakis, un charme à entendre. C'est l'émission du 6 octobre.

Café du Nord, Montréal. Pendant que je négocie des contrats pour l'hiver 1975, je me tiens à Montréal ou tout près. *La Presse* du samedi 12 octobre donne le programme des artistes du Motel Suez avec cette note : « Faites coïncider vos vacances avec votre vedette préférée ». Les chambres du Suez ne coûtaient à cette époque que 7 \$ par personne durant la « grosse saison ». Roméo Pérusse, Norman Knight, Rose Ouellette et moi occupons le calendrier du 21 décembre au 13 avril. Il y en avait pour tous les goûts: à partir des histoires grivoises jusqu'aux ballades sentimentales, de la dernière blague comique jusqu'à l'ultime succès du disque.

Cette publicité lancée, je continuais mon travail au cabaret. Cette fin de semaine du 19 octobre, je suis à Saint-Eustache. Comme tous les jours, j'appelle à la maison à

Thetford et je n'obtiens aucune réponse. Ils sont partis... probablement.

Au cours de la répétition de l'après-midi, les musiciens sont d'une gentillesse peu ordinaire avec moi, même si je suis plus nerveux que d'habitude.

Mon amie Thérèse Riopel qui habite Saint-Eustache m'a invité à souper. Il y aura plusieurs amis. Au cours de l'après-midi, sa fille Ginette m'offre une balade en moto. Nous allons par monts et par vaux dans la campagne. Je sens bien autour de moi, au retour, un certain empressement, un surcroît de gentillesse, on m'offre un verre, puis un autre. Lorsque je m'inquiète des nouvelles de Thetford, la conversation dévie rapidement. Chaque fois que je veux téléphoner, il y a quelqu'un en ligne.

Après le souper qui a été joyeux et fort détendu, j'occupe les appartements de Thérèse pour me préparer au spectacle que je donnerai dans une couple d'heures. Soudain, j'aperçois un téléphone libre dans la chambre. Je place un appel à Thetford... j'avais des vibrations inquiétantes. C'est ma sœur Thérèse qui est au bout du fil.

« Comment, on ne t'a pas prévenu ? Oui... Cet après-midi à 3 h 45... »

Je suis demeuré sidéré, immobile, complètement parti hors du temps. Mon père Ernest n'était plus. Je devenais orphelin. Thérèse Riopel, réalisant qu'elle avait laissé son téléphone branché dans la chambre, entre en coup de vent pour retirer l'appareil. Il était trop tard...

Tous les gens de mon entourage avaient appris la triste nouvelle au cours de l'après-midi et la consigne était : on le mettra au courant après le spectacle. D'ici là, pas un mot. D'où l'attitude un peu bizarre de tout le monde envers moi.

Je suis resté dans ma loge jusqu'au moment du spectacle. Tous les gestes, tous les moments, tous les souvenirs de mon père ont défilé devant moi. J'étais écrasé par la douleur. Mon père m'aurait probablement dit :

« Ce n'est pas parce qu'on perd un mineur dans une galerie souterraine, qu'il faut fermer la mine ! »

J'ai rapaillé tout ce qui me restait d'énergie et de courage et je suis monté en scène. Les clients de l'hôtel ignoraient le

drame que je vivais. Il m'est venu l'idée de chanter *Ne t'en va pas, je te dis adieu*. Durant la chanson, j'ai littéralement craqué. Écrasé sur le piano de Maurice Baril, j'ai vidé le trop-plein de mon cœur, puis je me suis excusé auprès du public leur expliquant l'événement de l'après-midi. Les 600 personnes ont compris mon message.

Dès le lendemain matin, je quittais Châteauguay pour Thetford Mines. Aux salons Lavallière, le tout Thetford a défilé devant mon père depuis S.H. le maire Boucher jusqu'au plus humble mineur. Le maire de Châteauguay-Centre, M. Sutterlin est aussi venu. Les télégrammes, les gerbes de fleurs, beaucoup de témoignages de mes confrères de travail!

Les derniers moments au cimetière ne sont pas prêts d'être oubliés. C'est pénible à vivre et aujourd'hui, même avec le recul des années, je suis très ému par ces souvenirs.

Mais la vie doit continuer pour les vivants et le clan des Poulin s'est regroupé autour de maman. À la mesure de nos capacités, nous avons tenté de lui procurer le réconfort nécessaire dans ces heures si difficiles.

Rentré à Montréal après cette lourde épreuve, je me remets au travail. Durant *Les Coqueluches* du 28 octobre, on apprend que Boubou devient le parrain du Douzième Gala des Orphelins qui sera diffusé le 8 décembre prochain. Je promets à tous d'y être cette année encore. Je n'ai pas manqué un seul Gala depuis sa fondation il y a douze ans.

Quelques jours plus tard, mon nom est mentionné en Cour provinciale. Les faits établis devant le juge Paul Verschelden sont les suivants: Pierre Nolès aurait signé la chanson que j'ai endisquée *Pourquoi donc as-tu brisé mon cœur* et le véritable auteur serait Normand Turgeon. L'ami Pierre devra verser les redevances de 1 740 \$ au collègue Turgeon, et l'affaire est close.

Pour me remonter le moral, j'accepte une autre croisière dans les Caraïbes. Embarqué le 2 novembre avec une centaine de personnes gagnantes d'une promotion de CKVL, je donne quelques spectacles à bord du *Michelangelo*. Le capitaine Narcisso Fossati aurait pu remplacer le capitaine Stubbing de *Love Boat*, tellement il a été aimable pour tous

ses passagers. Nous avons navigué jusqu'à Saint-Martin, île perdue dans les Antilles et divisée entre la France et les Pays-Bas. Muriel Millard a voyagé quelques jours incognito parce qu'elle était l'invitée mystère pour un concours entre les passagers. Imaginez Muriel habillée comme tout le monde... pour ne pas se faire remarquer!

En mettant les pieds à Montréal, au retour de voyage, mes secondes étaient comptées. J'inaugurais deux boutiques de fleurs. Ma première boutique déménageait au 3666, boulevard de la Concorde à Laval, le mercredi soir, avec Janine Sutto comme présidente d'honneur et le samedi 16, chez Dupuis, j'ouvrais officiellement la boutique numéro trois celle-là même où j'avais fait des affaires sporadiquement. Ma mère était à mes côtés pour ces cérémonies.

Immédiatement après mon engagement au Manoir des Rapides dans la Gatineau, je rentre à Montréal pour remplir une promesse d'honneur : le Gala des orphelins. Durant plus de deux heures, les enfants ont oublié qu'ils étaient seuls au monde. Tous les participants étaient costumés : j'étais Monsieur Bonbon. Il va sans dire, durant ma chanson, j'ai distribué des friandises dans la salle. Le spectacle était féérique. Marthe Fleurant en Pierrot, Jacques Salvail et Patrick Zabé en Dupont et Dupont, Serge Laprade en Pirate souriant, Gaston L'Heureux en Roi Tonton, Christine Charbonneau en Fée des étoiles, etc... Radio-Canada avait mis le paquet pour éblouir les petits orphelins.

Je ne serais pas totalement honnête avec mes lecteurs si je ne parlais pas de *Fesses*. Entendons-nous bien, il s'agit d'un disque. J'admets volontiers que c'était une quêtainerie monumentale. Je voulais « choquer » un peu les gens de la censure après les incidents de *La plus belle femme du monde*. Aussi, certains disaient que c'était la suite logique de *Tes mon amour, t'es ma maîtresse*. Le disque a connu une très brève carrière, il va sans dire... et c'était tant mieux.

Avant de terminer l'année, un autre petit geste de charité pour me faire pardonner mes *Fesses*. Une évocation de deux heures à l'Institut Pinel. Le dimanche 19 décembre à 2 heures, nous sommes au rendez-vous avec orchestre et vedettes. Michèle Richard, Willie Lamothe, Julie Arel,

Pierre Labelle, Roméo Pélusse et les musiciens sous la baguette de Jimmy Davis. Yvan Ducharme dirigeait le spectacle qui a été retransmis par CKLM le jour de Noël. Il me semble qu'on respire mieux de ce côté-ci de la barrière.

Chapitre 41

J'habite un pays sans frontière

Au fur et à mesure que j'avance en âge, je réalise qu'avec la musique comme passeport, j'habite un pays sans frontière. L'an dernier, j'ai grimpé presque autant sur des scènes américaines que canadiennes et mon intention ferme pour l'avenir : continuer dans la même direction. J'aurai 38 ans cet été et je ne renonce pas encore aux nouveaux défis. Autour de moi, surtout quand je chante en Floride, j'entends des gens rêver tout haut de retraite fleurie dans le Sud. Comme j'adore le soleil, j'y ai pensé souvent à cette retraite bien méritée, à l'ombre d'un palmier, sirotant un fraîche limonade, en écoutant des vieux disques de mon époque. Pas les miens, quelle horreur !

Pour tester vraiment et honnêtement les possibilités de vivre dans le Sud pour une retraite, rien ne vaut l'expérience personnelle. Aussi, en ce début de 1975, je séjourne neuf semaines en Floride, le tout entrecoupé de courtes visites à Montréal pour le métier et les affaires.

Je vous assure qu'on s'habitue facilement à la belle vie... Pas de pneus d'hiver, pas de calcium, pas de pelletage

d'entrées de garage, pas de manteaux de poil, de tuques, de mitaines... Seulement une lotion quand on s'est endormi au soleil!

À quatre artistes, nous avons occupé la scène du Motel Suez de décembre à avril; là-dessus, je prenais neuf semaines en trois séquences de 5, 2 et 2 semaines. Histoire de changer le menu!

Les Québécois en vacances — c'était près de 80% de notre clientèle — savent s'amuser et ne demandent qu'à se «faire embarquer dans le party». Et Dieu sait que nous avons eu des célébrations pour tous les motifs et, je m'en confesse, souvent pour aucune raison valable!

Un de ces soirs, j'étais bien bas. Durant la journée, on m'avait volé ma voiture dans le stationnement de l'hôtel. Entre les deux spectacles, j'étais assis au bout du bar, l'air piteux, les yeux dans le vague. Je cherchais une solution pour remplacer mes cartes de crédit, mes «papiers officiels» et tout le tralala. Soudain, le barman me sert un verre de la part «du monsieur qui est assis avec la dame là-bas». Je l'en remercie d'un signe de la main et pour toute réponse, il me lance:

«T'as l'air ben bête! Change de face pour le prochain spectacle ou bedon, tu vas vider la place!»

Je m'approche de sa table pour lui expliquer ma situation que je trouvais bien pénible. Il me dit tout de go:

«Y'a rien là, viens me voir après le show. On en reparlera mais d'ici là, change de face...»

L'homme était dans la cinquantaine à peine, son teint cuivré m'indiquait qu'il vivait dans le Sud mais son accent demeurait typique du Québec malgré les expressions américaines qui émaillaient son discours. Son épouse est une charmante personne qui aime rire et qui cache dans son regard un esprit fort taquin.

Avec cette manière d'encouragement, j'aborde mon deuxième spectacle avec plus de fougue et de bonne humeur. Les gens s'amuse et moi aussi. Sur les derniers applaudissements, mon inconnu de tantôt est toujours à sa table et me fait signe de me joindre à son groupe.

Les présentations sont faites sans cérémonie. Nous prenons une consommation tout en jasant de tout et de rien.

Puis à l'heure du départ, il me dit :

« Monte avec nous, viens nous conduire à la maison et tu garderas le char le temps de régler tes problèmes. »

Et cette nuit-là, je suis entré à l'hôtel au volant d'une Mercedes. Le nom de mon « bienfaiteur » écrit sur un bout de papier avec son adresse. Il s'agissait de Marcel et Marielle Cantin, originaires de Victoriaville dans les Bois-Francs. Ils sont établis en Floride depuis une trentaine d'années et lui exerce la profession d'entrepreneur en construction.

Cette rencontre banale au bout d'un bar de Floride marquait le début d'une longue amitié qui dure toujours. Je ne peux mettre un pied en Floride sans arrêter chez les Cantin et eux, quand ils piquent une pointe dans le Nord, Châteauguay demeure le premier arrêt. Je suis devenu le deuxième fils de la famille. Quelques années plus tard, alors que je présentais Marcel à l'un de mes collaborateurs, ce dernier lui demanda :

« Vous avez prêté votre Mercedes sans connaître ce chanteur plus que ça ? »

— Si je l'avais connu comme aujourd'hui, je la lui aurais jamais passée... »

Vous voyez le genre d'homme qu'est Marcel Cantin. Un pince-sans-rire hors pair. Il peut vous tricoter un bas de laine autour de la tête... et vous ne le verrez pas faire. C'est tout un numéro avec un cœur gros comme la terre. J'en reparlerai certainement puisqu'il m'a fait de nombreuses surprises durant ma carrière.

Lors d'un voyage-éclair à Montréal en mars, je fais *Les Coqueluches*. C'est le jour où mon amie Carmen Montessuit dévoilait les mises en nomination pour les prix Orange et Citron. Les gagnants du prix Orange mériteront cette année un voyage en Tunisie. (Je fus le premier prix Orange en 1964-65) Le délégué commercial de la Tunisie, M. Ferid Mouldi assiste à l'émission pour parler de son pays tandis que les sœurs Angers — Danièle et Denyse — chantent avec moi. On a vu ma nouvelle tête à la télévision et les journaux de la semaine suivante portaient un nouveau débat : « Êtes-vous pour ou contre la nouvelle tête de Louvain ? » Il n'y avait pas de quoi battre un chat. Dans le Sud, il m'arrive à l'occasion, de demander au coiffeur de me faire une permanente... Le

mot le dit : c'est permanent ! Après les journées à la plage, à la piscine, les cheveux reviennent à leur position idéale sans avoir à passer par le peigne. Voilà !

La compagnie Sélection se lance dans la musique de chez nous en produisant un coffret de 9 disques avec 66 interprètes québécois. Je suis évidemment du nombre avec les Lautrec, Leyrac, Martel, Renée, Michel, etc... La sortie de ces albums m'a moins surpris que les Archives du Québec ! Je fais un *Appelez-moi Lise* le 26 mars et je retourne en Floride pour mon dernier engagement de deux semaines.

À la mi-avril quand je suis entré au pays pour l'été, le printemps m'accompagnait au Café du Nord, probablement l'un des rares cabarets où le public était si attentif durant un spectacle. C'est un charme de travailler devant une salle aussi respectueuse de son invité.

En mai, je prends mon rôle de fleuriste au sérieux ! Durant trois jours, je donne des démonstrations pour le grand public. Ma foi, ce n'était pas si mal. Depuis le temps que je travaille dans les fleurs, il faudrait être gauche des deux mains pour ne pas réussir ! Ces cours, je les donne au Campus de Pont-Viau, dans un foyer à Châteauguay et au centre-ville, chez Dupuis. Le samedi 17 mai, CKAC dévoile sa nouvelle programmation d'été et l'on annonce un « spécial » avec Louvain. Le dimanche suivant, Danièle Dorice me demande d'être son invité spécial pour le Gala de fin d'année de ses élèves. Les enfants ont littéralement volé la vedette dans ce spectacle à la Polyvalente La Madeleine à La Prairie. Une centaine d'enfants en scène, c'est bien du petit monde ! Pour le professeur Danièle, après avoir dépensé une tonne de patience, elle récoltait ce soir-là deux tonnes de satisfaction tellement c'était excellent. Chapeau Danièle, le Music-hall te revaudra ça un jour !

Les Coqueluches du 27 mai sont consacrées aux fêtes de la Saint-Jean sur le Mont-Royal. Lise Payette, la présidente était entourée d'Yvon Deschamps, Ti-Jean Carignan, Louise Forestier, André Gagnon, Serge Laprade, Andrée Boucher, Véronique et moi. Les célébrations commençaient le 20 juin pour se poursuivre jusqu'au soir du 24 ; une centaine d'artistes étaient au programme. Avec sept autres chanteurs, je donnerai le 23 juin *Le spectacle de charme*. Puisque nous

sommes dans l'Année internationale de la femme, il faut bien les gâter un peu...

Monsieur B en Tunisie, voilà une manchette qui pique ma curiosité. En lisant l'article, j'apprends que Pierre Lalonde qui avait été pressenti pour participer à l'émission, s'est désisté. On me fait une proposition... que je ne pouvais pas refuser. Cette émission sera du genre *Viva Mexico* en ce sens qu'elle sera faite en collaboration avec l'Office national du tourisme tunisien et en co-production avec la Radio-télévision Belge.

On s'envole pour la Tunisie le vendredi 30 mai, jour des 36 ans de Jacques Boulanger. L'équipe : Michèle Richard, Diane Juster (qui revient tout juste de ce même pays, grâce à son prix Orange), Nicole Nevers, le réalisateur Maurice Dubois, Monsieur B et Louvain qui ne refuse jamais un voyage au soleil... même pour travailler. *Monsieur B en Tunisie*, c'est une émission exotique avec une chanteuse berbère, Souad Mahassen dans le décor de son pays, c'est Salwa Mohamed avec sa danse du ventre, filmée dans la médina de Tunis, c'est Jean Vallée, un auteur compositeur belge qui interprète *Des mots simples* et *Entre nous* en se promenant entre les dunes de sable et parmi les palmiers d'un oasis, c'est Diane Juster avec ses chansons *Hé ! le monde* et *Il fallait bien s'y attendre* dans le décor désertique de Gabès, c'est aussi Michèle Richard, plus belle que jamais, avec *Besoin de vivre* et *Le soleil sur la peau*, c'est Sabrina Lory, jeune tunisienne qui interprète *Alors, chante* sous l'éclairage naturel de son soleil à elle, enfin c'est Louvain avec une couple de chansons interprétées à Kairouan, ville réputée pour la beauté de ses tapis.

La Tunisie, c'est la beauté de l'Afrique du Nord, l'exotisme de ses souks bigarrés, les mosquées et les plages de sable blanc. L'émission est passée en ondes le 7 décembre, mais nous avons eu le droit à une première au cours de l'été, en présence de l'ambassadeur de la Tunisie au Canada, M. Taieb Slim. Les magnifiques images lui ont donné du vague à l'âme et il éprouvait de la difficulté à cacher son émotion lorsque l'éclairage du studio fut rétabli au niveau régulier. Nous étions rentrés de Tunisie vers le 20 juin, juste à temps pour les fêtes nationales.

Quelle température magnifique pour le *Spectacle de charme* : 32 degrés Celcius. Tous les charmeurs de ces dames sont en excellente forme : Gignac, Noël, Laprade, Boucher, Normand et Louvain évidemment. Sauf Fernand, tous sont en tenue sport. Par contre, un défi de coulisse m'oblige à chanter torse nu, en culottes courtes et pieds nus. Paolo, emporté par cette vague de « nudisme », se présente en scène le torse « recouvert » de sa médaille du zodiaque. C'est un vrai party et toutes les femmes présentes se sont payé notre tête plus d'une fois. Ces fêtes à la montagne marquaient un nouveau départ dans les célébrations de la Saint-Jean-Baptiste. Le monde ordinaire redevenait « propriétaire » de sa fête nationale qui quittait les banquets officiels pour descendre dans la rue et grimper la montagne. Ces manifestations populaires voyaient battre le cœur de tous les Québécois. J'étais très heureux d'être associé à ce « vibrato » de toute une génération.

Vers la fin de juin, Jean-Serge Turcot de *Nouvelles Illustrées* me consacre un grand « papier » sur la carrière. Si la première partie de son reportage ressassait un peu du « déjà connu », la deuxième moitié présentait une interview qu'il avait intitulée : « Une belle histoire d'amour entre Michel Louvain et son public ». Cette page m'a plu beaucoup et j'ai failli en emprunter le titre pour ce volume. Il citait mes paroles :

« Le public d'un certain âge, ça c'est agréable. Eux, ils te regardent vraiment. Ils te demandent de vieilles chansons qu'ils aiment : ça me fait plaisir. »

Plus loin, je lui expliquais que j'avais résisté aux différentes vagues à la mode : « Je ne me suis jamais plié à la mode. J'ai passé à travers les styles : le twist, le go-go, le rock, tout ça passe. Moi je suis resté et je chante toujours ». Depuis cet entretien, d'autres styles ont voulu prendre le marché et ils sont disparus... et le père Louvain chante encore ! Grâce à une fidélité indéfectible d'un public au cœur si généreux, je poursuis une carrière bien remplie. Quand je m'arrête pour y penser, je deviens ému parce que je réalise la dette de reconnaissance que je dois à trois générations d'admiratrices.

Au cours de l'année, il m'a été donné de présider plusieurs manifestations dans le cadre de l'Année inter-

nationale de la femme. Au début de juillet, Claude Godin, l'oiseau de nuit de CJMS, recevait au Bar Horizon tout le personnel féminin de l'Hôpital de la Reine-Marie. Elles étaient nombreuses et fort charmantes. Quelques jours plus tard, les dames étaient invitées à Terre des Hommes. Une invitation particulière s'adressait aux secrétaires. Sur les coups de midi, Zabé, Demontigny et moi avons sérénadé ces charmantes personnes. Dans l'après-midi, Claude Dubois donnait cinq spectacles tandis qu'en soirée, l'ami Ferland complétait le programme avec un grand gala. Un feu d'artifices couronnait la manifestation.

Cette année, ma fête passe inaperçue ou presque. *Écho-Vedettes* titre « Masson et Louvain vieillissent ». Jean-Pierre, moins avare qu'on ne le croit, touchait les 57 ans tandis que moi, j'atteignais le cap de 38 et le journal ajoutait : « Il est donc plus vieux que Jacques Desrosiers qui vient d'avoir 37 ans. » Ah les commères !

En plus des engagements habituels, en août, je participe à trois Balconville. Le plus spectaculaire a ramassé 6 000 personnes en face de l'Hôtel de ville de Longueuil. Paul Vincent nous a damé le pion... en apparaissant vêtu d'une bure de franciscain !

Début septembre : Balconville à l'Expo de Québec et lancement de la programmation nouvelle de CJRP. Un avion nous transporte dans la Vieille Capitale. Le voyage d'aller, copieusement arrosé de champagne, s'est avéré plus bruyant que le retour alors que plusieurs vedettes étaient littéralement vannées.

Depuis cinq ans, je ne vous ai guère parlé de ma maison. J'en suis déjà à ma deuxième décoration... de fond en comble. Mais ce matin de la mi-septembre, j'ai un pépin. La fosse septique n'a plus l'appétit qu'elle a déjà eu... Il faut donc la localiser.

« C'est par là, j'en suis convaincu », de dire un voisin.

« Absolument pas, c'est juste ici. J'y étais quand ils l'ont installée il y a quelques années », de préciser un autre avec le geste à l'appui.

On creuse un peu partout comme pour une course au trésor. Mon parterre ressemblait à un terrain de golf où Gignac aurait pratiqué à ses débuts. En désespoir de cause,

durant l'après-midi, j'appelle les anciens propriétaires en Californie.

« Pour l'amour du ciel, voulez-vous me dire où se trouve cette maudite fosse septique ? »

— Hum, nous sommes à table pour le dîner. Ça va bien au Québec ?... »

J'avais complètement oublié le décalage horaire et j'interrompais leur repas avec mon problème de puisard...

« La fosse septique de votre ex-maison de Châteauguay, où est-elle ? »

— Sous terre... pas loin de la haie... Je la vois d'ici. C'est bien expliqué sur le plan. Oh, j'ai le plan ici... »

... Et blablabla, j'apprends la clé du mystère.

« Bon appétit, excusez-moi pour cet « emmerdement »... »

Ces incidents-là se classent parmi les petits plaisirs du propriétaire. J'ai éprouvé des sensations bien différentes quand les voleurs se sont acharnés sur la maison. Pas un carreau ne résistait, seuls les systèmes d'alarme sophistiqués avertissaient la police et faisaient déguerpir les intrus.

En septembre, Mme Juliette Béliveau nous quittait après une longue maladie qui l'avait retenue loin de son métier et des siens. Quoiqu'elle avait perdu l'usage de la parole au cours des derniers temps, elle demeurait très consciente des attentions que tous et chacun lui accordaient.

Régulièrement, je lui expédiais des fleurs pour égayer ses vieux jours. Elle, qui avait déridé toute une province pendant des générations, retrouvait le calme et la paix dans une fin bien tranquille.

À son décès, la colonie artistique a été unanime à lui rendre hommage. Les gerbes de fleurs arrivaient de partout. Personnellement, j'avais préféré lui en envoyer de son vivant. Ça me paraissait plus sincère.

De cette dame comédienne jusqu'au bout des doigts, je garde une leçon de courage et l'exemple d'une professionnelle accomplie. Malgré la mort de son époux, le même soir, elle est montée sur scène et a donné son spectacle devant un public qui lui rendit un hommage formidable.

Quand je rencontrais Mme Béliveau, elle me répétait que je la faisais beaucoup rire avec mon air de cabotin et de grand bébé gâté. Elle n'avait qu'à dire cela pour que je lui

serve mes pires pitreries... Comme elle n'était pas grande, j'ai posé assis à terre à côté d'elle parce que je lui disais toujours que, dans mon cœur, elle restera toujours la plus grande !

Au cours de l'automne 1975, nous allons revivre à Montréal les belles nuits d'autrefois grâce à l'ouverture d'une nouvelle boîte au 856 est, Sainte-Catherine : La Portugaise. À l'inauguration les 26, 27 et 28 septembre, Claude Valade est en vedette et on refuse l'entrée à 300 personnes. Alors que je suis en tournée sur la Côte-Nord, les journaux m'apportent cette excellente nouvelle. Je fais un gala de troisième anniversaire de l'Hôtel Pierrefonds des propriétaires Claude Lacombe et Bernard Leduc, la fin de semaine du 5 octobre puis le jeudi suivant, j'entre à La Portugaise.

Il y a longtemps qu'on n'avait pas vu ça à Montréal, des lignées de monde attendant sur le trottoir. Dès le premier soir, la direction doit refuser 350 personnes ! Les belles nuits de Montréal allaient revivre ! Le vendredi soir, Marcel Bouillard, celui qui a lancé La Portugaise, me fait signer un contrat supplémentaire pour la prochaine semaine. Bravo, c'est parti !

Voilà que je me concurrence moi-même ! Comment ça ? me direz-vous. Le dimanche 19 octobre, pendant que je chantais sur la scène de La Portugaise, j'étais Rudolph Valentino et Al Johnson à la télévision dans une émission rétro *Comme nous étions*. Julie Arel, Jacqueline Barrette, Marie-Paule Bell et Dalida étaient aussi de la distribution. Je ne me souviens pas si Dalida personnifiait un « feu de forêt » ou une « fusée », mais je me rappelle qu'il lui en fallait grand pour évoluer !

À travers cette activité fébrile, je prends le temps d'enregistrer *J'attendrai* dans les studios de RCA à Montréal. On doit la lancer à la fin du mois. Cette chanson s'accrochait au style rétro qui avait été apprécié à la télévision.

Puis-je ajouter qu'en fin d'octobre, André Robert m'a passé au crible dans son émission *Vedettes... à nu*. Il s'agissait d'une émission où l'invité devait répondre aux questions les plus insolites et intimes.

La mère supérieure revient en force cet automne même si elle est bien loin de son soleil de la Méditerranée. Clairette ouvre une nouvelle boîte au 50 ouest, Saint-Jacques, dans le

Vieux-Montréal. Une pléiade de vedettes vont lui faire la bise et lui souhaiter une chance en or : Mouffe et Charlebois, Vigneault et son épouse, Claudine Chatel, La Poudre, Rita Bibeau, Pierre Jean, Guilda et moi-même. Dans un discours de circonstance avec l'accent du pays, Clairette a qualifié sa boîte d'endroit d'amour et de fraternité. Notre Clairette était rayonnante ce soir-là.

Ma copine Michèle Richard me téléphone une nouvelle atroce : sa mère vient de mourir du cancer. Nous sommes le 31 octobre. Depuis sept mois, Michèle portait ce secret dans son cœur et ne l'avait pas fait partager même à ses intimes. Âgée à peine de 50 ans, Mignonne avait été emportée par le mal, même si une récente opération avait laissé croire au miracle. Lorsque Michèle partait récemment pour Cuba avec sa mère pour des vacances au soleil, elle savait très bien que les jours étaient comptés.

Ce lundi matin, 3 novembre, nous n'étions pas nombreux à l'église et au cimetière de la Côte-des-Neiges. Michèle était soutenue par Ti-Blanc, son père et Jimmy Davis, son copain. Mon frère André Roc, qui avait voyagé avec eux à Cuba, était là, Marthe Fleurant et Guy Lepage, le couturier Yvon Duhaime, le réalisateur Maurice Dubois et John Dzafarov à qui on a déjà prêté une idylle avec Michèle. Je fermais le défilé avec la journaliste Carmen Montessuit. Bien peu de monde pour témoigner du réconfort à Michèle dans ces circonstances tragiques !

Quel contraste avec les belles images de la blonde et radieuse Michèle tournées en Tunisie, qu'on voyait à la télévision d'État ce dimanche 7 décembre. L'émission datait de six mois plus tôt.

Le mois de décembre s'annonçait très chargé. On devait enregistrer le *Bye bye 75* avec 75 artistes en scène. Les textes étaient signés par Marc Favreau en Sol Meilleur dans une réalisation de Richard Martin. Je faisais partie d'un groupe de chanteurs « les archisecs » et nos rivales étaient « les archisexes ». L'émission s'ouvrait avec une Muriel Millard avec boa et paillettes tandis qu'à ses côtés, Jean Duceppe jouait de l'orgue de Barbarie. Tout le monde recevait son coup de griffe : y compris Drapeau et Taillibert. L'émission a été présentée deux fois : le 31 décembre et le premier janvier.

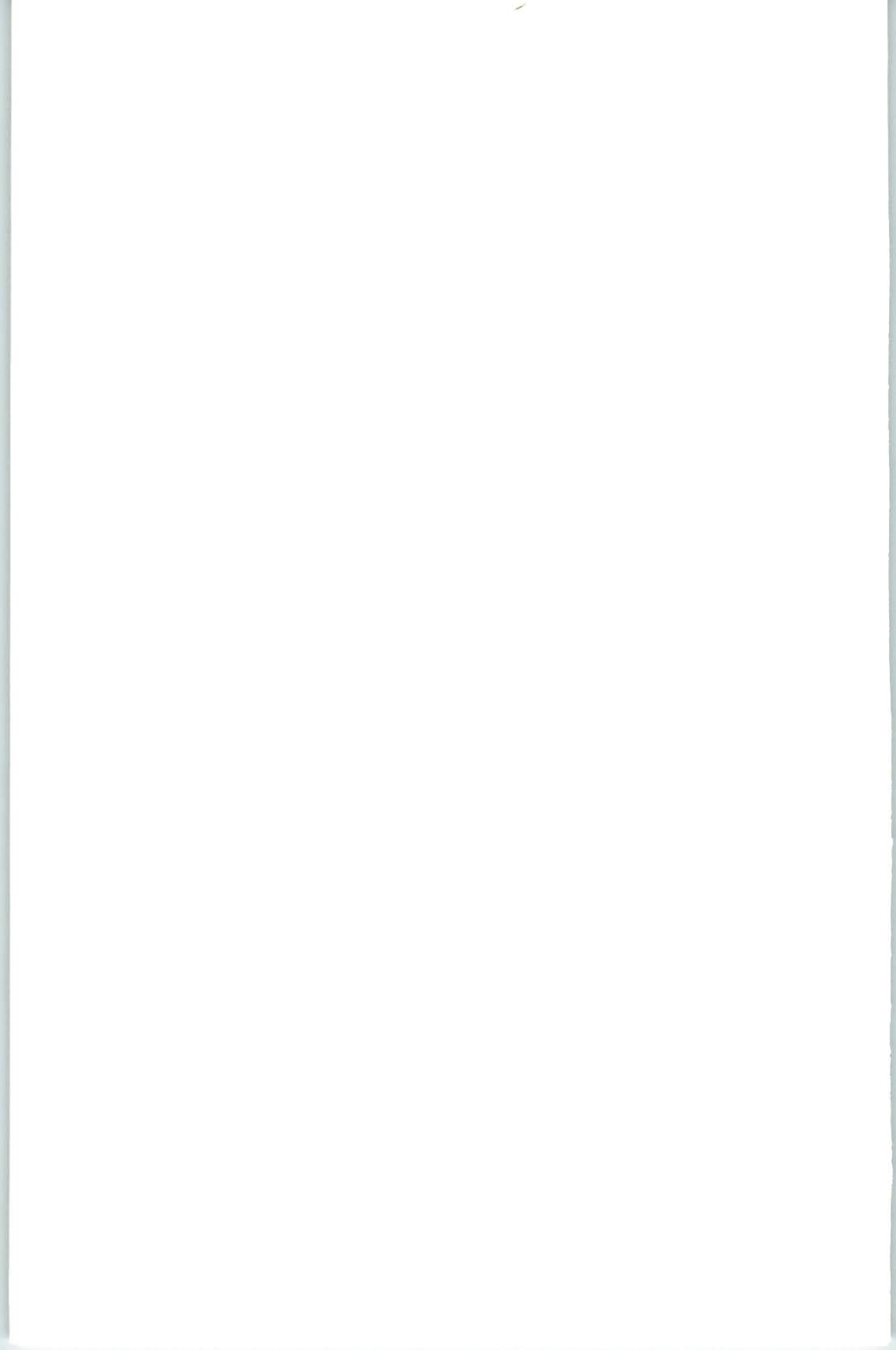
La joyeuse période des Fêtes a été marquée une fois de plus par le Gala des orphelins. Cete année, nous diffusons de la Place Desjardins, le 14 décembre. Dans un conte de fée, de la plume de Marie Perreault et Roger Harvey, les artistes personnifiaient des fruits et des légumes : France Castel en belle tomate, Marthe Fleurant en citron, Dany Aubé en orange, Monique Vermont en pêche ; avec Danièle Dorice, j'étais une carotte. Je vous assure que ce n'était pas facile de danser dans pareil costume. Les enfants ont adoré le spectacle.

Pour une treizième fois, j'étais de la fête de l'amour. On m'a appelé l'habitué ! Mais je dois dire qu'on ne se lasse pas de voir des enfants heureux, on ne peut s'habituer à un tel bonheur.

À Place Dupuis, j'ai participé également à l'arrivée du Père Noël avec des antennes sur la tête, ou une couronne de carton doré... pour faire rire les enfants. Un dépouillement d'arbre de Noël à l'École Saint-Clément, organisé par l'annonceur Claude Godin, s'ajoute à ma liste de sorties « charitables », pour effacer quelques-uns de mes péchés !

Pour les Optimistes du Plateau Mont-Royal, j'ai accepté également de donner un petit coup de pouce pour les enfants pauvres. Le Premier ministre Robert Bourassa, qui collaborait à la fête, a voulu poser avec moi. À qui l'honneur ? Quand les politiciens commencent à sortir... les élections approchent ! C'est peut-être méchant... mais vrai.

Bon hiver à tous, je pars pour le soleil.



Chapitre 42

Venez donc chez moi... en Floride

J'en veux souvent à Jacques Cartier, ce navigateur malouin qui n'avait qu'à modifier sa course d'un ou deux degrés en quittant la Bretagne, et il aurait sûrement accosté quelque part en Floride et Voltaire aurait pu garder ses «trente arpents de neige»...

Pour remédier à ce problème de climat, je dois chaque année remplir les valises et descendre dans le Sud. Je n'ai pas à le redire : je suis allergique à la neige et au froid.

Mon ami Marcel Cantin le savait depuis qu'il me connaissait et souvent il me répétait :

« Michel, c'est grandement temps que tu t'installés dans le Sud. D'abord, t'es toujours ici... Au lieu de vivre dans tes valises, tu devrais avoir ton petit «home» bien à toi... »

Des phrases du genre me faisaient rêver. Avoir une propriété en Floride, pouvoir dire aux gens : « Venez donc chez moi... en Floride. » Ça sonnait comme une grande musique à mes oreilles. Après trois semaines de décembre bien froid, je quitte Montréal en auto pour Miami. Je veux

passer la Noël chez les Cantin puis le 31 décembre, je commencerai un engagement de deux semaines au Suez. Je serai donc en scène au moment où l'an nouveau nous arrivera.

Comme je suis devenu un enfant de la famille, Marcel me traite un peu comme son fils. Non seulement il me donne des conseils en affaires, mais il me gâte aussi à l'occasion. Mon cadeau de Noël : une enveloppe très mince. Même le Pape aurait été curieux de voir à l'intérieur ! Marcel m'offrait une clé ! Une clé qui ouvrait une porte au Meadow Brook Lakes !

Dans l'enveloppe, il y avait aussi une petite note m'expliquant les conditions de la transaction ; il m'offrait un condominium à un prix « que seul un père peut faire à son fils ». Moyennant des conditions extrêmement intéressantes, je devenais propriétaire d'un condominium tout neuf, où personne n'avait jamais habité ! Vivre de telles émotions, c'est presque invraisemblable. J'étais fou de joie. Cette nuit de Noël, je n'ai pas dormi. J'ai dessiné dans ma tête tous les plans d'aménagement qu'on peut imaginer, toutes les décorations les plus exotiques qui se réalisent de ce côté-ci du ciel.

Depuis longtemps, je rêvais d'un appartement en Floride mais j'attendais une « occasion » à la portée de mes moyens. Marcel Cantin venait de me donner le coup de pouce nécessaire pour la réalisation de mon rêve.

Alors que le soleil se levait tout rouge sur la Floride en ce matin de Noël, alors que les derniers fêtards rentraient chez eux, je me suis levé sur la pointe des pieds pour me rendre à « ma nouvelle adresse ». Marcel Cantin sirotait déjà son café dans la cuisine en faisant la causette à son immense chien Bruno.

À la barre du jour, j'étais déjà au Meadow Brook, à Dania. Il n'y avait vraiment que la décoration du condominium à compléter et je pourrais y transporter mes pénates. Assis à terre, sur le béton, je pleurais de joie et dans ce mirage de larmes, je voyais les formes les plus fantastiques, les couleurs douces du pastel et les contrastes violents des couleurs de soleil. Je vivais des instants qu'il est bien difficile à décrire mais si intenses qu'on voudrait les voir se prolonger indéfiniment.

Au Meadow Brook Lakes, un peu au sud du Dania Beach Boulevard, c'était la colonie artistique des Québécois hors Québec. Muriel Millard, Roland Chenail, Louise King, Raymond Berthiaume, Jen Roger, Jean-Pierre Rondeau, Gérard Paradis possédaient aussi des appartements dans ce vaste complexe résidentiel. Mon «home» comptait cinq pièces bien éclairées, au quatrième étage avec vue sur la piscine. Un magnifique balcon pour le soleil et la détente complétait l'ensemble.

Dans la cuisine, les appareils électro-ménagers étaient de couleur blé moisson, les armoires blanches avec des touches de vert et le papier-tenture offrait des fleurs aux mêmes tons. Dans la salle à dîner, attenante au salon, le blanc et le jaune dominaient. Le mobilier de salon exhibait des tons de vert avec des rappels de blanc et jaune. Je crois que mes notions de décoration, apprises sur le banc, alors que je travaillais à la Ferronnerie Ferland de Thetford, ne sont pas complètement oubliées.

Le condominium, avantageusement situé dans une zone de verdure, se trouvait quand même à proximité des centres de commerce comme la Dania Bank, le Liquor Store et le Jai Alai. Par le Dania Beach Boulevard, on atteignait la plage en cinq minutes et le parc national U. Lloyd en sept minutes. Dania, petite municipalité sise entre Fort Lauderdale et Miami, se trouvait à moins de dix minutes de l'aéroport international de Hollywood-Fort Lauderdale, avantage majeur pour qui veut profiter des vols directs de Montréal vers la Floride. Même avec son titre ronflant, cet aéroport «international» présentait toutes les caractéristiques des petits complexes aéroportuaires: embarquement rapide, livraison des bagages en cinq minutes, formalités de douanes réduites au minimum, etc...

Après l'excitation des premiers moments, suivit la période intense de la prise de possession des lieux et de l'aménagement définitif. Que c'est merveilleux de s'installer dans ses meubles dans un coin de pays qu'on adore. Les journées étaient consacrées à l'appartement, les soirées réservées à la carrière et au public.

Mon premier engagement s'étendait du dernier jour de décembre au 10 janvier, Jen Roger suivait avec son contrat.

Au Suez, les délégations de Québécois se remplaçaient joyeusement. Claude Mailhot, fidèle accompagnateur des artistes, était accroché à son piano comme les notes au clavier. Du côté de la direction, j'avais surtout des contacts avec Huguette Martineau qui occupait plusieurs postes sans en avoir les titres.

Comme mes trois engagements étaient entrecoupés de périodes libres, je pouvais rentrer à Montréal et vaquer à d'autres occupations. Ainsi je fais *Vedettes en direct* le mardi 27 janvier, sous la direction musicale d'Yvan Landry. C'est une date importante pour moi parce que j'ai lancé ce soir-là une chanson qui me laissait légèrement indifférent : *La dame en bleu*. À travers tout le bouquet de chansons au programme, j'ai testé ce refrain seulement pour voir si... Après l'émission, tous les collaborateurs parlaient de la chanson en bleu... On disait qu'elle allait faire un malheur. Je ne sentais pas ces vibrations positives qui laissent présager les grands succès de carrière. C'était ma façon à moi de «casser» cette chanson en public. Même en studio, on sent toujours une réaction de la part de l'équipe technique. Ces gens, qui en ont vu bien d'autres, nous donnent souvent un écho intéressant de ce que sera l'impression du grand public dans quelques semaines.

Fin janvier, début février, je suis convaincu que vous pensez déjà au Carnaval de Québec. J'avais un engagement pour l'enregistrement d'un Balconville sur la Place du Carnaval. Avec tous ces changements brusques de température, je suis retourné en Floride passablement grippé. Mon engagement du premier au dix février a été largement compromis. Heureusement que Jen Roger était encore sur les lieux pour me remplacer à pied levé. Moi, j'étais dans un état piteux : fièvre, et même début de pneumonie, a dit le docteur. Pas question de chanter, le paquet de nerfs doit demeurer au lit... seul ! Deux ou trois jours ont suffi pour me remettre sur pied... à cause du soleil. Comme Jen Roger devait prendre la relève après moi, j'ai compensé pour les soirs que je lui devais.

Le reporter Denis Niquette se baladait en Floride avec la blanche voiture de CJMS-1280 et courait les interviews au coin de chaque rue du «petit Québec». J'ai été l'un de ses

sujets. Sa mère, ma fameuse groupie aux albums, m'a rendu visite le 20 février et elle en a profité pour photographier ma première résidence du Sud. Ce sont les seules photos qui me sont restées de cet appartement.

À cause de cette maladie qui m'a tenu hors scène quelques jours, j'ai dû contremander un engagement au Concorde de Québec pour la Saint-Valentin. Je n'ai pas eu de réactions négatives de cette annulation. J'espère que les gens ont compris ma situation.

Comme le froid et moi, ça ne fait pas bon ménage, avant d'entreprendre la troisième séquence de mon contrat au Suez, à la mi-mars, j'ai le temps et le loisir d'accepter une croisière sur le *M.S. Mikhael Lermontov*. Ce bateau sillonnait la mer des Antilles et son port d'attache pour l'hiver était Baltimore dans le Maryland. Je m'y rends au moment où Michèle Richard termine un engagement à son bord. Elle se dit très enchantée de sa croisière et me souhaite une mer aussi calme... et des passagers aussi turbulents.

De fait cette croisière s'est avérée très agréable et même reposante. Lorsque je mis le pied à terre le 9 mars, ma condition physique s'était améliorée de façon évidente et le moral était excellent. Ça fait du bien de revenir chez soi... en Floride. Je me surprends à employer de telles phrases. Ce qu'on s'habitue rapidement à être bien!

Je termine mon travail au Suez, du 16 au 26 mars, et je retourne à Montréal en avion, laissant ma voiture en Floride. À mon arrivée, *La dame en bleu* avait dépassé les 25 000 copies et les connaisseurs prévoient les premières places du palmarès Mutuel d'ici quelques semaines. Il était grand temps que je connaisse un succès de cette taille... pour annoncer la fin de la «période des vaches maigres».

Il n'en fallait pas plus pour que les projecteurs se braquent sur moi et ma carrière. J'ignore par quel calcul savant les journalistes ont réussi, dans le même titre, à mettre en grosses lettres : ses débuts en 1957, il fête cette année son 20e anniversaire de carrière... Et les reportages sur «mes 20 ans de vie artistique» s'étalent dans plusieurs journaux. Personne n'avait additionné 57 à 20 pour faire 76! Je ne me plains pas de cette tonne de publicité, mais comment pourrai-

je fêter mes véritables « vingt ans » l'an prochain ? Les gens ne me croiront plus.

Le vendredi soir 2 avril, c'est le début de la soirée, je regarde la télévision à Châteauguay, juste avant de me diriger vers le nouveau cabaret de Claude Blanchard « La cravate blanche ». Soudain une détonation ! Je grimpe à l'étage pour voir ce qui se passe. La porte de la maison a été criblée à la chevrotine ! Si j'avais eu le malheur d'être là à ce moment précis, la carrière de Louvain aurait connu une fin abrupte. Ce coup de feu marquait une autre page dans la série noire. À l'automne, des cambrioleurs s'étaient introduits par effraction chez moi et avaient fait main basse sur le téléviseur, le système de son et quelques bijoux, souvenirs de tournées ou cadeaux remis à l'occasion de réceptions officielles. Trois jeunes avaient été arrêtés par la suite et condamnés.

Récemment, le téléphone avait causé des inquiétudes à un copain qui gardait ma résidence durant mes nombreux voyages dans le Sud. Lorsque pareille chose se produit, on est porté à voir là l'œuvre de mauvais plaisantins, mais lorsque des voix inconnues exigent de l'argent, sinon la baraque va sauter... Il faut avertir les autorités policières. Puis le coup de fusil dans la porte, ça c'est le bouquet ! On voulait m'intimider ? Ou bien donner du poids aux menaces ? Une manière de chantage ? Je l'ignore encore aujourd'hui, mais mon attitude s'est rangée du côté de la fermeté : si je dois de l'argent à quelqu'un, qu'on me produise un compte et le bureau de mes comptables y verra... J'ai la conscience tranquille et qu'on me laisse la sainte paix. Rapidement, la manchette a fait le Québec à la une et ma mère, qui se meurt d'inquiétude, craint pour ma vie. Même si les policiers avaient préféré que je ne me présente pas à « La cravate blanche » pour toute la fin de semaine, je me suis dit : « Si quelqu'un veut me rencontrer, avec toute la publicité qui entoure mon passage à ce cabaret, il viendra bien et là, on pourra se parler nez à nez, et non pas à coup de fusil dans le noir. Je me souviens d'avoir vu Claude Blanchard un peu préoccupé durant ce week-end mais c'en est un qui n'a pas froid aux yeux et lui aussi aurait bien aimé rencontrer « l'homme à la carabine ». Peut-être y avait-il des policiers en civil dans la salle pour faire le guet ? Je l'ignore. Aucun

incident n'a perturbé l'entrain de cette fin de semaine.

À son émission *L'univers de Yoland Guérard*, notre grand chanteur de comédies musicales nous invitait. L'autrec et moi, le 5 avril pour «reconstituer la belle époque» comme il disait. Un journaliste de TV Hebdo avait eu ce commentaire: «on devrait l'un de ces jours réunir ces trois vedettes.» C'était comme une prophétie puisque «les 3 L» en tant que spectacle autonome seront réunis pour les fêtes de Laval dans quelques années, puis à la Place des arts. Au même programme, Pierre Jean, l'homme des cirques, personnifia quelques noms célèbres comme Hitler et Guilda. Il y avait une vedette féminine à l'émission. Je vous le donne en mille, c'était? Danièle Dorice évidemment!

Pour moi, la deuxième fin de semaine d'avril commença le jeudi 8 par une participation aux *Coqueluches* puis dans l'après-midi, je me rends à Mirabel pour le vol Superstar d'Air Canada qui marque le vingt-cinquième anniversaire de la liaison Montréal-Paris. Les invités à ce voyage avaient été désignés par un scrutin chez le public, vote organisé par Télémédia, Télé-Métropole et la revue *TV-Hebdo*. J'étais l'un des 150 élus. Merci à mes électeurs de tous les comtés du Québec!

De Gratien Gélinas à Monsieur Pointu, de Pierre Proulx à Pierre Nadeau, de Lucille Dumont à Claude Ferragne, de René Simard à Roger Baulu, d'Yvette Brind'amour au père Louvain, on y voyait des représentants de tous les secteurs d'activités. À Paris, plusieurs réceptions ont marqué notre passage et les personnalités se sont déplacées pour nous saluer: Son Excellence M. Gérard Pelletier, notre ambassadeur, M. Jean Chapdelaine, délégué général du Québec, des vedettes françaises comme Michel Fugain, Raymond Pellegrin, et l'incomparable Lucienne Boyer. Une émission de télévision a été enregistrée à Paris et monsieur Pointu a volé le spectacle. Son principal admirateur: Gilbert Bécaud en personne. Les téléspectateurs du 10 ont vu cette «sauterie» le 26 avril sur leur petit écran.

Vers la mi-avril, dans le secret le plus total, le commentateur et chroniqueur André Robert prend épouse pour la troisième fois. Le mariage pour lui, c'est devenu une habitude. J'étais parmi les intimes qui avaient été mis au

parfum des événements puisque les Robert passeront leur lune de miel à mon appartement de Dania. Le voyage de noces a pris place entre deux enregistrements de *Bon dimanche* et une autre émission.

Mon ami Jean-Pierre Bertrand tient toujours son Salon de la femme de Québec à la fin d'avril et je suis un abonné de sa distribution. Je suis en spectacle le 27 avril et le Salon se poursuit jusqu'au deux mai.

Pendant que je complète ma saison au Suez du 30 avril au 9 mai, en mon absence du Québec, *La dame en bleu* prend ses aises au premier rang du palmarès. Sa montée vertigineuse tient du miracle. Très vorace, elle a grugé les positions du hit parade comme le font les termites des pays chauds. Vers le 15 mai, nous dépassons les 62 000 copies vendues. Les commentaires me sont favorables. On retrouve les phrases du genre : «Louvain revient en force». «On reconnaît le Louvain des beaux jours.» » C'est un retour triomphal avec la dame en bleu à son bras... » Et pourtant *Lady in blue* dans sa version originale n'avait pas mené une carrière célèbre. On doit au flair d'un annonceur de CJRP de Québec la sortie de ce disque de la poussière d'une discothèque. Il aurait dit à Christine Charbonneau :

«Voilà une chanson faite sur mesure pour Louvain!»

Ça été le début, et vous connaissez la suite. Durant son règne, «la dame en bleu» n'a pas rencontré que des succès. Vous ignorez peut-être qu'elle s'est retrouvée en cour comme celles qui font le plus vieux métier du monde! En effet, un monsieur de Fabreville se faisant le défenseur de la veuve et de l'orphelin décida de récupérer les droits d'auteur de cette chanson et intenta des poursuites. Cependant, le brave avait oublié que le producteur Pierre Nolès qui s'est déjà fait taper sur les doigts à cause des droits d'auteur, avait eu la précaution de communiquer avec la maison d'édition aux États-Unis, maison qui représentait en Amérique les droits de «Red Bus Music» de Londres. Et voilà toute cette sombre affaire expliquée au grand jour! L'affaire juridique a tourné court ...et «la dame en bleu» a continué sa carrière ...la tête bien haute.

Pour les quinze ans du 10, je suis mis à contribution à la fin de mai. Particulièrement aux *24 heures du 10* alors qu'une

programmation toute spéciale s'incorpore aux célébrations. Je suis de la distribution d'un *Parle, parle, jase, jase* qui dure de 11 heures le soir à 3 h du matin, avec les Gaube, Lefebvre, Dumont, Lalonde, Daigneault et autres. C'est le moment rêvé de rappeler avec un peu de mélancolie les temps forts de cette jeune télévision qui a bousculé bien des châteaux forts depuis sa mise en ondes. Je suis très heureux d'y être considéré comme un enfant de la maison.

Par ailleurs, Danièle Dorice remporte un autre succès avec son mini-gala à son école de music-hall. Le spectacle de cette année s'intitule *Tour du monde avec Danièle Dorice et ses élèves*. Ils sont maintenant 150 à fréquenter ses cours.

On dirait que mai ne veut plus finir. Autre manifestation : l'élection des sept personnalités féminines du Salon de la femme de Montréal. Je participe à l'émission diffusée du Salon sur les ondes de CJMS avec André Robert, le nouveau marié, comme présentateur. Les élues : Renée Claude, Renée Martel, Nicole Martin, Chantal Pary, Ginette Reno, Shirley Théroux et Claude Valade.

Pour terminer le plat, Maurice Baril, mon pianiste, demande d'être libéré pour travailler plus régulièrement avec d'autres artistes. Comme j'entre prochainement à l'hôpital St-Joseph de Lachine pour une opération, vaut mieux le laisser gagner des sous ailleurs. Quant à ce mois de juin, pour moi, il n'entrera pas dans l'histoire : je séjourne deux fois à l'hôpital. D'abord pour une hernie, puis une deuxième fois... pour autre chose. Dans le temps, je disais que l'opération pour l'hernie n'avait pas très bien réussie... La vérité ? Hémorroïde ! Par pudeur, je n'osais pas employer ce mot-là. Les temps ont changé ! Moi itou !

Après quelques jours de repos, je prends la route pour North Wildwood. J'y serai jusqu'au 8 août. Lorsque je suis monté sur scène pour la première fois de la saison, c'était mon premier spectacle depuis « les opérations » que vous connaissez ; ça tirait de toute part ! Puis les applaudissements aidant, j'ai oublié le mal mais des sueurs froides me coulaient de la tête aux pieds en prenant le dos pour rigole.

Le soleil, le sable chaud, la mer, le vent du large sont autant de facteurs qui ont contribué à me remettre dans une forme splendide. Cependant, j'avais perdu 13 kilos au cours

des dernières semaines et d'aucuns semblaient dire que je m'en portais mieux.

Club Québec, le 12 juillet 1976 : la date est fort banale pour tout le monde. Je sais que j'ai 39 ans aujourd'hui ou depuis hier soir et que j'entre dans ma quarantième année. Tout semble se dérouler normalement au club et, comme tous les soirs, « les réfugiés des Olympiques » (c'est le nom que les Américains donnaient aux Québécois qui avaient fui Montréal à l'occasion des Jeux olympiques d'été) arrivaient nombreux pour s'amuser en agréable compagnie. Mon trio attaquait l'intro de la chanson d'ouverture et je sautais sur la scène pour une heure et demie ou deux heures. Le spectacle filait bon train lorsque les projecteurs me font découvrir en toute première rangée mes amis les Cantin et Thérèse Riopel, une copine de toujours. C'était une surprise très agréable, moi qui pensais célébrer seul mon anniversaire de naissance, voilà que tout un party est déjà organisé. Marcel et Marielle Cantin passaient des vacances dans leur ranch de Maggie Valley, dans les Blue Ridge Mountain aux frontières de la Caroline du Nord et du Tennessee. Leur maison du Nord se trouvait à proximité du fameux parc national de Great Smoky Mountain. Pour atteindre la côte Atlantique, ils devaient franchir plusieurs centaines de milles. Voilà un moment que je n'oublierai pas de si tôt. Le champagne a coulé à flot ce soir-là puis j'invite tout le monde à souper tard dans la nuit avec... aucun sou en poche ! Un autre événement que je ne suis pas près d'oublier.

Mes amis ont passé quelques jours à la mer avant de retourner dans leur domaine du Nord. On se quitte en se donnant rendez-vous pour l'automne.

La chanteuse montréalaise Anita Funaro passait en vedette américaine au Club Québec. L'après-midi, la plage nous attendait régulièrement. L'air salin me fait du bien. Depuis les séjours à l'hôpital, j'ai l'impression d'avoir moins de résistance au travail. La fatigue se fait sentir plus rapidement. Alors, le repos va me retaper une santé de fer pour l'automne.

Rentré à Montréal vers le 10 août, je reprends le collier avec un enthousiasme nouveau. Ça fait toujours du bien de partir un certain temps pour revenir avec des idées nouvelles.

Lors d'un entretien avec le journaliste Jean Lorrain, je fais un peu le point dans ma vie. Il faut admettre que j'ai un peu vieilli et c'est normal. La coupe Stanley porte plusieurs égratignures et ça prouve qu'elle date... mais on se la dispute toujours avec la même fougue. J'ai aussi droit à mes rides... et j'y tiens. C'est la marque de commerce de l'expérience. Jean Lorrain reprend une phrase de Ginette Reno qui voulait que je sois le «Sinatra d'ici». Ce genre de comparaison me flatte beaucoup. Si je suis devenu un «classique de la chanson», pourquoi pas? J'aime ce métier et j'entends bien continuer à le respecter encore longtemps, lui et son public.

Je lance un nouveau 45 tours le 18 août : *Ma belle gitane*, c'est une cousine de la dame en bleu... Connaitra-telle un succès identique? C'est à souhaiter, mais on ne sait jamais l'allure que prendra un disque à son départ. Cet enregistrement possède deux points communs avec *La dame* : Christine Charbonneau a écrit les paroles et il est sous étiquette Papillon.

Saint-Gabriel de Brandon, l'Expo-Québec, la Cravate Blanche... et ainsi va septembre. Le palmarès place *Ma belle Gitane* en 29e le 5 septembre et en 14e le 3 octobre. C'est plein de promesses! Qu'est-ce qui se passe au Théâtre National? Mon engagement de deux semaines en octobre tombe à l'eau, le théâtre a fermé ses portes, mais les nouvelles se répandent vite dans le monde artistique et deux propriétaires de cabaret «sautent à pieds joints» sur l'opportunité. Ainsi donc, je fais Saint-Eustache et la Mauricie... et tout le monde est content.

Fin novembre et début décembre, je suis en studio ; l'une des chansons au menu : *Ta place est toujours là*. On presse un 45 tours de cette chanson dès la deuxième semaine de décembre. Il faut profiter du momentum... disent les experts.

Comme je m'apprête à quitter le Québec pour quelques semaines, autant laisser des traces profondes un peu partout. Je fais un grand *Showbizz* avec des vedettes comme Bécaud, Anka, Lama, Simard, Dubois, Gagnon, Sainte-Croix, Valade.

Les apparitions publiques se multiplient encore : le Gala de la nuit des rêves au Loews La Cité, un spectacle pour handicapés à l'aréna de Hull, *Les Coqueluches*, etc. Une fois

de plus, je vais arriver complètement crevé à Noël. Mais, je m'enlève sur la Floride avec ma mère Jeannette. Je ne veux pas la laisser seule pour les Fêtes. Elle n'a jamais vu la Floride. C'est l'occasion rêvée!

En 1976, quel bilan! *La dame* s'est classée dans les «géants de l'année», trois mois dans le Sud, 22 fois l'avion, une bonne semence de disques pour l'an prochain, quelques visites à l'hôpital et le bonheur total!

Sans doute ma meilleure année depuis l'élection de Monsieur Radio-Télévision, il y a onze ans. Il ne faut pas désespérer, comme dit la chanson de Claude Gauthier: «Le soleil brillera demain, ses rayons forceront ta fenêtre...»

Chapitre 43

Vingt ans déjà ? Toujours vingt ans !

Depuis un an que les journaux l'annoncent, je commence bien à m'y habituer. Vingt ans de carrière cette année. Il y a des moments où je dois me pincer pour me convaincre de cette réalité pour laquelle et contre laquelle je n'y peux rien. Jusqu'à maintenant, dans l'ensemble, ma carrière a été une suite ininterrompue de jours et de soirs heureux — certains plus que d'autres — mais en moyenne, j'affirme sans difficulté et même avec conviction que la Providence a été bien bonne pour moi. Évidemment, il y a eu des périodes creuses ! Qui n'en a pas ? J'ai connu aussi durant ces vingt ans des sommets que je n'espérais jamais toucher. Et pourtant, grâce à des marées hautes et des vents favorables, j'ai été porté vers des horizons au lever de soleil exceptionnel.

J'ai trimé dur pour obtenir certains succès et des succès certains. Souvent j'ai hypothéqué ma santé pour donner l'effort supplémentaire qui manquait pour atteindre le but visé. J'ai été chanceux mais aussi, des gens m'ont aidé dans diverses circonstances. En ce début d'année de mes vingt ans de carrière, toutes ces idées-là me passent dans la tête via le cœur et la mémoire.

Même sous le soleil de Floride, comme un spectre, comme une ombre s'accroche au tableau du futur. La carrière file une vitesse de croisière mais la santé accuse un ralentissement, provoque des ratées. Ça m'inquiète un peu, puis beaucoup et même énormément. Comme autrefois c'est ma voix qui me laissait tomber au mauvais moment, aujourd'hui ce sont les problèmes de digestion. Probablement que mon paquet de nerfs internes a du mal à se dénouer. Plus je vieillis, plus je suis conscient de la tension de mon métier et les effets néfastes apparaissent plus désastreux.

Même les tisanes de maman, celles qui guérissaient tous les bobos du jeune âge, ne réussissaient pas à vaincre le mal. Entre mes engagements au Suez et même au cours du deuxième, je suis hospitalisé au North Miami Biscayne Medical Center. Pour me remplacer en scène, on a du mal à localiser Paolo Noël qui réside dans un parc de maisons mobiles.

Malgré ces inconvénients que j'espère « temporaires », je travaille de mon mieux, je profite de tous les instants de repos et je savoure tous les bons moments que la vie m'offre sur un plateau d'argent. Je me souviens aussi d'une fête, le gala en l'honneur de cette grande comédienne du Québec, Mme Juliette Pétrie. Ce soir-là, au Petit Québec du Castaway, on a refusé 300 personnes. C'est vous dire l'amitié et l'admiration que vouent les Québécois à cette dame qui dépasse de plusieurs coudées toute une génération de comédiens. À cette fête, n'eût été des marques de bière sur les tables, on se serait cru quelque part dans la Belle Province. Il y avait plein de beau monde du Québec et plusieurs artistes comme Robert Demontigny, Michel Dary, Claude Dubois, Jean Beaulne, Jean Simon, Michèle Richard, le peintre Yvon d'Anjou, et bien d'autres.

Je garde aussi le souvenir de cette émission *En direct de Miami* sur les ondes de CJMS avec André Robert et Edward Rémy. Les animateurs n'ont jamais réussi à récolter une once de sérieux pour leur programme. Ça devait être beau en ondes à Montréal!

L'hiver, le sud de la Floride, se transforme en véritable « extension » de la province. Au fur et à mesure, je réalise que je ne suis pas le seul qui n'apprécie pas particulièrement

l'hiver. Près du Castaway, tous les soirs, c'est la parade des autos immatriculées de la fleur de lys et les joyeux vacanciers qui se cherchent un club pour fêter. Un de ces soirs où je ne travaillais pas en janvier 1977, j'accompagne les Cantin au Hawaiian Isle : Huguet Rayno y était en première.

Comme sa sœur, Huguet possède une voix superbe. Les musiciens qui n'étaient pas trop habitués à travailler avec elle, attaquent la première chanson. Les Québécois, dans la salle, en attendant de se faire séduire par l'artiste, racontent leurs dernières aventures de voyage, les histoires et les potins du jour. En somme, c'est un peu le tohu-bohu dans l'assistance et la brave Huguet qui se débat sur scène comme « un diable dans l'eau bénite ». Au moment où elle allait paniquer, je saute les marches de l'estrade, j'embrasse Huguet qui est au bord des larmes et je lance tout de go à l'auditoire...

« Mes amis, il faut aider une petite Québécoise qui fait son chemin dans la chanson. Elle commence ce soir, il faut l'encourager... »

Mon attitude outrancière venait de secouer les Québécois et leur cœur. Plusieurs ont applaudi, d'autres ont pleuré dans la salle. Ce petit coup de pouce, Huguet en avait besoin pour avancer plus loin dans sa carrière. Qui sait ? Un jour, j'en aurai peut-être besoin moi aussi !

Dès le début de mars, *Échos-Vedettes* émet l'opinion ou propage la rumeur que la Place des Arts figure à mon tableau de chasse de cette année. Coïncidence étrange, cette semaine en Floride, alors que nous prenons du soleil ensemble, maman, qui ne se mêle jamais de mes engagements ou de mes projets artistiques, me lance cette réflexion :

« Michel, forces-toi donc un peu. Fais la Place des Arts. C'est tellement prestigieux cet endroit. Te vois-tu seul au beau milieu de cette scène immense ! J'aimerais bien ça te voir là. Tu chantes les mêmes chansons qu'ailleurs, mais il y a beaucoup plus de monde. »

À la seule pensée de faire la Place des Arts en solo, j'avais déjà les mains froides... même sous le soleil de la Floride. Je paniquais, un point c'est tout. Au fond, je ne risquais pas de faire la P.D.A. cette année puisqu'il faut réserver les dates plus d'un an d'avance pour être « programmé » au calendrier de cette salle de prestige. Pour me

donner bonne conscience, je me disais qu'un anniversaire, même le 20e, peut se fêter n'importe où. Dans une salle paroissiale s'il le faut !

Je fais un saut au Carnaval de Québec pour mon rendez-vous annuel. Dans *Le Soleil*, le journaliste Yves Bernier, sous une excellente photo de moi, en manteau de fourrure, écrit ce qui suit :

« Le super Balconville de CJRP, à Place Carnaval, nous a démontré encore une fois que le chanteur Michel Louvain est toujours une grande vedette québécoise aimée du public. Avec une douzaine d'autres artistes, dont Jacques Labrecque, un des plus grands folkloristes que nous ayons, Chantal Pary, Patsy Gallant, Pierre Lalonde, Patrick Zabé, Robert LeNormand et Jacques Lepage, l'animateur de la soirée, Louvain est venu expressément de Miami, où il passe tous ses hivers à divertir les Québécois, pour faire le Balconville. Vieux succès ou nouveaux, les « fans » étaient là, des plus jeunes aux plus fidèles. Environ 7 000 personnes ont assisté, enthousiastes, à ce spectacle qui a duré 2 heures. C'est Michel Louvain, tout bronzé, qui a clôturé la veillée en descendant du Palais du Bonhomme vers les barricades au devant des mains tendues. « À part ça, y faisait-y assez beau, hier soir? »

En plus de ce spectacle, j'ai donné une soirée au Château Frontenac et quelques petites sauteries à droite et à gauche. Durant ce bref séjour dans la Capitale, le téléphone arabe fonctionne. La nouvelle qui arrive à mes oreilles : au Salon de la Femme, du 11 au 20 mars, le 14 sera réservé pour souligner mes vingt ans de carrière. Quand Jean-Pierre Bertrand s'embarque dans quelque chose, tenez bien vos tuques, ça va donner un grand coup ! Et quel coup !

Disons d'abord que le Salon de la Femme remportait, cette année-là, un autre brillant succès. Le lundi 14 mars m'était réservé. Quelques heures avant le moment prévu pour la célébration, déjà la foule s'entassait dans le Pavillon de la Jeunesse à Québec. L'accueil que m'a servi cette foule ce soir-là résonne encore autant à mon cœur qu'à mes oreilles. Les années ont passé mais la même ferveur anime toujours ces admiratrices inconditionnelles ou presque ! Les pleurs, les cris, les rires et les larmes se sont succédé ainsi que les

émotions les plus diverses. Un journaliste avait conclu son reportage par ces deux phrases qui résument la soirée.

« Michel Louvain demeurera pour bien des années à venir dans le cœur de la gent féminine. Qui sait si on ne le célébrera pas encore dans 20 ans ? »

Au cours de la soirée, le chroniqueur Jean Gravel et le président Jean-Pierre Bertrand se sont appropriés le micro. Pas de questions, le spectacle est lancé et puis la parade des cadeaux continue : d'un voyage à la Barbade jusqu'à un four micro-ondes, d'un splendide chandail fait main jusqu'à un complet dernier style, tout y passe. Les gens de Québec — ils n'ont pourtant pas à le faire — veulent me rappeler qu'ils étaient là à mes débuts et qu'ils y sont toujours. Montréal viendra ensuite... qu'ils disent.

À mon retour à Montréal, après un engagement à l'Hôtel Aviation de Saint-Hubert, et une émission des *Coqueluches* avec Christine Charbonneau, je fais *Vedettes en direct* le 12 avril avec un mal de gorge atroce. Dites-moi, quel saint doit-on invoquer pour obtenir un rapide retour à la santé totale ?

Au début de mai, avec Danièle Dorice, je participe au 15^e anniversaire de spectacle de Michel Girouard, le tout Montréal des arts est présent. Le party a lieu au Bar Horizon.

D'après une entente conclue avec Claude Blanchard, je dois lui assurer ma disponibilité pour trois semaines à la Cravate Blanche de Saint-Sulpice. Le premier engagement, les 6, 7 et 8 mai, remporte un excellent succès.

J'en profite pour parler de mon plus récent microsillon sur étiquette Mirabel. Le nom était facile à choisir : *La dame en bleu*. Enregistré au cours du printemps, le disque présentait une nouvelle version de *Un certain sourire*, puis les dernières productions : *La dame en bleu*, *La belle Gitane*, *Ta place est toujours là*, *Il faut chanter l'amour*, etc... Jerry de Villiers avait signé huit arrangements tandis que le jeune Daniel Hétu, deux. Pierre Boudreau avait supervisé la production au Studio Son-Québec et l'ingénieur du son était Philippe Espantoso.

En coupure 45 tours, nous sortons : *Il faut chanter l'amour* et *Un certain sourire*. Je crois que c'est là du bon matériel.

D'abord une rumeur, c'est confirmé maintenant, le 25 mai, je serai la *Coqueluche du mois* et Radio-Canada en profitera pour produire un spécial Louvain par la même occasion. Par ailleurs, pour dissiper tout malentendu, j'annonce qu'il n'y aura pas de Wildwood pour moi cet été. J'en profite pour dire que Robert Demontigny y sera pour deux mois.

Pour en venir à l'anniversaire que nous célébrons cette année, dans le *Journal de Montréal*, Jean-Paul Sylvain n'y va pas avec le dos de la cuiller : « Michel Louvain célèbre ses 30 ans de carrière. » Dans son enthousiasme, l'ami Sylvain insiste pour écrire que j'ai commencé bien jeune, que j'étais précoce. Disons qu'il a poussé un peu fort ! Ce que l'admiration peut inspirer quelques fois.

Ce mercredi matin 25 mai, alors que je filais en auto vers le Complexe Desjardins, j'étais loin de m'imaginer qu'un drame allait se jouer dans ma vie ce jour-là, un drame dont les répercussions m'affectent encore cinq ans plus tard. Au contraire, j'étais très heureux. Dans quelques heures, je retrouverai une partie de ma famille et plusieurs amis intimes de la carrière. Rare privilège, Radio-Canada m'avait demandé de choisir moi-même les invités à ce spécial *Coqueluche*. Ma liste comptait maman et quelques membres de la famille, des artistes comme Danièle Dorice, Margot Lefebvre, Michèle Richard, Monique Gaube, Paolo Noël, mon ex-gérant Yvan Dufresne, le réalisateur Maurice Dubois, un ex-patron Gérard Thibault de Québec.

Dès midi et trente, l'orchestre de Léon Bernier attaque les premières mesures de *Un certain sourire* et j'apparais en scène au Complexe Desjardins. J'ai pensé que les trente étages du building allaient me tomber sur la tête. Quel accueil d'un public qui renouvelle constamment sa fidélité. Les animateurs Guy Boucher et Gaston L'Heureux pétaient la bonne humeur et l'émission roulait « tempête ». Vers la fin, on présente un bref documentaire sur film, des scènes tournées à Thetford et ailleurs. Lorsque mon père est apparu à l'écran, j'ai bien senti que le choc émotionnel serait dur pour maman, mais les applaudissements scandent ma dernière chanson et j'interprète ce refrain avec ma mère dans mes bras. Elle est bien émue et très belle. Soudain, je la sens

défaillir, elle me glisse des bras, j'éprouve de la difficulté à la retenir debout. La chanson se termine, l'émission aussi et maman tombe évanouie. On demande d'urgence le médecin du Complexe Desjardins, maman est étendue dans ma loge, ma sœur est prise de panique. Enfin, un ambulance arrive et l'on transporte ma mère à l'hôpital le plus proche. Elle demeura près de deux semaines dans le coma. Lorsqu'elle fut hors de danger, on l'amena à Thetford où ma sœur s'en occupa avec tendresse et chaleur.

La convalescence s'est avérée longue et pénible. D'abord paralysée, puis amnésique, maman n'est jamais redevenue comme avant. Certains moments de lucidité, puis c'est le grand trou noir dans sa mémoire. Ce que la santé peut tenir à peu de choses. Dans un des albums que madame Niquette m'a fait parvenir, j'ai retrouvé récemment cette prière : « Bonne sainte Vierge Marie, je vous demande en grâce au nom de Michel Louvain, si c'est la volonté de votre fils Jésus, la guérison de sa mère... Merci mille fois ». La sincérité de cette prière de madame Niquette m'a toujours impressionné.

Pour une autre raison, le 25 mai demeure aussi une date importante dans ma carrière. C'est la deuxième fois que je rencontre mon actuel gérant Guy Roy. Récemment, à *Jeunesse d'aujourd'hui*, j'avais rencontré ce petit homme aux yeux vifs. Il discutait avec mon gérant de promotion Jean-Pierre Lecours. Soudain, il me dit :

« Serais-tu intéressé à faire la Place des Arts ? »

— Monsieur, la Place des Arts, ce n'est pas pour moi ! »

Dans ce studio du canal 10, ma réponse avait résonné comme un coup de cymbale qui termine un grand morceau de musique. Mais aujourd'hui, Guy Roy revient à la charge avec la même question. À cause des circonstances tragiques que j'ai expliquées, je ne peux accepter l'invitation de discuter de cette affaire avec lui mais je lui laisse mon numéro de téléphone... par curiosité. Comment s'organise un spectacle à la P.D.A. ? J'aimerais bien le savoir même si je ne suis pas intéressé à faire cette salle. Ce n'est pas pour moi, je l'ai déjà dit !

Un de ces soirs, je dîne au Château Champlain avec Guy Roy. C'est la troisième fois que nous nous voyons. Lui, connaît une carrière comme producteur de spectacles comme

Music-O-rama et aussi du théâtre avec la troupe de Jean Duceppe. La première fois qu'il a entendu parler de moi remonte à une vingtaine d'années. Il me l'a raconté :

« Je sortais avec une fille de Sainte-Élisabeth, dans la région de Joliette. On veillait tranquillement, soudain la mère de famille exige de tous le silence le plus complet. Louvain chantait à la radio, imaginez... La première fois que je vous voyais en personne, c'est l'autre soir au canal 10 alors que je discutais avec Hugues Aufrey et Jean-Pierre Lecours. Au fait, voici le projet que j'ai préparé pour la Place des Arts.

— Mais, il faut retenir les dates un an à l'avance !

— Justement, monsieur Louvain, j'ai en main une excellente fin de semaine à la PDA : les 23, 24 et 25 septembre prochains... »

Ces dates précieuses avaient été retenues pour Claude Léveillé, mais à la suite d'un conflit avec son producteur, le chansonnier s'était désisté ou avait déclaré forfait si vous préférez. Guy Roy possédait ces dates et me les offrait sur un plateau d'argent.

« Même si la Place des Arts, ce n'est pas pour moi, j'aimerais bien voir les chiffres que vous avez préparés, juste par curiosité... »

À la vérité, j'avais déjà un pied sur la célèbre scène qui me faisait peur depuis toujours. Guy Roy reprend.

« Je m'occupe de toi à une seule condition : après la PDA, finis les cabarets. Ta carrière doit se diriger vers les salles de prestige. C'est entendu ? »

En juin, je retourne en Floride régler quelques contrats pour la prochaine saison puis c'est une tournée en Gaspésie. À certains endroits, on ne m'avait pas vu depuis 18 ans. À compter du 28 juin, et à raison de trois soirs par semaine, je tiens l'affiche à l'Aquadélices de la Ronde. Le mardi 12 juillet, j'entre dans la quarantaine avec une quarantaine de « cancer » qui ont accepté l'invitation. Enfin, je pourrai constater moi-même si c'est vrai que la vie commence à 40 ans ! Jusqu'à maintenant, ce n'est pas si mal.

Au cours de l'été, j'ai le loisir d'accepter quelques engagements de fin de semaine puisque je ne travaille que les lundis, mardis et mercredis à Terre des Hommes. Ainsi, je fais *Y'a du soleil* à deux occasions, l'Hôtel Pigalle de St-

Jérôme, le Noël en juillet au Domaine Frontière enchantée, etc...

Le premier août, commencent les répétitions pour la Place des Arts. Jerry de Villiers dirigera une formation de quinze musiciens et de quatre choristes. Je veux que le spectacle soit sans prétention, mais de bon goût.

Il fallait bien s'y attendre, l'été ne pouvait se dérouler sans problème. Depuis que le mauvais sort s'acharne sur moi, il a trouvé une victime idéale. Pour ajouter à la liste des malédictions, voici quelques incidents : épaule gauche disloquée en tombant sur le bord de la piscine. Quand on a 40 ans, il faut arrêter de penser qu'on a seulement 15 ans ! À moins de deux semaines de la fin du contrat d'Aquadélices, la Guilde des musiciens m'annonce que l'ensemble qui m'accompagne à la Ronde n'a plus le droit de travailler avec moi à cause d'une formalité de juridiction. M. Claude Pilon, le gérant de l'Aqua., n'avait pas engagé des musiciens membres de l'Union, alors...

Devant cette situation, quoi faire ? Prenant mon courage d'une seule main, l'autre étant immobilisée à cause de mon accident de piscine, je suis monté en scène pour expliquer aux clients la situation qui prévalait. Pour ne pas trop décevoir les noctambules, j'ai pris le micro et j'ai chanté sans accompagnement. À la guerre comme à la guerre ! Tous ceux qui écrivent que Louvain fausse souvent en chantant, auraient dû être là ce mercredi soir. J'étais seul en scène, sans effet de musique, avec ma voix. Les gens ont même reconnu *la dame en bleu* !

À cette liste maléfique, j'ajoute la fermeture de l'aéroport de Dorval, à cause d'une autre grève. À mon retour de Floride où j'avais passé quatre jours pour négocier un contrat, l'avion s'est posé à Burlington et je suis rentré à Montréal en autobus... Quand on est pressé, c'est fatigant ! En route, je bavarde avec Clément Roy, le proprio de ma première chambre à Montréal, rue St-Hubert. J'apprends aussi, puisqu'on parle de musiciens, que l'hiver prochain, je n'aurai droit qu'à un seul musicien canadien en Floride ; les autres musiciens devront être américains. Concernant mes prochains engagements en Floride, je ne retourne plus au Suez pour ne pas « brûler » mon nom. Il est important que je

change d'endroit. Le célèbre Castaway me fait des propositions après m'avoir vu à l'œuvre quelques années presque en face de chez lui. Le défi à relever : prendre le Inner Circle et en faire un club rentable. C'est le cabaret situé à l'étage supérieur du fameux Wreck Bar. Ma réponse leur sera donnée après quelques jours de réflexion. Pour me donner «bonne bouche», le club s'appellera «La vie en rose», imaginez donc !

La radio a pris beaucoup de place dans nos vies. Pour connaître la météo, on écoute la radio. En revanche, quand la radio vous apprend une mauvaise nouvelle, vous en doutez immédiatement.

«Voici un bulletin spécial. Le comédien Gilles Pellerin est décédé la nuit dernière. Il était âgé de 51 ans...»

Quelques minutes après, un autre bulletin spécial :

«Le chanteur de rock Elvis Aaron Presley vient de mourir à sa résidence de Memphis au Tennessee. Il était âgé de...»

À la stupeur fait place l'incrédulité. Dans un réflexe naturel, vous syntonisez une autre station de radio et la même nouvelle revient avec plus de détails. Vous devez faire face à la réalité. C'est à ce moment-là que vous retracez des souvenirs. Pour Gilles Pellerin, mon ex-voisin de l'Île des Sœurs c'est facile. La semaine précédente, j'avais été à Radio-Canada avec lui pour essayer des costumes pour un numéro dans l'émission des 25 ans de la télévision d'État. Gilles était dans une forme superbe, il avait blagué comme il blaguait toujours. Ce départ si brutal m'a donné un choc terrible.

Mais la vie continue... Nous sommes à un mois de mon premier spectacle à la Place des Arts. Le mardi 23 août, c'est la mise en vente des billets.

La journée même, Guy Roy m'a caché la vérité. Je l'ai apprise quelques jours plus tard. Les responsables des billets ont dû ouvrir les guichets une heure plus tôt à cause de l'affluence de la foule. Il y avait des dames qui attendaient depuis 5 heures le matin ! À 4 h 30 dans l'après-midi, tous les sièges avaient été enlevés. Guy Roy obtient la salle Wilfrid-Pelletier pour une supplémentaire le lundi suivant, soit le 26 septembre. Les billets partiront aussitôt l'annonce faite.

D'autre part, le Grand Théâtre de Québec était réservé pour le premier et le deux octobre suivant et le Centre National des Arts d'Ottawa pour le 30 octobre. Avec Guy Roy, ça marchait au pluriel. Il avait aussi dans sa poche quelques dates pour une éventuelle tournée... si ça marchait !

Mais avant ces dates historiques dans ma vie, il faut continuer le travail quotidien et les autres engagements. Le jeudi premier septembre, après avoir hésité un peu, j'ai accepté d'être l'objet d'une fête à l'Aquadélices. Plus de 500 personnes sont venues pour me souhaiter bonne chance pour la P.D.A. mais aussi pour marquer à leur façon mes 20 ans de carrière. Quelques artistes ont participé à la soirée : Monique Vermont et Jean Faber, les animateurs Jacques Salvail et Gaston L'Heureux, Monique Saintonge, Michel Girouard, Georges Coulombe. Sur le gâteau d'anniversaire, une dame en bleu...

Pour me reposer les nerfs et apprendre parfaitement mes textes de présentation de chansons, je fais un saut en Floride pour une dizaine de jours. Les premières fois, ça fait curieux d'arriver en Floride et de trouver une porte qui s'ouvre avec votre clé. C'est ce genre de satisfaction que j'éprouve quand j'entre chez moi à Dania. En dix minutes, je me retrouve dans mes meubles, il y a du jus frais au réfrigérateur, quelques bières, des steaks congelés, du pain... et le reste chez le dépanneur du coin de la rue.

Durant ce bref séjour, je revois les Cantin et je passe mes journées sur la plage. Lorsque j'entre à Montréal, le 19 septembre, tout semble prêt pour la Place des Arts. Les journaux consacrent des pages entières à l'événement.

Quelques heures avant le lever de rideau à la PDA, CKVL m'honore en me remettant le trophée d'appréciation du public. Toute cette affaire avait commencé en juin et tous les dimanches matin, sur les ondes de CKVL, Pierre Luc invitait ses auditeurs à lui téléphoner dans le but de savoir quelles étaient les plus belles chansons d'hier et d'aujourd'hui. Ce sondage a été publié la veille de la première à la PDA. *La dame en bleu* se classait en tête des « géants » avec 151 votes puis suivaient deux succès de Mme Reno : *Un enfant* 78 votes et *Des croissants de soleil* 71 voix. D'autre part, il est ressorti de façon aussi claire que Ginette Reno

demeurait l'artiste la plus en demande avec 200 bulletins et Louvain en deuxième avec 185. Joe Dassin, René Simard, Nana Mouskouri et Claude Valade arrachaient les positions suivantes.

Pour la présentation du magnifique trophée, Pierre Luc avait choisi le lieu : une terrasse du Méridien pour que la Place des Arts apparaisse en fond de scène dans toute sa splendeur. Ce que les journalistes possèdent des tours dans leur sac. Le photographe Normand Jolicœur a tiré de nous d'excellents clichés. Le *Journal de Montréal* me consacrait deux articles à la veille même du grand saut. À Pierre Luc, un collaborateur dévoué de mes débuts, je livrais des impressions très personnelles.

«Après tout ce qui m'est arrivé cette année, j'ai l'impression de revivre ma période de gloire de 1965, l'année où on m'avait nommé Monsieur Télévision et où j'avais reçu le Prix Orange. Je suis heureux et j'ai conscience que la vie me choie.

«J'ai du plaisir dans la vie, j'en jouis sans me compliquer l'existence, j'ai un peu le trac devant tout ce qui m'arrive, mais je vais donner tout ce que je peux et même davantage à mon public qui le mérite. Après 20 ans, le public me garde en son cœur.»

Puis le vendredi 23 septembre arriva ! Je n'avais pas fermé l'œil de la nuit répétant cette présentation, revoyant cette mise en scène, reprenant les paroles du dernier refrain que j'ai tendance à oublier, etc... Depuis hier, mes vêtements de scène sont accrochés dans «ma» loge à la PDA, à la porte : mon nom en grosses lettres noires. Sur ma table de maquillage, un petit crucifix et une photo de maman. Ces deux «personnages» m'ont donné l'inspiration et le courage pour me rendre si près du but visé. Leur «présence» m'aidera à toucher le but.

L'avant-midi semble interminable et le téléphone qui sonne sans arrêt...

- « — Bonne chance, on va être là ce soir.
- Notre commande de roses est en retard...
- Un des musiciens ne trouve pas de tuxedo...
- Aurais-tu des billets pour madame Unetelle...
- Oublie pas de nous chanter ton premier succès...

— À Duvernay, le camion de livraison est en panne...

— Excusez, j'm'ai trompé de numéro...»

À l'heure du lunch, mon producteur Guy me donne un coup de fil pour me rassurer.

« Il y aura plein de journalistes ; tes invités ont reçu leur billet ; repose-toi cet après-midi ; à ce soir ! »

Doucement les minutes s'écoulent, trop doucement à mon goût. Puis un téléphone du réalisateur Guy V. Robillard concernant *Têtes d'affiche* qu'on enregistre aussi en fin de semaine pour mardi 20 h 30. Le canal 10 qui désire une émission de choix, n'a pas lésiné sur les moyens. En plus de l'orchestre, trois choristes m'appuieront durant l'émission. Ce sont les plus belles voix de Montréal, les voix les plus en demande dans tous les studios d'enregistrement : Louise Lemire, Margot McKinnon et Pière Sénécal. Ce programme du 27 septembre compte parmi les excellentes productions auxquelles j'ai participé.

Six heures : je quitte Châteauguay pour Montréal. La circulation est intense en direction de la Rive Sud et particulièrement sur le Pont Mercier. Déjà l'automne a coloré le paysage de son pinceau magique. Je me surprends à fredonner : « Les feuilles mortes se ramassent à la pelle... » J'arrête brusquement la chanson. « On ne ramasse jamais les feuilles à la pelle ici... » Pour dire l'influence des chansons. Jamais, je ne m'étais arrêté au sens de ces paroles de Prévert. On dirait qu'une force toute spéciale me pousse vers Montréal. À sept heures, je suis dans ma loge de la Place des Arts. Dans les coulisses, une activité fébrile indique qu'un événement se prépare... On dirait l'appareillage d'un grand navire... on transporte des choses, on vérifie les cordages, le rideau rouge ondule légèrement pour indiquer que le vent va se lever tantôt....

Comme dans la chanson de Lama, « je prends mon visage à deux mains comme si ce n'était pas le mien » pour l'éternel maquillage, pour donner aux éclairages les effets voulus. Dans mon esprit, les secondes se précipitent comme mon rythme cardiaque. C'est le silence dans la salle, les accords de l'orchestre de Jerry de Villiers et moi qu'un projecteur vient chercher à la porte des coulisses. C'est comme le saut en parachute, une fois libéré de l'appareil, on

devient libre comme l'air, on peut évoluer dans les trois axes. La scène de la Place m'appartient comme une nuit nuptiale revient de droit aux amoureux. Les minutes qui ont suivi me paraissent aujourd'hui hors du temps. J'étais bien sur cet immense plateau. Après la première chanson, j'aurais échappé cette phrase : « C'est fait... mes bibites sont parties » ! Puis le rythme du spectacle s'amplifie, de part et d'autre, on ouvre son cœur, c'est comme des retrouvailles, il n'y a aucune réserve.

Sous le titre *Public en délire*, la très belle Pascale Perreault du *Journal de Montréal*, analyse la soirée en termes très positifs. « Il s'agissait là de l'une des plus belles manifestations de tendresse de la part d'un public à un artiste de la chanson « dite » populaire. C'était quelque chose à voir et à entendre... » Après quelques remarques personnelles, Pascale continue :

« Cependant, le public, lui n'avait aucune réserve. Il était de tout cœur avec Michel et cela du début à la fin. Une fin délirante. De la première rangée du parterre à la dernière du deuxième balcon, les fauteuils ne se trouvaient plus occupés. Depuis belle lurette, les gens, debout, applaudissaient à tout rompre ».

« Sûr, hier soir, toutes ces demoiselles et ces dames se sentaient, pour Michel Louvain, une dame en bleu ».

Dans la grosse *Presse* de la rue Saint-Jacques, Pierre Beaulieu produit aussi un papier fort sympathique, même si je réalise qu'il n'a jamais été membre actif de mes fan clubs. Au début de sa critique, il brosse un tableau en rétrospective des années 1957-58, « C'était l'époque où les filles perdaient connaissance, où elles braillaient et s'arrachaient les cheveux pendant les shows ».

« Michel Louvain, tout frais, tout beau, la larme à l'œil et les chats dans la gorge, provoquait alors des émeutes. C'était le star. On l'escortait dans ses déplacements. Il chantait des chansons comme *Lison, Louise, Linda...* et provoquait le délire ».

« Vingt ans plus tard, il fait encore des disques, en vend toujours par milliers, donne des spectacles dans les cabarets, va chanter ses hivers en Floride... et remplit la Place des Arts. Même qu'il joue à guichet fermé et qu'on a dû ajouter une

supplémentaire à Wilfrid-Pelletier. Et c'est vendu. Depuis au moins trois semaines.»

«Hier soir, le monde était content d'aller lui rendre hommage. On allait le remercier pour tous ces beaux moments. C'était soir de gala, le moment tant attendu, la consécration. «Je réalise un vieux rêve, a-t-il dit avec le même moton dans la voix, et je sais que ma mère, si elle était ici, serait fort heureuse. C'est elle qui, l'hiver dernier à Miami, m'a convaincu de faire ce grand saut».

«Michel Louvain a donné le spectacle que les gens attendaient de lui, le spectacle qu'il donne dans les clubs et aussi simplement. Il était gentil, il était beau, il était tout frais, tout grillé, il riait, il parlait de sa maman, de son papa, il se promenait parmi le monde, faisait chanter les gens, leur disait qu'il était heureux, qu'ils étaient beaux; il dansait, le yaya, le yéyé, se trémoussait, s'excitait un peu, parfois, et le monde était content. Vraiment, Michel Louvain était gentil. Et il parlait de sa vie, de sa carrière, disait aux gens ce qu'ils avaient le goût d'entendre, il leur faisait un beau show. Certes, il a aussi faussé, mais il a toujours faussé».

«Hier encore... et il a versé une larme. Les gens ont vraiment passé une bien bonne soirée».

Je n'ai que peu de choses à ajouter à ces critiques, sinon qu'elles me rendaient justice et à moi et à mon public. C'est comme cela que ça s'est passé. Concernant ma voix, je dirai : «Que celui qui n'a jamais faussé, me lance la première note !»

Après de nombreux rideaux, je regagne ma loge complètement vidé, épuisé mais tellement heureux. Les gerbes de fleurs bloquent l'entrée, sur mon miroir de maquillage, les télégrammes sont collés et la photo de maman qui me regarde avec son même sourire rempli de tendresse et d'affection. Pourquoi faut-il qu'elle soit paralysée ce soir, loin d'ici ? Sa présence me porterait au sommet du bonheur, mais dans la vie, il y a toujours des ombres au tableau... pour nous rappeler que le paradis n'est pas sur la terre.

À la vérité, je n'étais pas complètement satisfait de ma performance. Il y avait quelques petits accrochages avec l'orchestre et Jerry de Villiers m'a promis qu'on répéterait demain après-midi pour aplanir ces difficultés.

Quelle nuit merveilleuse j'ai passée ! Refusant de m'endormir tout de suite pour jouir davantage du bonheur qui est le mien, je repasse dans ma tête le film de la soirée, avec tous les détails. J'entrevois déjà des idées nouvelles pour le spectacle de l'an prochain ! C'est vous dire jusqu'à quel point j'en menais large cette nuit-là. Pourquoi ne pas rêver ? Ce sont les voyages qui coûtent les moins chers et sont tellement merveilleux !

Samedi, dimanche et lundi ont vu un spectacle « baigner dans l'huile »... si je peux me permettre l'expression. Le trac dominait la scène, mais j'en imposais un peu au trac... pas beaucoup. La Place des Arts marquait un grand virage dans ma vie. Un vent nouveau soufflait sur ma carrière. D'ailleurs, Guy Roy l'avait exigé : ne faire maintenant que les grandes salles. C'était le début. L'avenir se dessinait à l'horizon.

Le samedi premier octobre, Québec. Le plus bel automne que la province avait connu depuis longtemps était des nôtres. Du Château Frontenac, on voyait au loin les Laurentides à la palette des plus belles teintes de la saison. Depuis quelques jours je savais que les billets s'étaient envolés rapidement et qu'il nous faudrait revenir en novembre pour une supplémentaire.

Il me semble que je serai encore plus nerveux à Québec qu'à Montréal. Ici, je connais personnellement des milliers de visages, les gens de Québec m'ont adopté comme leur fils depuis vingt ans et cette « parenté », avec les années, a développé des liens profonds d'estime et d'amitié. Les gens de Québec peuvent être plus exigeants avec moi que les citoyens de Montréal. Ici dans la Vieille Capitale, on ne me pardonnerait pas une faiblesse. Je dois me surpasser pour que l'image qu'ils se sont fait de moi demeure la plus conforme à la réalité.

Du vendredi au samedi, je n'ai pas réussi à fermer l'oeil de la nuit. Je crois que je serai moins nerveux le matin de mes noces. À six heures ce matin, je faisais les cent pas dans ma chambre en attendant l'ouverture du casse-croûte de l'hôtel. Un café n'attendait pas l'autre. J'étais tendu comme une corde de violon doit l'être pour donner la note la plus aiguë. Au cours de la matinée, très peu d'appels. Les gens devaient se dire : « On va le laisser dormir pour qu'il soit en grande

forme ce soir... » J'essaie de manger à l'heure du midi : rien ne passe. Au souper, même phénomène. Je me rends au Grand Théâtre pour placer mes « choses » dans ma loge. Les musiciens répètent, les choristes vocalisent, les machinistes ajustent les projecteurs, les gens de la sono répètent les interminables : Testing, one, two, three, testing... Dans dix minutes, ils vont me rendre complètement dingue.. je n'en ai pas très long à parcourir... Les minutes avancent doucement. Je retourne dans ma loge pour revêtir mon costume de scène et me concentrer pour le grand combat. Près des crèmes à maquillage, la photo de maman et un éléphant porte-bonheur que Danièle m'a remis à la Place des Arts.

Lorsque les projecteurs sont venus me chercher dans le noir de la scène, je sentais bien que Québec m'aimait, mais dans le tonnerre d'applaudissements qui a précédé la première chanson, j'ai découvert une chaleur et un enthousiasme que je n'avais jamais rencontrés dans toute ma carrière. Tous les sièges du Grand Théâtre étaient occupés par des admiratrices et des admirateurs qui avaient décidé d'être présents à cette première, et d'y participer activement.

Le spectacle, bien rodé, a mieux marché qu'à Montréal. J'ai dû reprendre quelques fois *La dame en bleu*. À toutes les chansons, la salle éclatait de joie, d'applaudissements, de bravos. Aujourd'hui, c'est presque gênant de rappeler tous ces détails, mais ils sont authentiques. D'ailleurs, le *Journal de Québec*, sous la signature de Claude Robert m'accordait toute la première page de son édition du lundi 3 octobre avec quatre photos et un titre en couleur : Louvain, c'est le délire ! À la section spectacles, deux pages entières étaient consacrées à cette grande fin de semaine Louvain. Les titres : « Une ovation monstre, Pour Michel Louvain, un triomphe incroyable... » Treize photos illustraient les articles; ce chiffre 13 m'a été très chanceux.

Dans ses textes, Claude Robert me révélait des aspects du spectacle qui m'avaient échappés. Il y raconte qu'une vieille dame de 80 ans, n'ayant pu obtenir de billet, s'en retournait en sanglots dans le foyer du Grand Théâtre. Un monsieur qui accompagnait son épouse, a donné son propre billet à la brave octogénaire et il est retourné tranquillement chez lui attendre sa femme. Imaginez la joie de cette vieille

dame qui ne m'avait jamais vu en spectacle et qui désirait depuis longtemps ce moment choisi pour rencontrer sa vedette...

J'emprunte quelques lignes à Claude Robert : « Personnellement, je ne me souviens pas d'avoir vu un artiste faire autant l'unanimité au Grand Théâtre. C'était du délire. Il fallait voir ces dames avec leurs jumelles, leur appareil-photo avec lampe-éclair dissimulé dans leurs sacs à main (La photo est prohibée au G.T.) les pleurs, les ho, les bravos, entendre les commentaires fort élogieux de ces dames, toutes pâmées devant celui qui est en voie de devenir une sorte de symbole de la chanson sentimentale, comme peut encore l'être Tino Rossi, en Europe... Oui, Michel Louvain a ému et plu...

« Un spectacle qui restera marqué dans les annales du Grand Théâtre de Québec » de conclure Robert. Mon premier patron de Québec, Gérard Thibault vivait lui aussi des moments très agréables et il a accordé un entretien au *Journal de Québec* : « À cette époque, on présentait de grands artistes comme Jacqueline François, Les Garçons de la rue, etc. Mais Michel avait toujours la manie de vouloir chanter. Il faut dire qu'il avait toujours des chansons qui plaisaient et il est vite devenu la coqueluche du public. Je me souviens que je le payais 75 dollars par semaine. Bien des fois, il m'a sauvé des spectacles. Il chantait tout le temps ; je me demande s'il ne le faisait pas en dormant. Pour moi, c'est un grand artiste et je suis fier qu'il en soit là où il vient d'arriver. Il le mérite, car il a travaillé très fort ».

Merci Monsieur Thibault, voilà un autre témoignage qu'il faudra ajouter au grand livre de votre vie.

Alors qu'il restait deux chansons au spectacle, la foule a réussi à m'avoir ! J'ai eu la surprise de ma vie. Tout le monde s'est levé dans la salle pour m'ovationner. Devant les cris des admiratrices, je n'ai pu qu'éclater en sanglots. C'était trop pour mon cœur. Jerry De Villiers a repris quelques fois l'intro d'une chanson pour me permettre de « retomber sur mes pieds » tandis que les choristes Gisèle Poitras, Louise Lemire et Margot McKinnon fredonnaient des « ou ou » en attendant que je « chausse » les dernières mélodies.

Les nombreux rideaux ont salué la fin de la soirée, des dames sont montées sur la scène pour m'embrasser, d'autres

m'offraient des gerbes de fleurs, on me donnait la main. Que de moments sublimes dans la vie d'un artiste de variétés!

Devant les résultats de cette fin de semaine, le Grand Théâtre nous offre sa première date libre: le vendredi 4 novembre.

Le poste CJRP avait préparé une promotion pour mes *Toujours vingt ans*. Des auditrices «risquaient» de dîner avec moi. C'est dimanche midi que je reçois ces dix dames au Château Bonne Entente à Sainte-Foy. Mon gérant Guy Roy est de la fête et nous «cassons la croûte» avec ces charmantes personnes qui assisteront au spectacle le soir même.

Au cours du week-end suivant, je surprends un peu le milieu artistique en réservant une pleine page dans *Échos-Vedettes*, pour dire merci à la population. Le texte était celui-ci: À un public en or, merci à vous tous pour mon premier passage à la Place des Arts qui m'a prouvé votre fidélité. Je ne vous oublierai jamais. Je continuerai encore 20 ans juste avec vous! En vous disant encore merci! Et la page reproduisait ma signature à la main.

Sur la même portée de spectacles, je fais le Centre National des Arts à Ottawa. C'est une autre soirée merveilleuse. Les échos de Montréal et de Québec avaient été entendus dans la capitale de la nation. Au soir de la première à Ottawa, le poste CJRC et l'Hôtel Skyline me font l'honneur d'une réception et me présentent un immense gâteau de 36 pouces de diamètre pour marquer mon anniversaire de vie artistique. Dès le lendemain, après des arrangements pris en vitesse par mon gérant, j'apporte le «gros gâteau» au Foyer du Bonheur et je le partage en 300 morceaux avec les vieillards de la maison. En plus du gâteau aux couleurs de *La dame en bleu*, mes nouveaux amis aimeraient aussi déguster quelques mélodies... Le père Louvain s'exécute sans autre forme de procès. Ces gens-là m'ont donné plus de bonheur que j'en apportais. Je devrai y retourner avec toute une cargaison! La date est choisie: c'est le 9 novembre.

En octobre et novembre, je continue de promener mon spectacle au pays du Québec; de Drummondville jusqu'à l'Habitat Saint-Camille de Montréal-Nord. En tournée, j'apprends le décès du plus grand crooner américain Bing Crosby à l'âge de 73 ans. Il est décédé en Espagne au moment

où il allait entreprendre une ronde de golf. Crosby n'a jamais vraiment arrêté de chanter et ses disques continueront encore longtemps. Son éternel *White Christmas* est chanté dans tous les pays et on doit l'entendre toutes les nuits de Noël au paradis.

Pour ma part, je réussis à placer au palmarès une autre mélodie de mon dernier microsillon: *Une larme d'amour*. Lors de mon passage à Drummondville, cette chanson occupait le sommet du hit parade de CHR. D. Ailleurs au Québec, la mélodie «prenait du poil de la bête» comme on dit dans le métier.

«Aux Élégants»! Avec Patsy Gallant et Guy Boucher je récidive comme mannequin. Le clou de la soirée: un superbe manteau de phoque noir confectionné en France. J'avais presque envie de l'acheter, mais, comme je dois passer trois mois en Floride, ce serait folie pure et simple! Mais il était bien beau!

Au carnet mondain, j'avais une date sacrée: les 65 ans de vie artistique de La Poutine à l'Hôtel Bellevue de Saint-Eustache. Imaginez: 65 ans de carrière! Lorsque j'ai commencé, elle avait déjà 45 ans d'expérience! Les amis de la Poutine formaient un cercle de chaleur et de fraternité autour d'elle. De madame Juliette Pétrie à Louis Armel, de Léo Rivest à Raynaldo, d'Alys Roby à Claude Valade, de René Caron à Michel Louvain, c'était la rencontre de plusieurs générations, Michel Stax étant probablement le plus jeune du party avec La Poutine qui nous a caché ses 74 ans jusqu'à la fin de la soirée. De la coquetterie à revendre, Madame Rose Ouellette qui affirme que ce nom, elle ne l'utilise qu'en affaires! La Poutine c'est plus amical, familial.

La Poutine continue à être une légende vivante dans le show biz. Elle fait partie de ceux qui ne seront jamais remplacés.

Novembre demeure rempli d'activités: une supplémentaire à Québec, le tournage d'une émission à la maison avec André Robert *Les indiscretions d'une caméra*. En ondes: le lundi 21 novembre. Justement à cause de la présence de caméras dans la maison, j'ai fait installer un hyper-super-ultra perfectionné système d'alarme... Lorsque les gens verront les collections, la verrerie, les tableaux, des filous

auront peut-être le goût de faire ce que d'autres ont fait auparavant. Je profite de l'émission pour expliquer le système à André Robert. Ainsi tout le Québec saura qu'il faut être bien malin pour entrer par effraction chez Louvain.

Je fais aussi la Boîte à chansons du Méridien, dirigée par Pierre Calvé, du 23 novembre au 4 décembre, avec mes musiciens. Puis le 19 décembre, une dernière *Coqueluche* et j'accroche mes patins pour l'hiver... ou presque!

Cette année de mes vingt ans... me semble la plus belle depuis 1965! Certainement la plus remplie. Comme mon image a été passablement exposée, il serait temps de faire éclipse quelques mois. Le côté santé doit aussi être considéré. Je fête donc le 20 décembre au Bar Alexandre, rue Peel, la suspension de mes activités. Le champagne coule à flots et les bons mots aussi.

Du côté de Thetford, les nouvelles sont plus encourageantes. Maman prend du mieux après une convalescence sur la Côte-Nord où l'air salin lui a fait du bien.

Avant que je quitte pour la Floride, Mirabel sort des presses mon microsillon *Une larme d'amour*. C'est le vingtième de ma carrière, si on fait exception de certains disques de collection ou de promotion.

Je dis au revoir au Québec avec beaucoup d'émotion, me rappelant tous ces grands moments que j'ai vécus au cours de cette année 1977. Merci à tous.

Déjà la frontière est loin derrière moi, je roule à travers les Caroline, la Georgie, et enfin la Floride. En laissant le Florida Turnpike, c'est à gauche, Dania... Bon hiver aux gens du Nord!



Chapitre 44

Quand frappe le destin...

Dans ce volume, je ne parle pas souvent de spirituel; cependant, il m'arrive à l'occasion de vous souligner que j'ai accepté une présidence d'honneur ou deux, pour des bonnes causes. À la demande de mes amis de CJRP, avant la fin de l'année 1977, j'avais présidé un radiothon pour le « Noël du Bonheur », une initiative de l'abbé Jean-Marie Brochu. Les fonds servaient aux malades chroniques de l'Hôpital Saint-Augustin à Courville.

En 1978, chaque fois que des organismes charitables m'offriront de telles « responsabilités civiques », je dirai toujours oui parce que je crois réellement « que la charité couvre la multitude des péchés... » Coyez-vous que je suis en retard dans ce domaine? N'allez pas croire que je vais me confesser ici, moi qui n'use pas particulièrement les confessionnaux de mon église...

Pendant que j'avais les orteils dans le sable en ce premier janvier 1978, le Québec me revoyait à la télévision. Les meilleurs moments du *Jardin des étoiles* présentaient au petit

écran plusieurs artistes qui avaient connu du succès au cours de l'année précédente : on y a vu les Nicole Martin, Johnny Farago, le groupe Toulouse et Louvain, c'était fatal !

Sous le froid de janvier, Radiomutuel faisait tourner à tout rompre deux disques qui semblaient partager la faveur du public : *Le King n'est plus* de Farago et *Une larme d'amour*. Pendant que je me dorais en vacances, mon disque travaillait pour moi... avec mes boutiques de fleurs.

Pourtant, il semble encore qu'en décembre, j'avais bien promis de ne pas travailler de janvier à mars inclusivement. Mais les invitations pressantes, la nostalgie du pays et des promesses qu'on m'arrachait souvent... faisaient que je piquais des pointes vers l'hiver à l'occasion. Ainsi le 11 février, bien emmitouflé, me voici en plein Carnaval de Québec. Apparemment, c'est comme la grippe ; on ne peut passer un hiver sans l'avoir ! Puis je fête la Saint-Valentin au Hilton de Québec, le même soir, à Radio-Canada, je faisais *Vedettes en direct*. Le lendemain, je donnais un spectacle aux Trois-Rivières et le 16 à Cornwall avant de rentrer à Dania, les pieds gelés !

Dans ma colonne des B.A. (bonne action comme chez les scouts), je place le Radiothon de la fibrose kystique du 29 avril à Hull. Comme président d'honneur, je peux vous affirmer que les objectifs ont été atteints et que plusieurs artistes sont venus appuyer notre cause. Vous remarquerez que je change de langage quand je parle en qualité de président !

Pour les gens de Montréal, la belle époque de la Casa Loma devait revivre l'espace de quelques heures en ce dimanche sept mai. À la grande salle Wilfrid-Pelletier, sous un ciel d'étoiles avec les célèbres palmiers de la Casa, un groupe d'artistes voulait rendre un hommage particulier à Andy Cobetto, celui qui avait personnifié le « Montreal by night » des belles années du cabaret. « Casa Loma Plus » se voulait un super-spectacle avec les têtes d'affiche qui ont attiré le plus de foules à ce cabaret de la rue Sainte-Catherine est. La mise en scène intelligente était signée par Charlemagne Landry, le père des Jérolas, et Laurent Larouche, le réalisateur bien connu. Margot Lefebvre, Robert Démonigny, les Tune-Up Boys, Ti-Gus et Ti-Mousse, Pierre

Labelle, Jacques Desrosiers, Alys Robi et Paolo Noël formaient la carte des artistes avec mon nom en plus.

Madame Robi a ému la salle en soulignant l'absence de Denis Drouin qui venait de mourir tandis que Paolo Noël touchait tout le monde en interprétant *Le plus beau tango du monde* en duo avec M. Cobetto. Pour ma part, entre deux chansons, j'ai dit merci à Andy pour la magnifique chance qu'il m'avait accordée au début de ma carrière. M. Cobetto était ému, moi aussi. Après mon passage en scène, je disparaissais en direction de Saint-Césaire où je donnais un autre spectacle le soir même. Les gens de la P.D.A. ont réalisé mon absence lorsque tous les artistes sont venus à l'avant-scène saluer le public et le héros de la soirée.

En vue de la fête des mères, je me rends à Thetford avec mon amie Thérèse Riopel. Maman semble miraculeusement guérie. Pour sa première sortie sur la terrasse, elle s'appuie sur mon bras et sur sa canne, la paralysie n'étant pas complètement partie. C'est émouvant de constater le chemin parcouru depuis près d'un an. Dans la famille, c'est la joie discrète ; on espère et on prie pour que la guérison soit totale. *Le Journal des vedettes* publie un grand reportage pour la fête des mères et maman Jeannette en première page en magnifiques couleurs. Je suis très heureux.

À peine rentré à Montréal, la direction des Jeux pan-américains de karaté me demande d'être le parrain de la prochaine compétition, Denise Filiatrault agira comme marraine. Devant l'ampleur que prend la manifestation, je m'inscris aux cours du professeur Ari Anastasiadis, directeur technique des Jeux. Attention aux agresseurs maintenant ! Les compétitions se tiennent les 20 et 21 mai au Vélodrome olympique et j'y... assiste.

En lisant les journaux ce matin du jeudi 25 mai, on annonce le décès de la journaliste Lyne Bourgeois, jeune et brillante femme que mon métier m'a fait rencontrer souvent. Depuis quelque temps, elle agissait comme attachée de presse d'un ministre. C'est toujours un choc d'apprendre le décès d'une personne qu'on a bien connue. Je réalise aussi qu'il y a un an ce midi, durant l'émission des *Coqueluches*, maman s'effondrait dans mes bras.... Vous connaissez la suite de sa maladie. Quel drame !

Comme le destin peut être cruel quand il frappe. Au cours de l'après-midi du même jour, le téléphone m'apporte une bien triste nouvelle du Mexique. Mon frère André vient d'avoir un terrible accident à Cozumel. Moins d'une heure plus tard, l'hôpital rappelait pour annoncer le décès. Depuis le premier appel, j'avais le sombre pressentiment qu'André était déjà mort. C'est un choc terrible. Au début, on ne veut pas y croire, mais les événements confirment de minute en minute la cruelle réalité. Alors que son paquebot *Kazakhstan* faisait escale à Cozumel, André se rendait faire rapport à son patron Bob Sauvé lorsque l'accident de la route survint. Il roulait en « dune buggy » sur la Costera Sur lorsque son véhicule a été heurté de front par une voiture taxi. Le rapport d'accident nous a indiqué que la mort a été instantanée.

Directeur de croisière, André devait rentrer à Montréal deux jours plus tard. Il avait 44 ans. Ma belle-sœur Nicole a respecté à la lettre le testament d'André : tombe fermée, cérémonie intime, incinération immédiate.

André m'avait donné le goût du métier et ma première chance. Après une carrière au cabaret, il a opté pour la vie de croisière où il réussissait très bien. Il parlait quatre langues et les gens l'aimaient beaucoup. Devant cette tragédie, dans la famille, comment maman allait-elle prendre la nouvelle ? Elle ne l'a pas acceptée... puis elle sombra dans un profond néant où l'on avait du mal à la retrouver. Ce malheur l'a démolie complètement. On aurait dû lui cacher la vérité mais les journaux...

Durant ces heures tragiques, Nicole nous a donné un bel exemple de courage. Devant la fatalité, on ne peut rien. Ma filleule Caroline avait 14 ans à l'époque et réalisait fort bien le vide qui se créait autour d'elle. Comme sa mère, elle a résisté au découragement.

Après ces jours pénibles, on reprend lentement le travail mais quelque chose a changé dans nos vies. On n'est plus le même. Comme la vie continue, il faut essayer ses pleurs et montrer un visage plus réjoui à ceux qui viennent auprès de vous pour chercher un peu de bonheur.

Le premier juin, avec Clairette, je suis aux « Beaux Jedis » de la Baie puis je lance un 45 tours le 16 juin avec Winston McQuade avec qui j'anime *L'Heure de pointe*. Où

en est ma vie? ne connaît pas un succès phénoménal...

À l'invitation du président Jean Lapointe, j'assiste à la conférence de presse qui présente le programme des « Chants de la Saint-Jean » à Laval. Après avoir rendu hommage à Claude Léveillé en 76 et à Jean-Pierre Ferland l'an dernier, ces fêtes populaires au Centre de la Nature sont dédiées cette année à Robert Charlebois. Je serai de la distribution du grand spectacle devant 200 000 personnes, avec Jean Lapointe, Emmanuelle et le groupe Toulouse. Il paraît que mon interprétation de *La danse à Saint-Dilon* en salopette blanche a été le clou...

Pour les fêtes du Canada, j'accompagne Nicole Martin et quelques autres artistes à la Place des Nations. Mon mini-récital frappe dans le mille ! La semaine suivante, mon ami Jacques Salvail vient me prêter main forte pour une soirée en faveur d'une organisation qui ramasse des fonds pour les victimes de la sclérose en plaques. Une autre B.A. quoi !

Au moment où je commence un engagement à la Boîte à refrains de Saint-Sauveur, une nouvelle défraie la « une » des journaux : Louvain sera l'amoureux de Margaret Trudeau dans un long-métrage... Le tournage doit se faire à Cassis, une petite station balnéaire près de Marseille, en fin d'été. J'y reviendrai au moment du tournage puisque ce film a donné lieu à plus d'une aventure pas toujours très agréable.

À cause du film, certains projets devaient être modifiés. D'abord, le réalisateur Jacques Fournier qui m'avait « découvert » semble-t-il aux fêtes de Laval, avait programmé le tournage de « mes scènes » avec Margaret au début d'août. C'est à ma demande et aussi à cause d'engagements antérieurs qu'on a repoussé au 18 août les premiers tours de manivelle pour moi.

En ma qualité de commodore des Régates de Saint-Timothée, j'ai dû passer à un autre ces lourdes responsabilités... En revanche, je participe au Super-pop de l'amiante le 12 août à Thetford Mines.

À la mi-août, je m'envole vers l'aventure. Imaginez un peu... tourner un film avec l'ex-épouse du Premier ministre canadien. J'en passais des nuits blanches seulement à y penser. Une fois que j'ai connu Margaret, je me réveillais la nuit pour la détester davantage ! Revenons-en d'abord à

l'histoire du film. Je suis un chanteur de cabaret qui tombe amoureux d'une jeune femme en vacances sur la Côte. Cette femme, c'est madame Trudeau, l'épouse d'un riche industriel qui l'envoie en vacances mais qui est très jaloux. Ne pouvant l'accompagner, il la fait suivre par un détective privé qui deviendra amoureux de cette femme. Le joyeux imbroglio se double d'aventures et d'incartades.

Tourné en co-production franco-canadienne dans le cadre d'ententes internationales, le film portait d'abord le titre : *L'ange gardien* puis *Ciel, mon mari*. Dans l'ensemble, j'ai gardé de cette expérience d'excellents souvenirs, mais de Mme Trudeau, j'ai compris que sa vie malheureuse la rendait exécration pour tout le monde. Depuis le premier moment où on me la présenta sur le plateau de tournage à Cassis, jusqu'à l'ultime tentative pour lui décrocher un sourire, jamais cette femme n'a voulu faire le moindre effort pour être un peu gentille. Je sais pourquoi cette enfant gâtée a agi de la sorte. Les producteurs du film avaient en vain chercher plusieurs jeunes premiers pour devenir l'amoureux de Margaret. Les bandes d'essai ne satisfaisaient pas madame. Elle ne voulait pas qu'un comédien porte ombrage à son véritable amoureux... Il s'agissait de Jean-Luc Fritz. Margaret manigança tout pour qu'il tienne le premier rôle. Durant tout le tournage, ils étaient constamment ensemble, tantôt sur le plateau à jaser pendant qu'on travaillait, tantôt à se bécotter dans les boîtes de nuit de la Côte méditerranéenne.

À cause de l'entente, le film devait se tourner dans les deux langues officielles, mais Madame a décidé que son français n'était point assez convenable. Elle a dû laisser tomber et faire le reste du tournage en anglais; la post-synchro devait lui donner une meilleure voix en français avec une comédienne de Montréal.

À son retour au pays, Madame a accordé une interview au réseau privé CTV : «Je ne trouve pas que l'homme français manque de civilité. Je trouve seulement que son attitude est différente de la façon dont a été élevée... une canadienne comme moi». Après plus de vingt ans de métier, je peux affirmer que j'ai rencontré bien des partenaires pour des rôles à la télévision, pour la danse, pour la comédie, pour le spectacle et jamais je n'ai eu à traiter avec un tel iceberg.

Elle annihilait constamment toutes mes tentatives d'amorcer des dialogues. Avec Margaret, j'ai immédiatement senti qu'un contact valable était impossible. Je n'étais pas le seul. Il fallait entendre les techniciens, les réalisateurs et producteurs parler des emmerdements que Margaret causait à tout le monde. On prétend même qu'elle a été responsable d'au moins trois jours de retard dans le tournage. Madame boudait, cuvait son vin ou d'autres vapeurs...

Je voulais faire les efforts nécessaires pour que les scènes que nous avions à tourner ensemble soient moins pénibles. Rien à faire. Madame n'adressait la parole à personne ; elle a le don de rendre tous les gens mal à l'aise dans son entourage. La première fois que j'eus à lui adresser la parole, c'était pour l'aviser que je savais toutes mes répliques par cœur. J'étais prêt. Elle me répondit qu'elle ne parlait pas assez le français et qu'en scène elle ne donnerait les répliques qu'en anglais. D'ailleurs, elle ne me parlait qu'en anglais. Avant mon départ de Montréal, des gens du milieu politique m'avaient prévenu du caractère désagréable de l'ex-première dame du pays. Je refusais d'y croire... Aujourd'hui, je ne veux plus rien savoir d'elle. Jamais je n'accepterai de tourner avec elle... même pas une annonce de Ex-Lax.

À Cassis, la foule des curieux suivait les péripéties du tournage. Un jour, un photographe de presse me demande une photo enlaçant Margaret comme dans une scène du film. Au moment où je m'approche, elle me donne un coup et lance un retentissant : « *Don't touch me!* »

Un soir, j'ai décidé de vaincre son mutisme. Je lui parle du livre qu'elle écrivait à Londres. Soudain, je vois un éclair dans son regard. « Ça va être un boum », me dit-elle et elle me raconte sa vie dans tous les détails. Un confesseur jésuite n'en aurait pas tant demandé... Le récit fini, elle se retourne et me quitte brutalement. Son rouleau était terminé, elle avait fini de parler de sa petite personne toute à elle, seulement à elle. Lorsque son livre sortit, on eut la confirmation des rumeurs qui circulaient sur le plateau concernant Madame et sa vie de « femme libérée... »

Comme les dernières séquences ont été tournées à Montréal, nos journalistes ont pu converser avec le réalisateur français Jacques Fournier qui a déclaré qu'il avait aimé

Margaret durant le tournage, comme actrice. « Par contre, il y a eu des périodes où c'était tout à fait le contraire », a-t-il ajouté. Concernant ma participation au film, il a admis « avoir été inquiet au début, mais il est très professionnel. Il m'a davantage surpris aux rushes qu'au tournage : c'est un type qui sort très bien à l'écran. Je lui conseillerais même de continuer dans cette voie ».

Ni Margaret ni moi n'étions à la première du film le jeudi 21 décembre au Parisien de Montréal. *L'ange gardien* n'a rien cassé sur les écrans. Les critiques ne nous ont pas manqués avec la grosse tarte à la crème au visage... À Margaret, les critiques conseillaient deux choix : redevenir la mère de famille qu'elle était ou reprendre la caméra et faire de la photographie. « Sois belle et tais-toi », a lancé *Télé-Radio-monde* qui ajoute : « La Trudeau est absolument pourrie comme comédienne. Elle n'a aucun talent ». La critique n'a pas été tellement plus tendre pour moi.

« Quant à Michel Louvain, il ne se débrouille pas si mal mais il est encore mieux de rester dans la chanson. Mais il y a plus d'espoir en lui qu'en la Trudeau ».

Un peu plus loin, on me laissait un brin d'espoir : « Bien dirigé comme comédien, Louvain finirait probablement par nous surprendre en tant qu'acteur... »

Le message était clair ! Avant de me lancer à nouveau dans le cinéma, j'y penserai deux fois... Avec tous ces commentaires, j'ai sauté quelques mois. Revenons à la fin d'août lorsque je suis rentré de France avec un goût amer dans la bouche. J'anticipais le récit que je viens de vous raconter.

Le mardi 29 août 1978, Mirabel : j'entre au bercail fourbu mais riche d'une nouvelle expérience. Le jour même, je communique avec mon chef d'orchestre Georges Tremblay pour tenir quelques répétitions avant mon départ... Bien sûr, c'est devenu une tradition, avant un grand récital, je prends toujours une dizaine de jours de vacances en Floride. Lorsque je reviens à Montréal à la mi-septembre, tout est en place pour le gala. Mon gérant Guy Roy se dit fort satisfait de l'activité qui règne autour du guichet des réservations à la Place des Arts. Pour ajouter à la publicité, je fais *Les Coqueluches* le jour même de la première et j'y chante

Harmonie et *Une larme d'amour*, deux chansons qui font partie de mon tour de chant.

Autant ma «première PDA» m'avait torturé, autant cette année, je prends les choses froidement. C'est un grand spectacle, mais j'ai l'habitude. L'an dernier, sous la baguette de Jerry de Villiers, l'orchestre présentait une forte section de cuivres pour donner de la couleur à la musique, *En harmonie* se voulait plus romantique. Voilà pourquoi Georges Tremblay avait bâti sa formation avec des cordes et même une harpe. Les balades seraient davantage à l'honneur.

Du jeudi 21 septembre jusqu'au dimanche soir, la Salle Wilfrid-Pelletier a reçu beaucoup de monde. Nous n'étions pas à guichet fermé mais au moins 15 000 personnes ont vu *En harmonie*. Durant la soirée, deux surprises: j'avais découvert au Balzac de Québec deux jeunes danseurs à qui j'avais promis de donner une première chance. Il s'agissait de Martine Furois et Jerry Canty de Charlesbourg. Ils entraient en scène durant un numéro de rock et donnaient une excellente démonstration de leur talent. De plus, je participais à l'orchestre dans un numéro de batterie. Tous les instruments de percussion étaient installés sur une plateforme mobile et on me tirait en scène dans un solo endiablé. L'effet était instantané. Les gens ne se rappelaient plus que durant mes jeunes années, dans la fanfare de Thetford, j'avais été un «bruyant» tambourineur...

Michel Louvain en harmonie a connu lui aussi sa tournée des «capitales». Après la PDA, nous faisons l'Habitat Saint-Camille puis le Centre national des Arts d'Ottawa. *Le Droit*, sous la signature de Colette Duhaime, me rend un bel hommage en qualifiant le spectacle «d'un rare professionnalisme avec des vieilles rengaines qui plaisent encore». De son côté, Theresa Peddle du *Ottawa Journal* prétend que «*Louvain emits good vibrations*». Tant mieux, tout le monde est content et y trouve son compte. Dans *The Citizen*, Taunia Sawchuk croit que «*Singer charms with romantic songs*».

Les 20, 21 et 22 octobre, on transporte le spectacle au Grand Théâtre de Québec. Guichets fermés. Il faut revenir le dimanche 29 octobre. Le spectacle bien rodé baigne dans

l'huile. Tout est douceur et harmonie. Le journaliste Claude Robert avec qui je me suis lié d'amitié de même qu'avec son épouse, parle dans le *Journal de Québec* de «l'idole qui communique avec son public». Claude souligne aussi le décor et les costumes dans son reportage. Puisqu'il a l'habitude des grands spectacles, il n'hésite pas à franchir la rampe pour aller cueillir les détails «de la coulisse». Il a probablement été le seul à écrire un mot gentil sur l'équipe qui travaille dans l'ombre: Jean-Yves Hardy, Serge Trudeau, le secrétaire Daniel Dufour, le comptable Michel Dandurand et Gaby Croft qui s'occupe de l'intendance. Je crois qu'on pourrait écrire un gros bouquin sur la vie de Gaby Croft, elle qui est passée de percepteur dans une maison de crédit à confidente des artistes internationaux. Nana Mouskouri, Joe Dassin et bien d'autres connaissent même le chemin qui mène à sa cabane à sucre!

Comme autrefois à Wildwood, ce soir je reconnais dans la salle du Grand Théâtre mes amis Marcel et Marielle Cantin d'Hollywood, Floride. Ils sont venus pour deux raisons: assister au spectacle d'abord puis parler d'affaires ensuite. Véritable conseiller financier d'une sagesse hors pair, Marcel me suggère de vendre mon condominium de Dania où la demande s'annonce très forte pour la prochaine saison et d'investir plutôt à Davie, une nouvelle municipalité beaucoup plus tranquille. Justement, Marcel et un associé érigent présentement de nouveaux condominiums sur Nova Drive, près de l'Université de Floride. L'agencement intérieur de la maison sera fait selon mes goûts puisque les travaux ne sont pas arrivés à ce stage. Je signe une liasse de papiers officiels et Marcel retourne en Floride avec tous mes espoirs! Prise de possession: printemps 1979.

En novembre, mon gérant Guy Roy séjourne au Mexique. Il concrétise un vieux rêve qui fera l'objet du prochain chapitre tout fait de soleil, de plage et d'imprévu!

Chapitre 45

L'aventure mexicaine...

Du rêve à la réalité, souvent il n'y a qu'un pas. Il peut arriver aussi qu'il y ait plus de 4 000 kilomètres. Ce fut notre cas pour l'aventure mexicaine. Aujourd'hui, on en rit plus facilement qu'à cette époque.

Parti en novembre avec son associé Pierre Parent, Guy Roy voulait réaliser un grand rêve qui lui était venu il y a de cela dix mois à peine. Lors d'une brève vacance au Mexique à l'hiver 77-78, j'avais rencontré Guy chez Alexandre, un chic restaurant d'Acapulco. Il dînait en tête à tête avec son épouse Johanne. Il m'invite à sa table et se dit surpris de voir autant de monde me poser l'éternelle question en demandant un autographe :

« À quel endroit chantez-vous à Acapulco ? »

Après Porto-Rico, Miami et Wildwood, Guy aimerait bien accrocher à ma panoplie étrangère le nom d'Acapulco. Ça sonne bien, qu'il me disait souvent. Les démarches qu'il avait amorcées à Montréal et à Québec, allaient se poursuivre sur le terrain. Son plan d'attaque est fort simple. Il

loue le Centro d'Acapulco pour 15 mercredis consécutifs. Le ministère des Affaires culturelles se dit d'accord pour offrir une faible subvention pour exporter notre culture là-bas d'autant plus que le gouvernement du Québec veut tenter une opération de charme auprès du gouvernement de señor José Lopez-Portillo.

Les artistes québécois qui tenteront l'expérience : Ginette Reno, Claude Léveillée, Jean-Pierre Ferland et moi-même. Dans mon cas, le soleil et la plage demeurent les principales tentations. Je dis oui avant de voir les clauses du contrat. Ce sont ces excellentes nouvelles que Guy Roy rapporte du Mexique à la fin de novembre 1978. Pendant que les préparatifs du voyage s'organisent, je remplis quelques engagements à la télévision. Je préside aussi le radiothon du « Noël du Bonheur » sur les ondes de CJRP. Nous ramassons plus d'argent que l'an dernier. Il semble bien que mes amis de Québec veulent me confier cette présidence en permanence. Pourquoi pas ? Il suffit d'avoir visité ces malades de Saint-Augustin une fois pour devenir incapable de refuser la moindre demande de leur part.

Sans vouloir prêter trop d'importance aux prédictions de l'astrologue Bernard Simon, je prends quand même le temps de les lire, particulièrement celles qui me concernent. En 1979, un autre malheur doit me frapper et de plus, j'écrirai un livre à succès. Le terme employé était : bestseller. Sans couper le suspense de ce chapitre, je dis immédiatement qu'un « malheur » est survenu rapidement dans ma vie. Quant au livre à succès, c'est peut-être celui que j'écris présentement. Qui sait ?

Vers la mi-décembre, je m'envole vers les plages dorées et l'éternel ciel bleu d'Acapulco. Guy Roy qui est déjà sur place, n'a pas voulu réserver d'appartement pour moi.

« Comme t'es bien difficile, choisis toi-même. Voici la liste des disponibilités près de la plage, loin de la plage et pas de plage du tout... »

Je réserve un condominium magnifique avec vue sur le Pacifique, à 1 000 \$ par mois. J'y serai pour trois mois. C'est le bonheur presque total. Mon pianiste Daniel Mercure arrive avec son épouse puis Harvey Robitaille suit avec tout l'équipement technique de Sonotech. Il manœuvre 400 000 \$

de son. Louis Cournoyer arrive aussi sur place avec l'éclairage nécessaire pour tourner un film à grand déploiement, du genre *Les dix commandements*. Il y a une activité fébrile dans la salle Juan Ruez d'Arlacon du Centro.

Le lundi 18 décembre à 10h, c'est répétition générale avec mon pianiste Daniel Mercure et les musiciens mexicains que la Guilde de Mexico doit nous envoyer. Vers midi comme aucun des musiciens ne s'est encore pointé, Guy Roy appelle la Capitale. Les musiciens sont à bord d'un car qui fait route vers nous. Ils arriveront tard ce soir. Le lendemain matin, pas encore de musiciens. Peut-être demain ! *Mañana!* C'est ce demain-là, le mercredi 20 décembre et ma première a lieu ce soir ! En désespoir de cause, Guy Roy rencontre la filiale régionale de la Guilde nationale des musiciens. On nous fournit un batteur, les autres musiciens arriveront tantôt. Comme il fait très beau, nous attendons à l'extérieur. Histoire de nous détendre et de voir venir ! Soudain passe une splendide señora... Elle parle à notre batteur qui fait un brin de causette avec elle, ils marchent ensemble dans les jardins du Centro. On ne les a jamais revus ! Quoi faire ? Recruter quelques mariachis ?

Pas question de jouer avec des musiciens amateurs qui n'ont jamais lu une partition de musique. Je serai seul en scène au milieu des palmiers. En jeans, nous dénichons des palmiers qui remplaceront les musiciens, et nous décorons notre salle selon notre fantaisie. Louis Cournoyer trouve les éclairages dramatiques nécessaires pour créer des illusions et nous sommes prêts à affronter les feux de la rampe.

Pour ajouter de l'action, l'épouse de Daniel, qui connaît bien la musique, agira comme «tourneuse de pages officielle». Pas moins de 500 personnes assistent au premier spectacle. Tout le monde s'amuse ferme, c'est le délire dans la salle. Ça augure bien pour les prochains mercredis. Il faut dire que les Québécois envahissent vraiment le Mexique après la période des Fêtes qu'ils passent encore en famille.

Premier pépin de l'aventure : le dimanche 31 décembre, ma compagnie logeuse m'expulse de l'appartement si je n'accepte pas de payer un loyer de 3 000 \$ pour le mois de janvier alors que le prix fixé était de 1 000 \$. Guy Roy rencontre les mêmes difficultés. Dans son cas, on lui annonce

que le propriétaire de son appartement de Puerto Marquez, a décidé de venir à la mer et il réquisitionne son bien. Je me trouve un nouvel appartement et Guy m'aide à déménager mes pénates. Quand Guy fait part à Marina, la gérante de mon ex-condominium, qu'il se cherche un appartement, elle lui signale que depuis le déménagement de Señor Louvain, l'appartement est libre... Mon gérant s'installe donc dans mon ex-appartement à l'ancien prix ! Allez comprendre la logique qui anime ces gens...

Nous sommes au mercredi 3 janvier 1979. Le magnifique piano de concert Steinway est disparu. Il s'agissait d'un piano à queue de douze pieds, propriété du Centro, le centre des congrès d'Acapulco. Après quelques démarches de Guy Roy, on apprend que le piano est maintenant sous clé et qu'il faut une permission écrite de l'épouse du président du Mexique, Mme José Lopez-Portillo, présidente d'honneur du Centro ! Nous obtenons la sacrée permission et le concert a lieu au milieu d'une autre salle de fins connaisseurs (!) qui apprécient mes chansons !

Guy Roy qui a toujours eu un faible pour la publicité, s'en est donné à cœur joie à Acapulco. Les deux postes de radio vendaient leurs messages commerciaux 50 cents pièce. Pour 2000 \$, nous obtenions une saturation parfaite des ondes. De plus, 1000 affiches annonçaient nos spectacles et 10 grands panneaux-réclames ajoutaient du poids à la publicité. Le tout Acapulco nous connaissait et nous visitait. L'auditoire était surtout formé de Mexicains et d'Américains, les Québécois préférant aller voir les indiens volants, les corridas et les mariachis. Cependant, on en a surpris plus d'un à voler nos affiches en espagnol pour se vanter au retour... « J'ai rencontré Michel Louvain au Mexique et il m'a donné un poster... » menteur... et un peu voleur sur les bords... N'est-ce pas ?

Selon les plans de mon gérant, je reprendrai l'affiche du Centre des Congrès d'Acapulco les 21 et 28 février ainsi que le 7 mars. Mme Reno assure ma relève dès le mercredi 10 janvier, je quitte donc pour Montréal le 8 janvier pour commencer le 10 janvier à la Boîte à chansons du Méridien, dirigée par Pierre Calvé. J'aime ce genre d'engagement du mercredi au dimanche. Durant la journée, je peux m'occuper

de mes boutiques et voir à mes affaires. Au Méridien, j'ai un nouveau pianiste, Roland Bourque, celui qui fut longtemps l'accompagnateur des Jérolas.

Durant la même période, je participe au 11e Salon international de l'Auto où j'y vois des voitures à vous couper le souffle... et le compte de banque. Des Mercédès de collection, la fameuse Lotus Esprit S2, une Lamborghini qui aurait fait loucher Crésus ! Tous les après-midi, je donne un petit récital aux visiteurs.

Les nouvelles du Mexique ne sont pas très bonnes. Les deux producteurs Pierre Parent et Guy Roy risquent d'y laisser leur chemise et peut-être leur culotte. Dès le premier spectacle de Ginette Reno, les troubles ont recommencé de plus belle. Le piano était encore parti... ainsi que Mme la Présidente. C'est Johnny Farago, qui chantait au Tiki-Sol qui a prêté le piano de la maison. J'imagine, pour une seule seconde, les yeux de Ginette devant de telles situations. Elle devait parler latin couramment ! Après ses trois spectacles, Guy Roy quittait le Centro en claquant les portes avec, en poche, l'annulation des autres contrats de location. Cette nouvelle ne me peinait pas outre mesure. Personnellement, je retournerai à Acapulco jusqu'à la fin du bail de mon appartement.. à moins qu'un incident soit déjà arrivé !

Pendant que je suis à Montréal, je fais deux télévisions intéressantes. *30 ans de chansons* avec Lautrec et un *Superstar* avec Jacques Boulanger. Dans la première émission, je travaille avec le jeune chef d'orchestre Daniel Héту. Nous passons en revue les grandes mélodies des trente dernières années. Le Superstar est, par contre, un hommage à ma carrière.

Le samedi 17 février, après une activité fébrile dans mes boutiques pour la Saint-Valentin, je monte à bord d'un appareil qui me déposera au soleil. Dans la ville d'Acapulco, je passe incognito. Tous les posters sont disparus, même les immenses panneaux. Que la gloire est éphémère !

À mon retour dans la Métropole en mars, je décide de fonder ma propre maison de disques puisque depuis deux ans, je n'ai pas retiré un seul sou noir de mes enregistrements. Lors d'une conférence de presse, j'annonce la création de l'étiquette Rico et la sortie prochaine d'un microsillon

portant le titre de mon dernier spectacle *Michel Louvain en harmonie*. En studio, je travaille avec Donald Habib, excellent musicien et arrangeur. Steve Ham est l'ingénieur du son. On n'épargne rien pour faire de ce premier produit Rico une œuvre de qualité. Même la pochette du disque sera d'une conception graphique différente et explosive. En somme, rien de trop beau pour la classe ouvrière, comme on dit souvent.

Je retourne «prendre le contrôle de la situation» en Floride. Le condominium de Dania est vendu et je dois transporter mes biens à Davie, décorer le nouvel appartement, acheter des meubles nouveaux, etc... Heureux hasard, ma voisine est une charmante dame que j'ai connue il y a quelque temps chez les Cantin, Mme Isabelle Davala. Originaire de Victoriaville dans les Bois-Francs, Mme Davala a connu une brillante carrière dans le monde de la restauration en Floride. Son époux, italien d'origine, décédé il y a quelques années, avait créé un établissement dont la réputation faisait l'envie des grands restaurants. Vers la fin de sa carrière, M. Davala avait également tenté une expérience heureuse dans un état de la Nouvelle-Angleterre, toujours dans l'hôtellerie et la restauration. Un incendie avait malheureusement anéanti les plus grands espoirs.

«Mammy», comme elle adore se faire appeler, devient donc ma voisine, ma confidente et ma «gardienne d'appartement» quand je suis dans le Nord. À la suite des tornades ou des tempêtes, c'est elle qui fait le tour du propriétaire pour inspecter les lieux en cas de dommages. Entre nous, il n'est jamais question de carrière. Elle sait que mes séjours dans le Sud sont des moments de détente et elle ne me replonge pas dans mon quotidien du Nord. Ce n'est qu'en voyant un de mes microsillons chez les Cantin qu'elle a appris que je n'étais pas que fleuriste.

Combien de cafés matinaux j'ai dégustés avec Mammy ? Si on ne se voit pas le matin, le rendez-vous journalier est remis à l'heure du cocktail et Mme Davala sait mieux que personne l'art de frapper un excellent Martini très sec. Ces moments intimes, ces tête-à-tête deviennent l'occasion de confidences, de souvenirs et de conversations franches et dégagées de tout artifice.

Chaque nouveau meuble qui entre à Davie, fait l'objet

de discussion à la rencontre du cocktail. J'explique à Mammy les couleurs choisies pour telle pièce, la façon dont je vais habiller mes fenêtres, le choix des appareils électroménagers, etc.... Un fils n'en contera probablement pas autant à sa mère !

Puis je dis un au revoir à « mon monde » de Floride pour entrer à Montréal à la mi-avril. Le disque *En harmonie* voit le jour la semaine suivante. Enregistré au studio Expérience de la rue Saint-Antoine, le microsillon présente trois chansons signées par Manuel Tadros, une par Michel Legrand, une autre par Sacha Distel, par Barbara Streisand, etc...

Le dimanche 29 avril, le Gala Miss Montréal remporte un autre succès étonnant alors que Louise Martel est élue. Mannequin et étudiante en droit à l'UQAM, Louise est une charmante châtaine aux yeux pers. Mon amie Danièle Dorice a œuvré plusieurs années pour ressusciter et ensuite maintenir en vie ce fameux Gala qui nous a révélé tant de beautés jusqu'alors inconnues.

Le mois de mai est consacré à cette tournée de plusieurs villes du Québec jusqu'au Nouveau-Brunswick. Il y a de nombreuses années, j'avais prévu cette visite de la province voisine, mais mon manque d'expérience comme producteur devait m'obliger à contremander la démarche. Avec un bon gérant, les circonstances se présentaient bien différemment. De plus, avec le microsillon *En harmonie*, qui se vendait comme des petits pains chauds, la publicité nous précédait dans chacune des villes.

Au lendemain de la Saint-Jean-Baptiste, j'ouvre la saison au restaurant-bar l'Aquadélices qui s'appelle maintenant Les délices. Le contrat original me liait à l'établissement jusqu'à la Fête du Travail. Des circonstances viendront changer mes plans originaux.

Tous les lundis, mardis et mercredis, nous faisons salle comble. Pour la première fois en 22 ans de carrière, *La Presse* m'accorde un papier qui n'est pas un compte rendu ou une critique. Un article fort intéressant sous la signature de Pierre Beaulieu fait le point sur ma carrière. Il coiffe ainsi son entretien : « Une seule chanson tendre a suffi pour lancer Louvain ». De nombreuses photos complètent son article.

Lorsque je mentionne ce fait lors d'une soirée à la Ronde, les gens manifestent bruyamment leur approbation. Le public des « Délices » ressemblait étrangement à ces foules qui venaient me voir au Suez de Miami, au club Québec de Wildwood et à Saint-Gabriel. Des gens en vacances qui n'ont rien d'autre à faire que de s'amuser et apprécier le travail que vous faites pour eux. J'ai passé à la Ronde des soirées merveilleuses où c'était facile d'évoluer pour un public généreux et spontané.

C'est aux Délices que je célèbre mon anniversaire de naissance. Pour une fois, je fête le mercredi 11 juillet, véritable anniversaire de ma naissance. Les dirigeants du restaurant-bar n'ont rien ménagé pour faire de cette soirée une joyeuse célébration : fleurs, ballons, serpentins étaient distribués aux gens en quantité industrielle. Pour marquer le début de la fête, les proprios Yvon Jussaume et Michel Gaboury me présentent une magnifique plaque en cuivre martelé illustrant mon signe du Cancer. Il y a aussi le traditionnel gâteau et les nombreux amis : Monique Saintonge, Charlotte et Hervé, Ti-Gus et Ti-Mousse, Éliane et Chantal Catela, Jean Simon. Le comédien Gérard Vermette me fait remettre une petite statue à mon effigie. Elle date de la fin des années 58 ou 59 alors que les jeunes me vouaient un culte qui s'approchait de l'idolâtrie... Gérard avait trouvé des répliques de cette « chose » chez un dépanneur en faillite de Port-Cartier, sur la Côte-Nord. Plus tard, il m'a fait lui-même le récit de sa trouvaille. En voyant l'annonce « Tout doit être vendu », Gérard Vermette était entré dans ce dépanneur et croyant voir deux statuette de Maurice Duplessis, il demande à examiner ces bibelots.

« Il s'agit de quelqu'un que vous connaissez bien, lui fit le dépanneur. C'est la statue de Michel Louvain en 1958. Il m'en reste deux sur les tablettes et j'en ai d'autres dans la cave... »

Gérard a donc acheté les six dernières statues qui ont été « coulées » de mon vivant ! Le prix de liquidation : 1,25 \$ l'unité. Lors de la fabrication de ces statuette, personne n'avait daigné me demander de permission ou pensé m'en offrir une coulée dans l'or ou le bronze... On n'avait pas cru bon non plus de m'envoyer mensuellement des redevances de

tant de sous l'unité. Il faut dire que c'était l'époque très active de ma carrière alors que je donnais plus de sept galas par semaine, souvent programme double le samedi et le dimanche. Je n'avais donc pas le temps de courir les promoteurs qui vendaient mes photos ou ma statue...

La statue me présentait debout, en complet, avec une main dans le veston comme Napoléon ou Duplessis. Je serais bien curieux de savoir combien de ces « choses » ont été vendues. Mes informations semblent indiquer que l'auteur ou le promoteur était localisé à Chicoutimi ou dans la région. Le saurai-je un jour? Un fait demeure, mon ami Vermette en a trouvé des copies authentiques à Port-Cartier. Dans ce coin du pays, la vente n'avait pas été florissante... peut-être?

Comme il m'arrive souvent, au cours de mes spectacles, je descends dans la salle et prends une fillette dans mes bras pour l'inviter à chanter avec moi. L'orchestre attaque *La Dame en bleu* et la jeune demoiselle de 5 ans nous chante merveilleusement *Au clair de la lune*... aux applaudissements nourris de la foule. Est-ce le début du déclin de ma compagne *La dame en bleu*? Il faudra voir de près!

À la fin de juillet, Fernand Gignac accepte d'assurer la relève aux Délices et je m'envole vers le repos. Depuis quelques jours, je me sens complètement vidé et très las. Je couche pour la première fois dans mon appartement de Davie mais, dès le lendemain, je dois être hospitalisé d'urgence. J'étais rendu au bout du fuseau... Cette vacance au soleil se transforme donc en séjour entre les draps blancs d'un hôpital où j'ai déjà été traité il y a des mois. Ma fiche médicale refait surface. Mes amis Cantin sont mes seuls visiteurs et mon soutien moral...

Les médecins sont unanimes : à 42 ans, il faut réduire un peu les activités et ne pas brûler la chandelle par les deux bouts. S'il est vrai que la vie commence à quarante ans, j'ai deux ans et il faut prendre ça doucement...

À mon retour à Montréal, le cabaret Les Délices m'attend pour l'engagement du 13 au 15 août et du 27 au 29 du même mois. Un autre contrat m'attend et je ne veux pas le louper. Il s'agit de l'ouverture du Grand Salon Fernando de Québec. J'y donne plusieurs représentations.

Puisque je suis en veine de confidences, puis-je vous

avouer que je n'ai jamais enregistré seul un long-jeu de Noël, moi le sentimental à l'excès. Profitant d'un séjour à Québec, j'ai l'occasion de rencontrer un mélomane spécialisé dans les airs de Noël, M. Lizotte. Sa collection rassemble des disques vieux de plus de vingt ans. Lorsque j'ai eu l'opportunité d'écouter ces documents sonores, j'ai été piqué par le goût de produire un album qui deviendrait un chant d'amour et d'amitié. Je construis déjà l'emplacement des pièces sur le microsillon, les effets des choeurs, l'artillerie de la formation musicale ; en somme, j'entends déjà les mélodies dans mon oreille alors que l'été est toujours des nôtres.

Comme j'en rêve, il s'agit probablement d'une réalité tout près de son exécution... Au fait, pourquoi n'y aurait-il pas la voix des enfants de différents pays ? Des enfants qui diraient au monde que la nuit de Noël, c'est encore le plus beau rêve que l'humanité a connu ! Pourquoi ne pas en faire une réalité dans nos vies ?

Me voici parti en croisade pour trouver des choeurs d'enfants de différents groupes ethniques. Je veux des jeunes de tous les continents, de toutes les couleurs, de toutes les langues. Je veux dire au monde que la paix existe dans le coeur des enfants. Chanter avec eux, c'est déjà s'approcher de cette paix intérieure.

Tout cela fonctionne si bien que nous voici un bon matin dans une merveilleuse église de l'ouest de Montréal avec plusieurs chorales d'enfants. Les grandes orgues nous transportent littéralement vers le ciel, les voix de ces enfants complètent le décor du voyage. En studio, les techniciens n'auront qu'à ajouter quelques trompettes, des cloches et « un peu de neige » ...et nous serons dans la nuit de Noël. C'est ainsi que j'ai fait d'un rêve farfelu une réalité si profonde qu'aujourd'hui encore, quand je l'écoute, je revis les nuits merveilleuses de mes premiers Noëls.

C'est aussi ma contribution à l'Année internationale de l'enfant. Chacun garde dans son coeur des souvenirs d'enfant que les années ne réussiront jamais à effacer. Je crois bien que ce microsillon contribuera aussi à réveiller en plusieurs auditeurs les voix de l'enfance alors que la vie valait tellement la peine d'être vécue... Sur la pochette du disque, j'apparais-sais entouré d'un enfant de chacun des groupes ethniques :

allemand, coréen, italien, grec, espagnol, anglais, etc. Je portais une canadienne avec capuchon. Excellente pochette réalisée par « Entre 2 Design ».

Je dois préciser qu'il s'agit de mon premier disque de Noël sur le marché. Il y a plusieurs années, j'avais prêté ma voix à la Symphonie vocale de la Fraternité des policiers de Montréal, pour un enregistrement dont les profits étaient versés à leurs œuvres, dont les enfants déshérités.

Puisqu'on parle d'œuvres charitables, j'en ai découvert une fantastique : la Magnétothèque pour aveugles. À l'occasion d'une levée de fonds, je me suis rendu à leurs locaux pour y voir l'installation technique de leurs studios. Des grands comédiens de chez nous prêtent leur yeux pour lire des livres qui sont enregistrés sur cassettes. Ainsi donc, les aveugles peuvent avoir accès à la littérature moderne sans attendre les versions en Braille, passablement encombrantes et très chères. Je leur promets l'enregistrement d'un de mes spectacles... pour leurs archives.

Mercredi fin d'octobre : inauguration de mon nouveau Salon de fleurs au Centre commercial de Laval par la mairesse, Mme Lucien Paiement. La cérémonie est diffusée à CKLM par les deux as Robert Arcand et Claude Godin.

Décembre ramène chaque année le « Noël du Bonheur », radiothon dont je suis non seulement le président d'honneur, mais auquel je participe aussi très activement. CJRP diffuse les douze heures du radiothon depuis le Centre commercial Jadis et plusieurs artistes viennent nous prêter main forte : depuis les Simard, jusqu'à Farago, Valade, Zabé, Peltier, Deroy, etc... Nous amassons 43 000 \$ pour nos malades chroniques du Québec métropolitain. Pour ces 12 heures de micro, je suis assisté de Gilles Payant et de l'abbé Jean-Marie Brochu, Monsieur Bonheur en personne. Pour compléter les 50 000 \$ nécessaires, mon ami Fernand Gignac donne un concert à la basilique de Sainte-Anne de Beaupré. En se quittant au soir de ce radiothon, on se dit à l'an prochain.

Côté télévision, j'anime avec Donald Lautrec un grand *Faut voir ça* qui sera diffusé en deux tranches les 9 et 16 décembre aux *Beaux dimanches*. Le titre de l'émission : *Québec graffiti*. Le comédien Jacques Desrosiers, les chanteuses Renée Claude et Angèle Arsenault, la comédienne

Nicole Leblanc nous prêtent main forte. Les textes étaient signés Marie Perreault. Radio-Canada reçut bien des lettres de félicitation pour ces deux émissions, si bien qu'on a dû les repasser à l'antenne.

Le lundi 17 décembre, tous mes bagages sont rangés dans l'auto et me voici sur l'autoroute 87 en direction des Catskill, New York, Washington, Jacksonville et Davie...me voici ! Les 2 500 kilomètres qui séparent Montréal de Davie me permettent de réfléchir sur ma carrière : les mois écoulés, les mois à venir, la Place des Arts en 1980, les prochains disques, etc...

Je médite un peu sur cette rencontre que j'ai faite à la fin de novembre avec le compositeur François Bernard et l'auteur Anbou que je n'avais pas revu depuis vingt ans... et quelques mois. En guise de bonsoir, ce mercredi 21 novembre, ils m'avaient dit :

« Nous avons quelques succès en stock pour toi... Il s'agit de les composer. Ça ne sera pas très long. Au fait, t'en veux combien ? »

Les chansons me seront envoyées en Floride ou bien mon gérant viendra me les porter. Une session d'enregistrement est au calendrier de la mi-février. Je viendrai faire un tour à Montréal pour couper en deux la période de soleil en Floride.

À Davie, il reste beaucoup de travail à effectuer dans l'appartement. Avec moi, un aménagement ou une décoration, ce n'est jamais terminé. Au moment de la dernière touche, si une nouvelle idée me passe par la tête, attention, l'allure de la pièce peut encore changer du tout au tout.

À Noël, les Cantin reçoivent des amis et je suis du nombre ainsi que mammy Isabelle Davala. Les Canadiens de passage à Miami se joignent souvent à ces rencontres joyeuses. Plusieurs artistes connaissent bien l'adresse de Marcel et Marielle et la grande tradition des fêtes d'autrefois demeure à l'honneur. Pas question pour moi de chanter ces mois-ci, je prends un hiver « sabbatique ». L'année 1980 m'apparaît déjà comme une autre « date » importante dans ma carrière. Le repos me semble la meilleure préparation au travail ! N'êtes-vous pas d'accord ?

Chapitre 46

Mon hymne à la vie

Il y a plusieurs façons de dire merci à la vie pour tout ce qu'elle apporte de joie et de bonheur. Avec les années, trois mots sont restés gravés au fronton de ma carrière : fidélité, respect et travail. J'ai retrouvé ces mêmes mots dans un texte préparé par Anbou pour la Place des Arts 80.

« Une fidélité inébranlable s'est en effet développée au cours des ans entre le public et l'artiste ; mais aussi un respect mutuel qui permet à une vedette de demeurer identique à elle-même jusque dans les derniers retranchements de son intimité ; finalement, on doit attribuer ce succès à un travail de tous les instants qui range l'artiste dans une classe à part ».

Ça fait chaud au cœur de constater que d'autres réalisent le travail quotidien qu'on accomplit pour demeurer en avant. Souvent il faut ramer dur pour garder la proue du navire face à la vague, autrement, vous êtes emportés par des courants contraires. Combien j'ai vu de carrières sombrer par des mers qui semblaient calmes ! Il importe de travailler toujours davantage pour atteindre de nouveaux ports lointains. Dans la vie, rien ne vous est acquis pour toujours.

Ce saut d'avion, Miami-Montréal, je l'ai exécuté quelques fois au début de l'année 1980. Au début de février, je me retrouve au Studio Saint-Charles de Longueuil pour l'enregistrement de trois nouvelles chansons écrites par le tandem François Bernard-Anbou: *Où êtes-vous, mesdemoiselles?*, *Toi, tu es partie* et *Les amours d'été*. Jerry De Villiers dirige les musiciens et Pete Tessier orchestre les différents éléments de la technique. Cette journée-là, on devait «couler dans le béton» une quatrième chanson *Le bonheur*, mais le temps a manqué. Je retourne donc dans le Sud avec une cassette originale de nouveaux produits qui doivent commencer la publicité pour la PDA d'octobre prochain. Il reste encore huit mois, mais que diable... le temps passe vite. C'est plutôt nous qui passons devant le temps immuable.

C'est la première fois que je prenais une si longue période «sabbatique»: de la mi-décembre au début avril, mais avec quelques petits crochets à Montréal et à Québec. En mars, je participe au traditionnel Salon de la Femme de Québec puis de retour à Davie, je prépare l'«ététisation» de ma maison. Au début d'avril, quelques engagements sont prévus comme le dixième anniversaire du Centre Langelier. J'y donne trois spectacles le samedi 5 avril. Claude Valade, Monique Vermont, Jean Faber et André Lejeune m'ont précédé au programme.

Au cours du mois d'avril, je remonte sur scène à plusieurs reprises pour me «dérouiller» après un si long congé. Roberval me reçoit pour une couple de spectacles les 17 et 18, puis c'est le congrès des Marchands Unis au Château Frontenac de Québec le dimanche soir. Le vieux Château m'impressionne toujours même si j'y ai chanté bien des fois. Je pense à toutes ces générations de personnalités qui l'ont fréquenté, depuis les quatre «grands» durant la guerre jusqu'au Premier Ministre Duplessis qui y avait sa suite en permanence.

Dès le lundi matin 21 avril, je repars pour la... Floride. C'est pas vrai... que me disent mes amis! En effet, le canal 10 m'a demandé de participer à l'enregistrement d'une émission d'une heure à Fort Lauderdale, en banlieue de Davie! Ma ville. Je passe donc une semaine supplémentaire au soleil alors que le printemps se fait tirer l'oreille pour apparaître au

Québec. Nous sommes cinq dans cette équipée merveilleuse : Carole Vincent, Diane Tell, Véronique Béliveau, Pierre Lalonde et moi. L'idée de l'émission était une conception de Pierre Roc et notre réalisateur était Pierre Sainte-Marie. Mes deux chansons « vedettes » ont été livrées dans le décor très américain d'un centre d'amusement pour la famille, en bordure de l'autoroute 95. Pour *Les demoiselles*, on m'avait juché dans une fontaine aux très nombreuses chutes, les deux pieds dans l'eau. Pour *Les amours d'été*, je me baladais dans les sentiers du parc entre les palmiers et les petits coins pour amoureux sérieux.

Dès le retour de Floride, je me dirige vers la Gatineau pour le Radiothon annuel de la fibrose kystique. C'est la troisième fois que je participe à cette manifestation et j'y donne toute l'énergie que mérite cette cause.

Le projet de présenter un spectacle avec les 3-L prend forme de plus en plus. Sous l'instigation de mon gérant Guy Roy, nous nous réunissons pour discuter un projet global : monter un spectacle qui serait très mobile, peu de décors encombrants, une formation musicale souple qui connaît la plupart de nos « routines », de la comédie, de la variété, beaucoup de musique et de bonne humeur. Au cours des semaines qui suivent, les répétitions vont bon train avec le chef d'orchestre Guy Saint-Onge, un très jeune directeur musical qui possède toute une tête de musique.

Pour souligner la Fête des Mères, Shirley Thérault fait un spécial à son émission de télévision et m'invite en tant qu'« éternel amant de ces dames » selon sa propre expression. J'y fais le dernier hit qui tourne bien par les temps qui courent : *Où êtes-vous mesdemoiselles?*, puis *Moi et Harmonie*. Mon ex-pianiste Daniel Mercure s'est vu confié la direction musicale de ce programme et il s'en tire avec les honneurs de la guerre.

Au tout début de la fin de semaine du 25 mai, un drame terrible marque la vie de mon amie Claude Valade : son époux Éric Villon se noie dans la rivière des Prairies, près de la maison familiale, sous le regard impuissant de quelques pêcheurs. L'embarcation d'Éric a mal pris un virage pour couler à pic. Claude a fait preuve d'un courage rare pour supporter l'épreuve en grande dame qu'elle est toujours.

Nous étions plusieurs artistes pour lui témoigner notre sympathie lors des funérailles d'Éric, le lundi 26 mai en l'église Saint-Vital. Le maire de Montréal-Nord, M. Yves Ryan était présent pour rendre un dernier hommage à son concitoyen Éric Lachapelle, de son vrai nom.

Dès le tout début de juin, à l'invitation de monsieur Paul Pappas, président et directeur général de la nouvelle société de gestion du Parc Belmont, je participe aux célébrations de réouverture de ce parc rajeuni au coût d'un million de dollars après une carrière de 57 ans à peine. Que de romances se sont amorcées dans ce grand parc d'amusement! Et le jeu des montagnes russes, n'est-ce pas l'image de la vie? Avec ses hauts et ses bas!

Une autre image de la vie, c'est la piste de courses avec les quelques gagnants et les milliers de perdants. C'est justement dans ce décor exceptionnel que nous avons produit notre première version des «3-L». À la piste Blue Bonnets du boulevard Décarie! Immédiatement après la dixième course, une estrade est montée en dix minutes, les projecteurs sont en position, la sono est arrivée de je ne sais où mais elle fonctionne à merveille. Nous sommes en piste pour la «onzième» où l'on mise sur la chance pour nous aider à «casser ce nouveau spectacle». Les deux autres «L» sont en excellente forme et moi de même. La réaction de la foule ne tarde pas. Après les transes et le stress de toute une soirée aux courses, les gens laissent aller la vapeur dès notre entrée en scène. Pour eux, c'est une véritable soupape, ce spectacle de fin de soirée. De notre côté, nous réalisons bien que nous avons en main une formule qui pourra être utilisée en plusieurs versions différentes; plus longue pour les grandes salles, formule abrégée pour la télévision, programme court pour les spectacles en plein air. Comme disent les connaisseurs, il y a quelque chose là-dedans!

Dans les estrades de Blue Bonnets, il y a ce soir des gens des Fêtes des «voisins de Laval» et nous savons qu'ils ont les yeux sur notre spectacle pour l'incorporer dans le programme du Centre de la nature. Rencontré après notre représentation, mon gérant Guy semble dire que l'affaire est dans le sac et que nous aurons prochainement des nouvelles à ce sujet.

Un seul problème d'envergure : coordonner les horaires de Pierre et Donald avec le mien. Chacun de notre côté, nous avons déjà des engagements et des obligations. Il faut faire preuve de souplesse en plusieurs occasions pour réussir à mettre tout en place et au point.

De plus en plus la Place des Arts occupe un large espace dans ma tête. L'année de préparation est maintenant réduite à trois mois et quelques poussières. Je mets à contribution mon compositeur Anbou pour écrire des chansons sur mesure. Il me signera la chanson d'ouverture du spectacle : *Ma chanson d'amour*, une adaptation du grand « *New York, New York* ».

Je reviens à La Ronde, aux Délices, pour la première fois cette saison. Cette année, le programme prévoit le changement d'artiste à toutes les semaines.

Pour le Festival des parcs de Montréal, j'accepte un engagement en or : trois parcs en trois soirs. C'est passionnant d'aller visiter les gens dans leur quartier. Le lundi soir 14 juillet, je suis dans le sud-est de Montréal, au parc Morgan. C'est une vraie kermesse. Les familles complètes sont réunies pour le souper sur l'herbe et la grande fête devant l'estrade. Le lendemain soir, je chante au parc Molson puis le mercredi, c'est le grand rendez-vous au Parc Lafontaine. Aussitôt que la brunante descend, les projecteurs s'allument et la fête atteint un sommet sans précédent. C'est peut-être cela devenir victime de son succès. Pour quitter le parc, la police de la Communauté urbaine me transporte dans une voiture-patrouille pour m'éviter d'être écrasé par la foule qui ne veut pas quitter les lieux avant d'avoir touché son chanteur.

À la suite de plusieurs rencontres avec le chorégraphe Peter George, tout un calendrier de travail m'a été soumis et le premier cours débute le 24 juillet, moins de deux mois avant la PDA. Il faut bien le dire, en quittant la PDA en septembre 1978, les dates de mon spectacle de cette année étaient déjà arrêtées. Je possédais alors un délai de deux ans pour me préparer. Devant pareille éventualité, deux attitudes s'offraient à moi : planifier mon programme de vie en tenant compte de ces 24 mois et préparer un numéro par mois ; ou bien, chasser de mon esprit cet échéancier et garder pour la

dernière année le soin de bien travailler mon futur spectacle. Comme tous les artistes, j'ai opté pour la troisième voie : attendre deux mois avant la date pour commencer le travail... Comme d'habitude, c'est la panique généralisée qui a dominé les préparatifs. L'effervescence et la nervosité trônaient en maître.

À la vérité, il y a un aspect de la préparation qui était à point : c'est la condition physique et mentale. De décembre 1979 à avril 1980, j'avais stocké du repos à plein durant ces longs mois au soleil. Depuis le printemps, mes 20 kilomètres de vélo par jour étaient devenus chose sacrée. Chez Peter George, au fur et à mesure que les cours évoluaient, le programme de ballet-jazz était agencé en fonction des numéros de production. Un calendrier de répétitions était refait en raison du délai très court qui restait avant le 14 octobre. J'y ai sué jusqu'aux dernières gouttes de mes excès de table et de l'énergie non employée sur la selle de mon vélo dans la campagne de Châteauguay.

Comme j'ai besoin de « matériel nouveau » pour la Place des Arts, je profite d'une fin de semaine de congé pour visiter mon ami et collaborateur Anbou dans son nid d'aigle en Charlevoix, face à la splendide Île-aux-Coudres. En plus de profiter d'un weekend de grand air et de panoramas merveilleux, je travaille trois nouvelles chansons qui cadreront bien à la PDA. Pour me donner un avant-goût de l'effet de ces mélodies dans l'immensité de la salle Maisonneuve, je les fredonne le soir sur les hauteurs de Charlevoix, avec comme seuls témoins, mon compositeur et quelques nuages qui font la cour aux montagnes.

Il y aurait eu plus d'auditeurs si j'avais chanté le soir même à la Vieille Forge, un bar typique de Charlevoix accroché en flanc de montagne. Je m'y rends prendre un verre avec Anbou. La patronne Isabelle Lavoie a du mal à me soustraire aux admiratrices et admirateurs qui exigent quelques chansons. C'est toujours difficile à expliquer que, membre de l'Union, il faut évoluer avec des musiciens de l'Union, sur une scène reconnue par l'Union et en règle avec elle. Dans pareilles circonstances, les gens croient qu'on veut les snober et c'est bien loin de mon esprit, de tels sentiments. Voilà pourquoi je ne sors pas tellement souvent dans les

clubs, justement pour ne pas avoir à refuser de chanter. Comme je n'aime pas décevoir mon public, je me fais rare et je veille souvent seul à la maison.

Lorsque le mois d'août apparaît, je dois me présenter à une séance de pose pour la pochette de mon microsillon. L'artiste Michel Gontran me reçoit dans son studio de la rue Peel et nous composons ensemble les éléments visuels qui formeront la photo : tuxedo, palmier, coupe de champagne. En regardant de très près la photo, vous remarquerez l'absence de bulles dans ma coupe. Il s'agissait d'une coupe de jus de pommes Mont-Rouge ! Le microsillon sortira bientôt sous l'étiquette « Les disques No 1 », des Productions Guy Cloutier avec lesquelles je suis sous contrat depuis le 16 juin dernier.

Tout au cours du mois d'août, entre les cours de danse, j'intercale des visites chez le grand couturier John Warden. Dans chacun de mes numéros de productions, les danseuses et danseurs porteront des costumes différents. Les dessinateurs de M. Warden ont préparé des esquisses qui font l'objet d'études de notre part : nous, c'est le chorégraphe Peter George et moi-même.

Comme mon prochain microsillon doit voir le jour en septembre au moins un mois avant la PDA, il me reste quatre chansons à endisquer. Ça sera fait le mardi 26 août à Son-Québec tout près de l'ancien marché Amherst. Je grave pour la postérité *Le bonheur, Ma chanson d'amour, Maria et Ma bohème*. Durant les moments de répit, au cours de cette longue session, je travaille au scénario de mon spectacle de la PDA. Tous les blocs de production sont programmés, les autres éléments prennent forme. Mon compositeur Anbou, de plus en plus impliqué dans cette aventure, collabore avec moi dans la mise en place du spectacle. Ensemble, nous passerons d'innombrables heures à corriger, modifier et replacer des numéros.

Déjà septembre et la fête du Travail. Pour divertir les gens en congé, je donne un spectacle au Parc Belmont. Il faut dire que cet été, j'y suis retourné plusieurs fois au Belmont. Toujours le même accueil du public et des gens « de la maison ».

Je veux mettre au point tous les textes de présentation et

de transition pour la PDA. Anbou vient passer plusieurs soirées à Châteauguay et m'apporte, en plus de son talent d'écrivain, l'expérience qu'il a connue au Carnegie Hall de New York comme producteur. Tout mon spectacle est monté sur des canevas comme ceux qu'Anbou avait établis à New York. Rien de trop beau quoi! On finalise ensemble l'album-souvenir qui sera proposé aux spectateurs de la Place des Arts. Dès le 13 septembre, les guichets des réservations offrent les billets du Gala 80. Selon les rapports de mon gérant, ça s'annonce bien.

Les événements se bousculent : répétition de danse et de musique tous les jours, nombreuses entrevues à la radio, depuis la *Vie quotidienne* avec Andréanne Lafond de Radio-Canada jusqu'aux interviews traditionnelles à CKAC, à CKVL, CJMS, CIEL-FM et même un *Michel Jasmin*.

Le mercredi premier octobre, je déjeune avec la journaliste Carmen Montessuit et en fin d'après-midi, je règle certains détails du Gala avec Anbou qui me dépose à Dorval, destination : Fort Lauderdale. Je n'ai en main qu'un sac avec le scénario du spectacle. Jusqu'à dimanche soir, je serai en retraite fermée avec moi-même et mon Gala. Je dois connaître par cœur tous les textes aussi complètement que les réponses du Petit catéchisme... dans le temps de mon enfance.

Je voyage entre la plage et la maison des Cantin. Les activités sociales sont totalement bannies de ma vie. C'est du sérieux! Au retour à Montréal, dimanche soir, je rends visite à Danièle Dorice et le lendemain, j'entreprends la dernière semaine des préparatifs : répétitions à la Place des Arts, inventaire des costumes, essayage de mes habits de scène chez le maître Giovanni Vacca. Tout est prêt? En voiture. On «casse la glace» au collège de Lévis, le samedi soir 11 octobre. Ce serait mentir que de dire que j'envisageais cette première avec le calme d'un vieux pro. En plus de tous les petits pépins qui s'accrochent à un spectacle, il y a aussi l'extrême tension et l'acclimatation à de nouveaux lieux physiques pour évoluer. À Lévis, la scène n'est pas très large mais très profonde avec une avant-scène en demi-lune. Les musiciens, les danseurs, les accessoires s'entremêlaient autour de moi. On avait presque envie de dire aux danseuses :

« Après vous, mesdames ! Je ne suis pas pressé, je couche ici ce soir. »

Dans les minuscules loges, on cherchait les clous pour accrocher nos vêtements. Le collège de Lévis n'est pas du dernier cri dans le monde des Cegeps et il faut bien s'accommoder des équipements qui y sont.

Pour la première partie du spectacle, je constate que le public ne réagit pas tellement. Cette attitude m'inquiète et j'en parle à Anbou à l'intermission. Sa réaction ne se fait pas attendre :

« Les gens sont surpris de l'ampleur du spectacle, eux qui sont habitués de te voir évoluer sans mise en scène ! Ce soir, ils t'admirent mais sont un peu gênés, très surpris du genre de show que tu donnes. Durant la deuxième partie, tu verras, ils vont éclater, ils vont te retrouver ! »

Même réaction du journaliste Claude Robert qui vient me voir dans la loge à la fin de la soirée.

« Tu as surpris tout le monde avec ton spectacle à la Las Vegas. Les gens en avaient plein les yeux, ils oubliaient d'applaudir. À part les quelques pépins inévitables des grandes premières, ton spectacle va connaître beaucoup de succès ! »

Fort de tous ces encouragements, je plie bagages et retourne à Montréal pour la véritable première le mardi 14 octobre. J'ai toujours pensé que toutes les premières se ressemblaient et pourtant, chaque fois, je change d'avis. Ça sera la même chose cette année.

Tous les costumes de scène sont rangés dans ma Volvo qui m'attend à l'abri. Près de la piscine, je déambule lentement en répétant mes textes, mes chansons, l'ordre du programme. Vers trois heures, c'est le départ pour Montréal. Dans ma loge, la photo de maman est toujours la première installée puis j'accroche un crucifix en cuivre que m'a donné en cadeau une personne très chère il y a quelques années. Sur ma table de maquillage, on retrouve toujours le petit éléphant en onyx, cadeau de Danièle Dorice lors de ma première PDA. Mme Pierrette Desrochers, habilleuse de son métier, est déjà en service et vient frapper discrètement à la porte de ma loge.

« Je ne vous dérange pas ? Je suis là pour vous être utile

au cours de cette semaine. N'hésitez pas à me demander. Ma loge est à droite de l'entrée de scène. Oh! vous avez des complets splendides, j'ai hâte de vous les voir porter. Ça donne beaucoup de classe, ces vêtements classiques.»

À pas feutrés, elle retourne dans ses quartiers toujours attentive au moindre désir de l'artiste qui vient de déceler un pli dans la jambe de son pantalon ou un fil qui apparaît à son tuxedo.

Le chef d'orchestre Guy Saint-Onge occupe déjà la scène avec ses musiciens; dans la salle, le technicien de la sono a passé tous ses fils branchés à sa console; du haut des balcons, les éclairagistes sont bien affairés dans leur cabine, puis se baladant sur le plateau, Mario Dugré avec son casque d'écoute, et son micro donne des ordres à tout le monde. C'est le général tout puissant qui dirige les troupes. Je suis à ses ordres. Diane Veilleux, son assistante, est aussi sur les lieux pour seconder ses efforts. Tout est au point, déjà la foule envahit la salle Maisonneuve. Dans ma loge, je revêts mon costume de scène blanc. Mon chef d'orchestre Guy Saint-Onge vient me donner les derniers détails de ses partitions musicales et les secondes s'égrènent lentement. Quelqu'un frappe à ma porte de loge et je crois reconnaître le code. «Entrez, Gaby», que je lance.

«Ne vous inquiétez pas, Michel, la salle est avec vous. Toutes ces dames sont venues pour vous voir. Elles vous aiment beaucoup. Ne soyez pas nerveux, ça ira bien.»

Cette Gaby, c'est madame Croft que je connais depuis toujours. Elle est associée au monde du spectacle et de la promotion. Son travail en a fait une intime de plusieurs artistes. Je suis heureux de la connaître et de la compter parmi mes amies.

Le régisseur Mario vient me chercher dans la dernière minute avant le lever du rideau. Il me place près de l'escalier d'où je descendrai aux accords de *Ma chanson d'amour*. L'orchestre attaque les premières mesures, la lumière s'atténue dans la salle, le rideau rouge s'ouvre lentement et un faisceau lumineux vient me chercher, tout de blanc vêtu, au sommet de l'escalier pendant que danseurs et danseuses ont commencé leur performance. Une salve d'applaudissements salue mon arrivée. L'orchestre doit recommencer quelques

fois les premières mesures pour permettre au public de saluer son artiste. Puis j'enchaîne à la façon des grandes ouvertures de Las Vegas ou du Lido. On forme une ligne très disciplinée dont les pas de danse semblent liés les uns aux autres. Ce qu'il en a fallu des heures de répétition pour en arriver là. Mais ça vaut la peine, le public est heureux et réagit fort bien. Le spectacle est lancé et les numéros s'enchaînent à merveille. J'éprouve certains problèmes mineurs de sono, mais le public ne s'en rend pas compte. Le dernier numéro de la première partie : Al Jolson. Je reprends cette performance du chanteur américain qui, tous les soirs, apparaissait en scène maquillé de noir. Je dépense deux tonnes d'énergie durant l'exécution de ces chansons nostalgiques du Mississipi, de Swanee River, Mammy, etc.

La seconde partie débutait doucement avec une chanson remodelée sur mesure par Anbou. Elle me faisait comme un gant. Puis les autres chansons se suivent les unes les autres... comme les grains d'un chapelet. Quelques numéros de production bien tapés... l'histoire de ma carrière dans *Tout paraît merveilleux*... un pot-pourri de mes succès soulève la salle... tout le monde chante avec moi... même au dernier jubé, comme je leur dis ! On finit avec un grand numéro western... puis quelques secondes plus tard, j'ai quitté mon costume de cowboy pour réapparaître au grand escalier en tuxedo blanc. La métamorphose provoque la surprise : la salle refuse de croire qu'en treize secondes le cowboy de la rue Sainte-Catherine est redevenu le prince charmant du début de la soirée.

Les spectateurs sont debout, applaudissent, crient, disent merci ! Une fillette se détache de la foule pour m'offrir une rose. Je la prends dans mes bras pour lui donner un baiser. Chez les milliers de dames présentes, ce sont des bravos, des cris et des larmes. Je vibre sur la même longueur d'onde... et je reviens saluer à plusieurs reprises avec une satisfaction qui devait se lire sur mon visage. Mais les gens refusent de quitter la salle et réclament davantage d'un artiste complètement vidé mais tellement heureux. La main sur le cœur, les yeux vers le ciel, je leur dis merci pour ces instants uniques que je viens de vivre intensément. Pour les moments qui suivent, je dois fouiller dans ma mémoire et tout ce que

j'y trouve, c'est une mer de nuages qui se perd à l'horizon et moi, comme un vaisseau spatial je file vers des destinations éthérées. C'est l'euphorie la plus complète, une sorte de nirvana !

Dans ma loge, j'ai le temps de passer un complet de ville et c'est une première vague de parents et d'amis qui entrent me saluer. Maurice Dubois, l'un de mes premiers réalisateurs à Radio-Canada, vient me féliciter. C'est lui qui désirait que je chante sans bijou lors de mes débuts. Quand j'oubliais ma bague au doigt, il venait en personne sur le plateau pour m'enlever le bijou et le conserver dans ses poches jusqu'à la fin de l'émission. Le petit chanteur de Thetford a bien changé depuis cette époque. Il y a aussi des amis du métier : Michèle Richard avec son ami espagnol Annibal, Danièle Dorice, Pierre Lalonde, Johnny Farago, Guy Cloutier, le producteur, etc...

Du mardi au dimanche soir, le même scénario s'est répété sans anicroche. Tous les soirs, de magnifiques salles me rendaient heureux. C'était une récompense de classe pour tous les efforts que j'avais déployés au cours des derniers mois.

Au soir de la première, j'invite mes intimes à une petite réception chez Régine où l'épouse de Peter George agit comme hôtesse. Avec quelques-unes des danseuses du spectacle, je fais quelques tours de piste. On dirait que la fatigue est complètement disparue. Que de soirées merveilleuses dans ce métier !

Après la représentation de samedi soir, Marcel et Marielle Cantin se rendent à ma loge. Ils sont venus de Floride pour assister au spectacle. Ils retourneront demain. Pour eux, c'est aussi simple que d'aller à l'épicerie, au premier coin de rue ! Il y avait aussi Thérèse Riopel, Denise de la Durantaye, de Toronto, Mike Albano de Philadelphie, un vieil ami, Nicole Poulin, Guy, Anbou, l'autre Guy (Saint-Onge celui-là) et d'autres...

Dès le lundi matin, on vide nos loges de la Place des Arts et tout le matériel de scène prend la direction de la Capitale de la nation. Je refais le spectacle de Montréal au Centre national des arts. Quoique fatigués, tous nous semblons moins nerveux qu'à la Place des Arts. Même les musiciens se

paient ma tête durant la deuxième moitié du spectacle. Dans la grande finale de la chanson de Bécaud *Alors chante!* je demande aux musiciens de donner une démonstration de leur savoir-faire à la foule. À la surprise générale, ils entonnent *les anges dans nos campagnes*. C'était leur façon de venger leur chef d'orchestre Guy Saint-Onge que j'avais lancé sur la scène dans une grande valse avec une vénérable dame qui était venue de la salle...

Rentré à Châteauguay après ces activités intenses, je suis pris d'une sorte de cafard difficile à décrire. Je retournais seul après une activité fébrile. Il me vient l'idée de vendre ma maison d'abord, puis les magasins ensuite. Il me prend un goût soudain de tout vendre et de m'exiler dans le Sud. Peut-on attribuer cet état d'âme à la fatigue extrême que je ressentais? C'est fort possible. Un courtier du Trust Royal se rend chez moi et je lui confie le mandat. Au cours de la semaine, je participe à une émission de Donald Lautrec. L'enregistrement se fait au Château de l'aéroport de Mirabel.

Pour pousser la promotion de mes spectacles à Québec, je m'y rends à la fin d'octobre pour une couple de jours. Je fais quelques radios et je rentre à Montréal pour reprendre une valise en direction de Davie, Floride. Je refais le plein d'énergie parce que novembre et décembre s'annoncent passablement chargés.

Avant de me produire à Québec, au retour, je fais l'Habitat Saint-Camille à Montréal-Nord et Trois-Rivières. À cause des dimensions réduites des scènes de ces théâtres, on doit jouer avec des formations réduites de danseurs et de décor, mais dans l'ensemble, le spectacle ne semble pas en souffrir.

Il est temps de rafraîchir un peu les costumes avant d'aller livrer la grande bataille dans la Vieille Capitale. Même les miens ont besoin d'une retouche tellement j'ai perdu du poids au cours des dernières semaines. Faut le faire! À 43 ans et demi! Le camion avec tout le bazar quitte Montréal vendredi après-midi pour être à Québec dans la soirée. Samedi, on aura tout le temps de bien monter la scène, l'éclairage, la sono, et se préparer les nerfs! Samedi 15 novembre, dimanche et lundi : trois soirées à guichets fermés. Quelle réception chaleureuse m'a été accordée par les

citoyens de Québec! Le Grand Théâtre aurait été fait sur mesure pour moi. Les gens des balcons, les privilégiés des corbeilles, le public du parterre, tout le monde est près de vous. Il y a une communication merveilleuse entre l'artiste et les spectateurs qui deviennent rapidement membres du spectacle.

Samedi soir : c'est la première. La nervosité du début s'oublie rapidement et je me retrouve bien installé à l'avant-scène, sur mon petit tabouret, faisant la causette avec les dames qui sont tout autour de moi. Le journaliste et ami Claude Robert, du *Journal de Québec*, fait état de cette situation en ces termes : « Michel Louvain dégage un tel magnétisme que sa nervosité du début passe vite, pour se transformer en tendresse. L'époque des chanteurs de charme est loin d'être révolue. Michel Louvain a peut-être lancé un nouveau style de spectacle qui devient un « challenge » pour d'autres ».

Au début de son reportage, Claude Robert avait glissé ce détail : « À 43 ans, à l'âge où les hommes prennent facilement un peu de ventre, Michel Louvain a sacrifié quatre mois et vingt livres pour offrir à son public le plus beau de ses spectacles... »

Sous un titre qui est un dur coup à la modestie, Robert avait parlé d'extase du Grand Théâtre ! Il a même écrit que les dames avaient découvert Michel « le divin » ! Imaginez un peu quand j'ai lu cet article, j'étais bien content mais j'appréhendais un peu les remarques des autres confrères du métier. Elles ne sont pas venues. Il faut bien le dire, avec toute l'équipe du spectacle, on retirait les fruits des mois de labeur. Les honneurs que je recevais, je m'empressais de les partager avec tout le monde du groupe. Chacun méritait sa part.

Il était bien émouvant de voir dans les allées latérales du Grand Théâtre tous ces fauteuils roulants de plusieurs malades chroniques de l'Hôpital Saint-Augustin. J'en ai profité pour aller les saluer et demander au public de ne pas oublier le « Noël du Bonheur » qui approchait à grands pas. Moi aussi, j'avais la larme à l'œil, lorsque penché sur ces personnes diminuées dans leur santé, je leur faisais la sérénade.

Après le spectacle de samedi soir, je reçois quelques amis de Québec à ma suite du Hilton. Pendant que nous nous relaxons, je sens bien qu'Anbou trame un mauvais coup. Immédiatement après le dernier rideau au Grand Théâtre, il avait trouvé la « valise de la musique » près de l'ascenseur de la sortie des artistes. Le chef d'orchestre Guy Saint-Onge, croyant qu'un de ses musiciens s'était chargé du précieux colis, ne s'était pas inquiété. Lorsque tout le groupe se fut réuni dans le même restaurant de la Vieille Capitale, la disparition de la valise devint évidente et tragique à la fois. Pas de musique en feuilles, pas de spectacle demain soir, l'équation était simple comme bonjour. Guy Roy, qui avait été mis au parfum de l'affaire, est appelé d'urgence par le chef d'orchestre. Le gérant n'a qu'une consigne à son chef d'orchestre.

« N'en souffle pas un mot à Michel, il est assez nerveux comme cela. Essaie plutôt d'obtenir d'autres copies de musique cette nuit à Montréal. »

Pour le chef d'orchestre, la nuit a été longue et pénible. Demandés sur les lieux, les policiers de Québec ont fouillé le Grand Théâtre. La valise demeurait introuvable. On vérifia la liste des personnes qui avaient emprunté l'entrée des artistes pour découvrir l'éventuel voleur. Aucune trace, aucune indice... Mystère et boule de gomme...

Pendant que Guy Saint-Onge invoquait Saint-Jude, le patron des causes désespérées, je dormais sur mes deux oreilles. Le dimanche midi, je brunchais à l'Île d'Orléans dans une superbe maison ancienne chez mon ami l'organiste Marc LeGrand. Les bonnes blagues et le champagne coulaient à flot. Sise sur l'avenue Royale, cette résidence de la fin de l'autre siècle possède des boiseries d'origine et offre au regard une vue splendide sur le fleuve Saint-Laurent, direction chenal sud où passe le trafic maritime.

D'autres invités participent à ce brunch « liquide » : le peintre Marc Lepage de Mont-Joli, le disquaire Marc Allard de Chicoutimi, le compositeur Anbou... et j'en passe.

Je suis rentré à Québec « aux lumières ». Ce n'est que vers 6 heures que Guy Saint-Onge apprit que la célèbre valise était en lieu sûr dans ma suite d'hôtel. Je crois bien que l'expérience lui a servi de leçon pour le reste de ses jours. À

moins de disposer de plusieurs copies de la même partition de musique, il faut toujours avoir à l'œil cette fameuse mallette et la conserver sous clé... Le spectacle eut lieu... avec la musique.

Le dimanche soir, une nouvelle se répand comme une traînée de poudre au Grand Théâtre. Une dame brûle six feux rouges, en route pour le spectacle. Aux policiers qui l'ont interceptée, elle a tout simplement répondu : « Parce que j'étais en retard pour le spectacle de Michel Louvain au Grand Théâtre ». Inutile de dire que les deux quotidiens de Québec présentaient la nouvelle à la une dès l'édition de lundi : le sérieux *Soleil* écrivait « Elle risque la mort pour Michel Louvain » et le *Journal de Québec* titrait « Elle brûle 6 « rouges » pour Michel ». J'ignore comment cette dame s'est tirée d'embarras. Elle devait comparaître en Cour des sessions de la paix pour être accusée de conduite imprudente.

J'ouvre ici une parenthèse pour vous parler d'une autre de mes passions : les tableaux. Pour des raisons évidentes, je n'ai jamais donné la description des œuvres d'art, particulièrement des toiles qui décorent ma maison, mais vous savez bien que j'ai toujours eu des goûts coûteux quand il s'agit de peintures. Au cénacle des artistes québécois, les œuvres de Betty Baldwin ont retenu mon attention depuis plusieurs années. Ma collection compte une couple d'huiles de sa meilleure époque. Il y a dans ses toiles une délicatesse, une sensibilité et une tendresse qui m'inspirent. Voilà pourquoi j'ai développé une affection particulière pour les femmes peintres, mais une seule d'entre elles, Muriel Millard, m'avait invité à un vernissage avant Yvette Boulanger, peintre impressionniste des Cantons de l'Est maintenant installée à Saint-Antoine dans la vallée du Richelieu. J'ai visité son exposition à l'Art français, galerie de l'avenue Laurier le mardi 19 novembre. Selon mon habitude, je suis arrivé « après le sermon » et à temps pour la coupe du vin d'honneur. Malheureusement pour moi, toutes les pièces avaient été vendues en moins d'une heure. Je devrai me reprendre pour acheter un « Yvette »... sans aucune allusion aux événements de mai dernier lors de la période référendaire.

Les hôtes de la galerie, Anne-Marie et Jean-Pierre

Valentin, ont promis de m'inscrire sur leur liste permanente d'invitations; j'attends toujours... autant l'invitation que le plaisir d'accrocher chez moi la première toile d'Yvette.

Durant les jours qui ont suivi, j'ai consacré mon temps en meeting de production pour monter un grand show avec les 3-L, puis je reviens à Québec pour une supplémentaire le mercredi 26 novembre, une autre soirée exceptionnelle dans l'histoire de ma carrière. Une ovation qui dure cinq minutes à la fin d'un spectacle, ce n'est pas monnaie courante à Québec et ailleurs, et pourtant j'ai été témoin de cela... J'avais une place de choix pour voir la scène... J'y étais! Le critique Jacques Samson du *Soleil* m'a fait un article émouvant lorsqu'il écrivit que Louvain réinvente le music-hall tel qu'il existait au début de la télévision. Plus loin, il me flatte beaucoup quand il qualifie le spectacle de petite merveille. « Il y a un tas d'artistes qui ne remplissent pas leurs salles qui auraient peut-être avantage à prendre des leçons de M. Louvain ».

« Quant au reste, c'est une histoire entre Louvain et son public. On peut ne pas aimer ce qu'il fait, on peut bien dire que ça ne sert pas la culture, mais jamais on ne pourra lui reprocher de n'avoir pas donné le meilleur de lui-même. Ses spectacles sont toujours propres, sans bavure, honnêtes.

« Depuis toujours, Louvain conserve la même image et jamais il ne déçoit ceux qui l'aiment. Jamais on ne verra ce chanteur autrement que bien vêtu et bien coiffé sur la scène et même dans la vie de tous les jours. Pour Louvain, se présenter sur scène autrement qu'avec son veston et sa cravate, ce serait trahir son public. Ses fans se retrouvent principalement chez les femmes d'un certain âge. Louvain leur souffle à l'oreille les mots d'amour de ses chansons et elles en sont ravies. Il leur fait tout simplement l'amour en chansons et ça correspond exactement à ce qu'elles attendent de lui.

« C'était la première fois que je voyais Michel Louvain en spectacle et j'ai trouvé cela impressionnant. Il travaille dans le plus pur style du show business américain et est certainement digne des meilleures scènes de Las Vegas ».

Voilà un compliment qui fait oublier des semaines et des semaines de travail ardu, souvent même ingrat. Après

Québec, l'hiver nous surprend au retour. Pour les deux soirées supplémentaires de la Salle Wilfrid-Pelletier de la Place des Arts, l'accueil demeure aussi enthousiaste. Nous consommons beaucoup d'énergie en scène... Je me demande si le Fédéral ne nous accordera pas une subvention... à condition de modérer un peu nos transports... Ce qui est bien difficile quand le public réclame toujours davantage et encore.

Je repique une pointe d'une trentaine d'heures à Québec pour le seizième « Noël du Bonheur » dont je suis toujours l'actif président d'honneur. Nous diffusons du mail central de Place Laurier. L'annonceur Marcel Roussel, le comédien Émilien Genest et moi sommes les animateurs sur les ondes de CJRP. Une pléiade d'artistes nous prêtent leur collaboration: Daniel Héту, Francis Martin, la découverte de Starmania, Dwight Druick, Andrée Bernard avec sa superbe voix et tellement d'autres. L'an passé, nous avons recueilli 53 000 \$. Cette année, la générosité des Québécois a plus que doublé cette somme: 128 400 \$. Tout le monde a mis l'épaule à la roue et la voix au micro. Claude Valade, Aimé Major, le maire Ben Morin, le député Dennis Dawson sont devenus téléphonistes pour le compte du radiothon des malades chroniques. L'abbé Jean-Marie Brochu n'en croyait plus ses oreilles, ni la Providence! L'émotion monte à son paroxysme, tout le monde pleure, tout le monde est content, heureux et complètement vanné!

C'est une autre fleur de gloire au blason des Québécois. Après une bonne nuit de sommeil, je reprends la transcanadienne en direction de Montréal. En cours de route, je revis les grands moments des dernières heures et j'en suis extrêmement heureux pour tous les malades qui, malgré leur état de santé souvent précaire, pourront vivre pleinement les joies des Fêtes.

Depuis quelques semaines, on parle beaucoup du spectacle des 3-L. Il serait bon de préciser que nous nous sommes mis résolument au travail lorsque les producteurs Guy Latraverse et Guy Roy ont obtenu des dates fermes de la Place des Arts. On sait qu'en ce lieu saint du spectacle, il faut réserver un an à l'avance. La programmation de la PDA était complète depuis longtemps lorsque les artistes français

Dalida et Aznavour ont fait faux bond au Canada à cause de la dévaluation du dollar. Guy Latraverse possédait donc la PDA pour deux semaines, mais était à court d'artistes... Les 3-L devenaient la solution-miracle d'autant plus que nos derniers succès avaient créé un remous favorable autour du regroupement que nous représentions.

Dès le lundi après-midi, les 3-L travaillent sous les ordres de Mouffe dans ma salle de musique à Châteauguay. Le compositeur Anbou se joint à nous en fin de journée. On lui commande la chanson d'ouverture de notre prochain spectacle de la PDA. Deux jours plus tard, au Ritz-Carlton, une conférence de presse annonçait nos dates pour janvier et février 1981. Ce mercredi soir 10 décembre, j'assistais à l'ouverture de la Java avec Claude Valade, Guy Roy, Anbou et quelques autres amis.

Mes valises sont bouclées et l'avion m'attend à Dorval, mais il faudra remettre ce départ à plus tard puisqu'en janvier, plusieurs répétitions sont prévues pour le spectacle des 3-L. En voilà un autre qui va péter le feu en scène, prenez-en ma parole! Les 3-L, c'est une aventure considérable dans laquelle le producteur Guy Latraverse s'est joint à mon gérant Guy Roy. Tout en gardant chacun notre personnalité, nous donnons des numéros collectifs, des duos et des solos. La comédie ajoute des éléments d'humour au spectacle, il y a également des effets scéniques qui surprennent tout le monde. Nous nous produisons à la Place des Arts durant deux longues fins de semaine et la critique accueille bien notre spectacle. Durant la deuxième semaine, Champlain Production vient enregistrer le spectacle pour un spécial à la télévision le 17 mai.



Chapitre 47

Toute rencontre est le début d'une séparation

Une des rares facettes que je n'aime pas dans mon métier de chanteur, c'est la fugacité des rencontres qu'on y fait. Vous vous liez d'amitié avec une star à Toronto durant la préparation d'une émission et deux jours plus tard, vous chantez à Victoriaville. Vous revoyez votre flamme d'un soir l'année suivante ! Le feu a eu le temps de baisser un peu. Vous travaillez avec d'excellents musiciens depuis deux ans mais à cause de la mode qui change, vous allez en studio avec une autre formation. C'est le perpétuel recommencement. Durant des années, j'ai perdu de vue ma reine Miss Télévision 1965, Margot ayant pris une orientation différente dans sa carrière. Et il y a le temps qui vous pousse dans le dos comme les gens quand vous prenez le métro aux heures de pointe.

Au printemps 1981, je me retrouve dans une situation bien spéciale dans mon métier. Un soir, je présente mon spectacle Louvain-80 puis le lendemain, je suis avec les 3-L dans une « routine » complètement différente et pourtant, derrière moi en scène, ce sont les mêmes musiciens. Les

secondes qui précèdent ces soirées-là exigent une très grande concentration : avec tel costume, je chante telle chanson dans tel spectacle, demain ça sera différent !

À part Ottawa, les gens de l'Ontario ne m'ont pas vu souvent. Quelques fois à Toronto et puis c'est tout. Cette année, je participe à la Semaine française de Windsor et j'y présente le grand spectacle avec danseuses et décors, tout en français à la demande expresse des organisateurs.

À la fin d'avril, j'offre le souper d'au revoir à mon compositeur Anbou dont les occupations principales l'appellent dans la Vieille Capitale. Durant le repas, on projette des idées pour mon vingt-cinquième anniversaire qui aura lieu l'an prochain. Gala, album-souvenir, volume sur ma vie, recueil des paroles de toutes mes chansons, etc. Voilà un autre départ qui confirme le titre de ce chapitre.

Pour ne pas entrer dans le jeu politique qui fait rage au Québec, je participe aux Fêtes de la Saint-Jean dans la ville du même nom le 23 juin et le 30 juin, Verdun me reçoit pour les célébrations de la Confédération. Yvon Deschamps a bien raison quand il dit que les Québécois «veulent un Québec fort et indépendant dans un Canada puissant et uni» ! Je ne veux pas que le débat politique vienne patauger sur mes feuilles de musique... pas plus que je ne veux chanter à l'Assemblée Nationale ou à la Chambre des Communes.

Une fois de plus, je suis invité en ma qualité de «connaisseur» comme juge au Gala de Miss Montréal qui se tient à l'Hôtel Bonaventure. Pour une fois, le trac n'est pas de mon côté. Apparemment comme juge, je fais très sévère et même froid. C'est la confiance que j'ai reçue à l'oreille durant une danse au cours du gala qui a suivi le couronnement.

Pour une fois cette année, je vais fêter mon anniversaire de naissance à la bonne date : le 11 juillet. Le mot d'ordre a été passé chez les amis, il s'agit d'un party western, une soirée Dallas si vous préférez. Pour les superstitieux, la fête chevauchait sur les deux jours... pour conjurer le mauvais sort. Toutes les tenues de l'Ouest ont paradé durant la soirée et tard dans la nuit. Des amis voulaient attacher un vrai cheval... en personne (!) à la porte de la maison. Vous imaginez la scène?

Pour les villégiateurs du Richelieu, je présente mon tour de chant sous la grande tente du Théâtre Molson durant la semaine du 21 au 26 juillet. Il est toujours agréable de retrouver un public en vacances. Les gens sont détendus, aiment s'amuser, manifester bruyamment et chanter en chœur. C'est la façon la plus merveilleuse de les faire participer au spectacle.

Le travail continue de plus belle en août, avec deux points culminants : le Vieux Port de Québec et la Fête des Voisins à Laval. À cette dernière manifestation, il y avait 200 000 personnes pour applaudir le spectacle des 3-L.

Profitant d'un engagement au Manoir Richelieu de Pointe-au-Pic, je renoue connaissance avec les beautés de Charlevoix. Au nid d'aigle d'Anbou, je retrouve une activité bourdonnante. Le compositeur solitaire a décidé de faire entrer chez lui les meilleures stations en modulation de fréquence et il s'affaire à ériger un pylône d'une vingtaine de mètres. J'ai réalisé qu'il grimpait plus facilement sur les gammes que dans les airs. Jusqu'à dix mètres du sol, j'ai procédé à l'installation des sections, mais plus haut... je n'étais plus à l'aise moi non plus... Les deux sections du faite de la tour ont été mises en place par deux voisins d'Anbou : une infirmière de carrière, Suzanne Girard et son amoureux Alain Potvin ! Ils semblaient aussi confortables dans les hauteurs que moi... sur la scène du Centre National des Arts !

Justement, nous y présentons le spectacle des 3-L le 11 septembre devant un auditoire très joyeux et enthousiaste. La salle « embarque » avec nous et la partie est gagnée. Nous avons autant de plaisir que les spectateurs qui s'amuse davantage puisque le rire est communicatif et quelques fois contagieux. Faites l'expérience vous-même : raconter une histoire à quelqu'un qui rit déjà...

Pendant que je prends quelques jours de repos, mon gérant m'informe que je dois être en studio le mardi 13 octobre pour deux chansons. Je lance un S.O.S. à Anbou dans son refuge de montagnes.

« J'ai besoin de deux succès pour mardi prochain. Prépare du matériel, j'y serai en fin de semaine pour terminer le tout... »

« Justement je pensais à ta session d'enregistrement. J'ai

les mains dedans jusqu'au coude. On polira les «tounes» à ton retour. Viens prendre l'air frais de la montagne. Charlevoix a mis son plus beau costume de l'année.»

Pour la première fois de ma carrière, j'ai travaillé à la composition d'une chanson. C'était le dimanche 11 octobre. Nous avons signé ensemble *Signorita*. Des hauteurs des Éboulements, on voyait le quai de Saint-Bernard de l'Île-aux-Coudres. D'où les mots de la chanson :

«Je l'ai croisée sur le chemin
Qui conduisait vers le port
Elle portait tous ses chagrins
Je devinais ses remords...»

Lorsque je suis entré au Studio de Son-Québec ce mardi 13 octobre, Guy Saint-Onge terminait les premières prises d'orchestre. Nous avons fait ce soir-là : *Signorita* et *C'est l'amour*. Pendant la session d'enregistrement, Guy Roy m'apprend que Fernand Gignac vient de tomber malade et qu'il ne peut remplir un engagement à Val d'Or. Je le remplacerai illico. Lors d'une brève escale à l'aéroport de Québec où Anbou est venu m'accueillir, je lui remets le dernier mixage des deux chansons et je remonte à bord.

Au cours de la soirée, il m'appelle à Val d'Or pour me communiquer les commentaires des amis à qui il a fait entendre les rubans.

«Ça sera un grand succès, bravo, Michel», que me lance une voix que je ne connais pas. Il s'agit de Félix, un collègue de travail d'Anbou. J'ai su que ces deux compères ont fêté tard dans la nuit les succès du Père Louvain «in absentia»... Dès le vendredi matin, comme autrefois quand je chantais régulièrement dans les cabarets, vous auriez dû me voir grimper dans les escabeaux pour ajuster les projecteurs et placer les colonnes de son. Même avec les années, je n'avais pas désappris. C'est comme la bicyclette ou la natation, on n'oublie jamais ça!

Je visite mes amis de Valleyfield le mardi 10 novembre. C'est le vingtième anniversaire de fondation du poste CFLV du président-directeur général Jean-Pierre Filiatreault. J'y retrouve plusieurs amis : le directeur de l'information Robert Leduc, le directeur des ventes Roger Bélair, le chef de la

programmation Yves Boyer et Roger Cordeau, monsieur Western!

Vendredi 13 novembre 1981 — Studio de télévision de CFTM-TV. Voilà pour le décor. Je suis l'un des invités à l'émission de Michel Jasmin qui m'a demandé de faire de la promotion pour mon radiathon *Le Noël du Bonheur* qui aura lieu la semaine prochaine. Le début de l'interview s'amorce bien mais Jasmin m'intrigue un peu quand il me demande si j'ai déjà laissé mon nom quelque part...

« Je ne vois pas où vous voulez en venir, Michel... » que je lui dis tout bonnement au moment où j'entends du bruit dans le studio derrière moi. Le directeur général de l'Hôpital Saint-Augustin, mon ami Gabriel Savard entre en poussant un charriot sur lequel est installée une maquette... Il s'approche du micro et annonce à tout le Québec... et à moi aussi que l'Hôpital Saint-Augustin aura un Pavillon Michel-Louvain! L'émotion est grande dans le studio... comment retenir les larmes... quand je pense aux malades chroniques qui pourront, dans un avenir prochain je l'espère, y résider avec leur conjoint. Cette nouvelle a traversé le Québec comme l'éclair. Ce vendredi 13 novembre, le réseau TVA avait la plus forte cote de la saison : c'était le soir de tirages spéciaux d'une des « Loto-Québec ». Partout où j'ai été par la suite, les gens me parlaient de « mon hôpital ».

Le vendredi suivant, dans l'avion d'Air Canada qui me déposait à Québec, des hommes d'affaires me félicitaient pour cet exploit...

« Vous avez un monument à votre nom... durant votre carrière. Ça c'est rare! On sera là pour vous appuyer. »

Un jeune Montréalais d'origine portugaise qui voyageait dans la même rangée de banquettes que moi, me demanda si j'étais médecin! C'est vous dire que je ne suis pas toujours aussi connu que je le crois. À Athènes, deux personnes m'ont identifié sur la rue! L'humilité, c'est la vérité...

Les journaux de Québec font les manchettes sur le radiathon qui débutera samedi soir à 19 heures à Place Laurier. Je l'ai appris plus tard, tout un conflit a éclaté cette année autour de ce *Noël du Bonheur*, mettant presque en péril cette organisation charitable. Je ne veux pas trancher ici la question parce que je n'ai — en aucun moment — voulu

être impliqué dans des discussions stériles où les plus grands perdants seraient mes malades chroniques. Je suis entré à Québec pour me donner corps et âme pour la cause et j'ai refusé d'écouter les arguments des deux parties en litige. Le Grand Bon Dieu, dans sa justice, sait bien où est la vérité, et dans sa miséricorde infinie, saura pardonner les écarts de langage qui ont émaillé certaines discussions des «adversaires» de cette guerre sainte!

Samedi après-midi, les Nordiques de Québec me demandent pour chanter les hymnes nationaux ce soir au Colisée. Ça serait une bonne publicité pour le radiothon. Pourquoi pas? Mais il y a un hic: je ne sais pas le *Star Spangled Banner* par cœur et dans le *O Canada* il m'est arrivé de modifier des lignes comme bien des jeunes l'ont fait dans leur jeunesse. Je lance un nouveau S.O.S. à mon compositeur Anbou qui arrive dans les trente minutes avec les paroles de deux «succès nationaux». Ce soir, la partie sera télédiffusée à Hartford, Conn., le «home» des Whalers. Immédiatement après l'ouverture du radiothon, à Place Laurier, une ambulance me transporte littéralement au Colisée en cinq minutes. Ça me rappelle la fois que je suis venu chanter au Gala des Splendeurs il y a vingt-trois ans et demi. Je suis entré par la même porte d'en arrière. C'est avec le téléphone du banc de l'annonceur que je parle avec l'organiste-maison Jean-Yves Hamel pour m'entendre sur les tonalités des deux hymnes. Jean Gravel me présente et c'est l'ovation debout... avant même que je chante! J'avais oublié que les gens se lèvent tous pour les hymnes nationaux... Après les applaudissements, je retourne à Place Laurier en ambulance avec mon gérant et le véritable travail commence au Radiothon. En m'ouvrant la trappe à Montréal, j'avais avancé le chiffre de 200 000 \$ en regard de 142 000 \$ l'an dernier... Au micro de CJRP, j'alternais avec «mes» collègues Marcel Roussel et Jacques Fortin. La nuit a été longue et les caméras de la télévision nous gardaient à l'œil. Grâce aux techniciens de Radio-Canada qui maniaient les appareils de National Cablevision, les citoyens de Québec et de la Rive-Sud ont suivi «live» les péripéties de ce radiothon. Même le ministre des Affaires culturelles, Me Clément Richard s'est joint à nous comme animateur. Le dimanche

après-midi vers 3 h — 20 heures après le début — il y avait 65 000 \$ dans les caisses! Ce qu'on était loin des 200 000 \$ que j'avais prévus. Le chroniqueur du *Soleil*, Pierre Champagne relatait le déroulement de cette affaire sous le titre « Un radio-téléthon 81 miraculeux ».

« Un miracle s'est produit, hier soir, dans la région de Québec. Non pas à Sainte-Anne de Beaupré mais à la Place Laurier. En effet, les Québécois ont souscrit 200 000 \$ pour les malades chroniques. C'est un miracle d'équipe, bien sûr, c'est un miracle de bénévolat; mais c'est surtout le miracle de Michel Louvain. Il a été le premier dès 15 h hier après-midi, à réclamer une heure de plus au téléradiothon pour atteindre « son » objectif. Il l'a crié et il l'a réclamé pendant des heures, jusqu'à 18 h 30 pour être précis. Or, à cette heure-là, seulement 127 000 \$ avaient été récoltés. Finalement, tout le monde a accepté de donner une heure de plus, gratuitement, pour la cause et le téléradiothon 1981 a atteint, à la toute dernière seconde, l'objectif visé. Il le dépassera même par une poignée de dollars lorsque la compilation aura été complétée ».

Je préférerais citer les mots du journaliste Pierre Champagne pour ne pas paraître trop subjectif vis-à-vis une cause qui me tient aux tripes. Près de 500 bénévoles, une soixantaine d'artistes nous ont épaulés durant cette longue fin de semaine. La coordonnatrice Denise Beaulieu a abattu une besogne colossale. Tout le monde a bien fait son boulot. Cette année, les sommes recueillies serviront pour les malades chroniques de 17 hôpitaux et pour la création d'une chaire en gériatrie à l'Université Laval. Comme vous, j'ai regardé dans le dictionnaire pour connaître la signification de ce mot. (Gériatrie : partie de la médecine qui traite des maladies des vieillards). Le dernier tiers servira à la construction d'un îlot résidentiel qui portera le nom de Pavillon Michel-Louvain.

Durant les longues heures du téléradiothon, comme animateur et président, j'avais décidé que l'estrade et le micro seraient disponibles à tous « les hommes de bonne volonté »... Cette décision m'a donné plus d'une sueur froide dans le dos. D'abord cet enfant de 7 ans, passablement gavroche sur les bords, qui exige le micro pour chanter avec moi *Une larme*

d'amour sans quoi il ne verserait pas un sou dans la caisse... Nous avons chanté ensemble puis il s'est sauvé avec le micro pour chanter seul avec mon pianiste Guy Saint-Onge à l'accompagnement. Puis, il demande l'introduction de *La statue*... Comme Guy ne semble pas connaître la mélodie, il va lui fredonner à l'oreille. Il s'agissait de *Santa Maria de la Mer* qui commence justement par ces mots «La statue regardait la mer...» Cet enfant, c'est Éric Rousseau. Je l'invite sur-le-champ à venir chanter avec moi au Grand Théâtre dans deux semaines alors que je donnerai un spectacle au profit du radiothon. Il accepte immédiatement sans broncher.

«OK, j'y s'rai. Salut!»

La foule l'applaudit à tout rompre. Une nouvelle vedette sera-t-elle née à ce radiothon? L'avenir nous le dira. Il y a aussi cet homme qui demande le micro pour passer un message.

«Je m'adresse à tous les alcooliques de la région. Versez au radiothon le prix d'une bouteille de bière. Je vous paierai la traite quand on sera rendu de l'autre bord...»

Et son discours continue de plus belle. J'en ai des frissons. Il parle de ses «soûlons»... J'ai presque envie de lui enlever le micro. Puis finalement, il termine... et j'apprends qu'il s'agit du Père Ubald Villeneuve, O.M.I., aumônier général des «Lacordaire» de l'époque; ce prêtre oeuvre maintenant dans le domaine des problèmes d'alcoolisme. Il m'avait donné la frousse, le saint homme! Probablement que son appel a été entendu.

Le grand absent de ce 17e Radiothon, c'est l'abbé Jean-Marie Brochu, celui qui eut l'idée de cette oeuvre en 1964. Au moment où les caméras se baladaient sur nous, il devait être retiré dans son presbytère de Saint-Charles-Garnier de Sillery, à quelques pas de nous. Des malentendus tenaient ce saint homme éloigné de son oeuvre. J'avais décidé de ne pas faire de bruit mais d'aller au fond des choses pour rétablir la communication qui avait été interrompue il y a quelques semaines. J'entrerai à Montréal au lendemain du radiothon mais je serai de retour à Québec prochainement pour en avoir le cœur net. Au soir du grand miracle, après une brève réception où les participants avaient le visage étiré par la

fatigue, je prends congé des officiels pour aller casser une croûte et retrouver un peu de calme et de solitude. Nous sommes quatre à une table discrète de La Tyrolienne: Johanne et Guy Roy, Laval Provencher de CJRP et moi. J'appelle Anbou vers 11 heures du soir et je l'invite à venir discuter avec nous. Je voulais connaître les réactions d'une personne de l'extérieur à tout le conflit qu'on avait vécu au cours des dernières 36 heures.

En quittant la table, je demande à Anbou, le compositeur, de devenir mon chauffeur pour me conduire dans un endroit bien tranquille où l'on pourra déguster un long digestif. Nous sommes à peine assis que trois policiers envahissent l'établissement... pour expulser trois fauteurs de troubles.

« Bien tranquille ton club, Anbou... Très bien choisi! »

Cette nuit-là, le sommeil s'est fait attendre. Je pensais à mes malades chroniques, j'avais aussi au cœur l'image de ma mère, elle aussi hospitalisée depuis une cinquantaine de mois... et dont les chances d'un rétablissement semblent de plus en plus faibles. Avec toute une équipe, on avait réalisé un miracle! Mais toutes ces personnes, je ne les reverrai probablement jamais. Quelques-unes peut-être? Dieu seul le sait.

Le lundi matin, je retourne à Châteauguay pour me préparer pour le soir même: j'inaugure une brasserie à Boucherville. Le programme des chansons n'est pas tout à fait le même que pour les malades chroniques. L'ambiance d'une brasserie, c'est plus mouvementée que le foyer du Centre National des Arts. La bonne humeur règne en maître. C'est ici que se règlent tous les grands problèmes de la nation: de l'inflation jusqu'à l'avortement, de l'utilité du poil de vache dans le mortier jusqu'au choix du successeur de M. Ryan!

Au cours de la semaine, m'arrivent d'excellentes nouvelles de Québec. Le Grand Théâtre sera rempli à craquer pour le spécial que je donnerai le vendredi 4 décembre au profit des malades chroniques de la région. Il s'agira du grand spectacle Louvain 80-81, avec danseurs et tout le tralala. C'est ma contribution personnelle pour mes malades, en plus évidemment du radiothon. Durant la soirée, je

remettrai le chèque aux autorités de l'Hôpital Saint-Augustin de Courville. Est-ce que l'abbé Jean-Marie Brochu acceptera mon invitation pour le spectacle? Une invitation cordiale avec toute la sincérité et la générosité que j'ai au cœur. Il est entré sur la scène sous un tonnerre d'applaudissements. Nous nous sommes donné l'accolade. Les gens debout criaient leur joie de revoir Monsieur Bonheur. Une page d'histoire venait de se tourner. Les amis Marcel Roussel et Jacques Fortin ont fait le laïus de présentation avant Gabriel Savard, directeur général de l'hôpital et l'abbé Brochu, puis les danseurs font leur entrée avec mon chèque... d'une longueur de 4 mètres. À mon tour, je dois lire mais mes lunettes sont dans ma loge sous clé... C'est l'abbé Brochu qui me prête ses verres et je lis à travers ses yeux. Les gens éclatent en applaudissements frénétiques lorsque je dis: «Grâce à vous, je vois plus clair maintenant.» La phrase portait deux sens. L'assistance a surtout compris que je voyais clairement la situation du *Noël du Bonheur* et que la présence de l'abbé Brochu sur ma scène était justement ce rameau d'olivier de la réconciliation. Pour nous deux, une pensée commune nous unissait: les malades chroniques de la région de Québec. Le reste n'était que grenouillage et scribouillage!

Évidemment, je me suis permis un impair au micro. En voyant ce chèque énorme, je lance cette phrase: «Imaginez lundi matin quand M. Savard va entrer ce chèque dans le petit trou de la caissière...» Et je fais le geste indiquant un casier de banque, mais les gens ont réalisé que le mot employé n'était pas tout à fait de mise. La salle m'a encore servi une salve d'applaudissements pour me permettre de retomber sur mes pattes et retrouver mon sérieux.

Lorsque les dignitaires, MM. Laval Provencher et Conrad Johnson de CJRP, l'abbé Brochu et Gabriel Savard, ont quitté la scène du Grand Théâtre aux applaudissements de milliers de personnes, une page nouvelle venait de s'écrire dans l'histoire de *Noël du Bonheur*. J'espère que nous en serons à cette page l'an prochain quand nous remettrons l'épaule à la roue de cette grande machine de l'amour et du bénévolat.

Une surprise de taille devait m'être réservée dans les minutes qui suivaient. Comme promis, le jeune Éric Rous-

seau était dans les coulisses attendant son tour pour entrer en scène. Au moment où je débute la chanson *Une larme d'amour*, je réalise que mon micro ne fonctionne plus et pourtant j'entends la chanson qui continue... C'est Éric qui entre en scène avec un tuxedo blanc identique au mien et lui, son micro fonctionne. L'affaire avait été manigancée par le régisseur Mario Dugré et par mon gérant Guy Roy. Le gérant du jeune Éric, Pierre Nadeau, et mon compositeur Anbou avaient aussi mis «la main à la pâte»... Je réalise aussi que le jeune Rousseau ne suit pas les paroles originales de la chanson. Anbou lui avait préparé un texte d'hommage au président du Radiothon.

«À ce merveilleux rendez-vous de l'amour
Jamais tu ne pourras oublier ce jour
Où tu as déposé dans nos cœurs
Le goût de donner du bonheur
À ceux qui sont des années sans amour.

Une larme sur ta joue
Une larme qui a coulé
Nous a révélé pour toujours
Que toi, tu sais comment aimer
Ceux que la vie a laissés
Pleins de larmes au cœur, sans amour.

À notre prochain rendez-vous de l'amour
Je sais, tous les amis seront réunis
Pour donner sans compter de l'amour
De l'espoir, un peu tous les jours
À ceux qui sont des années sans amour.

Une larme sur ta joue
Une larme qui a coulé...

Vous imaginez facilement le reste de la scène. Je pleurais à chaudes larmes; dans la salle, cachés dans l'ombre, les gens pouvaient essuyer une larme furtive plus facilement que moi, et dans les allées latérales, sur leur fauteuil roulant, plusieurs malades de Saint-Augustin faisaient comme nous. Ce sont des moments que je n'oublierai jamais... même dans cent ans. Dans cette chanson, Anbou rappelait un moment pathétique du dernier téléradiothon alors que, vers 6h dimanche soir,

après 23 heures de micro, j'avais chanté *Un certain sourire* pour une malade de l'hôpital. Penché sur son fauteuil roulant, je lui avais donné ce refrain, mais en chantant, j'ai revu le visage de maman, qui elle aussi est paralysée pour le reste de ses jours. Tout à coup, tout s'est brouillé dans mon cœur et dans mes pensées. Il n'y avait plus de Place Laurier, ni de milliers de téléspectateurs à l'antenne... Il n'y avait que cette brave dame et moi, seuls au monde et unis dans une même fraternité, un même élan d'amour. Ce que j'ai pleuré ce trop-plein de mon cœur qui voulait se briser! Puis au loin, j'entendais Guy Saint-Onge et son orchestre qui me tendaient une perche pour me raccrocher à la musique... On garde de ces moments, des souvenirs aussi précis qu'une bonne photo qui ne veut pas jaunir. Dans la chanson d'Anbou, c'est toute cette scène que j'ai revue aussi limpide et troublante que le soir du dimanche 22 novembre dernier.

Le reste de la soirée se passe dans l'atmosphère des Fêtes. Sans autre forme de procès, je me lance dans un pot-pourri de chansons de Noël et la foule chante à pleins poumons. Le chef d'orchestre Guy Saint-Onge qui n'avait pas prévu mes improvisations « hivernales » ne possédait pas les partitions pour ses musiciens. Chacun y allait à sa fantaisie et c'était merveilleux, un vrai concert céleste. Comme carte de Noël, je présente ma nouvelle chanson *Segnorita* mais je n'ai jamais réussi à retrouver les paroles du deuxième couplet... et dire que c'est la première chanson que j'ai signée avec mon compositeur! C'est du joli, Louvain...

Après le spectacle, dans le foyer du Grand Théâtre, une réception rassemble les gens qui œuvrent pour le *Noël du Bonheur*. Je pense que ce soir-là, j'aurais été élu maire de Québec par acclamation... Les félicitations m'arrivaient de partout, il y en avait pour bloquer un boulevard ou encore, couler un bateau. Dans cette foule, une dame en bleu décide d'être ma gouvernante et m'entoure de soins... particulièrement entre le bar et mon verre. C'est Monique De Grâce, une céramiste de Belœil qui avait apprécié le spectacle et c'était sa façon de me remercier. Ce joyeux party s'est ensuite transporté dans ma suite à l'Auberge des Gouverneurs, alors là, c'est le président qui recevait... un groupe plus restreint mais aussi intéressant. Déjà on parle de projets pour le

prochain téléradiothon. Espérons que dans un an, les mêmes enthousiasmes auront survécu à l'usure du temps et de l'oubli.

Dès le samedi midi, je rentre à Montréal puisque j'ai promis aux organisateurs d'un autre téléthon d'y participer. À l'antenne de CFCF-TV, canal 12, ce téléthon est au profit de l'Hôpital Ste-Justine et du Children's Hospital. Ici je ne suis plus le président mais un humble artiste qui prête son concours à une bonne cause. Comme le téléthon se prolonge sur les deux jours de la fin de semaine, je demeure disponible pour remplir les périodes creuses de l'horaire. Très impliqué moi-même dans l'organisation de deux ou trois radiothons, je sais l'importance des artistes qui viennent appuyer les causes qui nous tiennent tant à cœur. Voilà pourquoi, lorsqu'on me demande une collaboration, je ne peux pas répondre par un non.

Les heures sont comptées avant mon départ pour le Sud. Je n'ai qu'un jour de congé et c'est le lundi 7 décembre. J'en profite pour mettre de l'ordre dans mes paperasses et mes affaires. Mardi, je profite de la visite de mon compositeur pour faire route avec lui à Québec. C'est ce soir que je donnerai un petit concert à l'Hôpital Saint-Augustin tout en remettant un chèque substantiel. Comme le temps presse, je remplace le souper par un sac de fromage en grains que j'achète au casse-croûte « Les frites dorées » avec une frite et une liqueur douce. Ce fromage fabriqué chez nous par Marc Laberge est l'un des meilleurs après celui de Saint-Fidèle en Charlevoix. Ce n'est pas le grand service et l'argenterie du Ritz Carlton, mais Anbou conduit bien et je dors un bon bout de chemin. Je n'ai pas vu la sortie de Saint-Hyacinthe, j'ai entrevu l'affiche de Drummondville et je me suis éveillé au large de Val-Alain... et j'ai reconnu le pont de Québec! J'étais en forme en entrant à Courville et c'est Anbou qui avait l'œil lourd et la draperie pesante!

J'étais attendu, c'est le moins que l'on puisse dire. Quel spectacle impressionnant donne cet auditorium avec tous les lits inclinés, les fauteuils roulants, les béquilles, les prothèses, les cannes... Ça vous arrache le cœur et pourtant tantôt je chanterai pour ces malades. Je ne sais jamais dans quel tréfonds de mon être je puise la force et l'énergie pour sourire

et chanter devant ces gens meurtris dans leur corps et leur âme. En entrant, je me promène d'un lit à l'autre, je reconnais des visages, je serre des mains, caresse les cheveux de cette vieille dame qui pleure d'émotion. Puis je chante tous les refrains qui leur font plaisir. Ce soir, c'est une piste sonore qui remplace le grand orchestre de Guy Saint-Onge et le spectacle bat son plein. On veut des chants de Noël? Il n'y en a pas sur le ruban. Qu'à cela ne tienne, une dame de la Croix-Rouge s'installe au piano — c'est Mme Yvette Galibois — et elle y joue les Noël anciens. Tout le monde chante cette joie et cette paix de la Nativité, justement ce qui a été promis la nuit du premier Noël.

Lors de la présentation du chèque, l'abbé Jean-Marie Brochu dit aux gens: «Voici mon meilleur ami, Michel Louvain!» Nous sommes bien loin des chicanes qui ont fait les manchettes à Québec au cours de l'automne... nous sommes près de nos malades et c'est la même charité chrétienne qui nous unit. Les journalistes n'étaient pas là pour donner cette image au public de Québec, peu importe, nos amis de Saint-Augustin sont témoins de notre amitié et par eux, les autres malades chroniques du grand Québec le sauront. La soirée est bien émouvante. Je remercie ces dames et ces messieurs bénévoles qui prêtent leur concours pour le mieux-être des pensionnaires de l'hôpital. Une dernière poignée de mains et je saute dans l'avion de nuit qui me dépose à Dorval 50 minutes plus tard. À l'aérogare, Jacques Lavalère m'attend pour me conduire à la maison. Ce même Jacques, il y a plus de vingt ans que je le connais. Aujourd'hui à l'emploi de ma Boutique de fleurs de Châteauguay où a travaillé son épouse, il était l'un des «boys» qui lavaient les voitures au Garage Fina, coin de la Montagne et Dorchester, et le patron l'avait désigné comme préposé principal quand ma limousine entraît au nettoyage. Même en congé, il revenait en service pour l'auto de monsieur... Près d'un quart de siècle plus tard, il conduit l'un de mes camions! Que de surprises la vie nous réserve. Même ses enfants Patrick et Josée m'appellent «Mon oncle Michel»... Vous voyez ça!

Jeudi matin 7 h à Dorval: nous sommes un groupe en partance pour Miami. La raison: l'enregistrement d'un Balconville en Floride pour le compte de Radio-Mutuel.

Michèle Richard est du groupe et nous voyageons ensemble. Dans l'avion, une centaine d'invités du réseau Mutuel qui profiteront du soleil avec les artistes choisis par CJMS. C'est au cours de ce voyage que je participe à une ligne ouverte avec Réal Giguère sur la dernière manifestation de l'ADICQ. Je suis à Davie, René Simard à Los Angeles et Fernand Gignac à Trois-Rivières et nous discutons du sujet avec les auditeurs qui téléphonent de toutes les villes du réseau. Voilà quelques avantages de la technique moderne.

Ce matin, un soleil de plomb inonde mon balcon et je suis en excellente forme pour commencer mes confidences, mais où diable est-il passé cet Anbou qui devait me rejoindre en Floride pour commencer le livre de ma vie? J'appelle à son bureau de Québec, il me semble que la sonnerie est congelée. C'est lui qui répond. La conversation a été fort courte.

«Viens-t-en, il fait beau ici!» Il ne lui reste que 2,975 kilomètres à rouler et qu'à tourner à droite à la sortie de la S.R. 84, Alligator Alley!

«Bon voyage Anbou; huile bien ta machine à écrire, ça va faire des flammèches!»



Chapitre 48

C'est plus qu'une année de plus...

Pendant que le «cable car» refaisait son traditionnel parcours, l'année 1981 vivait ses dernières heures. J'étais à San Francisco pour saluer la nouvelle année. Plusieurs raisons m'appelaient sur la côte du Pacifique. La plus importante demeure la préparation de mon spectacle du «jubilé» d'argent de ma carrière. L'an de grâce 1982 ne sera pas seulement une année de plus dans ma vie, mais bien une date importante, l'anniversaire d'un mariage heureux avec mon public. Los Angeles, Las Vegas, San Francisco, Hollywood sont autant de hauts lieux pour la production de spectacles à grand déploiement. J'y mets le nez et tout le reste pour blairer le climat de la production et mettre ma montre à l'heure juste. Sans vouloir copier des numéros, on peut s'en inspirer... Au lieu de la ligne prestigieuse des cent danseuses aux jambes identiques, on peut quand même en avoir trois aussi gentilles... J'ai profité du début de l'année pour rafraîchir ma provision d'images et d'idées concernant la production américaine. Il faut bien le dire: les Américains,

avec des moyens financiers presque illimités, savent bien meubler une scène et créer une ambiance à partir d'un élément souvent léger. Une fille sur une balançoire, des confidences sur l'oreiller, un violon sur un toit, tous les sujets servent de prétextes pour une production.

À l'autre bout du continent, Anbou travaille déjà à la rédaction des confidences que je lui ai livrées avant de partir. En route pour le Sud, il avait chargé sa Malibu de plusieurs caisses de documents et d'enregistrements. Au cours de janvier, il a mis de l'ordre dans mes souvenirs et dans les siens. À mon retour en Floride, le véritable travail commence. Tous les jours, dans la splendide maison de Pompano Beach que l'ami Marc LeGrand lui avait prêtée, nous nous rencontrons pour des heures et des heures de « confessions générales ». C'est au peigne fin qu'il passe et repasse ma vie, depuis la plus tendre enfance jusqu'aux événements récents de mon dernier voyage sur la côte du Pacifique. Je consacre beaucoup de temps et d'efforts à ce travail parce que c'est ma vie et j'aimerais tellement la raconter comme il faut à tout ce public qui m'appuie depuis tant d'années.

J'entre à Montréal au plus creux de l'hiver québécois ; le mercure se promène les mains dans ses poches et même les fonctionnaires marchent vite tellement il fait froid. Ma traditionnelle visite au Carnaval de Québec prendra différentes tangentes cette année. J'assiste au Bal de la Reine au Château Frontenac. J'y rencontre de nouveaux amis, particulièrement Nick Nittolo et son épouse Suzanne. Nick est le président du comité du Bal et me prête son collier de président pour la fin de semaine. C'est comme avoir les clés de la ville, toutes les portes s'ouvrent devant pareille décoration. Il mousse même ma candidature pour la présidence l'an prochain. On verra dans le temps comme dans le temps.

Cette fameuse fin de semaine a pris toute une « débarque » lorsque Laval Provencher a décidé de nous faire voir les monuments de glace. Depuis Place Carnaval jusque chez Ti-Père ! Nous avons également été « intronisés » membres de la Confrérie de Ti-Père dont c'était le 25^e anniversaire... lui aussi. Michèle Richard et son copain Jean-Marie ont été les premiers à ployer le genou devant le célèbre « fêteur » de la

rue du Carnaval, la rue Sainte-Thérèse. Chacun de nous a reçu l'inévitable soufflet qui confirme notre acceptation dans l'ordre des bons buveurs de caribou. Nous avons pris le souper relativement tard dans la nuit à La Fondue du boulevard Hamel. Le carnaval sous cet angle, c'est la première fois que j'y goûtais! Oh quel lendemain matin avec un mal de tête carabiné! J'ai l'impression d'avoir des cornes de caribou sur la tête. Est-ce que le nom de cette boisson vient de ses effets? Ce matin, j'en suis convaincu plus que jamais...

Février se termine avec un spectacle à Sudbury en Ontario le samedi 27 février. Ça fait du bien de revoir toute l'équipe. Depuis quelques mois, les occasions de travailler ensemble n'ont pas été très nombreuses.

Les véritables célébrations de mon vingt-cinquième anniversaire commencent vraiment en mars. Le gérant du Ramada Inn, monsieur Aziz Bocti m'invite à un brunch en mon honneur le dimanche matin 7 mars. J'arrive donc à Québec le samedi soir et je prends le souper avec mon compositeur Anbou à la table du Ramada, où je suis descendu. Notre garçon de table, on le réalise bien, tourne autour de nous dans l'espoir de placer un mot pour engager le dialogue avec moi.

« Monsieur Louvain, je m'excuse de vous déranger mais j'aimerais bien vous glisser un mot lorsque votre repas sera complété.

— Allez-y monsieur, vous ne me dérangez pas, je bavarde simplement avec mon compositeur. C'est à quel sujet?

— Vous ne vous souvenez pas de moi?

— Pas vraiment, pour être honnête...

— Je suis Gilles Bélanger. Il y a vingt-trois ans j'étais éclairagiste à la Porte Saint-Jean pour vos spectacles. Durant tout le temps que j'ai travaillé là, vous êtes le seul artiste qui ne criait pas après tout le monde et qui m'a donné un pourboire de 20 \$ après l'engagement... Imaginez à l'époque 20 \$... Je m'en souviens comme si c'était hier. Vous écrirez ça dans votre livre. Bonne fin de repas, je m'excuse encore... »

Et il est reparti à son service aux tables avec le même sourire et la même énergie qu'il déployait alors qu'il braquait

sur moi la lumière crue de son projecteur baladeur.

Dimanche matin 9 h 30, toujours à l'Auberge Ramada. Ce matin, le sommeil m'a lâché très tôt avant la fin de la nuit. Dans quelques heures, un brunch marquera le début des célébrations de mes noces d'argent avec ma carrière. Je réalise aujourd'hui que c'est une épouse jalouse et bien exigeante qui occupe la plus grande partie de ma vie mais c'est elle aussi qui m'a procuré les joies et les satisfactions les plus intenses et vives à la fois.

Dans la pénombre de cette suite d'hôtel, le climat se prête à la rêverie. Mentalement, j'exécute un survol de ma carrière et deux éléments reviennent constamment comme le même thème du *Boléro* de Ravel : le temps a donc passé vite et que j'en ai fait des choses en cette si courte période ! Déjà vingt-cinq ans que je chante. Il me semble que c'était hier, le Gala des Splendeurs. Est-ce que j'ai vieilli tant que cela ? J'ai le sentiment que ces années ont passé rapidement comme l'éclair dans un ciel d'été. Le poids des ans se fait sentir un peu ce matin mais l'expérience me permet de mieux assumer les effets de la fatigue. C'est le début des célébrations de mon vingt-cinquième anniversaire et c'est peut-être providentiel que la première fête de la série (d'après ce qu'on m'a dit, il y en aura plusieurs) se déroule à Québec, la ville de mes premières amours en show business.

Vers midi, le journaliste Claude Robert et son épouse Gigi sonnent à ma suite, puis l'ami Anbou, et le gérant de la maison, M. Bocti, qui m'informe que les invités sont en bas qui attendent le « jubilaire »... La table d'honneur est installée dans une section qu'on nommerait facilement l'aquarium, si c'était permis. Nous sommes entourés de verre... Dehors, c'est la neige qui tombe, les congères ont atteint une hauteur respectable et s'appuient contre les parois de l'aquarium ; au-dessus de nos têtes, les flocons de neige glissent sur le plafond de verre oblique et disparaissent en gouttelettes.

Michèle Richard et son copain Jean-Marie nous arrivent avec quelques minutes de retard, Nick Nittolo et son épouse Suzanne sont déjà installés à la table. François Reny et son équipe de la télévision se préparent à entrer en action pour un reportage à l'intention des auditeurs de Télé-4. Un vieil ami du temps de l'hôtel Union de Sherbrooke, Marc

LeGrand, l'organiste, s'est déplacé pour venir me saluer et me souhaiter un anniversaire des plus joyeux. Durant le brunch, j'ai réalisé que Michèle Richard avait passé plus de temps à sa table qu'à la mienne. Ils sont des amis de longue date eux aussi. Pendant tout ce temps-là, l'organiste-maison, Pierre Boutet nous sert ses plus belles mélodies. De nombreux amis de Québec sont venus me saluer durant le repas comme Suzanne Tardif et Andréanne Bolduc... du temps de chez Gérard. Un anniversaire sans gâteau? Impossible. Voici qu'arrive le traditionnel gâteau, un hommage de la maison. Au moment où les conversations sont bien engagées, un homme entre dans notre section, tenant une fillette par la main. Elle est aveugle et a tenu à venir me saluer. Elle veut me parler et même chanter avec moi. Mais pour l'instant, elle s'installe au piano et me donne un petit concert à sa manière. Le petite Suzanne représente pour moi certainement le plus beau cadeau au début de ces célébrations. Son arrivée inattendue et sa performance surprise ne seront-elles pas un constant rappel pour nous tous qui voyons clair mais ne savons pas toujours dans quelle direction regarder? Dans sa petite tête de fillette, je me demande bien comment elle peut imaginer le Père Louvain. Elle sait de moi ce que lui en a dit sa mère ou son père. D'elle, je conserve l'émouvant souvenir d'une enfant pleine de courage avec bien des yeux au bout des doigts et un cœur à fleur de peau. Lorsque je l'ai entourée de mes bras pour chanter avec elle, je sentais trembler son petit corps devant l'inconnu qui l'entourait mais je réalisais également par la chaleur de ses mains dans les miennes qu'elle était heureuse et vivait un moment de bonheur dont elle rêvait depuis longtemps. Sa visite éclair m'a rappelé tous les malades et les handicapés que j'ai côtoyés au cours de ma carrière. Si l'arrivée de cette enfant aveugle a un peu dérangé la gaieté du party au début, elle n'en a pas moins ému tout le monde et réchauffé tous les cœurs. Merci Suzanne et bonne carrière dans la musique. C'est un monde fait de couleurs que les oreilles peuvent très bien « voir ».

Au lendemain de cette fête, le travail m'attendait le lundi matin comme tout le monde. J'inaugurais le Salon de la femme de Québec. Pour la première fois de son existence, le Salon se tient dans le Hall des Congrès, un nouveau local aux

Galeries Canardière. L'ami Jean-Pierre Bertrand a toujours un nouveau projet dans la tête et cette fois, c'est son Salon qui a aménagé hors du Centre municipal des congrès. J'y reviendrai dimanche prochain le 14 mars pour clôturer avec les dames de Québec ce rendez-vous printanier.

Entre-temps, je tiens l'affiche deux semaines au Portage de l'Hôtel Bonaventure de Montréal dans ce que la journaliste Carmen Montessuit a nommé «un blitz de charme». Habitué à évoluer sur des scènes aux dimensions considérables, je me sens passablement coincé sur la minuscule plateforme du Portage, mais je saute la rampe et je me retrouve au milieu des gens. Là, je suis bien à l'aise. Comme le public de l'hôtel compte beaucoup d'Américains et de Canadiens des autres provinces, mon tour de chant présente des succès français et anglais, américains et québécois. Il y en a pour tous les goûts, même des rythmes sud-américains. Rien de trop beau, quoi!

Comme je le fais pour les malades chroniques de la région de Québec, j'ai aussi adopté une autre cause admirable dans la région de la Gatineau. Je participe depuis cinq ans au Radiothon en faveur de l'Association de la fibrose kystique. Plusieurs artistes nous aident à ramasser des fonds. Entre autres, cette année, Claude Valade se joint à l'équipe des bénévoles.

Je fais de même dans ma région natale en acceptant la présidence d'une campagne de la Croix-Rouge en mai. La clinique des donneurs de sang a lieu à Thetford le 19 mai.

C'est aujourd'hui le 31 mai: il pleut ce matin à Châteauguay. Il y a cinq ans et six jours, le soleil brillait et pourtant, un grand malheur a assombri la journée et le reste de mes jours. Durant l'émission *Les coqueluches* qui soulignait mes vingt ans de carrière, maman paralysait et sombrait dans un coma profond interrompu par de rares périodes de lucidité. Que me réserve ce spécial *Allo Boubou* aujourd'hui, émission que Radio-Canada m'offre si gentiment comme cadeau de mon jubilé d'argent de chanteur. J'avais demandé que les artistes du 25 mai 1977 soient de la distribution du 31 mai 1982. On me l'a accordé.

Quelle émotion de retourner dans la même loge de la Place Desjardins, là même où on avait transporté maman

inconsciente après sa défaillance. En entrant en ces lieux aujourd'hui, j'ai voulu y être seul pour un bon moment, le temps de retrouver mes esprits et replacer mes souvenirs et mes émotions. Puis les premières invitées sont arrivées : Danièle Dorice qui protestait violemment parce que son bateau, le *Queen Elisabeth II*, avait été réquisitionné pour le transport des troupes britanniques aux Îles Falklands.

« Je n'aurais pas dû y laisser mes robes de bal. J'ai peur que les marins anglais s'en servent pour donner un show en attendant les Argentins. Ils sont capables de tout, ces flegmatiques... »

Se présente ensuite la belle Margot Lefebvre, ma reine des années 1965. Ce n'est qu'à la toute dernière minute qu'elle a décidé de ne pas me laisser tomber et de venir à l'émission. Depuis qu'elle a quitté la scène, elle n'y est pas revenue. C'était une décision finale mais pour « son Michel », elle a mis de l'eau dans son vin et elle a sorti sa longue robe de spectacle des « boules à mites » pour un petit cinq minutes, pas plus disait-elle...

Enfin, c'est Michèle Richard qui fait son entrée triomphale dans la loge des artistes... Elle en déplace des courants d'air quand elle bouge, cette fille. Dans la salle de maquillage, elle fait un malheur : coiffeur et maquilleuse en échappent peigne et éponge... Michèle est en piste.

Puis le grand Jacques Boulanger arrive presque sur la pointe des pieds comme s'il avait peur de déranger ou s'il s'était trompé d'adresse. Recherchiste, réalisateur, techniciens, régisseur, meneur de claque, chacun fait son boulot. Léon Bernier et ses musiciens réchauffent leurs instruments et la foule grandit à vue d'œil à tous les niveaux de Place Desjardins. Dehors la pluie ne diminue pas ; on n'a qu'à regarder la tête des gens qui arrivent pour connaître les conditions météorologiques : ils arrivent la tête tellement « cotonnée » !

C'est le signal de la dernière minute avant le début ; puis la chanson-thème et l'arrivée de Boubou. La foule veut de l'action et il y en aura ! Les invités veulent pousser la machine à la limite. Ma rentrée avec la chanson *Mon ami, réveille-toi*, comme autrefois, semble viser dans le mille. Danièle Dorice ne fait rien pour calmer les vibrations en donnant un numéro

endiablé. Soudain un de mes camions de fleurs entre sur la scène avec une généreuse cargaison de bouquets pour enjoliver le décor. Les essuie-glaces fonctionnent à plein régime, l'eau ruisselle encore sur le véhicule. Il pleut toujours!

Michèle Richard avec un costume exotique nous arrive en trombe... un bouquet à la cheville... et une grande chanson au cœur. Puis d'autres invités, Yvan Dufresne, Maurice Dubois et Anbou, racontent des souvenirs de ces vingt-cinq ans qui ont passé... en quelques années! Puis c'est Margot qui reçoit une ovation debout. Les gens ne l'ont pas oubliée. Quant à elle, son métier lui est resté collé à la peau. Aussitôt qu'elle commence sa chanson, son sourire s'illumine comme il y a 17 ans, le soir de son couronnement. Belle Margot, que tu m'as fait plaisir en venant à l'émission. Tu n'as pas changé, ta voix m'a fait vibrer autant qu'au bon temps de nos années de jeunesse et de gloire. Ce n'est pas permis de garder plus longtemps ton grand talent caché sous le boisseau. Je pense que ton public ne souhaite qu'une chose: avoir le plaisir de t'applaudir comme autrefois. S'il n'y en a qu'un pour te donner le coup de pouce qui marquera ton retour en scène, je veux être celui-là et aussi me tenir à tes côtés pour ce moment mémorable dans notre monde de la musique et de la chanson. Que ce serait émouvant de te voir descendre l'escalier de lumière un soir de gala! Je prie le ciel pour que cet instant nous soit réservé bientôt.

Pour clore le spécial *Allo Boubou*, je chante ma fameuse chanson souvenir *Un certain sourire*. Il m'a été impossible d'atteindre les dernières lignes du refrain. Dans un « flash-back » étonnant et dramatique, l'horloge du temps m'a reporté il y a cinq ans. J'ai revu maman dans « ce certain sourire ». Le couplet le redit : « Je l'aimais tant que je suis prêt à vivre ou à mourir pour un certain sourire... »

La voix restait coincée dans ma gorge. J'ai été pris de vertige et des sanglots ont fait place à la mélodie. Soudain j'ai senti les bras de Margot autour de mon épaule, elle a pris ma main qui tenait le micro et c'est elle qui a terminé la chanson, appuyée sur ma joue. Comment pourrai-je oublier un tel geste d'amitié! Il faut que la vie nous rassemble encore sur une scène. Nous sommes trop bien ensemble pour nous

priver plus longtemps de ce grand plaisir du métier, de ces joies partagées.

Dans la finale de l'émission, on me présente un gâteau avec quinze chandelles. Il y a erreur? Non, on m'apprend que ce sont aussi les quinze ans de ma carrière comme fleuriste! Je l'avais oublié complètement. Peut-être que mon comptable Michel Dandurand, plus compétent en chiffres, s'en souvenait bien précisément mais il ne m'en avait pas soufflé mot, gardant pour les caméras de télévision, l'effet de surprise sur mon visage. Le camion sur scène et le gâteau avaient été «arrangés» par mon gérant général Raymond Legault, sans m'en parler évidemment.

En quittant le plateau de télévision, j'entre dans ma loge pour l'inévitable démaquillage. Qui est là? Marcel et Marielle Cantin de Floride. Après le traditionnel «Félicitations pour votre beau programme!», on passe aux nouvelles du Sud, la construction, la température, etc... Avant de s'envoler le lendemain, les Cantin acceptent une rapide invitation pour le souper à la maison avec les amis.

De ce spécial *Allo Boubou*, j'ai eu de nombreux échos; même mon ex-voisin de l'Île des Soeurs, Guy Boucher, m'a téléphoné pour m'en parler un peu.

«Ma nouvelle gouvernante Théodora a pleuré durant l'émission. D'autres personnes, qui regardaient la télévision avec elle, étaient aussi émues. Michel, je te répète ce que je te disais il y a plus de dix ans, tu ne joues pas à la vedette, tu l'es dans la force du mot. Salut!»

Et le spectacle du vingt-cinquième? Contrairement aux années antérieures, cette fois je m'y prends tôt. Dès le mois de juin, les réunions de travail se multiplient avec Danièle Dorice qui me sert de conseillère et Peter George, le chorégraphe. À la mi-juin, tous les numéros prévus au programme étaient arrêtés, décidés et commandés. Il faudra des centaines d'heures de répétition, de sueurs et énormément de travail, mais je veux être prêt pour le 8 octobre. Je serai à la PDA du 8 au 16 octobre.

Quant à ce livre, comment a-t-il rencontré l'heure de tombée durant son cheminement critique? Non seulement faut-il l'écrire, mais encore faut-il un éditeur pour lui donner la forme définitive et le porter sur le marché. Avec mon

gérant Guy Roy et mon compositeur Anbou, je me présente chez le P.D.G. des éditions Héritage, M. Jacques Payette, le vendredi 14 mai dernier, pour expliquer le projet et voir les possibilités d'éditer chez lui. Monsieur Payette fait très président de compagnie, il est grand, sérieux et présente une tête blanche qui inspire le respect. Pour faire court, c'est un homme impressionnant et je sais qu'il possède le pouvoir décisionnel dans la maison. Quoique peu versé dans la chanson populaire, il a fait enquête sur Louvain et connaît mon personnage. Après avoir laissé Guy traiter des questions de droits d'auteurs et de redevances, je pose l'ultime question:

«Est-ce que Louvain et sa vie intéressent votre maison d'édition?»

M. Payette nous explique que la collection «Vis-à-vis» est dirigée par M. René Bonenfant et qu'il devra le consulter après qu'on aura examiné une vingtaine de pages du manuscrit original. La réponse nous viendra dans une semaine. J'avais nettement l'impression de subir un examen d'entrée à l'université. J'étais aussi nerveux que l'étudiant qui attend sa note pour passer... La réponse est venue à la même heure le vendredi suivant.

«Monsieur Louvain, nous serons heureux de vous accueillir chez Héritage. Souhaitons-nous bonne chance mutuellement dans l'aventure que sera votre livre.»

Et c'est ainsi que je suis entré chez Héritage. Les derniers mois ont vu une collaboration intense entre ces professionnels de l'édition et l'équipe que je formais avec Anbou.

J'ai bien hâte de tenir en main le premier exemplaire de ce volume... un peu comme vous, j'imagine. Lorsque ce moment arrivera, ne soyez pas surpris d'entendre le bruit d'un bouchon de champagne qui saute. Il sera peut-être suivi d'un autre. Qui sait? Il y a plusieurs façons de dire qu'on est heureux...

Le bonheur se trouve aussi dans les retrouvailles et Radio-Canada m'en a procuré une tonne et quart au cours de la dernière semaine de juin en mettant en ondes sa nouvelle émission *Avis de recherche*. La semaine dernière, le père Ambroise Lafortune inaugurerait cette série. Cette semaine, c'est moi qui fais les frais de l'avis de recherche. La formule

du programme a été empruntée aux Français. Il s'agit de montrer à l'écran une photo de groupe, les gens qui s'y reconnaissent téléphonent. Le « héros » de la semaine doit les identifier selon des indices qui s'ajoutent à la voix. L'animateur Gaston L'Heureux était particulièrement de bonne humeur cette semaine et, avec sa complicité, mes confrères de Thetford Mines s'en sont donné à cœur joie. Je ne donnerai pas de noms; je suis certain d'en oublier plusieurs puisque je ne pouvais prendre de notes devant la caméra.

Finalement, au dernier jour, c'est presque toute la chorale de l'École de La Salle (édition 1947) qui entra dans le studio de Radio-Canada. Chacun portait l'éternel béret... Le mien avait été caché sous le coussin de mon fauteuil... Les gars sont entrés en chantant le *Ver luisant* pendant qu'Élizabeth Bolduc était au piano d'accompagnement.

Sur une question de Gaston L'Heureux, « Tu demeureras sur la rue D'Auteuil? », alors que je répondais par l'affirmative, les portes du studio se sont ouvertes et voici qu'entrent une cinquantaine de personnes de la rue D'Auteuil, des amis, des parents, des connaissances... Radio-Canada n'avait rien ménagé pour faire de cette émission un succès éclatant. Mes concitoyens m'ont remis une plaque-souvenir portant toutes les signatures. Je dois dire que ces noms et ces visages sont maintenant gravés aussi dans le fond de mon cœur...

L'été 1982 s'est donc passé à terminer mon livre de souvenirs et à préparer le grand Gala de la Place des Arts. Si je continue à écrire, le volume ne sortira jamais... Il faut bien en garder pour un deuxième!

Épilogue

C'est ma vie que je viens de vous raconter. Je l'ai fait en suivant simplement le cours des événements au fil de mon humble existence, en puisant toutes ces anecdotes au jardin des souvenirs.

Cette mise à nu n'avait qu'un but : vous faire partager les joies intenses et les heureux moments qui ont fait de ma vie une carrière particulièrement remplie de sommets où le bonheur que mon public m'a procuré rayonnait comme un grand soleil. Vous avez aussi connu les peines amères et les malheurs profonds qui ont marqué mes années. Entre ces deux pôles, vous avez suivi l'évolution d'un adolescent qui, d'abord gâté par la gloire, est devenu un homme mûr bousculé par une vie trépidante, adulé par des admiratrices et admirateurs dont les exigences ont fait que le chanteur a dû se dépasser tous les jours pour ne décevoir personne, qui a dû vaincre continuellement un trac fou pour maîtriser mille et une situations afin de rester digne de son public. Pour ce continuel aiguillon, je vous dis merci à tous.

Quant à ceux — probablement peu nombreux — qui, poussés par une curiosité malsaine mais compréhensible, voulaient trouver dans ces pages des récits lubriques et des confidences d'alcôve, je m'excuse de les avoir déçus, mais je leur fais remarquer que je n'ai jamais apporté les draps de mon lit sur scène et je n'ai pas l'intention de le faire à 45 ans et probablement pas plus tard. Ma vie privée, je l'ai gardée privée et je ne crois pas qu'elle puisse intéresser quelqu'un d'autre que les personnes qui y ont été mêlées, et par respect pour elles, je ne veux pas en étaler les péripéties et les ébats sur la place publique. Les histoires de couchettes n'ont rien à voir avec ma carrière de chanteur. Depuis vingt-cinq ans, j'ai toujours respecté des frontières bien définies entre ma

carrière et ma vie privée. Il est de mes intentions d'essayer de continuer à agir ainsi pour un autre vingt-cinq ans; après... on verra!

À certaines personnes du métier qui m'ont souvent trouvé distant, je redis que les premiers pas de l'amitié, c'est souvent dans son cœur qu'on doit les effectuer. Les autres suivent facilement ensuite.

Aux journalistes, reporters et photographes de la vie artistique, je dis merci pour ces « tonnes » de papier qu'ils m'ont consacrées. Si j'étais pour eux un bon sujet, ils ont été et demeurent encore de grands artisans de ma popularité.

Aux commentateurs, techniciens, annonceurs, ingénieurs de son des média électroniques, des studios d'enregistrement, j'ai des remerciements particuliers pour la générosité et la patience dont ils ont fait preuve envers moi.

À tous ces musiciens, chefs d'orchestre, arrangeurs, compositeurs et gérants avec lesquels j'ai travaillé, je redis mon admiration et ma gratitude.

Aux malades et bénévoles des organisations auxquelles je suis associé, je demande de prier le Ciel pour me garder en santé encore longtemps et je serai toujours près d'eux quand ils auront besoin de moi.

À ces dames de tout âge qui m'ont toujours appuyé dans ma carrière, à ces admirateurs, je dis merci pour cette fidélité qui n'a pas connu d'accrocs au cours des années.

À tous ces propriétaires, gérants et employés de cabarets, d'hôtels, de clubs où j'ai tant travaillé, j'ai ce merci du cœur. Ils m'ont fait confiance, j'espère ne pas les avoir déçus au cours de ces années.

À ceux qui n'ont jamais eu le trac en montant sur une scène, je dis: patience, ça viendra avec le talent.

Enfin, à tous ceux qui, au cours du récit de ma vie, ont trouvé que j'avais le « moi » trop facile et fréquent, parodiant Guitry, je leur dirai que, s'ils étaient de mes intimes, ils sauraient avec quelle chaleur je sais dire « toi ».

Si le Grand Bon Dieu me donnait le choix de recommencer mon existence, je repasserais sur les mêmes traces parce que c'est Lui qui a guidé mes pas au cours des années, parce que j'aime mon public et mon métier, parce que la chanson, c'est ma vie!

ACHEVÉ D'IMPRIMER
EN OCTOBRE 1982
SUR LES PRESSES DE
PAYETTE & SIMMS INC.
À SAINT-LAMBERT, P.Q.



Michel Louvain

La chanson, c'est ma vie

Vingt-cinq années ont passé depuis le premier engagement à Montréal du jeune Michel Louvain qui venait de fêter ses vingt ans et d'arriver de son Thetford natal.

Il venait conquérir la Métropole avec pour tout bagage une énorme contrebasse (!) et un brin d'expérience acquise d'abord comme membre d'un orchestre qui se produisait dans la Beauce et l'Estrie et dont André Roc, son frère, était le chanteur vedette.

Il avait ensuite volé de ses propres ailes sous les noms de Mike Mitchell... Mike Poulin... avant de devenir le Michel Louvain qui allait connaître la carrière remarquable qu'il raconte dans ce livre.

Comme il l'écrit dans le prologue, « ce quart de siècle sur les « planches », sous les feux de la rampe, sous le regard inquisiteur de la caméra, j'aimerais vous le faire vivre comme je l'ai vécu. Sans prétention, au fil des jours, dans le courant des années. »

Vingt-cinq années bien remplies, marquées de succès retentissants, d'incidents souvent cocasses, de rumeurs farfelues, de joies profondes mais aussi de déceptions!

Mais toujours soutenu par son amour de la chanson... et du public, il a poursuivi et poursuit cette carrière puisque, comme il aime à le dire, « la chanson, c'est ma vie! »

 *Héritage+plus*
MONTRÉAL